



COURS

ÉLÉMENTAIRE

DE LITTÉRATURE.

Propriété.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE

RENFERMANT :

Outre des détails biographiques et des considérations générales sur les auteurs,

L'EXAMEN ANALYTIQUE DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES ET UN GRAND NOMBRE DE CITATIONS NOUVELLES,

AVEC DEUX TABLES,
L'une des matières et l'autre des auteurs;

Par M. Em. Lefranc,

Auteur d'un Traité de Littérature, d'un Cours d'histoire, etc.

LITTÉRATURE GRECQUE.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

Paris, 8, RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE. | Lyon, 33, GRANDE RUE MERCIÈRE.

1838.

AVERTISSEMENT.

Je comptais d'abord réunir, dans un seul volume, l'Histoire des trois littératures, grecque, latine et sacrée; mais la diversité des sujets, l'abondance des matières et d'autres motifs encore m'ont bientôt fait renoncer à une réunion dont les avantages ne contrebalancent pas les inconvénients. Chacune de ces littératures forme en effet un tout distinct, marqué d'un caractère spécial, et qui pour être bien compris a besoin d'être étudié à part. D'un autre côté, les matières en sont tellement abondantes que, pour les resserrer en un volume, il eût fallu se borner à des détails bibliographiques qui n'ont guère d'intérêt que pour les érudits, ou à des considérations générales qui ne conviennent que fort peu aux jeunes intelligences. Emprisonnées, et pour ainsi étouffées dans ce cadre trop étroit, elles n'eussent offert que quelque chose de mesquin et d'aride, comme ces arbres qu'on enferme pour ménager l'espace, et qui restent sans fleurs comme sans fruits. D'ailleurs, et cette considération n'est pas sans importance dans un ouvrage *classique*, il faut bien que les livres faits pour les *classes* se plient à l'exigence particulière des études et des institutions. Ici, telle classe ou tel instituteur réclamera la préférence ou la priorité pour la littérature grecque; là, pour la littérature latine; ailleurs, pour la littérature sacrée. Or un volume unique ne pouvait ni répondre à ces diverses exigences, ni conserver à chaque sujet son intérêt, son ensemble, son unité; et dès lors j'ai cru devoir faire pour l'Histoire de la littérature ce que

j'ai fait pour le Traité de littérature [1], dont le succès toujours croissant tient surtout à son heureuse division, et j'ai consacré un volume à la littérature grecque, un à la littérature latine, et un troisième à la littérature sacrée des deux langues.

J'en viens maintenant d'une manière spéciale à l'histoire de la littérature grecque.

Il existait, pour cette matière, des guides précieux et sûrs [2]. Je les ai suivis, comme bien d'autres, dans les divisions générales; mais je m'en suis presque toujours écarté dans les détails. Cette différence dans l'exécution s'explique par la diversité du but. De mes devanciers, les uns, comme Schœll, ont voulu surtout offrir à l'érudition une bibliographie complète de la littérature grecque, et les autres, en présenter à la méditation le tableau philosophique; les premiers, pour montrer tout le travail intellectuel d'un peuple; les seconds, pour en étaler toutes les vicissitudes. Ainsi conçue, l'histoire d'une littérature n'a qu'une utilité spéciale, ici pour le penseur, là pour l'érudit; on n'y voit rien pour l'âge auquel je m'adresse, et par conséquent j'ai dû procéder autrement.

Sans renoncer aux détails bibliographiques qui ont leur intérêt, ni aux généralités qui ont leur avantage, il m'a semblé que, dans une histoire classique de la *littérature*, je devais surtout m'attacher à la partie *littéraire* du sujet, la seule qui soit réellement convenable à la jeunesse de nos écoles; et cette partie littéraire, voici comme je l'entends.

Parmi les écrivains dont s'occupe l'histoire d'une littérature, les uns sont classiques, les autres n'entrent

[1] Le Traité théorique et pratique de littérature comprend trois volumes, sous ces titres :

1. Style et Composition.

2. Genres en vers ou Poétique.

3. Genres en prose ou Rhétorique et Éloquence.

[2] Entre autres l'Histoire de la littérature grecque de Schœll, en 8 vol. in-8°.

pas dans les études ordinaires. Aux premiers, dont le titre indique suffisamment qu'ils sont plus connus, j'ai réservé les détails bibliographiques et les aperçus généraux; en dire plus, c'eût été redire ce qui se dit chaque jour dans les classes, et grossir le volume sans profit pour les élèves, comme sans mérite pour l'auteur. Les seconds, et c'est le plus grand nombre, ont été traités littérairement. Poète ou prosateur, si toutefois il le mérite, j'analyse ses principaux ouvrages, je caractérise sa diction, et je fais juger par des citations son style ou son génie. Tantôt je donne le texte original lorsqu'il veut être connu; tantôt je m'en tiens à la traduction, lorsque j'ai plus en vue la pensée que les mots. Ici je ne cite qu'une phrase, là c'est un passage plus long, ailleurs des chapitres, des tirades, des pièces ou des scènes entières. Ces citations ont pour but et doivent, si je ne me trompe, avoir pour résultat d'intéresser les jeunes gens aux histoires littéraires qu'ils ne goûtent pas généralement, parce qu'elles ne sont point composées pour eux.

J'ai mis le plus grand soin à choisir mes citations. On y verra que dans cette partie de l'ouvrage comme dans les analyses d'auteurs, je me suis sévèrement interdit toute expression qui pût porter le trouble dans le cœur ou donner l'éveil à l'imagination de la eunesse; et à cet égard, on ne saurait trop regretter l'absence d'une semblable précaution dans les recueils es plus usuels de littérature, où la peinture des passions et des désordres est souvent donnée comme modèle de style à nos écoles qui ne devraient entendre que des paroles de sagesse et de vertu.

Cet écueil, je suis sûr de l'avoir toujours évité, et j'ai la conscience de n'avoir jamais perdu de vue que j'écrivais pour des jeunes gens. Mais, en écrivant pour les élèves, il faut écrire aussi pour leurs maîtres, et de là vient que, selon la nature ou le besoin du sujet, je n'ai pas craint de me livrer à des détails bibliographiques dont la présence était nécessaire pour compléter le tableau de la littérature grecque : du reste, ces détails,

qui s'adressent surtout aux instituteurs, sont imprimés en petit texte, comme pour montrer que l'usage en est facultatif aux disciples.

A la tête de chaque paragraphe ou de chaque article, se trouve un sommaire des matières comme dans le Traité de littérature; seulement, j'en ai retranché la forme interrogative de questions; mais rien ne sera plus facile aux maîtres que de la rétablir dans les exercices de leurs classes, s'ils le jugent à propos. Des numéros marquent la correspondance entre les divisions du sommaire et celles du paragraphe ou de l'article.

Outre les citations contenues dans le corps de l'ouvrage, j'en avais préparé beaucoup d'autres qui l'eussent terminé, comme elles le font dans le Traité de littérature; mais j'ai craint qu'elles ne grossissent trop ce volume, et je les réserve pour une seconde édition, si leur insertion paraît être désirée.

Au lieu de ces citations, j'ai terminé l'ouvrage par une table alphabétique de toutes les matières qui y sont traitées et de tous les auteurs qui y sont cités. C'est un guide indispensable pour se retrouver sûrement et sans peine au milieu d'une multitude innombrable de noms et d'objets.

L'Histoire de la littérature latine, qui fait suite à la littérature grecque, et celle de la littérature sacrée, qui les couronne et les domine, suivront de près la publication de ce volume.

Je ne parlerai pas des peines infinies que m'ont coûtées ces trois ouvrages. Elles s'effacent toutes devant mon désir bien connu d'être utile à la jeunesse. Maintenant, comme faisaient les maîtres anciens et comme Rollin le désirait des maîtres nouveaux, je lui adresserai le fruit de mes veilles, du lieu champêtre que j'ai choisi pour l'asile de mon âge mûr, *è Meduntano meo*.

E. LEFRANC.

Mantes, 14 avril 1838.

HISTOIRE CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

ORIGINE ET DIVISION DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

1. Début de la littérature grecque. —2. Origine de la poésie chez les Grecs. —3. Trait distinctif de la littérature grecque. — 4. La littérature grecque ne s'est pas élevée graduellement à des chefs-d'œuvre, comme la plupart des autres littératures. — 5. Siècles et époques de la littérature grecque.—6. Destinée de la littérature grecque après la prise de Constantinople par les Turks.

1. La littérature des Grecs, comme celle de tous les peuples, a débuté par la poésie religieuse. La première culture des beaux-arts suppose, en effet, un commencement d'état social, qui lui-même n'a pu s'établir qu'au moyen de la religion.

2. Il est difficile de décider si les Grecs ont immédiatement puisé l'art de la poésie dans la nature, ou s'ils le tenaient par tradition de quelque peuple plus ancien. Ce qui du moins est sûr, c'est que parmi les Grecs avait prévalu, sur l'origine de cet art, un sentiment qui se réalise avec la vérité la plus rigoureuse à l'égard de la poésie hébraïque. Ils regardaient, en effet, la poésie comme quelque chose de céleste et de saint, qui ne devait rien au génie de l'homme; c'était, à leurs yeux, un pur don de la Divinité; pour eux, les poètes primitifs étaient des personnages sacrés, les interprètes des volontés divines, les médiateurs entre le ciel et la terre. Ces poètes composaient les hymnes et les prières qu'on chantait dans les cérémonies du culte; ministres de la religion, ils étaient initiés par les dieux à la connaissance de l'avenir, et de là vient qu'ils réunissaient le triple caractère de

chantres (ἀοιδοί), de *pontifes* (ἱερεῖς) et de *prophètes* (μάντεις). Ainsi les Grecs paraissent avoir conservé quelques notions de ce qu'était la vraie et antique poésie; notions qui restèrent gravées dans l'esprit de l'homme, même après que la chose eut cessé d'exister, et que les fables les plus absurdes l'eurent corrompue dans sa source.

3. La littérature grecque a, pour trait distinctif, l'originalité. Quoique les Hellènes aient reçu par des étrangers les premiers germes de la civilisation, et que la poésie ait fleuri d'abord chez leurs tribus d'Asie, non loin de nations qui possédaient des institutions politiques, un culte réglé, une mythologie systématique; cependant les progrès de l'une et de l'autre suivirent, chez les Grecs, une marche particulière, analogue à leur caractère, et leur littérature forme le contraste le plus frappant avec la littérature orientale, comme leur manière de vivre et leurs usages avec les coutumes et la vie des Orientaux. Ils s'approprièrent, ils étendirent tellement leurs emprunts, que toute trace d'une origine étrangère en disparut, et qu'on n'y voit plus qu'un fonds uniforme. Leur langue nous fournit une preuve de cette indépendance du génie grec. Les avantages partiels que possèdent quelques autres langues, la langue grecque les réunit tous : richesse de mots, facilité pour exprimer les nuances les plus fines des idées, abondance et variété dans les formes grammaticales, grâce dans la construction, harmonie dans les sons, fixité dans la prosodie, multiplicité dans les rhythmes de la poésie.

L'originalité de la littérature grecque se manifeste encore par un caractère qui lui est propre : ce sont les formes diverses de la langue d'après les différents genres de compositions, formes qui, consacrées une fois à tel ou tel genre, en sont devenues le partage exclusif. Non seulement ces genres ne se confondirent jamais, mais même, en poésie, chacun d'eux eut un mètre particulier dont il ne fut pas permis de secouer le joug.

4. La littérature grecque, dès son début, nous pré-

sente des ouvrages immortels ; or, s'il est vrai qu'une langue n'enfante de modèles que lorsqu'elle est elle-même parfaite, il s'ensuit que l'idiome des Grecs, à l'origine connue de leur civilisation, avait atteint ce degré de perfection nécessaire pour produire des chefs-d'œuvre. D'où lui venait cette perfection, étonnante dans un peuple encore barbare? Où les Grecs avaient-ils pris, par exemple, il y a trois mille ans au moins, l'épithète de φυσίζοος (donnant ou possédant la vie) qu'Homère donne quelquefois à la terre [1]? et celle de φερέσβιος, à peu près synonyme, que lui attribue Hésiode [2]? Où avaient-ils pris l'épithète encore plus singulière de φιλαίματος (amoureuse ou altérée de sang), donnée à cette même terre dan une tragédie [3]? Ces mots et d'autres encore qu'on pourrait citer en grand nombre, et qui tiennent à toute la métaphysique orientale, sont des débris évidents de langues plus anciennes détruites ou oubliées [4]. Les Grecs avaient conservé quelques traditions obscures à cet égard, et sans doute Homère attestait la même vérité, lorsque dans son Iliade il nous parle de certains hommes et de certaines choses, *que les dieux appellent d'une manière et les hommes d'une autre.*

A mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et

[1] *Il.*, III, 243 ; XXI, 63 ; *Od.*, XI, 300.

[2] Opp. et dies, v. 694.

[3] Σφάγια δ' ἅμ' αὐτῷ, γῆς ΦΙΛΑΙΜΑΤΟΥ ῥοαί (Eurip. *Phœn.*) ; avant lui Eschyle avait dit dans les *Sept Chefs*, v. 821 :

Πέπωκεν αἷμα γαῖ' ὑπ' ἀλλήλων φόνῳ.

Ce qui rappelle une expression de l'Écriture sainte : *La terre a ouvert la bouche et a* BU *le sang* de ton frère (Gen. IV, 11).

Et Racine, qui avait à un si haut degré le sentiment de l'antique, a transporté cette expression (un peu déparée par une épithète vicieuse) dans sa tragédie de Phèdre, II, I :

Et la terre humectée
BUT à regret le sang du neveu d'Erechthée.

[4] Plusieurs idiomes, dit M. de Humboldt, qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles, et annoncent une culture avancée (*Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, introd., p. 29).

de barbarie qui virent la naissance des langues, on trouve toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et ce talent disparaît par une gradation contraire, à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. Mille ans avant notre ère, Homère exprimait dans un seul mot évident et harmonieux : *Ils répondirent par une acclamation favorable à ce qu'ils venaient d'entendre*, ἐπευφήμησαν (*Il.*, I, 25). En lisant ce poète, tantôt on entend pétiller autour de soi ce feu générateur qui fait vivre la vie, ζαφλεγέες τελέθουσι (*ib.*, XXI, 465), et tantôt on se sent humecté par la rosée qui distille de ses vers enchanteurs sur la couche poétique des immortels, στιλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι (*ib.*, XIV, 352). Il sait *répandre* la voix divine autour de l'oreille humaine comme une atmosphère sonore qui résonne encore après que le dieu a cessé de parler, θείη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή (*ib.*, II, 41). Il peut évoquer Andromaque et nous la montrer comme son époux la vit pour la dernière fois, frissonnant de tendresse et *riant des larmes*, δακρυόεν γελάσασα (*ib.*, VI, 484).

D'où venait donc cette langue qui semble naître comme Minerve, et dont la première production importante est un chef-d'œuvre désespérant, sans qu'il ait jamais été possible de prouver qu'elle ait balbutié? Faut-il s'écrier niaisement à la suite des docteurs modernes : *Combien il a fallu de siècles pour former une telle langue!* En effet, il en a fallu beaucoup, si elle s'est formée comme ils l'imaginent. Du serment [1] de Louis-le-Germanique, en 842, jusqu'au *Menteur* de Corneille, où l'on a fixé la pleine maturité de la langue française, il s'est écoulé huit siècles : en suivant une règle de proportion, ce n'est pas trop de deux mille ans pour former la langue grecque. Mais Homère vivait dans un siècle barbare, et pour peu qu'on veuille s'élever au dessus de son époque, on se trouve au milieu des Pélasges vagabonds et des premiers rudiments de la société. Où donc placera-

[1] Voyez *Histoire de France*, t. Ier, p. 218.

t-on ces siècles dont on a besoin pour former cette merveilleuse langue? La réponse est facile : Les *langues* ont commencé, mais la *parole* jamais, et pas même avec l'homme. Il n'a jamais passé de l'état d'*aphonie* à l'usage de la parole; toujours il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé AME PARLANTE [1]. Lorsqu'une nouvelle langue se forme, elle naît au milieu d'une société qui est en pleine possession du langage; et l'action ou le principe qui préside à cette formation, ne peut inventer arbitrairement aucun mot; il emploie ceux qu'il trouve autour de lui ou qu'il appelle de plus loin; il s'en nourrit, il les triture, il les digère; mais il ne les adopte jamais sans les modifier plus ou moins.

Ainsi, toute langue est aussi ancienne que le peuple qui la parle; ainsi encore, tout peuple a parlé précisément autant qu'il pensait et aussi bien qu'il pensait; et, sous ce rapport, aucune nation ne semble avoir été plus privilégiée que la nation grecque.

5. La littérature grecque embrasse plus de vingt siècles et six époques, qui peuvent être désignées par les épithètes de *fabuleuse*, de *poétique*, d'*athénienne*, de *gréco-alexandrine*, de *gréco-romaine* et de *byzantine*.

La première époque, toute *fabuleuse*, se perd dans la nuit des temps et se termine à la prise de Troie (1270 av. J.-C.).

La seconde époque, toute *poétique*, est celle de la poésie lyrique, épique et didactique : elle se termine au temps de Solon, où parurent les premiers ouvrages en prose (594 av. J.-C.).

La troisième époque, ou l'époque *athénienne*, est celle de l'histoire, de la philosophie, de l'éloquence et du genre dramatique : cette période, la plus brillante de la littérature grecque, s'étend depuis Solon jusqu'au règne d'Alexandre (336 av. J.-C.).

La quatrième époque, ou l'époque *gréco-alexandrine*, est celle de l'érudition. Après la bataille de Chéronée, qui mit fin à l'indépendance des Grecs, leur langue et leur littérature, forcées de chercher une autre patrie, se fixèrent dans la capitale des Ptolémées, Alexandrie, sur les confins de deux mondes, l'Orient et l'Occident. Cette période

[1] HHAIM DABER. C'est l'*homme articulateur* d'Homère, μερόπες ἄνθρωποι.

se termine à l'asservissement de la Grèce par les Romains (146 av. J.-C.).

La cinquième époque, ou l'époque *gréco-romaine*, s'étend depuis la destruction de Corinthe (146 av. J.-C.) jusqu'à l'avénement de Constantin (306 de J.-C.).

La sixième époque, ou l'époque *byzantine*, s'étend depuis Constantin, qui transporta le siége de l'empire à Byzance, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turks (1453 de J.-C.).

6. La littérature grecque expira, en Orient, sous le despotisme des Turks ; mais elle renaquit au XV[e] siècle avec une nouvelle vigueur, dans l'Europe occidentale, pour se confondre avec les littératures indigènes de chaque pays.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE OU ÉPOQUE FABULEUSE (1270 AV. J.-C.).

---

§ 1. *Coup-d'œil historique sur la première époque.*

1. Race primitive des Grecs.—2. Etat social des Pélasges.—3. Germes de la civilisation développés chez les Pélasges.—4. Les deux premières entreprises nationales des Grecs et leurs résultats.—5. Causes qui influèrent le plus sur la civilisation des Grecs.

1. Les Pélasges paraissent avoir été la race primitive des Grecs. Selon les uns, ce peuple, parti de la Haute-Asie, se porta vers la Grèce, et de la Thessalie qu'il occupa d'abord, s'étendit dans la presqu'île du Péloponèse. Selon les autres, les Pélasges sont *autoçhthones* de l'Argolide, contrée de cette péninsule. Quoi qu'il en soit, il est certain que plus de 1800 ans avant J.-C., cette nation était répandue sur toute la surface de la Grèce, et dans une portion de l'Italie.

2. Les Pélasges, qu'on a placés quelquefois au dernier rang de la civilisation, avaient cependant un sys-

tème religieux avec un oracle célèbre à Dodone. Fondateurs des mystères cabiriques, ils paraissent, en général, comme une caste de prêtres; Homère leur donne l'épithète de *divins*, δῖοι. Leur langue, rude et grossière, d'où le latin s'est en partie formé, s'est conservée longtemps en Grèce, avec des modifications, dans ce qui par la suite s'est appelé dialecte éolien.

3. Les germes de la civilisation furent développés, chez les Pélasges, entre le XXe et le XVIe avant J.-C., par des colonies d'Egypte ou de Phénicie, telles que celles d'Inachus, de Danaüs, de Cécrops, de Cadmus; puis dans le XVe siècle, survint Deucalion, père des Hellènes, compatriotes des Pélasges, et qui, partagés en diverses branches, Eoliens, Doriens, Ioniens, Achéens, devinrent le peuple prépondérant de la Grèce; enfin, dans le XIVe siècle, parut Pélops, dont le père régnait en Asie-Mineure sur une tribu pélasgique, et qui, secondé lui-même par une tribu hellénique, envahit le Péloponèse et lui donna son nom.

4. Ce fut peu de temps avant l'arrivée de Pélops qu'eut lieu l'*expédition des Argonautes*, qui forme, avec la *guerre de Troie*, les deux premières entreprises nationales où se soient réunis les différents états grecs, soit Pélasges, soit Hellènes. De là naquirent entre les diverses tribus des liaisons plus intimes et des communications plus fréquentes entre la Grèce et l'Asie-Mineure. Dès lors l'incertitude qui plane sur l'histoire de ces pays commence à se dissiper, et la prise de Troie peut être regardée comme le terme de la période mythique.

5. Le climat de la Grèce, qui tient le milieu le plus heureux entre l'âpreté du nord et les chaleurs du midi, favorisa le développement des forces physiques et des facultés intellectuelles; il produisit des hommes en qui se voyait l'alliance d'une constitution vigoureuse, d'une imagination mobile et d'une sensibilité profonde. La nature de leurs gouvernements et de leur éducation donna l'essor à ces dispositions précieuses; mais ce qui contribua plus que tout le reste aux progrès de la civilisation

grecque, c'est que les sciences et les arts, au lieu d'être comme en Egypte l'exclusive propriété d'une caste, devinrent le domaine commun de toutes les classes de la nation.

§ 2. *De la poésie sacrée des Grecs.*

1. Naissance de la poésie sacrée des Grecs.—2. Linus et ce qui nous en reste.—3. Pamphos.—4. Olen.—5. Olympus.— 6. Les deux Eumolpe.— 7. Mélampus.— 8. Philammon. — 9. Thamyris.— 10. Mélanopus.— 11. Paléphate.—12. Conclusion que l'on peut tirer des titres de leurs poëmes. — 13. Orphée et les ouvrages publiés sous son nom. — 14. Musée et les ouvrages qu'on lui attribue. — 15. Collection des oracles sibyllins. — 16. Autres collections d'oracles.— 17. Hermès Trismégiste.—18. Epoque où l'hexamètre fut inventé.

1. Comme l'histoire, la littérature grecque ne nous offre à sa naissance que des obscurités : ses origines se perdent dans la nuit des temps , et pour faits nous n'avons que des fables, pour noms que des symboles. C'est dans la Thrace, au nord de la Grèce, que naquirent, sous l'influence pélasgique, la religion et la poésie sacrée des Grecs. Pour expliquer ce fait, on a regardé les Pélasges comme une caste sacerdotale, et on le trouvera naturel, si l'on réfléchit que tout peuple primitif est prêtre, et que toute vie première est religieuse. Les montagnes de la Thessalie, l'Olympe, l'Hélicon, le Parnasse, le Pinde, furent les différents sanctuaires de cette antique poésie. La Thessalie, la Béotie, si stériles par la suite en hommes de génie, étaient alors peuplées de souvenirs poétiques : pas une source, pas une rivière, pas une colline, pas une forêt, qui n'eût sa célébrité. Là coulait le Pénée; là se trouvait la vallée de Tempé; c'est là que, chassé du ciel, Apollon avait vécu comme pasteur au milieu d'un peuple heureux :

Il jouait de la flûte, dit Fénelon, et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur les bords d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusque-là, ils avaient mené une vie sauvage et brutale; toute la campagne était comme un désert affreux. Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre la vie agréable.

2. Un des premiers poëtes grecs, dont la tradition ait conservé le nom, est Linus de Chalcis, fils d'Apollon et d'une Muse. Sa mort tragique était l'objet d'une fête qu'on célébrait à Thèbes. Stobée, dans ses Églogues,

nous a conservé douze prétendus vers de ce poète : ils se rapportent à la fameuse proposition de l'école éléatique, adoptée ensuite par les Néo-Platoniciens et les Néo-Pythagoriciens : Ἐκ παντὸς δὲ τὰ πάντα, καὶ ἐκ πάντων πᾶν ἐστι. *Le tout a été engendré par le tout*. Il est évident que ces vers ont été fabriqués dans un temps postérieur. On trouve dans les Discours de Stobée deux autres vers de Linus sur la toute-puissance divine :

> Ἔλπεσθαι χρὴ πάντ', ἐπεὶ οὐκ ἔστ' οὐδὲν ἄελπτον.
> Ῥᾴδια πάντα Θεῷ τελέσαι, καὶ ἀνήνυτον οὐδέν.

> Il faut tout espérer puisque tout peut se faire :
> Tout est facile à Dieu ; quand il veut, tout s'opère.

Pausanias cite les hymnes de Linus en l'honneur des Grâces, de Diane et de Neptune.

3. Linus eut un disciple nommé Pamphos, d'Athènes, qui, suivant Pausanias, composa des hymnes pour les Lycomèdes, famille où le pontificat d'Eleusis était héréditaire. De ce nombre était un hymne *sur l'Amour*.

4. Olen, que Pausanias qualifie d'*Hyperboréen*, était chef d'une colonie sacerdotale sortie du Nord, et qui, fixée d'abord en Lycie, vint s'établir ensuite dans l'île de Délos. Olen y transplanta le culte d'Apollon et de Diane, qu'il fait naître, dans ses hymnes, au pays des Hyperboréens. Il fit connaître aux Grecs Ilithyie, déesse du Nord, par qui Latone fut assistée dans ses couches. D'après Olen, elle était la mère d'Eros ou de l'Amour ; il lui donne le surnom de *bonne fileuse*, εὔλινος, et l'appelle aussi la Destinée, πεπρωμένη. Les odes de ce poète étaient représentées, c'est-à-dire accompagnées d'une pompe solennelle et de danses, comme le furent plus tard celles de Pindare.

5. Olympus de Mysie, disciple de Marsyas, passe pour l'inventeur d'un genre de musique particulier, c'est-à-dire d'un *nome* ou *mode* pour la flûte. Il eut pour disciples *Cratès* et *Hiérax*.

6. On compte deux Eumolpe : l'*ancien*, Thrace d'origine, qui fonda les grands Mystères d'Eleusis ; le *jeune*,

fils de Musée, par qui furent institués les petits Mystères, pour purifier Hercule, souillé du sang de Nessus, et qui, n'étant pas Athénien de naissance, ne pouvait pas être admis aux grands Mystères. Diodore de Sicile nous a conservé un vers des chants bachiques d'Eumolpe le jeune. Suidas cite ses *Initiations aux mystères de Cérès*, Τελεταί, poème en trois mille vers.

7. Mélampus, fils d'Amythaon, fut à la fois poète-musicien, prophète et médecin. Il savait le langage des oiseaux et des autres animaux, connaissance qui le mettait en état de prédire l'avenir. C'est à lui que l'Argolide dut le culte de Bacchus qu'il avait appris à Thèbes. Il régla les courses bachiques qui se faisaient tous les trois ans. On le surnomma Καθαρτής, parce qu'il enseigna les moyens d'expier les crimes et de se réconcilier avec la Divinité. Mélampus fut la souche d'une famille de devins, dont le plus célèbre est Amphiaraüs, qu'Homère appelle le favori de Jupiter et d'Apollon.

8. Philammon de Delphes, fils d'Apollon et d'une mortelle, passe pour avoir institué les chœurs de jeunes filles qui desservaient le temple de son père à Delphes. Il prit part à l'expédition des Argonautes.

9. Thamyris, fils de Philammon, est surnommé le Thrace, parce que sa mère le mit au monde dans la Thrace; son nom se trouve dans l'Iliade (II, 594) :

Ἔνθα τε Μοῦσαι
Ἀντόμεναι Θάμυριν τὸν Θρήϊκα παῦσαν ἀοιδῆς :

vers qui rappellent le défi qu'il osa porter aux Muses.

10. Mélanopus de Cumes composa, dit Pausanias, un hymne en l'honneur d'Opis et d'Hécaergé, ces deux jeunes filles que, suivant la tradition, les Hyperboréens envoyèrent à Délos, pour porter un sacrifice à Apollon et à Diane. Selon une autre tradition, elles accompagnèrent ces deux divinités, lorsqu'elles quittèrent le pays des Hyperboréens pour se fixer à Délos.

11. Paléphate, poète épique athénien, cité par Suidas comme contemporain de Phémonoé, composa une *Cos-*

mopée, en 5 chants; la *Naissance d'Apollon et de Diane*, en 4; des *Discours de Vénus et de l'Amour* (Φωναὶ καὶ λόγοι), en 5; la *Dispute entre Minerve et Neptune;* la *Boucle de Latone.*

12. Les titres de ces poèmes montrent, qu'issue des traditions égyptiennes ou phéniciennes, la mythologie grecque commençait à se localiser pour se séparer bientôt de son origine. C'est alors que parurent les deux célèbres poètes-prophètes, Orphée et Musée, qui dominent et caractérisent tout le reste de la première époque.

13. Orphée naquit à Libèthres, ville de Thrace, dans le XIVe siècle avant notre ère. Fils du roi OEagros et de la muse Calliope, il prit part à l'expédition des Argonautes, et la célébra par ses chants. On doit le regarder comme le véritable auteur de la théologie grecque. Il abolit les sacrifices humains et fonda une expiation pour mettre fin à ces vengeances de famille, usitées parmi les Grecs, comme elles le furent chez les montagnards écossais, comme elles le sont encore parmi quelques nations peu civilisées. De là vient qu'Horace a dit :

> Silvestres homines sacer interpresque deorum
> Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus,
> Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
>
> (*De art. poët.*)

Cette civilisation naissante fut propagée, à l'aide de la poésie, par des sociétés secrètes qui, fondées pour un but si sacré, ne tardèrent pas à dégénérer en jongleries. Aussi les *Orphiques* devinrent-ils par la suite une société de charlatans, qui, professant la magie et les sciences occultes, étaient tombés dans le mépris au temps de Socrate.

Nous avons sous le nom d'Orphée :

1° Un poème épique sur l'*expédition des Argonautes*, Ἀργοναυτικά, de 1384 vers.

2° Des *Hymnes d'initiation* (Τελεταί), au nombre de 88, en hexamètres. D'après l'opinion commune, ils ont été composés par Onomacrite, contemporain de Pisistrate; selon d'autres, cet Athénien les au-

rait simplement traduits du vieux langage dans l'idiome poétique de son siècle, comme Macpherson l'aurait fait d'Ossian [1] et Vanderburgh de Clotilde [2]. Enfin, d'autres les attribuent à quelques Néo-Platoniciens, parce qu'on y trouve des traces de Christianisme. On y lit en effet, sur l'origine du monde, sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, sur les récompenses et les peines d'une autre vie, sur toutes les grandes vérités de la révélation, des notions qui, si elles ne sont pas dues à quelque pieuse imposture, sont des pressentiments sublimes du Christianisme, ou un écho lointain et affaibli de la sagesse biblique. Il faut, au reste, distinguer ces hymnes mystiques des hymnes épiques, lyriques et philosophiques. Les hymnes mystiques contiennent, avec les louanges des dieux, des formules sacrées relatives à la théologie symbolique enseignée dans les mystères.

3° Un ouvrage sur les *Vertus magiques des pierres*, περὶ Λίθων ou Λιθικά. Ce poème, de 768 hexamètres, enseigne comment on peut, à l'aide des pierres, se préserver contre les poisons et se concilier la faveur des dieux.

4° Des fragmens, recueillis dans les livres des Néo-Platoniciens, surtout de Proclus et des Pères de l'Eglise.

14. MUSÉE ne nous est pas connu d'une manière plus certaine qu'Orphée; l'histoire de sa vie est enveloppée de mystères et entourée de fables. Platon le dit fils de Sélène; Hermésionax dit que Méné, c'est-à-dire la Lune, était la mère de ce poète, qu'il appelle le favori des Muses; d'autres le font naître simplement d'une nymphe. Musée naquit soit à Athènes, soit à Eleusis; mais il était originaire de la Thrace, et issu de l'illustre famille des Eumolpides, qui descendait du thrace Eumolpe, fils de Neptune et de Chioné. Cette famille était en possession de mystères et de rites d'initiations particuliers, et douée, de père en fils, du don de prophétie. Musée descendait au quatrième ou cinquième degré du premier Eumolpe : la tradition nomme Antiphème, son père.

Disciple d'Orphée, quoique plus âgé que lui, son maître, selon quelques uns, Musée hérita de la lyre de ce poète-prophète. D'après une autre tradition, cet instrument lui fut confié par les Muses qui, après la mort d'Orphée, l'avaient trouvé sur le rivage de la mer.

[1] Voyez *Hist. de la Littérature étrangère.*

[2] Voyez *Hist. de la Littérature française*, tom. Ier.

Musée passa une grande partie de sa vie à Athènes, et du temps de Pausanias (IIe siècle de J.-C.), le quartier de cette ville où il avait habité et où il fut enterré, portait encore le nom de Musée. On lui donne pour épouse Antiope, ou Deïope, dont il eut Eumolpe le jeune.

Les poésies de Musée, négligées à l'époque où la poésie nouvelle, la poésie ionienne, effaça la poésie antique et sacrée, furent tellement interpolées que plus tard la critique ne put y distinguer ce qui était authentique de ce qui y avait été ajouté. Ces œuvres mêmes, ainsi falsifiées, ne nous sont pas parvenues. De tout ce qu'on colportait sous le nom de Musée, nous ne possédons qu'un très petit nombre de vers. Voici les titres des ouvrages qu'on lui attribue :

1° Des *Oracles*, Χρησμοί. Musée, d'après Hérodote, avait prédit la victoire de Salamine (l. VIII, c. 96), c'est-à-dire, qu'on appliqua à cet événement une de ses prophéties qui s'étaient conservées dans la bouche du peuple. Cet oracle et un autre morceau, également en trois vers, sont les fragments les plus considérables qui nous restent de Musée.

2° Des *Initiations*, Κελεταί, connues aussi sous le nom de *Purifications*, Καθαρμοί, ou d'*Absolutions*, Παραλύσεις, cérémonies au moyen desquelles on expiait les sacriléges commis par des individus ou par des villes entières.

3° Des *Charmes contre les maladies*, Ἀκέσεις νόσων, que cite Aristophanes (*Grenouilles*, 1033) :

Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις νόσων καὶ χρησμούς.

4° Une *Sphère*, Σφαῖρα, poëme astrologique.

5° Une *Théogonie*, Θεογονία.

6° Une *Guerre des Titans*, Τιτανογραφία, dont on cite le 3e livre.

7° Des *Préceptes* adressés à son fils Eumolpe, Ὑποθῆκαι ou Εὐμόλπια ποίησις, ouvrage de morale ou peut-être une instruction pour la célébration des mystères, de 4000 vers environ, selon Suidas.

8° Le *Cratère*, Κρατήρ. Servius, commentateur de Virgile, est le seul qui cite ce poëme. C'est, dit-il, le premier ouvrage de Musée, qui le dédia à Orphée. Ce titre signifie sans doute *Mélanges;* car les anciens appelaient κρατήρ, le vase où se faisait le mélange du vin avec l'eau.

9° Un *Hymne à Cérès*, cité par Pausanias comme la seule production authentique de Musée.

10° Un *Hymne en l'honneur de Bacchus.*

11° *Sur les Thesprotes*, περὶ Θεσπρωτῶν. C'était une description des choses remarquables de la Thesprotie.

15. La collection des oracles de Musée n'était pas la seule de ce genre qu'on colportât chez les anciens. Il en existait une autre très fameuse qu'on attribuait aux Sibylles. Cette collection primitive périt dans l'incendie du Capitole, sous Sylla (Ier siècle av. J.-C.); elle fut remplacée par une autre que Stilicon, ministre d'Honorius, fit brûler (ve siècle de J.-C.), et celle-ci, par une troisième, manifestement apocryphe. Elle ne se composait jusqu'en 1817 que de 8 livres. Dans le 1er, il est question de la création, de la chute d'Adam et du déluge, toutes choses prises de la Genèse, et pour lesquelles l'auteur (S. Clément de Rome) s'est servi de la traduction grecque des Septante. Le jugement dernier est le sujet du 2e livre; l'Antechrist (c'est-à-dire Domitien), est annoncé dans le 3e; le 4e prédit la chute de diverses monarchies; le 5e s'occupe des Romains jusqu'à Marc-Aurèle; dans le 6e il est question du baptême de J.-C. par S. Jean; le 7e est consacré à la destruction de plusieurs états, et le 8e à celle de Rome.

En 1817, Ange Maïo découvrit, dans la bibliothèque ambrosienne de Milan, un 14e livre en 334 vers. Il y est parlé d'une destruction de Rome si complète, que le voyageur n'en trouverait plus de traces, que des cendres couvriraient la place où elle fut jadis, et que son nom même disparaîtrait :

Ῥώμη δ' οὐκέτι ἔστιν ἰδεῖν, οὐδ' ἔστιν ἀκοῦσαι
Οἵαν περ πρώην εἶδεν τοίαν προδίτης.
Πάντα γὰρ ἐν σποδίῃ τάδε κείσεται.

La prophétesse désigne ensuite une longue série de princes sous lesquels Rome sera rebâtie : Rome n'ayant pas subi de destruction complète, il est évident que la prédiction n'a pas été faite après coup. Il serait donc inutile de chercher à l'expliquer. L'auteur de ce 14e livre était certainement païen.

16. Il existe encore d'autres collections d'oracles qu'on fait remonter à l'époque qui nous occupe. Leurs prétendus auteurs sont : Amphilytus de l'Acarnanie; Bacis; Diopithès; plusieurs prophétesses, comme Xénoclée, les Péléades, qui disaient dans un hymne à Jupiter :

Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐστὶ, Ζεὺς ἔσσεται :

Phaenno, d'Epire; Phémonoé, qui fut la première prêtresse de Delphes, et à laquelle on attribue un traité sur l'*Education des oiseaux*, Ὀρνεοσόφιον, et la delphienne Boro, dont Pausanias cite les hymnes, où elle raconte comment le culte d'Apollon avait été porté par Olen, d'Hyperborée en Grèce.

17. Enfin, on place deux ou trois siècles avant la prise de Troie, l'égyptien Hermès Trismégiste ou Thoth. On lui attribue l'invention de l'écriture et un grand nombre de découvertes dans plusieurs sciences. Les Néo-Platoniciens, philosophes du 2e et du 3e siècle après

J.-C., le regardaient comme l'auteur de toutes leurs rêveries mystiques. C'est sans doute alors qu'ont été fabriqués les ouvrages qui portent son nom.

18. L'hexamètre fut inventé par les poètes de la 1re période. Ce vers, dans lequel le dactyle prédomine, sans toutefois exclure le grave spondée, est imposant et majestueux; il est parfaitement analogue à la poésie sévère de cette époque religieuse. Les plus anciens hexamètres connus sont ceux qu'Hérodote dit avoir lus à Thèbes, dans le temple d'Apollon, sur des trépieds consacrés par Amphitryon et par deux autres princes du xive et du xve siècle avant notre ère (l. v, c. 59) :

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκε, νέων ἀπὸ Τηλεβοάων.
Σκαῖος πυγμαχέων με ἑκηβόλῳ Ἀπόλλωνι
Νικήσος ἀνέθηκε τεΐν περικαλλὲς ἄγαλμα.

CHAPITRE II.

SECONDE ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE OU ÉPOQUE POÉTIQUE (1270-594 AV. J.-C.).

—

§ 1. *Coup-d'œil historique sur la seconde époque.*

1. Résultats des invasions des Héraclides dans le Péloponèse. — 2. Dialectes de la langue grecque. — 3. Dialecte attique, ses variétés.— 4. Dialecte dorien. — 5. Dialecte commun.— 6. Epoque à laquelle les Grecs connurent l'écriture.— 7. Manière dont les Grecs écrivaient.

1. Les Héraclides, chassés vers 1362 du Péloponèse par les Pélopides, y revinrent 86 ans après la prise de Troie, sous la conduite de trois petits-fils d'Hercule, à la tête des Doriens, leurs hôtes de l'Hellade. Tous les états des Pélopides disparurent ainsi que les Pélasges dont le nom même cessa presque entièrement. Ceux qui restèrent en Grèce s'amalgamèrent avec les Ioniens.

L'invasion des Héraclides produisit plusieurs autres résultats. D'une part elle fit rétrograder la civilisation sur le continent; mais de l'autre, elle la hâta dans l'Asie-Mineure, où s'établirent de nombreuses colonies helléniques et la triple confédération d'Ioniens, de Doriens et d'Eoliens. Enfin une troisième Hellade se forma, par des émigrations, dans la Sicile et l'Italie, sous le nom de Grande-Grèce.

2. La langue grecque, née dans la Haute-Asie, comme la plupart des langues parlées en Europe, se divisa, au commencement de la seconde époque poétique, en deux dialectes, l'*éolien* et l'*ionien*. Le premier, dans lequel écrivirent Alcée, Sappho, Corinne, et qui néanmoins conserva toujours quelque chose de sa rudesse primitive, se subdivisa lui-même en plusieurs variétés, le thessalien, le béotien, l'arcadien, l'étolique, l'achéen, l'acarnanien et le lesbique; le second, plus doux, plus souple, plus harmonieux, eut aussi ses branches diverses, le carien, le lydien, le samien, etc.; c'est la langue des poètes de l'Asie-Mineure, d'Homère et d'Hésiode; c'est aussi celle d'Hérodote et d'Hippocrate, qui, quoique doriens de naissance, préférèrent le moelleux du dialecte ionien.

3. Le dialecte *attique*, qui devint par la suite la langue classique des Grecs, était ionien pour le fond, avec quelques duretés dans la forme. Sous le rapport du temps, on distingue trois dialectes attiques : l'ancien, ou celui de Thucydide, des poètes tragiques et de la comédie primitive; l'intermédiaire, ou celui de la moyenne comédie; le nouveau, ou celui de la comédie nouvelle.

4. Le dialecte *dorien*[1], enté sur l'éolien, appartenait à tous les Doriens d'Europe et d'Asie, c'est-à-dire à presque tout le Péloponèse, à Mégare, à Cyrène, à leurs colonies de Crète, de Sicile et d'Italie. La prépondérance que leur donna l'invasion des Héraclides, éleva leur idiome au rang d'un dialecte particulier. Ce dia-

[1] L'usage fréquent de l'α est un de ses caractères.

lecte avait quelque chose de sévère comme la race dorienne ; Pindare, quoique éolien, l'employa presque toujours.

5. Lorsque la prose commença dans la Grèce, les auteurs se servirent soit du dialecte ionien, soit de l'attique, soit du dorien, selon qu'ils appartenaient à telle ou telle tribu des Hellènes. Plus tard, quand Athènes devint l'arbitre du goût, tous les écrivains voulurent employer le langage attique ; mais comme chacun d'eux fit entrer dans ses écrits quelques formes particulières à son idiome natal, il résulta de ce mélange un dialecte qu'on nomme *hellénique* ou *commun*, κοινὴ διάλεκτος, et qu'on appelle encore *attique*, parce que l'atticisme en était la base. C'est ainsi qu'en France le dialecte d'*oil* a prévalu sur le dialecte d'*oc*, quoique le second ait été cultivé long-temps avant le premier.

6. L'opinion commune admet que le phénicien Cadmus importa dans la Grèce, vers l'an 1580, l'écriture alphabétique :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
(LUCAN.)

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.
(BRÉBEUF.)

L'alphabet phénicien n'avait pas de voyelles; il se composait primitivement de 11 consonnes et de 4 aspirations, que les Grecs figurèrent ainsi :

A. B. Γ. Δ. E. I. K. Λ. M. N. O. Π. P. Σ. T.

Comme ils n'avaient pas dans leur langue les aspirations marquées par les 4 lettres : A. E. I. O., ils en firent des voyelles; puis vint l'Υ qu'ils n'employèrent d'abord que pour exprimer une certaine aspiration ressemblant au son du *v* français; puis les aspirées Θ, Φ, X; puis Z, Ξ, Ψ, Ω, doubles lettres tenant lieu de δς, κς, πς, οο ;

enfin H, simple figure d'aspiration, qui devint par la suite le signe d'une voyelle longue (*e* ou *i* long).

A côté de cet alphabet, les Eoliens conservèrent un caractère particulier, le *digamma*, F, exprimant un son moyen entre ceux du *f* et du *v* français. C'est ainsi qu'au lieu d'ΑΙΩΝ, ils écrivaient ΑΙFΩΝ, d'où vient le latin *ævum*; de même OFIΞ, pour ΟΙΞ, racine d'*ovis*.

7. Les peuples de l'Orient, auxquels la Grèce dut la connaissance de l'alphabet, écrivaient de droite à gauche. Les Grecs adoptèrent cet usage, mais avec un changement. Arrivés à l'extrémité gauche de la feuille, ils retournaient vers la droite : cette manière d'écrire s'appelle *boustrophédon*, βουστροφηδὸν γράφειν, c'est-à-dire tracer des lignes comme font les bœufs en labourant. C'est ainsi que furent écrites les lois de Solon. Plus tard les Grecs renoncèrent à cette coutume incommode, pour écrire de gauche à droite, comme on le fait aujourd'hui.

§ 2. *Naissance de la poésie ionienne et épique.—Homère et les Homérides.*

1. Caractère du poète dans la seconde époque.— 2. Origine des rhapsodies. — 3. Cycle épique ou mythique et cycle troyen. —4. Changement que le nom des chantres subit à cette époque.—5. Le père de la poésie nouvelle.—6. Sort des poésies d'Homère.—7. Homère est l'auteur des deux épopées qui portent son nom.— 8. L'Iliade et le jugement qu'il faut en porter.—9. L'Odyssée et ce qu'il faut en penser. — 10. Instructions qui résultent de l'Iliade et de l'Odyssée. — 11. Jugement de Boileau sur Homère. — 12. Ce à quoi il faut faire attention pour bien apprécier Homère. — 13. Caractère de la poésie d'Homère.—14. Critiques qu'on a faites d'Homère et manière dont on peut y répondre. —15. Défauts d'Homère.—16. Les Homérides et les plus célèbres d'entre eux. — 17. Ce qu'on doit aux Homérides et poèmes qu'on attribue à Homère. — 18. Cycle auquel les Cycliques contemporains ou successeurs d'Homère se sont attachés.

1. Dans la première époque de la littérature, le poète était prêtre; c'était l'interprète de la Divinité. Dans la seconde époque, il n'a plus de sacerdoce poétique; mais, s'il ne jouit plus du commerce immédiat des dieux, il reçoit encore ses inspirations des Muses; au banquet des rois comme dans les cérémonies religieuses, il occupe une place d'honneur. Il voyage d'une province à l'autre; on le fête, on l'écoute avec recueillement, et la voix publique l'élève au dessus du vulgaire : ce sont les troubadours et les trouvères de l'antiquité. Mais bientôt ce

caractère privilégié s'effaça tout-à-fait, et les poètes perdirent une grande partie de leur considération, lorsqu'à la fin de cette période, ils commencèrent à recevoir de l'or pour leurs chants, comme firent les jongleurs de notre moyen âge.

2. L'ancienne poésie, la poésie mystique, avait pris naissance au nord de la Grèce; la poésie nouvelle, la poésie épique naquit sous le beau ciel et dans l'heureuse contrée de l'Ionie. On vit s'y former une école de poètes, chargés de composer ou d'arranger tous les hymnes qui devaient accompagner les solennités religieuses ou politiques. De cette institution sortit une espèce de chantres qu'on appela par la suite *Rhapsodes*, Ῥαψῳδοὶ [1].

3. Après avoir chanté les dieux, enseigné les mystères, proclamé les oracles, la poésie chanta les demi-dieux, raconta leur généalogie, célébra leurs exploits; les θεοπρόπια firent place aux ἔπη, c'est-à-dire à cette suite d'épopées mythologiques, connues sous les noms pompeux et bizarres de *Titanomachies*, *Gigantomachies*, *Argonautiques*, *Dionysiaques*, *Thébaïdes*, *Epigonies*, *Amazoniques*, *Héracléides*, *Théséides*, *Ægimies*, *Minyades*, *Alcmæonides*, *Europies*, *Œdipodées*, etc.; cette série de fables, dont l'une se rattachait à l'autre et s'arrêtait à la guerre de Troie, constituait le *Cycle épique* ou plutôt *mythique*. Tous les sujets qui se rapportaient à la guerre de Troie, depuis le jugement de Pâris et l'enlèvement d'Hélène, jusqu'à la mort d'Ulysse, formaient le *Cycle troyen*. A ce cycle appartenaient les poèmes connus sous le nom de *Cyprides*, de *Guerre* ou *destruction de Troie*, de Νόστοι (*errores*) des princes grecs vainqueurs d'Ilium et de *Télégonies*, qui racontaient le meurtre d'Ulysse par le fils de Circé [2].

[1] Ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδήν, c'est-à-dire, ourdir un chant; ou plutôt de ῥαβδός, bâton, et ἀοιδός, ᾠδός, chantre, parce que les chantres portaient à la main un bâton ou une branche de laurier, marque de leur emploi.

[2] La suite de ces poèmes cycliques formait une histoire poétique de

4. Le nom des chantres changea comme l'objet de leurs chants. Pour distinguer la nouvelle manière de l'ancienne, on eut besoin d'un terme particulier. L'une s'appelait ᾄδειν (chanter), parce qu'elle ne supposait que l'inspiration divine; l'autre se nomma ποιεῖν (créer, faire), d'où *poésie*, parce qu'elle supposait une création, une facture régulière. Dans la première, le poète devait tout à la divinité même; dans la seconde, il ne dut rien qu'à son propre génie.

5. Le père de cette nouvelle poésie, de cette épopée humaine, c'est l'ionien HOMÈRE, surnommé *Mœonides*, d'après son père Mœon; et *Mélésigènes*, parce qu'il naquit, dit-on, près du fleuve Mélès : on place sa naissance au xe siècle avant Jésus-Christ. Dans l'antiquité, sept villes se disputèrent l'honneur de sa naissance :

Ἑπτὰ ἐριδμαινοῦσι πόλεις διὰ ῥίζαν Ὁμήρου·
Κύμη, Σμύρνα, Χίος, Κολοφὼν, Πύλος, Ἄργος, Ἀθῆναι.

6. Les poésies d'Homère, conservées par l'école d'Ionie dont il fut le chef ou le fondateur, ne furent longtemps connues dans la Grèce européenne que par les fragments qu'y chantaient les rhapsodes. Lycurgue en porta à Lacédémone une collection complète. Il l'avait obtenue, dit-on, des descendants d'un certain Créophyle, qui fut l'ami d'Homère, s'il n'est pas un personnage fabuleux. Trois siècles plus tard, du temps de Solon, ces poésies étaient encore dans la bouche des rhapsodes, qui les chantaient par parties détachées et sous des titres particuliers.

Tels sont la *Peste du camp grec*, le *Songe d'Agamemnon*, le *Catalogue des vaisseaux*, le *Combat près de la flotte*, les *Jeux célébrés aux obsèques de Patrocle*, la *Fabrication des armes d'Achille*, tirés de l'Iliade. Tels sont encore l'*Évocation des morts*, le *Bain des pieds*, Νίπτρον, c'est-à-dire, la reconnaissance d'Ulysse par sa nourrice, et le *Massacre des prétendants*, tirés de l'Odyssée.

la Grèce, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la destruction de Troie et la mort des héros qui s'étaient illustrés dans la guerre d'Ilion. Ce fut la source où puisèrent les poètes tragiques, lyriques et épiques des temps postérieurs. Virgile y trouva la matière des premiers livres de son Enéide, et Ovide, celle de ses Métamorphoses.

Ces fragments et d'autres furent, dit-on, réunis par les Pisistratides en deux corps d'ouvrages, et mis par écrit [1]. Le texte des deux épopées subit ensuite de grandes corrections et des altérations non moins grandes, lorsque les grammairiens d'Alexandrie s'efforcèrent, au IIIe et au IVe siècle de J.-C., de rétablir la pureté primitive du texte. Ils adoptèrent toutefois la division de chaque poëme en 24 chants, telle que l'avait faite Aristarque et que nous la possédons aujourd'hui.

7. L'existence d'Homère, comme auteur de ces deux épopées, n'avait pas été mise en doute chez les anciens; et chez les modernes même, long-temps on n'avait pas songé à les lui contester. Ce n'est que dans les deux derniers siècles qu'on s'est avisé d'en faire l'objet d'une discussion. Charles Perrault et l'abbé d'Aubignac en France, en Angleterre Bentley, en Italie Vico, Wolf en Allemagne, produisirent les premiers et soutinrent cette opinion. Selon eux, l'Iliade et l'Odyssée ne seraient qu'un assemblage des différentes épopées, qui du Xe au VIIIe siècle avant l'ère vulgaire, parurent dans l'Ionie; poésies éparses et confuses, que les rhapsodes auraient recueillies et mises en ordre. L'invraisemblance qu'un poëte ait conçu le plan de deux poëmes d'une si longue étendue, lorsque les ouvrages d'imagination n'avaient que le chant pour mode de publication; l'impossibilité d'exécuter un plan si vaste, sans le secours de l'écriture; les disparates que l'on remarque entre différentes parties de l'Iliade et de l'Odyssée; l'incertitude qui règne sur la patrie d'Homère et sur l'époque de sa naissance; tels sont les principaux motifs sur lesquels s'appuie le système des anti-homéristes.

« On n'a guère vu, jusqu'à présent, dit La Bruyère, « un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plu- « sieurs. Homère a fait l'Iliade; Virgile, l'Enéide; Tite- « Live, ses Décades; et l'Orateur romain, ses Oraisons. »

[1] Primus Homeri libros, confusos anteà, sic disposuisse dicitur Pisistratus, ut nunc habemus (Cic., *De Orat.*, III, 34).

Cette réflexion, d'une simplicité profonde; suffit pour détruire toutes les hypothèses du pyrrhonisme.

Il n'est point possible, en effet, qu'un poème dont toutes les parties sont pénétrées d'unité, soit l'ouvrage de plusieurs esprits, ni que des caractères différenciés avec tant d'art, nuancés avec tant de délicatesse, et si bien soutenus depuis le commencement jusqu'à la fin, aient été tracés par plusieurs mains. L'unité de plan et d'exécution suppose l'*unicité* du génie, et c'est le cas de dire avec M. Boissonade à toutes les subtilités de la critique : *Quand vous me persuaderiez le contraire, je ne le croirais pas :*

Οὐ γὰρ πείσεις, οὐδ' ἢν πείσῃς.

Les témoignages ne manquent pas à l'appui de notre opinion. « Homère, dit Aristote (*Poét.*, c. 25), a rap« proché tout ce qui tient à une seule et même action, « et il en a composé son Odyssée; il a suivi la même mé« thode dans l'Iliade. » Ailleurs il assure que ces deux poèmes sont aussi parfaits qu'ils peuvent l'être, relativement à l'unité. C'est le sentiment d'Horace :

Semper ad eventum festinat et in medias res,
Non secùs ac notas, auditorem rapit.....
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Boileau remarque que jamais poèmes ne furent si bien liés ni si bien suivis que l'Iliade et l'Odyssée (*Réflexions sur Longin*). Il dit dans son *Art poétique :*

Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Fournit abondamment une Iliade entière.....
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique;
Tout, sans faire d'apprêt, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Unité d'ensemble, unité de détails, voilà ce que les plus grands esprits de tous les siècles ont trouvé dans les deux épopées d'Homère, et certes, cette double unité, quelque surprenante qu'elle soit, se conçoit bien mieux dans un seul que dans plusieurs poètes, eussent-ils vécu

tous à la même époque et dans les mêmes conditions poétiques.

8. L'Iliade, la plus parfaite épopée de tous les siècles et de toutes les nations, n'est qu'un simple épisode de la guerre de Troie. Achille, insulté par Agamemnon, se retira dans son camp; son absence affaiblit l'armée des Grecs, et ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leurs murailles et livrèrent plusieurs combats où ils furent presque toujours vainqueurs : ils portaient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque et lui fait mordre la poussière : Achille, que n'avaient pu fléchir les prières des chefs, revole au combat, venge la mort de Patrocle par celle d'Hector, ordonne les funérailles de son ami, et livre, pour une rançon, au malheureux Priam, le corps de son fils. Tous ces faits se passent en 47 jours.

Le sujet de ce poème, c'est donc la colère d'Achille et la satisfaction qu'il reçoit de Jupiter. Le récit de cette action particulière donne au poète l'occasion de décrire les combats, de raconter les événements qu'elle a causés, et de rapporter un grand nombre de faits antérieurs. Telle est l'adresse d'Homère, que dans un sujet simple, il trouve moyen d'y prodiguer tous les trésors de ses vastes connaissances et toutes les richesses de sa brillante imagination. En le traitant, il s'assujettit à l'ordre historique; mais, pour lui donner plus d'éclat, il suppose, suivant le système reçu de son temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux se sont partagés entre les Grecs et les Troyens; pour le rendre plus intéressant, il met en scène les divinités et les hommes, en les faisant agir chacun selon son caractère : et c'est dans cette forme dramatique, inconnue peut-être jusqu'à lui, qu'il faut chercher la véritable cause de l'intérêt qu'inspire l'Iliade et du charme qui s'attache à sa lecture. L'Odyssée emploie cet artifice avec le même succès.

9. On trouve encore plus d'art et de savoir dans

l'Odyssée que dans l'Iliade. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'Ulysse avait quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipaient ses biens; ils voulaient contraindre son épouse désolée, la fidèle Pénélope, à contracter un second hymen et à faire un choix qu'elle ne pouvait plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'Odyssée.

Télémaque, fils d'Ulysse, va, dans le continent de la Grèce, interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant qu'il est à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso, et après une navigation pénible, il est jeté par la tempête dans l'île des Phéacicas, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avait pas encore rapproché les peuples, on s'assemblait autour d'un étranger pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse pressé de satisfaire une cour où l'ignorance et le goût du merveilleux régnaient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient des secours pour retourner dans ses états : il arrive; il se fait reconnaître à son fils et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'Odyssée ne dure que 58 jours; mais à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse, de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et d'embellir son sujet par des digressions amusantes et des narrations variées. Il paraît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé : on croit le reconnaître à la multiplicité des récits, ainsi qu'au caractère paisible des personnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du soleil à son couchant.

10. Quoique Homère se soit proposé surtout de plaire à son siècle, il résulte clairement de l'Iliade, non que les peuples sont toujours punis de la division des chefs, comme le dit Horace :

> Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi;

mais qu'une grande faiblesse peut faire briller une

grande vertu [1]; et de l'Odyssée, que la prudence jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obstacles, et c'est ici que le poète latin a raison :

..... Quid virtus et quid sapientia possit
Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem
Qui.....
Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
(L. I, ep. I.)

11. C'est à l'Odyssée surtout que s'applique le jugement prononcé sur les poésies d'Homère, par le législateur du Parnasse français :

On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agréments un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours ;
Il ne s'égare point en de trop longs discours...
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

12. Toutefois, en jugeant Homère, il ne faut pas perdre de vue la différence de notre siècle à celui de ses auditeurs. Cette langue harmonieuse, magnifique, et dont tant de beautés nous échappent, était pour eux une langue vivante; ces poésies respiraient le plus ardent patriotisme; elles reproduisaient aux Grecs les exploits de leurs ancêtres; elles nommaient les familles dont ils descendaient, les lieux qu'ils habitaient; ils y trouvaient des souvenirs qui flattaient leur amour-propre ou leur ambition; chaque peuple s'y reconnaissait à des traits particuliers de mœurs, de langage et d'institutions. Enfin, ces deux épopées étaient tout à la fois le code de leur religion, le plus ancien document de leur histoire, et le plus beau monument du génie grec.

13. On trouve dans les poésies d'Homère la simplicité

[1] Voyez mon *Traité de Littérature*, Poétique, p. 60.

la plus grande et la plus admirable clarté. Les épithètes dont il accompagne les noms de ses dieux et de ses héros, ne sont pas des ornements arbitraires et oiseux : elles appartiennent pour ainsi dire à ces noms, et c'eût été les altérer ou les profaner que de les dépouiller d'une pompe dont le respect des peuples les avait entourés.

Ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale ; de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences ; de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu ; c'est d'avoir saisi de grands caractères ; d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées au hasard dans ses ouvrages.

Si nous montons avec lui dans les cieux, nous reconnaissons Vénus tout entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatients, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des yeux :

Ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα,
Ποικίλον· ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο·
Ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς
Πάρφασις, ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων,

(Il. XIV, 215.)

Nous reconnaissons Pallas et ses fureurs à cette égide où sont suspendues la Terreur, la Discorde, la Violence et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone :

Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν,
Δεινήν, ἣν πέρι μὲν πάντῃ φόβος ἐστεφάνωται·
Ἐν δ' Ἔρις, ἐν δ' Ἀλκή, ἐν δὲ κρυόεσσα Ἰωκή·
Ἐν δέ τε σμερδνή τε, Διὸς τέρας αἰγιόχοιο.

(Il. V, 738.)

Jupiter et Neptune sont les plus puissants des dieux ;

mais il faut à Neptune un trident pour ébranler la terre; à Jupiter, un clin-d'œil pour ébranler l'Olympe:

. . . . . Ποσειδάων.....
Αὐτίκ' ἔπειτα τρίαιναν ἑλὼν χερσὶ στιβαρῇσιν,
Ἤλασε Γυραίην πέτρην, ἀπὸ δ' ἔσχισεν αὐτήν.
(Od., IV, 506.)

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
(Il. I, 528.)

Si nous descendons sur la terre, Achille, Ajax et Diomède nous paraissent les plus redoutables des Grecs; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois; Achille se montre et elle disparaît:

Ἀλλὰ πρὸς Τρῶας τετραμμένοι αἰὲν ὀπίσσω
Εἴκετε. (C'est Diomède qui parle aux Grecs.)
(Il. V, 605.)

Αἴας δ' ἄλλοτε μὲν μνησάσκετο θούριδος ἀλκῆς,
Αὖθις ὑποστρεφθείς, καὶ ἐρητύσασκε φάλαγγας
Τρώων ἱπποδάμων· ὁτὲ δὲ τρωπάσκετο φεύγειν.
(Il. XI, 566.)

Τρὶς μὲν ὑπὲρ τάφρου μεγάλ' ἴαχε δῖος Ἀχιλλεύς·
Τρὶς δὲ κυκήθησαν Τρῶες, κλειτοί τ' ἐπίκουροι.
(Il. XVIII, 228.)

Ces différences ne sont pas rapprochées dans l'Iliade et l'Odyssée. Mais le poète avait posé solidement ses modèles: il en détachait au besoin les nuances qui servaient à les distinguer, et les avait présentes à l'esprit, lors même qu'il donnait à ses caractères des variations momentanées; parce qu'en effet l'art seul prête aux caractères une constante unité, et que la nature n'en produit point qui ne se démente jamais dans les différentes circonstances de la vie.

14. Des critiques ne trouvent pas assez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorsque le premier se roule dans la poussière, lorsque le

second hasarde une démarche humiliante pour obtenir le corps de son fils. Mais quelle étrange dignité que celle qui étouffe le sentiment ! Pour moi, je loue Homère d'avoir, comme la nature, placé la faiblesse à côté de la force, et l'abîme à côté de l'élévation. Je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puissant des rois.

On blâme les discours outrageants que le poète fait tenir à ses héros, soit dans leurs assemblées, soit au milieu des combats ; mais qu'on jette les yeux sur les enfants qui tiennent de plus près à la nature que nous, sur le peuple qui est toujours enfant, sur les sauvages qui sont toujours peuple, et l'on observera que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'ostentation, par l'insolence et l'outrage.

On lui reproche d'avoir peint dans leur grossière simplicité les mœurs des temps qui l'avaient précédé. C'est accuser un peintre d'avoir habillé ses figures selon l'usage de l'époque où il vivait.

On l'accuse d'avoir dégradé ses dieux ; mais, dit très bien Fénelon, il ne les a pas faits, ces dieux ; il a fallu qu'il les prît tels qu'il les trouvait. Pouvait-il faire une religion autre que celle de son pays ?

On l'accuse encore sur la morale. « Homère, dit La-« motte, donne à certains vices un éclat qui décèle assez « l'opinion favorable qu'il en avait. On sent partout « qu'il admire Achille ; il ne semble voir, dans son injus-« tice et sa cruauté, que du courage et de la grandeur « d'ame ; et l'illusion du poète passe souvent jusqu'au « lecteur. » Sans doute, Homère excite une espèce d'admiration irréfléchie pour une passion condamnable en soi, qui se présente avec un caractère de grandeur. Mais comment prévenir le mauvais effet de cette illusion momentanée ? En faisant ce qu'a fait le poète, en mettant dans la bouche de son héros, quand il est de sang-froid, la condamnation des fautes que la passion fait commettre et excuser. Ecoutons Achille après la mort de Patrocle :

Ὡς ἔρις ἔκ τε θεῶν, ἔκ τ' ἀνθρώπων ἀπόλοιτο,
Καὶ χόλος, ὅς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ χαλεπῆναι·
Ὅς τε πολὺ γλυκίων μέλιτος καταλειβομένοιο
Ἀνδρῶν ἐν στήθεσσιν ἀέξεται, ἠΰτε καπνός·
Ὡς ἐμὲ νῦν ἐχόλωσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.
Ἀλλὰ τὰ μὲν προτετύχθαι ἐάσομεν, ἀχνύμενοί περ,
Θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι φίλον δαμάσαντες ἀνάγκῃ.

(Il. xviii, 106.)

15. Il faut l'avouer, l'Iliade n'est pas sans défaut. Homère se repose souvent et quelquefois il sommeille :

Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
(*Hor.*)

Mais son repos est comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne : et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui, suivant Homère lui-même, se réveille en lançant la foudre :

. . . . . Μέγα δ' ἔκτυπε μητίετα Ζεὺς
Ἀράων ἀΐων Νηληϊάδαο γέροντος.

(Il. xv, 377.)

Pour tout dire, on rencontre dans l'Iliade des endroits faibles, défectueux, traînants; des harangues trop longues ou déplacées, des descriptions trop détaillées, des répétitions désagréables, des comparaisons trop uniformes, trop accumulées, ou dénuées de justesse. Mais c'est surtout à l'Odyssée que s'applique le *bonus dormitat Homerus* d'Horace. On y trouve des scènes peu dignes du poème épique. Les douze derniers livres, depuis qu'Ulysse est entré dans l'île d'Ithaque, sont en bien des endroits ennuyeux et languissants. La scène où Ulysse se découvre à sa nourrice Euryclée, et celle de son entrevue avec Pénélope avant d'être reconnu d'elle, au xixe livre, sont, il est vrai, tendres et touchantes; mais la dernière et grande reconnaissance du xxiiie livre, où Ulysse se fait connaître à Pénélope, est moins heureusement traitée. Pénélope s'y montre trop défiante et trop craintive, et

l'on est privé de cette vive émotion de surprise et de joie, à laquelle on avait lieu de s'attendre.

Malgré ces critiques, quand on voudra juger Homère, non par discussion, mais par sentiment, non sur des règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on se convaincra qu'il mérite le rang que les Grecs et la postérité lui ont assigné :

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ;
> Et depuis trois mille ans, son nom, toujours cité,
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

(Voyez dans mon Traité de littérature, *Poétique*, p. 252, l'analyse de l'Iliade.)

16. Les rhapsodes qui n'avaient point fait Homère, vécurent long-temps de ses inspirations et de ses chants. Sous le nom d'*Homérides*, ils formèrent une famille ou école particulière, qui, outre les ouvrages d'Homère, fonds principal de leur patrimoine, allaient chantant les vers des anciens poètes cycliques, et leurs propres compositions : toujours se servant de la cithare, comme accompagnement ou comme prélude. Ainsi firent les jongleurs pour les poésies des troubadours et des trouvères. Dans cette institution et d'autres analogues, on enseignait l'art poétique, l'art de la déclamation et celui de fixer dans la mémoire un grand nombre de vers. C'est par là que s'établit une espèce de tradition qui préserva la poésie ancienne d'un oubli total, et même d'altérations considérables.

De l'île de Chios, les Homérides se répandirent dans la Grèce. Le plus célèbre, et l'un des derniers Homérides, fut Cynæthus, contemporain d'Eschyle (500 ans avant J.-C.), que l'on accuse d'avoir fréquemment corrompu la pureté des anciens textes, en y intercalant des vers de sa façon.

17. Les Homérides introduisirent, ou peut-être perfectionnèrent seulement un usage qui donna naissance à un nouveau genre de poésie. Avant de réciter un morceau de longue haleine de l'Iliade, de l'Odyssée ou de

quelque autre poème, ils avaient l'habitude de chanter la gloire de quelque divinité dans des morceaux qui, de leur destination, s'appelèrent Προοίμια, *Proèmes* (préludes), et de leur contenu, Ὕμνοι, *hymnes*. Ces hymnes différaient de ceux qui les avaient précédés comme de ceux qui les suivirent : c'étaient de simples introductions à de grands morceaux épiques ou de véritables épopées, composées de trois parties distinctes, d'un prologue, d'une fable épique et d'un épilogue ou épode. Nous avons trente et quelques hymnes des deux genres, et dont quelques uns, s'ils ne reproduisent pas le génie d'Homère, offrent du moins un vernis précieux d'antiquité. Tel est surtout l'*hymne à Vénus*, morceau simple et gracieux, en l'honneur des Enéides ou descendants d'Anchise, que les critiques s'accordent à proclamer digne du barde ionien. Un autre hymne à Vénus rappelle sa naissance et son arrivée dans le cercle des Immortels :

Je chante la pudique Vénus, la belle Vénus couronnée d'or, Vénus qui près de la mer règne sur les superbes remparts de Cypre. Ce fut là que l'humide haleine du zéphir la porta sur une molle écume à travers les vagues écumantes. Les Heures ceintes de bandelettes d'or la reçurent avec amour, la revêtirent d'immortels habits, placèrent sur sa tête divine une couronne d'or, merveille de l'art, et suspendirent à ses oreilles les précieuses parures de l'orichalque. Autour de son cou délicat et de sa blanche poitrine, elles entrelacèrent des colliers d'or, dont elles ornaient elles-mêmes leur beauté, lorsqu'elles allaient aux danses chéries des Dieux, et au palais de Jupiter. Après avoir prodigué à Vénus tous les charmes d'une riche parure, elles la conduisirent au cercle des Immortels ; tous la saluèrent avec empressement et lui présentèrent la main ; et chacun admira la merveilleuse beauté de la nouvelle déesse.

Salut, déesse aux yeux noirs, déesse aux douces paroles ; fais remporter à ton poète le prix de ce combat, soutiens ma faible voix, et plein de ton souvenir je consacrerai d'autres chants à ta gloire.

On attribue encore à Homère la *Batrachomyomachie*, c'est-à-dire, le combat des rats et des grenouilles, poème de 294 hexamètres, qui semble une parodie de la manière et du langage d'Homère : peut-être est-ce la satire d'une de ces querelles si fréquentes entre les petites républiques de la Grèce. Ce poème est certainement d'une

époque postérieure, comme on peut en juger par le vers 292, qui parle du chant matinal du coq, comme d'une chose généralement connue, tandis que cet oiseau ne fut introduit en Europe qu'au vi[e] siècle avant J.-C. :

. . . . . Ἐγὼ δ' ἄϋπνος κατεκείμην
Τὴν κεφαλὴν ἀλγοῦσα, ἕως ἐβόησεν ἀλέκτωρ.

Enfin on donne à Homère plusieurs épigrammes ou petits poèmes satiriques dont l'un, intitulé *Margitès*, est à la comédie, dit Aristote, ce que l'Iliade est à la tragédie. Il ne nous en reste que 4 vers. Un autre a pour titre Εἰρεσιώνη, c'est-à-dire, *Chanson de mendiant.*

18. Les cycliques contemporains ou successeurs d'Homère se sont attachés au cycle troyen.

Créophyle de Samos composa sous le titre de *destruction d'Œchalie*, Οἰχαλίας ἅλωσις, un poème épique en l'honneur d'Hercule.

Stagrus écrivit une *Guerre de Troie*, τὰ Τρωϊκά.

Stasinus de Chypre, ou selon d'autres Hégésias de Salamis, fit onze livres de *Chants Cypriques*, τὰ Κύπρια ἔπη, qui comprenaient depuis les noces de Thétis et de Pélée jusqu'à la résolution prise par Jupiter de faire naître entre Achille et Agamemnon cette dispute par laquelle commence l'Iliade.

Cercops de Milet chanta les *exploits d'Ægimius*, roi des Doriens, dont les fils aidèrent ceux d'Hyllus dans l'invasion du Péloponèse.

Carcine de Naupacte a célébré, sous le nom de *Naupactiques*, Ναυπακτικά, les héroïnes mythologiques.

Cinæthon de Lacédémone est l'auteur d'une *Théogonie* et d'une *Œdipodie.*

Agias de Trézène chanta les Νόστοι des héros grecs vainqueurs d'Ilion.

Arctinus de Milet laissa deux épopées, une *Ethiopide*, Αἰθιοπίς, qui rapportait les exploits de Memnon, allié des Troyens, après la mort d'Hector, et une *destruction de Troie*, Ἰλίου πέρσις, qui renfermait tous les événements arrivés depuis la construction du cheval de bois jusqu'au départ des Grecs.

Asius de Samos composa des *Généalogies* en forme de poème épique.

Eumèle de Corinthe laissa plusieurs épopées, une *Europie*, une *Titanomachie*, et des *Corinthiaques*, où se trouve épisodiquement l'expédition des Argonautes.

Leschès de Lesbos est l'auteur de la *Petite Iliade*, Ἰλιὰς μικρά, qui allait depuis la mort d'Achille jusqu'à la prise de Troie.

La petite Iliade commençait par ces mots emphatiques : *Je chante la fortune de Priam et la guerre fameuse* :

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.
(Hor., *De art. poët.*, 136.)

On sait ce qu'ajoute le satirique :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Pisandre de Camiros fit une *Héracléide.* Macrobe (*Saturn.* V, 2), qui le confond avec Pisandre de Laranda, prétend qu'il avait réuni dans un poème épique toute la mythologie des Grecs et que Virgile en a pris mot pour mot presque tout le second livre de l'Enéide.

Enfin on peut placer ici quelques épopées dont les auteurs sont inconnus; tels que les

Epigones, Ἐπίγονοι, et une *Thébaïde* que Pausanias (IX, 9) mettait au troisième rang, après l'Iliade et l'Odyssée.

§ 3. *Naissance de la poésie grecque proprement dite. — Hésiode et ses imitateurs.*

1. Institution qui se forma dans la Grèce proprement dite et nom de son chef. — 2. Hésiode. — 3. Tradition de la lutte poétique entre Hésiode et Homère. — 4. Ouvrages d'Hésiode. — 5. Théogonie d'Hésiode. — 6. Le Bouclier d'Hercule. — 7. Analyse critique des Travaux et des Jours. — 8. Hésiode eut, comme Homère, des imitateurs. — 9. Cycliques précurseurs de l'Histoire.

1. La Grèce proprement dite n'avait point encore eu sa poésie, lorsqu'il s'y forma, dans le xe ou le ixe siècle avant J.-C., à l'imitation des Homérides, une institutio poétique dont Hésiode fut le chef.

2. L'Homère de la Grèce européenne nous est plus connu que celui de la Grèce asiatique. Hésiode, dans les *Travaux et les Jours*, Ἔργα καὶ Ἡμέραι, après avoir exposé quelques conseils sur la navigation, ajoute (v. 631-8) :

C'est ainsi que naviguait jadis mon père et le vôtre, insensé Persès [1], pour corriger l'âpreté de la fortune. C'est ainsi que, porté sur un vaisseau rapide, il quitta Cumes l'Eolienne, et traversa de vastes mers, non pour fuir l'abondance, la richesse et le bonheur, mais l'affreuse pauvreté, triste présent de Jupiter. Il vint habiter au pied de l'Hélicon, une misérable bourgade, Ascra, où l'hiver est redoutable, où l'été est pénible, où nulle saison n'a de charmes.

Ὥσπερ ἐμός τε πατὴρ καὶ σὸς, μέγα νήπιε Πέρση,
Πλωΐζεσκ' ἐν νηυσὶ, βίου κεχρημένος ἐσθλοῦ·
Ὅς ποτε καὶ τῇδ' ἦλθε, πολὺν διὰ πόντον ἀνύσσας,
Κύμην Αἰολίδα προλιπὼν, ἐν νηΐ μελαίνῃ·
Οὐκ ἄφενος φεύγων, οὐδὲ πλοῦτόν τε καὶ ὄλβον,
Ἀλλὰ κακὴν πενίην, τὴν Ζεὺς ἄνδρεσσι δίδωσι.
Νάσσατο δ' ἄγχ' Ἑλικῶνος ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,
Ἄσκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδὲ ποτ' ἐσθλῇ.

[1] Le père d'Hésiode, réduit à l'indigence, avait en effet quitté Cumes, sa patrie, pour se livrer au commerce maritime. Il y fit quelques profits et vint se fixer à Ascra, bourgade de la Béotie, où il mourut, laissant deux fils, Hésiode et Persès. Celui-ci, ayant gagné les arbitres par des présents, obtint une part plus forte que celle de son frère dans le partage de la succession commune; mais ayant dissipé une grande partie de son patrimoine, il fut obligé de recourir à la générosité d'Hésiode devenu prêtre des Muses sur le mont Hélicon, et il en fut soulagé.

Ce passage, le seul où le poète parle de son père, ne nous apprend pas s'il était lui-même originaire de Cumes ou d'Ascrée (Ascra). Quoi qu'il en soit, il a conservé le surnom d'*Ascréen :*

> *Ascræumque* cano romana per oppida carmen.
> (Virg.)

> Tu canis *Ascræi* veteris præcepta poetæ.
> (Prop.)

On ne sait rien sur l'époque de sa naissance. Seulement, il dit qu'il vécut dans l'âge qui suivit le siége de Troie (v. 172); mais comme il ne détermine point l'espace de temps renfermé dans un âge, cet endroit ne jette aucune lumière sur la question. L'opinion générale le fait naître comme Homère, de 950 à 900 avant J.-C.

3. Parmi les traditions qu'on trouve sur Hésiode, il en est une fort célèbre, c'est sa lutte poétique entre Homère et lui. Cette tradition est fondée sur un passage des Travaux (v. 650) :

Je n'ai jamais navigué qu'une seule fois sur les vastes mers, lorsque je me rendis dans l'Eubée, du port d'Aulis où les Grecs, attendant une saison favorable, avaient rassemblé de nombreuses troupes pour aller venger sur Troie l'honneur de leur pays sacré. Pour moi, je passai par Chalcis pour me rendre aux combats poétiques établis en l'honneur du vaillant Amphidamas... J'y fus vainqueur, et j'obtins pour prix de ma victoire un trépied d'or dont je fis hommage aux Muses de l'Hélicon, où j'avais reçu d'elles les premières leçons des chants harmonieux.

> Οὐ γάρ πώποτε νηΐ γ' ἐπέπλων εὐρέα πόντον,
> Εἰ μὴ εἰς Εὔβοιαν ἐξ Αὐλίδος, ᾗ ποτ' Ἀχαιοὶ
> Μείναντες χειμῶνα, πολὺν σὺν λαὸν ἄγειραν
> Ἑλλάδος ἐξ ἱερῆς Τροίην ἐς καλλιγύναικα.
> Ἐνθάδ' ἐγὼν ἐπ' ἄεθλα δαΐφρονος Ἀμφιδάμαντος
> Χαλκίδα τ' εἰςεπέρησα· . . . .
> . . . . Ἔνθα με φημὶ
> Ὕμνῳ νικήσαντα φέρειν τρίποδ' ὠτώεντα·
> Τὸν μὲν ἐγὼ Μούσῃς Ἑλικωνιάδεσσ' ἀνέθηκα,
> Ἔνθα με τὸ πρῶτον λιγυρῆς ἐπέβησαν ἀοιδῆς.

On a tiré de ce passage plusieurs conclusions : l'une qu'Hésiode était d'Ascra, puisqu'il n'avait qu'une seul

fois traversé la mer; l'autre, qu'il n'eut point Homère pour concurrent, parce qu'il n'eût point oublié de nommer un rival qu'il était si glorieux pour lui d'avoir vaincu. Cette opinion de la victoire d'Hésiode sur Homère n'est fondée que sur quelques inscriptions d'une authenticité suspecte. Le morceau de poésie qu'un sophiste a publié sous ce titre : Ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου se compose de centons tirés des ouvrages des deux poètes; il date au moins du IIIe siècle après J.-C. Le sujet par lui-même est magnifique; Millevoie l'a traité dans un recueil de poésies élégiaques.

4. De tous les ouvrages d'Hésiode, il ne nous reste que les *Travaux et les Jours*, la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule*.

Nous n'avons plus : 1° Les 4 ou 5 livres d'*Héroïdes*, consacrées à l'éloge des héros, et dont le Bouclier d'Hercule faisait, dit-on, partie; 2° la *Mélampodie*, ou éloge du devin Mélampe dont Athénée loue le 3e livre; 3° la *Grande année astronomique*; 4° l'*Éloge funèbre de* βάτραχος; 5° l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*; 6° le *Tour de la terre*, dont parle Strabon (l. 7); 7° la *Descente de Thésée aux enfers*; 8° la *Divination*; 9° les *Grands travaux*; 10° enfin les *Nôces de Céix* dont Athénée et Plutarque font mention.

5. La Théogonie d'Hésiode est le modèle des Métamorphoses d'Ovide, comme les Travaux et les Jours, celui des Géorgiques. Ce poème commence par un éloge des Muses, le plus beau morceau de l'ouvrage. Le poète invoque ensuite les déesses qu'il vient de louer, et les prie de raconter l'histoire des dieux. Cette énumération, faite sans beaucoup de suite, contient un grand nombre de noms propres qui fatigue. Toutefois, il faut dire avec Quintilien, que l'harmonie du style et la grâce des pensées font disparaître un peu la nonotonie inséparable de toute généalogie :

Raró assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in nominibus est occupata; tamen utilis circà præcepta sententiæ, lenitasque verborum et compositionis probabilis. (*Inst. Orat.*, X, 1.)

Vers la fin de cet ouvrage, Hésiode prend tout-à-coup un ton sublime et terrible pour chanter le combat des

Titans contre les dieux, tradition fabuleuse dont il est le plus ancien auteur. La peinture du Tartare où les Titans sont précipités par la foudre de Jupiter, offre des traits de ressemblance avec l'enfer de Milton, si frappants, qu'il est difficile de douter que l'un n'ait servi de modèle à l'autre.

La Théogonie nous présente un autre passage remarquable. Après avoir parlé des dieux et des demi-dieux, Hésiode annonce l'histoire des héros nés des dieux et de mortelles. C'est un des ouvrages perdus, les *Héroïdes*.

6. Le *Bouclier d'Hercule* faisait partie des Héroïdes, comme le prouve le commencement de ce morceau.

Après avoir dévoilé brusquement le mystère de la naissance d'Hercule, Hésiode nous représente d'une manière aussi brusque ce héros poursuivant déjà le cours de ses glorieux travaux avec Iolas, son écuyer et son neveu. Les deux amis se rendaient à Trachine, auprès du roi Céyx, beau-père de Cycnus, lorsque ce jeune téméraire, qui conduisait un char avec le dieu Mars, son père, voulut s'opposer à leur passage. Hercule sur-le-champ revêtit son armure pour combattre l'imprudent adversaire.

Hésiode nomme ici toutes les parties de cette armure; mais il s'attache surtout à la description du bouclier, description qu'on a prise pour titre de l'ouvrage. C'est une suite de tableaux pittoresques, de contrastes agréables, les fêtes d'un mariage à côté de toutes les horreurs d'un combat, etc., comme on le voit dans la description du bouclier d'Achille (Il., l. 18, v. 462—617).

Vient ensuite le tableau d'une lutte terrible entre Hercule et Cycnus. Celui-ci succombe. Mars veut le venger; Minerve, qui a déjà paru pour s'intéresser au fils d'Alcmène, cherche vainement à calmer le dieu de la guerre. Il attaque Hercule; Minerve amortit le coup qu'il lui porte, tandis que le fils d'Alcmène blesse grièvement le dieu, que son char remporte aussitôt dans l'Olympe. Le poème se termine par les funérailles de Cycnus.

On conteste au poète d'Ascra son Bouclier d'Hercule; mais les raisons qu'on allègue ne me semblent pas très concluantes. C'est, dit-on, une imitation servile d'Homère; même sujet, même langage. Ce reproche porterait seulement à croire que les deux poètes sont à peu près contemporains. Hésiode, dit-on encore, y prend un ton plus élevé que dans ses autres ouvrages. Outre que cette

assertion n'est pas exacte, comme on l'a vu dans la Théogonie, n'arrive-t-il pas à tous les poètes de s'élever ainsi dans certains endroits de leurs chants? Du reste, cette question n'est pas facile à résoudre; les modernes seuls l'ont soulevée, et l'on ne pourrait trouver d'autorité parmi les anciens qui croyaient à l'auteur du Bouclier. Athénée est de ce nombre.

7. Le poème *des Travaux et des Jours* se divise assez naturellement en trois parties : la première contient des préceptes généraux de morale; la deuxième, des préceptes sur l'agriculture, sur l'économie domestique, sur la navigation, enfin sur quelques points de morale pratique; la troisième, des préceptes presque tous superstitieux sur l'emploi particulier de chaque journée.

Cet ouvrage a tout l'air d'un manuel de chef de famille. Hésiode l'adresse à son frère Persès, à qui il donne d'utiles conseils pour se venger des torts que ce frère avait envers lui.

Le poème *des Travaux et des Jours* nous offre au plus haut degré l'intérêt qui manque d'ordinaire aux poèmes didactiques, celui d'être utile. Ce n'est pourtant pas cet intérêt qui nous attache encore à ce poète; c'est au choix d'un sujet également intéressant pour tous les hommes, et non à des préceptes, aujourd'hui incomplets, qu'il faut attribuer le plaisir qu'on éprouve à la lecture d'Hésiode. Mais, quoique son ouvrage n'ait point perdu tout son prix à nos yeux, il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque où il fut composé, il avait un charme de plus, perdu pour nous, et un intérêt plus solide, une autorité plus imposante.

Chez les Romains, comme chez nous, la poésie était entièrement isolée des institutions publiques; elle n'était qu'un amusement privé. Dans la Grèce, au contraire, elle était et fut toujours une institution tour à tour religieuse et politique : elle était chargée de louer les bienfaits des dieux, et d'animer le courage des soldats. A l'époque d'Homère et d'Hésiode, elle était destinée surtout à instruire; unique dépositaire des connaissances humaines, c'est elle qui conservait la généalogie des familles, les arts, la navigation, l'agriculture, l'astronomie; c'était à la fois une source d'instruction et de plaisir.

D'un autre côté, les poèmes didactiques n'étant alors que des recueils de connaissances diverses, il s'ensuit qu'ils étaient condamnés au manque d'unité. On en trouve cependant dans le poème d'Hésiode. Elle est, non pas dans le sujet lui-même, puisqu'il traite de l'agriculture, de la navigation, de la morale, etc., mais dans le but de l'ouvrage, dans l'impression qu'il devait produire. Or le but d'Hésiode est un. Il se propose de former, d'instruire l'homme de son temps. Son

poème est, comme nous l'avons dit, le manuel du chef de famille. Or, le chef de famille avait besoin, à cette époque, de toutes les connaissances éparses dans ce poème. La société n'en était pas encore à ce degré de civilisation où un homme se voue à une profession spéciale, et renonce volontairement à toutes les connaissances qu'exigent des professions différentes. L'homme de ce temps était homme d'abord, puis citoyen, quelquefois juge, souvent guerrier, père de famille, agriculteur, navigateur; enfin chaque homme était tout, et un poème tel que celui d'Hésiode, devait tout renfermer. Ainsi, dans l'intention du poète, il y avait une unité qui est d'ailleurs assez visible.

Le titre, où cette unité se retrouve, est parfaitement choisi; car Hésiode fait d'abord l'éloge du travail; il décrit ensuite les différents travaux auxquels on doit se livrer, et il termine par dire quels sont les différents travaux propres aux différents jours.

On peut reprocher à Hésiode de n'avoir pas fait sentir assez, dans les détails, l'ordre qu'il a si bien mis dans l'ensemble. Ses transitions sont en général brusques et sans art. Quant à l'exécution, Hésiode était dans la nécessité de toujours décrire. Son poème est donc plein d'images, et le plus souvent d'images fort belles. Dans la partie morale, tout est animé; les vices, les vertus sont revêtus de formes visibles à la pensée : les épisodes sont en général bien placés, quoique souvent mal liés par les mots avec ce qui précède, et sous ce rapport il est bien loin de ressembler à Virgile, qui prépare dans chacun de ses chants des repos à l'esprit, et qui ménage les gradations avec un art infini. Le style d'Hésiode est absolument celui d'Homère, mais moins vif, moins animé. Il n'avait pas des héros à mettre en scène; mais il est naïf et simple comme le chantre d'Achille. On peut remarquer encore la douceur et l'harmonie de ses vers.

L'ouvrage d'Hésiode est donc un ouvrage remarquable; on y trouve un intérêt qui manque à nos poèmes didactiques modernes, de l'unité, une agréable profusion d'images, des épisodes naturels, et enfin le style d'Homère. On y voit surtout que le poète est au dessus de son ouvrage, quelque mérite que nous y trouvions. Respecté de toute l'antiquité, l'auteur des Travaux et des Jours a été peu ménagé par les modernes. La Harpe semble lui consacrer à regret quelques lignes qui ne peu-

vent le faire connaître, et Delille en parle de manière à faire croire qu'il ne l'a pas lu.

Rollin pense que le poème d'Hésiode a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques. Mais il est plus raisonnable de croire qu'il lui en a donné seulement la première idée. Hésiode, en effet, ne parle que superficiellement et en peu de mots de la culture des terres; il est partout moraliste plus que cultivateur; Virgile, au contraire, est tout à la fois laboureur, vigneron, herboriste, berger, poète et philosophe.

Tous les enfants de la Grèce apprenaient par cœur Hésiode, dont l'autorité était si grande, que l'on citait vulgairement ses vers comme des axiomes et des oracles. Il est plein de grâces et d'ornements, et on lui accorde généralement, dit Quintilien, la palme dans ce style aimable et fleuri, qui distingue le genre sublime du genre simple : *Datur ei palma in mediocri dicendi genere.* Isocrate, qui se connaissait si bien en élégance, est rempli d'admiration pour le style d'Hésiode; mais il lui trouve encore des choses bien plus précieuses que l'élégance, et nul ancien, selon lui, n'a transmis à la postérité de si beaux conseils sur les mœurs et sur la vie civile. On ne pourra qu'être de l'avis d'Isocrate, après avoir lu les Travaux d'Hésiode, dont Boileau a dit :

> Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
> Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
> . . . . . Dans ses écrits la sagesse tracée
> Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée,
> Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
> Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.

Les morceaux les plus intéressants des Travaux sont : la *fable de Pandore*, que nous avons donnée [1], les *Ages du Monde*, la *fable de l'Epervier et du Rossignol*, la *Route du Vice et de la Vertu*, le portrait de l'*Envie et de l'Emulation*, l'*Eloge de la Justice* et celui *du Travail*, la *Description de l'Hiver*.

[1] *Traité de littérature*, poétique, p. 270.

8. Hésiode eut, comme Homère, de nombreux imitateurs. La poésie vécut long-temps sur les généalogies des dieux, comme sur les exploits des héros et la ruine de Troie.

Parmi les poètes qui continuèrent à mettre en vers les temps héroïques de la Grèce, on cite : 1° Aristéas de Proconnèse, auteur d'une *Théogonie* et d'un poème sur la *guerre des Arimaspes* avec les Griphons, gardiens de l'or ; 2° le scythe Abaris, fils de Seuthès et prêtre d'Apollon, du temps de Crésus ; il publia des *Oracles* et chanta les *Amours du fleuve Hébrus* et l'*arrivée d'Apollon* chez les Hyperboréens.

9. D'autres cycliques furent les précurseurs de l'Histoire. Plus historiens que poètes, ils relatent des suites d'événements sans les orner d'aucune fiction, sans mettre entre eux d'autre liaison que l'ordre chronologique.

Eugammon de Cyrène, contemporain d'Esope, donna en deux livres une *Télégonie*, ou la vie et la mort de Télégon.

Chersias d'Orchomène recueillit en vers épiques les *Traditions des villes béotiennes*.

Stésichore d'Himère, le poète lyrique, chanta la *destruction de Troie*, Ἰλίου πέρσις, poème auquel se rapporte la *Table iliaque*[1].

Panyasis de Samos ou d'Halicarnasse, excellent poète épique qui florissait pendant la première guerre de Perse, écrivit une *Héracléide* en 14 livres.

Pigrès de Carie, frère de la reine Artémise, est donné par Suidas comme auteur du Margitès et de la Batrachomyomachie (p. 31).

Choerilus de Samos chanta dans la forme épique la *Victoire des Athéniens sur Xerxès*, Ἀθηναίων νίκη κατὰ Ξέρξου, ou la *Perséide*, Περσηΐς. Ainsi la poésie grecque prenait le chemin que suivit plus tard la poésie latine, qu'ont suivi toutes les littératures : elle allait des poèmes épiques au poème historique, et de la poétique fiction à la prosaïque vérité.

Antimaque de Colophon, disciple de Panyasis et contemporain de Chœrilus, comprenant que si l'épos homérique n'était plus possible, l'épos historique est un genre faux, revint aux sujets mythologiques ; seulement il les travailla dans un goût plus moderne. Les critiques alexandrins vantent dans sa *Thébaïde*, dernière inspiration digne de la muse épique, la grandeur des idées et l'énergie du style, mais ils lui refusent l'élégance et la grâce. Quintilien le juge ainsi :

[1] C'est un carré de marbre ou d'un mastic très dur, où la guerre de Troie, la prise et la destruction d'Ilion, et les événements qui l'ont immédiatement suivie, sont représentés par de petites figures en relief très bas, auxquelles les noms sont ajoutés. Une espèce d'inscription ou de titre dit que c'est une représentation de l'Iliade d'Homère, de la destruction de Troie, de Stésichore, de l'Ethiopide d'Arctinus et de la petite Iliade de Leschès.

In Antimacho vis et gravitas, et minimè vulgare eloquendi genus habet laudem. Sed quamvìs ei secundas ferè grammaticorum consensus deferat, et affectibus et jucunditate et dispositione, et omninò arte deficitur, ut planè manifestò appareat quantò sit aliud proximum esse, aliud secundum (*Inst. or.*, x, 1).

§ 4. *De la poésie élégiaque et lyrique, du scolie et de la poésie érotique.*

1. Origine du distique et de l'iambe.—2. Ce à quoi le distique s'appliqua d'abord et caractère de l'élégie primitive.—3. Callinus d'Ephèse et ce qui nous en reste.—4. Tyrtée et ce qui nous en reste.—5. L'élégie ne conserva pas long-temps son caractère primitif.—6. Mimnerme et caractère de son style.—7. Le scolie.—8. Les scolies ne traitent pas toujours des sujets légers.—9. Pays où la poésie lyrique naquit et se développa.—10. Thaletas.—11. Archiloque.—12. Epoque où fut cultivée la poésie érotique; Alcman.—13. Alcée.—14. Sappho.—15. Arion.—16. Simonide d'Amorges.

1. On peut remarquer que l'épopée, poésie des rois, s'affaiblit dans la Grèce avec le pouvoir monarchique. En même temps que les gouvernements populaires s'établissaient partout sur les débris des royautés, de nouveaux genres s'élevaient sur les débris du genre épique. L'hexamètre lui-même ne suffisant plus à tous les besoins de l'oreille et de la pensée, s'associa le pentamètre, et de leur union résulta le distique. Le distique devint à son tour insuffisant, et l'iambe prit naissance.

2. Employé long-temps avant d'être légitimement reconnu, le distique resta confondu dans la dénomination vague d'ἔπος, jusqu'à ce qu'elle devînt spéciale à la poésie héroïque. Il s'appliqua d'abord à l'*élégie*, chant de guerre, et la plus ancienne forme de poésie lyrique chez les Ioniens. Mais il se faut garder de confondre cette *élégie* dont Callinus d'Éphèse est l'inventeur, avec l'*elegus*, qu'on doit à Simonide. Tous deux employaient le même mètre; mais l'ἐλεγεία ne désignait qu'un poème en distique, tandis que l'ἔλεγος impliquait l'idée de plainte. Cette distinction se perdit par la suite, et l'on donna le nom de mètre élégiaque au distique.

3. Callinus d'Éphèse florissait vers l'an 684 av. J.-C. Il ne reste de lui qu'un fragment remarquable par la simplicité du style et l'énergie des pensées.

Callinus excite ses compatriotes à combattre vaillamment contre les Éphésiens :

Μέχρις τεῦ κατακεῖσθε; κότ' ἄλκιμον ἕξετε θυμὸν,
ὦ νέοι; οὐδ' αἰδεῖσθ' ἀμφιπερικτίονας,
ὧδε λίην μεθιέντες; ἐν εἰρήνῃ δὲ δοκεῖτε
ἧσθαι· ἀτὰρ πόλεμος γαῖαν ἅπασαν ἔχει·
. . . .
καί τις ἀποθνήσκων ὕστατ' ἀκοντισάτω.
Τιμῆέν τε γάρ ἐστι καὶ ἀγλαὸν ἀνδρὶ, μάχεσθαι
γῆς πέρι, καὶ παίδων, κουριδίης τ' ἀλόχου,
δυσμενέσιν· θάνατος δε τότ' ἔσσεται, ὁππότε κεν δὴ
Μοῖραι ἐπικλώσωσ'· ἀλλὰ τίς ἰθὺς ἴτω
ἔγχος ἀνασχόμενος, καὶ ὑπ' ἀσπίδος ἄλκιμον ἦτορ
ἔλσας, τὸ πρῶτον μιγνιμένου πολέμου.
Οὐ γάρ κως θάνατόν γε φυγεῖν εἱμαρμένον ἐστὶν
ἄνδρ', οὐδ' ἣν προγόνων ᾖ γένος ἀθανάτων.
Πολλάκι δηϊότητα φυγὼν καὶ δοῦπον ἀκόντων
ἔρχεται, ἐν δ' οἴκῳ μοῖρα κίχεν θανάτου.
Ἀλλ' ὁ μὲν οὐκ ἔμπης δήμῳ φίλος, οὐδὲ ποθεινὸς·
τὸν δ' ὀλίγος στενάχει καὶ μέγας, ἤν τι πάθῃ.
Λαῷ γὰρ σύμπαντι πόθος κρατερόφρονος ἀνδρὸς
θνήσκοντος· ζώων δ', ἄξιος ἡμιθέων.
Ὥςπερ γάρ μιν πύργον ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσιν·
ἔρδει γὰρ πολλῶν ἄξια μοῦνος ἐών.

Poinsinet de Sivry en a donné la traduction, ou plutôt l'imitation suivante :

Languirez-vous toujours dans les bras du repos,
Guerriers ? Mars vous appelle au temple des Héros.
Quand tout frémit au loin du bruit affreux des armes,
La Paix semble pour vous avoir encor des charmes !
Armez-vous. Qui de vous, guidé par son grand cœur,
Ou mourra le premier, ou reviendra vainqueur ?
Ce n'est point aux mortels que le péril étonne
A cueillir des lauriers que la foudre environne.
Mais je lis dans vos yeux des succès assurés ;
Compagnons, osez vaincre, et vous triompherez.
Il est doux d'affronter un trépas honorable.
Mourir pour la Patrie est un sort désirable.
L'inévitable mort sans cesse nous attend,
Les Dieux dans l'avenir en ont caché l'instant ;
Mais qu'importe la vie à qui voit la victoire ?
Oublions les dangers dans les bras de la gloire.
Aux armes, compagnons. Faites briller dans l'air
L'appareil éclatant de la flamme et du fer ;
N'attendez point du ciel une lente assistance,

La valeur est le bras qui prend notre défense.
C'est à notre bras seul à conserver nos jours.
Le lâche dans la fuite espère un vain secours;
Esclave des terreurs que le brave surmonte,
Un vil trépas l'attend dans le lit de la honte;
Mais celui qui, rempli d'une héroïque ardeur,
Combat pour sa patrie et retourne vainqueur,
Effroi de ses rivaux, il voit à son courage
Les peuples empressés rendre un sincère hommage;
Et rival des dieux même, admis à leurs autels,
Il emporte avec lui les regrets des mortels.

4. A l'exemple de Callinus, TYRTÉE, dans la seconde guerre de Messénie, ranima par ses élégies l'ardeur éteinte des Spartiates[1]. Le temps nous en a conservé plusieurs morceaux pleins d'enthousiasme et de patriotisme.

Tyrtée aux Spartiates :

Ἀλλ' Ἡρακλῆος γὰρ ἀνικήτου γένος ἐστέ·
θαρσεῖτ', οὔπω Ζεὺς αὐχένα λοξὸν ἔχει.
Μηδ' ἀνδρῶν πληθὺν δειμαίνετε, μηδὲ φοβεῖσθε,
ἰθὺς δ' ἐς προμάχους ἀσπίδ' ἀνὴρ ἐχέτω,
ἐχθρὰν μὲν ψυχὴν θέμενος, θανάτου δὲ μελαίνας
κῆρας, ἴς' αὐγαῖσιν ἠελίοιο, φίλας
Ἴστε γὰρ ὡς Ἄρεως πολυδακρύου ἔργ' ἀρίδηλα,
εὖ δ' ὀργὴν ἐδάητ' ἀργαλέου πολέμου·
καὶ πρὸς φευγόντων τε διωκόντων τ' ἐγένεσθε,
ὦ νέοι, ἀμφοτέρων δ' εἰς κόρον ἠλάσατε.
Οἳ μὲν γὰρ τολμῶσι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες,
εἴς τ' αὐτοσχεδίην καὶ προμάχους ἰέναι,
παυρότεροι θνήσκουσι, σάουσι δὲ λαὸν ὀπίσσω·
τρεσσάντων δ' ἀνδρῶν πᾶσ' ἀπόλωλ' ἀρετή.
Οὐδεὶς ἄν ποτε ταῦτα λέγων ἀνύσειεν ἕκαστα,
ὅσσ' ἐὰν αἰσχρὰ πάθῃ, γίγνεται ἀνδρὶ κακά.
Ἀργαλέον γὰρ ὄπισθε μετάφρενόν ἐστι δαΐζειν
ἀνδρὸς φεύγοντος δηΐῳ ἐν πολέμῳ.
Αἰσχρὸν δ' ἔστι νέκυς κατακείμενος ἐν κονίῃσι
νῶτον ὄπισθ' αἰχμῇ δουρὸς ἐληλαμένος.
Ἀλλά τις εὖ διαβὰς μενέτω, ποσὶν ἀμφοτέροισι
στηριχθεὶς ἐπὶ γῆς, χεῖλος ὀδοῦσι δακών,

[1] . . . . . Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit. (HOR.)

μηρούς τε, κνήμας τε κάτω, καὶ στέρνα, καὶ ὤμους
   ἀσπίδος εὐρείης γαστρὶ καλυψάμενος·
δεξιτερῇ δ' ἐν χειρὶ τινασσέτω ὄβριμον ἔγχος,
   κινείτω δὲ λόφον δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς.
Ἔρδων δ' ὄβριμα ἔργα, διδασκέσθω πολεμίζειν,
   μηδ' ἐκτὸς βελέων ἑστάτω ἀσπίδ' ἔχων.
Ἀλλά τις ἐγγὺς ἰὼν, αὐτοσχεδὸν ἔγχεϊ μακρῷ
   ἢ ξίφει οὐτάζων, δήϊον ἄνδρ' ἑλέτω·
καὶ πόδα πὰρ ποδὶ θεὶς, καὶ ἐπ' ἀσπίδος ἀσπίδ' ἐρείσας
   ἐν δὲ λόφον τε λόφῳ, καὶ κυνέην κυνέῃ,
καὶ στέρνον στέρνῳ, πεπλημένος ἀνδρὶ μαχέσθω,
   ἢ ξίφεος κώπην, ἢ δόρυ μακρὸν ἑλών.
Ὑμεῖς δ', ὦ γυμνῆτες, ὑπ' ἀσπίδος ἄλλοθεν ἄλλο
   πτώσσοντες, μεγάλοις σφάλλετε χερμαδίοις,
δούρασί τε ξεστοῖσιν ἀκοντίζοντες ἐς αὐτοὺς,
   τοῖσι πανοπλίταις ἐγγύθεν ἱστάμενοι.

En voici une imitation en vers français :

Amis, n'êtes-vous pas les successeurs d'Alcide ?
Il est temps de montrer cette audace intrépide ;
Tous les dieux contre nous ne sont point courroucés,
Celui de la valeur nous reste ; c'est assez.
Portez à l'ennemi ce courage indomptable ;
Ne vous étonnez point de leur foule innombrable ;
Mais que chacun de vous excitant son grand cœur,
Au milieu des dangers ne voie que l'honneur.
Le péril atteint moins un guerrier téméraire,
Et qui combat le mieux, peut le mieux s'y soustraire.
Oui, croyez qu'en dépit des outrages du sort,
L'art de vaincre est celui de mépriser la mort.
   Triompher, ou céder ; voilà la loi commune ;
Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune.
Mais convenez, amis, qu'en ce triste hasard,
Le dédain de la vie est le plus sûr rempart.
Celui qui se dévoue aux fureurs de Bellone,
En affrontant la mort, le plus souvent la donne ;
Et sauve sa patrie en prodiguant des jours,
Dont le sort des combats sait respecter le cours.

Il ne faut pas confondre ces chants avec les véritables *Chants de guerre* en cinq livres, Μέλη πολεμιστήρια, composés par ce poète pour les Spartiates, qui les chantaient en allant au combat. Il n'en reste qu'un fragment.

Tyrtée composa pour les Spartiates un autre poème intitulé : *Bonne*

Législation, Εὐνομία. Il fut fait pour calmer les esprits du peuple qui s'était révolté dans une disette causée par la guerre de Messénie. Plutarque, dans la vie de Lycurgue (c. 6), en cite 8 vers qui renferment pour ainsi dire toute la constitution de Sparte. En voici la traduction faite par Ricard :

Ils nous ont rapporté la réponse sacrée
Que prononça du Dieu la prêtresse inspirée :
Que dans Sparte toujours on laisse les deux rois
Présider le sénat qui propose les lois ;
Et que les citoyens, pleins de respect pour elles,
De ces oracles saints soient les échos fidèles.

5. Bientôt l'élégie prit un ton moins noble : plaintive et languissante, elle amollit le cœur, loin de le relever et de l'affermir ; elle chanta l'amour et ses peines.

6. Mimnerme de Colophon, en Ionie, donna, vers 590 av. J.-C., le premier exemple de cette innovation ; il introduisit même un changement dans le mètre élégiaque, en faisant alterner entre eux des vers de différentes mesures, comme plus propres aux accents entrecoupés de la douleur. La poésie de Mimnerme était harmonieuse et suave, au point qu'on le surnomma *ligystade* (de λιγύς, sonore). Dans le peu de vers qui nous restent de ce poëte, on trouve une mélancolie douce et vraie, des plaintes touchantes sur la rapidité de la jeunesse, sur les maux et la brièveté de la vie.

7. Après l'élégie naquit le *scolie*, σκολιὸν ᾆσμα, qui célébrait les joies du vin et les plaisirs de la table. C'était, comme l'indique son nom, un chant irrégulier opposé au νόμος ὄρθιος, chant régulier. Cette irrégularité, qui consistait dans la liberté du mètre, tenait à la destination primitive du scolie.

Il nous reste un scolie d'Hybrias ; c'est l'expression naïve de l'insolence d'un soldat, qui se croit le maître de la terre parce qu'il porte une épée :

Ἔστι μοι πλοῦτος, μέγα δόρυ καὶ ξίφος,
Καὶ τὸ καλὸν λαισήϊον πρόβλημα χρωτός·
Τούτῳ γὰρ ἀρῶ, τούτῳ θερίζω,
Τούτῳ πατέω τὸν ἁδὺν οἶνον ἀπ' ἀμπέλων,
Τούτῳ δεσπότας κέκλημαι· τοὶ δὲ

Μὴ τολμῶντες, ἔχειν δόρυ καὶ τὸ καλὸν λασήϊον,
Πάντες γόνυ πεπτηότες ἐμὸν κυνέοντι
Δεσπόταν, καὶ βασιλέα μέγαν φωνέοντι.

Une lance, une épée, un bouclier, voilà tous mes trésors; avec la lance, l'épée et le bouclier, j'ai des champs, des moissons et du vin. J'ai vu des gens prosternés à mes pieds; ils m'appelaient leur souverain, leur maître; ils n'avaient point la lance, l'épée et le bouclier.

8. Les scolies traitaient souvent des sujets plus graves et s'élevaient à la louange des dieux. Toutefois ils ne cessèrent pas d'être des chants populaires, et l'on continua d'appeler ainsi les chansons par lesquelles on égayait les travaux de la vie civile ou domestique : chansons de bergers, de moissonneurs, de meuniers, de tisserands, de nourrices, etc., dont Aristophane nous a laissé quelques fragmens (Εἰρήνη, *la Paix*, v. 585 et s., 1137 et s.).

Terpandre d'Antissa, dans l'île de Lesbos; une Lacédémonienne, Clitagoras; Archiloque; Hybrias de Crète; Ariphron de Sicyone et Timocréon de Rhodes, ont laissé quelque nom dans ce genre facile et léger.

Athénée nous a conservé (l. xv) un scolie célèbre d'un certain Callistrate, sur l'action d'Harmodius et d'Aristogiton, assassins du pisistratide Hipparque. Ce scolie eut une si grande vogue, qu'il n'y avait guère de banquet où il ne fût chanté, et qu'*aller chanter un Harmodius avec quelqu'un* était devenu synonyme d'aller dîner chez lui :

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
Ὥςπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριστογείτων,
Ὅτε τὸν τύραννον κτανέτην,
Ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιησάτην.

Φίλταθ' Ἁρμόδι', οὔ τι που τέθνηκας.
Νήσοις δ' ἐν μακάρων σε φασὶν εἶναι.
Ἵνα περ ποδώκης Ἀχιλλεὺς,
Τυδείδην τε φασὶν Διομήδεα.

Ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω,
Ὥςπερ Ἁρμόδιος κ' Ἀριστογείτων,
Ὅτ' Ἀθηναίης ἐν θυσίαις
Ἄνδρα τύραννον Ἵππαρχον ἐκαινέτην.

Ἀεὶ σφῶν κλέος ἔσσεται κατ' αἶαν,
Φίλταθ' Ἁρμόδιε κ' Ἀριστογείτων,
Ὅτι τὸν τύραννον κτάνετον
Ἰσονόμους τ' Ἀθήνας ἐποιήσατον.

Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte comme firent Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des lois.

Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort : on dit que vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque, dans le temps des Panathénées.

Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité des lois.

9. La poésie lyrique prit naissance et se développa surtout dans les contrées habitées par des colonies éoliennes et doriennes : elle fut propre à ces deux races; et les poètes lyriques chantaient en dialecte éolien ou dorien, comme les élégiaques en dialecte ionien.

10. Le plus ancien poète lyrique dont nous trouvions une trace, est Thalétas d'Élyrum, en Crète, contemporain de Lycurgue, et son disciple, suivant Aristote (*Polit.*, II, c. 10). Plutarque, dans son Traité de la Musique, parle des inventions que lui doit cet art, et des chants ainsi que des nomes qu'il introduisit à Lacédémone, où l'on chantait ses poésies lyriques et celles d'Alcman.

11. Environ un siècle après Thalétas, fleurit Archiloque de Paros. Archiloque n'inventa point, mais perfectionna le vers iambique et se l'appropria ainsi :

Archilochum *proprio* rabies armavit iambo.
(Hor.)

Ses iambes, genre de poésie plutôt qu'espèce de rhythme, ressemblaient aux traits satiriques d'Aristophane. Horace se vante de les avoir imités dans ses Épodes :

. . . . . Parios ego primus iambos

Ostendi Latio, *numeros animosque* secutus
Archilochi.

(I, ép. 19, v. 23.)

Cette imitation comprenait à la fois le mètre (*numeros*) et l'esprit satirique (*animos*).

Les Grecs admiraient dans Archiloque la force des expressions et la noblesse des idées. Ce poète a fait pour la poésie lyrique ce qu'Homère avait fait pour la poésie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que dans le genre ils ont servi de modèles; que leurs ouvrages étaient récités dans les assemblées générales de la Grèce, et que leur naissance était célébrée en commun par des fêtes particulières.

Du côté des mœurs et de la conduite, Archiloque devrait être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais, peut-être, jusqu'à Voltaire, des talents plus sublimes ne furent unis à un caractère plus dépravé : il souillait ses écrits d'expressions licencieuses et de peintures lascives; il y répandait avec profusion le fiel dont son ame se plaisait à se nourrir. Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout succombait sous les traits sanglants de ses satires. Ce cœur cruel était lâche. Archiloque, dans une bataille des Thasiens contre les Thraces, prit la fuite et jeta son bouclier, comme il s'en vanta lui-même :

J'ai abandonné mon bouclier; mais j'en trouverai un autre et j'ai sauvé ma vie.

Chassé de Sparte, il alla réciter aux jeux olympiques un *Hymne en l'honneur d'Hercule*, hymne fameux qu'on y chantait toutes les fois qu'on célébrait la gloire du vainqueur [1]. Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudissements, et les juges, en lui décernant une couronne, dûrent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus de droits sur nos cœurs que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Il ne nous reste d'Archiloque que quelques vers insignifiants.

[1] Pind., *Olymp.*, IX, 1.

12. La poésie érotique, branche de la lyrique, fut cultivée dans cette période avec un succès brillant.

ALCMAN ou Alcméon de Sardes, en Lydie, qui florissait 670 ans av. J.-C., est regardé comme le père de la poésie érotique, ἐρωτικὰ μέλη. La plupart de ses ouvrages étaient des *Parthénies* ou Eloges des filles. Un recueil de chansons d'Alcman, en 6 livres, écrit en dialecte dorique, faisait les délices des anciens. Les Spartiates les chantaient à table avec les scolies de Terpandre.

13. ALCÉE de Mitylène fleurit 60 ans après Alcman; il fut tour à tour l'ami et l'ennemi de Pittacus. Dans ses premiers écrits, il invectiva contre les tyrans; il chanta, depuis, les dieux et surtout ceux qui président aux plaisirs; il chanta ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages et les malheurs de l'exil [1]. Son style unissait la douceur à la force, la richesse à la précision. Horace a souvent imité Alcée; quelquefois il n'a fait que le traduire.

14. Contemporaine d'Alcée, SAPPHO de Lesbos composa des *poésies lyriques* en 9 livres, des *élégies*, des *hymnes*, et quantité d'autres pièces, la plupart sur des rhythmes qu'elle avait introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue. Ses contemporains, dans leur vive admiration, placèrent, sur toutes leurs médailles, son image comme celle d'une divinité.

Sappho avait réuni autour d'elle une troupe de jeunes Lesbiennes qu'elle instruisait dans la musique et la poésie : elle en était révérée comme une bienfaitrice; mais ce fut le prétexte des infâmes calomnies dont on a terni sa réputation. Il est maintenant prouvé que de tout ce qu'on a dit sur les mœurs dissolues de cette femme célèbre, le seul fait authentique est sa passion malheureuse pour le jeune Phaon. Elle l'exhala dans des vers que Plutarque compare aux oracles que prononce la Pythonisse, lorsque le dieu qui s'est emparé d'elle parle par sa bouche. Les vers qui nous restent de Sappho confir-

[1] Hor., l. 1, ode 32; l. II, od. 13.

ment ce jugement et justifient l'admiration de l'antiquité. Denys d'Halicarnasse nous a conservé sa belle *Ode à Vénus;* une seconde, plus belle encore, est rapportée par Longin, dans son *Traité du sublime*. Catulle l'a traduite en vers latins; Boileau, Delille et Clotilde de Surville, en vers français.

15. Arion de Méthymne fut le disciple d'Alcman. Le récit qu'Hérodote fait de sa conservation miraculeuse par un dauphin, l'a rendu célèbre. On le dit l'inventeur du *genre tragique*, τραγικὸς τρόπος, simple chant sans action, et du *dithyrambe*, auquel il donna du moins le premier une forme régulière. Elien nous a conservé deux morceaux d'Arion, mais qui sont probablement beaucoup plus modernes.

16. Après ces poètes fleurit **Simonide** d'Amorgos, qu'on distingue d'un autre Simonide, son petit-fils, par l'épithète d'*Iambographe*. On a de lui, dit-on, un morceau satirique sur les femmes, περὶ γυναικῶν: il est élégant et simple.

CHAPITRE III.

TROISIÈME ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE OU ÉPOQUE ATTIQUE (594-336 AV. J.-C.).

—

Ce qui marque le passage de la deuxième époque à la troisième.

Vers la fin de cette période, l'écriture, facilitée par la découverte de matériaux propres à la recevoir, se répandit en Grèce, et de là naquit un nouveau genre de composition. On n'avait pas pensé jusque là qu'on pût parler au cœur des hommes sans employer le langage de l'imagination, la poésie. Phérécyde de Scyros et Cadmus de Milet tentèrent les premiers de parler le langage du raisonnement, la prose (πεζὸς λόγος, *sermo pedestris*);

mais cette prose ne fut pendant long-temps qu'une espèce de poésie affranchie seulement des lois de la versification.

Ire Section. — Poésie.

Genres de poésies que l'on trouve dans la troisième époque de la littérature grecque.

On trouve dans la troisième époque de la littérature grecque quatre genres principaux de poésie : la poésie *élégiaque*, la poésie *didactique* avec la *fable* ou l'*apologue*, la poésie *lyrique* et la poésie *dramatique* avec la poésie *mimique*.

§ 1er. *De la poésie élégiaque.*

1. Branches de la poésie élégiaque dans la 3e époque.—2. Les Gnomes.—3. Solon, le premier des poètes gnomiques.—4. Théognis. — 5. Phocylide. — 6. Xénophane.—7. Critias. — 8. Vers attribués à Pythagore. — 9. Simonide et ce qui nous en reste.—10. Antimaque. —11. Hermésionax.

1. La poésie élégiaque, qui dans la seconde époque avait produit deux rameaux tout différents, des chants guerriers et des plaintes amoureuses, se développa, dans la troisième, en deux autres branches : la *poésie gnomique* et l'*élégie* dans l'acception moderne de ce mot.

2. On appelait *gnomes*, *γνῶμαι*, des sentences détachées dans lesquelles des sages exprimaient avec une sensibilité concise le résultat de leurs observations morales. Pour imprimer plus fortement ces préceptes dans la mémoire, on les soumit à la forme métrique, et c'est ainsi que fut constituée la poésie gnomique dans le VIe siècle avant J.-C.

3. Au premier rang de la poésie gnomique figure Solon, le législateur des Athéniens. Il florissait vers l'an 594 avant J.-C. Un des sept sages, il joua la folie pour décider Athènes à reprendre sur Mégare, Salamine, sa patrie, et dans son prétendu délire, il composa sous le nom de cette île, une élégie dont il ne nous reste que huit vers.

Nous possédons d'autres et beaux fragments de Solon. Attentif à maintenir les lois qu'il avait données aux Athéniens, et persuadé que les lois ne s'enracinent que par

les mœurs, il ne cessa, dans ses vers simples et nobles, de recommander l'amour de la liberté, l'union, la justice, le respect des institutions nationales, achevant ainsi par le talent du poète la tâche du législateur. Les *Conseils à soi-même* respirent la vertu, la pureté des mœurs. Dans un autre morceau de dix-huit vers, Solon conduit l'homme par les dix stations de la vie; mais le plus beau passage que nous ayons de ce poète philosophe, est une *Prière aux Muses*, de soixante-seize vers; on pourrait l'intituler aussi : *la Justice vengeresse.*

4. Théognis, exilé de Mégare, sa patrie, fleurit à Thèbes, cinquante ans après Solon. On a sous son nom mille trois cent quatre-vingt-neuf vers sententiaux intitulés Παραινέσεις, *Encouragements, Exhortations,* et plus recommandables sous le rapport moral que sous le rapport poétique. Ils sont adressés à un jeune poète, Cyrné, auquel Théognis veut apprendre l'art de la sagesse et tout ensemble celui du bonheur.

5. Phocylide de Milet, contemporain de Théognis, jouisssait chez les anciens d'une si grande célébrité, qu'on faisait chanter ses poésies par les rhapsodes, avec celles d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque et de Mimnerme. Il ne nous en reste que quelques sentences. Le poème moral intitulé Ποίημα νουθετικόν, *Exhortations,* qu'on lui attribue, paraît être d'un auteur chrétien du IIe ou du IIIe siècle.

6. Xénophane de Colophon, dont nous parlerons ailleurs comme philosophe, se distingua comme auteur d'élégies gnomiques. Il nous reste de lui des distiques sur la sagesse, un morceau plein d'une douce morale et de gaîté sur les plaisirs de la table, enfin six vers sur le luxe des Lydiens.

7. Critias, l'un des trente tyrans d'Athènes, composa des élégies et des iambes dont nous avons quelques fragments, entre autres un morceau sur l'existence de Dieu.

8. Nommons enfin Pythagore de Samos, bien que ses sentences, connues sous le nom de *Vers dorés,* χρυσᾶ ἔπη, n'aient été recueillies que par ses disciples. Elles ne sont pas écrites dans le mètre élégiaque.

Tels sont les poètes gnomiques de la Grèce. Ce genre déchut à mesure qu'une civilisation plus raffinée corrompait les mœurs et donnait gain de cause à l'élégie proprement dite.

9. A la tête des nouveaux poètes élégiaques se place SIMONIDE de Céos, petit-fils de l'Iambographe, né l'an 558 avant J.-C.; il mérita l'estime des sages, des rois et des grands de son temps, tels que Pittacus, le pisistratide Hipparque, Pausanias, roi de Sparte, Hiéron, tyran de Syracuse, Thémistocle, etc. On le regarde comme l'inventeur de l'élégie moderne ou lugubre. Il perfectionna le mètre créé par Callinus ou Mimnerme et lui donna son nom. Il a été le maître de Pindare.

Simonide était poète et philosophe. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talents plus utiles et sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, était simple, harmonieux, admirable pour le choix et l'arrangement des mots.

Personne, dit Barthélemy, n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité la situation et les infortunes qui excitent la pitié. Ce n'est pas lui qu'on entend, ce sont des cris et des sanglots; c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils. C'est Danaé, c'est une mère tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots; qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur; c'est Achille enfin qui sort du fond de la tombe, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilion, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent.

Il ne reste de Simonide que l'élégie de Danaé [1], et divers fragments dont le plus remarquable roule sur la mortalité du genre humain que le poète compare aux feuilles.

Simonide passe pour l'inventeur d'une *Mnémonique*, τὸ Μνημονικόν, ou mémoire artificielle, si toutefois on ne l'a confondu avec son petit-fils, qui a écrit *des Inventions*, περὶ Εὑρημάτων, et 3 livres sur les *Généalogies*.

10. ANTIMAQUE de Colophon, poète épique (p. 40), composa sous le

[1] Voyez cette élégie, TRAITÉ DE LITTÉRATURE, *style et composition*, p. 325.

titre de *Lydé*, nom de sa patrie, une élégie en plusieurs livres que les anciens vantent comme un chef-d'œuvre.

11. Entre la 3e époque et la 4e, Hermésionax de Colophon se fit un nom dans le genre élégiaque. Il composa trois livres d'élégies qu'il intitula *Leontium*, Λεόντιον, en l'honneur d'une femme de ce nom. Il nous en reste un fragment d'environ cent vers.

§ 2. *De la poésie didactique.— De la fable ou apologue.*

1. Origine de la poésie didactique. —2. Sujets sur lesquels la poésie didactique s'exerça d'abord.— 3. Sort de cette poésie. — 4. Ce qu'était la fable ou l'apologue à sa naissance. —5. Epoque où la fable est devenue un genre.—6. Ce qu'on appelle fables ésopiques. — 7. Babrius ou Gabrias.

1. Les poètes gnomiques cessèrent promptement ; mais le genre qu'ils avaient créé devint, en se perfectionnant, une branche particulière de la poésie. Au lieu de versifier des sentences morales isolées, on conçut l'idée de réunir en forme de poème une suite de vérités philosophiques. Telle fut l'origine de la *poésie didactique*.

2. La poésie didactique, mélange de poésie et de philosophie, s'exerça d'abord, comme avait fait la poésie cosmogonique et héroïque, sur un fonds commun et inépuisable : la *Nature des choses,* tel est le texte que commentèrent et développèrent tour à tour Xénophane de Colophon, Parménide d'Elée, son disciple, et Empédocle d'Agrigente ; trois philosophes que nous retrouverons plus tard. Il ne nous reste rien du premier ; on nous a conservé cent cinquante vers du deuxième ; mais c'est le troisième qui surtout brilla dans ce genre.

Il composa en dialecte ionique un poème *de la Nature,* περὶ Φύσεως, en 3 livres et en vers hexamètres ; plus de 3,000 vers de *Purifications,* Καθαρμά, un poème intitulé *Livre de médecine*, Ἰατρικὸς λόγος, en 600 hexamètres, et d'autres ouvrages. Du reste, ce poète nous est plus connu par l'imitation de Lucrèce que par les fragments qui nous restent de lui. *La Sphère*, Σφαῖρα, poème de 168 iambes, dont on le dit l'auteur, est sans doute apocryphe.

3. Quelque brillant que fût le début de la poésie didactique, ce genre n'eut pas, toutefois, une vogue bien durable. On s'aperçut bientôt que la poésie est moins propre que la prose à l'exposition de systèmes et de raisonnements philosophiques. Ce ne fut qu'à l'époque de la

décadence du goût que le genre didactique reprit une nouvelle vogue.

4. La *fable* ou l'*apologue* (μῦθος, αἶνος, λόγος. ἀπόλογος, παροιμία) ne formait pas, à sa naissance, un genre particulier de littérature : moyen simple et ingénieux de parler à des imaginations naïves, les poètes et les orateurs l'employèrent pour se faire mieux comprendre d'esprits encore rudes et grossiers. Ainsi l'on trouve dans Hésiode la plus ancienne fable grecque, celle de *l'Epervier et l'Alouette* :

Νῦν δ' αἶνον βασιλεῦσ' ἐρέω φρονέουσι καὶ αὐτοῖς.
Ὧδ' ἴρηξ προσέειπεν ἀηδόνα ποικιλόδειρον,
Ὕψι μάλ' ἐν νεφέεσσι φέρων ὀνύχεσσι μεμαρπώς·
Ἡ δ' ἐλεον, γναμπτοῖσι πεπαρμένη ἀμφ' ὀνύχεσσι,
Μύρετο· τὴν δ' ὅγ' ἐπικρατέως πρὸς μῦθον ἔειπε·
« Δαιμονίη, τί λέληκας; ἔχει νύ σε πολλὸν ἀρείων.
« Τῇ δ' εἶς, ᾗ σ' ἂν ἐγώ περ ἄγω, καὶ ἀοιδὸν ἐοῦσαν·
« Δεῖπνον δ', αἴ κ' ἐθέλω, ποιήσομαι, ἠὲ μεθήσω. »
Ὣς ἔφατ' ὠκυπέτης ἴρηξ, τανυσίπτερος ὄρνις.
Ἄφρων δ', ὅς κ' ἐθέλῃ πρὸς κρείσσονας ἀντιφερίζειν·
Νίκης τε στέρεται, πρός τ' αἴσχεσιν ἄλγεα πάσχει.

(Trav. et Jours, 202-212.)

Maintenant je vais raconter une fable aux rois de la terre, s'ils ont la sagesse de l'entendre. Un épervier avait saisi un rossignol harmonieux : il l'emportait dans les nues, et l'innocent oiseau, percé d'une serre barbare, pleurait amèrement. L'impérieux épervier lui tint ce langage : «Malheureux, pourquoi cet inutile effort et ces vains cris ? te voilà retenu par une puissance plus forte que la tienne, et tu vas où je te mène malgré l'empire de tes accents : il m'est aussi facile de faire un repas de ta chair que de te rendre la liberté. » Ainsi parla l'épervier au vol étendu et rapide. C'est une folie de se battre contre une force supérieure ; car non seulement on n'obtient pas la victoire, mais on voit aggraver ses peines par la nouvelle insulte qu'on reçoit.

Philostrate cite une fable d'Archiloque, intitulée *l'Aigle et le Renard;* ce qui l'a fait à tort compter parmi les fabulistes. Archiloque n'a point, à proprement parler, composé de fables ; mais pour donner à ses iambes plus de vie et de mouvement, il y mêlait ce genre de composition saisissant et populaire.

Eustathe cite une autre fable très célèbre : *Le Renard*

et le Singe. Stésichore composa la fable *du Cheval et du Cerf,* imitée par Horace (Epist. I, 10) :

Cervus equum pugnâ melior communibus herbis
Pellebat, donec minor in certamine longo
Imploravit opes hominis frenumque recepit;
Sed postquàm victor violens discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non frenum depulit ore.
Sic qui pauperiem veritus potiore metallis
Libertate caret, dominum vehet improbus, atque
Serviet æternùm, quia parvo nesciet uti.

5. La fable ne devint un genre qu'à partir du phrygien Ésope, et grâce à lui. On a beaucoup discuté sur l'existence d'Ésope, comme on avait fait sur celle d'Homère; on a aussi vu en lui un *cycle,* une époque, une généralité. Ésope cependant a vécu. D'abord esclave d'un Samien, nommé Xanthus, il fut vendu à Idmon, qui lui donna la liberté. Crésus, roi de Lydie, aimait à s'entretenir avec lui, et l'envoya à Delphes. Les Delphiens l'accusèrent calomnieusement de sacrilége, le condamnèrent à mort et le précipitèrent de la roche Hyampée.

6. Long-temps les fables d'Ésope ne furent conservées, comme les poèmes d'Homère, que par une tradition orale. Le fabuliste phrygien eut une foule d'imitateurs; leurs productions étaient nommées *fables ésopiques*, et mises indistinctement sur le compte d'Ésope. Ainsi le nombre de ses fables alla toujours grossissant, jusqu'à ce que Démétrius de Phalère en fit un recueil.

7. Entre les années 150 et 50 av. J.-C., un certain Babrius, ou Gabrias, fit un nouveau recueil de fables ésopiques, et les versifia en vers *choliambiques,* mètre favorable à ce genre de composition; mais plus tard, les grammairiens détruisirent la forme métrique des vers de Babrius, et les remirent en prose. Cette ineptie nous a fait perdre ce joli recueil, dont une faible partie a été retrouvée de nos jours.

§ 3. *De la poésie lyrique.*

1. Caractère et espèces de la poésie lyrique. — 2. Dithyrambe et vice qui lui était inhérent. — 3. Autres poèmes composés en l'honneur des Dieux. — 4. Ce en quoi les hymnes.

lyriques différaient des hymnes mystiques et épiques.—5. Noms que portaient les hymnes composés en l'honneur des particuliers et autres genres plaisants ou sérieux qui entraient dans le cadre de la poésie lyrique. — 6. Nouveaux mètres qui furent inventés à cette époque.—7. Stésichore et ce de quoi il est l'inventeur.—8. Ibycus.— 9. Caractère des poésies d'Anacréon.—10. Hipponax.— 11. Ce que Lasus a introduit dans les jeux publics. — 12. Pratinas.—13. Pindare. — 14. Caractère de ses odes.—15. Manière dont procède le génie de Pindare.—16. Citations qui font ressortir le mérite de ce poëte.—17. Bacchylide et ce qui en reste. — 18. Les neuf poëtes lyriques. — 19. Les quatre musiciens poëtes de cette époque.—20. Les neuf femmes poëtes lyriques de cette époque. — 21. Erinne et ce qu'on lui attribue.—22. Myrtis.—23. Corinne.—24. Les cinq autres femmes poëtes lyriques. — 25. Cléobuline, Hédylle et Boéo.

1. La poésie lyrique, la plus directe héritière de la poésie sacrée, fut surtout vouée à la gloire des dieux. Caractérisée par le terme mystique d'Ὕμνος, *Hymne*, elle se divisait en plusieurs espèces, telles que le *Péan* (Παιάν), primitivement spécial au culte d'Apollon, le *Nomos* (Νόμος), et l'*Hyporchème* (Ὑπόρχημα), qui, comme l'indique son nom, accompagnait la danse.

2. Le *Dithyrambe* (Διθύραμβος) était consacré particulièrement à Bacchus. Ce genre permettait des métaphores hardies, des transitions brusques, des expressions neuves, inusitées, et quelquefois si volumineuses qu'elles fatiguaient l'oreille [1]. Il permettait aussi les différentes mesures de vers et les diverses espèces de modulation.

Ce genre, qui tendait au sublime, avait un singulier attrait pour les poëtes médiocres. Sans chaleur et sans intérêt, obscurs pour paraître profonds, ils répandaient sur des idées communes des couleurs plus communes encore. La plupart, dès le début du dithyrambe, cherchaient à éblouir par la magnificence des images tirées des météores et des phénomènes célestes. Aussi Aristophane les peint-il, dans ses *Oiseaux* (v. 1383), courant

[1] Aristophane s'en moque, *in Pace*, v. 831. On demande au vigneron ce qu'il voit dans les airs. Rien ; dit-il.

Εἰ μή γε που
Ψυχὰς δύ' ἢ τρεῖς διθυραμβοδιδασκάλων.

Et pour quoi faire ?

Ξυνελέγοντ' ἀναβολὰς ποτώμεναι
Τὰς ἐνδιαεριαυερινηχέτους τινάς.

à travers les nuages et les vents, pour ramasser les vapeurs et les tourbillons dont ils devaient construire leurs prologues.

3. D'autres odes, en l'honneur des dieux, étaient nommées *Prosodes*, Προσόδια, parce qu'on les chantait dans les processions religieuses. Les *Daphnéphoriques* étaient récitées par des vierges, portant des branches de laurier, dans une fête béotienne de ce nom. A certaines solennités, on portait en pompe des trépieds sacrés, et les odes qu'on chantait étaient appelées *Tripodéphoriques*. A l'occasion de la *skira*, fête athénienne en l'honneur de Minerve, les enfants des citoyens les plus considérés portaient des branches de vigne en chantant des *Oschophoriques*. Les *Epilœmies* étaient des hymnes par lesquels on remerciait la divinité d'avoir fait cesser quelque épidémie. Les *Euctiques* demandaient une grâce. Les *Philéliades* étaient certaines odes en l'honneur d'Apollon, dieu du jour. Diane était célébrée par des *Oupingues*, des *Calabides*; Cérès par des *Ioules*, et Bacchus par des *Iobacques*.

4. Les hymnes lyriques différaient par leur forme et par leur variété des hymnes mystiques et épiques. Ceux-ci ne célébraient ordinairement qu'une seule action d'un dieu, une seule fable; ceux-là passaient promptement d'un fait à l'autre, d'un héros à une divinité, d'une divinité à un mortel, de la terre au ciel, d'une image à une autre.

5. Trois espèces de poésies lyriques, en l'honneur des particuliers, se nommaient *Encomion*, *Epénos* ou *Epinicion*, selon qu'elles roulaient sur les faits, les vertus ou les victoires des héros qui en étaient l'objet. Dans les cérémonies du mariage, on chantait des *Hyménées* et des *Gamélies*; des *Harmalies* accompagnaient le char sur lequel la jeune épouse était conduite dans sa nouvelle demeure; enfin, auprès du lit nuptial, on entonnait des *Epithalames*. Les *Scolies*, dont nous nous avons parlé (p. 47), les *Pægnies*, poésies légères destinées à chanter le vin et l'amour, les *Pédica*, les *Parthénies*, chantés par des chœurs de vierges; enfin toute la poésie *mélique* ou *érotique* entrait dans le cadre varié de la poésie lyrique.

Ainsi que le plaisir, la douleur avait ses modes particuliers : le *Thrénos* et l'*Epicédion* se rapprochaient du genre élégiaque.

6. A cette variété de poésies, il avait fallu de nouveaux mètres. On y introduisit le rhythme *Asclépiade* ainsi que le *Phalèque* et le *Glyconique*, tous trois appelés du nom des poètes qui s'en étaient servis les premiers. Ibycus et Anacréon donnèrent aussi leurs noms à des espèces de vers particuliers; enfin on attribue à Hipponax l'invention du *Choliambe*.

7. Stésichore d'Himère, en Sicile, florissait environ 570 ans av. J.-C. Il composa des poésies lyrico-épiques, telles qu'une *Destruction de Troie* et une *Orestiade;* aussi Quintilien dit-il de ce poète qu'il soutint par la lyre le fardeau de l'épopée, *epici carminis onera lyrâ sustinentem,* et qu'il eût pu égaler Homère, s'il avait su se tenir dans des bornes (*Inst. orat.*, x, 1).

Stésichore chanta, en dialecte dorique, des hymnes en l'honneur des dieux, et des odes (ἆθλα) en celui des héros. Stobée nous a conservé quelques fragments de ses poésies.

Il paraît que le vrai nom de Stésichore était Tisias, et que celui de Stésichore lui fut donné, parce qu'ayant ajouté la lyre à la musique, dont les chœurs étaient accompagnés, il en fut regardé comme le véritable inventeur (στῆσαι χόρου). Les chœurs, avant l'art dramatique, faisaient le principal charme des fêtes politiques et sacrées.

8. Ibycus de Rhegium fut contemporain de Stésichore. Il régnait dans ses poésies une telle chaleur de sentiment, que Suidas l'appelle ἐρωτομανέστατος, *enragé amoureux.* Cicéron dit :

Maximè omnium flagràsse amore Rheginum Ibycum apparet ex scriptis. (Tusc. iv, 33.)

Il ne nous en reste que fort peu de chose.

9. Anacréon d'Abdère, ou de Téos, ce chantre de Bacchus et de l'Amour, dont toute l'antiquité parle avec admiration, ne composa pas que des poésies érotiques; il fit aussi des hymnes, des élégies, des épigrammes et des iambes; mais il excella surtout dans la poésie légère (παίγνια), pour laquelle il se servit d'un mètre particulier, que les grammairiens appellent *ionique majeur.* La gaîté, la naïveté, la simplicité, les grâces qui règnent dans ces bluettes, ont fait d'Anacréon l'un des poètes favoris de son siècle et des suivants :

Nec si quid olim lusit Anacreon
Delevit ætas.

(Hor.)

Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,

Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des amours.

(Gresset, *la Chartreuse.*)

10. Autant Anacréon avait d'aménité, autant Hipponax d'Éphèse, poète iambique, eut de mordant et de fiel. Il florissait vers l'an 550. On le dit inventeur du choliambe, ou skazon, et de la parodie.

11. Lasus d'Hermione, ville de l'Achaïe, a le premier (508 av. J.-C.) introduit le dithyrambe dans les jeux publics. Ces dithyrambes étaient chantés par des chœurs qui, différents de ceux qui marchaient en procession, exécutaient leurs danses autour de l'autel de Bacchus : on les appelait *cycliques* (κύκλιοι χοροί). Lasus fut l'un des maîtres de Pindare.

12. Pratinas de Phlionte, célèbre comme auteur de tragédies et de drames satiriques, appartient aussi aux poètes dithyrambiques. Il a fleuri vers l'an 500 av. J.-C. Athénée, qui cite son dithyrambe des *Dymènes* ou *Caryatides*, nous a conservé 24 vers d'un *hyporchème* de ce poète.

13. Pindare de Thèbes[1] naquit et vécut à l'époque la plus glorieuse de la Grèce (522-442 av. J.-C.), circonstance qu'il regardait comme un illustre bienfait des dieux, et pour laquelle il se rendait à Delphes chaque fois qu'on y célébrait les jeux pythiques, afin d'y chanter un péan en action de grâces. Il eut pour instituteurs et guides de sa jeunesse Lasus, Simonide, Myrtis, femme distinguée par ses talents, et la brillante Corinne. Il nous reste de ce poète quarante-cinq odes, ou *Chants de victoire* (Ἐπινίκια ᾄσματα), divisés en quatre sections : *chants olympiques*, quatorze ; *victoires pythiques*, douze ; *victoires néméennes*, onze ; *victoires isthmiques*, huit. Cette division n'est pas de Pindare. Le recueil de ses poésies renfermait, dans sa forme primitive, toutes sortes d'ouvrages, des péans,

[1] Quoique nous ayons parlé beaucoup de Pindare, Traité de littérature, *poétique*, p. 35, 48, 54, nous croyons devoir entrer encore dans des détails sur ce grand poète.

des dithyrambes, des parthénies, des thrènes, des prosodes, des hyporchèmes, des chants de victoire, des chansons de table, etc. La collection, telle que nous la possédons aujourd'hui, est d'un grammairien, Aristophane de Byzance.

14. Les odes de Pindare étaient chantées par des chœurs, et la musique, accompagnée de danses. A l'instar des poètes tragiques, il avait sans doute à sa solde un chœur qu'il transportait dans les différentes assemblées de la Grèce. La *représentation* des odes était exécutée par la procession qui se rendait au temple pour remercier les dieux : c'était une des dernières parties de la fête, qui se terminait par un banquet. Le lieu de la scène était l'enceinte réservée du temple qu'on nommait τέμενος, ou le prytanée, si le vainqueur était Athénien.

Aussi les odes de Pindare ont-elles un caractère solennel et public. Souvent elles s'élèvent jusqu'à l'onction de la prière religieuse, jusqu'à l'enthousiasme le plus exalté. Composées, non pour être lues dans le cabinet, mais pour être récitées, déclamées, chantées devant une multitude nombreuse, elles respirent cette dignité qui convient à des solennités nationales, et l'on peut aussi remarquer que la suite régulière des strophes, des antistrophes et des épodes, alternant entre elles, leur donne quelque chose de majestueux.

15. Le génie de Pindare ne s'annonce que par des mouvements irréguliers, fiers, impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants, il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice, comme un coursier fougueux. Dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes et de maximes étincelantes de lumière. (Hor., iv, *od.* 2; Quint., *Inst. orat.*, x, c. 1.)

16. Tourmenté du besoin de montrer la gloire à sa nation, il court, il vole sur ses traces. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les institu-

teurs des jeux, partout où il en reluit des rayons qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour (*Ol.* I, 7) ; il place l'homme qui les a cueillis au faîte du bonheur (*ib.*, 157); si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter (*Isth.* v, 18); et pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que, revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Θνατὰ μεμνάσθω περιστέλλων μέλη,
Καὶ τελευτὰν ἁπάντων γᾶν ἐπιεσσόμενος.
(*Nem.*, XI, 20.)

Pindare, souvent frappé du spectacle touchant et magnifique que présentait le retour d'un athlète victorieux dans sa patrie, partagea l'ivresse générale, et l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste et le dispensateur de la gloire : par là, tous ses sujets furent ennoblis et reçurent un caractère de majesté. Il eut à célébrer des rois illustres et des citoyens obscurs ; dans les uns et dans les autres, ce n'est pas l'homme qu'il envisage, c'est le vainqueur. Sous prétexte qu'on se dégoûte aisément des éloges dont on n'est pas l'objet, il ne s'appesantit pas sur les qualités personnelles; mais comme les vertus des rois sont des titres de gloire, il les loue du bien qu'ils ont fait, et leur montre celui qu'ils peuvent faire :

Soyez justes, ajoute-il, dans toutes vos actions, vrais dans toutes vos paroles ; songez que des milliers de témoins ont les yeux fixés sur vous [1]; la moindre faute de votre part serait un mal funeste.

. . . . Νώ-
μα δικαίῳ πηδαλίῳ στρατόν. Ἀ-
ψευδεῖ δὲ πρὸς ἄκμονι χάλ-
κευε γλῶσσαν [1].

[1] Ces vers peuvent donner une idée de la hardiesse de ses expressions : *Gouvernez*, dit-il, *avec le timon de la justice*, *forgez votre langue sur l'enclume de la vérité.*

Εἴ τι καὶ φλαῦρον παραιθύσ-
σει, μέγα τοι φέρεται
Πὰρ σέθεν. Πολλῶν ταμίας
Ἐσσί· πολλοὶ μάρτυρες ἀμφοτέροις πιστοί.
(*Pyth.*, I, 163.)

C'est ainsi que louait Pindare ; il ne prodiguait pas l'encens et n'accordait pas à tout le monde le droit d'en offrir :

Les louanges, dit-il, sont le prix des belles actions : à leur douce rosée, les vertus croissent, comme les plantes à la rosée du ciel; mais il n'appartient qu'à l'homme de bien louer les gens de bien.

Εὐκλέων δ' ἔργων ἄποινα.
(*Isth.*, III, v. II.)

Αὔξεται δ' ἀρετά· χλω-
ραῖς ἐέρσαις ὡς ὅτε δένδρον ἀΐσ-
σει, σοφοῖς ἀνδρῶν ἀερθεῖσ' ἐν δικαίοις
τε πρὸς ὑγρὰν αἰθέρα.
(*Nem.*, VIII, 63.)

Ἐν λόγοις δ' ἀστῶν ἀγαθοῖσι μὲν αἰνεῖσθαι χρεών,
Καὶ μελιγδούποισι δαιδαλθέντα μελιζέμεν ἀοιδαῖς.
(*Nem.*, XI, 22.)

Malgré la profondeur de ses pensées et le désordre apparent de son style, ses vers, dans toutes les occasions, enlevaient les suffrages. C'est que ses contemporains avaient le mot, perdu nous, de ces secrets rapports qui formaient le lien heureux et facile des prétendus écarts du poète. Dans les individus, dans les familles, c'étaient les cités tout entières que louait Pindare, et l'on sait avec quel respect religieux, cités et familles, conservaient leurs titres de noblesse. Ces généalogies, pour nous si impénétrables, ces rapports si imperceptibles, devaient être clairs et présents pour chaque ville de la Grèce. Aussi jamais poète ne fut plus national ni plus admiré que Pindare.

Pindare sentait son mérite, et il le proclamait avec une franchise permise au génie. Du reste, le sentiment de sa supériorité le préservait de passions haineuses. Tout en effet, dans ses vers, respire la douceur, la bonté, l'in-

nocence des mœurs; il se plaît à peindre la vertu, l'amitié, les jouissances de l'hospitalité; il prêche partout la justice, la bienfaisance, le respect et la reconnaissance pour la divinité, et cette piété réelle qu'il professait envers les dieux, fut pour lui, comme nous l'avons dit [1], une source intarissable de poésie.

Nous avons donné dans le Traité de Littérature (p. 209, 225) quelques odes de Pindare, qui font connaître le caractère de ses poésies. Nous nous contenterons d'extraire ici quelques pensées saillantes qui montrent l'élévation de ses sentiments et sa piété :

Ξείνων δ' εὖ πρασσόντων, ἔσαναν
αὐτίκ' ἀγγελίαν
ποτὶ γλυκεῖαν ἐσλοί.

(*Ol.*, IV, 7.)

Quelle ame bien née ne palpite de joie à la douce nouvelle du bonheur d'un ami!

. . . . . Εἰ δὲ Θεὸν
ἀνήρ τις ἔλπεταί τι λασέ-
μεν ἔρδων, ἁμαρτάνει.

(*Ol.*, I, 129.)

On se trompe, si l'on espère cacher quelqu'une de ses actions à la vue de Dieu.

Πληροῖ δὲ Θεῶν δύναμις καὶ τὰν παρ' ὅρκον
καὶ παρὰ ἐλπίδα κού-
φαν κτίσιν γέ.

(*Ol.*, XIII, 116.)

La puissance des Dieux peut rendre facile une entreprise désespérée qu'on jurerait ne pas pouvoir réussir.

. . . . . Ἀγαθοὶ δὲ
καὶ σοφοὶ κατὰ δαίμον' ἄνδρες
ἐγένοντο.

(*Ol.*, IX, 41.)

C'est Dieu qui donne à l'homme et bravoure et sagesse.

Morale bien plus pure et plus élevée que celle d'Horace :

Det vitam, det opes; animum mî ipse parabo.

[1] TRAITÉ DE LITTÉRATURE, *poétique*, p. 51.

Ἐκ Θεοῦ δ' ἀνὴρ σοφαῖς ἀνθεῖ ἐσαεὶ πραπίδεσσιν.
(*Ol.*, XI, 10.)

Ce n'est qu'avec le secours de Dieu que l'esprit de l'homme se pare des fleurs de la science.

Τόγε λοιδορῆσαι
Θεοὺς, ἐχθρὰ σοφία.
(*Ol.*, IX, 56.)

Mal parler des dieux, c'est un savoir criminel, c'est être l'ennemi des hommes.

. . . . . Τιμῶντες δ' ἀρετὰς
ἐς φανερὰν ὁδὸν ἔρχονται· τεκμαίρει
χρῆμ' ἕκαστον.
(*Ol.*, VI, 122.)

Honorer (pratiquer) les vertus, c'est paraître au grand jour dans les voies du monde. Chacun se reconnaît à ses œuvres.

Ἀΐδα τοι λάθεται
ἄρμενα πράξαις ἀνήρ.
(*Ol.*, VIII, 95.)

L'homme vertueux, fidèle à ses devoirs, ne redoute pas l'enfer.

Ἄνυται δὲ πρὸς χάριν εὐ-
σεβέων ἀνδρῶν λιταῖς.
(*Ol.*, VIII, 10.)

Les prières de l'homme pieux trouvent grâce auprès de la divinité.

Nous terminerons ces extraits par une traduction en vers de la première Pythique.

Trésor du dieu de l'harmonie,
Compagne des neuf doctes sœurs,
Noble instrument, qui du génie
Secondes les accents vainqueurs;
Lyre d'or! ta voix inspirée,
Préside à la pompe sacrée
De nos jours les plus solennels;
Tu guides les chœurs et la danse,
Et l'allégresse à ta présence
En tous lieux sourit aux mortels.

Par toi, la foudre conjurée
Éteint ses éternels carreaux;

Tes sons domptent dans l'empyrée
L'aigle, monarque des oiseaux.
Vainement il combat l'ivresse,
Qui déjà d'une nuit épaisse
A couvert son œil abattu :
Ses sens à tes charmes succombent ;
Son dos frémit; ses ailes tombent ;
Il dort; tes accents l'ont vaincu.

Lyre, quand les neuf sœurs, quand Apollon, leur père,
Daignent seconder tes efforts,
Les dieux, ces souverains du ciel et de la terre,
Sont subjugués par tes accords.

Mars, l'invincible Mars, reconnaît ta puissance,
Ton charme secret l'a dompté :
Il dépose soudain et son casque et sa lance;
Et soupire de volupté.

Pour tes accents divins rempli d'antipathie,
Seul, l'ennemi des dieux te redoute et te fuit.
Entend-il résonner ta sublime harmonie ?
En quelques lieux qu'il soit, il s'agite, il frémit.

Tel est ce fier Titan, monstre impie et barbare,
Dont l'audace entreprit d'escalader les cieux;
Ce superbe Typhon, que dans le noir Tartare
Précipita jadis le bras vengeur des dieux.

Le rivage de Cume et la Sicile entière,
Écrasent de leur poids ses membres palpitants.
L'Etna, dont les frimas couvrent la tête altière,
Presse sous des rochers ses cent fronts menaçants.

De ses gouffres profonds la montagne brûlante
Vomit, sans s'épuiser, une source de feux.
Le jour, en noirs torrents la lave bouillonnante
S'échappe, et roule au loin des tourbillons fumeux.

Mais sitôt que la nuit étend ses voiles sombres,
De fleuves enflammés les champs sont tout couverts,
Et des rocs calcinés les liquides décombres,
Roulent avec fracas au sein bruyant des mers.

Quel cœur n'a pas frémi d'horreur et d'épouvante,
Au récit des tourments de ce monstre odieux,
A l'aspect des rochers, couche toujours sanglante,
Où le tient étendu la vengeance des Dieux ?

Puissé-je, ô Jupiter, ah! puissé-je te plaire!...
Tu règnes sur l'Etna, tu règnes aux remparts
Fondés par ce héros qui de la Grèce entière
Voit son nom applaudi dans la lice des chars.

Pour toi, jeune cité, de l'Etna si voisine,
Toi, que ce mont fameux honore de son nom,
Tu devras ta splendeur, comme ton origine,
Au puissant Hiéron.

Quand le nocher, quittant les bords de sa patrie,
Va sous des cieux lointains conquérir des trésors;
Si les zéphyrs heureux, rasant l'onde aplanie,
Secondent ses efforts;

Un doux rayon d'espoir pénètre dans son ame.
Les Dieux à son pays le rendront quelque jour.
A l'envi, sur les flots, et les vents et la rame
Hâteront son retour.

Tes succès sont pour nous un bien plus sûr présage,
O cité de l'Etna! combien de tes enfants,
Fameux par leurs vertus, leurs talents, leur courage,
Triompheront des temps!

Veille sur ses destins, veille, dieu de Lycie,
Toi qui chéris l'Etna, le Parnasse et Délos;
Et fais que la cité qu'un héros a bâtie,
Soit féconde en héros.

Tu le peux, Apollon. Fort, éloquent ou sage,
Tout homme est ici-bas ce que veulent les dieux.
Nos penchants généreux, nos vertus sont l'ouvrage
Des habitants des cieux.

Grand prince, ils t'ont donné les talents, la sagesse
Que nous voyons en toi s'accroître chaque jour,
Et ces mille vertus que célèbre la Grèce
Dans ses hymnes d'amour.

Pour moi, quand sur mon luth je chante ta victoire,
On ne me verra point, trop inhabile archer,
Lancer un trait perdu, compromettre ta gloire,
Et flétrir ta couronne en osant y toucher.
Puissent les vœux qu'au ciel j'adresse
De ton auguste front éloigner les malheurs!
Puisse du doux plaisir la coupe enchanteresse
Assoupir tes longues douleurs!
Puisse l'écho des temps répéter d'âge en âge

Par quels fameux exploits tu signalas ton bras,
Quand, aidé de ton seul courage,
Tu conquis à la fois un peuple et des états.....
. . . .

17. L'émule de Pindare était BACCHYLIDE, neveu de Simonide. Ses odes se distinguaient par la profondeur des pensées et par la beauté de la diction. Parmi les fragments qui nous en restent, on distingue un *Dithyrambe* et un *Hymne à la Paix*.

18. Les anciens parlent quelquefois de *neuf poètes lyriques*. Ils entendent par là *Alcman, Alcée, Sappho, Stésichore, Ibycus, Anacréon, Simonide, Pindare* et *Bacchylide*. Ils ne furent pourtant pas les seuls qui se soient fait une réputation, puisque trois autres, *Asclépiade, Glycon* et *Phalæcus*, ont donné leurs noms à des mètres particuliers.

19. Parmi les musiciens-poètes de cette époque, on compte deux MÉLANIPPE (500-446), qui composèrent des dithyrambes, des épopées, des élégies, des cantiques, etc.; TIMOTHÉE de Milet (446-358), plus habile dans la musique que dans la poésie, et dont on ne peut guère citer que ce vers, comme méritant d'être la devise des jeunes militaires :

Αἰδῶ σέβεσθε συνεργὸν ἀρετῆς δορυμάχου.

Conservez la modestie, fidèle compagne de la bravoure.

TÉLESTÈS de Selinonte, poète dithyrambique, dont Athénée nous a conservé quelques fragments; enfin PHILOXÈNE de Cythère, qui vécut à la cour de Denys l'Ancien, qui fit des pièces de théâtre et des poésies lyriques.

20. La Grèce eut aussi, parmi les femmes, neuf poètes lyriques; ce sont : Sappho, Erinne, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille, Anyté, Nossis et Myro ou Mœro.

21. ERINNE de Téos, regardée comme Lesbienne, parce qu'elle fut disciple de Sappho, mourut à l'âge de vingt ans; et cependant, elle se rendit si célèbre, qu'on la comparait à Homère et qu'on l'égalait à sa maîtresse. Outre plusieurs épigrammes, elle composa un grand poème intitulé le *Fuseau*, Ἠλακάτη, qui ne nous est point

parvenu. On lui attribue une ode sur Rome : c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité ; mais il paraît qu'il est dû à une femme poète, nommée Melinno, qui l'aurait composé vers l'an 195 avant J.-C.

Χαῖρέ μοι, Ῥώμα, θυγάτηρ Ἄρηος,
Χρυσεομίτρα, δαΐφρων ἄνασσα,
Σεμνὸν ἃ ναίεις ἐπὶ γᾶς Ὄλυμπον
Αἰὲν ἄθραυστον.
Σοὶ μόνᾳ πρεσβίστα δέδωκε Μοῖρα
Κῦδος ἀῤῥήκτω βασιλεῖον ἀρχᾶς,
Ὄφρα κοιράνειον ἔχοισα κάρτος
Ἀγεμονεύῃς.
Σᾷ δ' ὑπὸ σδεύγλᾳ κρατερῶν λεπάδνων
Στέρνα γαίας καὶ πολιᾶς θαλάσσας
Σφίγγεται· σὺ δ' ἀσφαλέως κυβερνᾷς
Ἄστεα λαῶν.
Παντὰ δὲ σφάλλων ὁ μέγιστος Αἰών,
Καὶ μεταπλάσσιον βίον ἄλλοτ' ἄλλως,
Σοὶ μόνᾳ πλησίστιον οὖρον ἀρχᾶς
Οὐ μεταβάλλει.
Ἦ γὰρ ἐκ πάντων σὺ μόνα κρατίστους
Ἄνδρας αἰχματὰς μεγάλους λοχεύεις,
Εὔσταχυν Δάματρος ὅπως συνοίσῃς
Καρπὸν ἀπ' ἀνδρῶν.

« Je te salue, ô fille illustre de Mars ! puissante reine dont la tête est parée d'une couronne d'or, Rome, dont l'empire est inébranlable sur la terre, comme l'Olympe dans les cieux !

« A toi seule les destins ont accordé un règne ferme et durable ; ils veulent que ta force, toujours invincible, donne des lois à l'univers.

« Tes fers vont enchaîner au loin le sein de la terre et des mers, tandis que, tranquille, tu gouvernes les villes et les peuples.

« Le temps, qui détruit tout, n'altère point ta puissance ; la fortune, qui se joue des sceptres, semble respecter les fondements de ton trône.

« Seule entre toutes les villes, tu vois chaque année éclore de ton sein une riche moisson de héros pour le soutien de ton empire : ainsi la féconde Cérès couvre tous les ans la terre d'épis dorés pour la nourriture des hommes. »

22. Myrtis d'Anthédon, en Béotie, eut pour disciples Pindare et Corinne. Il ne nous reste rien de ses poésies.

23. Corinne de Thèbes ou de Tanagre vainquit cinq

fois le jeune Pindare dans des combats poétiques ; peut-être dut-elle en partie le suffrage des juges à l'éclat de sa beauté, c'est ce que Pausanias fait entendre (IX, 22). Corinne donna de sages conseils à son émule, pour l'engager à modérer la fougue de son imagination. Un jour, Pindare vint lui lire une ode qui commençait ainsi :

Chanterai-je Isménie ou la belle Mélie
Tournant ses fuseaux d'or ? Cadmus et ses guerriers ?
Hercule qui marqua tous les jours de sa vie
Par de nouveaux lauriers ?

Corinne lui dit en souriant : « Vous avez pris un sac « de grains pour ensemencer une pièce de terre ; et au « lieu de semer avec la main, vous avez, dès les premiers « pas, renversé le sac. »

Les poésies de Corinne, en dialecte éolien, formaient un recueil de 5 livres. On cite son *Iolas* et les *Sept devant Thèbes*, plusieurs *Nomes*, des *Parthénies* et des *Epigrammes*.

24. Télésille d'Argos, ne fut pas moins célèbre par son courage que par ses vers (508 av. J.-C.). On la comparait à Tyrtée. Il ne nous en reste qu'un seul fragment, en dialecte éolien.

Praxille de Sicyone, chanta, 50 ans après, dans le même dialecte, des dithyrambes parmi lesquels on cite l'*Achille*.

Les trois dernières ont fleuri dans la période suivante.

Anyté de Tégée (300 av. J.-C.) exerçait l'état de χρησμοποιός, faiseuse d'oracles, c'est-à-dire, qu'elle versifiait les oracles d'Esculape à Épidaure. Il nous reste d'elle 20 épigrammes.

Nossis de Locres, sa contemporaine, ne nous est connue que par une douzaine d'épigrammes.

Myro ou Moero de Byzance (280 av. J.-C.) écrivit un poème en vers héroïques, intitulé *Mnémosyne*, des *Imprécations* et des *Épigrammes*.

25. Outre ces neuf femmes poètes, on peut citer :

Cléobuline, fille de Cléobule, l'un des sept sages. Elle composa des énigmes en hexamètres ; en voici une :

Εἷς ὁ πατήρ, παῖδες δυοκαίδεκα· τῶν δὲ θ' ἑκάστῳ
Παῖδες τριήκοντα διάνδιχα εἶδος ἔχουσαι·
Αἱ μὲν λευκαὶ ἔασιν ἰδεῖν, αἱ δ' αὖτε μέλαιναι·
Ἀθάνατοι δέ τ' ἐοῦσαι, ἀποφθινύθουσιν ἅπασαι.

Un père a eu douze enfants ; ces douze enfants ont eu chacun trente

fils blancs et trente filles noires qui sont immortels, quoiqu'ils meurent tous les jours.

Hédylle d'Athènes, qui fit un poème épique intitulé *Scylla*.

Boéo de Delphes, qui célébra sa ville natale, son temple et ses oracles dans un hymne dont Pausanias nous a conservé quelques vers (x, 5). Elle fait ainsi mention d'Olen à la fin de son poème :

> Ὠλήν θ', ὃς γένετο πρῶτος Φοίβοιο προφάτας,
> Πρῶτος δ' ἀρχαίων ἐπέων τεκτήνατ' ἀοιδάν.

> Olen, qui le premier d'Apollon inspiré,
> Enseigna le premier le chant du luth sacré.

§ 4. *De la poésie dramatique en général et de la tragédie attique en particulier.*

Art. 1er. — Définition et origine de la poésie dramatique.

1. Caractères principaux de la poésie dramatique. — 2. Naissance de la poésie dramatique. — 3. Différentes étymologies du mot tragédie. — 4. Peuple de la Grèce où la poésie dramatique est née. — 5. De quoi la tragédie grecque se composa long-temps. — 6. Ce qui se passait dans les concours poétiques. — 7. Forme du chœur. — 8. Fonctions du chœur. — 9. Sa composition ordinaire. — 10. Fonctions du poète.

1. La poésie dramatique présente trois caractères principaux : 1° le *dialogue*, qu'on retrouve dans d'autres genres, tels que l'églogue ; 2° l'*action*, c'est-à-dire l'influence des personnages les uns sur les autres : on la retrouve aussi dans d'autres ouvrages, tels que les dialogues philosophiques où les interlocuteurs changent, non pas de situation, mais d'avis ; 3° la *représentation*, c'est-à-dire la ressemblance de taille, d'âge, de contenance (même de figure chez les anciens qui se servaient de masque) entre les personnages et ceux qui les représentent, les costumes et enfin la scène.

2. La poésie dramatique ne paraît point s'être répandue d'un peuple chez les autres. On la rencontre à différents degrés chez toutes les nations : elle naît d'elle-même en Grèce ; avant que l'Italie reçût la poésie dramatique des Grecs, les Romains avaient leurs *Atellanes* ; le mot

d'acteur vient lui-même de l'Etrusque [1]. On a découvert chez les Indiens une littérature dramatique assez riche, entre autres un drame intitulé *Sacontala*. C'est d'un recueil d'ouvrages dramatiques chinois que Voltaire a tiré le sujet de l'*Orphelin de la Chine*. On a trouvé chez les Péruviens et les insulaires une foule de spectacles; enfin, lorsqu'au moyen âge on a recommencé pour ainsi dire la littérature, ce n'est point en imitant les anciens qu'on a fait les premiers pas vers les *moralités* et les *mystères*. L'invention de la poésie dramatique appartient donc à tous les peuples, et l'on n'en sera point étonné, si l'on songe que le besoin de l'imitation est naturel à l'homme, et que la représentation dramatique est un des moyens d'imiter qui s'offre le plus naturellement à l'esprit.

3. On a donné du mot *tragédie* trois étymologies différentes. Les uns le font venir de τράγος, bouc, et ᾠδή, chant, parce qu'aux fêtes de Bacchus le prix du chant était soit un bouc, soit une peau de bouc remplie de vin. Les autres le dérivent de τρύξ, lie, parce que les premiers acteurs avaient coutume de se barbouiller de lie. D'autres enfin le tirent de τετραγῳδία, parce qu'on présentait quatre ouvrages au concours des Dionysiaques. La première de ces étymologies est vraisemblablement la meilleure; mais il est à remarquer que toutes rapportent l'origine de la poésie dramatique aux fêtes de Bacchus. On sait, en effet, que les concours poétiques avaient lieu aux grandes Dionysiaques : rien n'était plus propre que ces fêtes à fournir des sujets aux poètes. Les aventures merveilleuses de Bacchus inspiraient les dithyrambes, chants sérieux; et le cortége de Bacchus, les Faunes, les Sylvains, les Satyres, donnait naissance à des farces grossières; ainsi, dans le dithyrambe, se trouve l'origine de la tragédie, et celle de la comédie dans les bouffonneries qui d'ordinaire accompagnaient les pièces sérieuses. Tragédie ou comédie ne signifia donc d'abord qu'*un poème lyrique sous forme dramatique;*

[1] Vernaculis artificibus quia *hister,* tusco verbo, ludio vocabatur, nomen *histrionibus* inditum. (*Tit. Liv.*, VII.)

mais bientôt ces deux parties du poème se séparèrent; la comédie resta à la campagne, d'où elle tira son nom (κώμη, village), et ne fut introduite à la ville que long-temps après la tragédie.

4. Mais chez quel peuple de la Grèce la poésie dramatique a-t-elle pris naissance? On peut dire qu'elle naquit à la fois dans toute la Grèce; toute la Grèce, en effet, rendait un culte aux dieux et les honorait par des hymnes *représentés*. Toutefois, Suidas en attribue la découverte au sicyonien Epigène, dont les chœurs auraient *représenté* les malheurs d'Adraste, τὰ πάθεα; mais si nous en croyons le Varron de la Grèce, Athénée[1], ce fut Thespis qui, dans le bourg d'Icare, en Attique, au milieu des fêtes de la vendange, fit de ces hymnes des poèmes dramatiques. C'est aussi l'opinion de Virgile :

Baccho caper omnibus aris
Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi,
Præmiaque ingeniis pagos et compita circùm
Thesidæ posuère.

(*Géorg.*, III, 380.)

5. Le chœur fut long-temps toute la tragédie grecque, et la poésie lyrique, son seul langage. Plus tard, quelque directeur des fêtes dionysiaques s'avisa d'interrompre de temps en temps le chant des chœurs par la représentation grotesque d'une scène ou d'une action qu'on appelait δρᾶμα, *drame*, ou ἐπεισόδιον, *épisode*, c'est-à-dire addition au chant lyrique, ou enfin *tragédie*, nom encore commun à la tragédie et à la comédie. Insensiblement, et par des causes dont la tradition ne nous a conservé qu'un souvenir imparfait, il se forma trois genres distincts de représentations, qui firent naître trois branches de littérature : la *tragédie proprement dite*, la *comédie* et le *drame satirique*.

6. Dans les fêtes annuelles que les Athéniens célébraient en l'honneur de Bacchus, on ouvrait des concours poétiques, ἀγῶνες μουσικοί, dont faisait partie la représentation des pièces de théâtre. Le poète qui pré-

[1] Deipnosoph., II, 40.

tendait disputer le prix, devait produire 4 ou au moins 3 drames, formant ensemble une fable complète. Dans ces 4 pièces devaient se trouver 3 tragédies et 1 drame satirique. Une suite de 4 pièces était appelée *tétralogie;* 3 tragédies seules formaient la *trilogie*. Sophocle le premier jugea qu'il suffisait de présenter une pièce, et cette innovation fut adoptée. Les pièces destinées au concours étaient présentées au premier archonte. Lorsqu'après un examen préliminaire, ce magistrat les jugeait dignes de paraître, il assignait au poète un chœur, ornement sans lequel une pièce ne pouvait être représentée. Les tragédies devaient être exécutées avec tout l'appareil de musique et de danse qui pouvait en relever l'éclat, comme dans l'opéra de nos jours. Les frais de cette pompe étaient fournis par des citoyens riches, auxquels les tribus d'Athènes pouvaient seules décerner cet *honneur,* comme une marque de la faveur populaire.

7. La tragédie, comme on l'a vu, ne fut qu'un perfectionnement du chœur bachique des fêtes religieuses, et long-temps elle retint des traces de son origine. Le chœur en était la partie principale. Cette partie du poème était lyrique, et comme telle, composée de trois strophes (Traité de litt., *poét.*, p. 37).

Le chœur se partageait en deux moitiés, dont chacune avait son chef de file, ou orateur, nommé *coryphée,* κορυφαῖος (de κορυφή, tête). Les deux sections réunies étaient dirigées par un chef commun, nommé *chorége,* χορηγός. Lorsque le chœur prenait part au dialogue, c'était par l'intermédiaire du chorége ou des coryphées : la partie proprement lyrique du chœur était chantée par tous ses membres et accompagnée de la flûte. Lorsque le chœur était en mouvement, il remplissait l'orchestre, ὀρχήστρα; se tenait-il tranquille, il occupait le *thymélé,* θυμέλη, espèce d'autel placé dans l'orchestre : c'est de cette station élevée qu'il était spectateur de l'action qui se passait sur la scène.

8. Le chœur était chargé de l'*exposition* de la fable. Sa présence, indispensable dans des pièces qui n'étaient

pas, comme les nôtres, divisées en actes, était aussi très utile pour conserver l'unité d'action, parce qu'il empêchait les interlocuteurs de s'écarter trop loin du sujet, ou les y ramenait au besoin.

9. Le chœur se composait ordinairement de vieillards dont les passions étaient étouffées par l'âge, ou de jeunes vierges dont l'ame n'était pas encore flétrie par le vice; les uns et les autres étaient doués du calme nécessaire au rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Dans les premiers temps, les chœurs étaient très nombreux. Eschyle avait fait entrer cinquante personnes dans le chœur terrible des Euménides; mais après la représentation de cette pièce, on défendit de composer un chœur de plus de quinze acteurs.

10. Les fonctions du poète ne se bornaient pas, comme chez nous, à fournir des *paroles* à des artistes exercés dans l'art de la déclamation. Il devait lui-même former sa troupe, lui distribuer les rôles, les faire étudier et répéter. Il lui fallait encore instruire le chœur dans l'art d'accorder ses mouvements à la voix du coryphée. Souvent les poètes eux-mêmes se chargeaient d'un rôle difficile. Cette tâche, fort pénible, était exprimée par ces mots : διδάσκειν δρᾶμα, enseigner un drame; ce qui répond à l'expression moderne, *donner une pièce au théâtre*. Sous ce rapport, les poètes étaient nommés διδάσκαλοι, maîtres.

ART. II. — PREMIERS TRAGIQUES GRECS.

1. Progrès que Thespis fit faire à la poésie dramatique. — 2. Phrynichus. — 3. Chœrilus.

1. Avant Thespis, on avait déjà varié le fond des chants lyriques et substitué aux aventures de Bacchus d'autres aventures plus propres à captiver les spectateurs. Cette innovation, agréable aux jeunes gens, mais mal reçue des vieillards et des prêtres, est attestée par une espèce de proverbe grec : Οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον, *il n'y a rien là pour Bacchus.* Bientôt Thespis parut, et, profitant du changement introduit dans le fond des poèmes lyriques, il en varia la forme. Avant lui, les acteurs dont le chœur

se composait, déguisés en Satyres, s'abandonnaient, à la faveur de ce costume, à toute la licence d'une verve bouffonne et populaire : Thespis le réduisit à un rôle plus décent. Pour lui laisser le temps de se reposer par intervalle, il lui adjoignit un acteur chargé de débiter un récit ou de représenter une action relative aux chants du chœur, et propre à inspirer la pitié ou la terreur.

Thespis était contemporain de Solon, et le législateur ne goûtait point les innovations du poète. Il lui défendit de jouer ses tragédies, qu'il appelait d'*inutiles mensonges* [1]. Cette défense subsista pendant vingt-cinq ans, et ce fut Pisistrate qui la leva. Thespis avait mis à profit ce long silence ; il avait eu le temps de perfectionner son invention, et il s'était formé des poètes qui pouvaient concourir avec lui. Ce fut alors que, d'après le marbre de Paros, il vainquit pour la première fois dans un combat tragique (537 av. J.-C.).

Suidas nous a conservé les titres de quatre tragédies de ce poète : *Les Prix* (ἆθλα), *Pélias* ou *Phorbas*, les *Prêtres*, les *Adolescents* et *Penthée.* Il n'en reste que trois fragments d'une authenticité douteuse.

2. Phrynichus d'Athènes, disciple de Thespis, choisit l'espèce de vers qui convient au drame, l'iambe tétramètre, ou à huit syllabes, et introduisit quelques autres changements, sans pouvoir, toutefois, faire sortir la tragédie de son enfance. Ainsi que Thespis, il n'employait qu'un seul acteur, qui sans doute changeait de costume pour représenter successivement divers personnages.

Phrynichus eut cependant son invention ; il introduisit les rôles de femmes qu'il faisait jouer, au moyen de masques, par des hommes. Ses tragédies se distinguaient encore par des danses plus fréquentes, exercice qu'il aimait et qu'il professait même.

On cite de lui les *Phénisses* ou les *Perses*, dont Thémistocle fit les frais ; la *Prise de Milet*, qui fit pleurer les Athéniens et condamner l'auteur à 100 drachmes d'amende ; les *Égyptiens*, *Actéon*, *Alceste*, *Andromède*, *Antée* ou les *Libyens*, les *Danaïdes*, *Érigone*, etc.

1 Diog. Laert., I, 59.—Plut., *Vie de Solon.*

3. Choerilus d'Athènes, contemporain d'Eschyle, est le premier dont les tragédies aient été écrites. Il inventa les masques, les costumes et le mètre *chœrilium;* composa, dit-on, cent cinquante tragédies et remporta treize fois le prix.

ART. III. — CARACTÈRE DE LA TRAGÉDIE GRECQUE.

1. Nature de la tragédie chez les Grecs.—2. Influence que le but moral de la tragédie eut sur les chœurs.—3. Influence que l'origine de la tragédie eut sur le choix des sujets. — Merveilleux de la tragédie grecque. — 5. Influence que la grandeur des théâtres exerça sur le choix des sujets et la manière de les traiter. — 6. Résultats de la présence continuelle du chœur sur le théâtre. — 7. Variations que subit le style tragique.

1. La tragédie grecque avait, comme on l'a vu, pris naissance au milieu des fêtes religieuses. Les innovations de Thespis, qui tendaient à faire d'une cérémonie sainte un plaisir pour le peuple, éprouvèrent d'abord de vives oppositions. Elles s'établirent cependant, et la politique qui s'en empara, tout en conservant à la tragédie son caractère primitif, lui donna deux nouveaux caractères. Les Athéniens, à la fois doux et cruels, légers dans leurs entreprises et bientôt découragés par les revers, avaient besoin de leçons publiques propres à leur inspirer la pitié pour les malheurs des autres, et la constance pour les leurs. Tel était le caractère moral de la tragédie. Elle avait de plus un caractère politique : tous les sujets étaient tirés des antiquités de la Grèce, et dans une foule de passages se montre l'intention d'élever et d'animer l'orgueil national. Ainsi, chez les Grecs, la tragédie n'était point simplement, comme chez les Romains et chez nous, une récréation instructive; c'était une fête religieuse, morale et politique, donnée au peuple par ses magistrats.

2. Le but moral de la tragédie grecque donna au chœur un caractère particulier. D'abord unique, puis principal personnage, il ne fut plus enfin qu'accessoire. C'était comme un spectateur idéal, placé entre la pièce et les assistants, et qui transmettait à ceux-ci les impressions qu'il recevait directement lui-même. Le chœur était le véritable personnage moral de la pièce; c'est dans sa

bouche que le poète plaçait presque toutes les moralités de son sujet.

3. L'origine religieuse du drame influa beaucoup et sur le choix des sujets traités par les poètes et sur la manière dont ils les présentaient aux spectateurs. D'abord on représenta seulement des aventures de dieux, et surtout de Bacchus; puis on mit sur la scène les aventures des hommes. Cependant les dieux n'en furent pas exclus, ou du moins, lorsqu'ils ne paraissaient pas, ils étaient toujours présents par leur influence. Les avertissements, les songes, les présages, les oracles furent les principaux ressorts de l'action dramatique. Lorsque la catastrophe était amenée par les passions humaines, elle était néanmoins provoquée par la volonté du Destin. La fatalité est donc le premier mobile de la tragédie grecque, et l'on peut y considérer le Destin comme le personnage actif par excellence.

4. C'est encore à l'origine de la tragédie qu'il faut rapporter le merveilleux dont elle est remplie. Les sujets furent pris d'abord dans les siècles fabuleux, puis dans les temps héroïques. Ces époques étaient favorables à la peinture de l'idéal; l'incertitude et l'obscurité des traditions permettaient aux poètes d'employer la ressource du merveilleux et d'orner leur sujet; c'est aussi ce qui produisit ce grandiose dont Eschyle donna de si beaux modèles, et dans lequel peut-être il n'a point eu de rival.

5. Comme tout le peuple devait assister à ces tragédies, ou plutôt à ces fêtes, il fallut construire des théâtres immenses, et faciliter l'intelligence des pièces aux spectateurs. De là ces vases d'airain destinés à recevoir dans leurs cavités les sons qui venaient de la scène et à les rendre d'une manière forte, claire et harmonieuse; de là encore ces dispositions fixes de certaines parties du théâtre, telles que les trois portes du fond [1]. On peut

[1] Dans la tragédie, par exemple, lorsque la scène représentait un palais, un roi, un prince entrait par la porte du milieu; des deux portes latérales, l'une était pour les personnages censés venir de la campagne, l'autre pour ceux qui venaient de la place publique ou du

même croire que cette considération influa beaucoup sur le choix des sujets; car il était plus facile de suivre des pièces dont les personnages étaient tous bien connus d'avance. Lorsqu'Euripide voulut s'écarter des traditions vulgaires, il fut obligé de composer des prologues pour faire connaître le sujet aux assistants.

Par une suite de ce besoin de clarté, il était nécessaire que la tragédie parlât beaucoup aux yeux. Il était nécessaire aussi que l'exposition fût claire, et l'intrigue simple, puisque les spectateurs avaient deux fatigues à la fois, celle d'entendre la parole de l'acteur et celle de comprendre la pièce. Si l'introduction d'un premier, puis d'un second acteur, souffrit de vives réclamations, combien ces réclamations n'auraient-elles pas été plus vives, si l'on avait essayé de charger les pièces d'événements compliqués?

6. Même après qu'on eut inventé l'action dramatique, le chœur resta toujours sur la scène, et c'est de la présence continuelle du chœur que naquirent les unités de temps et de lieu. La tragédie grecque était en effet une représentation continue du commencement à la fin. Le théâtre n'était jamais vide, et l'on ne baissait jamais la toile. Mais après certains intervalles de temps, tous les acteurs se retiraient, à l'exception du chœur, qui restait sur la scène et chantait. Il n'y avait ni actes ni entr'actes, et l'illusion sur la durée du temps n'était point possible, puisque la représentation n'occupait guère que le temps nécessaire pour l'action qu'on représentait. Par la même raison, le changement de lieu n'était pas moins impossible. En outre, il n'eût pas été facile de faire mouvoir souvent les machines sur des théâtres aussi vastes que ceux des anciens. Quant à l'unité d'action, il était impossible que des pièces aussi simples que celles du théâtre grec ne fussent pas *unes*, et d'ailleurs, on reconnut que le

port. Cette disposition abrégeait le travail d'esprit du spectateur en lui montrant sur-le-champ d'où venait tel ou tel personnage. Souvent le chœur le disait tout haut lui-même.

meilleur moyen d'inspirer l'intérêt, c'était de ne pas le partager.

7. On voit que tous les caractères de la tragédie grecque naquirent par la force des choses, et furent conservés par le génie des poètes. L'influence de l'origine se fait sentir jusque dans le style. Dans les premiers temps, c'est le ton lyrique qui domine. Bientôt un acteur est introduit, et les épisodes ou récits amènent le ton épique, employé surtout par Eschyle. Enfin, par une succession naturelle, une partie de l'action est transportée sur la scène, et alors naît le ton du dialogue, ton simple, et qui se rapproche de celui de la conversation ordinaire. Ces trois styles se trouvèrent mélangés dans les tragédies, et l'on employa même des rhythmes différents pour le chant lyrique, le récit et le dialogue.

ART. IV. — ESCHYLE.

1. Eschyle.—2. Progrès qu'il fit faire à la tragédie et ouvrages qui nous restent de lui. —3. Trait caractéristique de ce poète.—4. Qualités de ses plans.—5. Caractères et mœurs de ses personnages. — 6. Doctrine semée dans presque toutes ses pièces. — 7. Diction d'Eschyle.—8. Défauts de sa diction.—9. Analyse du Prométhée enchaîné.—10. Des Sept devant Thèbes.—11. Des Perses.—12. Ce que renfermait la tétralogie intitulée Orestias. —13. Analyse d'Agamemnon.—14. Des Choéphores.—15. Des Euménides.—16. Idée des Suppliantes.

1. Eschyle d'Eleusis, père de la tragédie grecque, avait reçu de la nature une ame forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçaient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il se fit remarquer par la sienne. Après avoir longtemps brillé sur le théâtre d'Athènes, il se retira chez Hiéron de Syracuse, qui tenait à sa cour Épicharme, Simonide et Pindare. Il y mourut à l'âge de soixante-dix ans (456 av. J.-C.).

2. Avant Eschyle, la fable n'avait été que la partie secondaire de la tragédie; Eschyle en fit la partie principale; il la rattacha et l'unit aux chœurs, de manière à n'en former qu'un seul tout. A l'acteur ajouté au chœur par Thespis, il adjoignit un interlocuteur, créant ainsi le dialogue et remplaçant, ou plutôt suspendant la pré-

sence, jusque là continue et nécessaire, du chœur. Dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venait d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième (*Choéph.*, v. 666, etc., 900, etc.), et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenait le héros de la pièce, il attirait à lui le principal intérêt; et comme le chœur ne remplissait plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle. Il perfectionna ce qu'il n'avait point inventé, les masques et les costumes; il les rendit plus décents et plus appropriés à la fable et aux personnages. Des soixante-dix ou quatre-vingts tragédies qu'il avait écrites, il ne nous en reste que sept : le *Prométhée enchaîné*, les *Sept devant Thèbes*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides* et les *Suppliantes*.

3. On peut dire d'Eschyle ce qu'il a dit lui-même du héros Hippomédon : *L'épouvante marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux* (Sept. dev. Thèb.). Il inspire partout une terreur profonde et salutaire; il n'accable notre ame par des secousses violentes que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler nos larmes et qu'il excite la pitié; il aurait craint d'amollir les ames. Jamais il n'eût exposé sur la scène des Phèdre et des Sthénobée ; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyait dans les différents accès de cette passion que des faiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il voulait qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

4. Ses plans sont d'une extrême simplicité ; il ne connaît pas l'art de nouer ou de dénouer une action : il en résulte que dans ses pièces l'action s'arrête quelquefois, et ce défaut devient plus sensible encore par l'artifice qu'il emploie pour le cacher, c'est-à-dire par les discours du chœur, qui remplissent les intervalles. Il paraît

qu'il regardait l'unité d'action et de temps comme essentielle, celle de lieu comme moins nécessaire (*Eumén.*).

5. Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à la hauteur où Homère avait placé les siens. Il se plaît à peindre des ames vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce, alors attaquée par les Perses.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus atroces, sans nuire néanmoins à l'intérêt théâtral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrépidité d'un scélérat. Ce forfait serait horrible, s'il n'était pas juste à ses yeux, s'il n'était pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devait pas être lavé par le sang (*Agam.*, 1560). Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Egisthe (*Ib.*, 1435); mais de si faibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature et les dieux l'ont forcée à se venger (*Ib.*, 1485).

J'annonce avec courage ce que j'ai fait sans effroi, dit-elle au peuple; il m'est égal que vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. Voilà mon époux sans vie; c'est moi qui l'ai tué; son sang a rejailli sur moi; je l'ai reçu avec la même avidité qu'une terre brûlée par le soleil reçoit la rosée du ciel. Il avait immolé ma fille, et je l'ai poignardé, ou plutôt ce n'est pas Clytemnestre, c'est le démon d'Atrée, le démon ordonnateur du sanglant festin de ce roi; c'est lui, dis-je, qui a pris mes traits pour venger avec plus d'éclat les enfants de Thyeste.

Ἐγὼ δ' ἀτρέστῳ καρδίᾳ πρὸς εἰδότας
Λέγω· σὺ δ' αἰνεῖν, εἴτέ με ψέγειν θέλεις,
Ὅμοιον· Οὗτός ἐστιν Ἀγαμέμνων, ἐμὸς
Πόσις, νεκρὸς δὲ τῆσδε δεξιᾶς χερός.
(*Agam.*, 1402.)

Κἀκφυσιῶν ὀξεῖαν αἵματος σφαγὴν,

Βάλλει μ' ἐρεμνῇ ψακάδι φοινίας δρόσου,
Χαίρουσαν οὐδὲν ἧσσον, ἢ Διὸς νότῳ
Γανᾷ σπορητὸς κάλυκος ἐν λοχεύμασιν.

(V. 1389.)

Ἔθυσεν αὑτοῦ παῖδα.... ..
Οὐ τοῦτον ἐκ γῆς τῆσδε χρῆν σ' ἀνδρηλατεῖν;

(V. 1417.)

Αὐχεῖς εἶναι τόδε τοὔργον ἐμόν.
Μηδ' ἐπιλεχθῇς
Ἀγαμεμνονίαν εἶναί μ' ἄλοχον.
Φανταζόμενος δὲ γυναικὶ νεκροῦ
Τοῦδ', ὁ παλαιὸς δριμὺς ἀλάστωρ
Ἀτρέως χαλεποῦ θοινατῆρος,
Τόν δ' ἀπέτισεν,
Τέλεον νεαροῖς ἐπιθύσας.

(V. 1497.)

6. Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappait plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au dessus de l'homme, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité, dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui, tenant nos ames dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des dieux, de se soumettre aux coups du destin :

Ὅμως δ' ἀνάγκη πήμονας βροτοὺς φέρειν,
Θεῶν διδόντων......

(*Pers.*, 293.)

De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune :

O grandeurs humaines, s'écrie Cassandre avec indignation, brillante et vaine image qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau effacer! La prospérité de l'homme me fait plus de pitié que ses malheurs.

Ἰὼ βρότεια πράγματ· εὐτυχοῦντα μὲν
Σκιά τις ἂν τρέψειεν· εἰ δὲ δυστυχῆ,

Βολαῖς ὑγρώσσων σπόγγος ὤλεσεν γραφήν.
Καὶ ταῦτ' ἐκείνων μᾶλλον οἰκτείρω πολύ.

(*Agam.*, 1327.)

Tel est donc le caractère de ses conceptions. Il s'élève au dessus des passions humaines; on dirait qu'il dédaigne de les peindre, qu'il est à l'étroit dans les limites de l'ame; il les franchit; il ne s'arrête qu'au trône suprême d'où émanent les inviolables et irrésistibles décrets de la fatalité, et là se plaît à peindre l'inflexible déesse étendant sur les têtes superbes des puissants de la terre ses doigts de plomb et son sceptre d'airain.

7. Quant à la diction d'Eschyle, elle est toute empreinte de sa pensée. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvements de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut l'animer, le passionner, l'exalter. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou leur singularité. Dans cette tragédie qu'Aristophane appelle à juste titre l'*Enfant de Mars* (Gren., v. 1020) :

Roi des Thébains, dit un courrier qu'Étéocle avait envoyé au devant de l'armée des Argiens, l'ennemi approche, je l'ai vu, croyez-en mon récit.

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de serments effroyables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger ;
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.

(Boileau.)

Ἥκω σαφῆ τἀκεῖθεν ἐκ στρατοῦ φέρων,
Αὐτὸς κατόπτης δ' εἰμ' ἐγὼ τῶν πραγμάτων.
Ἄνδρες γὰρ ἑπτὰ θούριοι λοχαγέται,
Ταυροσφαγοῦντες ἐς μελάνδετον σάκος,
Καὶ θιγγάνοντες χερσὶ ταυρείου φόνου,
Ἄρην, Ἐνυὼ, καὶ φιλαίματον Φόβον
Ὡρκωμότησαν.

(*Sept dev. Thèb.*, 40.)

Il dit d'un homme dont la prudence était consommée :

Il moissonne ces sages et généreuses résolutions dans les profonds sillons de son ame.

> Βαθεῖαν ἄλοκα διὰ φρενὸς καρπούμενος,
> Ἀφ' ἧς τὰ κεδνὰ βλαστάνει βουλεύματα.
>
> (*Ib.*, 593.)

Et ailleurs :

L'intelligence qui m'anime est descendue du ciel sur la terre et me crie sans cesse : N'accorde qu'une faible estime à ce qui est mortel.

(*Fragment de Niobé.*)

8. A travers ces brillantes étincelles, il règne dans quelques uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non seulement de son extrême précision et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affectait d'enrichir ou de hérisser son style. Pour fortifier sa diction, des mots volumineux et durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville. C'est la comparaison d'Aristophane :

> Ὦ πρῶτος τῶν Ἑλλήνων πυργώσας ῥήματα σεμνά.
>
> (*Gren.*, 1004.)

L'éloquence d'Eschyle était trop forte pour s'assujettir aux recherches de l'élégance, de la correction et de l'harmonie. C'est un style en général noble et sublime; en certains endroits, grand avec excès et pompeux jusqu'à l'enflure [1]; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles (*Agam.*, v. 330 et 875), des jeux de mots puérils (*Ib.*, v. 698), et d'autres vices qui sont communs à cet auteur avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poètes de la Grèce.

[1] Tragœdiam primus in lucem Æschylus protulit, sublimis et gravis, et grandiloquus, sæpè usque ad vitium, sed rudis in plerisque et incompositus. (Quint., *Inst. Or.*, x, 1, 66.)

9. Le *Prométhée enchaîné*, Προμηθεὺς δεσμώτης, n'offre pour personnages que des divinités; toutefois, cette pièce est d'un intérêt général, puisqu'il s'agit du bien-être du genre humain. Le sujet de la pièce est Prométhée puni pour avoir été le bienfaiteur des hommes, en dérobant pour eux le feu céleste; ou pour exprimer la même chose sous le point de vue moral, la force de caractère luttant contre l'injustice et l'adversité.

A considérer superficiellement cette pièce, comme l'a fait La Harpe, on y trouverait pour résultat final le triomphe du crime sur l'innocence. Mais les maux de Prométhée ne sont pas éternels, et quoique la pièce ne finisse pas son supplice, Jupiter n'est pas vainqueur. A chaque instant on voit, dans un sombre lointain, luire le jour de la vengeance. Jupiter, qui gouverne le monde, Jupiter qui a chassé son père du trône, doit en être chassé par un de ses fils. Prométhée le fait assez entendre dans ces vers.

J'ai vu tomber deux tyrans, crois-tu que je ne verrai pas tomber le troisième ?

Et dans la scène d'Io, il le désigne clairement, il dit presque son nom. Ailleurs aussi il s'écrie :

Qu'il frappe, je suis immortel.

En effet qu'est-ce qu'un siècle, deux siècles pour un être immortel? La victoire du tyran est éphémère, et la vertu aura son tour. Elle tombe, mais elle va se relever, et l'idée première, l'idée qu'on sent, qu'on voit, qu'on retrouve partout, ce n'est pas Jupiter vainqueur, mais Jupiter vaincu.

Le Prométhée dans les fers n'était que la seconde pièce d'une trilogie, dont la première était intitulée : *Prométhée ravisseur du feu*, Προμηθεὺς πυρφόρος, et la troisième, *Prométhée délivré*, Προμηθεὺς λυόμενος. On croit même que pour former la tétralogie, Eschyle avait, sous le même titre de Prométhée, composé un drame satirique.

Le Prométhée dans les fers ne ressemble à aucune

autre composition. Cette tragédie et peut-être toute la trilogie avaient été traduites en latin par Accius. Cicéron nous a conservé un fragment de la traduction de la troisième pièce, c'est le supplice de Prométhée :

Titanum soboles, socia nostri sanguinis,
Generata cœlo, adspicite religatum asperis
Vinctumque saxis, navem ut horrisono freto,
Noctem paventes, timidi adnectunt navitæ.
Saturnius me sic infixit Juppiter,
Jovisque numen Mulcibri adscivit manus.
Hos ille cuneos fabricâ crudeli inserens,
Perrupit artus : quâ miser sollertiâ
Transverberatus, castrum hoc furiarum incolo.
Jam tertio me quoque funesto die,
Tristi advolatu, aduncis lacerans unguibus
Jovis satelles pastu dilaniat fero.
Tum, jecore opimo farta et satiata affatim,
Clangorem fundit vastum, et, sublimè avolans,
Pinnatâ caudâ nostrum adulat sanguinem.
Quùm verò adesum inflatu renovatum est jecur,
Tum rursùs tetros avida se ad pastus refert.
Sic hanc custodem mœsti cruciatùs alo,
Quæ me perenni vivum fœdat miseriâ.
Namque, ut videtis, vinclis constrictus Jovis,
Arcere nequeo diram volucrem à pectore.
Sic me ipse viduus pestes excipio anxias,
Amore mortis terminum anquirens mali.
Sed longè à leto numine aspellor Jovis :
Atque hæc vetusta, sæculis glomerata horridis,
Luctificâ clades nostro infixa est corpori :
E quo liquatæ solis ardore excidunt
Guttæ, quæ saxa assiduè instillant Caucasi.

(*Tuscul.*, II, 10.)

10. Les *Sept devant Thèbes*, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, sont un autre débris d'une tétralogie composée de *Laïus*, *d'OEdipe*, de la *Thébaïde* (les Sept), et d'un drame satirique intitulé le *Sphynx*.

On sait qu'Œdipe, après avoir reconnu qu'il était tout à la fois coupable de parricide et d'inceste, se creva les yeux et laissa le trône à ses fils Etéocle et Polynice, qui le récompensèrent en le renfermant dans un cachot. C'est alors que ce malheureux père prononça contre eux

les plus terribles imprécations, et leur prédit qu'ils périraient par les mains l'un de l'autre. Le sujet des *Sept devant Thèbes* est l'accomplissement de cette imprécation et de cette prophétie.

Thèbes est assiégée, et les sept chefs, parmi lesquels on compte Polynice, sont près de donner l'assaut. Le roi de Thèbes, Etéocle, rend compte au peuple des mesures qu'il a prises pour le salut de la ville. Un espion qu'il avait envoyé revient, et fait au roi le récit de ce qu'il a vu dans le camp ennemi. Etéocle sort pour faire ses dispositions et pendant ce temps, le chœur déplore les malheurs d'une ville assiégée. Etéocle reparaît et reproche au chœur sa faiblesse; le chœur se contient à peine, et dès que le roi est sorti de nouveau, il recommence ses plaintes. Bientôt le roi rentre avec l'espion qui fait la description des sept chefs placés aux sept portes de Thèbes. Etéocle, à chacun d'eux, oppose un guerrier de son armée et lui-même veut combattre le septième, son frère Polynice. Le chœur le supplie de ne pas tremper ses mains dans le sang fraternel; Etéocle, emporté par la destinée, refuse d'écouter cet avis et part. Le chœur reste sur la scène et se souvenant de l'imprécation d'Œdipe, il pleure sur ces deux frères malheureux. Bientôt un messager vient annoncer que Thèbes est délivrée, mais qu'Etéocle et Polynice se sont donné mutuellement la mort. Nouveaux gémissements du chœur. Antigone et Ismène arrivent et donnent des marques de la plus vive douleur. Antigone veut ensevelir le corps de son frère Polynice; mais un arrêt du sénat thébain défend qu'on lui donne la sépulture. Antigone persiste et le chœur se divise en deux parties, dont l'une suit Antigone, et se prépare à la seconder.

La scène des reproches d'Etéocle au chœur est trop longue, trop naïve. La pièce a ses trois unités; mais elle manque de l'unité d'intérêt. Dans la première partie, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'énumération des sept chefs, l'intérêt ne porte que sur les dangers de Thèbes; Etéocle n'y parle qu'en roi. Dans la seconde partie, il parle en

frère ennemi de son frère. De ce double intérêt naissent deux styles différents, l'un épique dans la première partie, l'autre dramatique dans la deuxième. Les *Sept* n'offrent point de caractère développé, mais ils étincellent de beautés poétiques. Sous le raport dramatique, on peut citer la scène où le chœur supplie Etéocle de ne pas combattre son frère, et l'espèce de duo, dans le dernier chœur, entre Ismène et Antigone. C'est le plus effrayant qu'il y ait dans aucune langue, même dans celle de la musique.

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez mes pleurs!

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Même âge,

ISMÈNE.

Même sang,

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.
O frères malheureux!

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez mes pleurs!

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres,
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix, lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi! périr d'une main si chère!

ISMÈNE.

Quoi! percer le cœur de son frère!

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs!

ISMÈNE.

Vaincus tous deux!

ANTIGONE.

O récit qui me désespère!

ISMÈNE.

O spectacle encor plus affreux!

ANTIGONE.

Où les ensevelir?

ISMÈNE.

A côté de leur père :
Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice!

ISMÈNE.

Étéocle, ô mon frère!

ENSEMBLE.

Et nous plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez mes pleurs!
(CAS. DELAVIGNE.)

11. Les *Perses*, Πέρσαι, ont pour sujet la défaite navale de Xerxès à Salamine. La scène est à Suse, dans le palais du grand roi.

L'exposition est faite par un conseil de vieillards auxquels Xerxès, en partant, a confié le gouvernement de la Perse. Ils expriment, sur le destin de l'armée, de tristes pressentiments. Atossa, veuve de Darius et mère de Xerxès, vient les augmenter en y joignant les siens. Elle raconte un songe affreux et les prodiges qui l'ont effrayée lorsqu'elle offrait un sacrifice aux dieux préservateurs. Le chœur exhorte la reine à le renouveler. En ce moment arrive un messager de Xerxès, qui débute par ces funestes paroles : *Perses, votre armée entière est détruite* (v. 255). Le chœur mêle alors ses gémissements aux plaintes du messager, et ces lamentations se

prolongent jusqu'à ce que celui-ci ait la force de commencer un récit plus détaillé. On apprend d'abord la défaite de la flotte des Perses, ensuite le désastre de l'armée de terre; enfin le retour pénible de ses faibles restes. Bientôt l'ombre de Darius paraît et ajoute encore à la désolation générale en prédisant qu'il ne reviendra pas un soldat de l'armée des Perses. Enfin, pour compléter le tableau, Xerxès arrive seul, avec un carquois vide, et les plaintes, le repentir du grand roi terminent la pièce.

Les *Perses* manquent d'action. La victoire d'un peuple sur un autre ne peut être le sujet d'une tragédie, puisqu'on ne s'intéresse guère à des masses entières, mais à des individus. Aussi n'est-ce pas une véritable composition dramatique. Quoi qu'il en soit, elle est d'un intérêt admirable, même pour nous, et que devait-ce être pour les Athéniens dont cette victoire était l'ouvrage! Une autre source d'intérêt, c'est l'éloge de ce peuple placé continuellement dans la bouche de leurs ennemis, et ménagé avec tant d'habileté qu'il se retrouve dans les moindres circonstances.

Il y a dans les *Perses* beaucoup de traits de caractère de la plus grande beauté, surtout dans le rôle d'Atossa. Ainsi, n'osant demander directement ce qu'est devenu son fils, elle demande quels sont les guerriers qui ont péri. L'envoyé, qui devine son intention, lui fait cette réponse sublime :

Ξέρξης μὲν αὐτὸς ζῇ τε καὶ φάος βλέπει.
(V. 299.)

Xerxès respire encore et vous le reverrez.

Avant l'arrivée de ce messager, Atossa, qui ignore les usages des Grecs et tout ce qui a rapport à ce peuple, s'en informe, et les questions qu'elle adresse aux vieillards sont justifiées par ses inquiétudes. Les vieillards lui disent que les Athéniens ont été vainqueurs à Salamine, et alors elle s'écrie :

Δεινά τοι λέγεις ἰόντων τοῖς τεκοῦσι φροντίσαι.
(V. 245.)

Quelle parole affreuse aux mères qui l'entendent !

Ce trait est d'une délicatesse admirable. Atossa, de peur de se donner à elle-même un mauvais présage, parle en général et ne se fait point l'application de sa pensée.

Il y a un beau contraste entre la douleur des satrapes et celle de Darius. La douleur de Darius est calme, majestueuse, on voit qu'il n'est plus de ce monde :

Ὑμεῖς δὲ πρεσβεῖς χαίρετ', ἐν κακοῖς ὅμως,
Ψυχὴν διδόντες ἡδονῇ καθ' ἡμέραν,
Ὡς τοῖς θανοῦσι πλοῦτος οὐδὲν ὠφελεῖ.

(V. 840)

Les beautés de détail sont très nombreuses dans les *Perses;* mais les plus belles scènes, sans contredit, sont celle du messager (v. 249-514), et la dernière entre Xerxès et le chœur (v. 909-1076). Il y a aussi un très beau chœur dans la scène de l'apparition, où les vieillards disent à Darius :

Σέβομαι μὲν προσιδέσθαι
Σέβομαι δ' ἀντία λέξαι
Σέθεν, ἀρχαίῳ περὶ τάρβει.

(V. 694.)

Fragilité de la puissance humaine, dangers et punition de l'orgueil, telle est la morale de cette tragédie.

Voici le récit de la bataille de Salamine en vers français :

O reine, un dieu funeste a causé tous nos maux !
Près du roi votre fils, admis sur nos vaisseaux,
Un Grec, l'un des guerriers de la superbe Athène :
« Dès que la nuit, dit-il, voilant l'humide plaine,
Va des Grecs incertains seconder la terreur,
Épars, et de la rame accusant la lenteur,
Par une fuite obscure ils sauveront leur vie. »
Sans redouter d'un Grec l'adroite perfidie,
Que dis-je? sans penser qu'il fût des dieux jaloux,
Le monarque applaudit, et se tournant vers nous,
Il annonce à nos chefs sa volonté suprême :
« Quand l'astre dont les feux embrasent le ciel même,
A l'ombre favorable aura cédé les airs,

Nos vaisseaux, sur trois rangs, fendant les flots amers,
Iront des ennemis épier le passage;
D'autres, de Salamine entourant le rivage,
Enfermeront leur proie. Et si le Grec heureux
Dans sa fuite cachée a pu tromper leurs yeux,
La mort des chefs surpris doit punir l'imprudence. »
Tels furent ses discours : aveugle confiance!
Il ignorait le sort que nous gardaient les dieux!
Dociles à sa voix, nos guerriers généreux,
Par un dernier festin réveillent leurs courages.
Les rames, près des bancs, s'élèvent en étages.
Enfin, l'astre du jour quitte son char brûlant;
La nuit vient aussitôt. Le rameur vigilant,
Le matelot actif, à leur poste s'élancent.
Nos vaisseaux réunis en bon ordre s'avancent,
Chacun fidèle au rang où le roi l'a placé.
Des chefs, toute la nuit, le courage empressé
Dispose nos guerriers, veille sur les issues :
La sombre nuit s'écoule, et les vagues émues
De la fuite des Grecs n'ont point senti le bruit.
Mais, les coursiers brillants que l'aurore conduit,
A peine sur le monde ont versé la lumière,
Que des vaisseaux des Grecs une clameur guerrière
S'élève, et se marie à des sons éclatants.
L'écho de Salamine a répété leurs chants.
Les Perses tout-à-coup frémissent d'épouvante.
Ils s'étaient abusés. Cette voix triomphante
Vient-elle des guerriers qu'effraye un beau trépas?
Cet hymne annonce-t-il la fuite ou les combats?
Le clairon retentit, et les embrase encore.
Tous, au signal donné, frappent l'onde sonore,
Et la rame tranchante a sillonné les eaux.
Déjà nos yeux surpris comptent tous leurs vaisseaux.
L'aile droite, avec ordre, avançait la première;
Le reste la suivait; et cette flotte entière
De ces cris prolongés au loin troublait les airs :
« Sauvez, enfants des Grecs, sauvez vos murs déserts,
Vos femmes, vos enfants, les tombeaux de vos pères,
De vos dieux paternels les temples tutélaires!
Tout va périr sans nous; Grecs, il faut tout sauver. »
A ces chants solennels qui semblaient nous braver,
Les Perses répondaient par un triste murmure.
Trop tard de ce combat ils craignaient l'aventure.
Mais déjà Mars frémit; vaisseaux contre vaisseaux
Avec fureur poussés, se heurtent sur les eaux.
De la flotte des Grecs sort un premier navire,
Il commence l'attaque, il emporte, il déchire . . .

Un vaisseau que Sidon a construit dans son sein.
Tout se mêle, et l'airain entrechoque l'airain.
D'abord de nos guerriers la résistance habile,
Oppose aux flots des Grecs un rempart immobile ;
Mais bientôt, resserrés en un détroit fatal,
S'envoyant du malheur l'inutile signal,
Nos trois mille vaisseaux eux-mêmes se détruisent ;
Nos mâts sont fracassés, et nos rames se brisent.
Par d'agiles détours, les Grecs de toutes parts
Jonchent les flots sanglants de nos débris épars :
Ils pressent nos vaisseaux, les frappent, les renversen
Leurs restes mutilés sur les eaux se dispersent.
Les écueils, les rochers, les rivages déserts,
De carnage et de morts à la fois sont couverts.
Des Perses effrayés la flotte tout entière,
Fuit, et cède des eaux la sanglante carrière;
Ainsi que des poissons, dans la nasse pressés,
J'ai vu nos matelots, en désordre entassés,
Sous les débris des mâts, sous la rame homicide,
Abattus, écrasés par une foule avide;
Sur les eaux règne au loin un long cri de douleur.
Enfin la nuit tardive arrête le vainqueur.
Non, reine, dix soleils ne verraient point encore
Terminer le récit des maux que je déplore;
Croyez, croyez du moins que jamais un seul jour
Ne vit tant de mortels descendre au noir séjour.

12. *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides* et un drame satirique, intitulé *Protée*, qui s'est perdu, constituaient une tétralogie sous le titre d'*Orestias*. Chacune des trois tragédies forme un ensemble à part, et dans leur réunion, elles présentent également un tout complet. A la fin d'*Agamemnon*, Oreste est annoncé comme le futur vengeur de son père. La vengeance s'exécute dans les *Choéphores*, où le poète annonce qu'Oreste, pour expier son crime, va être en proie aux Furies; enfin, dans les *Euménides*, on assiste au jugement d'Oreste prononcé par Minerve elle-même. Le lien commun qui réunit ces trois pièces, c'est la fatalité; c'est cette puissance aveugle qui amène le meurtre d'Agamemnon, la punition de Clytemnestre et le jugement solennel où Oreste est absous par une déesse.

13. Le sujet d'Agamemnon est le meurtre de ce prince

par Clytemnestre et Egisthe, à son retour du siége de Troie, d'où il avait ramené Cassandre, sa captive. L'action se passe dans la capitale d'Agamemnon, devant son palais.

La pièce se divise en 16 scènes. Dans la première, un garde, placé au haut d'une tour, attend le signal qui doit annoncer la prise de Troie. Il parle d'Agamemnon comme d'un roi qu'il aime, et se plaint des désordres secrets dont le palais de son maître est le théâtre. Tout-à-coup paraît le signal, long-temps attendu, des feux allumés sur une montagne. Le garde part pour avertir la reine; alors arrive un chœur composé de vieillards chargés, comme dans les Perses, d'administrer Mycènes en son absence. Ce chœur parle de la guerre de Troie; il expose ses craintes qu'il justifie par des oracles, et s'arrête surtout au souvenir du sacrifice d'Iphigénie. Clytemnestre paraît et annonce aux vieillards l'heureuse nouvelle qu'elle vient d'apprendre. Les vieillards refusent d'abord de la croire; elle sort, et pendant son absence le chœur continue à douter. La reine revient et annonce l'arrivée du héraut Talthybius envoyé par son époux : ce héraut confirme la nouvelle, et quoiqu'il ne voulût pas profaner un si beau jour par de tristes récits, il est contraint, pour ainsi dire, par les questions du chœur, à lui apprendre les désastres qui ont suivi la prise de Troie, c'est-à-dire la dispersion de la flotte des Grecs et l'incertitude où l'on est en particulier du sort de Ménélas. Ainsi, dans chaque nouvelle heureuse, le chœur trouve un nouveau sujet de terreur. Cependant Agamemnon arrive, monté sur un char, et sur un autre char on voit Cassandre, sa captive.

Clytemnestre tient à son époux un long discours, et l'engage à marcher sur des tapis de pourpre pour entrer dans son palais; mais Agamemnon, dont les discours respirent la modération, craint d'offenser les dieux par tant de faste. Toutefois, il cède aux instances de son épouse. Cassandre, qui aux interrogations multipliées de Clytemnestre n'a répondu que par un silence obstiné,

reste seule sur le théâtre et met le comble aux terreurs des vieillards. Elle rappelle toutes les horreurs qui souillent la famille d'Atrée, et le chœur lui-même est étonné qu'une étrangère soit aussi instruite de tout ce qui se passe dans la Grèce. Cassandre répond qu'elle est inspirée par Apollon, et commence ses prédictions. Les vieillards refusent de la croire; mais elle leur déclare sans énigme qu'ils verront bientôt la mort d'Agamemnon et la sienne. Ensuite elle entre dans le palais malgré les représentations du chœur, et aussitôt se font entendre les cris d'Agamemnon qu'on égorge; les meurtriers arrivent sur le théâtre et se vantent insolemment d'avoir assassiné le roi et sa captive. Le chœur témoigne son indignation et fait aux deux coupables des menaces qui ne semblent pas leur inspirer beaucoup de crainte.

La catastrophe est toute dans cette pièce, où l'unique intention de l'auteur était de montrer l'accomplissement des menaces du Destin. La terreur y domine; mais on y rencontre aussi des passages propres à produire la pitié. Le rôle de Cassandre, qui réunit ces deux mobiles dramatiques, est un des plus beaux qui jamais aient été conçus.

La Harpe reproche à cette pièce une atrocité froide et révoltante; le reproche est assez vrai, surtout pour les dernières scènes; mais dans le point de vue où s'est placé le poète, il ne pouvait qu'indiquer les motifs qui font agir Clytemnestre sans les développer, et par cela même, le rôle de cette reine artificieuse paraît beaucoup plus atroce. Eschyle nous tient dans l'incertitude pendant tout le cours de la pièce, et ce n'est qu'au moment de la catastrophe, que Cassandre l'annonce par ses prophéties. Ainsi le poète nous montre le meurtre préparé dans l'ombre, sans en désigner clairement ni la cause ni les auteurs; c'est le Destin qui poursuit Agamemnon; il ne peut lui échapper, et les meurtriers ne sont que les instruments de cette force aveugle.

S'il règne dans tout ce drame une terreur mystérieuse, on y voit aussi des morceaux gracieux et touchants,

comme le récit du sacrifice d'Iphigénie. Eschyle n'ose aborder sur-le-champ un si odieux souvenir sans préparation : il s'adresse à Jupiter, et cette invocation sublime pourrait se comparer à l'hymne de Cléanthe [1]. De part et d'autre, c'est la même hauteur de pensée ; mais dans le style, les images, les figures, l'harmonie, le sévère stoïcien ne soutient plus la comparaison. Voici le morceau d'Eschyle (v. 160) :

Jupiter, qui que tu sois, si ce nom peut ne pas te déplaire, c'est de ce nom que je t'appelle. En vain j'ai parcouru le monde, toi seul, ô Jupiter ! peux soulever le poids dont la douleur accable mon ame !

Celui que naguère sa grandeur enfla d'une audace superbe, gît dans le silence des tombeaux ; un autre lui succède, trouve un vainqueur et tombe : celui-là seul verra tous ses vœux accomplis, qui chante avec joie l'hymne triomphal à Jupiter.

C'est Jupiter qui ouvre aux mortels la voie de la justice, il veut que tout ensemble le mal punisse et instruise : même quand le corps repose, le remords veille et se glisse dans l'ame ; et malgré nous enfin, la sagesse arrive, grâce aux dieux qui siégent éternellement dans les augustes parvis de l'Olympe.

Ainsi se soumit aux coups de la fortune le roi de la flotte, etc.

[1] Voici l'hymne de Cléanthe :

Κύδιστ' ἀθανάτων, πολυώνυμε, παγκρατὲς αἰεὶ,
Ζεῦ, φύσεως ἀρχηγὲ, νόμου μέτα πάντα κυβερνῶν,
Χαῖρε· σὲ γὰρ πάντεσσι θέμις θνητοῖσι προςαυδᾷν.
Ἐκ σοῦ γὰρ γένος ἐσμὲν, ἰῆς μίμημα λαχόντες
Μοῦνον, ὅσα ζώει τε καὶ ἕρπει θνήτ' ἐπὶ γαῖαν.
Τῷ σε καθυμνήσω, καὶ σὸν κράτος αἰὲν ἀείσω.
Σοὶ δὴ πᾶς ὅδε κόσμος ἑλισσόμενος περὶ γαῖαν
Πείθεται, ᾗ κεν ἄγῃς, καὶ ἑκὼν ὑπὸ σεῖο κρατεῖται.
Τοῖον ἔχεις ὑποεργὸν ἀνικήτοις ἐνὶ χερσὶν
Ἀμφηκῆ, πυρόεντα, ἀειζώοντα κεραυνόν.
Τοῦ γὰρ ὑπὸ πληγῆς φύσεως πάντ' ἐῤῥίγασιν,
Ὧ σὺ κατευθύνεις κοινὸν λόγον, ὃς διὰ πάντων
Φοιτᾷ, μιγνύμενος μεγάλοις μικροῖς τε φάεσσιν.
Ὁ τόσσος γεγαὼς ὕπατος βασιλεὺς διὰ παντός.....

. . . .

Οὐδέ τι γίνεται ἔργον ἐπὶ χθονὶ σοῦ δίχα, δαῖμον,
Οὔτε κατ' αἰθέριον θεῖον πόλον, οὔτ' ἐνὶ πόντῳ,
Πλὴν ὁπόσα ῥέζουσι κακοὶ σφετέρῃσιν ἀνοίαις·
Ἀλλὰ σὺ καὶ τὰ περισσὰ ἐπίστασαι ἄρτια θεῖναι,

Le poète peint ici les vents qui soufflent sur la mer le calme et l'immobilité, et flétrissent, dans une longue oisiveté forcée, la fleur de la Grèce; puis Calchas, proclamant de la part de Diane un remède, un remède pire que le mal; puis les deux frères qui laissent tomber le sceptre, et des pleurs :

Ciel, dit l'aîné des deux rois (v. 205), qu'il est cruel de désobéir! qu'il est cruel aussi d'immoler ma fille, l'ornement de mon palais, et d'aller aux pieds des autels teindre mes mains paternelles dans le sang de la virginale victime! Malheur à moi, quoi que je fasse! Puis-je déserter ma flotte, trahir mes alliés? S'ils demandent un sacrifice qui calme les vents, ma fille! s'ils demandent ton sang, hélas! ils le peuvent sans crime; c'est la victoire qu'ils demandent.

Enfin il cède, et là, Eschyle, par la magie indéfinissable de l'harmonie pittoresque, semble mettre sur nos yeux le nuage qui couvre et aveugle ceux d'Agamemnon; on voit qu'il le hait, et pourtant qu'il le plaint encore davantage :

Ainsi, pour des vents favorables, un père ose être le bourreau de

Καὶ κοσμεῖς τὰ ἄκοσμα, καὶ οὐ φίλα σοι φίλα ἐστίν.
Ὧδε γὰρ εἰς ἓν πάντα συνήρμοκας ἐσθλὰ κακοῖσιν,
Ὥσθ' ἕνα γίνεσθαι πάντων λόγον αἰὲν ἐόντα,
Ὃν φεύγοντες ἐῶσιν, ὅσοι θνητῶν κακοί εἰσι,
Δύσμοροι, οἵτ' ἀγαθῶν μὲν ἀεὶ κτῆσιν ποθέοντες,
Οὔτ' ἐσορῶσι θεοῦ κοινὸν νόμον, οὔτε κλύουσιν,
Ὧ κεν πειθόμενοι σὺν νῷ βίον ἐσθλὸν ἔχοιεν.
Αὐτοὶ δ' αὖ ὁρμῶσιν ἄνευ καλοῦ ἄλλος ἐπ' ἄλλα,
Οἱ μὲν ὑπὲρ δόξης σπουδὴν δυσέριστον ἔχοντες,
Οἱ δ' ἐπὶ κερδοσύνας τετραμμένοι οὐδενὶ κόσμῳ,
Ἄλλοι δ' εἰς ἄνεσιν, καὶ σώματος ἡδέα ἔργα,
Σπεύδοντες μάλα πάμπαν ἐναντία τῶνδε γενέσθαι.
Ἀλλὰ, Ζεῦ πάνδωρε, κελαινεφὲς, ἀρχικέραυνε,
Ἀνθρώπους ῥύοιο ἀπειροσύνης ἄπο λυγρῆς·
Ἣν σὺ, πάτερ, σκέδασον ψυχῆς ἄπο· δὸς δὲ κυρῆσαι
Γνώμης, ᾗ πίσυνος σὺ δίκης μέτα πάντα κυβερνᾷς,
Ὄφρ' ἂν τιμηθέντες ἀμειβώμεσθά σε τιμῇ,
Ὑμνοῦντες τὰ σὰ ἔργα διηνεκὲς, ὡς ἐπέοικε
Θνητὸν ἐόντ'· ἐπεὶ οὔτε βροτοῖς γέρας ἄλλο τι μεῖζον,
Οὔτε θεοῖς, ἢ κοινὸν ἀεὶ νόμον ἐν δίκῃ ὑμνεῖν.

sa fille! et des guerriers, avides de combats, comptent pour rien les larmes, les vœux du père, l'âge si tendre de la victime!..... Et lui, il fait les vœux d'usage; il dit aux prêtres de l'enlever, elle! sa fille! de la porter, à perte d'haleine, à l'autel, comme une génisse, pâle, tremblante, échevelée, la tête pendante, la bouche..... Hélas! on craint les imprécations: cette bouche de rose est enchaînée; un indigne lien la rend muette. Mais quand son sang coule et inonde le sol, son œil encore perce ses bourreaux du trait de la pitié. Qu'elle est belle! belle comme les miracles de l'art; elle vit, elle va parler..... Vierge pure, telle tu fus jadis, quand, à la table des libations, ta voix mélodieuse embellissait les jours du plus aimé, du plus heureux des pères!.....

Sénèque chez les Latins, Thompson chez les Anglais, Alfieri chez les Italiens, ont traité le sujet d'Agamemnon. Chez nous, M. Népomucène Lemercier a réuni tout ce qu'il y avait de bon dans les pièces composées avant la sienne, et il y a ajouté de lui-même quelques inventions heureuses. C'est une des plus belles tragédies du théâtre moderne.

14. Les *Choéphores* sont ainsi nommés parce que le chœur, composé de captives troyennes, esclaves de Clytemnestre, est chargé de verser sur la tombe d'Agamemnon le sacrifice expiatoire (χοή, sacrifice des morts, φέρειν, porter). Le sujet est Oreste vengeant la mort de son père sur Clytemnestre.

L'impression générale des Choéphores est, comme dans l'Agamemnon, une terreur profonde. Eschyle y a négligé le côté touchant du sujet; il ne fait pas porter l'intérêt sur la tendresse fraternelle d'Oreste et d'Electre, sur la joie qu'ils ont de se revoir, sur les périls qui les menacent. L'idée dominante de la pièce, c'est le châtiment imprévu et terrible qui frappe les meurtriers d'Agamemnon.

D'un côté de la scène est le palais des rois d'Argos, de l'autre le tombeau d'Agamemnon. Oreste paraît avec Pylade au pied de ce monument; il invoque les mânes de son père et leur promet vengeance, ensuite il dépose de ses cheveux sur le tombeau. Un chœur de femmes approche; et Oreste, croyant y distinguer Électre, se cache pour voir ce qui va se passer. C'est Électre en

effet que Clytemnestre, effrayée par un songe, envoie faire des libations sur la tombe d'Agamemnon. Incertaine, elle demande au chœur ce qu'elle doit faire, et le chœur lui conseille d'appeler la vengeance du ciel sur ses meurtriers, au lieu de chercher à l'apaiser par des présents funèbres : elle y consent, et cette idée est vraiment sublime. L'imprécation qu'elle prononce produit un effet terrible. Puis elle demande au nom de qui elle doit répandre des libations : le chœur lui dit de les offrir en son nom et au nom de tous ceux qui aimaient Agamemnon. Et comme elle demande de nouveau s'il n'y a plus personne au nom de qui elle doive les offrir, le chœur lui dit : *Avez-vous oublié votre frère Oreste?* Bientôt elle aperçoit sur la tombe des cheveux qu'elle croit reconnaître pour ceux de son frère ; elle croit même apercevoir la trace de pas semblables à ceux d'Oreste. Ces deux remarques sont puériles; mais ce qui est vraiment beau, c'est la reconnaissance entre le frère et la sœur. Oreste demande ce qui amène sa sœur au tombeau de son père ; alors on lui explique le songe de la reine. Elle a vu un serpent qu'elle avait enfanté et qu'elle nourrissait, sucer son lait avec son sang. Oreste se fait de ce songe une application révoltante. Cette première partie se termine par des chants, où le chœur s'applaudit du retour d'Oreste.

Dans la seconde partie, Oreste se présente à la veuve d'Agamemnon comme un étranger qui demande l'hospitalité, et prenant un nom supposé, il lui annonce la mort d'Oreste. Clytemnestre fait à peine quelque attention à cette nouvelle. L'étranger est introduit dans le palais, et on charge la nourrice d'Oreste d'aller chercher Égisthe. Celui-ci arrive, et à peine est-il entré dans le palais qu'il est égorgé par Oreste. Un serviteur court tout éperdu pour en avertir Clytemnestre. La reine sort; mais elle est saisie à son tour par Oreste. Près de consommer la vengeance qui lui est ordonnée, il se retourne vers Pylade et lui dit (mouvement et parole sublime) : « Pylade, puis-je sans frémir poignarder ma mère ? »

Πυλάδη, τί δράσω; μήτερ' αἰδεσθῶ κτανεῖν.
(V. 897.)

Enfin il l'immole près du corps de son coupable amant, avec ces mots dont le vague est terrible : « Tu as tué celui que tu ne devais pas, souffre ce que tu ne dois pas! »

Ἔκανές γ' ὃν οὐ χρῆν, καὶ τὸ μὴ χρεὼν πάθε.
(V. 928.)

Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on aperçoit les deux cadavres ; en même temps on déploie sur la scène le voile où l'on a immolé Agamemnon. Outre cette circonstance, qui adoucit déjà un peu l'horreur de la catastrophe, Oreste, après avoir consommé sa vengeance, éprouve des remords, et déjà il est en proie aux Furies.

Racine admirait la scène des libations comme un des plus beaux monuments de la tragédie antique; et, en effet, le moment où Électre se résout à lancer enfin ses fatales imprécations devait faire naître dans l'ame des spectateurs un frémissement sublime :

ÉLECTRE (*aux femmes qui la suivent*).

Vous qu'en mon infortune il m'est permis de voir,
Esclaves qui m'aidez dans ce triste devoir,
Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un père?
En épanchant les eaux du vase funéraire,
Dirai-je : « Agamemnon, c'est ton épouse en pleurs
« Qui t'offre, par mes mains, les dons de ses douleurs :
« Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage! »
Non, je ne l'ose pas; hélas! et quel langage,
Quelle prière encore, et quels souhaits pieux
Conviennent à sa fille en ces funestes lieux?
Parlez, qu'en ce moment vos avis m'encouragent.
Ah! sur les meurtriers dont les présents l'outragent,
Si ma voix appelant sa vengeance et ses coups,
De ses mânes trahis attestait le courroux!
Si mon cœur en croyait ce transport qui l'anime.....
Enfin, puisque je viens pour expier un crime,
Dois-je jeter au loin ces vases odieux,
Et fuir avec horreur en détournant les yeux?
J'implore vos conseils; je m'y soumets sans peine.
Vous partagez ici mes malheurs et ma chaîne.
Ne craignez rien; songez que sous les lois du sort,

L'esclave et le tyran sont égaux dans la mort.
Ne dissimulez point, et bannissez la crainte.

LE CHOEUR.

Nous sommes sans effroi, nous parlerons sans feinte.

ÉLECTRE.

J'en jure le tombeau du plus grand des mortels,
Plus auguste que moi, plus saint que les autels.
Ah! si vous révérez la cendre de mon père,
Vous pouvez tout sur moi, sa fille vous est chère.
Parlez.

LE CHOEUR.

En arrosant ce marbre inanimé,
Invoquez ce héros pour ceux qui l'ont aimé.

ÉLECTRE.

Et qui dois-je nommer ?

LE CHOEUR.

Les ennemis d'Égisthe.

ÉLECTRE.

Moi!

LE CHOEUR.

Vous.

ÉLECTRE.

Moi seule, hélas!

LE CHOEUR.

Cet abandon si triste
Vous fait-il oublier qu'il est encor ?... Mais non :
C'est à vous seule, Électre, à prononcer ce nom.

ÉLECTRE.

Quel est donc votre espoir, et qui voulez-vous dire ?

LE CHOEUR.

Oreste est loin de vous, mais Oreste respire.

ÉLECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur!

LE CHOEUR.

Ce cœur infortuné,
Ne doit rien voir ici qu'un père assassiné.
Contre ses assassins.....

ÉLECTRE.

Faut-il que je vous croie ?

LE CHOEUR.

Demandez à grands cris que le cie vous envoie...

ÉLECTRE.

Des juges ? des vengeurs ?

LE CHOEUR.

Un Dieu pour vous armé,
Ou bien quelque mortel par les dieux animé,
Qui (gardez d'écouter des sentimens timides),
Qui verse sans pitié le sang des parricides.

ÉLECTRE.

Est-ce à moi, juste ciel ! à moi qu'il est permis
De souhaiter la mort à de tels ennemis ?

LE CHOEUR.

Tout est permis sans doute à qui poursuit le crime,
A qui s'en voit encor l'esclave et la victime.

ÉLECTRE.

Eh bien donc, ô Mercure ! ô Dieu des sombres bords,
Dont le sceptre tranquille est redouté des morts,
Va présenter mes vœux à ces dieux inflexibles,
Dont mon père aujourd'hui subit les lois terribles,
A la terre, par qui tout naît et se détruit,
Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit.
O mon père ! reçois cette liqueur sacrée.

(*Elle répand des libations.*)

Je t'appelle, ô grande ombre en mon cœur adorée !
Jette un œil de pitié sur tes tristes enfants;
Fais que dans ton palais ils rentrent triomphants !
Maintenant poursuivis, trahis par une mère,
Ils ne peuvent trouver d'asile sur la terre.....
On a souillé ton lit, et ton épouse, ô ciel
Aime ton assassin d'un amour criminel.
Oreste est fugitif, et moi, je suis esclave;
Et ce lâche oppresseur, Égisthe, qui nous brave,
Qui s'assied sur ton trône et rit de nos soupirs,
Livrant aux voluptés ses coupables loisirs,
Riche de tes trésors, tranquille sur sa proie,
Dévore insolemment les dépouilles de Troie.
Mon père, entends ma voix : fais qu'Électre à jamais
Éloigne de son cœur l'exemple des forfaits,
Des destins ennemis supporte les injures,
Et conserve des mains innocentes et pures.
Tels sont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.
Exauce d'autres vœux contre tes ennemis;
Parais, élève-toi de ta tombe insultée,
Parais, qu'à ton aspect leur ame épouvantée
Ressente cet effroi, précurseur du trépas ;
Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas,

Que prépare et conduit Némésis indignée ;
Viens, donne-leur la mort comme ils te l'ont donnée !
Et vous, faites entendre autour de ce cercueil
Les chants de la tristesse et les hymnes du deuil.

C'est bien contre les deux coupables que la fille de Clytemnestre implore la vengeance divine, quoiqu'elle ne nomme pas sa mère. Le chœur les confond aussi l'un et l'autre dans ses imprécations :

Pleurons, pleurons sur notre maître,
Sur notre maître malheureux.
Pleurons sur ses enfants : ah ! ses enfants, peut-être,
Ont un sort encor plus affreux.
La source de nos pleurs ne peut être tarie :
Que son ombre en soit attendrie.
Mêlons, mêlons nos pleurs à ces libations
Qu'Électre vient répandre
Sur cette auguste cendre,
Près de qui le destin veut que nous gémissions.
O grand Agamemnon ! du séjour des ténèbres,
Entends nos cris funèbres !
Le malheur trop long-temps s'est reposé sur nous :
Que sur nos ennemis désormais il s'arrête.
Je dévoue aux enfers, à la mort, à tes coups,
Leur criminelle tête.
Qui sera ton vengeur ? qui nous sauvera tous ?
O Mars, de sang insatiable !
O Mars, c'est à toi de frapper.
Descends, prends dans tes mains ce glaive inévitable
Qui vient moissonner le coupable
Au moment qu'il croit échapper.

15. Les *Euménides* sont ainsi nommées d'après le chœur composé de Furies qui poursuivent Oreste. Ces divinités infernales représentent, par une ingénieuse allégorie, les tourments qui déchirent la conscience du coupable.

La première scène des Euménides est dans le temple d'Apollon, à Delphes. Les Furies sont endormies au fond du sanctuaire, et laissent un moment respirer Oreste, leur victime. Ce sommeil est allégorique, dit M. Schlegel; il prouve que le sanctuaire de la religion est le seul asile où un cœur coupable puisse trouver un soulagement momentané à ses maux.

Mais à peine Oreste, par le conseil du dieu, s'est-il mis en route pour Athènes, où il doit subir devant l'Aréopage un jugement solennel, que le spectre de Clytemnestre apparaît; les Furies se réveillent et elles poursuivent le meurtrier avec un nouvel acharnement.

La scène change. L'acte suivant se passe à Athènes, devant le temple de Minerve. Cette violation de la triple unité est la plus importante que l'on trouve dans le théâtre grec.

Oreste, parvenu dans le sanctuaire de Minerve, brave encore une fois le courroux des déesses vengeresses. La Harpe s'en étonne : « Ce n'est pas, dit-il, l'Oreste que nous connaissons; car il leur parle de sang-froid *et avec beaucoup de bon sens.* Il ne paraît pas que ces Furies lui fassent grand mal, ni même grande peur. »

Ce sang-froid d'Oreste s'explique fort bien par une raison toute simple. Sous la protection de Minerve, le fils de Clytemnestre, tout criminel qu'il peut être, n'a rien à craindre jusqu'au jugement définitif. C'est l'Aréopage qui doit prononcer. On plaide le pour et le contre. Au reste, les raisonnements se balancent de telle manière, que les opinions sont partagées. Le nombre des boules blanches égale celui des boules noires. Dans cette incertitude, Minerve donne son suffrage en faveur de l'accusé, et il est absous [1]. Les Furies s'apaisent enfin, et il est décidé qu'on leur accordera dans le territoire de l'Attique un temple où elles seront adorées sous le titre d'EUMÉNIDES, c'est-à-dire les déesses bienveillantes.

16. Les *Suppliantes*, Ἱκέτιδες, sont ainsi nommées de ce que Danaüs et ses filles réclament et obtiennent la protection des Argiens, contre Ægyptus et ses fils. C'est une des plus faibles productions d'Eschyle, et sans doute l'une de ses premières tragédies; car le chœur y joue le principal rôle. Aussi le style lyrique s'y montre-t-il plus souvent que les autres.

[1] C'est en mémoire de cet événement, que l'on donnait toujours à l'accusé, dans les procès criminels, une boule blanche qui s'appelait le suffrage de Minerve (*Minervæ calculus*).

On trouve dans cette pièce beaucoup de tableaux attachants, une exposition claire, une action éminemment simple; les trois unités y sont observées.

On croit que les *Suppliantes* étaient la seconde pièce d'une trilogie, dont les deux autres avaient sans doute pour titres les *Égyptiens* et les *Danaïdes* : l'une où le poète aurait montré les fils d'Ægyptus tâchant de contraindre les Danaïdes à les épouser; l'autre où il aurait fait voir la vengeance exercée par les Danaïdes sur leurs époux.

ART. V. — SOPHOCLE.

1. Sophocle. — 2. Changement que Sophocle introduisit dans la tragédie. — 3. Caractère des pièces de Sophocle et en quoi il diffère d'Eschyle. — 4. Ouvrages qui restent de Sophocle. — 5. Idée d'Ajax furieux. — 6. Des Trachiniennes. — 7. De Philoctète. — 8. D'Œdipe roi. — 9. D'Œdipe à Colone. — 10. D'Antigone. — 11. D'Électre.

1. Sophocle d'Athènes, ou plutôt de Colone, bourg de l'Attique, avait quarante-deux ans quand Eschyle mourut. Ces deux poètes se disputèrent plusieurs fois le prix de la tragédie; et dans la première lutte de ces deux grands génies, la Fortune, *qui n'aime pas les vieillards,* se décida pour la jeunesse. La tragédie couronnée de Sophocle portait le nom de *Triptolème*.

A l'âge de seize ans, sa beauté le fit choisir pour mener le chœur des jeunes gens chargés d'exécuter la danse sacrée du péan, autour des trophées qu'on avait élevés après cette bataille de Salamine, où s'était distingué le courage d'Eschyle. A vingt-cinq ans, il donna des tragédies; vingt fois il obtint la palme; souvent il occupa la seconde place; jamais il ne descendit à la troisième. Des succès toujours croissants signalèrent ses pas dans cette carrière, qu'il poursuivit au delà de sa quatre-vingtième année. Octogénaire, il fut accusé, par un fils ingrat du premier lit, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison. Pour toute réponse, il lut à ses juges son *Œdipe à Colone,* qu'il venait d'achever. Le tribunal se sépara, frappé d'admiration, et tous les assistants reconduisirent Sophocle en triomphe dans sa maison.

Quoique plus âgé qu'Euripide de dix-sept ans, il lui survécut de quelques mois.

2. Sophocle introduisit plusieurs changements dans la tragédie, entre autres, un troisième acteur. Il perfectionna aussi ce qu'avait amélioré Eschyle, et plus que lui encore il diminua l'importance du chœur, en le réduisant au rôle de simple spectateur, attentif, mais ne prenant point part aux événements qui se passent sous ses yeux. En abrégeant le rôle du chœur, il augmenta le nombre des *épisodes*, ou ce qu'on appelle improprement actes, donnant à l'acteur tout ce qu'il enlevait aux discours et aux raisonnements du chœur.

3. Sophocle a été appelé l'*Homère de la tragédie*, parce qu'il y tient le premier rang, et l'*Abeille attique*, à cause de la riche harmonie de ses vers. Dans ses pièces, l'action est toujours nouée avec art et la catastrophe préparée de loin. Son dialogue est plus serré, plus suivi, plus intéressant que celui d'Eschyle; ses caractères sont grands et héroïques; mais ils ne s'élèvent pas, comme ceux de son devancier, au dessus de l'humanité. Il n'a guère de rivaux dans l'art de traiter les passions, de les développer et de remuer les âmes. Ses personnages parlent toujours le langage convenable aux sentiments, aux intérêts divers qui les agitent; jamais leur style n'est boursoufflé et ne sort des bornes de la nature.

Eschyle montre surtout dans ses tragédies l'influence de la fatalité; Sophocle, au contraire, cherche surtout à montrer l'effet des passions humaines, quoiqu'il n'abandonne point entièrement le rôle du Destin. De cet objet du poète dérivent les développements qu'il donne à la fable et à ses caractères, et c'est aussi pour cela qu'au lieu de la terreur qui remplit le théâtre d'Eschyle, nous voyons dans celui de Sophocle dominer surtout la pitié.

4. Sophocle composa, dit-on, au delà de cent tragédies, nombre qui se réduirait probablement à soixante-dix, si l'on en retranchait celles de ses disciples. Il ne nous en reste que sept, toutes écrites par Sophocle après

sa cinquante-troisième année; ce sont : l'*Ajax furieux*, les *Trachiniennes*, *Philoctète*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone* et *Électre*.

5. Ajax, d'après Sophocle, indigné de n'avoir point obtenu les armes d'Achille [1], se leva de nuit et sortit de sa tente pour massacrer les Atrides avec Ulysse; mais Minerve, qui protégeait le roi d'Ithaque, égara la raison d'Ajax et détourna ses coups sur les troupeaux qui faisaient partie du butin de l'armée. Lorsqu'il fut rassasié de carnage, il emmena dans sa tente quelques uns de ces animaux, croyant emmener Ulysse, qu'il veut déchirer à coups de fouet : de là le titre de la pièce, Αἴας μαστιγοφόρος, *Ajax armé du fouet*, c'est-à-dire *Ajax furieux*. La fureur d'Ajax, sa mort et la dispute qui s'éleva à l'occasion de ses funérailles, tel est le sujet de cette tragédie.

Cette pièce se divise en cinq parties. La première comprend l'exposition, et nous montre l'égarement d'Ajax (v. 1-200); la deuxième, le retour d'Ajax à la raison, son désespoir et la résolution qu'il prend de se donner la mort (v. 200-646); la troisième, la ruse employée par Ajax pour se tuer, et la nouvelle envoyée par Teucer pour le sauver (v. 647-815); la quatrième, la mort d'Ajax, et le commencement de la dispute au sujet de sa sépulture (v. 816-1223); la cinquième, la suite de cette dispute et les funérailles d'Ajax.

Ajax, avant de se tuer, prononce un beau monologue. La Harpe, qui l'a traduit en vers, le trouve trop long pour notre scène; mais il fait remarquer en même temps l'importance que les anciens attachaient aux dernières paroles d'un mourant, *novissima verba*. On pourrait ajouter que le suicide d'Ajax n'est pas l'effet d'un mouvement soudain, et que, comme il a pris de sang-froid la résolution de mourir, on peut sans invraisemblance lui prêter un assez long discours. Enfin, ce morceau n'arrête point l'action et ne suspend point l'intérêt. Il ne renferme d'ailleurs rien d'inutile, et les idées y sont disposées de la manière la plus naturelle et la plus heureuse. Le voici :

[1] Traité de littérature, *rhétorique et éloquence*, p. 57.

Oui, le glaive est tout prêt : il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans des rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuiera mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui, seul remède aux horreurs de mon sort,
Rend un dernier service à qui cherche la mort.
O vous! ô dieux puissants! exaucez ma prière,
Je ne demande pas une faveur trop chère;
Mais au moins dans l'instant où je perdrai le jour,
De Teucer, en ces lieux, Dieux, hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, et qu'il rende à la terre
Le cadavre sanglant de son malheureux frère;
De peur qu'un ennemi, prévenant ses secours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maïa, qui sur la rive sombre
Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes assoupis.
Vous, filles de la Nuit, déités implacables,
Qui, la torche à la main, poursuivez les coupables,
Ministres des enfers, dont le regard vengeur
Observe incessamment le crime et le malheur,
Je vous invoque ici, puissantes Euménides!
Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.
Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris
Insulte à mon trépas : payez-leur en le prix.
Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
La main de leurs parents tranche leur destinée;
Que les Grecs soient punis et leur camp ravagé;
N'en épargnez aucun, tous ils m'ont outragé!
Soleil, arrête-toi dans ta course divine;
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine,
Raconte à Télamon, chargé du poids des ans,
Et les destins d'Ajax et ses derniers moments.
Oh! combien ce récit va frapper sa vieillesse!
Oh! qu'il va de ma mère affliger la tendresse!
J'entends ses cris perçants, sa lamentable voix.....
Je te parle, ô Soleil, pour la dernière fois :
Pour la dernière fois mon œil voit ta lumière.
O mort! ô mort! approche et ferme ma paupière;
Approche, ton aspect ne peut m'épouvanter.
A jamais avec toi je m'en vais habiter.
O jour! ô Salamine! ô terres paternelles!
Fleuves sacrés, et vous, mes nourrices fidèles!
Noble peuple d'Athène, à mon sang allié!

Troie, où, pour mon malheur, les dieux m'ont envoyé,
Vous que ma voix appelle à cette dernière heure,
Recevez mes adieux, il est temps que je meure,
Que je termine enfin ma plainte et mes revers;
Mon ombre va chercher du repos aux enfers.

Après la mort d'Ajax, la pièce serait finie pour nous. Elle ne l'est pas pour les Grecs, et l'intérêt dramatique se poursuit. Il s'agit de savoir si l'on rendra les honneurs funèbres au guerrier qui a offensé les dieux par son impiété et mis le comble à son crime par un suicide. Ce point était de la plus haute importance dans le système religieux des Grecs. Ménélas défend à Teucer d'ensevelir Ajax : Teucer répond avec une noble fierté aux ordres arrogants de Ménélas. Après cette scène d'une admirable vivacité, Ménélas sort en menaçant, Teucer s'éloigne aussi, et le chœur reste sur le théâtre. Bientôt commence une scène non moins vive entre Agamemnon et Teucer. Ulysse termine enfin la dispute par son entremise généreuse, en faisant sentir aux Atrides combien il est odieux de montrer tant d'acharnement contre un ennemi mort. Tout le monde se retire, et Teucer rend les derniers devoirs au corps du malheureux Ajax.

Poinsinet de Sivry a composé un *Ajax* où il n'a rien imité de Sophocle, et l'on s'en aperçoit bien; car tout est si mauvais, et surtout la peinture des mœurs est si ridicule dans ce roman dialogué, qu'il mérite à peine d'être nommé.

6. Les *Trachiniennes*, Τραχίνιαι.

Le sujet de cette pièce est la mort d'Hercule, causée par la jalousie de Déjanire et la fatale robe de Nessus. La scène est à Trachine, et de jeunes filles amies de Déjanire forment le chœur.

On peut diviser les Trachiniennes en cinq parties. La première comprend les inquiétudes de Déjanire, rassurée bientôt par le retour de son époux (v. 1-224); la deuxième, la connaissance de l'infidélité d'Hercule, épris de la jeune Iole; la troisième, l'envoi de la fatale tunique; la quatrième, les inquiétudes de Déjanire et les premiers

effets que produit le funeste présent; la cinquième, la catastrophe, c'est-à-dire la mort de Déjanire et celle d'Hercule sur un bûcher du mont Œta.

Le passage où la nourrice de Déjanire raconte la mort de sa maîtresse paraît avoir fourni à Virgile le modèle des vers où il peint la mort de Didon (*Æn.*, IV, 645) :

Ὅπως δ' ἐτέλεσε τοῦτ', ἐπενθοροῦσ' ἄνω
'Καθέζετ' ἐν μέσοισιν εὐναστηρίοις,
Καὶ δακρύων ῥήξασα θερμὰ νάματα
Ἔλεξεν· Ὦ λέχη τε καὶ νυμφεῖ' ἐμὰ,
Τὸ λοιπὸν ἤδη χαίρεθ', ὡς ἔμ' οὔ ποτε
Δέξεσθ' ἔτ' ἐν κοίταισι ταῖσδ' εὐνήτριαν.

(V. 919.)

Les plaintes d'Hercule renferment deux sentiments: l'un de la douleur physique, l'autre de la douleur morale. Ce dernier se présente sous deux formes : Hercule déplore son ancien état, comparé à celui où il se trouve aujourd'hui, et il se plaint de ce qu'il appelle le crime de Déjanire (v. 1048-1115).

Cicéron a traduit en vers latins une partie de ces plaintes : « Quas hic voces apud Sophoclem in Trachiniis edit! cui cùm Dejanirâ sanguine Centauri tinctam tunicam induisset, inhæsissetque ea visceribus, ait ille (*Tusc.*, II, 8) :

O multa dictu gravia, perpessu aspera
Quæ corpore exantlavi, atque animo pertuli!
Nec mihi Junonis terror implacabilis
Nec tantùm invexit tristis Eurythæus mali
Quantùm una vecors OEnei partu edita.
Hæc me irretivit veste furiali inscium,
Quæ lateri inhærens morsu lacerat viscera,
Urgensque graviter pulmonum haurit spiritus;
Jam decolorem sanguinem omnem exsorbuit.
Sic corpus clade horribili absumptum extabuit:
Ipse illigatus peste interimor textili.
Hos non hostiiis dextra, non terrâ edita
Moles gigantum, non biformato impetu
Centaurus ictus corpori inflixit meo,
Non Graia vis, non barbara ulla immanitas,
Non sæva terris gens relegata ultimis,
Quas peragrans, undique omnem hinc feritatem expuli;

Sed femineâ vi, femineâ interimor manu.
O nate, verè hoc numen usurpa patri,
Nec me occidentem matris superest claritas.
Heu! arripe ad me manibus abstractum piis.
Jam cernam, mene, an illam potiorem putas.
Perge, aude, nate, illacryma patris pestibus :
Miserere. Gentes nostras flebunt miserias.
Heu! virginalem me ore ploratum edere,
Quem vidit nemo ulli ingemiscentem malo.
Sic feminata virtus afflicta occidit.
Accede, nate, assiste, miserandum adspice
Eviseratum corpus lacerati patris.
Videte, cuncti; tuque cœlestum sator,
Jace, obsecro, in me vim coruscam fulminis.
Nunc, nunc dolorum anxiferi torquent vertices;
Nunc serpit ardor. O antè victrices manus,
O pectora, o terga, o lacertorum tori!
Vestrone pressu quondam Nemæus leo
Frendens efflavit graviter extremum halitum ?
Hæc dextra Lernam tetram, mactatâ excetrâ,
Placavit : hæc bicorporem afflixit manum :
Erymanthiam hæc vastificam abjecit belluam :
Hæc a tartareâ tenebricâ abstractum plagâ
Tricipitem eduxit hydrâ generatum canem ;
Hæc interemit tortu multiplicabili
Draconem, auriferam obtectu observantem arborem;
Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam nostris spolia cepit laudibus.

Racine le fils a mis ces plaintes en vers français :

Plus barbare pour moi qu'Eurysthée et Junon,
O fille d'OEneus, quelle est ta trahison !
Et quels sont les tourments dont tu me rends la proie,
Par le fatal présent que ta fureur m'envoie!
Tu m'as enveloppé de ce voile mortel,
Ce voile que pénètre un poison si cruel,
Voile affreux qu'ont tissu Mégère et Tisiphone.
Tout mon sang enflammé dans mes veines bouillonne.
Je succombe, je meurs, brûlé d'un suc caché
Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché.
Ainsi ce que n'ont pu, dans l'horreur de la guerre,
Centaure ni géants, fiers enfants de la terre,
Ce que tout l'univers n'osa jamais tenter,
Une femme le tente et va l'exécuter.
Mon fils, soutiens ton nom : ton amour pour ton père
Doit effacer en toi tout amour pour ta mère.

Va chercher, va saisir celle qui m'a trahi ;
Traîne-la jusqu'à moi, va, cours et m'obéi.
Cours venger..... Mais hélas! que fais-je, misérable!
Je pleure, et jusqu'ici d'un front inébranlable,
De tant d'affreux revers j'ai soutenu l'horreur.
Mon fils, de ce poison vois quelle est la fureur!
Ose approcher, et vous, accourez tous ensemble,
Peuples, que dans ces lieux mon malheur vous rassemble.
Contemplez en moi seul tous les tourments divers.
Ah! précipite-moi dans le fond des enfers,
Termine par ta foudre et ma vie et ma honte,
Grand Dieu! témoin des maux dont l'excès me surmonte.
Qu'est devenu ce corps que j'ai reçu de toi?
Mes membres t'offrent-ils quelque reste de moi?
Non, cette main si faible et presque inanimée,
N'est plus la main fatale au lion de Némée.
Est-ce donc là ce bras de Cerbère vainqueur,
Ce bras dont le Centaure éprouva la vigueur,
Ce bras qui fit tomber le monstre d'Erymanthe,
L'hydre contre mes coups sans cesse renaissante,
Et l'affreux surveillant de ce fruit renommé;
Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais désarmé, etc.

Ovide, dans ses Métamorphoses (IX, V. 145-204), a traité les plaintes d'Hercule. Le héros n'y dit rien qui ait rapport à Déjanire; ses douleurs physiques y sont faiblement exprimées, et tout le morceau roule sur la deuxième idée de Sophocle. D'ailleurs Ovide, oubliant son sujet, s'arrête en chemin pour faire la revue des travaux d'Hercule. Sophocle, au contraire, les enferme tous dans une seule phrase et les groupe tous autour d'un même verbe (v. 1091-1102). Ovide s'épuise à chercher des vers ingénieux. Ce morceau présente une foule de circonstances insignifiantes; les transitions en sont froides et forcées; enfin on y trouve des contradictions, comme lorsqu'Hercule prononce ces mots, *et sunt qui credere possint esse deos*, après avoir invoqué Jupiter. Le style est inconvenant, hérissé de traits et d'antithèses.

Sénèque a imité les Trachiniennes dans son *Hercules furens*. Les plaintes d'Hercule ne comprennent pas moins de cent soixante-dix vers. Il y débite les bravades les plus ridicules; il s'étonne de ses pleurs (v. 1264) et il répète la même idée sous neuf formes différentes. Le commen-

cement de la deuxième scène est simple et naturel, ce qui n'est pas ordinaire à Sénèque; et Racine l'a imité dans Phèdre, lorsque Thésée s'écrie :

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage, etc.

Si l'on en excepte quelques beaux vers, l'Hercule furieux du poète latin est un vrai chef-d'œuvre d'absurdité.

Rotrou, dans son *Hercule mourant*, n'a guère fait que traduire Sénèque. Nous en avons cité un morceau dans le Traité de Littérature (*style et composition*, p. 346).

Ovide, dans son héroïde de Déjanire à Hercule, ne s'arrête qu'à peindre des circonstances, tandis qu'il indique à peine les sentiments. La transition de la première à la deuxième partie de l'héroïde est ridicule. Déjanire nous avertit tout-à-coup qu'elle reçoit la nouvelle de la mort de son époux, et elle continue à lui écrire pour se justifier du crime dont elle semble coupable :

Sed qui ego hæc refero? Scribenti nuntia venit
Fama, virum tunicæ tabe perire meæ.
(*Epist.*, IX.)

7. *Philoctète*, Φιλοκτήτης.

Les Grecs, passant dans l'île de Chrysa, voulurent, d'après un oracle, offrir un sacrifice à Minerve, dont l'autel était caché sous la terre. Philoctète, occupé à le chercher, fut mordu par un serpent monstrueux, et l'infection qui s'exhalait de sa plaie força les Grecs de l'abandonner dans l'île de Lemnos. Cependant, tandis qu'ils étaient sous les murs de Troie, un deuxième oracle leur apprit que la ville ne pouvait être prise sans les flèches d'Hercule, dont Philoctète était en possession. Les Grecs envoyèrent Ulysse à Lemnos pour ramener Philoctète, et c'est ici que commence la tragédie de Sophocle.

Ce sujet est important, puisqu'il s'agit de ramener un homme qui peut seul décider de la prise d'une ville que les Grecs assiégent depuis dix ans; il est intéressant, puisque c'est le plus grand ennemi de Philoctète qui s'est chargé de le ramener. Mais comme Ulysse ne peut d'abord se présenter lui-même à Philoctète, qui l'abhorre,

Sophocle, par le choix le plus heureux, a introduit Néoptolème ou Pyrrhus, le fils d'Achille, dont le caractère franc et généreux contraste avec l'habile dissimulation d'Ulysse.

Cette pièce se compose de cinq parties, ou de cinq situations distinctes. Ulysse a des obstacles à vaincre, et le plus redoutable est dans le caractère même du héros qu'il a choisi pour seconder ses desseins; il en triomphe, et c'est là une première situation (v. 1-218). Néoptolème abuse Philoctète en lui disant qu'il est malheureux et étranger comme lui; deuxième situation (v. 219-518). Philoctète est saisi au moment du départ par un accès douloureux, circonstance qui forme le nœud de la pièce, puisque la pitié qu'inspirent à Néoptolème les souffrances de Philoctète, engage le fils d'Achille à lui parler avec franchise; troisième situation (v. 519-864). Ulysse arrive au moment où Néoptolème va rendre à Philoctète ses armes et parvient à emmener le fils d'Achille; quatrième situation (v. 865-1217). Enfin, dans la cinquième partie, Néoptolème de retour essaie de fléchir l'inexorable Philoctète, et l'apparition d'Hercule vient trancher ce nœud si difficile. Cette pièce, d'une admirable simplicité, est donc en même temps très variée; toutes les ressources naissent de l'adresse d'Ulysse, tous les obstacles du ressentiment de Philoctète et de la candeur de Néoptolème.

Le personnage de Philoctète est éminemment théâtral. C'est un homme justement aigri par l'injustice, et sa fermeté tient à ce sentiment plutôt qu'à une inflexibilité naturelle. Mais Philoctète n'est-il pas infidèle à cette fermeté dans l'excès de ses douleurs physiques? C'était l'opinion de Cicéron (*Tusc.* II, c. 23, et *de fin. bon. et mal.*, II, c. 29) :

Turpe putandum est, non dico dolere, sed saxum illud Lemnium clamore Philoctetæo funestare :

> Quod ejulatu, questu, gemitu, fremitibus
> Resonando mutum, flebiles voces refert.

Cette critique porte à faux. Quoique Philoctète laisse

voir combien sa souffrance est cruelle, il ne cesse de lutter contre elle avec courage, et nous voyons toujours le combat à côté de la douleur. Ce spectacle est donc moral, et l'on peut dire, contre l'opinion de l'orateur, qu'il est incapable d'amollir l'ame.

Quant au dénoûment, on a prétendu qu'il n'est pas vraisemblable. Cette critique n'est pas non plus fondée. Ce n'est point ici que le dieu n'est qu'une machine; Hercule n'est rien moins qu'étranger à la pièce; sans cesse il est question de lui; la possession de ses flèches est le nœud principal de l'intrigue; le héros est son compagnon, son ami, son héritier; Philoctète a résisté et a dû résister à tout : qui l'emportera enfin de la Grèce ou de lui? et qui tranchera plus dignement ce grand nœud, qu'Hercule lui-même? De plus, ne voit-on pas avec plaisir que Philoctète, jusqu'alors inflexible, ne cède qu'à la voix d'un demi-dieu, et d'un demi-dieu son ami. C'est bien ici qu'on peut appliquer le précepte d'Horace, qui peut-être même pensait au *Philoctète* de Sophocle, quand il a dit :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Châteaubrun a fait un *Philoctète* qu'on a vanté surtout pour sa ressemblance avec celui de Sophocle. Il est impossible de mériter moins les louanges. Le sujet y est entièrement défiguré; chez lui, Philoctète est blessé par une flèche empoisonnée que lui a lancée un Troyen; cette idée est absurde; car, s'il n'y a point de merveilleux dans sa blessure, comment a-t-il pu vivre dix ans dans cet état? Auprès de Philoctète sont sa fille et la nourrice de sa fille; il cède à l'éloquence d'Ulysse après lui avoir quelque temps résisté. Le rôle de Néoptolème n'est pas moins altéré. Il aime la fille de Philoctète et n'agit que dans l'intérêt de sa passion. Ulysse parle beaucoup plus qu'il n'agit. Enfin cette pièce est un modèle de ridicule et de mauvais goût.

Fénelon, des *Trachiniennes* et de *Philoctète* réunis a composé le livre le plus intéressant peut-être de son

Télémaque. Il s'est permis seulement quelques changements indispensables dans la situation où il plaçait son héros.

La Harpe a traduit la pièce de Sophocle, excepté la scène du marchand (v. 542 et s.) et les chœurs qu'il a retranchés. L'action est fort adroitement coupée pour la scène française. Il a beaucoup profité des morceaux traduits par Fénelon; mais il les a affaiblis, et en général, on trouve dans son ouvrage de la fidélité, mais de la faiblesse. Nous en avons cité plusieurs morceaux dans le Traité de littérature (*style et composition*, p. 218, 223 et 367).

8. *Œdipe roi*, Οἰδίπους τύραννος.

Le sujet de cette pièce est la reconnaissance d'Œdipe, reconnaissance qui ne s'opère pas moins par le caractère de ce personnage que par la force du Destin.

Cette pièce peut se diviser en cinq actes. — Dans le 1er (v. 1-215), Œdipe promet de punir l'assassin de Laïus; dans le 2e (v. 216-512), le devin Tirésias, qu'il consulte, lui dévoile qu'il est lui-même le meurtrier de son père; le 3e (v. 513-910), comprend la double confidence, ainsi nommée, parce qu'en même temps qu'Œdipe reçoit celle de Jocaste, il lui apprend aussi la fatale prédiction que lui fit l'oracle de Delphes, lorsqu'il voulut s'assurer s'il était véritablement fils de Polybe, roi de Corinthe; dans le 4e (v. 911-1222), Œdipe apprend sa naissance et son crime involontaire; le 5e est consacré au récit de la mort de Jocaste et de la fureur d'Œdipe qui va s'exiler.

L'*Œdipe roi* est regardé non seulement comme le chef-d'œuvre de Sophocle, mais aussi, sous le rapport du choix et de la disposition de la fable, comme la plus belle tragédie de l'antiquité.

Cependant elle a été l'objet de plusieurs critiques. Voltaire blâme Sophocle d'avoir introduit Œdipe se nommant lui-même :

Αὐτὸς ὧδ' ἐλήλυθα

Ὁ πᾶσι κλεινὸς Οἰδίπους καλούμενος.

(V. 7.)

Oui, je suis cet OEdipe, au loin si renommé.

Ces paroles d'Œdipe ne sont pas plus inconvenantes que celles d'Agamemnon dans Racine :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

« Le grand-prêtre a tort de faire à Œdipe la description « de la peste qui désole Thèbes, puisqu'il doit la con« naître aussi bien que lui. » Ce n'est point un récit que Sophocle met dans la bouche du grand-prêtre ; la douleur aime à s'épancher, et il est naturel que le Thébain retrace vivement l'horreur des maux qui l'environnent. Aussi Œdipe lui répond-il :

Γνωτὰ κοὐκ ἄγνωτά μοι
Προσήλθεθ' ἱμείροντες. Εὖ γὰρ οἶδ' ὅτι
Νοσεῖτε πάντες, καὶ νοσοῦντες, ὡς ἐγὼ
Οὐκ ἔστιν ὑμῶν ὅστις ἐξ ἴσου νοσεῖ.

« La pièce devait finir aux révélations de Tirésias. » Mais elles n'ont rien de si clair qu'Œdipe ne puisse absolument pas s'y méprendre. D'ailleurs il se croit le fils de Polybe ; de plus, dès l'origine il soupçonne du meurtre Créon et Tirésias ; deux choses qui l'empêchent de faire des retours sur lui-même, et de se reconnaître dans le meurtrier de Laïus.

La scène de la double confidence a été aussi critiquée. « Comment Œdipe, uni depuis si long-temps à Jocaste, « pouvait-il ignorer les ciconstances du meurtre de « Laïus, et comment supposer qu'il ait négligé jusqu'à « ce jour de rechercher le coupable? »

Œdipe n'ignore pas absolument ces circonstances ; mais il n'en est pas plus instruit que les autres Thébains ; s'il interroge Tirésias, Jocaste, Phorbas avec tant d'empressement, c'est qu'il espère obtenir de nouveaux détails, éclaircir ceux qu'il possède ; persuadé qu'il ne doit rien négliger dans une affaire qui intéresse ses soupçons contre Créon et sa tranquillité personnelle.

S'il a jusqu'ici négligé de rechercher le coupable, c'est qu'étranger dans Thèbes et mal informé, il a été, comme il le dit lui-même, arrêté par le défaut d'indices (v. 219):

Ἀ'γὼ ξένος μὲν τοῦ λόγου τοῦδ' ἐξερῶ,
Ξένος δὲ τοῦ πραχθέντος· οὐ γὰρ ἂν μακρὰν
Ἴχνευον αὐτὸς, μὴ οὐκ ἔχων τι σύμβολον.

La négligence des Thébains à découvrir le meurtrier excuse celle d'Œdipe, et c'est sur cette négligence que la pièce est fondée.

Le cinquième acte a paru inutile à plusieurs critiques. On y remarque deux parties : 1° la mort de Jocaste et le châtiment d'Œdipe; 2° les plaintes de ce prince malheureux. La pièce devait s'arrêter sans doute à la première; mais la seconde tempère, par son pathétique touchant, l'horreur de la catastrophe. Corneille, dans son *Œdipe*, a rejeté sur la délicatesse des dames le scrupule qui l'avait empêché de montrer Œdipe tout sanglant sur la scène. Voltaire, qui ne l'y a pas montré non plus, en témoigne un vif regret dans son commentaire sur Corneille.

Voici cette scène. Œdipe recommande ses fils à Créon qui va régner pendant leur minorité, et il demande ses deux filles qui sont encore dans l'enfance :

Que je les touche encor de mes mains paternelles!
Souffrez-moi la douceur de pleurer avec elles,
O généreux Créon! c'est mon dernier espoir.
Oui, que je les embrasse et je croirai les voir.
Que dis-je! Vous avez exaucé ma prière,
Vous avez eu pitié de ce malheureux père.
Ne les entends-je pas?

CRÉON.

J'ai prévenu vos vœux.

OEDIPE.

Ah! pour prix de vos soins, cher prince, que les dieux
Signalent envers vous leur bonté tutélaire,
Comme ils ont envers moi signalé leur colère!
Où sont-elles? Venez, venez, approchez-vous,
Mes filles, chers enfants, objets jadis si doux!

Touchez encor ces mains au crime condamnées,
Ces mains que contre moi j'ai moi-même tournées.
O mes filles! voyez, voyez mes maux affreux,
Ceux que je me suis faits, ceux que m'ont faits les dieux.
Vous pleurez! ah! plutôt, ah! pleurez sur vous-même!
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel destin vous attend au milieu des humains!
Enfants haïs des dieux, de combien de chagrins
Ils sèment sur nos pas le sentier de la vie!
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux, quelle fête, à quel festin sacré
Oserez-vous porter un front déshonoré?
Quels spectacles pour vous auront encor des charmes?
Vous n'en reviendrez point sans répandre des larmes.
Quand l'âge de l'hymen sera venu pour vous,
Quel père dans son fils voudra voir votre époux?
Qui voudra de mon sang partager les souillures?
Celui dont je suis né teignit mes mains impures.
L'inceste m'a placé dans le lit maternel,
Et vous êtes le fruit de ce nœud criminel.
Il faudra supporter l'affront de ces reproches;
Vous verrez les mortels éviter vos approches,
Et vous arriverez au terme de vos ans,
Sans connaître d'époux, sans nourrir des enfants.
(*A Créon.*)
O vous, le seul appui qui reste à leur misère,
Vous, fils de Ménécée, hélas! soyez leur père.
Elles n'en ont point d'autre; elles sont sans secours.
La honte, l'indigence, environnent leurs jours.
Des yeux de la pitié regardez leur enfance;
Vous ne les devez pas punir de leur naissance.
Donnez-moi votre main, gage de votre foi.
(*A ses filles.*)
Et vous qui pour jamais vous séparez de moi,
Je vous en dirais plus si vous pouviez m'entendre:
Mais que font les conseils dans un âge si tendre?
Adieu, puisse le Ciel fléchi par mes revers,
Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts!

L'impression que laisse la tragédie d'Œdipe n'est pas morale dans nos idées modernes; elle l'était chez les Grecs, et il n'en est pas ainsi de la pièce de Voltaire.

Sénèque, Corneille, Voltaire et Lamotte ont traité ce sujet.

Sénèque suit assez bien la morale de Sophocle; mais

il amplifie tout ce qu'il prend à son modèle. Ainsi il décrit la peste, le sacrifice, etc. On y trouve de beaux vers; mais les expressions sont trop recherchées, le dialogue est trop coupé et trop sentencieux.

Corneille s'est beaucoup éloigné du poète grec; il s'est attaché à expliquer ce qu'on ne s'explique pas facilement dans Sophocle. C'est un roman plein d'esprit, mais sans intérêt. La pièce est remplie par une intrigue d'amour, dont ces vers peuvent faire sentir le ridicule. C'est un amant qui s'exprime ainsi :

> Quelque ravage affreux que cause ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Cependant on trouve dans cette mauvaise tragédie des morceaux dignes de Corneille; tels sont le récit d'Œdipe racontant comment il devina l'énigme du Sphinx, et dont Voltaire a pris un vers :

> Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion.

et le passage sur la fatalité :

> Quoi! la nécessité des vertus et des vices,
> D'un astre impérieux doit suivre les caprices!
> Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
> Au plus bizarre effet de ses prédictions.
> L'ame est donc tout esclave; une loi souveraine
> Vers le mal ou le bien incessamment l'entraîne;
> Et nous ne recevons ni crainte ni désir
> De cette liberté qui n'a rien à choisir!
> Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
> Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
> Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
> C'est la faute des dieux et non pas des mortels.
> De toute la vertu sur la terre épandue,
> Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
> Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
> Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir,
> Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
> Que suivant que d'en haut leur bras la précipite!
> D'un tel aveuglement veuillez me dispenser.
> Le Ciel, juste à punir, juste à récompenser,
> Pour rendre aux actions leur peine et leur salaire,
> Doit nous prêter son aide et puis nous laisser faire!

ACTE III, scène 5.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir comment Voltaire a rendu précisément les mêmes idées dans un *Discours* sur la liberté générale de l'homme :

D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés !
Comment, sans liberté, serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses *brutes* ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser :
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice :
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice :
Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriwitz, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : « Je n'ai rien fait : Dieu seul en est l'auteur ;
Ce n'est pas moi, c'est lui *qui manque à ma parole...* »
. . . .
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix,
Serait l'auteur du trouble et le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus, s'ils adoraient le diable ?

On retrouve dans ce morceau la brillante facilité de l'auteur; mais en général il paraît avoir étendu dans des vers harmonieux ce que Corneille a resserré dans des vers énergiques; et malgré le mérite de l'imitateur, la supériorité appartient ici toute entière à l'original, non seulement par l'invention, mais encore pour l'exécution.

Voltaire a fait un Œdipe à l'âge de vingt-quatre ans. Les critiques les plus sévères qu'on ait faites contre sa pièce sont de Voltaire lui-même. Sa tragédie renferme deux pièces bien distinctes; les comédiens exigèrent de lui les ridicules réminiscences d'amour de Jocaste et de Philoctète, qui déparent sa belle tragédie. En outre, les rôles de Jocaste et de Philoctète sont remplis de froides sentences, et Philoctète n'est qu'un fanfaron qui disparaît tout-à-coup à la fin du troisième acte, au moment

où il vient d'offrir à Œdipe son secours contre l'insolence du grand-prêtre. Ces trois premiers actes, dont la conception est si vicieuse, brillent du moins par le charme du style; les deux derniers sont admirables. La reconnaissance d'Œdipe est présentée d'une manière beaucoup plus frappante que dans Sophcle; mais la Harpe va trop loin, lorsqu'il donne la préférence au poète français sur le poète grec pour l'éloquence des transports d'Œdipe. La différence principale qui se trouve entre les deux poètes, est l'impression morale de la pièce. Sophocle parle du destin et de sa puissance; Voltaire, des dieux et de leur injustice, même à la fin de la pièce où se trouve ordinairement exprimée la moralité. Le but de la pièce de Sophocle est de montrer le triomphe des oracles malgré les vaines précautions des mortels le but de celle de Voltaire semble être de montrer les injustices des dieux envers la vertu. Jocaste n'est pas impie dans ses paroles; elle se contente de dire qu'Œdipe ne doit pas être trop effrayé des prédictions qu'on lui a faites, puisqu'on lui a prédit aussi des malheurs qui ne se sont pas accomplis. Dans Voltaire, elle prodigue des sentences contre les oracles et les prêtres. De toutes ces circonstances, il résulte que la pièce de Voltaire est complètement immorale.

Lamothe osa faire un Œdipe après Voltaire; il réussit à couvrir tous les défauts de vraisemblance qu'on pouvait reprocher aux autres Œdipes, et fit une pièce ingénieuse, mais froide et médiocre, qu'il remit ensuite en prose, peut-être pour la perfectionner.

9. *Œdipe à Colone*, Οἰδίπους ἐπὶ Κολωνῷ.

Dans l'Œdipe roi, ce malheureux prince, connaissant son horrible destinée, veut se bannir de Thèbes, mais il est retenu par l'empressement généreux de Créon. Bientôt ses douleurs perdent un peu de leur violence, il se calme et se repent des imprécations qu'il a lancées contre lui-même. Les Thébains, qui le regardent comme un sacrilége, et ses deux fils, Etéocle et Polynice, toujours divisés par la haine, mais réunis par le crime, chassent

impitoyablement le vieillard aveugle. Conduit par sa fille Antigone, il arrive à Colone, ville voisine d'Athènes, où régnait Thésée. C'est ici que commence la pièce.

Le sujet de cette pièce est Œdipe, mourant à Colone, et lui léguant son tombeau. Elle ne renferme point de péripétie, à moins qu'on n'appelle de ce nom le moment où Thésée délivre Œdipe des mains de Créon. Tout le reste est consacré à préparer la mort d'Œdipe. Dans le 1er acte (v. 1-548), Œdipe demande un asile à Colone; dans le 2e (v. 549-890), il l'obtient de Thésée; le 3e (v. 891-1248) renferme la tentative de Créon; le 4e (v. 1249-1578), celle de Polynice; enfin le 5e, la mort d'Œdipe près du temple des Euménides.

Il y a peu de pièces grecques où l'influence de la fatalité soit plus marquée; mais elle n'y a pas le même caractère que dans les autres. Elle ne poursuit plus le malheureux fils de Laïus; elle le console, elle le conduit doucement à la mort qui va terminer ses maux. Elle attribue à sa présence une importance qui l'agrandit et embellit ses derniers moments. L'ame d'Œdipe est devenue calme et tranquille; le temps qui s'est écoulé depuis ses derniers malheurs en a affaibli le souvenir et lui a rendu tout le sentiment de son innocence. Enfin il est environné des soins de ses filles chéries, Antigone et Ismène, et protégé par le roi d'Athènes.

Tous les caractères sont tracés avec supériorité. Celui d'Œdipe est admirable; le rôle d'Antigone est devenu le type de la piété filiale, et c'est en faire un assez bel éloge. Les remords, les sentiments élevés de Polynice, la tendresse qu'il montre à ses sœurs le rendent éminemment dramatique. Thésée est noble et héroïque; Créon, impitoyable et perfide. Le rôle d'Ismène est peut-être inutile.

L'Œdipe à Colone n'a point en général d'autre moralité que l'impression religieuse qui résulte du sujet, mais on y trouve une foule de moralités particulières : la sécurité d'une conscience pure au milieu des revers, les devoirs de l'hospitalité, l'amour filial, l'amour paternel et

beaucoup d'autres sentiments y sont peints des plus vives couleurs.

Les imprécations d'Œdipe sont célèbres. Polynice est venu le supplier, mais il n'en obtient pas de réponse. Le vieillard, assis sur la pierre, les yeux baissés, immobile, garde un morne silence. Ses deux filles, qui ont tant de droits sur son cœur, intercèdent pour le coupable, mais en vain. Le chœur alors prend la parole, et représente que Polynice est envoyé par Thésée qui exerce l'hospitalité envers Œdipe; qu'ainsi le vieillard, tout irrité qu'il est, ne peut refuser de lui répondre. Au grand mot d'hospitalité, si sacré chez les anciens, Œdipe sent qu'il est de son devoir de parler à celui que Thésée lui adresse; mais sa réponse est telle que ce long et terrible silence a dû la faire présumer :

Puisqu'il ose parler, puisqu'il faut le confondre,
En faveur de Thésée, oui, je vais lui répondre.
Si de Thésée ici vous n'attestiez les droits,
Polynice jamais n'eût entendu ma voix.
Mais ce coupable fils qui vient braver un père,
N'en remportera pas tout le fruit qu'il espère.
Perfide, c'est toi seul, c'est toi qui m'as banni;
Tu m'as chassé de Thèbe, et les dieux t'ont puni.
Tu ne peux maintenant, sans une honte amère,
Voir mes vêtements vils, souillés par la misère :
Ah! fils dénaturé! toi seul m'en as couvert.
Si tu souffres l'exil comme je l'ai souffert,
C'est de tes cruautés le prix trop légitime.
En voyant ton malheur, je rappelle ton crime.
Je vois deux fils ingrats que Némésis poursuit.
Barbare! en quel état tous deux m'ont-ils réduit!
Errant de ville en ville, aveugle, je mendie
L'aliment nécessaire à ma pénible vie;
Et je l'aurais perdue, hélas! depuis long-temps,
Si mes filles, prenant pitié de mes vieux ans,
Au dessus de leur sexe, au dessus de leur âge,
N'avaient de ma misère accepté le partage.
Je dois tout à leurs soins : leur tendre piété
Assiste ma vieillesse et ma calamité,
S'acquitte d'un devoir qui dut être le vôtre :
Voilà, voilà mon sang, et je n'en ai point d'autre.
Va contre Thèbes, va porter tes étendards;
Mais ne te flatte pas d'abattre ses remparts.

Vous tomberez tous deux au pied de ses murailles,
Et le champ des combats verra vos funérailles.
J'ai prononcé sur vous, en présence du ciel,
Les imprécations du courroux paternel;
Je les prononce encor; ma voix, ma voix funeste,
Appelle encor sur vous la vengeance céleste.
Mes filles, mes enfans qui m'ont su respecter,
Hériteront du trône où vous deviez monter,
Récompense trop juste, et que leur a promise
La justice éternelle, au haut des cieux assise,
Et tenant la balance auprès de Jupiter.
Pour toi, fuis de mes yeux; va, monstre! que l'enfer
Accumule, à ma voix, sur ta tête perfide
Tous les maux qu'il prépare à l'enfant parricide!
Fuis, remporte avec toi, remporte avec horreur,
Mes malédictions qu'entend le ciel vengeur;
Puisses-tu ne rentrer jamais dans ta patrie,
Exhaler sous ses murs ton exécrable vie,
Verser le sang d'un frère et mourir sous ses coups!
Et vous, dieux infernaux, vous que j'invoque tous,
Toi, plus terrible qu'eux, ministre de colère,
Ombre triste et sanglante, ô Laïus! ô mon père!
Et toi, dieu des combats, Mars exterminateur,
O Mars! qui dans leur sein as versé ta fureur;
Noires divinités de ce couple barbare,
Hâtez-vous, l'heure approche, entraînez-le au Tartare.
Reporte maintenant ma réponse aux Thébains;
Dis quels vœux j'ai formés pour deux fils inhumains.
Dis que je vais mourir; que pour votre partage,
Je vous laisse à tous deux cet horrible héritage.

Ce chef-d'œuvre ne ressemble à aucune autre tragédie. Outre l'intérêt des situations, il en avait un autre bien puissant pour les Ahéniens, puisque la pièce est remplie d'éloges d'Athènes, et que le lieu de la scène était précisément celui de la représentation. De plus, c'était la patrie de Sophocle; il avait 90 ans lorsqu'il fit jouer cette pièce, et c'était, comme on l'a vu; la réponse à des fils dénaturés. On trouve dans le *De finibus*, l. v, n° 2, de Cicéron, un morceau charmant sur Colone et Sophocle :

Naturâne nobis hoc datum dicam, an errore quodam: ut, quum ea loca videamus, in quibus memoriâ dignos viros acceperimus multùm esse versatos, magìs moveamur, quàm si quandò eorum ipsorum aut facta audiamus, aut scriptum aliquid legamus?

Nam me ipsum hùc modò venientem convertebat ad sese Coloneus ille locus, cujus incola Sophocles ob oculos versabatur; quem scis quàm admirer quàmque eo delecter. Me quidem ad altiorem memoriam OEdipodis hùc venientis, et illo mollissimo carmine, quænam essent ipsa hæc loca, requirentis, species quædam commovit, inanis scilicet, sed commovit tamen.

Ducis a fondu dans une seule tragédie les deux sujets d'Œdipe et d'Admète. Il feint qu'Œdipe arrive à la cour de ce prince au moment où les dieux demandent sa mort, et que, s'opposant au généreux dévouement d'Alceste, il s'offre pour lui en sacrifice. Cette conception est ingénieuse; mais l'intérêt est double et par conséquent nul. L'auteur a refait sa pièce en retranchant l'épisode d'Alceste; mais cette seconde tragédie n'est qu'une sorte de fragment où l'on ne retrouve pas d'ensemble. L'impression de l'Œdipe roi est calme; celle d'Œdipe chez Admète est sombre. Dans Sophocle, le culte des Furies est présenté sous des traits fort adoucis; dans Ducis, ce sont toujours les terribles déesses. Œdipe est calme et tranquille dans le poète grec; le poète français le représente presque entièrement semblable à l'Œdipe roi. Sophocle montre Œdipe inexorable aux prières de son fils; dans Ducis il se laisse fléchir. Les anciens attachaient un grand prix à l'inflexibilité; les poètes modernes nous représentent souvent des haines étouffées, des injures pardonnées, sans que le héros qui pardonne et qui oublie perde rien de sa grandeur. Cette révolution dans les idées est due à la morale du Christianisme.

Guillard a mieux réussi que Ducis dans son *Œdipe à Colone*.

10. *Antigone*, Ἀντιγόνη.

Le sujet d'Antigone est annoncé dans la pièce d'Œdipe lorsque Polynice dit à ses sœurs en les quittant :

> Ὦ τοῦδ' ὅμαιμοι παῖδες, ἀλλ' ὑμεῖς
> . . . . μή μ' ἀτιμάσητέ γε,
> Ἀλλ' ἐν τάφοισι θέσθε κἀν κτερίσμασι.
>
> (V. 1405.)

En effet, il ne s'agit ici que de la sépulture de Polynice. Créon, proclamé roi de Thèbes, après la mort des deux fils d'Œdipe, avait défendu d'ensevelir Polynice, pour le punir d'avoir porté la guerre civile dans sa patrie. Antigone, écoutant les inspirations de la piété plus que les conseils de la crainte, brava la défense de Créon, et tomba victime de son dévouement.

La marche de cette pièce est extrêmement simple. Divers obstacles s'opposent à l'exécution de l'arrêt porté par Créon contre Antigone : les représentations de son fils Hémon, dont la princesse est aimée, les plaintes de cette princesse elle-même, surtout les menaces de Tirésias qui l'ébranlent et triomphent de sa résolution, tout est inutile, et la malheureuse Antigone subit son sort. L'action se prolonge au delà des bornes, mais ce prolongement est nécessaire pour satisfaire un sentiment de juste indignation contre Créon; il faut qu'on le voie puni de sa barbarie, et puni dans ses plus chères affections, dans Hémon qui se donne la mort.

La Harpe regrette que Sophocle n'ait pas tiré plus de parti de l'amour d'Hémon pour Antigone. Outre que les anciens négligeaient ce ressort dramatique, le poète grec eût commis une faute de goût en s'arrêtant sur cette passion. Ce qui fait le sublime de sa pièce, c'est le sentiment de l'amour fraternel; tout autre sentiment aurait affaibli l'intérêt de la pièce. Antigone ne s'occupe que de son frère, et c'est seulement à l'approche d'une mort affreuse, lorsqu'on va l'enfermer dans la caverne fatale où elle doit périr de faim, qu'elle déplore sa mort prématurée, et le bonheur qu'elle devait goûter avec un époux si digne d'elle.

Antigone eut trente-deux représentations et valut à son auteur la préfecture de Samos; ce qui ne surprend pas, quand on réfléchit à l'importance que les anciens attachaient à la sépulture.

Le vieux Rotrou en a donné une imitation qui eut du succès dans son temps et qui n'est pas indigne de l'auteur de Venceslas.

Alfieri a aussi traité ce sujet en 1783; mais il est tombé, au sujet d'Hémon, dans la faute qu'a évitée Sophocle. Du reste, sa tragédie renferme des beautés du premier ordre et des passages de la plus grande élévation. Les Italiens lui reprochent de la dureté dans le style.

11. *Electre*, Ἠλέκτρα.

Le sujet de l'*Electre* de Sophocle est le même que celui des *Choéphores* d'Eschyle.

Poussé par un oracle et obéissant aux décrets du ciel, Oreste veut venger sur les meurtriers de son père et sur sa mère elle-même, la mort d'Agamemnon. Electre le soutient, l'encourage, et l'aide dans cette pieuse et criminelle entreprise :

Facto pius et sceleratus eodem.
(OVIDE.)

Cette pièce n'a pas d'action proprement dite. Les quatre premières parties ne contiennent autre chose que l'exposition et la ruse employée par Oreste pour arriver à sa vengeance; la cinquième contient la catastrophe. Mais elle est pleine de péripéties. Ainsi Electre, livrée d'abord au désespoir, reprend courage lorsqu'elle est instruite du songe de Clytemnestre (v. 417 et s.). Bientôt la fausse nouvelle de la mort d'Oreste la replonge dans la douleur (v. 673 et s.); elle baigne de ses pleurs l'urne qui est supposée contenir les cendres de son frère [1], et enfin son retour la porte au comble de la joie dans la scène touchante de la reconnaissance (v. 1224). Clytemnestre, troublée par un songe funeste, est rassurée par la fausse nouvelle de la mort d'Oreste, bientôt démentie par sa présence. Chrysothémis, d'abord affligée comme Electre, trouve ensuite un sujet de joie dans

[1] Aulu-Gelle rapporte que Polus, acteur célèbre, jouant le rôle d'Électre (suivant la coutume du théâtre ancien où les rôles de femmes étaient remplis par des hommes), fut tellement ému qu'il mouilla l'urne de larmes véritables : *Opplevit omnia, non simulacris neque imitamentis, sed luctu atque lamentis veris et spirantibus. Itaque cùm agi fabula videretur, dolor actitatus est* (l. VII, c. V).

les offrandes qu'elle a vues sur le tombeau d'Agamemnon (v. 893 et s.), et enfin l'arrivée d'Oreste redouble aussi son allégresse. Egisthe lui-même est d'abord plein de joie en apprenant la mort d'un ennemi; mais aussitôt il frémit en le voyant reparaître (v. 1450 et s.). De ces péripéties naissent tous les sentiments de la pièce; mais elles ne forment pas une action.

Les caractères n'y sont pas moins remarquables que les situations. Celui d'Electre, qui est le principal, est plein des plus beaux traits : souvenirs religieux pour son père, vigoureuse indignation contre ses meurtriers, amour fraternel pour Oreste. Cependant elle montre quelque dureté envers Chrysothémis, et les sentiments dénaturés qu'elle fait paraître lorsqu'on égorge sa mère ne peuvent inspirer que l'horreur. Eschyle n'est pas tombé dans ce défaut. Il faut dire encore que le caractère d'Oreste est froid et sans intérêt; il n'a pas un moment d'hésitation; il ne dit pas, comme dans Eschyle :

Πυλάδη, τι δράσω; μητέρ' αἰδέσθω κτανεῖν;

D'une autre part, il ne tue pas sa mère sur le théâtre comme dans Eschyle; il entre dans le palais pour la surprendre, et l'on entend ses cris. Egisthe arrive peu de temps après; un discours équivoque d'Electre lui fait croire que c'est Oreste lui-même dont il a trouvé le cadavre sanglant dans le palais. Il fait ouvrir les portes pour que le peuple assemblé soit convaincu de la mort de son ennemi. Oreste fond aussitôt sur lui l'épée à la main, et l'entraîne afin de l'égorger dans le lieu même où Agamemnon a perdu la vie.

Les modernes qui ont traité le sujet d'Electre (*v.* p. 137) ont négligé une scène du plus vif intérêt. Sophocle en a pris l'idée dans les Choéphores; mais il l'a exécutée d'une manière toute différente. Elle est plus terrible dans Eschyle; dans Sophocle, elle est plus touchante. Chez lui, c'est Chrysothémis qui s'est chargée des offrandes et des expiations de Clytemnestre. Cette mère coupable est effrayée d'un songe menaçant dont elle vou-

drait détourner le présage. Chrysothémis trouve Electre sur son passage, lui expose les terreurs de leur mère et le dessein qui l'amène. Electre, saisie d'horreur, la conjure de se refuser à un pareil emploi :

Ah ! ma sœur, loin de vous ce ministère impie !
Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie !
Voulez-vous violer tous les droits des humains ?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains
Des coupables présents d'une main meurtrière,
Des présents qu'ont souillés le meurtre et l'adultère !
Voyez ce monument : c'est à nous d'empêcher
Que jamais rien d'impur ne puisse en approcher.
Jetez, jetez, ma sœur, cette urne funéraire,
Ou bien, loin de ces lieux, cachez-la sous la terre ;
Et pour la retirer, attendez que la mort
De Clytemnestre un jour ait terminé le sort.
Alors reportez-la sur sa cendre infidèle :
Allez, de tels présents ne sont faits que pour elle.
Croyez-vous, s'il restait dans le fond de son cœur,
Après ses attentats, une ombre de pudeur,
Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime,
Vînt jusque dans sa tombe outrager sa victime,
Insulter à ce point les mânes d'un héros,
La sainteté des morts et les dieux des tombeaux ?
Et de quel œil, ô ciel ! pensez-vous que mon père
Puisse voir ces présents que l'on ose lui faire ?
Ah ! n'est-ce pas ainsi, quand il fut massacré,
Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré,
Comme si l'on eût pu dans le sein des eaux pures,
Laver en même temps le crime et les blessures !
Les forfaits à ce prix seraient-ils effacés ?
Ne le permettez pas, dieux qui les punissez !
Et vous, ma sœur, et vous, n'en commettez point d'autres ;
Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres.
Le désordre des miens atteste mes douleurs ;
Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.
Il m'en reste bien peu ; mais prenez, il n'importe.
Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
Joignez-y ma ceinture, elle est sans ornement :
Elle peut honorer ce triste monument.
Mon père le permet, il voit notre misère,
Lui seul peut la finir, etc.

La naïveté des mœurs grecques se montre ici toute

entière, et ce morceau pourrait trouver place dans une tragédie française.

Les modernes ont omis également la plainte d'Electre, lorsqu'elle tient l'urne d'Oreste entre ses mains. La voici :

O monument sacré du plus cher des humains!
Cher Oreste, est-ce toi que je tiens dans mes mains?
O toi, dont mes secours ont protégé l'enfance,
Toi que j'avais sauvé dans une autre espérance,
Est-ce ainsi que pour moi, depuis long-temps perdu,
Mon frère à mes regards devait être rendu!
Je devais donc de toi ne revoir que ta cendre!
Ah! qu'il eût mieux valu, dans l'âge le plus tendre,
Périr avec ton père, hélas! et du berceau
Descendre à ses côtés dans le même tombeau!
Et maintenant tu meurs, ô victime chérie,
Sous un ciel étranger et loin de ta patrie,
Loin de ta sœur!..... et moi, je n'ai pu sur ton corps
Prodiguer les parfums, les ornements des morts!
D'autres ont pris pour toi les soins que j'ai dû prendre;
D'autres sur le bûcher ont recueilli ta cendre!
Ces débris précieux, on les porte à ta sœur,
Dans une urne vulgaire enfermés sans honneur!
O malheureuse Électre! ô frivoles tendresses!
Inutiles travaux et trompeuses caresses!
Soigner tes premiers ans fut mon plus doux plaisir,
Et de mes propres mains j'aimais à te nourrir!
M'occupant de toi seul, j'ai rempli près d'un frère,
Le devoir de nourrice, et d'esclave et de mère.
Où sont-ils ces beaux jours, ces jours si fortunés!
Ah! la mort avec toi les a donc moissonnés,
Oreste! tu n'es plus!... et je n'ai plus de père!
Me voilà seule au monde; et ma barbare mère
Avec mes ennemis jouit de ma douleur!
Vainement à mes maux tu promis un vengeur;
Oreste a dans la tombe emporté mon attente.
Et qu'est-il aujourd'hui? rien qu'une ombre impuissante.
Que suis-je, hélas! moi-même, après l'avoir perdu,
Qu'une ombre, qu'un fantôme aux enfers attendu!
Mon frère, reçois-moi dans cette urne funeste;
D'Électre auprès de toi reçois le triste reste.
Les mêmes sentiments unissaient notre sort,
Soyons encor tous deux réunis par la mort.
La mort est secourable, et la tombe tranquille :
Ah! pour les malheureux il n'est point d'autre asile.

ART. VI. — EURIPIDE, ION, ACHÆUS, AGATHON, ETC.

1. Euripide. — 2. Rang qu'il occupe parmi les tragiques grecs. — 3. Comparaison d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. — 4. Ce en quoi Euripide a surtout réussi. — 5. Manière dont Euripide traite les femmes dans ses pièces. — 6. Prologues d'Euripide. — 7. Du chœur dans les pièces d'Euripide. — 8. Ce qui nous reste de ce poète. — 9. Idée d'Electre. — 10. D'Oreste. — 11. Des Phéniciennes. — 12. D'Andromaque. — 13. D'Iphigénie en Aulide. — 14. D'Iphigénie en Tauride. — 15. D'Hécube. — 16. Des Troyennes. — 17. De Médée. — 18. D'Hippolyte portant une couronne. — 19. D'Alceste. — 20. Des Suppliantes. — 21. Des Bacchantes. — 22. D'Hercule furieux. — 23. Des Héraclides. — 24. D'Hélène. — 25. De Rhésus. — 26. D'Ion. — 27. Le poète Ion. — 28. Achæus. — 29. Agathon. — 30. Poètes qu'il faut joindre au canon alexandrin.

1. Euripide de Salamine naquit le jour et l'année de la bataille de ce nom (480 avant J.-C.). Il était fils de Mnésarque, et d'une femme de basse condition qu'Aristophane appelle marchande de légumes, λαχανοπωλήτρια. Elève d'Anaxagore et de Prodicus, les plus habiles maîtres de philosophie et d'éloquence qu'Athènes possédât alors, il fut l'ami de Socrate, plus jeune que lui de quelques années.

Le sort funeste d'Anaxagore qui fut banni d'Athènes sous prétexte d'impiété, détourna son disciple d'enseigner lui-même la philosophie. Il se livra désormais au théâtre tragique, résolu d'y mettre dans la bouche de ses acteurs des maximes qu'il n'osait professer publiquement.

Dès l'âge de 18 ans, il fit ses premiers essais; il montra tant de dispositions pour la tragédie qu'il osa se mesurer avec Sophocle lui-même, et s'il ne l'égala pas, il obtint du moins d'être mis après lui parmi les tragiques grecs.

2. Aristophane assigne le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide. Cette décision, due à sa prévention et à sa haine contre ce dernier, était alors conforme à l'opinion des Athéniens. Quintilien est d'un avis tout contraire; il met Euripide à la tête de ses deux rivaux :

Illud quidem nemo non fateatur necesse est qui ad se agendum comparant, utiliorem longè Euripidem fore.—Le même critique ajoute que ceux mêmes qui trouvent le style d'Euripide moins grave, moins élevé, moins sublime enfin que celui de Sophocle, sont obligés de convenir

qu'il s'approche davantage du genre oratoire : *Magis accedit oratorio generi.* On reconnaît ici le rhéteur.

3. Aristote appelle Euripide τραγικώτατος, le *tragique des tragiques;* mais ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce que ses catastrophes sont presque toujours sanglantes, c'est parce qu'il peint les hommes tels qu'ils sont. Sophocle les avait peints tels qu'ils devaient être, et Eschyle, plus grands qu'ils ne peuvent être.

La prétention continuelle d'Euripide à émouvoir le fait tomber souvent dans le bas et le naïf. On trouve du pathétique dans Eschyle; mais il disparaît sous la terreur. Sophocle est plein des passages les plus touchants; mais chez lui le pathétique est tempéré par la noblesse des mœurs et des caractères. Euripide se sert rarement de la terreur; il ne donne pas de dignité à ses personnages, et voilà ce qui le rend tantôt naturel et touchant, tantôt familier et trivial. Il emploie souvent des moyens puérils pour émouvoir; aussi que de railleries n'eut-il pas à subir pour les haillons dont il couvrait ses héros. La vieillesse, la misère, les maux physiques, ce sont là ses ressorts ordinaires.

4. Euripide a montré moins de talent que Sophocle dans la disposition des sujets, dans la manière de conduire l'action et de ménager l'intérêt; mais cette négligence apparente, ce dessein d'imiter fidèlement la nature, ont un charme particulier, et donnent à ses tragédies un merveilleux effet. Il a réussi principalement à faire parler les passions, à mettre en jeu la sensibilité; fécond dans ses inventions, il tire des situations tragiques tout le parti imaginable. Son action a de la variété, et elle est toujours parfaitement développée. Son style est élégant et clair, harmonieux et coulant. On peut dire que ce poète a fixé la langue de la tragédie. Quelquefois la grâce de sa diction dégénère en affectation, et son élégance en une vaine abondance de paroles : deux défauts qui ont fourni aux poètes comiques de si fréquentes occasions de le parodier.

5. Euripide a prodigué dans ses pièces les sentences et les réflexions morales. Plus d'une fois il s'est déchaîné contre les femmes. Il relève curieusement les défauts de ce sexe, même dans ceux de ses ouvrages où il le représente sous le plus noble et le plus touchant aspect.

6. Inhabile à exposer clairement son sujet, à en conserver l'unité, Euripide fit précéder ses pièces de *prologues*, dans lesquels un des personnages de la tragédie ou quelque divinité expose le sujet et raconte ce qui a précédé le commencement de l'action. Voici comment s'exprime Iphigénie en paraissant toute seule sur le théâtre :

Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise, épousa la fille d'OEnomaüs, de laquelle naquit Atrée; d'Atrée naquirent Ménélas et Agamemnon; ce dernier épousa la fille de Tyndare, et moi Iphigénie, c'est de cet hymen que j'ai reçu le jour.

Après cette généalogie si heureusement parodiée par Aristophane[1], la princesse se dit à elle-même que son père la fit venir en Aulide sous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la sacrifier à Diane; et que cette déesse, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avait enlevée tout-à-coup et transportée en Tauride où règne Thoas, ainsi nommé à cause de son agilité comparable à celle des oiseaux. Enfin, après uelques autres détails, elle finit par raconter un songe

[1] Le héraut dit: Qui veut parler? — Moi. — Qui es-tu?

ΑΜΦΙΘΕΟΣ.

Ἀμφίθεος.

ΚΗΡΥΞ.

Οὐκ ἄνθρωπος;

ΑΜΦΙΘΕΟΣ.

οὐκ,
ἀλλ' ἀθάνατος. Ὁ γὰρ Ἀμφίθεος Θήμητρος ἦν,
καὶ Τριπτολέμου· τούτου δὲ Κελεὸς γίγνεται·
γαμεῖ δὲ Κελεὸς Φαιναρέτην τήθην ἐμὴν,
ἐξ ἧς Λυκῖνος ἐγένετ'· ἐκ τούτου δ' ἐγώ.

(*Acharn.*, v. 46.)

dont elle est effrayée, et qui lui présage la mort d'Oreste, son frère.

On ne peut voir dans ces prologues qu'un triste palliatif qui change le drame en une histoire et le rapproche de l'épopée. Les tragédies d'Euripide s'en rapprochent encore par les longs récits qu'elles renferment.

7. Sophocle avait su détacher le chœur de l'action, sans l'en séparer complétement et sans le rendre inutile; dans Euripide, le chœur n'est plus qu'un ornement superflu; les chants, des épisodes qui n'ont souvent aucun rapport avec l'action.

8. Des cent vingt drames de ce poète, il ne nous reste, indépendamment d'un drame satirique, le *Cyclope,* dont il sera parlé plus loin, que dix-huit tragédies dont l'authenticité n'est pas même universellement reconnue. Ce sont : *Hécube, Oreste,* les *Phéniciennes, Médée, Hippolyte, Alceste, Andromaque,* les *Suppliantes, Iphigénie en Aulide, Iphigénie en Tauride, Rhésus,* les *Troyennes,* les *Bacchantes,* les *Héraclides, Hélène, Ion, Hercule furieux* et *Electre.* On dit qu'il eut Céphisophon pour collaborateur dans quelques unes de ses pièces.

9. *Electre,* Ἠλέκτρα.

L'*Electre* d'Euripide est tellement inférieure aux deux tragédies de ses devanciers, qu'on a douté quelque temps qu'il en fût l'auteur.

On aperçoit partout dans sa pièce le besoin ou le désir d'innover. Il place la scène à la campagne, près d'Argos, où il suppose qu'Electre a été forcée de donner sa main à un cultivateur. Toutes les circonstances dépendent du hasard. Egisthe arrive, sans vraisemblance, au moment ou sa présence est nécessaire; si les deux époux avaient eu de quoi traiter leurs hôtes, le vieux gouverneur n'aurait pas paru et n'aurait pas fait reconnaître Oreste, etc. Ajoutez à cela un prologue traînant selon l'usage d'Euripide; une reconnaissance sans effet, un dénouement de comédie, dans lequel les Dioscures marient Electre à Pylade. Si l'invention et la conduite sont vicieuses, les caractères ne le sont pas

moins. Electre est d'une barbarie révoltante. Oreste vaut mieux, il inspire de l'intérêt; mais il est très maladroit d'en avoir répandu sur les rôles d'Egisthe et de Clytemnestre.

Crébillon, Voltaire, Alfieri ont traité le sujet d'Electre; mais ils s'éloignent des anciens par deux différences remarquables. La première, c'est qu'au lieu d'offrir aux spectateurs un parricide volontaire, ils ont adouci l'horreur du sujet en supposant que le cœur d'Oreste ne fut pas complice du crime de sa main; la deuxième, c'est qu'ils ont imaginé, surtout Voltaire, une intrigue plus compliquée. Dans les tragiques grecs, le dessein d'Oreste s'accomplit sans obstacle; aussi leurs pièces n'ont-elles pas l'intérêt de curiosité. Dans les Electres modernes, au contraire, on voit une espèce de lutte établie entre Egisthe et Oreste. Le tyran est représenté soupçonneux, ennemi implacable d'Oreste dont il a proscrit la tête. Il faut avouer que dans les pièces grecques, cette facilité qu'Oreste trouve à tuer Egisthe dans son palais, au milieu d'Argos, porte un caractère d'invraisemblance. Euripide l'avait senti, et ce qu'il a supposé pour remédier à cet inconvénient, n'est pas moins invraisemblable. Les modernes ont à la fois conservé la vraisemblance et fait naître un nouvel intérêt.

L'Hamlet de Shakespeare et de Ducis a beaucoup de rapport avec l'Electre. La Sémiramis de Voltaire réunit le sujet d'Hamlet et d'Oreste. Celle de Crébillon n'est pas digne de l'auteur de Rhadamiste.

10. *Oreste*, Ὀρέστης.

Le sujet d'*Oreste* est à peu près le même que celui des *Euménides* d'Eschyle avec un dénoûment différent. Sept jours après le meurtre de Clytemnestre, Oreste s'est réfugié à Argos. En ce jour se tient l'assemblée du peuple qui doit prononcer sur Electre et sur lui. Tout leur espoir est en Ménélas qui vient d'arriver; mais ce prince, qui convoite en secret la succession de son frère, excite sous main le peuple et parvient à faire condamner les parricides; toutefois on laisse aux coupables le soin

d'exécuter eux-mêmes la sentence prononcée contre eux. Oreste et Electre projettent de se venger en tuant Hélène; mais cette princesse est sauvée par l'apparition d'Apollon qui conclut un double mariage, d'Oreste avec Hermione, fille d'Hélène, et d'Electre avec Pylade. Ce dénouement a quelque chose de bizarre et de romanesque, indigne de la tragédie. La pièce est d'ailleurs farcie de traits comiques et satiriques. Quelques critiques l'attribuent à Euripide le jeune, petit-fils du premier.

11. *Les Phéniciennes*, Φοίνισσαι.

Le sujet des *Phéniciennes* est le même que celui des *Sept chefs* d'Eschyle. Le chœur est composé de jeunes filles phéniciennes, envoyées selon l'usage établi par Agénor, à Thèbes, pour être vouées au service du temple de Delphes.

Il y a peu d'action dans les Phéniciennes. La tentative de Polynice et la mort des deux frères, voilà ce qu'elle présente. Euripide l'emporte sur Eschyle par le développement des caractères. Il fait tomber habilement l'intérêt sur Polynice qui réclame ses droits et veut la justice et la paix. Ses sentiments de tendresse pour sa mère, son père, ses sœurs, son amour pour sa patrie qu'il est obligé de combattre nous touchent en sa faveur. Le chœur rend hommage à la justice de sa cause et il est ingénieux d'avoir composé ce chœur de femmes étrangères pour qu'elles pussent s'intéresser au guerrier qui combattait les Thébains. Le caractère d'Etéocle est fortement dessiné. Lorsqu'il voit Polynice, ce n'est pas à lui qu'il s'adresse, c'est à sa mère. Il forme avec son frère un contraste frappant. Les autres caractères ne présentent guère que des traits généraux. Le style, comme dans les Sept chefs, approche quelquefois du style épique.

Sénèque a traité ce sujet dans sa *Thébaïde* dont il ne reste que des fragments. On y trouve tous les défauts de ses autres tragédies.

Stace a souvent imité la pièce d'Euripide dans son poëme héroïque intitulé la *Thébaïde*.

Il en est de même de Rotrou, dans les deux premiers actes de son Antigone.

La pièce d'Alfieri est une des plus mauvaises de cet auteur. A l'exemple de Rotrou, il a transporté le dénoûment sur la scène. On voit Etéocle blessé par Polynice lui demander la vie, et au moment où Polynice se baisse pour le relever, lui donner et en recevoir le coup mortel. C'est une fausse conception; on ne peut supporter un parricide sur la scène.

Dans les *Frères ennemis* de Racine, on voit déjà un poète, mais on ne voit pas encore le poète dramatique. Il y a des beautés de détails; mais la composition en est très vicieuse, et les sentiments très déplacés.

12. *Andromaque*, Ἀνδρομάχη.

Le sujet d'Andromaque est la mort du fils d'Achille, Néoptolème ou Pyrrhus, qu'Oreste tue après lui avoir enlevé Hermione. La scène est dans le pays des Phthiotes où règne Pyrrhus, près de son palais et du temple de Thésée.

Cette pièce renferme deux actions bien distinctes : le péril d'Andromaque et la mort de Pyrrhus. L'unité de temps y est violée. Pélée arrive au troisième acte (v. 548), et il y a peu d'instants qu'Andromaque l'a envoyé chercher à Pharsale. Autre invraisemblance : à la fin du quatrième acte, Oreste annonce son dessein d'égorger Pyrrhus (v. 1008), et au commencement du cinquième, le crime est déjà consommé à Delphes (v. 1075). Le dénouement est tout-à-fait postiche. On rapporte sur la scène le corps de Pyrrhus; Pélée exhale sa douleur en plaintes touchantes, et tout-à-coup paraît la déesse Thétis, qui vient mettre fin à la scène, en ordonnant que Pyrrhus soit enseveli dans le temple de Delphes et qu'Andromaque se rende chez les Molosses pour y épouser Hélénus. Quant à Pélée, elle lui promet qu'il sera dieu.

Le caractère de Ménélas est révoltant. Hermione, non moins atroce, n'excite aucun intérêt et se dégrade ignominieusement en fuyant avec le meurtrier de Pyrrhus. Oreste est également odieux; mais dans les autres

rôles, surtout dans celui d'Andromaque, on trouve beaucoup d'endroits pathétiques admirablement traités.

Le rôle d'Andromaque a gagné à mesure que la civilisation a fait des progrès. Déjà très beau dans Euripide, il l'est encore plus dans Virgile (*Æn.* III), et Racine l'a porté à la perfection.

L'*Andromaque* de Racine n'a d'autre ressemblance avec celle d'Euripide que l'idée première, c'est-à-dire, la rivalité d'Andromaque et d'Hermione, d'Oreste et de Pyrrhus. Dans la pièce grecque, Andromaque craint pour la vie de Molossus, qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Dans la pièce française, Andromaque ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax; ce qui est plus conforme aux idées que l'on a de cette princesse. On ne voit pas qu'elle doive aimer un autre mari ni un autre fils. Cette pièce a peu de défauts. Le caractère de Pyrrhus est ce qu'il y a de plus blâmable; il est violent, quelquefois même jusqu'à la brutalité. On passerait encore ces défauts au fils d'Achille, s'il n'y joignait de fades galanteries. Oreste déplaît aussi quelquefois par ce ton fade et doucereux. Hermione est un peu coquette. Mais ces nombreux défauts disparaissent sous d'innombrables beautés, et surtout sous cet admirable caractère d'Andromaque, placée dans la position la plus cruelle pour une mère; obligée d'acheter la vie de son fils par une infidélité à la mémoire de son époux, mais prenant la résolution de s'immoler à l'autel après être devenue l'épouse de Pyrrhus.

13. *Iphigénie en Aulide*, Ἰφιγένεια ἡ ἐν Αὐλίδι.

Le sujet de cette pièce est le sacrifice d'Iphigénie que Diane enlève pour lui substituer une autre victime.

L'*Iphigénie en Aulide* peut être regardée comme le chef-d'œuvre d'Euripide, et comme une des tragédies anciennes où l'art ait été porté à sa plus grande perfection. Presque tous les défauts ordinaires à cet auteur disparaissent dans son Iphigénie : unité et variété de l'action, intérêt admirable, constance dans les carac-

tères, convenance dans les pensées, éclat et pathétique dans l'expression, tout se réunit pour recommander cette pièce à l'admiration et pour placer son auteur au premier rang des poètes tragiques.

Rotrou et Ludovico Dolce ont traité ce sujet.

Racine a fait peu de changements à la pièce d'Euripide. Comme le dénouement de la pièce grecque ne pouvait convenir à notre théâtre, Racine en a substitué un autre qui l'a forcé de créer un personnage épisodique, Eriphile. Cet épisode est utile à l'action et nécessaire au dénoùment; mais il n'en est pas moins vrai que la marche de l'action en est ralentie et la simplicité altérée. Dans le cours de la pièce, on est beaucoup occupé de la rivalité d'Iphigénie et d'Eriphile, et beaucoup plus encore des amours d'Achille et d'Iphigénie.

Le caractère d'Achille est entièrement changé. Plein d'amour pour Iphigénie et d'ardeur pour défendre ses jours, c'est moins le rôle d'un héros grec que celui d'un chevalier français. Ce n'est ni l'Achille d'Euripide, ni celui d'Homère. Au reste, son caractère est tel qu'il pouvait l'être sur la scène française.

Le plus heureux changement que Racine ait fait subir à la pièce grecque, c'est la substitution d'Ulysse à Ménélas. Dans Euripide, Ménélas, soupçonnant la faiblesse de son frère, arrache de force à l'officier d'Agamemnon la lettre qu'il porte à Clytemnestre, pour la détourner d'amener Iphigénie. Ce moyen nous semblerait peu conforme à la dignité du personnage, et de plus il ne semble pas convenable de faire paraître là Ménélas, la première cause de tous les malheurs qui sont le sujet de la pièce. On serait blessé aujourd'hui de le voir reprocher durement à Agamemnon la répugnance trop juste que celui-ci montre à sacrifier sa fille pour la vengeance de son frère. Ménélas est trop intéressé dans cette cause pour avoir droit de la plaider. Ulysse, au contraire, qui n'y a d'autre intérêt que celui de tous les Grecs, est bien plus autorisé à combattre la résistance d'Agamemnon. Quoiqu'il se montre peu sur la scène, il agit beaucoup,

et lorsqu'il se montre, on est surpris de l'adresse admirable de ses discours.

Quant à l'exécution, la pièce française ne diffère pas beaucoup de la pièce grecque. Racine a élagué quelques passages naïfs, qu'il a remplacés par une pompe majestueuse. Il y a quelques défauts dans ces deux tragédies; mais, ce nous semble, un peu plus dans celle de Racine. D'ailleurs Euripide a le mérite de l'invention, et peut-être dans cette occasion serait-il téméraire de mettre le poète grec au dessous du poète français.

14. *Iphigénie en Tauride*, Ἰφιγένεια ἡ ἐν Ταύροις.

Iphigénie soustraite par Diane au glaive des sacrificateurs, a été transportée en Tauride, où elle sert la déesse comme prêtresse de son temple. Oreste a été jeté sur les côtes inhospitalières de ce pays; les lois de la Tauride ordonnent qu'il soit sacrifié à Diane. Reconnu par sa sœur à l'instant fatal, il la reconduit dans leur commune patrie.

Guimond de La Touche a traité ce sujet avec bonheur. Quoiqu'il ait imité la sage simplicité de la pièce grecque, cependant il a tiré les plus grands effets de l'amitié d'Oreste et de Pylade, et de ce beau combat qui fait de son troisième acte l'un des plus théâtrals que l'on connaisse. Ce combat est à peine indiqué dans Euripide. Pylade cède assez facilement à son ami, parce qu'il se flatte de pouvoir le sauver. En outre, le péril est moins grand que dans notre Iphigénie. Thoas ne presse point le sacrifice; il ne paraît qu'au cinquième acte pour être trompé par la prêtresse dont il n'a aucune défiance et qui, de concert avec les Grecs, enlève la statue de Diane et la porte sur leur vaisseau. Thoas veut les poursuivre; mais Minerve paraît et le lui défend. A l'égard de la reconnaissance, elle se fait très simplement : Iphigénie en présence de son frère, charge Pylade d'une lettre pour Oreste (v. 773). *Oreste*, dit Pylade, *recevez la lettre de votre sœur.*

Ἰδού, φέρω σοι δέλτον ἀποδίδωμί τε,

Ὀρέστα, τῆς δὲ σῆς κασιγνήτης πάρα.
(V. 798.)

Nous voulons des reconnaissances graduées avec plus d'art, et c'est ici surtout que Guimond de La Touche a surpassé son modèle.

15. *Hécube*, Ἑκάβη.

Le sacrifice de Polyxène immolée par les Grecs aux mânes d'Achille, et la vengeance qu'Hécube, doublement malheureuse par sa captivité et par la perte de ses enfants, tire de Polymnestor, assassin de Polydore, le plus jeune des fils de Priam, forment le fond de cette tragédie. La scène se passe dans la Chersonèse de Thrace, au camp des Grecs, qui y ont abordé à leur retour de Troie. C'est l'ombre de Polydore, dont le corps est resté sans sépulture, qui fait les fonctions du prologue.

Les trois premiers actes de cette pièce sont peut-être ce qu'Euripide a fait de plus touchant et de plus parfait. Les deux derniers ne contiennent que la vengeance que tire Hécube de Polymnestor; et cette seconde action, indépendante de la première, a de plus l'inconvénient d'être infiniment moins intéressante.

La scène où Ulysse vient chercher Polyxène pour la conduire à la mort est l'une des plus belles qui soient au théâtre (v. 218-443). Le récit de la mort de cette princesse n'en est pas indigne (v. 518-582).

Hécube demande à Ulysse la permission de l'interroger; s'il se souvient qu'étant venu à Troie, déguisé et chargé du dangereux personnage d'espion, il fut reconnu par Hélène qui vint faire part à Hécube de cette découverte. Hécube n'avait qu'à dire un mot et Ulysse était perdu. Il implora sa pitié et obtint d'elle qu'elle le laissât partir. Ulysse convient de tout, et l'on sent quel avantage cet aveu donne à Hécube qui lui a sauvé la vie:

Souviens-toi de ce jour où, d'une voix tremblante,
Et pressant mes genoux d'une main suppliante,
Pâle et défiguré par l'effroi de la mort,

A ma seule pitié tu remettais ton sort.
Je reçus ta prière, et j'épargnai ta vie;
Je te fis échapper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi,
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi!
Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue!
S'il vit, c'est par moi seule, et c'est lui qui me tue!
Il m'arrache ma fille! ah! cruel, et pourquoi?
Quel dieu vous a dicté cette exécrable loi?
Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime?
Dont les mânes vengeurs s'arment contre le crime?
Eh bien! sacrifiez à l'ombre d'un héros
L'auteur de son trépas, l'auteur de tous nos maux!
Sacrifiez Hélène, odieuse furie,
Et non moins qu'aux Troyens, fatale à sa patrie.
Si d'une offrande illustre Achille est si flatté,
S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté,
Hélène à qui les dieux l'ont donnée en partage,
Remporte encor sur nous ce funeste avantage.
Hélène est plus coupable et plus belle à la fois.
O vous à qui j'adresse une débile voix,
Vous que j'ai vu jadis, dans un jour de détresse,
Prosterné devant moi, supplier ma vieillesse,
Que l'équité vous parle et soit juge entre nous:
Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
J'ai plaint votre infortune, et vous voyez la nôtre;
Vous pressiez cette main et je presse la vôtre.
Hélas! n'arrachez point ma fille de mes bras;
Ne versez point son sang; c'est assez de carnage.
Mes revers sont affreux, ma fille les soulage,
Console mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle!
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant?
Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
Je régnais, j'étais mère, et je me crus heureuse:
Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse.
Un jour a tout détruit, et je ne suis plus rien.
Prenez pitié de moi, laissez-moi mon seul bien.
Parlez à tous ces chefs, et que votre sagesse
De tant de cruautés fasse rougir la Grèce.
Les femmes, les enfants, dans l'horreur des combats,
N'ont point été frappés du fer de vos soldats.
Est-ce au pied des autels que, souillant votre gloire,
Vous répandrez le sang qu'épargna la victoire?
Eh quoi! pour des captifs désarmés et soumis,

Serez-vous plus cruel que pour vos ennemis ?
Parlez et révoquez l'arrêt de l'injustice :
La Grèce vous écoute, et doit en croire Ulysse.

Ce discours d'Hécube, dans l'original, réunit tous les genres d'éloquence : celle de la tendresse maternelle, la dignité d'une reine se mêlant à la douleur suppliante, l'art d'intéresser jusqu'à l'amour-propre d'un ennemi.

Hécube voyant qu'Ulysse résiste à sa prière, exhorte sa fille à le fléchir, s'il se peut, par ses soumissions et par ses larmes. La réponse de Polyxène est d'une fermeté qui contraste très heureusement avec le désespoir d'une mère :

Ulysse, je le vois, vous craignez ma prière ;
Votre main fuit la mienne, et votre front sévère,
Votre regard baissé se détourne de moi.
Rassurez-vous : des Grecs je remplirai la loi.
De la nécessité je subirai l'empire :
On ordonne ma mort, et mon cœur la désire.
J'aurais trop à rougir si, devant un vainqueur,
Trop d'amour de la vie eût abaissé mon cœur.
Pourquoi vivrais-je encor ? J'ai vu régner mon père ;
Polyxène, l'espoir et l'orgueil d'une mère,
Croissait dans son palais pour le plus beau destin,
Pour voir un jour des rois se disputer sa main,
Pour aller embellir une cour fortunée
Qu'aurait enorgueillie un superbe hyménée ;
Et dans mes jours de gloire et de prospérité,
Je n'enviais aux dieux que l'immortalité.
Je suis esclave, hélas ! ce nom plein d'infamie,
Ce nom seul me suffit pour détester la vie.
Attendrai-je qu'ici, pour combler mes revers,
Un maître, à prix d'argent, me donnant d'autres fers,
Livre la sœur d'Hector aux plus vils ministères,
Aux travaux destinés à des mains mercenaires,
Et qu'un esclave impur, m'obtenant malgré moi,
Vienne souiller ma main en demandant ma foi ?
Non, j'aime mieux la mort que cet excès d'injure ;
J'aime mieux aux enfers descendre libre et pure.
A qui perd tout espoir il reste le trépas.
Ulysse, je vous suis. N'arrêtez point mes pas,
Ma mère, laissez-moi marcher au sacrifice ;
Oui, laissez-moi mourir avant qu'on m'avilisse.
Le malheur, il est vrai, peut frapper tout mortel ;
Moins il est attendu, plus il semble cruel ;

Mais qui peut à l'opprobre abandonner sa vie?
Ah! le plus grand des maux sans doute est l'infamie!

HÉCUBE.

J'admire ton courage et je pleure ton sort.
Si du fils de Pélée, il faut venger la mort,
Grecs, où va s'égarer votre injuste colère?
Du crime de Pâris il faut punir sa mère.
Pâris est seul coupable; il est né dans mon flanc:
Sur la tombe d'Achille épuisez tout mon sang.
Frappez.

ULYSSE.

Ce n'est pas vous qu'Achille nous demande:
Des jours de Polyxène il exige l'offrande.

HÉCUBE.

Immolez-nous tous deux: confondez à l'autel
Et le sang de ma fille et le sang maternel.

ULYSSE.

Achille veut le sien, madame, et non le vôtre;
Eh! que ne pouvons-nous épargner l'un et l'autre!

HÉCUBE.

Mourir avec ma fille est un devoir pour moi.

ULYSSE.

Non, votre seul devoir est de suivre ma loi.

HÉCUBE.

Vous me verrez sans cesse à ses pas attachée.

ULYSSE.

Mais craignez de la voir de vos bras arrachée.

POLYXÈNE.

(*A Ulysse.*)

Madame, écoutez-moi..... Vous, dans votre rigueur,
Ménagez une mère, épargnez sa douleur.
(*A Hécube.*)
Ma mère, c'est assez combattre la puissance.
Ne souffrez pas du moins d'indigne violence.
Voulez-vous qu'à l'instant, d'un bras injurieux,
De farouches soldats, vous traînant à mes yeux,
Insultent à ce point votre rang et votre âge?
Sauvez-nous toutes deux de ce comble d'outrage.
Donnez-moi votre main; à mes derniers moments,
Accordez la douceur de vos embrassements.
Ma mère! de ce nom que ma tendresse implore,
Pour la dernière fois ma voix vous nomme encore.
Mes yeux à la clarté vont cesser de s'ouvrir.....
Adieu, vivez, ma mère..... et moi je vais mourir.

HÉCUBE.

De mes nombreux enfants, cher et malheureux reste,
Tu meurs? et dans les fers je traîne un sort funeste!
Quel en sera le terme? A quoi m'attendre encor?

POLYXÈNE.

Que dirai-je à Priam, à votre fils Hector?

HÉCUBE.

Dis que, par tant de coups tour à tour éprouvée,
Au comble des horreurs Hécube est arrivée.

POLYXÈNE.

O sein qui m'a nourrie! ô ma mère! ah! grands dieux!

HÉCUBE.

O gage le plus cher des plus funestes nœuds!

POLYXÈNE.

Recevez mes adieux, Cassandre, Polydore,
O ma sœur, ô mon frère!

HÉCUBE.

Hélas! vit-il encore?
Je suis trop malheureuse et je crains tout des dieux.

POLYXÈNE.

Sans doute il est vivant, il fermera vos yeux.
Il vit, n'en doutez pas; cet espoir me ranime.
(*A Ulysse.*)
Allons, couvrez du moins le front de la victime.
Ulysse, cachez-moi ma mère et ses douleurs.
Je puis souffrir la mort et ne puis voir ses pleurs.
Venez.

Le récit de la mort de Polyxène est digne de ce qui précède. C'est Talthybius qui raconte le sacrifice, auquel il présidait en qualité de héraut, et qui le raconte à Hécube :

Pour ce grand sacrifice on s'assemble, on s'empresse :
De jeunes Grecs, rangés autour de la princesse,
Devaient sous ma conduite accompagner ses pas,
La placer à l'autel et l'offrir au trépas.
Pyrrhus vient, il saisit la victime docile,
Et l'entraîne lui-même à la tombe d'Achille.
Il prend un vase d'or, le remplit et soudain
En l'honneur de son père il épanche le vin.
A l'armée, en son nom, j'ordonne le silence.
« Que ma voix en ces lieux attire ta présence,
« O mon père, dit-il : reçois aux sombres bords

« Ces dons religieux qui consolent les morts.
« Vois ce sang consacré que nous allons répandre :
« Ce pur sang d'une vierge appartient à ta cendre.
« Sois-nous propice, Achille, ô mon père! ô héros!
« Loin des bords d'Ilion fais voguer nos vaisseaux.
« Que, sauvés des écueils d'une mer en furie,
« Un retour fortuné nous rende à la patrie! »
Il dit, et tous les Grecs s'unissent à ses vœux,
Et nos cris suppliants montent jusques aux cieux.
Dans la main de Pyrrhus déjà le glaive brille;
Ses regards m'ordonnaient de saisir votre fille.
« Arrêtez, nous dit-elle, ô vainqueurs des Troyens!
« Prêts à mêler mon sang avec le sang des miens,
« Épargnez-moi du moins un inutile outrage.
« Ma mort doit être libre, et j'aurai le courage
« De présenter au glaive et ma tête et mon sein.
« Sur la fille des rois ne portez point la main.
« Polyxène, acceptant un trépas qu'elle brave,
« Ne veut point aux enfers porter le nom d'esclave. »
Elle dit : mille voix parlent en sa faveur.
Agamemnon lui-même, admirant son grand cœur,
Souscrit à sa demande, et veut qu'on se retire.
Polyxène l'entend : elle arrache et déchire
Les voiles, ornements de sa captivité,
Et de son cou d'albâtre étalant la beauté,
Elle tombe à genoux : « Pyrrhus, frappe, dit-elle;
« Frappe, j'attends tes coups. » Il se trouble, il chancelle :
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.
Mais Achille l'emporte en cette ame hautaine ;
Il enfonce le fer au cœur de Polyxène,
Le retire fumant ; le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, et, par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste,
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste [1].
Elle meurt. Ce moment change tous les esprits.
Touchés de sa vertu, de son sort attendris,
Tous et chefs et soldats, qu'un même zèle anime,

[1] Ce détail, qui peut paraître petit dans un pareil moment, tient absolument aux mœurs anciennes. On le retrouve plus d'une fois chez les Grecs et les Latins; et La Fontaine, dans la description de la *Mort de Thisbé*, imitée d'Ovide, exprime ainsi la même idée :

Elle dit, et tombant, range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur à ses derniers moments.

A l'envi l'un de l'autre honorent la victime.
Déjà par mille mains son bûcher est dressé.
Tous hâtent cet ouvrage, et d'un bras empressé
Le couvrent de présents, l'entourent de guirlandes,
Se disputent le droit d'y porter des offrandes,
Et tandis qu'on lui rend ces funèbres honneurs,
J'entends gémir sa mère et vois couler ses pleurs.

Ennius, L. Accius, et plus tard Erasme de Rotterdam, ont traduit en vers latins cette tragédie. Ludovico Dolce l'a mise en vers italiens. Racine lui doit quelques beaux vers de son Andromaque et de son Iphigénie; Voltaire, quelques inspirations de sa Mérope.

16. *Les Troyennes*, Τρῳάδες.

L'action des *Troyennes* précède celle d'Hécube. Elle se passe dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie qui est tombée en leur pouvoir. Le sort a partagé entre les vainqueurs une foule de Troyennes captives. Agamemnon s'est réservé Cassandre; Polyxène a été égorgée aux mânes d'Achille; Andromaque est échue à Néoptolème qui part avec elle; Hécube à Ulysse. Le but du poète est de montrer dans cette reine une mère au comble de l'infortune. Les Grecs font mourir Astyanax dont le corps brisé lui est rapporté; ils livrent ensuite aux flammes les restes d'Ilion.

Cette suite de malheurs fait passer devant les yeux un tableau terrible; mais il n'y a pas une action unique qui fasse le sujet de la pièce; aussi n'y a-t-il pas de dénouement. C'est Neptune qui débite le prologue.

Les plaintes d'Andromaque et ses adieux à son fils sont un des plus beaux morceaux qui soient sortis de la plume d'Euripide (v. 741-780). La prophétie de Cassandre est un passage brillant (v. 357 et s.). Le quatrième acte (v. 867 et s.) est presque tout rempli de plaidoyers de Ménélas contre Hélène, d'Hélène qui se défend, d'Hécube qui se charge de la confondre.

Sénèque et Châteaubrun ont imité cette pièce.

17. *Médée*, Μήδεια.

La vengeance que Médée tire de l'ingrat Jason, auquel elle a tout sacrifié, et qui, arrivé à Corinthe, l'aban-

donne pour épouser la fille du roi, tel est le sujet de *Medée*. Médée ne veut pas faire mourir Jason; elle lui réserve d'autres et de plus longs supplices, elle lui ravit ses fils; elle lui refuse, avec leurs embrassements, le droit de les ensevelir. L'exposition se fait par un monologue de la nourrice. Le chœur est composé de Corinthiennes.

Ce qui fait le mérite de cette tragédie, c'est la clarté de l'action, sa simplicité, sa grandeur; c'est la force et la vérité des caractères. Sans doute cet intérêt est affaibli par les crimes affreux de Médée[1] et par le rôle froid de Jason. Mais les justes ressentiments d'une épouse outragée par un ingrat, les combats de la vengeance et des sentiments maternels, la profonde dissimulation dont Médée couvre ses noirs desseins, produisent des moments de terreur et des mouvements pathétiques qui ont fourni de belles scènes.

La Médée d'Euripide a été mise sur tous les théâtres et imitée par une foule d'auteurs frappés sans doute par une sorte d'éclat dans le rôle de cette audacieuse magicienne, et par l'espèce d'intérêt qu'inspire toujours, à un certain point, une femme abandonnée par celui pour qui elle a tout fait. Ce sujet a été traité chez les Grecs par Néophron de Sicyone; chez les Romains, par Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide et Sénèque; chez les Italiens, par Ludovico Dolce; chez les Anglais, par Glower.

La plus ancienne Médée française est celle de Jean de La Péruse, représentée en 1553. Elle est en cinq actes, en vers, avec des chœurs à la manière des anciens; mais c'est une imitation de seconde main, une traduction de Sénèque et d'Euripide. Nous avons en outre la Médée

[1] Euripide donna, dit-on, deux éditions de sa Médée : dans la 1re, les enfants de la magicienne étaient tués par les Corinthiens, tandis que dans la 2e qui nous est restée, c'est leur mère elle-même qui les tue. Dans cette hypothèse, les vers 1381 et suivants, où Médée dit qu'elle imposera à Corinthe une fête pour expier ce crime, sont restés par mégarde dans la révision d'où ils devaient disparaître.

de P. Corneille, représentée en 1639; la tragédie-opéra de Th. Corneille, en 1693; la Médée de Longepierre, en 1694; Médée et Jason, tragédie-opéra de l'abbé Pellegrin; la Médée de Clément, en 1779.

18. *Hippolyte portant une couronne*, Ἱππόλυτος στεφανοφόρος.

Ce titre vient probablement de la couronne que, dans la première scène après l'exposition dont Vénus est chargée, Hippolyte offre à Diane. Euripide avait d'abord donné cette tragédie sous le titre d'*Hippolyte voilé* ou *caché*, Ἱππόλυτος καλυπτόμενος.

Le sujet de cette pièce est celui dont Racine s'est emparé pour faire sa Phèdre, sujet éminemment tragique. Il offre une femme, créature faible, victime de la colère de Vénus, qui lui inspire une passion criminelle. Objet d'horreur à ses propres yeux, ainsi qu'aux yeux de celui qu'elle aime, ne pouvant survivre à sa honte, ni pardonner le mépris dont elle a été l'objet, elle meurt, après avoir, par une lettre calomnieuse, engagé Thésée à devenir le meurtrier de son fils.

L'imitation de Racine est infiniment supérieure à l'original, quoi qu'en aient pu dire Geoffroy dans ses commentaires sur ce poète, et Schlegel dans la comparaison des deux auteurs.

Racine doit à Euripide la première moitié de la belle scène de l'égarement de Phèdre, celle de Thésée avec son fils, et le récit de la mort d'Hippolyte; mais dans tout le reste, il a remplacé les plus grandes fautes par les plus grandes beautés.

Les conversations de Phèdre avec sa nourrice remplissent presque les deux premiers actes. Celle-ci s'est chargée de disposer Hippolyte à écouter favorablement la reine. Le jeune prince entre sur la scène (v. 606) en repoussant, avec des cris d'indignation, la malheureuse confidente qui veut embrasser ses genoux pour l'engager du moins au silence. Il répète devant un chœur de femmes les infâmes avances qu'on vient de lui faire; comme la reine elle-même a devant ces mêmes témoins exhalé

toutes les fureurs d'une passion criminelle ; en sorte que la bienséance et la vraisemblance sont également violées. La longue déclamation d'Hippolyte contre les femmes n'est pas de meilleur goût.

Phèdre, après avoir maudit sa confidente, sort pour aller se pendre (v. 751 et s.). On apprend sa mort, et la pièce est régulièrement finie que Thésée n'a pas encore paru ; autre défaut impardonnable. Voici bien pis. Il trouve entre les mains de sa femme morte (v. 870 et s.) une lettre qu'elle a écrite avant de se tuer, et qui accuse Hippolyte. Ainsi la mort, qui est pour tous les hommes le moment du repentir, a été pour Phèdre le moment d'un dernier crime. C'est un démenti formel donné à la nature, au bon sens, à tous les principes de l'art. Ce que dit Thésée après le récit de la mort de son fils, n'est pas moins contre nature (v.1271-1274) :

> Μίσει μὲν ἀνδρὸς τοῦ πεπονθότος τάδε,
> Λόγοισιν ἤσθην τοῖσδε· νῦν δ' αἰδούμενος
> Θεούς τ', ἐκεῖνον θ', οὕνεκ' ἐστὶν ἐξ ἐμοῦ,
> Οὔθ' ἥδομαι τοῖσδ', οὔτ' ἐπάχθομαι κακοῖς.

Et un moment après, comme son fils n'est pas encore mort, il ordonne qu'on l'apporte devant lui pour lui faire des reproches (v. 1279) :

> Κομίζετ' αὐτὸν, ὡς ἰδὼν ἐν ὄμμασι
> Τὸν τἄμ' ἀπαρνηθέντα μὴ χρᾶναι λέχη,
> Λόγοις ἐλέγξω, δαιμόνων τε συμφοραῖς.

A la fin de la pièce (v. 1297), Diane vient justifier Hippolyte et accabler Thésée de reproches. On apporte sur le théâtre Hippolyte expirant qui, pour achever de rendre son père plus odieux, lui pardonne sa mort (v.1467). C'est alonger inutilement la pièce pour offrir un défaut de plus.

Sénèque a traité ce sujet et Racine lui a emprunté la superbe scène de la déclaration.

19. *Alceste*, Ἄλκηστις.

Alceste va mourir pour prolonger la vie de son époux. Hercule, que le roi Admète a bien accueilli jadis dans le

malheur, averti qu'Alceste a consommé son sacrifice, va la chercher aux enfers et la ramène dans les bras de son époux.

Le sujet de cette pièce est moral et touchant. Elle tend à prouver que la tendresse conjugale et l'hospitalité ne restent pas sans récompense.

M. Villemain a vengé éloquemment Euripide et Hercule des reproches adressés par Voltaire à cet auteur et à ce héros. Après avoir rappelé les paroles du critique qui trouvait dans l'Alceste des scènes indignes même de la foire, il ajoute :

« Il y avait nouveauté, poésie, grand pathétique dans cette tragédie d'Alceste, que Racine n'aurait pas osé imiter, mais qu'il admirait beaucoup, et que Voltaire n'imitait ni n'admirait. Les premières scènes vous reportent au milieu des mœurs grecques. Vous voyez la condition des femmes moins élevée, moins honorée que celle des hommes. Alceste était heureuse de se dévouer pour son époux. Les oracles avaient condamné Admète à mourir. Alceste, en se substituant à lui, remplissait le plus saint devoir d'une femme. Admète refusait long-temps ce sacrifice. Après la mort d'Alceste, dans son deuil inconsolable, il devient farouche, dur, inhumain, même pour son père. Cependant sur le seuil du palais se présente un hôte. Il y avait selon les mœurs antiques quelque chose de sacré dans la présence d'un hôte : c'est un homme envoyé par Jupiter et par les dieux. Dès qu'il a touché vos foyers, dès qu'il s'est approché du lieu des libations, il est saint pour vous, vous devez l'accueillir; si vous avez un deuil dans votre maison, par générosité, par hospitalité, vous cacherez ce deuil à ses yeux. Admète cherche une excuse au désordre qui frappe les regards de son hôte; il prétexte la mort d'une femme étrangère, et se retire accablé de douleur. Hercule s'asseoit à la table hospitalière : il ne chante pas de mauvaises chansons, comme le dit Voltaire, il ne demande pas à boire du rouge et du paillet; ce sont là des circonstances trop modernes; mais voici ce que dit

de lui l'esclave qui l'a reçu, et qui s'indigne de son indifférence :

« Il prend en main une coupe entourée de lierre, il boit le jus noir de la vigne, jusqu'à ce que la flamme du vin l'ait tout échauffé. Il couronne sa tête de branches de myrte, et hurle des chants grossiers. Il chante sans avoir soin des malheurs d'Admète; et nous, esclaves, nous pleurons notre maîtresse, et nous ne montrons pas à cet hôte nos yeux mouillés de larmes; Admète le veut ainsi. » (V. 759-776.)

« Mais qu'arrive-t-il de ce contraste de tragique et de comique, de tristesse et de joie, qui nous étonne un peu, malgré l'éclectisme littéraire de notre époque? un effet dramatique inattendu. Cet hôte bruyant, qui se livre à la joie auprès d'un deuil qu'il ignore, apprend enfin par la tristesse de l'esclave, qu'Admète l'a trompé par respect pour les lois de l'hospitalité, et qu'il s'agit des funérailles, non d'une femme étrangère, mais d'Alceste morte pour son époux. Saisi de douleur, il s'écrie :

« J'ai bu dans la maison d'un hôte si malheureux, je me suis assis à un festin la tête couronnée de fleurs. C'est ta faute de ne m'avoir pas dit le malheur qui frappait ces demeures. Où est-elle ensevelie? où irai-je pour la trouver? (V. 841-846.)

« Hercule s'élance alors vers le tombeau, combat le génie de la mort, qui emmenait la jeune et belle Alceste, et la ramène inconnue et voilée devant son époux.

« Voilà ce qui ravissait, ce qui enchantait les Grecs. Quelle puissance d'illusions religieuses, pour faire adopter cette fable d'une femme arrachée à la mort, et rendue à l'époux qui la pleurait! mais une fois cette croyance admise, quel charme de pathétique dans un tel spectacle! Sont-ce là les lois vulgaires tant répétées, qui veulent que la tragédie se termine toujours du bonheur au malheur? ce qui sera pathétique et théâtral, cette fois, c'est le retour d'Alceste, encore pâle du tombeau, et le bonheur inespéré de son époux. Ce qui sera tragique, c'est le mélange même de comique, c'est le contraste des funérailles d'Alceste, de la douleur de ses jeunes enfants, du deuil de son mari, et de la joie de cet étranger indifférent qui est assis à la table [1]. »

[1] Tableau du dix-huitième siècle, troisième partie, p. 150-151.

Les adieux d'Alceste ne sont pas moins remarquables; et on y reconnaîtra le langage de la nature et de la tendresse conjugale dans sa plus vive expression :

Cher Admète, je touche à mon heure suprême.
Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
Pour vous sauver le jour, je me livre à la mort;
Et ma seule tendresse a voulu cet effort.
Je pouvais, jeune encore et veuve couronnée,
Aspirer aux liens d'un nouvel hyménée;
Mais je n'ai pas voulu survivre à vos destins,
Pour nourrir dans le deuil des enfants orphelins.
Ma vie est par mon choix éteinte à son aurore.
Vos parents à leur fils se devaient plus encore :
Vous étiez leur seul bien : par l'âge appesantis,
Ils n'avaient pas le droit d'espérer d'autre fils;
Et si votre bonheur eût fait leur seule envie,
Vous pouviez conserver votre épouse et la vie.
Mais ils vous ont trahi : les dieux l'ont ordonné,
A pleurer mon trépas vous étiez destiné.
Le ciel à mes enfants veut ravir une mère.
O vous, pour qui je meurs, écoutez ma prière :
Je ne demande pas, pour prix de mes bienfaits,
Un sacrifice égal à celui que je fais.
Et quel bien après tout pourrait valoir la vie?
Mais si de mon époux ma mémoire est chérie,
S'il aime mes enfants, s'il se souvient de moi,
Ah! que jamais l'hymen, démentant votre foi,
Ne fasse en mon palais entrer une autre épouse,
Qui, régnant sur mon sang en marâtre jalouse,
Accablerait bientôt sous un joug odieux
De notre hymen trop court les gages précieux.
On ne connaît que trop les haines implacables,
D'un second hyménée effets inévitables.
Gardez dans ce palais d'introduire un tyran.
De mon fils, il est vrai, le péril est moins grand :
Son sexe est sa défense; il croîtra près d'un père;
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère?
Ma fille, si tu dois éprouver des malheurs,
Qui sera près de toi pour adoucir tes pleurs,
Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle?
Je meurs. Ah! par pitié pour moi-même et pour elle,
Admète, jurez-moi de souscrire à mes vœux;
Joignez cette promesse à nos derniers adieux.
Il faut nous séparer; la mort, qui me menace,
N'admet point de délai, n'accorde point de grâce.
Adieu, mes chers enfants! adieu, mon cher époux!

Vous que j'ai tant aimés, vivez; souvenez-vous
Qu'Alceste à cet amour appartint tout entière,
Fut la plus tendre épouse et la plus tendre mère.

20. *Les Suppliantes*, Ἱκέτιδες.

Les femmes d'Argos, dont les maris ont été tués au siége de Thèbes, ont suivi Adraste, leur roi, dans l'espoir d'engager Thésée à prendre les armes pour les venger, et pour faire accorder aux morts la sépulture que Créon leur refusait. Thésée cède à leur prière et promet son assistance. Sur un nouveau refus de Créon, on en vient à une bataille où les Athéniens sont vainqueurs : on rapporte les corps qui faisaient le sujet de la querelle.

La scène de cette pièce est devant le temple de Cérès, à Eleusis. L'exposition n'a pas le défaut des autres : elle est magnifique, et c'est la seule qui se fasse sans l'intervention d'un véritable prologue, puisque le monologue par lequel Ethra, mère de Thésée, nous fait connaître le sujet de la fable, est une prière, adressée à la divinité, dans laquelle le récit se place naturellement.

21. *Les Bacchantes*, Βάκχαι.

L'arrivée de Bacchus à Thèbes, et la mort du roi Penthée mis en pièces par sa mère et sa sœur que le dieu du vin a rendues folles, tel est le sujet de cette tragédie. Bacchus ouvre la scène et se fait connaître aux spectateurs :

Ἥκω Διὸς παῖς τήνδε Θηβαίων χθόνα,
Διόνυσος.

Le P. Brumoi regarde à tort cette pièce comme un drame satyrique, puisqu'elle n'a point le chœur obligé de Satyres. La Harpe l'a maltraitée, peut-être parce qu'il ne l'a pas suffisamment étudiée. Sans doute l'action des Bacchantes est très défectueuse; mais elle présente une suite de riches tableaux et de beaux mouvements, de situations tragiques, de vers brillants de poésie, enfin un spectacle à la fois imposant et propre à piquer la curiosité.

22. *Hercule furieux*, Ἡρακλῆς μαινόμενος.

Hercule, dans sa fureur, a tué Mégare, sa femme, et ses enfants. Poursuivi par les remords, il va se soumettre aux cérémonies expiatoires, et chercher le repos à Athènes. La scène est à Thèbes.

Le prologue est fait par Amphitryon qui rappelle la naissance d'Hercule. Ce héros est absent, et on le croit mort. Un certain Lycas a tué Créon, roi de Thèbes, et s'est emparé du trône; il veut faire mourir le vieil Amphitryon, Mégare et ses enfants, de peur que l'un d'eux ne venge un jour la mort de Créon. Hercule qui vient de tirer Thésée des enfers et d'enchaîner Cerbère, arrive à Thèbes et tue Lycas. Au troisième acte (v. 824), paraît Iris, accompagnée d'une Furie, qui nous apprend que Junon, n'ayant pu faire périr Hercule aux enfers, a résolu de lui ôter la raison et de lui inspirer une telle fureur qu'il va massacrer la mère et les enfants qu'il vient de sauver. En effet, la Furie s'empare d'Hercule, et tout s'exécute comme on l'a prédit. Quand il a tout tué, il s'endort. A son réveil, Alcide retrouve sa raison, se répand en exclamations de désespoir et se retire avec Thésée dans l'Attique.

23. *Les Héraclides*, Ἡρακλεῖδαι.

Les enfants d'Hercule, poursuivis par Eurysthée, roi d'Argos, viennent demander un asile à Démophoon, roi d'Athènes. Ce prince, dont le caractère est noble et généreux, s'expose à soutenir la guerre contre les Argiens plutôt que de violer les droits de l'hospitalité envers ces illustres proscrits. Mais un oracle a déclaré qu'il ne pouvait obtenir la victoire qu'en sacrifiant une fille d'un sang illustre. Macarie, l'une des filles d'Hercule et d'Alcmène, s'offre d'elle-même en sacrifice et s'occupe surtout de cacher à sa mère sa résolution et sa mort. Elle meurt en effet sans qu'Alcmène le sache, et dans tout le reste de la pièce, il n'est plus question que de la victoire des Athéniens et de la mort d'Eurysthée. Cette pièce est pleine d'intérêt.

24. *Hélène*, Ἑλένη.

La scène est en Egypte, où Ménélas, après la destruction de Troie, retrouve Hélène qui y avait été retenue par Protée, lorsque Pâris voulait la conduire à Ilion. Euripide suit ici le récit d'Hérodote, auquel il ajoute quelques événements qui tiennent du roman. L'action se passe dans l'île de Pharos, où Théoclymène, fils de Protée, retient Hélène, parce qu'il veut l'épouser. Elle emploie une ruse pour se soustraire à son pouvoir; dénouement qui ressemble à celui de l'Iphigénie en Tauride.

25. *Rhésus*, Ῥῆσος.

Le sujet de cette pièce est tiré du sixième livre de l'Iliade. C'est Ulysse et Diomède qui tuent Rhésus, roi de Thrace, la nuit même où il arrive dans le camp de ses alliés, les Troyens, et qui enlèvent ses chevaux. De bons critiques ont prouvé que cette tragédie n'est pas d'Euripide.

26. *Ion*, Ἴων.

Ion, fils d'Apollon et de Créuse, qui devait le jour au roi d'Athènes Erechthée, a été élevé parmi les prêtres à Delphes. Apollon veut faire passer ce jeune homme pour le fils de Xanthus, mari de Créuse. L'intérêt de cette pièce, fort compliquée, consiste dans le double danger que court Créuse d'être tuée par Ion, et celui-ci de périr par le poison que lui a préparé une mère qui ne le connaît pas.

Le lieu de la scène est à l'entrée du temple d'Apollon, à Delphes. Il règne dans toute la pièce un ton religieux plein de douceur et de gravité. Elle a beaucoup de rapports avec l'Athalie de Racine; mais elle n'est pas le chef-d'œuvre de la scène grecque, comme celle-ci l'est de la scène française.

Il existe encore quatre-vingts vers du *Phaéton* et soixante-cinq de la *Danaé* d'Euripide.

27. Outre les trois grands poètes tragiques, les grammairiens d'Alexandrie placent dans leur canon *Ion*, *Achæus* et *Agathon*.

Ion de Chios vécut dans les derniers temps d'Eschyle.

Ses tragédies, parmi lesquelles on nomme *Agamemnon*, les *Eurytides*, *Laertès*, *Omphale*, *Phénix*, les *Gardiens* (φρουροί), sont perdues, à quelques fragments près.

Ion composa aussi des odes, des dithyrambes, des comédies, des élégies et des épigrammes. Il écrivit en dialecte ionien plusieurs ouvrages historiques, sur l'*Origine de Chios*, Χίου κτίσις, et un livre intitulé *Epidémies*, Ἐπιδημίαι, ou voyages d'hommes célèbres dans l'île de Chios. On croit aussi qu'il a écrit sur les *Météores*.

28. Il a existé deux poètes du nom d'ACHÆUS : l'un d'Erétrie, était contemporain d'Euripide et même un peu plus ancien; l'autre, d'une époque postérieure, était de Syracuse. Tous deux ont composé des tragédies, dont il reste des fragments sans qu'on puisse distinguer auquel des deux ils appartiennent.

29. AGATHON d'Athènes fut l'intime ami d'Euripide, et c'est chez lui que Platon a placé la scène de son banquet. Les anciens faisaient grand cas de ses tragédies; cependant Aristote lui reproche d'avoir hâté la décadence du théâtre, en introduisant l'usage de ne plus composer des chœurs exprès pour ses pièces, mais de prendre au hasard, dans divers ouvrages, des morceaux de poésie, et de les placer dans les entr'actes, comme des intermèdes, ἐμβεβολίσματα. Les tragédies d'Agathon, parmi lesquelles on cite *Thyeste* et *Télèphe*, sont perdues, à peu de fragments près.

30. Après ces poètes, la décadence de la tragédie fut rapide; elle cessa même presque entièrement vers la fin de cette période.

Aux tragiques du canon alexandrin, il faut joindre MÉLANIPPE de Mélos, auteur d'une Proserpine : PRATINAS de Phlionte; PHILOCLÈS d'Athènes, neveu d'Eschyle, auteur d'une Pandionide, tétralogie ; MÉLANTHIUS et MORSIMUS, ses fils ; EUPHORION et BION, fils d'Eschyle; ARISTARQUE de Tégée, l'inventeur du cothurne et l'auteur présumé de Rhésus ; MORYCHUS; MOSCHION, auteur d'un Thémistocle, d'un Télèphe et d'un Phérée ; APHAREUS; XÉNOCLÈS, auteur d'une tétralogie, OEdipe, Lycaon, les Bacchantes, tragédies, et Athamas, drame satyrique; CRITIAS, auteur d'Atalante et de Pirithoüs; THÉOGNIS ; DIOGÈNE ; OENOMAÜS, d'Athènes, auteur d'un Achille, d'une Hécube, d'un Thyeste, d'un OEdipe, d'un Chrysippe, d'une Hélène et d'une Semélé; THÉODECTE de Phasélis, qui fit OEdipe, Ajax, Alcméone, Bellerophon, Hélène, Oreste, Philoctète et Tydée; IOPHON, fils de Sophocle ; DENYS L'ANCIEN ; POLYIDUS, auteur d'une Iphigénie en Tauride ; les deux CARCINUS; ANTIPHON, auteur d'une Méleagre, d'une Andromaque et d'un Jason; ASTYDAMAS, fils de Morsimus, qui fit 240 tragédies et remporta 15 prix; CHÉRÉMON, auteur d'un Ulysse, d'un Achille d'une Io NÉOPHRON de Sicyone, qui fit 120 tragédies, parmi lesquelles une Médée.

§ 3. *Du drame satyrique.*

1. Occasion où le drame satyrique fut imaginé.—2. Nature mixte du drame satyrique. — 3. Ce en quoi il se distingue de la comédie et de la tragédie. — 4. Auteurs par qui il fut perfectionné.—5. Hégémon. — 6. Philoxène.— 7. Idée du Cyclope d'Euripide. — 8. Comédie sicilienne et poètes par qui elle fut cultivée.

1. La tragédie, née de Bacchus, lui fut d'abord exclusivement consacrée; mais bientôt tous les dieux de l'Olympe, tous les demi-dieux de la mythologie partagèrent l'empire de la scène avec le dieu du vin ; enfin, on en vint à faire dire l'οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον, et Bacchus n'était plus pour rien dans les tragédies, si ce n'est qu'on les représentait à ses fêtes. Ce fut pour réparer ou pour expier cet oubli, qu'on imagina le *drame satyrique;* tous les poètes tragiques en ont fait et devaient en faire.

2. Le drame satyrique tenait à la fois de la tragédie et de la comédie : de la tragédie, par les sujets qu'il puisait dans la mythologie et dans l'histoire héroïque de la Grèce; de la comédie, par les personnages qu'il admettait, par le dénouement qui n'était jamais funeste, par les traits, les bons mots, la bouffonnerie qui faisaient son principal mérite. Des Satyres formaient le chœur et en étaient une partie obligée. Ces pièces, où la verve et la licence populaires s'échappaient en lazzis, souvent plus grossiers qu'ingénieux, cachaient aussi, sous ce masque grotesque, des principes de morale et des allusions politiques qui n'en étaient pas l'attrait le moins piquant. C'est ce qui explique ce passage d'Horace :

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes satyros nudavit, et asper
Incolumi gravitate jocum tentavit.

(*De Art. poët.*, 220.)

3. Le drame satyrique n'était pas toutefois une simple imitation de la comédie et de la tragédie; il s'en distinguait par des formes particulières, par des rhythmes qui lui étaient propres, par une fable plus simple, par une action plus courte. C'était la *petite pièce* qu'on don-

nait après les tragédies, pour égayer et délasser les spectateurs :

> . . . . Eo quòd
> Illecebris erat et gratâ novitate morandus
> Spectator.
>
> (*Ib.*, v. 222.)

En outre le chœur des Satyres et des Silènes prenait part à l'action, et exécutait des danses vives et sautillantes, qu'on appelait *sicinnes*. La scène était ou la place publique, ou quelque forêt, une montagne, les bords de la mer, etc. ; afin que ce chœur rustique pût s'y déployer en liberté. Le drame satyrique était les *Atellanes* [1] des Grecs.

4. Le drame satyrique ne fut long-temps qu'un chœur, comme l'avait été la tragédie [2]. Long-temps il conserva les traces et les allures de son origine ; mais enfin, Chœrilus, Eschyle et Pratinas, poètes tragiques, lui donnèrent un caractère plus décent, une forme plus régulière. Eschyle en composa quinze. Aristias n'excella pas moins dans ce genre que perfectionnèrent Sophocle, Achæus, Xénoclès, Philoclès, Euripide et Hégémon, surnommé Φακή, la Lentille.

5. HÉGÉMON de Thasos parodia de scène en scène des tragédies connues. On donnait sa *Gigantomachie*, lorsqu'au milieu du rire inextinguible des spectateurs, on apprit la défaite de Nicias en Sicile. C'est dans cette pièce, où il jouait lui-même, qu'il se mit, au rapport d'Athénée (l. IX, c. 17), à jeter de petites pierres dans l'orchestre et aux spectateurs. On ne savait qu'en penser, lorsqu'après quelques instants de silence, il dit :

> Λίθοι μὲν οἵδε· βαλλέτω δ' εἴ τις θέλει.
> Φακὴ γὰρ ἐν θέρει καὶ ἐν χειμῶνι ἀγαθόν.

6. PHILOXÈNE, poète lyrique, est aussi rangé parmi les auteurs de drames satyriques. Il persiffla Denys le Tyran

[1] Voyez la Littérature latine.

[2] Athénée, l. XIV.

dans une pièce nommée le *Cyclope*, pièce du reste plus semblable à la satire latine qu'au drame grec.

7. Le *Cyclope* d'Euripide est le seul drame satyrique qui nous soit parvenu. Le sujet de cette pièce est pris dans l'Odyssée d'Homère (c. IXe) : c'est Ulysse privant Polyphème de son œil unique, après l'avoir enivré. Pour lier ce sujet à un chœur de Satyres, le poète suppose que Silène et ses fils, les Satyres, cherchant par toutes les mers Bacchus enlevé par des pirates, ont échoué sur les côtes de la Sicile où ils sont tombés entre les mains de Polyphème. Le Cyclope en a fait ses esclaves et s'en sert pour garder ses brebis. Ulysse ayant été jeté sur la même côte, ils se liguent avec lui contre leur maître; mais leur poltronnerie le seconde mal dans l'exécution de son entreprise. Ils profitent de sa victoire et s'embarquent avec lui.

8. La Sicile avait à cette époque un drame d'une espèce particulière, intermédiaire entre le drame satyrique et la comédie attique. C'est ce qu'on appelle la *Comédie sicilienne.*

EPICHARME de Cos, qui fut élevé dans cette île et qui professa la philosophie de Pythagore à la cour d'Hiéron Ier, en est regardé comme le créateur. Les fragments qui nous en restent ne suffisent pas pour nous donner une idée de ce genre, où la poésie bucolique paraît être entrée pour quelque chose. Les pièces dont les sujets étaient mythiques, étaient soumises aux règles de la tragédie. D'autres entremêlaient aux plaisanteries quelques parties de la doctrine pythagoricienne. Selon Horace, Plaute se forma sur Epicharme :

> Dicitur. . . . .
> Plautus ad exemplar properâsse Epicharmi.
>
> (L. II, *ep.* I, 58.)

PHORMIS de Syracuse, précepteur des enfants de Gélon, travailla dans le même genre qu'Epicharme, dont il était contemporain.

§ 6. *De la comédie.*

1. Caractère ou âge primitif de la comédie et nom qu'elle portait. — 2. Ce par quoi la comédie ancienne se distingue de la tragédie.— 3. Composition du chœur.—4. Premiers

poëtes comiques.— 5. Nombre de poëtes que le canon d'Alexandrie renferme pour l'ancienne comedie.—6. Cratinus, Eupolis, Phérécrate et Platon le comique. —7. Aristophane.—8. Comment il faut se rendre compte d'Aristophane.—9. Endroit où se jouait la parodie des tragédies. — 10. Aristophane considéré comme peintre fidèle de la société athénienne.—11. Caractère de ses pièces.—12. Ouvrages qui nous en restent. —13. Idée des Acharniens. —14. Des Chevaliers.—15. Des Nuées.—16. Des Guêpes.—17. De la Paix. —18. Des Oiseaux.—19. Des Femmes célébrant la fête de Cérès. —20. De Lysistrate.—21. Des Grenouilles.—22. Des Haranguenses ou du Club féminin.—23. De Plutus.—24. Jugement de Plutarque et autres sur Aristophane ; ce qu'il faut penser de ce poëte. — 25. Autres poëtes comiques non compris dans le canon alexandrin. —26. Époque où l'ancienne comédie fut remplacée par la comédie moyenne.—27. Caractère de la comédie moyenne. —28. Les poëtes les plus célèbres de la comédie moyenne ; Antiphane. — 29. Alexis et Anaxandride. — 30. Autres poëtes comiques de cette époque. — 31. Sortes de pièces que les anciens avaient outre le drame régulier. — 32. Sophron ; idée de ses mimes. — 33. Philistion.

1. La comédie, née comme la tragédie, dans les fêtes de Bacchus, conserva long-temps son premier théâtre et sa licence première. Avant d'être introduite à la ville, elle insultait, de son chariot, les passants par de grossières bouffonneries; admise au droit de cité dans Athènes, elle insulta, de la scène, les spectateurs par d'inconcevables hardiesses. Evénements politiques, affaires publiques, généraux, magistrats, écrivains, toutes les ambitions, tous les vices, tous les ridicules, étaient de son domaine; rien ne fut épargné, ni la réputation, ni la fortune, ni même le nom et les traits du visage empreints sur le masque de l'acteur. Les auteurs de ces satires satisfaisaient leur haine par la calomnie; le petit peuple, par de sales injures; l'intérieur même des maisons n'eut plus rien de secret, et l'on vit au grand jour des horreurs qu'il n'avait pas éclairées. Tel fut le premier âge de la comédie grecque, dite *comédie ancienne.*

2. La comédie ancienne, formée sur le modèle de la tragédie, s'en distingue, outre la différence du genre, par l'emploi des chœurs et des parabases.

Dans les parabases, le chœur oubliant ce qui se passait sur la scène, et le rôle qu'il y devait jouer, s'adressait, comme Plaute dans ses prologues, aux spectateurs pour les entretenir du poëte, de ses rivaux, de ses ennemis, de tous ceux enfin qu'il voulait rendre odieux au peuple.

3. Le chœur se composait de six parties appelées : *commation*, *parabase*, *strophe*, *epirrhema*, *antistrophe*, *antepirrhema*. Elles étaient entremêlées dans l'ordre où elles viennent d'être nommées. De ces six parties, trois, le commation, la strophe et l'antistrophe, étaient en vers lyriques; les trois autres, en vers anapestes. Le commation était composé de huit vers, qui renfermaient, soit une apostrophe adressée à quelque personnage, soit une réflexion sur ce qui venait de se passer ou se préparait. La strophe et l'antistrophe étaient chacune de douze vers, et se répondaient mutuellement : elles exprimaient tantôt la louange des dieux et l'éloge des héros et des bons citoyens; tantôt des traits satiriques, comme nos vaudevilles qui sont composés sur des airs connus et souvent populaires; ces vers étaient écrits dans des rhythmes faciles, et s'imprimaient sans peine dans la mémoire; aussi quiconque avait eu une fois le malheur d'être chanté sur le théâtre, devait l'être long-temps dans toutes les villes. La parabase, ainsi nommée du verbe παραβαίνειν, changer de place, suivait immédiatement le commation. Ordinairement le chœur était partagé en deux troupes qui se plaçaient à la droite et à la gauche de l'orchestre; dans la parabase, les deux troupes se réunissaient et se tournaient vers les spectateurs : cela arrivait lorsque les acteurs quittaient le théâtre pour la première fois, ou comme nous dirions, à la fin du premier acte. Ne pouvant plus alors s'entretenir avec les personnages de la pièce, le chœur adressait la parole au peuple; les poètes saisissaient cette occasion, soit pour s'expliquer sur ce qui les regardait personnellement, soit pour raisonner sur les affaires publiques. L'épirrhême et l'antépirrhême ne différaient de la parabase que parce qu'ils devaient se renfermer dans un nombre de vers déterminé, qui allait ordinairement à seize. Ces deux parties se répondaient comme la strophe et l'antistrophe [1].

4. Susarion de Mégare ou d'Icarie, comme Thespis, paraît avoir été le premier poète comique. Le grammairien Diomède (l. III, p. 486) y joint Mullus et Magnès. Un certain Cratès, qui vécut au commencement du v[e] siècle avant J.-C., perfectionna ce genre, et c'est alors que la comédie fut associée dans les représentations théâtrales des Dionysiaques.

5. Le canon d'Alexandrie ne renferme, pour l'ancienne comédie, que six poètes : *Epicharme*, dont nous avons parlé, *Cratinus*, *Eupolis*, *Aristophane*, *Phérécrate* et *Platon*.

[1] Lebeau, Mém. de l'Acad. des Inscript., vol. XXX, p. 58.

6. Cratinus d'Athènes, qui florissait vers l'an 436 av. J.-C., composa 21 comédies et remporta 9 prix.

Eupolis, son imitateur et son rival, donna 17 comédies dont 10 furent couronnées. Lucien l'a imité dans ses dialogues.

Phérécrate d'Athènes, qui florissait vers l'an 404, fit une vingtaines de comédies dont il reste des fragments et quelques titres : les *Gens de bien* (Ἀγαθοί), les *Transfuges*, *Chiron*, les *Agriens*, les *Vieilles femmes*, les *Peintres*, les *Distraits*, les *Hommes fourmis*, le *Faux Hercule*. On lui doit une sorte de vers ou mètre appelé *Phérécratien*. Ce vers se compose de 3 pieds, un spondée, un dactyle et un spondée ou trochée.

Platon, surnommé *le comique*, florissait à l'époque de la mort de Socrate. Il composa 20 comédies, entre autres : *Adonis*, le *Meurtrier*, es *Gryphes*, la *Longue nuit*, le *Poète*, l'*Imposteur*.

7. Aristophane est le seul auteur comique dont il se soit conservé des pièces entières. La patrie de ce poète et l'année de sa naissance sont inconnues. Contemporain d'Euripide et de Socrate, il vécut jusqu'à l'an 386 avant J.-C. Cléon lui contesta le titre de citoyen d'Athènes; mais Aristophane gagna son procès. Maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Il composa contre Cléon une pièce (*Les Chevaliers*), pleine de fiel et d'outrages.

8. Pour se rendre compte d'Aristophane, il faut se faire un instant Athénien de mœurs, de goûts, d'habitudes; il faut connaître à fond l'histoire contemporaine d'Athènes, au risque de prendre, comme La Harpe, les traits les plus piquants, les saillies les plus heureuses, pour des calembourgs grossiers ou de fades plaisanteries. Presque toutes ses pièces ont un but et des allusions politiques, en partie perdues pour nous. Attaché à la classe des gens riches et ami de la paix, il lançait des épigrammes acérées contre les démagogues, et n'épargnait pas la masse du peuple lui-même. Il mettait sur la scène, sans déguisement, les personnes qu'il voulait vouer à la risée publique; il ne rougit pas même d'accabler de ses railleries le plus sage et le plus respectable des hommes, Socrate, dont il enviait peut-être les succès.

9. En sa qualité d'auteur comique, il parodiait les tragédies nouvelles; l'usage du théâtre d'Athènes diffé-

rait à cet égard du nôtre en un point essentiel; c'est que la parodie se jouait sur la même scène où la veille on avait représenté le drame sérieux; souvent les mêmes acteurs jouaient dans l'un et dans l'autre. Mais de tous les auteurs tragiques, Euripide fut celui qu'il épargna le moins. Il l'attaqua dans les pièces qui n'avaient point de rapport avec les tragédies de cet auteur, et la personne même de ce poète ne fut point à l'abri de ses injures.

10. On a dit qu'Aristophane a été le peintre fidèle de la société athénienne; mais si les licences du poète ne sont qu'un reflet de celle des mœurs publiques, il faut avouer que rien ne fut plus dégradé que ce peuple, ni rien de plus immoral que cette poésie. L'auteur comique est, dit-on, obligé d'imiter le ton du monde au milieu duquel il choisit ses sujets; sans doute, si sa mission se borne à plaire. Mais s'il doit avoir aussi pour but de réformer les vices [1], est-ce un moyen de réussir que de les présenter, dans leur nudité la plus crue, à des spectateurs corrompus, ou que de telles peintures ne devaient pas tarder à corrompre?

Toutefois disons, non pour justifier Aristophane, mais pour expliquer l'indécence trop fréquente de ses tableaux, que dans cette société grecque, les règles de la convenance et les rapports des deux sexes différaient singulièrement de nos usages modernes. Ajoutons encore que, quelque mordant, bouffon et licencieux qu'il soit, il se déclare toujours pour le parti des honnêtes gens, qu'il loue constamment le patriotisme et la loyauté.

11. Les comédies d'Aristophane sont du genre de celles qu'on appelle *pièces à caractère* [2]. L'invention et la conduite de la fable y sont négligées; mais le dialogue est vif, pressé et rempli d'ironie; quelquefois même le sel attique y est répandu avec profusion. Il mêle tous les dialectes, suivant qu'une expression lui paraît plus plai-

[1] Voyez *Traité de littérature,* poétique, p. 119 et s.
[2] *Ibid.,* p. 120 et s.

sante dans l'un que dans l'autre ; il emploie des jeux de mots, des mots bizarrement composés[1], des consonnances et jusqu'à des rimes; mais au milieu de ces jeux de son esprit, son style est toujours le modèle de la pureté attique, comme les mètres qu'il emploie dans ses vers sont réguliers au milieu de leur variété.

12. Des cinquante-quatre pièces qu'il composa, nous n'en possédons plus que onze; les voici dans l'ordre chronologique de leur représentation : les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Oiseaux*, les *Femmes célébrant la fête de Cérès*, *Lysistrate*, les *Grenouilles*, les *Harangueuses* ou le *Club féminin* et *Plutus*.

13. Les *Acharniens*, Ἀχαρνεῖς, représentés l'an 426 avant J.-C., dans la sixième année de la guerre du Péloponèse.

Cette pièce a pour but de prouver la nécessité de la paix dans les conjonctures où se trouvaient alors les Athéniens. Acharné était un bourg de l'Attique où l'on faisait le commerce de charbon; aussi le chœur est-il composé de charbonniers. Ce canton devint, l'un des premiers, la proie de l'ennemi pendant la guerre du Péloponèse. L'auteur suppose qu'un habitant d'Acharné, qu'il appelle *Dicéopolis*, la Cité juste, ou le Citoyen juste, a fait avec les Lacédémoniens une paix particulière pour lui-même et sa famille; l'abondance règne dans sa maison, qui devient un territoire neutre, tandis que les autres Acharniens, égarés par les instigations des chefs et des généraux, tels que Cléon et Lamachus, ont à souffrir tous les maux de la guerre.

Une des scènes les plus plaisantes est celle où Dicéopolis et Lamachus font les préparatifs, le premier, d'un grand repas, et le second, de son départ pour l'armée. D'un côté, on nettoie la broche, de l'autre, les lances et les épées. Ici on range l'aigrette d'un casque, là on

[1] A la fin des *Harangueuses*, on en trouve un où il entre 28 mots et qui forme six vers (1169-1174).

plume les oies (v. 1094-1142). Bientôt Lamachus revient estropié et soutenu par deux de ses soldats (v. 1190). Dicéopolis revient aussi à moitié ivre et conduit par deux esclaves.

Il y a dans cette pièce une scène singulière. Dicéopolis, menacé d'être lapidé par les Acharniens à cause de ses intelligences avec l'ennemi, ne sait comment inspirer quelque compassion à ses compatriotes. Il s'avise enfin d'aller consulter son voisin Euripide, et de lui demander quelque déguisement, quelques haillons, afin de pouvoir se rendre intéressant (v. 393).

On reprochait à ce poète, comme on l'a vu (p. 134), de placer dans ses pièces des personnages réduits au dernier degré de la misère. Euripide, que Dicéopolis dérange au milieu de son travail, lui offre successivement les haillons d'Œneus, de Phœnix, de Philoctète, de Bellérophon, de Télèphe, de Thyeste et d'Ino, un bâton de mendiant, une corbeille, une petite tasse, etc. Euripide lui donne ces objets en se plaignant de ce qu'on lui enlève tout *une tragédie*; mais Dicéopolis, qui est un mauvais railleur, met la patience d'Euripide à bout par un dernier trait : il lui demande *une poignée des herbes que vendait sa mère*. Allusion cruelle à l'extraction peu brillante d'Euripide, si toutefois on doit rougir d'une naissance obscure, lorsqu'on a su, par son génie, s'élever au dessus de ses contemporains, et composer des écrits dignes de passer à la postérité la plus reculée.

En faisant une satire sanglante d'Euripide, Aristophane n'a pas manqué de mettre son propre éloge dans la bouche du chœur. Au milieu d'une longue parabase (v. 627 et s.), que La Harpe a critiquée faute de ne pas connaître cette anomalie, le chœur dit entre autres choses :

Le bruit de sa hardiesse (d'Aristophane) s'est étendu si loin, que le grand roi a demandé aux ambassadeurs de Lacédémone, s'ils étaient aussi puissants sur mer que les Athéniens, et s'ils avaient un Aristophane qui *leur dit leurs vérités*, ajoutant que les Athéniens seraient vainqueurs s'ils suivaient les conseils du poète. C'est pour cela que La-

cédémone, en vous proposant la paix, vous demande l'île d'Égine, non parce qu'elle s'en soucie beaucoup, mais parce qu'Aristophane a des terres dans cette île et qu'ils voudraient se l'attacher.

14. Les *Chevaliers*, Ἱππεῖς, représentés l'an 425 avant J.-C.

Solon avait divisé les citoyens en quatre ordres; le second était celui des *Chevaliers*. Cette classe se composait en général de propriétaires, et par conséquent des personnages les plus intéressés à s'opposer aux projets des démagogues. Le chœur de la pièce est formé de Chevaliers.

Deux jongleurs politiques, un corroyeur *paphlagonien* et un charcutier, se disputent, pendant le siége de Sphactérie, la faveur d'un vieillard imbécile, nommé *Démos*. Le mot *Démos* en grec signifie *peuple :* ainsi la masse de la nation était elle-même personnifiée et travestie de la manière la plus injurieuse. Le charcutier et le corroyeur représentaient deux orateurs populaires; mais c'est principalement sur le dernier que pleuvent les traits de la satire. L'auteur y désignait ouvertement Cléon, démagogue ignorant, inepte et turbulent, que le peuple, ennuyé de la longueur du siége de Sphactérie, avait mis, par dérision, à la tête de l'armée. Le sobriquet de *Paphlagonien*[1] indiquait un accent particulier à Cléon. Le charcutier, le rival de Cléon, nommé Agoracrite, et auquel on parvient à faire croire que la nature l'a doué de tous les talents nécessaires pour gouverner l'État[2], a pour principaux adhérents deux autres généraux, Démosthènes et Nicias, qui paraissent dans la pièce sous leur nom véritable, mais vêtus en esclaves, afin de montrer leur asservissement.

On concevrait difficilement de pareilles personnalités, si l'on ne réfléchissait qu'à cette époque, Athènes était divisée en deux factions : l'une qui voulait continuer

[1] De παφλάζειν, bouillir avec bruit.

[2] Cet Agoracrite pourrait bien avoir fourni à Molière l'idée du *Médecin malgré lui.*

contre les Lacédémoniens une guerre malheureuse; et l'autre qui désirait ardemment la paix. Aristophane servait ce dernier parti de tout son pouvoir. Les pièces de théâtre n'étaient pas alors soumises à une censure préalable. Pourvu que l'auteur eût parmi les spectateurs un parti puissant, il ne courait point de dangers, et nous avons vu qu'Aristophane avait mis sa pièce sous la protection des Chevaliers.

Cependant Aristophane ne trouva point d'acteur assez hardi pour jouer le rôle de Cléon, ni même d'ouvrier qui voulût dessiner le masque de cet homme redoutable; il joua lui-même ce rôle, après s'être barbouillé la figure d'une manière burlesque.

La pièce finissait, d'ailleurs, d'une manière flatteuse pour les Athéniens. Le bon vieillard *Démos*, délivré des charlatans qui l'obsédaient, est rajeuni par un miracle, et conduit en triomphe sur la place publique dite *le Pnyx*, et le chœur rappelle des idées dignes des héros de Marathon.

15. Les *Nuées*, Νεφέλαι, représentées l'an 415 avant J.-C.

Cette pièce est surtout célèbre parce que le nom de Socrate s'y trouve mêlé.

Brumoi, Schlegel, Lessing et d'autres, pensent qu'elle n'eut aucune influence sur la condamnation de ce philosophe. Ils se fondent sur ce qu'il s'écoula vingt-quatre ans entre la représentation des Nuées et le procès de Socrate, et que les juges qui le condamnèrent à boire la ciguë, furent aussi les persécuteurs d'Aristophane. Cependant Elien et Diogène Laërce assurent qu'Anytus et Melitus, ces deux implacables ennemis de Socrate, avaient corrompu le poète à prix d'argent, et l'on doit ajouter que leurs accusations furent précisément les mêmes que celles qu'Aristophane intenta, dans les Nuées, à Socrate, d'être le corrupteur de la jeunesse, et de mépriser, de nier les dieux du peuple.

Quelle que soit l'opinion que l'on admette, il est juste de dire que l'esprit de coterie ne fut pas pour peu de

chose dans l'attaque d'Aristophane. Deux partis littéraires rivalisaient à Athènes : l'un était composé des philosophes qu'on appelait alors sophistes, et des poètes tragiques ; les poètes comiques formaient l'autre. Aristophane, qui précédemment avait attaqué dans Euripide les poètes tragiques, dirigea les Nuées contre les sophistes. Socrate, qui déjà jouissait d'une certaine réputation, mais qui ne s'était pas encore prononcé contre les sophistes, fut choisi par Aristophane comme représentant de cette classe d'hommes. Toutefois une foule de bons mots et de railleries qui se trouvent dans les Nuées n'ont aucun rapport avec la doctrine ni avec les mœurs de Socrate; aussi ce philosophe ne craignit-il pas d'assister à la représentation des Nuées, bien persuadé que la comparaison ne lui serait pas préjudiciable.

La pièce a reçu sa dénomination de ce que les scènes les plus importantes se passent au milieu des nuages : le chœur est formé d'acteurs, imitant, par leurs vêtements aériens, ces nuées mobiles qui flottent au dessus de notre horizon. Socrate est représenté se perdant dans les *nues*, au milieu de subtiles argumentations, et conférant avec les divinités tutélaires des sophistes, des devins, des médecins et des poètes (tragiques). Cependant toute la pièce ne se passe pas dans les régions de l'air.

On voit d'abord un des principaux personnages, Strepsiade, dans sa chambre à coucher. Strepsiade, citoyen d'Athènes, ruiné par un fils libertin qui dépense tout, accablé de dettes et pressé par ses créanciers, rêve aux moyens de s'en débarrasser. Il n'en trouve pas de meilleur que d'aller consulter son voisin Socrate, un de ces sophistes qui disent que le *ciel est un four et que les hommes sont des charbons animés*, et qui prouvent que le jour est la nuit, et la nuit, le jour (v. 95) :

Ἄνδρες, οἳ τὸν οὐρανὸν
Λέγοντες ἀναπείθουσιν, ὡς ἔστιν πνιγεύς,
Κἄστιν περὶ ἡμᾶς οὗτος· ἡμεῖς δ' ἄνθρακες.

Le disciple de Socrate fait beaucoup de difficultés de recevoir Strepsiade, qui demande à être initié dans les mystères de la philosophie.

Ce sont de grands mystères, dit le valet. Socrate demandait tout à l'heure à son disciple Chéréphon quelle était la longueur du saut d'une puce :

. . . . . Νομίσαι δέ σε ταῦτα χρὴ μυστήρια.
Ἀνήρετ' ἄρτι Χαιρεφῶντα Σωκράτης
Ψύλλαν, ὁπόσους ἅλλοιτο τοὺς αὐτῆς πόδας.
Δακοῦσα γὰρ τοῦ Χαιρεφῶντος τὴν ὀφρῦν,
Ἐπὶ τὴν κεφαλὴν τὴν Σωκράτους ἀφήλατο.
(V. 143.)

Strepsiade, émerveillé, appelle Socrate de toute sa force, et l'on aperçoit le philosophe guindé en l'air dans une corbeille. Strepsiade le conjure par les dieux.

Doucement, par quels dieux jurez-vous? On n'admet point dans mon école les dieux du pays :

Ποίους θεοὺς ὀμεῖ σύ ; πρῶτον γὰρ θεοὶ
Ἡμῖν νόμισμ' οὐκ ἔστι. . . . .
(V. 247.)

Strepsiade demande quels sont donc les dieux de Socrate. Il répond que ce sont les *Nuées*. Puis il se moque de Jupiter qu'il traite de chimère (v. 367 et s.) :

Il n'y a point de Jupiter; et ce qui le prouve, c'est que ce n'est point Jupiter qui fait pleuvoir et que ce sont les nuées seules qui donnent de la pluie.

Enfin il exige que Strepsiade commence par renoncer aux dieux du pays et n'adore que les *Nuées*. Le bourgeois consent à tout, pourvu qu'on lui apprenne un moyen de ne pas payer ses dettes, de corrompre le bon droit et d'emprunter sans rien rendre. Socrate lui enseigne force subtilités : le bon homme s'en va fort content et engage son fils Philippide à prendre les mêmes leçons, et à se former sous un maître aussi habile que Socrate, qui en dernier lieu, pendant qu'on le regardait tracer des figures sur la poussière avec un compas.

escamota fort adroitement le manteau d'un des spectateurs.

Strepsiade présente son fils au philosophe et le supplie de lui faire connaître les deux plus grands points de sa doctrine, le *juste* et l'*injuste* :

N'oubliez pas surtout de l'armer de pied en cap contre le juste. — Je vais le donner à instruire à tous les deux (v. 886).

En effet le *juste* et l'*injuste* paraissent personnifiés. La dispute s'établit entre eux, et l'*injuste* la termine ainsi :

Veux-tu que je te fasse voir clairement qui de nous deux doit céder à l'autre? Dis-moi un peu : quelles gens sont-ce que nos orateurs? — Des infâmes.— D'accord. Et nos faiseurs de tragédies? — Des infâmes. — Fort bien. Et nos magistrats? — Des infâmes. — On ne peut mieux. Compte à présent les spectateurs. Quel est le plus grand nombre? sont-ce les gens de bien? Examine. — Les infâmes l'emportent, je l'avoue. — Eh bien! qu'as-tu à dire à présent? — Que j'ai perdu. O vous, les infâmes, prenez mon manteau, je vais passer de votre côté, vous êtes les plus forts.

Philippide profite si bien des leçons de la philosophie et de la connaissance du *juste* et de l'*injuste*, qu'il bat ses créanciers qui viennent lui demander de l'argent, et finit par battre son père, et lui prouver philosophiquement qu'il a droit de le battre. La dispute entre le père et le fils (v. 1322 et s.) a lieu à l'occasion d'Euripide, que le premier vantait comme le plus sage des poëtes. Le chœur des Nuées intervient dans cette querelle et prononce en faveur de ce fils dénaturé.

On trouve dans le dernier acte une parodie de la harangue de Phenix à Achille, qu'Euripide avait vraisemblablement placée dans une de ses pièces, en imitant le beau passage du neuvième chant de l'Iliade.

Tel est l'aperçu rapide de cette pièce fameuse. Ce qu'on a de la peine à concevoir, c'est que le divin Platon, cet illustre disciple de Socrate, ait autant d'admiration pour un auteur qui avait si honteusement calomnié son maître.

Au reste, le rôle de Strepsiade, prenant des leçons

de Socrate, est l'original du *Bourgeois gentilhomme* de Molière.

16. Les *Guêpes*, Σφῆκες, jouées l'an 423 avant J.-C. Aristophane se propose dans cette pièce de fronder la manie que les Athéniens avaient pour les procès, et la sottise ou l'iniquité de leurs juges[1]. Racine l'a imitée dans les *Plaideurs*.

Philocléon, héros de la pièce grecque, a, comme Dandin dans la pièce française, la fureur d'être juge et de siéger à son tribunal; il néglige, pour y assister, les devoirs les plus importants, les affaires les plus utiles, et finit par devenir fou. Son fils Bdelycléon le fait garder à vue. Il descend par une corde, comme Dandin sort par le soupirail. *Si je me casse le cou*, dit-il, *enterrez-moi au barreau* (v. 385) :

. . . . . Ἤν τι πάθω 'γώ,
Ἀνελόντες καὶ κατακλαύσαντες θεῖναί μ' ὑπὸ τοῖσι δρυφάκτοις.

Son fils, comme celui de Dandin, imagine de le guérir en flattant sa manie. Il lui propose d'exercer les fonctions de juge dans sa maison. Il se présente fort à propos un procès digne du juge; c'est un chien qui a volé un fromage. La cause se plaide dans les formes. Il y a le chien accusateur et le chien accusé; l'un et l'autre jappent et parlent à la fois. Les assesseurs de Philocléon sont travestis en *guêpes*, pour marquer soit l'avidité des juges, soit le bourdonnement de leurs assemblées nombreuses. On amène les petits du chien pour émouvoir la pitié de Philocléon, qui se trompe dans le choix des fèves et qui donne celles d'absolution au lieu de celles de condamnation. Il renonce alors à sa manie.

De son côté, le poète renonce à son sujet. Philocléon, persuadé par son fils qui lui a démontré que la vie de juge était misérable, et qu'il n'y avait pas à gagner, à

[1] On sait que la justice à Athènes était rendue par un grand nombre de juges. Chacun des 10 tribunaux avait quelquefois plus de 500 assesseurs ; quelquefois tous ces tribunaux se réunissaient à celui des Héliastes, et le nombre des juges était alors de plus de 6,000.

beaucoup près, autant qu'à ne rien faire et à flatter le peuple, veut se conformer à ce conseil; il commence par s'enivrer, et occupe tout le cinquième acte des plus dégoûtantes extravagances où puisse tomber un vieillard ivre.

17. La *Paix*, Εἰρήνη, représentée l'an 420 avant J.-C. Cette pièce a le même but que les Acharniens, elle en est la suite. Athènes et Lacédémone ont conclu la paix, dite de Nicias. Le poète voudrait que les autres états de la Grèce accédassent à la pacification.

Un vigneron, nommé Trygée, lassé par la longueur de la guerre du Péloponèse, prend le parti de monter au ciel, et d'implorer la paix aux pieds du grand Jupiter. Un cheval volant, qui a des ailes d'escarbot[1], le conduit au séjour des immortels.

Les décorations changent pendant que Trygée est suspendu entre le ciel et la terre; le voyageur aérien apprend que la déesse de la *Paix*, chassée d'Athènes, est tombée au pouvoir du dieu cruel de la Guerre qui la tient enfermée au fond d'un puits. Mars paraît en personne; il se sert des plus fameux capitaines, comme de pilons, pour broyer des villes dans un mortier. Cependant Trygée profite d'une absence de Mars pour venir, avec une troupe de paysans, délivrer de sa prison la déesse de la *Paix*. Cette comédie finit par des noces. Trygée épouse l'une des compagnes de la déesse, *Opora* ou l'*Abondance*. La nymphe *Théorie* est réservée pour épouse au sénat d'Athènes.

18. Les *Oiseaux*, Ὄρνιθες, joués la première année de l'expédition en Sicile, 415 avant J.-C.

La plupart des critiques pensent que cette pièce a rapport à une certaine ville de Décélie, située sur la frontière de l'Attique, et que les Lacédémoniens, après s'en être emparés, avaient fortifiée par les conseils d'Alcibiade. D'autres croient qu'Aristophane voulait détourner

[1] C'est une parodie évidente de la *Chimère* de Bellérophon, et l'on trouve d'ailleurs dans cette scène plusieurs vers d'Euripide travestis.

ses compatriotes d'entreprendre, ou du moins de continuer l'expédition de Sicile. D'autres, enfin, n'y trouvent qu'une bouffonnerie qui n'a d'autre but que celui de faire rire.

Deux citoyens d'Athènes, *Pisthétère* et *Evelpis*, fatigués des procès qu'ils ont essuyés, quittent leur patrie et cherchent le vieux Térée qui a été métamorphosé en oiseau. Enfin ils persuadent à une troupe d'oiseaux de bâtir une ville en l'air, afin d'intercepter toute communication entre les dieux et les hommes, et d'empêcher les premiers de savourer la fumée des sacrifices. On donne à la nouvelle cité le nom de *Néphélococcygie*, c'est-à-dire, la *Ville des Coucous*. Plusieurs habitants de Lacédémone et d'Athènes, perdus d'honneur et de ressources, se présentent pour en devenir citoyens. On les admet et l'on partage entre eux les emplois.

Les dieux sont inquiets de cette révolution : ils envoient des ambassadeurs qui sont assez mal reçus. Ces messagers sont Hercule, Neptune et un dieu de la Thrace qui estropie la langue grecque d'une manière risible. Les dieux sont obligés d'accepter les conditions qu'on leur impose, et de marier à Pisthétère, roi de la cité aérienne, la *Belle Déesse* ou la *Domination*.

Il est difficile de trouver une allégorie suivie à travers ces détails que nous avons beaucoup abrégés ; mais, avec quelque réflexion, on reconnaît Alcibiade dans Pisthétère, Agis, roi de Sparte, et Timée sa femme, dans Térée et Progné. Néphélococcygie est la forteresse de Décélie ; les dieux affamés sont les Athéniens, les Lacédémoniens sont les oiseaux triomphants, et l'on indique par cette allégorie qu'ils ont recouvré l'empire de la mer.

Voici un extrait de cette pièce.

Parmi les importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville, on voit d'abord un poète qui, tout en arrivant, chante ces paroles : *Célébrez, Muse, célébrez l'heureuse Néphélococcygie.* Pisthétère lui demande son nom et celui de son pays. « Je suis,

répond-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidèle serviteur des Muses; mes lèvres distillent le miel de l'harmonie. »

PISTHÉTÈRE.

Quel motif vous amène en ces lieux ?

LE POÈTE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville que je ne cesserai de chanter. O père, ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrais accumuler sur votre tête.

(C'est la parodie de quelques vers que Pindare avait adressés à Hiéron, roi de Syracuse.)

PISTHÉTÈRE (*à part*).

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Écoute (*à son esclave*), donne-lui ta casaque et garde ta tunique. (*Au poète.*) Prenez ce vêtement, car vous paraissez transi de froid.

LE POÈTE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnaissance. Écoutez maintenant ces vers de Pindare.

(C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin et se retire en chantant.)

PISTHÉTÈRE.

Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit qu'un tel fléau s'introduirait sitôt parmi nous? Mais continuons notre sacrifice.

LE PRÊTRE.

Faites silence.

UN DEVIN, tenant une lyre.

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTÈRE.

Qui êtes-vous?

LE DEVIN.

L'interprète des Oracles.

PISTHÉTÈRE.

Tant pis pour tous.

LE DEVIN.

Prenez garde, et respectez les choses saintes. Je vous apporte un oracle concernant cette ville.

PISTHÉTÈRE.

Il fallait me le montrer plus tôt.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTÈRE.

Voulez-vous le réciter ?

LE DEVIN.

« Quand les loups habiteront avec les corneilles, dans la plaine qui « sépare Sicyone de Corinthe..... »

(Il y avait un oracle célèbre qui commençait par ces mots.)

PISTHÉTÈRE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens ?

LE DEVIN.

C'est une image mystérieuse ; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite : « Vous sacrifierez un bouc à la terre, « et vous donnerez à celui qui le premier vous expliquera mes vo-« lontés, un bel habit et une chaussure neuve. »

PISTHÉTÈRE.

La chaussure en est-elle ?

LE DEVIN.

Prenez et lisez. « Plus un flacon de vin et une portion des entrailles « de la victime. »

PISTHÉTÈRE.

Les entrailles en sont aussi ?

LE DEVIN.

Prenez et lisez : « Si vous exécutez mes ordres, vous serez au des-« sus des mortels, comme l'aigle est au dessus des oiseaux. »

PISTHÉTÈRE.

Cela y est-il encore ?

LE DEVIN.

Prenez et lisez.

PISTHÉTÈRE.

J'ai, dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon ; il diffère un peu du vôtre. Le voici : Quand quelqu'un, sans être invité, aura l'effronterie de se glisser parmi vous, de troubler l'ordre des sacrifices et d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez, je pense ?

PISTHÉTÈRE, *lui présentant ses tablettes.*

Prenez et lisez. « Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus illustres imposteurs d'Athènes, frappez et ne l'épargnez pas. »

LE DEVIN.

Cela y est-il aussi ?

PISTHÉTÈRE.

Prenez et lisez. « Hors d'ici, et allez-vous en débiter vos oracles ailleurs. »

A peine est-il sorti qu'on voit paraître l'astronome Méton, qui, la règle et le compas à la main, propose d'aligner la nouvelle ville, et tient des discours absurdes. Pisthétère lui conseille de se retirer et emploie les coups pour l'y contraindre.

Alors se présente un de ces inspecteurs que la république envoie chez les peuples qui lui paient des tributs, et dont ils exigent des présents. On l'entend crier en s'approchant : Où sont donc ceux qui devraient me recevoir?

PISTHÉTÈRE.

Quel est ce Sardanapale ?

L'INSPECTEUR.

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

PISTHÉTÈRE.

De la part de qui venez-vous ?

L'INSPECTEUR.

De la part du peuple d'Athènes.

PISTHÉTÈRE.

Tenez, il ne faudrait pas vous faire des affaires ici. Transigeons, nous vous donnerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

L'INSPECTEUR.

Par les Dieux ! j'y consens; car il faut que je me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenants du roi de Perse.

PISTHÉTÈRE, *le battant.*

Voilà ce que je vous avais promis : allez-vous en bien vite maintenant.

L'INSPECTEUR.

Qu'est-ce donc que ceci ?

PISTHÉTÈRE.

C'est la décision de l'assemblée au sujet de Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Quoi ! l'on ose me frapper et je suis inspecteur! Des témoins! (*Il sort.*)

PISTHÉTÈRE.

C'est une chose effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville et déjà des inspecteurs!

UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle ville insulte un Athénien.....

PISTHÉTÈRE.

Que veut cet autre avec ses paperasses?

LE CRIEUR.

Je crie les édits du sénat et du peuple; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter?

PISTHÉTÈRE.

Qu'ordonnent-ils?

LE CRIEUR.

Que vous vous conformiez à nos poids, à nos mesures et à nos décrets.

PISTHÉTÈRE.

Attends, je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. (*Il le bat.*)

LE CRIEUR.

Que faites-vous?

PISTHÉTÈRE.

Si tu ne te retires avec tes décrets.....

L'INSPECTEUR, *courant sur le théâtre.*

Je somme Pisthétère à comparaître en justice pour cause d'outrages.

PISTHÉTÈRE.

Quoi! te voilà encore?

LE CRIEUR, *revenant sur le théâtre.*

Si quelqu'un chasse nos magistrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus.....

PISTHÉTÈRE.

Et te voilà aussi!

L'INSPECTEUR.

Tu seras condamné à me payer mille drachmes.

(Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.)

19. Les *Femmes célébrant la fête de Cérès*, Θεσμοφοριάζουσαι, représentées l'an 412 avant J.-C.

Aristophane, sous prétexte de défendre les femmes des traits piquants qu'Euripide a lancés contre elles dans sa tragédie d'Hippolyte, ne fait que les injurier davantage dans cette pièce.

Les femmes avaient seules le droit d'assister aux fêtes de Cérès et de Proserpine. Dans leur réunion, elles délibèrent sur la manière de se venger d'Euripide qui a

vomi contre elles tant d'outrages. Euripide, instruit de ce dessein, fait habiller en femme un de ses parents qui prend sa défense, et dit entre autre choses aux femmes assemblées :

Nous sommes seules ; personne ne nous entend. Pourquoi faire tant de bruit de quelques traits qu'il a lancés contre nous, tandis qu'il n'a pas dit la centième partie de la vérité ?

Αὐταὶ γάρ ἐσμεν, κοὐδεμί' ἐκφορὰ λόγου.
Τί ταῦτ' ἔχουσαι κεῖνον αἰτιώμεθα,
Βαρέως τε φέρομεν, εἰ δύ' ἡμῶν ἢ τρία
Κακὰ ξυνειδὼς εἶπε δρώσας μυρία ;

(V. 472.)

Cet argument ne persuade pas les femmes irritées. Mnésiloque prend avec tant de chaleur la défense de son ami, qu'on le reconnaît et qu'on veut le lapider. Dans sa fureur, Mnésiloque veut s'emparer d'un enfant qu'une femme tient dans ses bras, et menace de l'étouffer si on ne lui laisse la permission de sortir. Sur le point d'exécuter sa menace, il reconnaît qu'il n'a saisi qu'une outre remplie d'air. On le fait prisonnier, et on le met sous la garde d'un esclave.

Euripide, pour sauver son ami, se travestit lui-même ; il prend tour à tour les habits d'Hélène et d'autres personnages de ses tragédies. On promet enfin de lui rendre Mnésiloque, s'il prend l'engagement de ne plus médire des femmes.

20. *Lysistrate*, Λυσιστράτη, représentée la même année que la pièce précédente.

C'est encore une comédie de circonstance. Les femmes d'Athènes, sous la conduite de Lysistrate, épouse d'un des premiers magistrats de cette ville, se sont réfugiées dans la citadelle, résolues de ne plus recevoir leurs maris, s'ils ne mettent un terme aux malheurs de la guerre. Il arrive des ambassadeurs de Sparte, et Lysistrate force les Athéniens à conclure la paix.

Au commencement de ce siècle, on a imité cette pièce dont on a fait un opéra-comique sous le même nom ; il n'a été joué qu'une fois.

21. Les *Grenouilles*, Βάτραχοι, jouées l'an 406 av. J.-C. Cette pièce a pour objet la décadence de la tragédie. Euripide venait de mourir ; Sophocle et Agathon n'existaient plus ; il ne restait que des auteurs du second ordre.

Bacchus, dieu protecteur de la tragédie, a juré de descendre aux enfers et d'en ramener Euripide. Il revêt les attributs d'Hercule, parce que ce héros était connu dans le sombre royaume, et il y arrive sous ce costume emprunté. Grande contestation entre Eschyle et Euripide, à qui sera ramené sur la terre. On pèse dans une balance leurs œuvres respectives. Toujours Eschyle l'emporte ; enfin il défie Euripide de se mettre dans un des bassins avec tous ses écrits, sa femme, ses enfants et son fameux acteur ou collaborateur Céphisophon, et il ne veut que deux de ses grands mots pour former un contrepoids suffisant.

Bacchus, qui avait donné sa parole à Euripide, se rétracte en parodiant un vers de la tragédie d'Hippolyte. On lit dans celle-ci :

Ma bouche avait juré, mon cœur n'a rien promis.

Ἡ γλῶσσ' ὀμώμοχ', ἡ δὲ φρὴν ἀνώμοτος.

(V. 617.)

Bacchus termine la querelle par cette exclamation :

Ma bouche avait juré, ma main couronne Eschyle.

Ἡ γλῶσσ' ὀμώμοχ', Αἰσχύλον δ' αἱρήσομαι.

(V. 147.)

Le nom de *Grenouilles* vient d'un des chœurs de la pièce, formé par les grenouilles qui peuplent les marais du Styx. Un autre chœur est formé par les ombres des initiés aux mystères de Bacchus. En plaçant sur la scène des travestissements aussi bizarres que ceux d'acteurs habillés en grenouilles, Aristophane voulait faire rire aux dépens des mauvais poètes de son temps, de ceux du moins qu'il donnait pour tels. Les vers que chante le chœur imitent le coassement des grenouilles, à peu près

comme le *Brékékéké, koax, koax* de Voltaire, dans le morceau du *Temple du Goût,* dirigé contre J.-B. Rousseau :

Qu'est-ce que j'entends là ? dit la Critique.—C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la saison du printemps :

Car les jeunes zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Ont fendu l'écorce des eaux [1].

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aquatique [2]
Qui, du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique,
Breke, keke, koax, koax, koax?

Ah! bon Dieu! s'écria la Critique, quel jargon horrible! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les muses avaient changé la voix en punition de ses méchancetés.

On voit que Voltaire ne le cédait point en injustice au poète grec.

22. Le *Club féminin* ou les *Harangueuses,* Ἐκκλησιάζουσαι, jouées l'an 393 avant J.-C.

Cette pièce est dirigée contre les démagogues, dont les intrigues tendaient sans cesse à troubler l'État. Elle renferme aussi des traits contre la *République* de Platon, et contre la communauté de biens, de femmes et d'enfants, base de son système philosophique.

Praxagora, épouse d'un des premiers magistrats, forme, avec la majeure partie des Athéniennes, une conspiration pour s'emparer du gouvernement et mettre les femmes à la tête des affaires publiques, puisque les hommes les conduisent si mal. Elles réussissent dans leur projet et commencent par établir la communauté de biens et de mariage. Cette pièce est d'une licence révoltante.

23. *Plutus,* Πλοῦτος, donné l'an 409 et reproduit vingt ans après. Cette pièce est sans parabase, et appar-

[1] Vers de J.-B. Rousseau. — [2] *Id.*

tient à la comédie moyenne. C'est même la seule de ce genre qui ait passé jusqu'à nous.

L'intention du poète est de tourner en ridicule l'avidité, l'avarice et la corruption des Athéniens. Dans ce but, il suppose que l'aveugle Plutus, dieu de la richesse, a été guéri par Esculape, et qu'il a usurpé le trône de Jupiter. La *Pauvreté*, personnage allégorique, se plaint amèrement de cette cure. Ce n'est d'ailleurs qu'une *pièce à tiroir*[1] où le poète prouve que les choses n'en iraient guère mieux, si la Fortune distribuait ses faveurs avec plus d'équité. La Harpe ne lui consacre que trois lignes, dans lesquelles il la traite de froide allégorie. Cependant le dialogue est naturel, plein de grâce et de saillies toujours piquantes; il fait bien connaître quelle source inépuisable de comique renfermait le génie d'Aristophane. La défense de la Pauvreté par elle-même est un morceau digne de Platon (v. 505 et s.).

Les meilleures scènes sont celles où l'on voit la fin des malheurs qui accablent les hommes vertueux, la destruction du bonheur des méchants, la défection du grand-prêtre de Jupiter, qui passe au service de Plutus, et l'embarras de Mercure qui se trouve sans emploi.

Nous donnerons, d'après cette pièce, un échantillon des boutades misanthropiques d'Aristophane.

On demande à Plutus pourquoi il est aveugle, il répond :

C'est Jupiter qui l'a voulu en haine des hommes vertueux. Jeune encore, je le menaçai de n'aller que chez les gens justes, honnêtes et sages. Alors il m'a privé de la vue pour m'empêcher de les distinguer.....

Mais, si l'on te rendait la vue, éviterais-tu les méchants ? —Je l'affirme. — Et n'irais-tu que chez les gens de bien ? — Ah ! certes ; il y a si long-temps que je n'en ai vu. — Je le crois bien; moi qui ai de bons yeux, je n'en rencontre nulle part.

ΠΛΟΥΤΟΣ.

Ὁ Ζεύς με ταῦτ' ἔδρασεν, ἀνθρώποις φθονῶν.
Ἐγὼ γὰρ ὢν μειράκιον ἠπείλησ', ὅτι

[1] *Traité de littérature*, poétique, p. 132.

Ὡς τοὺς δικαίους καὶ σοφοὺς καὶ κοσμίους
Μόνους βαδιοίμην· ὁ δ' ἐμ' ἐποίησεν τυφλὸν,
Ἵνα μὴ διαγιγνώσκοιμι τούτων μηδένα.....

ΧΡΕΜΥΛΟΣ.

Εἰ πάλιν ἀναβλέψειας, ὥςπερ καὶ πρωτοῦ,
Φεύγοις ἂν ἤδη τοὺς πονηρούς;

ΠΛΟΥΤΟΣ.

Φήμ' ἐγώ.

ΧΡΕΜΥΛΟΣ.

Ὡς τοὺς δικαίους δ' ἂν βαδίζοις;

ΠΛΟΥΤΟΣ.

Πάνυ μὲν οὖν.
Πολλοῦ γὰρ αὐτοὺς οὐχ ἑώρασα χρόνου.

ΧΡΕΜΥΛΟΣ.

Καὶ θαῦμά γ' οὐδέν· οὐδ' ἐγὼ γὰρ ὁ βλέπων.

(V. 87 et suiv.)

24. Plutarque juge Aristophane de la manière suivante :

Aristophane outre la nature et parle à la populace plus qu'aux honnêtes gens : son style est mêlé de disparates continuelles, élevé jusqu'à l'enflure, familier jusqu'à la bassesse, bouffon jusqu'à la puérilité. Chez lui, on ne peut distinguer le fils du père, le citadin du paysan, le guerrier du bourgeois, le dieu du valet. Son impudence ne peut être supportée que par le bas peuple; son sel est amer, âcre, cuisant; sa plaisanterie roule presque toujours sur des jeux de mots, sur des équivoques grossières, sur des allusions entortillées et licencieuses. Chez lui, la finesse devient malignité; la naïveté devient bêtise; ses railleries sont plus dignes d'être sifflées qu'elles ne sont capables de faire rire; sa gaîté n'est qu'effronterie; enfin il n'écrit pas pour plaire aux gens honnêtes et sensés, mais pour flatter l'envie, la méchanceté et la débauche.

Le P. Brumoi trouve ce jugement trop sévère; d'autres, tels que Métastase et Schlegel, le taxent d'injustice et d'absurdité. Plusieurs critiques prétendent justifier Aristophane en le comparant à Rabelais; c'est vouloir excuser une turpitude par une autre. Disons donc qu'Aristophane fut un homme de génie, mais d'un esprit pervers, et que s'il eut le malheur de vivre dans un temps

de corruption, il eut le malheur bien plus grand d'en être le complice, le peintre et le propagateur.

25. Outre les six poètes du canon alexandrin, cette époque en produisit beaucoup d'autres dont voici les noms avec les titres de quelques unes de leurs pièces :

ALCÉE de Mitylène. — Les Sœurs, Ganymède, les Noces sacrées, Callisto, la Palestre, Endymion, Pasiphaé.

AMPHIS d'Athènes.—Athamas, l'Empire des Femmes, la Gynécomanie, le Dithyrambe, les Sept devant Thèbes, les Ouvriers en laine, Ialémus, le Rasoir ou la Coiffeuse, Leucade, Ulysse, le Ciel, Pan, l'Imposteur, les Philadelphes, Philétère.

ARCHIPPUS d'Athènes.—Amphitryon, le Mariage d'Hercule, les Poissons, l'Avisé.

CALLIAS d'Athènes.—La Grammaire, tragédie, les Cyclopes, les Enchaînés.

CHIONIDÈS d'Athènes.—Les Mendiants.

DIOCLÈS d'Athènes.--La courtisanne Thalatta, les Abeilles, les Cyclopes.

ECPHANTIDÈS —Les Satyres.

EPILYCUS —Le Jeune homme.

HÉGÉMON.—La Lentille.

HERMIPPUS (40 pièces). — Les Boulangères, les Compatriotes, les Dieux, les Cercopes, les Parques, les Soldats, les Portefaix.

HIPPARCHUS.—L'Iliade égyptienne, les Saurés, Thaïs, la Veillée.

NICHOCHARÈS.—Amymoné, Hercule, les Lemniennes, les Artisans.

NICOMACHUS.—Ilithyie, la Naumachie, Chiron.

NICOPHON.—Pandore, les Sirènes, les Artisans.

PHILONIDÈS.—Les Cothurnes.

PHILYLLIUS.—Antea, Augé, Hercule, les Villes.

PHRYNICHUS. — Les Affranchis, le Cauchemare, Saturne, les Débauchés, le Bourru, les Sarcleuses, les Satyres, les Tragédiens.

SANNYRION d'Athènes.—Le Rire.

STRATTIS d'Athènes.—Les Bonnes gens, le Corrupteur des hommes, Atalante, Callipide, Cinésias, les Macédoniens, Médée, Lemnomède, Troïlus, Philoctète, les Phéniciennes, Chrysippus, les Amateurs du frais, etc., parodies.

TÉLÉCLIDÈS d'Athènes.—Les Amphictyons, les Hésiodes, le Prytanée, les Forts.

THÉOPHILE.—La Béotie, Epidaure, le Médecin, Néoptolème, le Pancratiaste, Prœtidès, Phélaulus.

THÉOPOMPE d'Athènes. —Admète, Althée, Vénus, la Paix, Hedycharès, Thésée, Callæschrus, le Méde, Némée, Ulysse, Pamphile, Pénélope, les Sirènes, Les Femmes soldats, Phinée.

XENARQUE.—Boutalion, les Jumeaux, le Pentathle, le Pourpre, Priape, les Scythes, le Sommeil.

26. Depuis long-temps les gens de bien et de goût s'indignaient des écarts que se permettaient les poètes comiques; mais cette licence ne finit qu'avec la liberté publique. Lamachus, l'un des *trente tyrans*, défendit, l'an 404 avant J.-C., de traduire sur la scène les événements contemporains, d'y nommer des personnes vivantes et d'employer ces *parabases* où le poète se livrait aux plus criants excès. Alors commença pour le théâtre grec une ère nouvelle, et la *comédie moyenne*

remplaça l'*ancienne comédie*. Horace a rappelé cette importante révolution :

Successit vetus his comœdia, non sine multâ
Laude; sed in vitium libertas excidit, et vim
Dignam lege regi : lex est empta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
(*De Art. poët.*, 281.)

Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là, le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le venin de ses traits médisants.
Aux accès insolents d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie;
On vit par le public un poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui, dans un chœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat, des lois emprunta le secours;
Et, rendant par édit les poètes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
(BOILEAU.)

27. Les poètes, étonnés, ne connurent d'abord d'autre moyen d'amuser et de faire rire que de parodier des ouvrages qui se trouvaient entre les mains du public. Pour éviter le danger des applications, ils s'attachèrent à des personnes qui n'existaient plus. De plus, les citoyens riches, qui, sous la démocratie, se chargeaient de la dépense de la musique et des chœurs, pour se rendre agréables à la multitude, ne voulurent plus, sous l'oligarchie, faire les frais du spectacle, qui ne les menaient à rien, et le théâtre perdit sa pompe avec sa licence. Les fonctions du chœur se bornèrent dès lors à s'entretenir avec les acteurs de la pièce. Enfin il fut défendu de se servir de masques qui portassent les traits de personnes vivantes. Aussi le nouveau genre fut-il si faible et si pâle, qu'il ne put subsister long-temps.

28. La comédie moyenne ne présente en effet que trois noms un peu célèbres, *Antiphane*, *Alexis* et *Anaxandride*.

Antiphane de Rhodes, florissait à l'époque des trente tyrans. Il composa, dit-on, 280 ou même 365 comédies, entre autres, la Femme enlevée, le Flûteur, la Flûteuse ou les Jumelles, la Naissance de Vénus, la Noce, l'Amant passionné, l'Amour-propre, le Jardinier, la Lampe, l'Ennemi des méchants, les Jeunes gens, les Frères germains, le Parasite, les Proverbes, les Riches, le Sommeil, le Physiognomoniste.

29. Alexis de Thurii, d'après Suidas, aurait composé cent quarante-cinq comédies; il nous en reste quelques fragments qui justifient l'épithète de *gracieux*, χαρίεις, que lui donne Athénée. Voici les titres de ses pièces qu'on cite :

Les Frères, Ésope, le Fardé, le Maître en luxure, Galatée, le Tableau, l'Empire des femmes, la Bague, Hélène, la Grecque, la Riche héritière, le Tuteur, le Gouverneur, les Joueurs, le Petit pot, le Prétendant, la Danseuse, les Poëtes, les Soldats, les Camarades, la Nourrice, l'Usurier, le Soupçon, l'Amante, l'Exilé.

Anaxandride de Camiros est auteur de soixante-cinq comédies, dont dix furent couronnées. Il fut le premier qui porta l'amour sur la scène comique.

30. A ces poètes il faut joindre :

Anaxilaus. Le Flûteur, le Facteur de lyres, les Cuisiniers, les Riches, les Grâces, l'Orfèvre, etc.

Aristagoras. Le Mammacythe ou le Niais.

Aristomène. Admète, qui concourut avec le Plutus d'Aristophane.

Aristophon. Le Médecin, le Pythagoricien, Platon, etc.

Athénion. Les Samothraces.

Axionicus. Le Tyrrhénien, l'Ami d'Euripide, Philinna, etc.

Bato. Le Meurtrier, les Bienfaiteurs, le Trompeur.

Cratinus le jeune. Les Géants, Omphale, les Titans, Téramène.

Denys de Sinope. Le Blessé, la Thesmophore, les Homonymes, la Conservatrice.

Diodore. La Flûteuse, l'Héritière.

Dioxippe. L'Historiographe, l'Avare, etc.

Ephippus. Diane, Busiris, Géryon, la Négociation, le Jeune homme, Circé, le Naufragé, les Semblables, Sappho, etc.

Epicratès. Les Amazones, Anti-Laïs, le Marchand, etc.

Eubulus. Ancylion, les Sauvés, Antiope, Ganymède, Europe, Bacchus, Dolon, Echo, les Joueurs, Médée, la Jeune Fille, la Veillée, les Marchands de couronnes, les Nourrices, les Titans, Phénix, la Joueuse de harpe (ψάλτρια), Bacchus ou Semélé, etc.

Euphron. Les Frères, les Femmes laides, les Théores, les Muses, la Femme livrée, les Jeunes camarades, etc.

Hégésippe. Le Pendu, la Femme déserteur, le Supposé, les Frères, les Bons camarades.

Héniochus. Les Gorgones, Pollux, le Curieux, la Poulie.

Laon. Le Testament.

Lysippe. Les Bacchantes.

Métagènes. L'Air ou le Mammacythe, les Destructeurs de Thurii, l'Amateur de sacrifices.

Mnésimachus. Busiris, le Bourru, l'Amateur de chevaux.

NAUSICRATÈS. Les Bateliers, la Perse.

NICON. Le Joueur de cithare.

NICOSTRATE, fils d'Aristophane. La Jeune Esclave, les Rois, le Calomniateur, Hésiode, le Lit, le Cuisinier, l'Usurier, les Compatriotes, etc.

PHILÉTÈRE, frère de Nicostrate. Antyllus, Aslepius, Atalante, la Chasseresse, le Buveur de vin, etc.

PHŒNICIDES. L'Odieuse, Phylarque.

SOPATER ou SOSIPATER. Bacchis, les Prétendants de Bacchis, la Noce de Bacchis, les Gaulois, l'Evocation des morts, la Lentille, le Physiologue.

SOPHILUS. Androclès, le Poignard, le Dépôt, etc.

SOSICRATES. Les Philadelphes

SOTADÈS. Les Enfermées, le Racheté mal à propos.

THÉOGNETUS. Le Spectre ou l'Avare, l'Esclave.

TIMOCLÈS. Les Egyptiens, la Bague, les Femmes célébrant les Dionysiaques, Bacchus, les Lettres, le Centaure, les Marathoniennes, l'Affairé, les Faux voleurs, etc.

31. Outre les trois sortes de drames réguliers, les Grecs possédaient un grand nombre de farces diverses.

Dans les banquets, on faisait entrer des bouffons qui représentaient des pantomimes, souvent accompagnées d'un dialogue improvisé (αὐτοκαβδάλοι). D'autres farces obscènes ou satiriques étaient représentées sur le théâtre par des acteurs qu'on nommait *mimes*. Les auteurs anciens parlent de ces pièces, tantôt sous la dénomination de δεικηλισταί, tantôt sous celle de λυσιῳδοί ou de μαγῳδοί. Le nom de *mimes* a été donné ensuite à de petits poèmes destinés à mettre sous les yeux des lecteurs ou des spectateurs une aventure ou une fable empruntée aux habitudes, aux accidents de la vie sociale et domestique, comme les *proverbes* de nos jours.

32. SOPHRON de Syracuse est nommé comme auteur de mimes. Ses pièces, écrites dans le dialecte dorien, et dans une espèce de prose cadencée, καταλογάδην, faisaient les délices de Platon, qui, les ayant reçues de Sicile par Dion, les fit connaître aux Athéniens. Il ne nous en reste que fort peu de chose. La 15e idylle de Théocrite, intitulée les *Syracusains*, est imitée d'un mime de Sophron. En voici le début :

Gorgo, Praxinoé, une vieille, deux étrangers, une chanteuse.

GORGO. Praxinoé est-elle chez elle ?

PRAXINOÉ. Ma chère Gorgo, qu'il y a long-temps qu'on ne vous a vue ! J'y suis. C'est une merveille de vous voir, même après tant de jours. Eunoé, donne un siége à madame ; couvre-le aussi d'un coussin.

GORGO. C'est très bien.

PRAXINOÉ. Asseyez-vous.

GORGO. Oh! qu'il m'a fallu de courage. C'est miracle que je vous sois arrivée saine et sauve, Praxinoé. Quelle foule! que de quadriges! Partout ce n'est que grosses semelles, partout ce n'est qu'hommes revêtus de chlamydes. En vérité, le chemin est trop pénible et vous demeurez trop loin de moi.

PRAXINOÉ. Ce sot est venu prendre au bout du monde un vrai trou plus qu'une maison, afin que nous ne fussions pas voisines l'une de l'autre. C'est un vilain jaloux toujours prêt à me chercher querelle.

GORGO. Ne dites point une pareille chose de votre mari Dinon, devant le petit. Voyez, madame, comme il vous regarde.

PRAXINOÉ. Zopyrion, mon doux, mon petit, rassure-toi, je ne parle pas de papa.

GORGO. Par Proserpine, l'enfant comprend. Il est beau, papa.

PRAXINOÉ. Ce papa, dernièrement, allait acheter à la foire, de l'algue et du nitre; le croiriez-vous, ce grand imbécile nous a rapporté du sel.

GORGO. Et mon Dioclide, ce bourreau d'argent, ne vaut pas mieux, etc.

Athénée cite de Sophron deux sortes de mimes : les *mimes des hommes*, μῖμοι ἀνδρεῖοι, et les *mimes des femmes*, μῖμοι γυναίκειοι. Parmi les premiers, il nomme principalement, la *Pêche du thon*, le *Jeune favori*, le *Paysan*; parmi les seconds, la *Femme montrant la déesse*, c'est-à-dire Hécate, la *Femme parant une fiancée* et la *Belle-mère*.

33. PHILISTION de Nicée, auteur de mimes et le modèle des auteurs mimiques, a fleuri dans les derniers temps de Socrate. Il nous reste quelques sentences tirées de ses mimes, que Suidas appelle des comédies *biologiques*, c'est-à-dire, imitant la vie des hommes.

IIe SECTION. PROSE.

Genres de prose cultivés dans la troisième époque de la littérature grecque.

On trouve dans la troisième époque de la littérature grecque cinq genres principaux de prose : l'*histoire*, la *géographie*, l'*éloquence*, la *philosophie* et les *lettres*.

§ 1. — *De l'histoire.*

1. Début de l'histoire en prose et caractère des logographes.—2. Les logographes Cadmus, les deux Denys, Acusilaüs, Hécatée, Ménécratès, Charon, Xanthus, Hippys, Hellanicus, Damastès et Phérécydes.—3. Le père de l'histoire ou Hérodote.—4. Ce qu'embrasse l'histoire d'Hérodote et son caractère.—5. Divers reproches faits à Hérodote et manière dont on peut les réfuter. —6. Erreurs d'Hérodote. —7. Idée des 9 livres ou des 9 muses d'Hérodote.—8. Le principal mérite d'Hérodote. —9. Thucydide; ce qu'il fit pour écrire

son histoire. — 10. Caractère distinctif de Thucydide. — 11. Reproche qu'on peut lui faire. — 12. Si on peut lui reprocher l'usage des harangues. — 13. Titre de l'histoire de Thucydide. — 14. Passage le plus célèbre de cette histoire. — 15. Auteurs par qui Thucydide a été imité. — 16. Xénophon et son surnom. — 17. En quoi Xénophon diffère d'Hérodote et de Thucydide. — 18. Idée des Helléniques. — 19. De l'expédition de Cyrus le Jeune et de la retraite des Dix-mille. — 20. De la Cyropédie. — 21. De l'éloge d'Agésilas. — 22. Ctésias. — 23. Stésimbrote, Philiste, Antiochus, Athanas. — 24. Théopompe. — 25. Eudore. — 26. Dioscoride, Callias, Dion, Nymphodore et Céphalon. — 27. Les Atthides et auteurs qui en ont écrit.

1. A mesure que les événements se multipliaient, la poésie cyclique devenait de plus en plus impuissante à conserver le souvenir de tant de faits. Alors l'histoire quitta la poésie pour la prose, et l'on vit paraître les premières *logographies*. Cependant les logographes, historiens prosateurs, ne renoncèrent pas aux fables, ni même aux couleurs poétiques. Ils reproduisirent les descendances et les hauts faits des héros, les origines mythiques (κτίσεις) des cités et des peuples, avec les ornements et le merveilleux de la poésie. Toutefois, ils ne se bornèrent pas à suivre les traditions des poètes ; ils interrogèrent tous les monuments de l'antiquité, les inscriptions, les autels, les statues, les édifices et les épigrammes qui y étaient gravées. La crédulité, un patriotisme exagéré et la vanité nationale avaient sans doute beau jeu dans les logographies; mais c'était le premier fruit de l'esprit d'observation qui venait de s'éveiller, et la véritable histoire devait bientôt en naître.

2. Cadmus de Milet est nommé par Pline le plus ancien des logographes et des sophistes. Il écrivit sur les antiquités de sa ville natale (520 av. J.-C.). Son ouvrage fut abrégé par Bion de Proconèse.

Denys de Milet ou de Samos (510 av. J.-C.) paraît avoir le premier entrepris une histoire générale de la Grèce, sous le nom de *Cycle historique*.

Acusilaus d'Argos (500 av. J.-C.) rédigea les généalogies des anciennes familles royales en remontant jusqu'à Phoronée; il traduisit en prose les poëmes d'Hésiode.

Denys de Chalcis fit des recherches sur les fondateurs des villes, composition à la fois historique et géographique, appelée κτίσεις, c'est-à-dire, *constructions* ou *fondations*.

Hécatée de Milet (503 av. J.-C.) ne se contenta point d'éclaircir les antiquités de sa nation, en recueillant ces généalogies que les

grandes familles avaient conservées par tradition; mais il étendit les bornes de l'histoire qui jusque là n'était pas sortie de la Grèce. Dans sa *Périégèse* ou son *Tour du monde*, Περιήγησις γῆς, il décrivit tous les pays alors connus. Des parties en sont citées sous les titres de Tour de l'Asie, Tour de la Libye, Tour de l'Égypte, Tour de l'Europe, de l'Hellespont, etc.

MÉNÉCRATÈS d'Élée (en Éolide) fut contemporain d'Hécatée. Strabon cite ses *Origines des villes*, Περὶ κτίσεων, et sa *Description d l'Hellespont*, Ἑλλησποντιακὴ περίοδος.

CHARON de Lampsaque (475 av. J.-C.) composa des *Persiques* ou *Histoire de la Perse*, Περσικά, en 2 livres; les *Antiquités de Lampsaque*, Περὶ Λαμψάκου, en 2 livres; une *Histoire de la fondation des villes*, Κτίσεις πόλεων, en 2 livres; des *Helléniques*, Ἑλληνικά, en 4; une *Description des cantons appartenant à la république de Lampsaque*, Ὅροι Λαμψακηνῶν, en 4; des *Crétiques* ou *Histoire de la Crète*, Κρητικά, en 4; ouvrage dont la perte est d'autant plus regrettable que Charon y donnait un précis des lois de Minos.

XANTHUS de Sardes (500 av. J.-C.) écrivit des *Lydiaques* ou *Histoire de la Lydie*, Λυδιακά, en 4 livres.

HIPPYS de Rhegium (485 av. J.-C.) a fait en 5 livres l'*Histoire de la Sicile*, abrégée par MYES, et un ouvrage sur l'*Origine de l'Italie.*

HELLANICUS de Mitylène (465 av. J.-C.) décrivit plusieurs pays grecs et étrangers. On cite ses *Egyptiaques*, ses *Eoliques*, ses *Argoliques*, son *Arcadie*, son *Asopide*, son *Atthide*, son *Atlantide*, ses *Béotiques*, ses *Thessaliques*, ses *Cypriaques*, *Lesbiques*, *Persiques*, *Troïques*, *Phéniciques*, etc. Pour classer ses récits, il employa le catalogue des prêtresses de Junon à Argos, et c'est ici la première trace que nous trouvons de l'emploi de la chronologie dans l'histoire.

DAMASTÈS de Sigée, disciple d'Hellanicus, écrivit un *Catalogue des peuples et des villes*, Ἐθνῶν κατάλογος καὶ πόλεων, et une *Histoire de la Grèce*, Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι γενομένων.

PHÉRÉCYDES de Léros recueillit les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes; il fut ainsi, avec Hellanicus, le précurseur des auteurs d'*Atthides*. Avec Phérécydes se termine la série des logographes, puisqu'il était contemporain d'Hérodote.

3. Jusque là les historiens, si ce mot peut s'appliquer aux logographes, s'étaient bornés à tracer l'histoire

d'une ville ou d'une nation. Ils ignoraient l'art de lier à la même chaîne les événements qui intéressaient les divers peuples de la terre, et de faire un tout régulier de tant de parties incohérentes. HÉRODOTE d'Halicarnasse eut le mérite de concevoir cette grande idée et de l'exécuter; de là vient qu'il est surnommé le *père de l'histoire*.

Né quatre ans avant l'invasion de Xerxès en Grèce (484), Hérodote quitta, jeune encore, Halicarnasse pour Samos, et le dialecte dorien pour l'ionien. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, il parcourut les principaux pays connus, la Grèce, la Macédoine, la Thrace et les pays situés sur l'embouchure de l'Ister et du Borysthène, de même qu'une grande partie de l'Asie; il poussa peut-être ses voyages jusqu'à Babylone; mais ce qui est certain, c'est qu'il fit un long séjour en Egypte et en Afrique. Partout il s'occupa à rassembler des matériaux d'une histoire qu'il se proposait d'écrire, *la guerre des Grecs contre les Perses*. De retour à Samos, il les mit en ordre et rédigea son ouvrage, suite attrayante de tableaux historiques et géographiques qui sont rattachés, comme autant d'épisodes, à une action unique, grande et importante, dont la défaite de Xerxès est le dénouement. Cette histoire, lue en partie aux jeux olympiques de l'année 456, et ensuite aux Panathénées, fut accueillie à Pise et à Athènes avec des applaudissements unanimes et un enthousiasme général. L'admiration des contemporains attacha le nom d'une Muse à chacun des neuf livres dont elle se compose; consécration que le fameux poète allemand Herder a symbolisée dans un distique dont voici le sens :

Hérodote avait exercé envers les Muses une hospitalité généreuse; chacune d'elles, par reconnaissance, lui fit don d'un livre.

4. L'histoire d'Hérodote embrasse une période de deux cent vingt ans, depuis Gygès, roi de Lydie, jusqu'à la fuite de Xerxès. Aux beautés de l'ordonnance, Hérodote joint au suprême degré les charmes de la diction; mélange heureux de naïveté et de finesse, son style tient

le milieu entre la poésie épique et la prose. Ses récits semblent quelquefois des feuillets détachés de l'Iliade ou de l'Odyssée; ils en ont l'allure majestueuse et le développement dramatique : ainsi, dans le fond comme dans la forme, l'ouvrage d'Hérodote est tout empreint des souvenirs de la poésie; c'est une épopée en prose, et en prose poétique.

5. Si Hérodote est poète dans l'ordonnance et dans le style de son ouvrage, il est historien par son amour de la vérité. Toujours il raconte avec justesse, avec simplicité; souvent il n'émet pas son opinion; quelquefois il exprime ses doutes. On l'a pourtant accusé d'avoir trop crédulement adopté des faits invraisemblables et même absurdes; mais de jour en jour on acquiert la preuve de son exactitude. Tels détails qui semblaient marqués au coin de la fausseté, se sont trouvés d'une vérité parfaite. Les voyageurs modernes, en parcourant les pays décrits par Hérodote, ont été surpris de vérifier sur les lieux des tableaux qu'on avait crus exagérés. Lorsque l'erreur a été démontrée, on a reconnu en même temps les causes qui avaient dû la produire, et qui en auraient trompé bien d'autres, dans un temps où l'art de la critique était inconnu, où toute comparaison entre les monuments historiques était absolument impossible.

On ne peut donc plus révoquer en doute l'extrême franchise ni la scrupuleuse fidélité d'Hérodote. On en trouve une preuve bien remarquable dans le passage où il raconte le voyage du vaisseau phénicien que Néchao, roi d'Egypte, fit partir par la mer Rouge, et qui, ayant fait le tour de l'Afrique, revint trois années après par la Méditerranée. Un pareil voyage répugnait à toutes les notions reçues parmi les contemporains d'Hérodote. D'un côté, ils ne croyaient pas qu'il fût possible de pénétrer, même par mer, au delà de la zone torride; de l'autre, la situation du cap de Bonne-Espérance et la possibilité de le doubler leur étaient alors inconnues. Enfin, une circonstance rapportée par les Phéniciens devait les faire accuser d'imposture. « Ils racontèrent, dit Hérodote, qu'en tour-

nant la Libye, ils *avaient eu le soleil à droite.* » C'est précisément ce qui arrive à tous les voyageurs, dès qu'ils ont passé la ligne; le soleil qui, à midi, était à plomb sur leur tête, finit par se trouver en arrière. Hérodote ne pouvait concevoir un tel phénomène; il ajoute que cela ne lui paraît pas possible, mais que peut-être d'autres le trouveront vraisemblable :

Καὶ ἔλεγον ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ, ἄλλῳ δὲ δή τεῳ, ὡς περιπλώοντες τὴν Λιβύην, τὸν ἥλιον ἔσχον ἐς τὰ δεξιά· οὕτω μὲν αὕτη ἐγνώσθη τοπρῶτον. (IV, 42.)

Ce doute modeste de l'historien n'est-il pas la meilleure preuve de son exactitude? Le nom même d'*histoire,* dans le sens où l'employaient les Grecs, annonce un examen sévère, une recherche soignée; tandis que dans nos langues modernes ce terme a tout-à-fait changé d'acception. Nous le regardons comme synonyme de *narration* ou *récit,* et l'on a poussé l'abus des termes jusqu'à se servir de cette expression, *histoire fabuleuse* [1].

6. Tout ce que dit Hérodote de l'histoire de sa patrie, paraît de la plus exacte vérité; mais il a pu se tromper sur les pays étrangers, à défaut de renseignements suffisants. Il a surtout erré sur les noms propres. Les Grecs avaient l'habitude d'estropier les noms étrangers, ou quelquefois d'y substituer des épithètes de leur invention. Les noms de Cyrus, de Mandane, d'Artaxerxès, etc., ne ressemblent presque en rien aux mots persans. Les tribus sauvages qu'Hérodote nomme *Hippophages,* parce qu'elles se nourrissaient de chair de cheval, étaient une horde de Tartares, et peut-être la même que les Kalmouks; et la description qu'il donne des *Hamaxobiens,* qui transportaient leurs tentes de feutre sur des chariots, se rapporte parfaitement aux Tartares Nogaïs.

7. Dans le premier livre, Κλείω, Hérodote recherche la cause de l'inimitié entre les Grecs et les Barbares, et en prend occasion pour

[1] La racine du mot ἱστορία est ἵστωρ, qui vient lui-même d'ἵσημι, je sais. L'ἵστωρ est donc celui qui sait par excellence; ce qui suppose l'examen, les recherches, les comparaisons, etc.

parler des Lydiens. Remontant à la fondation de leur empire, par Lydus, fils d'Atys, il nous fait connaître les trois dynasties qui y ont successivement régné : les Atyades, les Héraclides et les Mermnades. Il donne des détails sur le règne des cinq rois de la dernière race, don le dernier fut Crésus. Le conseil que ce prince reçut de l'oracle de Delphes, de rechercher l'amitié des Grecs, lui fait prendre des renseignements sur ce peuple, et fournit à l'écrivain une transition pou parler de l'état où se trouvaient Athènes et Sparte. Les démêlés de Crésus avec Cyrus conduisent naturellement Hérodote à nous parler des Mèdes, de l'origin de leur domination et de la destruction de leur empire par les Perses. L'histoire de Cyrus amène des digressions qui nous font connaître l'histoire des colonies grecques en Asie Mineure, ainsi que celle de la destruction de l'empire des Assyriens. L'ambition ayant fait tourner à Cyrus ses armes contre les Massagètes, il périt dans une bataille que lui livra Tomyris, leur reine.

Dans le second livre, Εὐτέρπη, qui n'est qu'un épisode, Hérodote nous raconte tout ce qu'il a vu en Égypte, tout ce que lui ont appris les prêtres de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes; il entre dans des détails curieux sur les lois, les usages, la religion des Égyptiens; enfin il nous donne l'histoire des princes qui ont régné sur eux, à commencer par les dieux et à finir par Psamménit, sous lequel Cambyse, fils de Cyrus, soumit l'Égypte.

L'histoire de Cambyse, celle du mage Smerdis, et une partie de celle de Darius, fils d'Hystaspes, remplissent le troisième livre, Θαλία.

L'expédition de Darius en Scythie, la description de ce pays, le tableau des mœurs de ses habitants, font le sujet du quatrième livre, Μελπομένη.

Le cinquième, Τερψιχόρη, est plein des préparatifs pour la grande lutte qui va s'engager entre les Grecs et les Perses. Il y est question de la soumission de la Thrace et de la Macédoine, par Mégabyze, général de Darius; de la révolte des Ioniens, excitée par Aristagoras, ce qui fournit à l'auteur une occasion de parler d'Athènes et des Pisistratides. La destruction de Sardes termine l'insurrection ionienne, et permet à Darius de tourner ses armes contre la Grèce.

L'état intérieur de ce pays, l'expédition de Datis et Artapherne, la bataille de Marathon, remplissent le sixième livre, Ἐράτω.

L'expédition de Xerxès en Grèce et sa retraite, sont le sujet du septième et du huitième livre, Πολυμνία et Οὐρανία.

La suite de la guerre de Perse jusqu'à la bataille de Mycale, fait la matière du neuvième livre, Καλλιόπη.

Cette victoire brillante termine le magnifique tableau qu'Hérodote a déroulé dans les livres précédents.

8. Cet historien, dit Sainte-Croix, est le premier des narrateurs, et il ne l'est devenu qu'en imitant Homère... Quel écrivain a su mieux que ce poète animer ses récits

et mettre en scène ses héros? C'est en cela que consiste surtout le grand art d'écrire l'histoire, et Hérodote le possède au dernier point. Soit qu'il raconte la chute de Crésus et son entretien avec Solon, l'avénement de Darius au trône, son entrevue avec Polycrate; soit qu'il représente Aristagoras dans le conseil de Sparte, Xerxès s'entretenant avec Artabaze sur le sort de son armée, la mort de Biton et de Cléobis, ou d'autres événements, tout est chez lui dramatique : il combat avec les Grecs et fuit avec les Perses. Mais il ne semble prendre part à l'action que pour la placer sous les yeux même de ses lecteurs, et les y intéresser davantage. Décrit-il une contrée, on y voyage avec lui, on vit avec ses habitants et l'on apprend d'eux leurs usages. Parle-t-il d'une religion, on entre dans ses temples, on assiste à ses cérémonies, on confère avec ses ministres. Pieux comme Pindare, il a trouvé dans ce sentiment dont son ame était pleine une source intarissable de douce éloquence, et cette teinte mélancolique que donne le spectacle des calamités humaines, quand il est considéré du point de vue religieux.

9. Thucydide d'Athènes, né treize ans après Hérodote et quarante ans avant la guerre du Péloponèse, comptait parmi ses ancêtres le vainqueur de Marathon, Miltiade. Descendant par sa mère d'Olorus, roi de Thrace, il épousa une riche héritière de Scaptesula, près de laquelle elle possédait des mines d'or. Dans la huitième année de la guerre péloponésiaque, il commandait une flotte athénienne dans la mer Égée. Brasidas, général des Spartiates, ayant attaqué à l'improviste la ville d'Amphipolis, les assiégés appelèrent à leur secours l'amiral des Athéniens; Thucydide ne put arriver à temps; mais il sauva Eïon, dont les Péloponésiens allaient également s'emparer. Exilé néanmoins d'Athènes, il alla se fixer à Scaptesula, où il resta vingt ans.

Thucydide résolut de mettre à profit son exil, et de continuer l'histoire de la Grèce à l'endroit même où Hérodote l'avait quittée [1]. Il avait à raconter la fameuse

[1] Il existe une tradition à ce sujet. On dit que pendant qu'Hérodote

guerre du Péloponèse. Il n'épargna ni soins ni dépenses pour connaître, non seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la prolongèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats. Son histoire, qui comprend les vingt-une premières années de cette lutte, se ressent de son amour extrême pour la vérité. Acteur et témoin dans la plupart des événements, il y a dans son récit une couleur locale, un intérêt présent qui l'anime; l'émotion de l'homme a rendu l'historien éloquent, et l'injustice de son exil, dont le sentiment pénible perce dans les pensées graves de l'écrivain, a contribué peut-être à donner à son ouvrage les teintes sévères qui paraissent aussi dans son style.

10. Plus jaloux d'instruire que de plaire, il marche à son but plutôt que de s'en écarter par des digressions; renonçant à la forme épique qu'Hérodote avait adoptée, il suivit l'ordre chronologique et s'y attacha quelquefois aux dépens de la clarté. On peut dire de ses pages que ce sont des annales, ou si l'on veut, les mémoires d'un militaire qui, tout à la fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses récits et dans ses harangues les principes de philosophie qu'il avait reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenait de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes; son style énergique, concis et par là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles; mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on dirait que sa dureté fait sa majesté.

11. On reproche à cette histoire sa division en années

lisait son histoire aux jeux Olympiques, on distingua dans la foule un jeune homme qui, silencieux et triste au milieu de la joie et des applaudissements de l'assemblée, se retira en versant des larmes. Ce jeune homme, c'était Thucydide. Cette historiette paraît apocryphe. Au surplus, sa manière d'écrire l'histoire est si différente de celle d'Hérodote, qu'on a de la peine à croire qu'il en ait été grand admirateur.

et même en saisons; Thucydide, en effet, partage chaque année en deux saisons, l'été et l'hiver. Ce défaut, bien que moins grave pour l'histoire d'une seule guerre qui se divise naturellement en campagnes, qu'il ne le serait pour un ouvrage destiné à embrasser l'histoire d'un peuple ou celle d'une période plus étendue, a cependant, outre l'inconvénient de la monotonie, celui de suspendre ou de couper brusquement le récit des événements au moment où l'intérêt est le plus vif, et de manquer à la première loi de tout ouvrage, l'unité dans la variété [1].

12. On reproche encore à Thucydide d'avoir introduit l'usage des harangues, bien qu'on les trouve déjà, mais courtes et sans ornements, dans Hérodote. Nous ne reviendrons point sur cette question que nous avons approfondie dans un autre ouvrage [2]; qu'il nous suffise ici de dire que les harangues de Thucydide ont formé Démosthènes qui les copia dix fois de sa main, pour s'en approprier le style. La plus belle est celle qu'il met dans la bouche de Périclès. Nous l'avons déjà citée par fragments [3].

13. L'histoire de Thucydide a pour titre : Συγγραφὴ περὶ τοῦ πολέμου τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων, *Histoire de la guerre des Péloponésiens et des Athéniens*, en huit livres.

La mort le surprit avant qu'il eût achevé cette noble entreprise. Il s'est servi du dialecte attique, et son ouvrage est regardé comme le *canon* ou la perfection de l'atticisme.

14. Le passage le plus célèbre de Thucydide est celui du second livre où il décrit la peste qui fondit sur Athènes l'an 429 avant J.-C., et qui enleva Périclès. On peut s'en faire une idée dans le morceau du Voyage d'Anacharsis, qui n'en est guère qu'une traduction [4]. Lucrèce l'a imité [5]; mais quelle différence ! Le poète latin, avec sa philosophie désespérante, n'a retracé que des détails hideux;

[1] Voyez Traité de Littérature, *Rhétorique et Eloquence*, p. 223 et s.
[2] *Ibid.*, p. 229 et s. — [3] *Ibid.*, p. 192-193.
[4] Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 406.—[5] *Id.*, *Poétique*, p. 272.

Thucydide s'est élevé à des considérations profondes et douloureuses; il nous peint l'indifférence des Athéniens pour les affaires publiques, l'affaiblissement des principes moraux, les liens de famille qui se brisaient, et son style a la couleur éloquente de sa pensée.

15. Parmi les écrivains de la belle latinité, Salluste et Tacite ont pris Thucydide pour modèle; toutefois, ils l'ont imité d'une manière différente. Tacite s'est approprié la couleur de l'historien grec, sa concision, sa profondeur; Salluste s'est conformé à sa manière jusque dans les sentences et les phrases.

16. XÉNOPHON d'Athènes, fils de Gryllus, fut le successeur de Thucydide dans l'ordre chronologique (445-356 avant J.-C.). Philosophe, militaire, homme d'état comme son devancier, il ne retint, de ces trois caractères, que le caractère philosophique; il est tout entier le disciple de Socrate. On aperçoit à chaque page les sentiments religieux dont son ame était pénétrée, les principes de justice et de morale qu'il avait puisés dans l'école de son maître, et toutes les vertus dont il était orné. Les leçons d'Isocrate lui donnèrent cette éloquence douce et fleurie, cette diction élégante et claire, ce parfum de grâce et de pureté qui l'ont fait, à juste titre, surnommer l'*Abeille attique*.

Exilé de sa patrie sous prétexte de son dévouement au parti dorien, Xénophon passa le reste de ses jours à Scyllonte, dans les terres qu'il avait reçues des Lacédémoniens. C'est là qu'il composa tous ses ouvrages de philosophie, de politique et d'histoire. Nous ne parlerons ici que des derniers.

17. Xénophon diffère surtout d'Hérodote et de Thucydide, par la manière dont ils envisagent chacun les objets. Hérodote, comme les poètes dramatiques, voit partout une divinité jalouse qui attend les hommes et les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abîme. Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'administration ou de l'armée : Xénophon attribue presque toujours à la faveur ou à la

colère des dieux les bons ou les mauvais succès. Ainsi tout dans le monde dépend de la fatalité, suivant le premier; de la prudence, suivant le second; de la piété envers les dieux, suivant le troisième. C'est là un des plus beaux points de vue de l'historien; et nous ne balançons point à donner la préférence au sentiment religieux sur le fatalisme ou l'habileté.

18. Xénophon, sous le titre d'*Helléniques*, Ἑλληνικά, a continué, en sept livres, l'histoire de Thucydide, jusqu'à la bataille de Mantinée. C'est un travail entrepris dans un âge très avancé; on y trouve plusieurs lacunes et des passages falsifiés. Le récit de la bataille de Leuctres n'est pas suffisamment développé; on sent que ce n'est qu'à regret que le véridique auteur rapporte la victoire d'Epaminondas sur sa patrie adoptive.

19. *L'Expédition de Cyrus-le-Jeune* contre son frère Artaxerxès, et la *Retraite des dix mille Grecs*, Ἀνάβασις, en sept livres, sont un des plus précieux et le plus ancien monument de l'art militaire. Témoin et principal acteur dans cette immortelle retraite, Xénophon la raconte avec autant de modestie que d'intérêt. On y admire surtout le beau passage où les Grecs, poursuivis par des armées innombrables de Barbares, aperçoivent enfin les rives du Pont-Euxin, terme de leur périlleux voyage, et s'écrient avec enthousiasme : Θάλαττα! θάλαττα! *la mer! la mer!* (L. IV, c. 7.)

20. La *Cyropédie*, Κύρου παιδεία, c'est-à-dire l'*Institution* ou l'*Education de Cyrus-le-Grand*, en huit livres, est moins une histoire qu'un roman politique dans lequel, sous le nom de Cyrus, Xénophon propose le modèle d'une éducation vraiment spartiate, et trace le tableau d'un prince juste, comme le dit Cicéron :

Cyrus ille, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii (*Epist. ad Quintum fratrem*, I, 1).

On a justement comparé la Cyropédie au Télémaque. Cependant il ne faudrait pas croire que tout y est l'œuvre de l'imagination. Si tous les détails que donne Xénophon

ne sont pas exacts, le fond lui-même, c'est-à-dire cette instruction soignée qu'on donnait aux jeunes gens d'une caste privilégiée, celle des guerriers, ce fond, dis-je, est reconnu maintenant pour vrai par la critique.

21. L'*éloge d'Agésilas*, Λόγος εἰς Ἀγησίλαον, est le quatrième ouvrage historique de Xénophon. Il avait suivi ce prince dans son expédition d'Asie (396-4 av. J.-C.); il se trouva à la bataille de Coronée où son royal ami défit les confédérés (393 avant J.-C.), et c'est ce qui causa son bannissement. Cicéron dit dans sa fameuse lettre à Luccéius, que l'éloge d'Agésilas surpasse toutes les statues qu'on a dressées à ce prince [1].

22. Les autres historiens grecs de cette époque ne nous sont connus que par des fragments ou par les jugements qu'en portent des écrivains postérieurs, dans des temps où leurs ouvrages existaient encore. Une des compositions historiques qu'on doit le plus regretter, c'est l'*Histoire de l'Assyrie et de la Perse*, ou les *Persiques* en vingt-trois livres, écrits en dialecte éolien, par le médecin Ctésias de Cnide. Ctésias, pris à la bataille de Cunaxa (401 avant J.-C.), passa dix-sept ans à la cour de Suse, en qualité de médecin de Parysatis, mère d'Artaxerxès et de Cyrus. Il composa son ouvrage à l'aide de renseignements qu'il recueillit de la bouche des hommes les plus instruits, ou qu'il puisa dans les archives de l'empire, où se déposaient les journaux rédigés par les historiographes des grands rois, sous le titre de *Documents royaux*, βασιλικαὶ διφθέραι. Ces annales contenaient plutôt l'histoire de la cour et des monarques, que celle de l'état, comme on peut en juger par les fragments qu'Athénée, Plutarque et Photius nous ont conservés.

Ctésias avait aussi écrit une *Histoire de l'Inde*, Ἰνδικά, en un seul livre, dont Photius a fait également un extrait.

23. Stésimbrote de Thasos, contemporain de Périclès et de Thucydide, mais qui leur a survécu, a écrit un ouvrage sur Thémistocle,

[1] Voyez Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 415.

Thucydide et Périclès, qui n'est connu que par les citations de Plutarque et d'Athénée.

Philiste de Syracuse, confident, ministre et général de Denys l'Ancien, qui l'exila pour le punir d'avoir épousé secrètement une de ses nièces, écrivit les *Antiquités de la Sicile*, en 7 livres, qui renfermaient l'histoire de huit siècles jusqu'à la 3e année de la 83e olympiade (411 av. J.-C.), une *Vie de Denys l'Ancien*, en 4 livres, et une *Vie de Denys le Jeune*, en 2 livres; trois ouvrages dont la réunion portait le nom de *Sicéliques*, Σικελικά. Cicéron fait plusieurs fois l'éloge de cet historien, qu'il appelle un petit Thucydide:

Capitalis, creber, acutus, brevis, penè pusillus Thucydides. (*Epist. ad Quintum fratrem*, II, 13.)

Plutarque, Pausanias et surtout Denys d'Halicarnasse, en portent un jugement moins favorable, sous le rapport de la véracité et même du style.

Antiochus de Syracuse, issu d'un ancien roi des Sicaniens, écrivit une *Histoire de la Sicile* qui allait jusqu'à la 98e olymp. (384 av. J.-C.).

Athanas, autre Syracusain, écrivit l'*Histoire de Dion*, de 362 à 354 av. J.-C. La *Vie de Dion* était aussi l'objet des *Mémoires historiques* de Timonides, ami et compagnon d'armes de ce prince philosophe.

24. Théopompe de Chios, né vers l'an 360 avant J.-C., entreprit, par le conseil d'Isocrate, la continuation de Thucydide. Il ajouta d'abord un huitième livre à l'ouvrage incomplet de ce grand historien. Ensuite il composa une histoire de la Grèce ou des *Helléniques* en onze livres, un *Abrégé d'Hérodote* en deux, une *Histoire de Philippe*, père d'Alexandre-le-Grand, en cinquante-huit livres. Il paraît s'être livré, comme Thucydide, à de grands travaux préparatoires. Il est le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'histoire. Quant à sa diction, elle est toute semblable à celle d'Isocrate, pure, simple, naturelle, claire, élégante, pleine de douceur et d'harmonie; on lui reproche d'être le plus médisant des hommes [1], de trop aimer les digressions et de rapporter quelquefois de véritables niaiseries. Par exemple, il dit qu'un homme qui, malgré la défense des dieux, pouvait entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouissait pendant toute sa vie d'un privilége singulier; c'est que son corps,

[1] Corn. Nep., *in Alcib.*, VII, 1.

frappé des rayons du soleil, ne projetait plus d'ombre.

25. Eudore de Cumes, qui fut en même temps que Théopompe disciple d'Isocrate, est, au rapport de Polybe, le premier et le seul qui ait imaginé d'écrire une *Histoire universelle*. Cette histoire, qui renfermait tout ce qui s'était passé chez les Grecs et les Barbares pendant huit cent cinquante ans, depuis l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, jusqu'au siége de Périnthe (1190-340 av. J.-C.), était divisée en trente livres, précédés chacun d'un avant-propos. On y trouvait l'origine des différents peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs lois, leurs mœurs, la nature de leurs climats et les grands hommes qu'elles ont produits. L'histoire d'Eudore fut continuée jusqu'à la mort de Philippe (336 av. J.-C.) par Divllus d'Athènes, et dans la période suivante jusqu'à l'an 312, par Psaon de Platée.

Eudore avait aussi écrit un ouvrage en 2 livres *sur les Inventions*, Περὶ εὑρημάτων, un autre en 24 livres, *du Bien et du mal*, Περὶ ἀγαθῶν καὶ κακῶν, et un *Traité du Style*, Περὶ λέξεως.

26. Un autre disciple d'Isocrate, Dioscoride, écrivit la *République de Lacédémone*, Πολιτεία Λακεδαιμονίων, des *Mémoires historiques*, Ὑπομνήματα, et un *Traité sur les mœurs dans Homère*, Οἱ παρ' Ὁμήρῳ νόμοι. Athénée nous a conservé de ce dernier ouvrage un fragment fort curieux traitant de la manière dont se nourrissaient les héros d'Homère. (*Deipnosoph.*, Ep. 1.)

Callias de Syracuse, et Antandre, frère d'Agathocle, qui régna de 316 à 289 av. J.-C., écrivirent avec une partialité flatteuse l'histoire de ce prince.

A l'école d'Isocrate se rattache encore Néanthès de Cyzique, auteur d'*Helléniques*.

Dion, père de Clitarque, un des compagnons d'Alexandre, publia, sous le titre de *Persiques*, un ouvrage de longue haleine, cité, comme celui de Néanthès, par Plutarque.

Nymphodore de Syracuse, d'une époque tout-à-fait incertaine, écrivit de la *Navigation autour de l'Asie*, ainsi que des *Merveilles de la Sicile et de la Sardaigne*.

Céphalon de Gergithe composa des *Troïques*, Τρωϊκά, et Hégésippe, des *Antiquités de la Pallène*, presqu'île de Thrace, où Énée se réfugia après la prise de Troie. Tous deux disaient qu'il y termina ses jours; le dernier ajoute que Rémus, 4e fils d'Énée, conduisit une colonie en Italie et y bâtit Rome, 2 ans après la ruine d'Ilium.

27. Le canton le plus célèbre de la Grèce, l'Attique, eut aussi ses histoires particulières, sous le nom d'*Atthides*, Ἀτθίδες, ou *Traités sur l'Attique*. Traditions populaires, livres sacrés, dont le dépôt était confié aux prêtres desservant les temples, listes de pontifes qu'on avait coutume de dresser, inscriptions publiques qui transmettaient à la postérité le souvenir des événements mémorables, telles sont les sources où puisaient les auteurs d'Atthides.

Un des plus curieux historiens de ce genre, était l'athénien AMÉLÉSAGORAS ou MÉLÉSAGORAS, dont il ne nous reste que peu de fragments.

Après lui vient CLITODÈME, qui fit une *Description de l'Attique*, τὰ Ἀθηναίων ἐπιχώρια; une *Atthis*, en 12 livres; une *Protogonie*, Πρωτογονία, qui traitait probablement de l'origine des cités de l'Attique, un *Exégéticon*, Ἐξηγητικόν, qui expliquait les mœurs et les institutions des anciens peuples, enfin un de ces poëmes que les anciens appelaient *Retours*, Νόστοι; tous ouvrages dont il reste fort peu de chose.

Une autre *Atthis* a été laissée par un certain PHANODÈME d'Athènes ou de l'île d'Icus. Ses *Iciaques*, c'est-à-dire, les *Antiquités d'Icus*, Ἰκιακά, n'étaient probablement qu'une partie de son Atthide.

§ 2. *De la géographie.*

1. Extension du domaine de la géographie; voyages des carthaginois Hannon et Himilcon.— 2. Scylax.—3. Pythéas et ce qu'on lui doit.

1. La géographie, cet œil de l'histoire, encore incertaine et bornée sous Hérodote, Thucydide et Xénophon, s'étendit par des voyages de découvertes, connus sous le nom de *Périples*, Περίπλους (*Circum-navigationes*). Aucun périple n'est plus fameux que celui du carthaginois HANNON, qui, envoyé avec une flotte (600-500 av. J.-C.) pour visiter les côtes occidentales de l'Afrique, et pour y fonder des colonies propres à devenir des entrepôts de commerce, parvint jusqu'à l'île de Cerné (l'une des îles Canaries ou du Cap-Vert), où il bâtit une ville ou un fort. De retour dans sa patrie, il déposa aux archives un rapport officiel de son voyage, dont le sénat fit faire un extrait, en forme d'inscription, qui fut placé dans le temple de Saturne. Il nous en a été conservé une traduction en

langue grecque, intitulée : Ἄννωνος Καρχηδονίων βασιλέως Περίπλους τῶν ὑπὲρ τὰς Ἡρακλέους στήλας Λιβυκῶν τῆς γῆς μερῶν, ὃν καὶ ἀνέθηκεν ἐν τῷ τοῦ Κρόνου τεμένει, *Périple d'Hannon, roi des Carthaginois, des parties de la Libye qui sont situées au delà des Colonnes d'Hercule, qu'il a suspendu dans le temple de Saturne.*

Pendant qu'Hannon visitait les côtes d'Afrique, un autre Carthaginois, Himilcon, fut envoyé pour reconnaître celles de l'Occident et du Nord de l'Europe.

2. Scylax de Cariande rassembla, soit du temps de Darius, fils d'Hystaspes, soit à l'époque de la guerre du Péloponèse, les itinéraires des voyageurs contemporains. Il donne des notions intéressantes sur les côtes de la Méditerranée, sur les établissements des Carthaginois. C'est dans son *périple* que se trouve, pour la première fois, le nom de Rome.

3. Pythéas de Marseille fit, vers la fin de cette période, des découvertes importantes dans son voyage, qu'il entreprit pour visiter le nord de l'Europe. Sorti du port de Marseille, et voguant de cap en cap, Pythéas côtoya toute la partie orientale de l'Espagne, passa par le détroit de Gibraltar, longea les côtes de la Lusitanie, de l'Aquitaine et de l'Armorique, entra dans la Manche, suivit les côtes orientales de l'île Britannique, et lorsqu'il fut parvenu à sa partie la plus septentrionale, poussant toujours vers le nord, il s'avança, en six jours de navigation, jusqu'à un pays que ses habitants appelaient Thulé, et où la durée du jour solsticial est de 24 heures; ce qui suppose 66° 30′ latitude nord, position qui correspond à celle de l'Islande. D'autres veulent que la Thulé de Pythéas soit les îles Shetland, peut-être une contrée de la Norwége, qui porte encore le nom de Thile ou Thilemark.

Dans un second voyage, Pythéas entra par le canal de la Manche dans la mer du Nord, et de celle-ci, par le Sund, dans la Baltique, où il navigua jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il appelle Tanaïs (la Vistule, la Ra-

daune?), pays où l'on trouve l'ambre jaune, dont les anciens faisaient un si grand cas.

Pythéas est le premier et le seul géographe qui ait aidé la géographie des connaissances astronomiques. Il composa en grec, sa langue maternelle, deux ouvrages intitulés, l'un *Description de l'Océan*, et l'autre *Période* ou *Périple*. Strabon et Pline ont tellement défiguré les notices de Pythéas qu'ils n'entendaient pas, qu'ils les ont rendues méconnaissables.

§ 3. *De l'éloquence.*

1. Origine de l'éloquence ou plutôt de sa théorie. — 2. Les premières leçons de rhétorique ou les disciples de Corax. — 3. Gorgias et ce qu'on lui doit. — 4. Distinction des différentes espèces d'orateurs à Athènes. — 5. Les deux derniers rhéteurs de l'école Sicilienne. — 6. Ce que comprend l'école Attique. — 7. Antiphon et ce qui nous en reste. — 8. Andocide et ce qui en reste. — 9. Lysias et ses qualités. — 10. Isocrate. — 11. Ses qualités et ses défauts. — 12. Idée de son panégyrique. — 13. Ses trois discours du genre moral. — 14. Ses cinq harangues du genre délibératif. — 15. Ses quatre discours du genre laudatif. — 16. Autres discours d'Isocrate. — 17. Isée. — 18. Lycurgue. — 19. Hypéride. — 20. Dinarque. — 21. Eschine et ce qui nous en reste. — 22. Ce qui reste de Démosthènes et catégories entre lesquelles se partagent ses discours. — 23. Discours de la 1re catégorie. — 24. De la 2e. — 25. De la 3e. — 26. Orateurs qu'on peut joindre aux orateurs attiques. — 27. Orateurs qui font suite aux orateurs attiques.

1. La théorie de l'éloquence ou la *Rhétorique*, fut inventée en Sicile; mais l'*Éloquence* elle-même naquit dans les murs d'Athènes et n'en sortit pas (Cic., *Brutus*, c. 13).

D'après une loi de Solon, tout citoyen, âgé de cinquante ans[1], pouvait, dans l'assemblée du peuple, prendre la parole sur les intérêts de l'État. L'éloquence n'était point alors un art; c'était l'épanchement naturel des sentiments qu'on éprouvait, et c'est ainsi que parlaient les Thémistocle, les Cimon, les Alcibiade, les Thucydide, les Périclès. Mais lorsque les historiens intercalèrent, dans leurs compositions, les harangues prononcées par les hommes d'état, ceux qui parlaient en public sentirent la nécessité de mettre à leurs discours un soin qu'ils avaient négligé jusqu'alors, et, au lieu de s'abandonner à l'inspiration du moment, ils commencèrent à préparer leurs discours et même à les rédiger par écrit. Telle fut

[1] La condition de l'âge ne fut plus exigée dans la suite.

pour Athènes l'origine d'un art nouveau dont la Sicile avait déjà produit des maîtres et les lois.

2. Vers l'an 450 avant J.-C., un certain CORAX, disciple d'Empédocle, donna, en Sicile, les premières leçons de rhétorique. Il consigna les principes d'un art qu'il avait inventé dans un ouvrage qu'on a cru reconnaître dans la *Rhétorique adressée par Aristote à Alexandre.* En effet, les chapitres 30 et 39 renferment des exemples qui trahissent un auteur syracusain. D'un autre côté, si cette rhétorique est de Corax, elle a subi des interpolations, puisque le chapitre 9 mentionne l'expédition de Dion contre Denys, expédition qui n'eut lieu que 357 ans avant J.-C.

Corax ne fait consister le secret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Voici, par exemple, comme il procède : Un homme fortement soupçonné d'en avoir battu un autre est traduit en justice ; il est plus faible ou plus fort que l'accusateur : comment supposer, dit Corax, que dans le premier cas il puisse être coupable, et que dans le deuxième il ait pu s'exposer à le paraître? (L. II, c. 24.)

Corax eut deux disciples. TISIAS, auteur d'une *Rhétorique* et maître d'Isocrate ; EMPÉDOCLE de Tarente, maître de Gorgias, qui porta l'art oratoire chez les Athéniens.

3. GORGIAS de Leontium est l'inventeur de la période. Le premier, il donna à chaque membre un nombre égal de syllabes (ἰσόκωλα), et les mêmes intervalles pour l'élévation ou l'abaissement de la voix, soit en opposant les membres l'un à l'autre, soit en commençant chaque membre par les mêmes mots (πάρισα), soit enfin en donnant aux dernières syllabes les mêmes chutes et les mêmes terminaisons (ὁμοιοτέλευτα). On lui attribue aussi l'invention de la figure que les rhéteurs nomment *apostase*, et qui consiste à détacher les pensées et les phrases, sans laisser entre elles aucune liaison. Malgré l'enthousiasme que Gorgias excita dans la Grèce, ce ne fut, à le juger par les deux discours qui nous en restent, l'*Eloge d'Hélène* et l'*Apologie de Palamède*, qu'un froid

écrivain chez qui la magnificence des expressions cachait souvent la stérilité des idées.

4. Le nouvel art prospéra à Athènes; mais on y en fit un plus noble usage que Gorgias. On y distingua deux espèces d'orateurs: ceux qui consacraient l'éloquence à éclairer le peuple dans ses assemblées, ou à défendre les intérêts des particuliers; et ceux qui, en cultivant la rhétorique par un sordide intérêt ou par une vaine ostentation, déclamaient en public sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les mœurs, les sciences et les arts, des discours superbes dans lesquels les pensées étaient offusquées par le langage [1].

5. POLUS d'Agrigente, disciple de Gorgias, écrivit une *Rhétorique* qui lui fit une grande réputation.

ALCIDAMAS d'Élée, en Éolide, eut aussi quelque renom. Il nous en reste deux morceaux, un *Discours d'Ulysse contre Palamède*, et un *Discours contre les Sophistes*. Avec Alcidamas finit *l'école Sicilienne*.

6. L'école attique comprend, d'après le canon d'Alexandrie, *dix orateurs*, savoir : *Antiphon*, *Andocide*, *Lysias*, *Isocrate*, *Isée*, *Lycurgue*, *Hypéride*, *Dinarque*, *Eschine* et *Démosthènes*.

7. ANTIPHON de Rhamnus en Attique, né 479 ans avant J.-C., fils de l'orateur Sophilus et disciple de Gorgias, montra le premier, dans une *Rhétorique*, Τέχνη ῥητορική, l'application de l'art de parler aux affaires de la tribune et du barreau. Antiphon exerça cet art avec succès et il l'enseigna dans une école de rhétorique qu'il ouvrit, et où Thucydide se forma. Si l'on peut ajouter foi à un récit de Photius, il avait placé, au dessus de la porte de sa maison, cette inscription : *Ici on console les malheureux;* consolations peu désintéressées. Il composait en effet, à prix d'argent, pour des accusés ou pour des démagogues, des discours que ceux-ci apprenaient par cœur. On cite d'Antiphon trente-cinq ou même soixante discours; savoir : des discours politiques, δημηγορικοί; des discours judiciaires, δικανικοί, et des discours d'ap-

[1] Voyage d'Anacharsis, c. LVIII.

parat, ἐπιδεικτικοί. De toutes ces harangues, il ne nous en reste que quinze du genre de celles qu'Hermogène appelle λόγοι φονικοί, c'est-à-dire se rapportant à des procès criminels.

Trois de ces discours ont été prononcés ou destinés à l'être dans des procés jugés de son temps : 1° *Accusation d'empoisonnement contre une belle-mère*, Κατηγορία φαρμακείας κατὰ τῆς μητρυίας; 2° *sur le meurtre d'Hérode*, Περὶ τοῦ Ἡρώδου φόνου, plaidoyer en faveur d'un prévenu; 3° *sur le meurtre d'un choriste*, Περὶ τοῦ χορευτοῦ. Les douze autres discours d'Antiphon sont des pièces d'étude plutôt que des discours prononcés ou achevés.

8. Andocide d'Athènes (468-400 avant J.-C.) qui prétendait descendre de Mercure par Ulysse, n'employa son talent oratoire que pour ses propres affaires. Les quatre discours qui nous en restent sont plus importants pour l'histoire de la Grèce que pour la réputation de l'orateur.

Le 1er se rapporte aux *Mystères d'Eleusis*, Περὶ μυστηρίων, qu'on l'accusait d'avoir profanés; le 2e, Περὶ καθόδου, traite de *sa seconde rentrée à Athènes;* le 3e, Περὶ εἰρήνης, *de la Paix,* fut prononcé à l'occasion de la paix avec Sparte (392 av. J.-C.); le 4e est dirigé contre Alcibiade, Κατὰ Ἀλκιβιάδου.

9. Lysias d'Athènes (459-380 avant J.-C.), connu pour avoir aidé Thrasybule à délivrer ses compatriotes de leurs tyrans [1], ne fut pas moins célèbre comme orateur. Photius parle de deux cent trente-trois harangues qu'il reconnaît comme authentiques. Il n'en reste que trente-quatre, toutes du genre judiciaire.

La pureté, la clarté, la grâce, le sentiment des convenances, telles sont les qualités qui distinguent Lysias. Son style est élégant sans affectation, toujours soutenu; avec plus de vigueur, ce serait Démosthènes. Les anciens louent surtout son talent de parler convenablement et avec art sur des sujets peu importants. Le chef-d'œuvre de Lysias est son *Oraison funèbre* des Athéniens qui, envoyés au secours des Corinthiens, sous le commande-

[1] Voyez mon *Histoire Ancienne*, 3e édit., p. 247.

ment d'Iphicrate, avaient péri dans la bataille livrée par ce général (389 avant J.-C.).

10. Isocrate d'Athènes (436-338 avant J.-C.), disciple de Gorgias, de Prodicus et de Tisias, n'ayant point reçu de la nature ni assez de force dans l'organe, ni assez de hardiesse dans l'esprit pour se produire dans les assemblées populaires, fonda une école de rhétorique et enseigna son art avec un brillant succès. Les plus grands orateurs de la Grèce, Isée, Lycurgue, Hypéride, Démosthènes, se formèrent à son école. Il y vit passer tous ceux que leurs talents ou leur naissance distinguaient dans la Grèce, et il vécut assez long-temps pour les voir parvenir aux premières charges de la république.

11. Le style d'Isocrate est pur et coulant, plein de douceur et d'harmonie, quelquefois pompeux et magnifique, mais quelquefois aussi traînant, diffus et surchargé d'ornements qui le déparent. Son éloquence n'était pas plus propre que son organe aux discussions de la tribune et du barreau; elle s'attache plus à flatter l'oreille qu'à émouvoir le cœur. On est souvent fâché de voir un auteur estimable s'abaisser à n'être qu'un écrivain sonore, réduire son art au seul mérite de l'élégance, asservir péniblement ses pensées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile, n'avoir d'autre objet que d'arrondir des périodes, et d'autre ressource, pour en symétriser les membres, que de les remplir d'expressions oiseuses et de figures déplacées. Aussi les formes monotones de son élocution finissent-elles par refroidir et dégoûter le lecteur.

La plupart de ses harangues roulent, il est vrai, sur les articles les plus importants de la morale et de la politique; mais il ne persuade ni n'entraîne, parce qu'il n'écrit point avec chaleur et qu'il paraît plus occupé de son art que des vérités qu'il annonce.

12. Isocrate a vieilli faisant, polissant, repolissant, refaisant un très petit nombre d'ouvrages. Son *Panégyrique*, Πανηγυρικός, le plus fameux de tous, fut prononcé aux jeux olympiques. On a prétendu qu'Isocrate avait

été dix ans, et selon d'autres quinze à le composer. Malheur, dit Thomas, à un ouvrage d'éloquence qui aurait coûté quinze ans! plus il serait travaillé, moins il serait lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur, dans aucun pays, ne traita un sujet si beau. Athènes et Lacédémone se disputaient l'empire de la Grèce; elles se déchiraient pour commander, et la Perse profitait de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, et il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis.

13. Outre ce discours, il nous en reste vingt autres, dont trois du genre *parénétique* ou moral, savoir :

1° *Le discours adressé à Démonique*, πρὸς Δημόνικον, fils d'Hipponicus, qui vivait à la cour du roi de Chypre. Ce discours, ou plutôt cette lettre, pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contient des règles de mœurs et de conduite, rédigées en forme de maximes, et relatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits :

« Soyez envers vos parents comme vous voudriez que vos enfants
« fussent un jour à votre égard. Dans vos actions les plus secrètes, fi-
« gurez-vous que vous avez tout le monde pour témoin. N'espérez pas
« que des actions répréhensibles puissent rester dans l'oubli : vous
« pourrez les cacher aux autres, mais jamais à vous-même. Dépen-
« sez votre loisir à écouter les discours des sages. Délibérez lentement,
« exécutez promptement. Soulagez la vertu malheureuse : les bien-
« faits, bien appliqués, sont les trésors de l'honnête homme. Quand
« vous serez revêtu de quelque charge importante, n'employez jamais
« de malhonnêtes gens ; quand vous la quitterez, que ce soit avec plus
« de gloire que de richesses. »

2° Le *Discours adressé à Nicoclès II*, Πρὸς Νικόκλεα, fils d'Evagoras, et prince de Salamine, sur l'art de régner.

3° *Nicoclès*, Νικοκλῆς, discours mis dans la bouche de ce prince et traitant des devoirs des sujets envers leur souverain. Nicoclès le paya 20 talents (108,000 fr.).

14. Cinq autres harangues d'Isocrate sont du genre *symbouleutique* ou délibératif, savoir :

1° Le *Panégyrique* dont nous avons parlé.

2° Le *Discours adressé à Philippe de Macédoine*, Φίλιππος ou πρὸς Φίλιππον, pour l'engager à se porter médiateur entre les villes grecques et à faire la guerre au roi de Perse.

3° *Archidamus*, Ἀρχίδαμας, prince sous le nom duquel il engage les Lacédémoniens, après la bataille de Mantinée, à ne pas rétablir Messène.

4° L'*Aréopagitique*, Ἀρειοπαγιτικός, où l'auteur conseille aux Athéniens de rétablir la constitution de Solon, modifiée par Clisthène. C'est un de ses meilleurs discours.

5° *De la Paix ou des alliés*, Περὶ εἰρήνης ἢ συμμαχικός, prononcé l'an 352 pour conseiller aux Athéniens de cesser la guerre sociale et de renoncer à la suprématie.

15. Quatre discours sont du genre *laudatif*, ἐγκωμιαστικοί, savoir :

1° *Evagoras*, Εὐαγόρας, ou oraison funèbre d'Evagoras, roi de Chypre et père de Nicoclès, qui fut assassiné l'an 369 avant J.-C. Ce roi, ligué avec les Athéniens et les Perses, contribua à abattre les Lacédémoniens. Il servit assez bien le roi de Perse pour mériter d'en être craint ; et ayant essuyé l'ingratitude et l'orgueil ordinaire aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avait servi, et avec ses seules forces soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner ; qu'avant lui, les Cypriotes, entièrement séparés des Grecs, étaient tout à la fois efféminés et sauvages, ignorant également la guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mollesse ; que ce roi leur donna et le courage qui élève l'ame, et les arts qui l'adoucissent ; qu'il créa parmi eux un commerçe et une marine, et de ces Barbares voluptueux, fit tout à la fois des guerriers et des hommes instruits. C'est à la tête de ce discours qu'Isocrate se plaint que, de son temps, on aimait à louer des héros qui peut-être n'avaient jamais existé, tandis qu'on refusait quelques éloges à d'excellents citoyens avec qui on avait vécu :

« Accoutumons, dit-il, les hommes et l'envie à entendre louer ceux qui l'ont mérité, et pardonnons aux grands hommes d'avoir été nos contemporains. »

2° L'*Éloge d'Hélène*, Ἑλένης ἐγκώμιον. Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est et ne peut être qu'un misérable abus de l'esprit. L'auteur y fait sérieusement la comparaison d'Hélène avec Hercule, à peu près comme Fontenelle, dans ses dialogues, compare Alexandre et Phryné. Cette manière de chercher de petits rapports, étonne l'esprit sans l'éclairer. Cet éloge en 20 pages ne vaut pas les 3 vers d'Homère [1], où deux vieillards qui s'affligeaient ensemble des maux de la guerre, en voyant passer Hélène auprès d'eux, cessent tout-à-coup de s'étonner que l'Europe et l'Asie combattent depuis 10 ans. Les 3 vers sont d'un grand homme, les 20 pages d'un rhéteur.

3° *Busiris*, Βούσιρις. La mythologie parle de ce fils de Neptune qui régnait en Égypte et y introduisit les sacrifices humains. Hercule délivra la terre de ce monstre. Le sophiste Polycrate avait fait l'éloge de Busiris. Isocrate, qui le haïssait parce qu'il avait publié une accusation de Socrate, voulut, en traitant le même sujet, mortifier le sophiste et faire tomber son ouvrage. C'est une bien misérable vengeance.

4° Le *Panathénée*, Παναθηναϊκός, ou éloge des Athéniens. Isocrate avait quatre-vingt-quatorze ans quand il le commença, et quatre-vingt-dix-sept quand il le finit. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens. Sans cesse il y compare Lacédémone et sa patrie : il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence. Cet éloge porte le caractère de l'âge où il fut composé : c'est l'abandon de l'ame dans un songe tranquille ; on voit se succéder lentement et doucement les mouvements de l'orateur ; on voit les impressions arriver jusqu'à lui par des secousses insensibles, et ses idées ressemblent à ces lumières affaiblies et pâles qui se réfléchissent de loin et conservent de la clarté sans chaleur.

16. Il existe huit *actions judiciaires* ou λόγοι δικανικοί d'Isocrate, et enfin un *discours contre les sophistes*, κατὰ τῶν σοφιστῶν. Ce discours est l'éloge d'Isocrate lui-même. Il avait quatre-vingt-deux ans, et depuis cinquante ans peut-être, l'envie le poursuivait dans Athènes. Des sophistes qui avaient l'orgueil d'être ses rivaux sans en avoir le droit, et qui s'indignaient d'une réputation qu'ils n'avaient pas, lui faisaient un crime de ses succès. Isocrate

[1] *Il.*, III, 156-158.

prit enfin le parti de répondre. Ce discours d'un vieillard qui, pour réfuter l'envie, fait la revue de ses pensées depuis quatre-vingts ans, et avant de descendre au tombeau rend compte à la patrie et aux lois de l'usage qu'il a fait de son éloquence, n'était pas peu susceptible de pathétique et de force; mais l'ouvrage, avec des beautés, est bien loin d'avoir ce caractère; le sujet est grand, l'exécution en est faible.

17. Isée de Chalcis ou d'Athènes, disciple de Lysias et d'Isocrate, fleurit 350 ans avant J.-C. Il fut l'un des maîtres de Démosthènes : son style ressemble beaucoup à celui de Lysias; élégant et vigoureux, il n'en a pas toutefois le naturel et la simplicité. Les expositions d'Isée sont plus étudiées; moins serré dans ses démonstrations, mais plus pathétique dans ses mouvements, il s'efforce surtout d'exciter les passions, frayant à l'éloquence une nouvelle route que Démosthènes suivit avec tant de succès. Les onze discours d'Isée qui nous restent, sont tous judiciaires et relatifs à des affaires de succession; d'où vient qu'on les appelle λόγοι κληρικοί.

18. Lycurgue d'Athènes, disciple d'Isocrate, mourut plus qu'octogénaire, l'an 325 avant J.-C. Il ne nous reste de lui qu'un discours, *Accusation contre Léocrate*, Κατὰ Λεωκράτην. On y voit une éloquence naturelle, mais point d'art ni de goût; il est rempli de digressions mythologiques.

19. Hypéride d'Athènes est regardé comme le troisième orateur attique, c'est-à-dire le premier après Démosthènes et Eschine. Denys d'Halicarnasse loue la force, l'ordonnance simple et la méthode claire de ses discours; mais il n'existe aucune harangue qu'on puisse lui attribuer avec certitude.

20. Dinarque de Corinthe vécut à Athènes et y jouit, comme orateur, d'une grande considération, toutefois, après la mort de Démosthènes et d'Hypéride, l'an 320 avant J.-C. Nous avons de lui trois ou quatre discours d'accusation, savoir : *contre Démosthènes*, *contre Aristogiton* et *contre Philoclès*, et peut-être le discours *contre*

Théocrine qui se trouve dans les œuvres de Démosthènes.

Il nous reste à parler des deux plus célèbres orateurs attiques, Eschine et Démosthènes.

21. Eschine, né dans une condition obscure, exerça dans son enfance des fonctions assez viles, et comme sa voix était belle et sonore, on le fit monter sur le théâtre, où cependant il ne joua que les troisièmes rôles, ἐτριταγωνίστει, dit Photius. Déjà avancé en âge lorsqu'il se mêla des affaires publiques, l'éminence de son talent lui procura promptement une grande influence. Il fut envoyé comme ambassadeur dans le Péloponèse et dans la Macédoine; ce fut à la cour du roi Philippe qu'il se brouilla pour toujours avec Démosthènes, son collègue; depuis ce temps, ils ne cessèrent de s'attaquer, s'accusant l'un d'avoir reçu l'or des Macédoniens, et l'autre celui des Perses.

L'éloquence d'Eschine se distingue par l'heureux choix des mots, par l'abondance et la clarté des idées, par une grande facilité qu'il devait moins à l'art qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en ait pas autant que Démosthènes.

Nous ne possédons que 3 harangues d'Eschine: un *Discours contre Timarque*, κατὰ Τιμάρχου; un autre, *Du reproche de s'être mal acquitté de sa mission* auprès de Philippe, περὶ παραπρεσβείας; enfin le *Plaidoyer contre Clésiphon*, κατὰ Κτησιφῶντος; c'est le plus célèbre.

Ces trois discours qu'on appelait les *Grâces* d'Eschine, au rapport de Photius, sont, sous des titres différents, une lutte continue contre Démosthènes. Vainqueur dans la première rencontre, sorti de la deuxième avec des chances égales, le troisième combat seul décida en faveur de Démosthènes une victoire long-temps indécise et glorieusement disputée.

22. La jeunesse et même toute la vie de Démosthènes sont si connues, et nous avons tant de fois parlé[1] de son

[1] Histoire ancienne, 3e édit., p. 293 et suiv.—Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 396.— *Ib.*, *Rhétorique et Éloquence*, p. 99-100.

éloquence, que nous ne ferons guère ici que mentionner ses ouvrages. Il nous en reste soixante-un *discours* et soixante-cinq *introductions*, προοίμια δημηγορικά.

Les soixante-un discours peuvent être rangés en trois catégories: 1° dix-sept *discours délibératifs*, λόγοι συμβουλευτικοί, traitant des affaires politiques devant le sénat ou devant l'assemblée du peuple; 2° quarante-deux *actions judiciaires*, λόγοι δικάνικοι, ayant pour objet une accusation ou une défense; 3° deux *discours* d'apparat, λόγοι ἐπιδείκτικοι, pour louer ou blâmer.

23. 1re Catégorie.—Des dix-sept discours délibératifs, cinq traitent de divers intérêts de la république, et douze se rapportent aux démêlés d'Athènes avec Philippe.

1° *Des Symmories*, περὶ συμμορίων, c'est-à-dire, des classes dans lesquelles les Athéniens étaient distribués pour la fourniture et l'équipement des vaisseaux de guerre. Par ce premier discours politique (354 av. J.-C.), Démosthènes empêcha les Athéniens de déclarer inconsidérément la guerre au roi de Perse.

2° *De l'Organisation de l'état*, περὶ συντάξεως.

3° *Pour les Mégalopolitains*, περὶ τῶν Μεγαλοπολίτων, prononcé l'an 353 pour engager les Athéniens à secourir les Mégalopolitains contre les Spartiates.

4° *Sur l'indépendance des Rhodiens*, περὶ τῆς τῶν Ῥοδίων ἐλευθερίας, prononcé l'an 350 pour exciter Athènes à porter des secours aux Rhodiens contre Molossus, roi de Carie.

5° *Sur les traités conclus avec Alexandre*, περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθήκων, attribué à Hypéride. L'auteur y engage les Athéniens à la guerre (323 ou 324 av. J.-C.).

6° et 7° *Ire Philippique*, πρὸς Φίλιππον λόγος πρῶτος, divisée en 2 parties. L'auteur y engage les Athéniens à faire plus vigoureusement la guerre à Philippe, qui, vainqueur des Phocidiens, avait fait mine de vouloir prendre poste dans le pays (345 av. J.-C.).

8°, 9° et 10° *Les trois Olynthiennes*, Ὀλυνθίακος, A, B, Γ, pour stimuler les Athéniens à secourir Olynthe (348-347 av. J.-C.).

12° *De la paix*, περὶ εἰρήνης, où Démosthènes conseille de maintenir la paix avec Philippe, qui venait de prendre place parmi les Amphictyons (343 av. J.-C.).

13° *IIe Philippique*, κατὰ Φιλίππου λόγος Β, prononcée après le retour de Démosthènes du Péloponèse où il avait négocié la pacification entre Sparte et Messène.

14° *Sur l'Halonèse*, περὶ τῆς Ἀλοννήσου, île enlevée par Philippe aux

pirates et dont il fit présent par une lettre aux Athéniens. Démosthènes s'y opposa vivement.

14° *Des événements de la Chersonèse* ou *de Diopithe*, περὶ τῶν ἐν Χεῤῥονήσῳ πραγμάτων ἢ ὁ περὶ Διοπείθους, que Démosthènes justifia d'une attaque contre Cardia et d'une incursion en Macédoine.

15° *IIIe Philippique*, κατὰ Φιλίππου λόγος Γ, où l'auteur parle des progrès de Philippe qui méditait le siége de Périnthe et de Byzance.

16° *IVe Philippique*, κατὰ Φιλίππου λογος Δ, prononcée à l'époque où le roi avait levé le siége de Périnthe pour tomber sur Byzance.

17° *Sur la lettre de Philippe*, Ὁ πρὸς τὴν ἐπιστολὴν Φιλίππου λόγος. Cette lettre existe; elle renferme bien des griefs, mais point de déclaration de guerre.

24. 2e Catégorie. — Des quarante-deux actions judiciaires, douze se rapportent à des affaires d'état, et trente à des intérêts particuliers. Dans le premier cas, la procédure se nommait κατηγορία; dans le second, δίκη, mots qu'on peut traduire par *accusations* et *plaidoyers*. Nous ne parlerons que des discours de la première espèce qui sont au nombre de douze.

1° *Contre Midias*, κατὰ Μιδίου, qui l'avait outragé dans les Dionysiaques, où, remplissant les fonctions de Chorége, il était regardé comme une personne sacrée. Midias était donc coupable de sacrilége, ἀσέβεια; mais il prétendait qu'on ne pouvait lui intenter qu'une action pour indemnité, βλάβη, ou pour violence, ὕβρις.

2° *Sur la manière déloyale dont Eschine s'était acquitté de son ambassade auprès de Philippe*, περὶ τῆς παραπρεσβείας λόγος. La réplique d'Eschine est supérieure à l'accusation de Démosthènes.

3° *Discours de la couronne*, περὶ στεφάνου λόγος. C'est le plus célèbre discours de Démosthènes.

4° *Discours contre Leptine*, ὁ πρὸς Λεπτίνην λόγος. Leptine avait fait passer une loi qui restreignait les immunités, ἀτελεία, des charges de Chorége, de Gymnasiarque et d'Hestiator. Démosthènes la fit abroger. Ce discours est un chef-d'œuvre.

5° *Discours contre Androtion*, ὁ κατὰ Ἀνδροτίωνος λόγος: accusation dans le genre de celle d'Eschine contre Ctésiphon. C'est un discours fleuri.

6° *Discours contre Timocrate*, ὁ κατὰ Τιμοκράτους λόγος. Timocrate avait fait une proposition tendant à soustraire au châtiment les magistrats concussionnaires. C'est un morceau d'une éloquence sévère.

7° *Discours contre Aristocrate*, ὁ κατὰ Ἀριστοκράτους λόγος. Aristocrate voulait faire déclarer sacrée la personne de Charidémus, beau-père de Kersobleptès, roi de Thrace.

8° et 9° *Deux discours contre Aristogiton*, κατα Αριστογείτονος λόγος Α καὶ Β. On voulait faire exclure des assemblées publiques, Aristogiton, mauvais citoyen.

10° *Dénonciation contre Théocrine*, κατὰ Θεοκρίνου ἔνδειξις. Théocrine était accusé de diverses malversations.

11° *Appel d'une sentence prononcée par Eubulide*, Ἔφεσις πρὸς Εὐβουλίδην. Eubulide avait rayé un certain Euxithéos de la liste des citoyens.

12° *Contre Néère*, κατὰ Νεαίρας. Un certain Stéphanns y est accusé de vivre avec l'esclave Néère, comme avec une épouse légitime. Ce plaidoyer est fort curieux, parce qu'il renferme toutes les pièces alléguées ou le dossier.

25. 3e Catégorie.—1° *Éloge des Athéniens qui ont péri à Chéronée*, Ἐπιτάφιος λόγος; — 2° *Éloge de la beauté du jeune Épicrate*, Ἐρωτικος λόγος. Ces deux discours ne sont probablement pas de Démosthènes.

Enfin, il existe six *Lettres* écrites par Démosthènes pendant son exil; deux d'entre elles sont adressées aux Athéniens.

26. Tels sont les dix orateurs, nommés Attiques pour les distinguer de ceux qui, dans la période suivante, se formèrent à Rhodes; mais on peut y joindre Gorgias, Alcidamas et l'athénien Démade, dont il nous reste un discours intitulé : *Apologie de sa conduite pendant douze ans*, ὑπὲρ τῆς δωδεκαετίας. Démade s'était laissé corrompre par Philippe; pris à la bataille de Chéronée, il obtint sa liberté et celle de ses concitoyens. Il fut un des adulateurs d'Alexandre et d'Antipater.

27. A la suite des orateurs attiques, se placent quelques noms moins célèbres, mais honorables encore :

Céphalus, qui le premier fit usage d'exordes et de péroraisons.

Archymus de Cœlé, dont Platon cite une oraison funèbre, imitée par Isocrate dans son Panégyrique.

Critias, qu'on nomme immédiatement après les 10 orateurs attiques et après Thucydide, Xénophon et Eschine le Socratique. Cicéron en fait le plus grand éloge (*Rhet.*, I, c. 15).

Sophocle, Cléophon et Autoclès, dont Aristote cite un discours pour Euctémon du 1er, contre Critias, du 2e, et contre Mixidémides, du 3e.

Les deux Aristophon, l'un de la tribu d'Azénie, l'autre de la tribu de Colytte, tous deux orateurs distingués.

Iphicrate, aussi habile orateur qu'excellent général. Quintilien nous a conservé un fragment de son Apologie (*Inst. or.*, IV, 12).

Callistrate, dont la harangue, relative à Oropus, enflamma le génie du jeune Démosthènes, et qui en mérita cet éloge : Quel est, demandait-on à Démosthènes, le plus grand orateur de vous ou de Callistrate : *Moi, quand on me lit; Callistrate, quand on l'entend.*

Léodamas d'Acharne, disciple d'Isocrate, et accusateur de Callistrate, est aussi nommé parmi les orateurs distingués de ce temps.

Philistus de Milet, disciple aussi d'Isocrate, et maître de l'historien Timée et de Théopompe de Chios, autre historien plus célèbre qui fut en même temps un orateur distingué.

Céphisodore, l'ami intime de son maître Isocrate, le défendit dans la suite contre les attaques d'Aristote. Denys d'Halicarnasse appelle cette défense admirable, πάνυ θαυμαστή.

Nommons encore :

Lycoléon, qui défendit Chabrias; **Théodectes** de Phaselis, auteur d'une apologie de Socrate; **Eubulus** d'Anaphlystié, démagogue, antagoniste de Démosthènes, contre lequel il défendit Midias; **Androtion**, contre lequel Démosthènes plaida; **Cydias** et **Æsion**, condisciples de l'Orateur grec; **Philinus**, qui combattit le projet d'ériger des statues aux trois grands tragiques d'Athènes; **Hégésippe**, auquel Eschine donne le sobriquet de *Crobylus*, le Toupet, et à qui l'on attribue le discours sur l'Halonèse; **Aristogiton**, orateur ou sycophante contre lequel Démosthènes et Dinarque prononcèrent des discours; **Polyeuctus**, qui parla contre Démade; **Démocharès**, de Leuconoé, neveu de Démosthènes, qui fit une apologie de Sophocle; **Cléocharès** de Myrlée, auteur d'une rhétorique; enfin **Stratoclès** de Diomia, qui le premier accusa Démosthènes d'avoir reçu de l'argent d'Harpalus.

§ 4. *De la philosophie.*

1. Pays où la philosophie prit naissance et époque sa formation en système.—2. Les sept Sages : nom donné à leur philosophie. — 3. Les trois écoles qui succédèrent aux sept Sages. — 4. Thalès et ce qu'il adoptait pour principe de toutes choses. — 5. Principe de toutes choses selon Hippon, Anaximandre et Anaximène.— 6. Pas qu'Anaxagore fit faire à la philosophie Ionienne et son dernier représentant.— 7. Le fondateur de l'école Italique. —8. Base de la doctrine de Pythagore; écrits qu'on lui attribue.— 9. Les successeurs ou les disciples de Pythagore, Alcméon, Empédocle, Architas, Ocellus et Timée.—10. Différence caractéristique entre l'école Ionienne et l'école Italique.—11. Fondateur de l'école Éléatique; doctrine de Xénophane.—12. Parménide, Héraclite, Zénon, Leucippe et Démocrite.—13. Métrodore, Diagoras et Protagoras.—14. Changements arrivés après la série des Physiciens.—15. Successeurs immédiats des Physiciens. — 16. Les plus illustres d'entre les Sophistes. — 17. Socrate. — 18. Eschine le Socratique.—19. Cébès.—20. Ouvrages philosophiques de Xénophon.—21. Les quatre autres disciples de Socrate qui n'ont pas formé d'école.— 22. École de Cyrène : Aristippe.—23. École de Mégare ; Euclide.— 24. Les Dialecticiens, précurseurs des Sceptiques. —25. École Cynique ; Antisthène.— 26. Diogène, Cratès, Ménippe et Monime. — 27. L'Académie et Platon. — 28. Manière dont Platon divisa la philosophie Socratique.—29. Idée générale du système de Platon. — 30. Périodes de la vie littéraire de Platon.—31. Ouvrages de Platon qui appartiennent à chacune de ces périodes. — 32. Idée du Protagoras.—33. Du Phèdre.— 34. Du Gorgias. — 35. Du Phédon.—36. Du Théétète.—37. Du Sophiste.—38. Du Politique.—39. Du Parménide. —40. Du Cratyle.—41. Du Philèbus.—42. Du Banquet.—43. De la République.—44. Du

Timée. — 45. Du Critias. — 46. Des Lois. — 47. De l'Épinomis. — 48. Du Ménon. — 49. De l'Euthydème. — 50. Du Charmides et du Lysis. — 51. Du premier et du second Alcibiade. — 52. Du Ménexène et du Lachès. — 53. Du grand et du petit Hippias. — 54. De l'Euthyphron. — 55. De l'Ion. — 56. De l'Apologie de Socrate. — 57. Du Criton. — 58. Du Théagès. — 59. Des Rivaux et de l'Hipparque. — 60. Du Minos et du Clitophon. — 61. Les huit autres ouvrages qu'on ne peut attribuer à Platon. — 62. L'ancienne Académie : Speusippe et Xénocrate.

1. Comme la poésie profane, la philosophie prit naissance en Asie-Mineure et dans la Grande-Grèce ; ce ne fut même dans l'origine qu'une espèce de poésie qui s'appropriait les notions fournies par la religion naturelle sur la cosmogonie. Bientôt elle s'égara dans les sentiers tortueux de la dialectique, et l'envie de briller devant de nombreux auditeurs, eut plus d'attrait pour elle que la recherche de la sagesse et de la vertu. Socrate et son école rentrèrent dans la bonne route ; renonçant à des spéculations oiseuses, ils enseignèrent une philosophie pratique et la morale. Ce n'est que vers la fin de cette période qu'on inventa des systèmes, et que la science se partagea en plusieurs branches.

2. Les *sept Sages* [1] n'étaient ni des philosophes dans le sens que nous attachons à ce mot, ni même des écrivains ; c'étaient des hommes distingués par leurs talents, mais surtout par leur expérience, par leurs vertus et par leur patriotisme. Recueillant le petit nombre des vérités morales et politiques, ils les renfermaient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paraître profondes. Ces maximes, mises en vers, furent gravées sur des plaques de marbre qu'on plaça dans le temple d'Apollon à Delphes.

La philosophie de ces sages, plus pratique que spéculative, s'appelait *politique* et *gnomique* ou sentencieuse.

3. Aux sept Sages succédèrent des philosophes dont les écoles prirent le nom de *Sectes*. Telles sont l'*école*

[1] Ce sont : *Pittacus* de Mitylène, *Solon* d'Athènes, *Cléobule* de Lindos, *Périandre* de Corinthe, *Chilon* de Lacédémone, *Bias* de Priène et *Thalès* de Milet. On cite aussi *Myson* et le scythe *Anacharsis*.

d'Ionie, fondée par Anaximandre, disciple de Thalès; *l'école Italique*, par Pythagore, et *l'école Eléatique*, par Xénophane. Ces écoles, après avoir subsisté près d'un siècle dans le lieu de leur origine, se réunirent vers les temps de Socrate et de Platon, dans Athènes, comme au centre du savoir. Les deux premières ne s'attachèrent proprement qu'à la physique, qui comprenait aussi leur théologie; la troisième choisit pour principal objet la dialectique. Socrate préféra la morale, et Platon composa le premier un système de philosophie par la réunion de la physique, de la morale et de la dialectique.

4. Thalès de Milet, né l'an 639 d'une famille phénicienne, après s'être fait, dans ses voyages, initier aux mystères des prêtres égyptiens, fonda l'école d'Ionie, la plus ancienne de toutes les sectes philosophiques de la Grèce. Dédaigneux des sciences positives, les philosophes ioniens s'occupèrent des recherches les plus difficiles et les plus abstraites, telles que la formation de l'univers, la nature des choses, la grandeur et les mouvements des corps célestes, les propriétés et les rapports des lignes et des surfaces. Aussi furent-ils désignés sous le nom de Φυσικοί, c'est-à-dire *Physiciens* ou *Philosophes de la nature*.

Quel était le principe de toutes choses, ἀρχή? Thalès, d'après les Egyptiens, adopta l'*eau* comme la matière primitive de toutes les substances. L'eau, suivant qu'elle se trouvait à différentes densités, produisait les quatre éléments. Thalès appelait *ame* toute cause inconnue du mouvement. Dans cette idée, les plantes, la terre et même les astres, étaient doués d'une ame; les mouvements réglés de l'univers avaient pour cause l'*ame du monde*.

5. Hippon, qu'Aristote nomme immédiatement après Thalès, regardait l'*humide* comme le principe des choses; mais était-ce l'eau ou l'air? on ne le dit pas.

Anaximandre de Milet, disciple de Thalès, admettait pour principe l'*infini*, ἄπειρον, qu'il regardait comme le moyen terme entre l'eau et l'air.

Anaximène de Milet et son disciple Diogène d'Apollonie, prirent aussi l'infini pour principe, mais en le confondant avec l'air.

6. Jusque-là, les Ioniens n'avaient point séparé l'esprit de la *matière* qu'ils regardaient comme increéée; mais dans le v[e] siècle, Anaxagore de Clazomène, maître de Périclès et d'Euripide, rejetant les cosmogonies de ses devanciers, s'éleva à l'idée d'une *Intelligence suprême*, Νοῦς, qui a créé l'univers. Le soleil ne fut plus à ses yeux qu'une masse enflammée, μύδρος διάπυρος, au lieu d'être un corps animé par une divinité; mais cette opinion le fit accuser d'impiété, et il fut forcé de quitter Athènes (427 avant J.-C.).

Anaxilaus de Milet, son disciple, doit être regardé comme le dernier représentant de l'école Ionienne, qui fut remplacée par celle de Socrate, son élève.

7. L'école Italique fut fondée par Pythagore de Samos (571-496 avant J.-C.). Ce philosophe séjourna vingt-deux ans en Egypte et étudia les sciences de la Haute-Asie, peut-être sur les lieux mêmes. A son retour, il alla s'établir à Crotone dans la Grande-Grèce, où il fonda une société secrète [1] qui paraît avoir été modelée sur la caste sacerdotale d'Egypte, et dont les affiliés surent se ménager partout une grande influence politique. Mais l'Ordre, à cause même de cette influence, s'attira la haine de la multitude qui le détruisit. Cependant il continua d'exister comme secte philosophique, sous les noms de *Pythagoriciens* et de *Mathématiciens*.

8. La doctrine de Pythagore est peu connue, parce qu'il n'a rien écrit. Ce qui la constitue, c'est qu'elle repose sur les *rapports des nombres et des tons*.

Tendez une corde; divisez-la successivement en 2, 3 et 4 parties : vous aurez, dans chaque moitié, l'octave de la corde totale; dans les trois quarts, sa quarte; dans les deux tiers, sa quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2; la quarte, comme 3 à 4; la quinte, comme 2 à 3. De là vient que les nombres 1, 2, 3, 4, reçurent le nom de *sacré quaternaire*.

[1] Voy. mon *Hist. anc.*, 3[e] édit., p. 193-6, et p. 441-446.

Le sacré quaternaire est non seulement le principe de la musique, mais celui de la physique et de la morale. L'univers est régi par des lois numériques; toutes les vertus découlent de quatre vertus principales, exprimées par des rapports de nombres [1]; le nombre 10, formé par le sacré quaternaire, est le plus parfait des nombres, etc.

Les Pythagoriciens admettaient une ame du monde, l'immortalité de l'ame et la métempsychose.

Parmi les écrits attribués à Pythagore, il faut mettre en première ligne les *Vers dorés*, Χρυσᾶ ἔπη, recueil de sentences qui fut commenté par Hiéroclès, néo-platonicien du ve siècle après J.-C., et le *Recueil de Symboles*, Ἱερὰ ἀποφθέγματα, que Jamblique a conservés.

9. Pythagore eut pour successeur immédiat Aristée de Crotone, son gendre. Après Aristée paraissent Telaugès ou Mnésarchus, fils du Maître, Bulagoras, Gortydas et Arésas. Ce dernier écrivit sur la *Nature de l'homme*. Selon lui, l'ame se compose de 3 parties, la raison, les passions et les penchants.

Ecphantas de Syracuse admit le *vide* comme principe primitif. Alcméon de Crotone s'occupa le premier de l'anatomie; mais son scalpel ne s'exerça que sur des animaux, entre autres des chèvres, qui, selon lui, respiraient par les oreilles. On cite après eux Onatas, auteur d'un ouvrage sur *Dieu et l'essence divine*, περὶ Θεοῦ καὶ θείου; Théagès et Métopus, qui traitèrent de la *Vertu;* Lysis, à qui l'on attribue les vers dorés; Philolaus, qui fit trois livres intitulés, le *Monde*, l'*Ame* et la *Physique;* Euryphème, qui écrivit *sur la Vie*, et plusieurs pythagoriciennes, entre autres Périctione, qui composa deux ouvrages, la *Sagesse* et l'*Harmonie de la femme*.

Empédocle d'Agrigente inventa le système des *quatre éléments*, que les progrès de la chimie n'ont renversé que depuis un demi-siècle. Il admettait la destruction et la reproduction alternative du monde.

Archytas de Tarente, qu'Horace a célébré dans une ode (I, 28), composa beaucoup d'ouvrages, tels que des *Dissertations sur les sciences mathématiques*, les *Dix catégories* ou *Toute la nature*, de la *Sagesse*, des *Principes*, de la *Raison* et du *Sentiment de ce qui existe*, de la *Félicité*, de l'*Homme vertueux et heureux*, de la *Morale*, de la *Loi* et de la *Justice*.

Ocellus de Lucanie a écrit *sur la Loi*, de la *Royauté* et de la *Piété*, de la *Nature* ou de l'*Origine de l'Univers*.

Timée de Locres fut le maître de Platon. Il nous reste sous son nom un ouvrage intitulé : *Sur l'Ame du monde et de la Nature*.

10. L'opposition des deux races, ionienne et dorienne,

[1] Ainsi *la justice était un nombre toujours divisible par deux.*

se manifeste dans leur système philosophique. L'école Ionienne repose sur le sensualisme; son premier principe est tout matériel, et là est l'oubli d'un point de vue moral. L'école Italique ou dorienne, au contraire, se propose un but moral et admet un principe incorporel.

11. L'école Éléatique fut fondée par Xénophane de Colophon, en Ionie, qui vint s'établir à Élée, en Grande-Grèce (6e siècle av. J.-C.). Son système est un panthéisme sous la forme d'idéalisme : l'univers, selon lui, ne formait qu'une grande unité, ἓν τὸ πᾶν, et la variété des êtres n'est qu'une illusion qui a sa source dans la nature de notre esprit.

12. Parménide d'Élée, successeur de Xénophane, admettait dans le panthéisme deux principes du monde, le feu et la terre : le feu est le principe de la vie et du mouvement; la terre, un principe froid et inerte, contre lequel le premier luttait sans cesse.

Héraclite d'Éphèse (500 av. J.-C.), célèbre par sa misanthropie et ses larmes, regardait le feu comme le principe primitif. Selon lui, tous les autres éléments en sont sortis par la condensation, διὰ πύκνωσιν; ils y rentrent par la raréfaction, διὰ μάνωσιν.

Après Mélissus parut Zénon, son disciple, le maître de Leucippe. Il en vint jusqu'à soutenir non seulement qu'il n'y avait pas de mouvement réel, mais même que tout mouvement était absolument impossible. Il soutenait encore qu'il n'existe rien dans l'univers; enfin on le dit l'inventeur de la *dialectique*, art par lequel les philosophes s'entr'attaquaient et se défendaient par des objections et des réponses : aussi son école reçut-elle le nom d'*éristique*, ou disputeuse. Zénon vint à Athènes 460 av. J.-C.

Leucippe et Démocrite d'Abdère, son disciple, si célèbre par son rire, tombèrent dans le matérialisme pur. Ils admettent pour principe de toutes choses le vide et les atomes, molécules indivisibles qui par leurs combinaisons ont formé tous les corps, d'après les lois de la nécessité. Dans leur système, ce que nous voyons ce sont les images, εἴδωλα, qui se détachent de la surface des

corps, traversent l'air et s'impriment sur les yeux; la croyance d'un Être suprême est née de la peur; le juste et l'injuste ne sont qu'une institution des lois civiles; enfin le bien suprême consiste dans le choix réfléchi des sensations agréables et pénibles : toutes théories absurdes, impies, immorales, qui portèrent de tristes fruits.

13. Ces fruits commencèrent à paraître sous les disciples de Démocrite, tels que Métrodore, Diagoras et Protagoras.

Métrodore de Chios, précurseur des Sceptiques, nia toute possibilité de connaître le vrai. Il ne savait rien, disait-il, au point de ne pouvoir pas même soutenir son ignorance : Μηδὲ αὐτὸ τοῦτο εἰδέναι ὅτι οὐδὲν οἶδε.

Diagoras de Mélos osa le premier nier l'existence des dieux; Protagoras d'Abdère suivit son exemple. Poursuivis tous deux comme coupables d'athéisme, ils s'échappèrent sur une barque; mais ils périrent tous deux dans les flots.

14. Avec Démocrite et ses disciples se termine la série des *Physiciens :* après eux on remarque deux changements importants. Les écoles des philosophes, répandues dans toute la Grèce, en Sicile et dans l'Asie-Mineure, se concentrèrent presque exclusivement dans Athènes, et la prose devint l'unique moyen de transmission de leurs doctrines.

15. Les Physiciens eurent pour successeurs immédiats les Sophistes. Plus rhéteurs que philosophes, ils abusèrent de cette science dangereuse, inventée par Zénon d'Élée, la dialectique, et s'en firent un moyen de satisfaire des vues ambitieuses et intéressées. Dans l'origine, les Sophistes enseignaient conjointement la philosophie et l'éloquence; mais ce qu'ils nommaient philosophie était comme la scolastique du moyen âge, l'art d'embarrasser un adversaire par des subtilités et des syllogismes faux, qui furent, d'après eux, nommés sophismes. Ils argumentaient de préférence sur des questions métaphysiques. Cette manière de philosopher avait, par consé-

quent, une affinité intime avec l'art oratoire. La liaison étroite qui existait entre les anciens sophistes et les philosophes de l'école dialectique, leurs prédécesseurs, les rendait suspects d'impiété. On leur imputait aussi une morale relâchée, qui ne consistait que dans des règles de prudence, dans l'art de passer doucement la vie et de jouir de ses plaisirs. Ces accommodements de la sagesse et du plaisir leur firent de nombreux partisans.

16. Parmi les Sophistes, il faut citer :

Gorgias de Leontium, auteur d'un ouvrage intitulé : *du Non existant,* ou *de la Nature;* Protagoras d'Abdère, inventeur des *Lieux communs;* Thrasymaque de Chalcédoine, qui soutenait que la volonté du plus fort était aussi la plus juste; Antiphon, auquel on attribue l'ouvrage *sur la Vérité,* où il parlait de Dieu dans un fragment que nous a conservé Suidas; enfin, Prodicus de Céos, maître de Socrate et d'Euripide, d'Isocrate et de Xénophon, qui le premier se fit donner par ses auditeurs des honoraires réglés. Le premier il s'occupa de recherches étymologiques. Il composa un ouvrage intitulé *les Heures,* recueil de contes arrangés d'après les divers âges de l'homme et dans lesquels on trouve le célèbre apologue du *Choix d'Hercule,* répété par Xénophon dans ses Entretiens mémorables de Socrate. C'est un des plus beaux morceaux de la littérature ancienne.

17. Les Sophistes régnaient en Grèce quand parut Socrate (469-399 av. J.-C.). Sans parler de sa vie, que tout le monde connaît [1], nous dirons qu'il fonda la vraie philosophie, cette philosophie pratique qui conduit les hommes à la vertu par la vérité. Il regardait la connaissance des devoirs comme la seule nécessaire aux hommes, et cette doctrine, il la confirmait par son exemple. Le premier il proclama l'unité de Dieu et l'immortalité de l'ame; sublimes croyances, qui lui valurent la gloire du martyre. Le premier aussi il se qualifia de *philosophe,* c'est-à-dire ami de la sagesse.

[1] Voyez du reste mon *Hist. anc.*, 3e édit., p. 233-261.

Socrate n'a point fondé d'école, il n'a rien écrit; mais il a laissé de nombreux disciples, qui se partagent en deux classes principales, selon qu'ils ont ou non fondé des sectes particulières. Parmi ces derniers, on remarque Eschine, Cébès et Xénophon.

18. ESCHINE d'Athènes, surnommé le *Socratique*, n'enseigna pas publiquement la philosophie; mais il composa sur des matières philosophiques sept Dialogues, qui sont perdus. Il existe sous son nom trois dialogues apocryphes :

De la Vertu et si elle peut être apprise, περὶ ἀρετῆς, εἰ διδακτόν: *Eryxias* ou *des Richesses*, Ἐρυξίας ἢ περὶ πλούτου ; et *Axiochus* ou *de la Mort*, Ἀξίοχος ἢ περὶ θανάτου.

19. Diogène attribue à CÉBÈS de Thèbes, trois dialogues, dont l'un a pour titre : Πίναξ, ou *le Tableau*. Un vieillard y explique à des étrangers un prétendu tableau de la vie humaine, que l'auteur suppose suspendu dans un temple de Saturne. Ce tableau, que d'autres donnent à Cébès de Cyzique, contemporain de Marc-Aurèle, a été traduit dans toutes les langues, même en arabe. En voici les dernières lignes, qui présentent un résumé de toute la doctrine contenue dans l'ouvrage :

La sagesse, l'intégrité de la conduite ne peuvent s'acquérir par de mauvaises actions, de même que les belles actions ne peuvent conduire à l'injustice, à l'extravagance; ce sont toutes choses incompatibles. Mais quant aux richesses, à la gloire, à la victoire et autres choses semblables, rien n'empêche qu'on ne les obtienne, même par les plus mauvais moyens. On ne peut donc les regarder ni comme de vrais biens, ni comme des choses réellement mauvaises en elles-mêmes. Il n'y a de vrai bien que la sagesse, et de vrai mal que l'opposé de cette vertu.

20. XÉNOPHON nous a laissé plusieurs ouvrages d'un style simple, pur, élégant et gracieux. C'est là qu'on retrouve, avec le moins d'altération, l'esprit de la philosophie socratique.

1° *Entretiens mémorables de Socrate*, Ἀπομνημονεύματα Σωκράτους. C'est le meilleur ouvrage philosophique de Xénophon. Après une complète justification de Socrate, il offre un recueil d'entretiens sur divers objets de mo-

rale. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, pèche quelquefois contre les règles et la forme du dialogue [1].

2° *Apologie de Socrate*, Σωκράτους Ἀπολογία πρὸς τοὺς δικαστάς. Ce n'est pas, comme le dit le titre, un plaidoyer en forme; ce n'est pas non plus une défense contre les crimes ou les vices reprochés à Socrate; c'est plutôt le développement des motifs pour lesquels le sage préféra la mort à l'humiliation de supplier des juges prévenus.

3° Le *Banquet des philosophes*, Συμπόσιον φιλοσόφων. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de composition et de style, a pour but de mettre au grand jour la pureté des principes de son maître, relativement à l'amitié et à l'amour, et de rendre hommage à l'innocence de ses mœurs.

4° *Hiéron*, Ἱέρων ἢ Τύραννος, dialogue entre le roi de Syracuse et Simonide, où l'auteur compare la vie malheureuse d'un prince avec l'existence tranquille d'un particulier.

5° *De l'Économie*, Οἰκονομικὸς λόγος, dialogue entre Socrate et son disciple Critobule, fils de Criton. C'est moins une théorie que l'éloge de l'économie rurale, ou, si l'on veut, un traité de morale appliqué à la vie champêtre et domestique. On y trouve, au chap. 7, un tableau touchant d'une bonne mère de famille.

6° *Sur la connaissance des chevaux*, περὶ Ἱππικῆς, où Xénophon explique les signes auxquels on peut reconnaître les qualités du cheval, et les moyens avec lesquels on peut le dresser.

7° *Sur les devoirs d'un officier de cavalerie*, Ἱππαρχικός, où l'auteur, après avoir donné les règles d'après lesquelles le cavalier doit être choisi, trace les devoirs d'un commandant.

8° *De la chasse*, Κυνηγετικός, éloge et théorie de cet exercice.

9° *Des revenus de l'Attique*, Πόροι ἢ περὶ προσόδων, opuscule philanthropique où Xénophon veut faire voir que les revenus de l'Attique, bien administrés, suffisent à la population, sans qu'il soit nécessaire au gouvernement de se rendre odieux en foulant les alliés ou les sujets.

10° et 11° *De la république des Lacédémoniens* et *de celle des Athéniens*, Λακεδαιμονίων πολιτεία, et Ἀθηναίων πολιτεία, qui ne sont peut-être pas de Xénophon.

[1] Voyez Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 218-19.

21. Aux disciples immédiats de Socrate qui n'ont pas formé d'école, il faut joindre Glycon, auteur de 9 dialogues perdus; Simmias, de 23; Criton, de 27, et Simon, à qui l'on attribue le dialogue de Platon *sur la Justice*.

Les autres disciples de Socrate fondèrent un grand nombre d'écoles.

22. Aristippe fonda *l'école de Cyrène* ou des *Hédoniciens*, Ἡδονικοί (amis du plaisir). Né à Cyrène de parents riches, il vint dans sa jeunesse à Athènes, et s'attacha à Socrate. Il goûta ses entretiens et sa doctrine, sans pour cela renoncer aux aisances de sa vie habituelle. C'était un homme sage, mais d'une sagesse indulgente et mondaine, dont Horace a donné la maxime fondamentale dans ces vers :

> Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
> Et mihi res, non me rebus submittere conor.
> (*Epist.*, I, I, v. 18.)

Aristippe admettait, comme la seule source du bonheur, les émotions agréables; mais son système diffère de celui d'Epicure, en ce que, tout en reconnaissant la volupté comme le souverain bien, il ne la place pas dans les seuls plaisirs des sens, ni dans la simple absence de la douleur. Aristippe enseigna sa doctrine à Egine, à Athènes et à Syracuse, sous le règne de Denys.

23. *L'école de Mégare* fut fondée par le mégarien Euclide, disciple zélé de Socrate. Familiarisé avec les écrits de Parménide et des Eléatiques, et regardant comme insuffisante la méthode de Socrate, parce qu'elle ne fournissait pas de véritable démonstration, il eut recours, pour trouver la vérité, à la voie des abstractions, et se perdit dans des subtilités. Ressuscitant la dialectique, il introduisit de nouveau dans la philosophie la méthode d'opposer à une proposition la proposition contraire, et d'arriver ainsi, par la facilité de prouver les choses les plus contradictoires, à un doute général. Il enseigna que le souverain bien est ce qui se ressemble toujours et est toujours la même chose, *quod simile sit et idem semper*,

comme l'exprime Lactance (*Inst. div.*, III, 12). Euclide écrivit six dialogues qui sont perdus.

24. Les philosophes de Mégare, surnommés les *Eristiques* ou *Dialecticiens*, peuvent être regardés comme les précurseurs des *Sceptiques*. On peut envisager comme une branche de cette école, la *secte d'Elis*, dont le fondateur fut PHÆDON, illustré par un dialogue de Platon.

25. *L'école Cynique* a été fondée par ANTISTHÈNE, athénien qui, d'abord attaché à Gorgias, devint ensuite un des plus zélés disciples de Socrate. Le nom de son école vient du Cynosarge, gymnase situé près de la ville natale d'Antisthène, et où ce philosophe enseignait. L'étymologie de κύων, *chien*, qu'on lui donna dans la suite, est une épigramme contre la liberté de ses paroles et de ses doctrines. Antisthène enseignait que, pour être heureux, il faut être libre et tranquille, c'est-à-dire obéir aux lois de la nature; que les passions, incompatibles avec la liberté, naissent des besoins; il faut, par conséquent, pour être libre, réduire ses besoins et apprendre à souffrir. Quant aux dieux, Cicéron nous a transmis le dogme d'Antisthène : *Populares deos multos, naturalem unum esse* (DE NAT. DEOR., I, 13). Antisthène reconnaissait donc l'unité de Dieu.

Antisthène avait écrit des Dialogues et des Discours, formant un recueil de dix livres, qui sont perdus. Il ne reste sous son nom que quelques lettres et deux déclamations sous les titres d'*Ajax* et d'*Ulysse*.

26. DIOGÈNE de Sinope, disciple d'Antisthène, outra la doctrine de son maître. Il soutint qu'aucun véritable besoin de la nature ne saurait être honteux, et que par conséquent rien n'empêche de les satisfaire publiquement. Ses mœurs qui furent conformes à ce principe, lui valurent à juste titre le surnom spécial et personnel de *Cynique*.

CRATÈS de Thèbes, disciple de Diogène, ramena la philosophie d'Antisthène à son premier caractère de mesure et de décence. Il nous reste de ce philosophe quelques épigrammes conservées dans l'Anthologie et dix vers élégiaques, cités par l'empereur Julien (*Orat.* 6 et 7).

Après Cratès, l'école cynique n'offre plus de noms qui méritent d'être cités, que ceux de Ménippe et de Monime.

Ménippe de Sinope est devenu fameux par le mordant de son style, mélange de prose et de poésie, depuis que Varron l'a imité; d'où vient le nom de *Satire Varronienne* ou *Ménippée*. On cite de Ménippe plusieurs ouvrages, tels que sa *Vente de Diogène*, Διογένους πρᾶσις, et sa Νεκυῖα, ou *Nécromancie*.

Monime de Syracuse, disciple de Diogène et de Cratès, composa plusieurs ouvrages, moitié sérieux, moitié plaisants. Il disait que la richesse est le vomissement de la Fortune : Τὸν πλοῦτον Τύχης ἔμετον εἶναι (Stob., *Serm. Vitup. divit.*).

27. L'*Académie*, la plus célèbre des écoles socratiques, fut fondée par le divin Platon (430-347 avant J.-C.). Son père, Ariston, descendait de Codrus.

Né avec une imagination brillante, il se livra d'abord à la poésie; mais, après avoir entendu Socrate, il fut tellement charmé des entretiens de ce sage, qu'il tourna toutes ses méditations vers la philosophie. Cependant son génie poétique, ce feu divin que rien ne peut étouffer, perce dans l'éclat de son style, au milieu des discussions les plus abstraites. Il passa huit années auprès de Socrate, sacrifiant à la philosophie les espérances de pouvoir et de fortune auxquelles semblaient l'appeler sa naissance et ses talents. Après la mort de Socrate, Platon se rendit à Mégare, où il assista, pendant quelque temps, aux discussions philosophiques proposées par Euclide; de là il alla dans la Grande-Grèce, auprès d'Archytas, de Philolaüs et de Timée de Locres; il vit aussi Cyrène, il passa enfin en Egypte. Le séjour qu'il fit dans ce pays, au milieu des prêtres, donna à sa philosophie cette teinte solennelle et mystique qui la caractérise. De retour en Europe, à l'âge de quarante ans, il ouvrit une école, à Athènes, dans un jardin situé hors des murs de la ville, qu'on nommait *Académie*, du nom d'un de ses anciens possesseurs. Platon y érigea un petit temple aux Muses,

et c'est à côté de ce temple qu'il enseignait la philosophie. C'est là qu'il travaillait à ses ouvrages qu'il ne cessa jamais de retoucher.

28. Platon, donnant plus d'extension à la philosophie socratique, la divisa en *dialectique* ou logique, en *physique* ou métaphysique, et en *éthique* ou morale. Mieux qu'aucun de ses devanciers, il développa l'idée d'un être parfait, créateur de toutes choses, dont il démontra l'existence d'une manière nouvelle alors.

29. Platon inventa le fameux système des idées (ἰδέαι); il admit que de toute éternité il avait existé dans l'esprit de Dieu des idées de genres et d'espèces, avec tous les caractères de choses existantes, et que la Divinité les avait fixées par la création du monde. Ce sont ces idées seules qui véritablement existent (ὄντως ὄντα), et non la matière (μὴ ὄν). Dieu créa d'abord l'*ame du monde*, composée de matière et de lumière; il y attacha une partie de son être, en donnant à ses idées des formes matérielles; il la plaça, il l'étendit partout le monde, de manière qu'elle enveloppe et réunit l'univers. La Providence divine embrasse tous les objets créés, même les plus abjects.

Platon donne à l'ame une origine céleste. Les ames habitaient d'abord les astres et y vivaient de la vie des *démons* (δαιμόνες, génies). Après leur chute, elles furent condamnées à habiter des corps humains; mais elles possèdent encore les idées diverses d'après lesquelles le monde a été créé, et se les rappellent à la suite de certaines impressions des sens. Avec cette ame raisonnable, une seconde ame irraisonnable, siége des sensations, des désirs et des passions, a été enfermée dans le corps, avec lequel elle périt, tandis que la première peut se rendre digne de retourner à sa source. Platon lia à ce système la doctrine de la métempsychose et celle de diverses classes de démons; mais le véritable système, la véritable pensée de Platon, c'était de faire consister la félicité dans la recherche de la vérité et dans le triomphe des passions ou la vertu. La vertu (ἀρετή) renferme la *sagesse*

(σοφία, φρόνησις) la connaissance et l'exécution des lois de la morale; la *modération* (σωφροσύνη) ou la soumission des désirs aux lois de la raison; le *courage* (ἀνδρεία) ou la constance qui fait fuir le mal moral et supporter les maux physiques; enfin, la *justice* (δικαιοσύνη) ou l'accomplissement des devoirs envers autrui.

30. La vie littéraire de Platon, dit Socher, peut se partager en quatre périodes : la première se termine à la mort de Socrate et va jusqu'à la trentième année de Platon; la deuxième s'étend jusqu'à sa quarantième année, marquée par la fondation de l'Académie; la troisième renferme son âge mûr ou vingt ans environ; la quatrième, sa vieillesse également de vingt ans.

31. Nous avons trente-cinq dialogues de Platon, ou cinquante-six, en comptant les ouvrages sur la République et les Lois, d'après le nombre de livres dont ils sont composés. A la première période, appartiennent d'abord les quatre dialogues où il est question du jugement et de la mort de Socrate, savoir : l'*Euthyphron*, le *Criton*, l'*Apologie de Socrate* et le *Phédon;* on range dans la même période, et même avant les quatre dialogues que nous venons de nommer : le *Théagès*, un des premiers ouvrages de Platon; le *Lachès*, le *premier Alcibiade*, l'*Hipparque*, le *Minos*, les *Rivaux*, le *Charmides*, le *Lysis*, le *second Hippias*, le *Clitophon*, le *Cratyle* et le *Ménon*.

Dix dialogues : l'*Ion*, l'*Euthydème*, le *grand Hippias*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide* et le *Philèbe*, sont placés dans la seconde période. Dans ces dialogues, Platon paraît avoir eu pour but de continuer la guerre suspendue par la mort de Socrate, la guerre contre les Sophistes.

Le Phèdre, le *Ménéxène*, le *Banquet*, la *République*, ont été écrits pendant les vingt années où Platon dirigeait l'Académie, entre l'âge mûr et la vieillesse.

Dans la quatrième période, Platon écrivit son grand ouvrage sur les *Lois*, les *Lettres* qui nous sont restées, et les deux dialogues intitulés : le *Timée* et le *Critias*.

32. *Protagoras*, ou *les Sophistes*, Πρωταγόρας ἢ Σοφι-

σται. Ce dialogue, le chef-d'œuvre de Platon, est dirigé contre les Sophistes qui y sont peints comme peu propres à faire connaître la vertu, à inspirer le désir de la pratiquer. Protagoras était venu à Athènes : un certain Hippocrate prie Socrate de le présenter au sophiste. Le sage y consent, et se rend avec son ami auprès de Protagoras qu'ils trouvent entouré d'un auditoire nombreux et brillant. Alors s'ouvre entre le Sophiste et le Philosophe un colloque auquel prennent part Hippias et Prodicus, amis du premier. Protagoras veut démontrer la possibilité d'apprendre la vertu comme on apprend un art ou un exercice; mais les questions de Socrate l'embarrassent tellement, et ses réponses le font tomber si souvent en contradiction avec lui-même, que la futilité de la prétendue science des Sophistes devient évidente. Ce dialogue est plein d'action et de mouvement; l'ironie et le persifflage sont versés à pleines mains sur les Sophistes, et particulièrement sur les trois coryphées de la discussion. Protagoras en particulier paraît ne pas connaître la doctrine qu'il se propose d'enseigner.

33. *Phèdre, ou de la Beauté*, Φαῖδρος ἢ περὶ τοῦ Καλοῦ. Ce dialogue fait suite au précédent : Platon y caractérise la rhétorique des Sophistes comme un art futile; il prouve sa thèse, dans la première partie, par un discours sur l'amour ou sur la beauté, composé par Lysias, élève des Sophistes, auquel Socrate en oppose un autre sur le même sujet. La seconde partie est consacrée à l'examen des principes et des règles des Sophistes.

C'est dans ce dialogue qu'on remarque pour la première fois le mélange de la philosophie socratique avec les dogmes des écoles d'Ionie, d'Élée et d'Italie; savoir : le dogme d'une vie primitive, dont les souvenirs sont la source de toute autre science; celui de l'immortalité de l'ame; celui des trois vertus ou forces de l'ame, λογιστικόν, θυμικόν, ἐπιθυμητικόν. Le Phèdre est rempli de poésie, et le discours sur la beauté, mis dans la bouche de Socrate, est une parodie presque continuelle d'Homère.

34. *Gorgias, ou de la Rhétorique*, Γοργίας ἢ περὶ Ῥητο-

ρικῆς. La rhétorique qui, dans le Phèdre, avait été considérée comme un art, l'est dans le Gorgias, comme une partie de la politique. Socrate dispute avec Gorgias et le rhéteur Calliclès sur l'utilité de cette science : il la dépeint comme dangereuse, parce qu'au lieu de se proposer pour unique objet le triomphe de la vérité, elle ne tend qu'à s'attirer les suffrages de la multitude.

Platon attaque dans le Gorgias, non seulement les Sophistes, mais encore les ennemis et les calomniateurs de Socrate, et même plusieurs grands hommes d'Athènes, entre autres Périclès. C'est dans ce dialogue qu'il est pour la première fois question d'un droit naturel qui ne nous permet pas de faire tout ce qui nous est agréable.

35. *Phédon*, ou *de l'Ame*, Φαίδων ἢ περὶ Ψυχῆς. Les interlocuteurs de ce beau dialogue sont Phédon d'Élis et Echécrate. Le premier raconte ce qui s'est passé dans les derniers instants de la vie de Socrate, et rapporte l'entretien de ce philosophe avec Cébès et Simmias. Socrate y prouve l'immortalité de l'ame par sa spiritualité. C'est ici la première trace d'une démonstration que le christianisme a portée jusqu'à l'évidence. Cette vérité dans Platon est encore mélangée; elle se perd dans l'hypothèse pythagoricienne de la métempsychose, et dans des fables empruntées à la mythologie grecque.

36. *Théétète*, ou *de la Science*, Θεαίτητος ἢ περὶ Ἐπιστήμης. Le géomètre Théodore de Cyrène, Théétète son disciple et Socrate, sont les interlocuteurs de ce dialogue : la nature de la science en est l'objet. Socrate démontre l'inadmissibilité de toutes les définitions données par Théétète. Ce dialogue est un pur jeu de dialectique : Platon n'y combat pas les Sophistes ; il tourne ses armes contre toutes les écoles de philosophie sorties de l'école de Socrate : l'école de Mégare, de Cyrène, l'école des Cyniques.

37. *Le Sophiste*, ou *de ce qui existe*, Σοφιστὴς ἢ περὶ τοῦ Ὄντος. Ce dialogue est la suite du précédent. Après avoir montré, dans le Théétète, qu'il n'existe pas de science obtenue par le moyen des sens, Platon examine

ici la doctrine contraire des philosophes d'Élée, savoir, le dogme de l'*existant*, et en montre l'inadmissibilité. Platon a su varier ce sujet abstrait et l'égayer par la satire.

38. *Le Politique*, ou *de l'Art de gouverner*, Πολιτικὸς ἢ περὶ βασιλείας. Les recherches commencées dans le Théétète et le Sophiste, sont appliquées, dans ce dialogue, à l'homme d'état. On y trouve les idées de Platon sur la Providence et sur les révolutions de l'univers, et de plus, un mythe oriental, d'après lequel Dieu se repose à certaines périodes et abandonne alors au hasard le gouvernement du monde; doctrine indigne de Platon : aussi le Politique est-il regardé comme apocryphe.

39. *Parménide*, ou *des Idées*, Παρμενίδης ἢ περὶ ἰδεῶν. Ce dialogue fait pendant aux deux précédents dialogues. Le Politique et le Sophiste avaient réfuté la fausse dialectique de l'école de Mégare; dans le Parménide, le chef de la véritable dialectique vient soutenir, avec une grande force de raisonnement, son système de l'unité absolue. C'est le plus difficile de tous les ouvrages de Platon.

40. *Cratyle*, ou *du juste emploi des mots*, Κρατύλος ἢ περι ὀνομάτων ὀρθότητος. Ce dialogue persiffle les étymologies auxquelles les Sophistes attachaient une si grande importance qu'ils s'en servaient comme de démonstrations pour appuyer leurs thèses. Ils allaient jusqu'à soutenir qu'on peut connaître la nature même des objets par les mots correspondants. D'accord sur ce principe, ils en faisaient des applications différentes. Les Éléatiques prétendaient que les auteurs de la langue, en forgeant les mots, avaient agi dans la conviction que tout était immuable dans la nature; les adhérents d'Héraclite soutenaient tout le contraire, et les deux partis analysaient les mots, chacun dans son sens.

Des deux interlocuteurs du Cratyle, l'un, Hermogène, disciple de Parménide, soutient qu'il y a une vérité inhérente aux mots et indépendante de toute convention; l'autre, Cratyle, disciple d'Héraclite, les regarde comme

des signes arbitraires de nos idées, imposés aux objets par le hasard, l'usage et la convenance. Socrate fait voir l'insuffisance des deux systèmes, sans les remplacer par un autre. Du reste, la plupart des mots que Platon cherche à rattacher à une origine grecque se reportent plus justement à une étymologie hébraïque.

Le Cratyle renferme des idées profondes, que M. de Maistre a développées admirablement dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* (2e entret.). Platon y fait observer le prodigieux talent des peuples enfants pour former les mots, et l'incapacité absolue des philosophes pour le même objet. Il ne s'en tient pas là, et il en tire l'incontestable conséquence : *Pour moi*, dit-il, *je regarde comme une vérité évidente que les mots n'ont pu être imposés primitivement aux choses que par une puissance au dessus de l'homme;* ET DE LA VIENT QU'ILS SONT SI JUSTES : Οἶμαι μὲν ἐγὼ τὸν ἀληθέστατον λόγον περὶ τούτων εἶναι μείζω τινὰ δύναμιν εἶναι ἢ ἀνθρωπείαν τὴν θεμένην τὰ πρῶτα τὰ ὀνόματα τοῖς πράγμασιν· ὭΣΤΕ ἈΝΑΓΚΑῖΟΝ ΕἾΝΑΙ ΑὙΤᾺ ὈΡΘῶΣ ἜΧΕΙΝ. On voit que Platon reconnaît l'origine divine du langage.

41. *Philébus*, ou *de la Volupté*, Φίληβος ἢ περὶ Ἡδονῆς. Ce dialogue a pour but d'établir cette vérité, que le bien ne consiste ni dans la volupté, ni dans la science; mais qu'il se trouve dans leur union avec le souverain bien, qui est Dieu.

42. *Le Banquet*, ou *de l'Amour*, Συμπόσιον ἢ περὶ Ἔρωτος. Platon paraît s'être proposé, dans ce dialogue, un double but : l'un de disserter sur la nature de l'amour, et l'autre de justifier Socrate des calomnies auxquelles il avait été en butte. Agathon célèbre par un banquet une victoire poétique qu'il vient de remporter. Les convives conviennent que chacun d'eux, à son tour, fera l'éloge de l'amour. Apollodore et son ami Glaucon, Aristodème, Alcibiade, Phèdre, Pausanias, Eryximaque, Aristophane, Agathon en parlent, chacun d'après leurs principes; Socrate, qui survient, peint l'amour métaphysique, c'est-à-dire la philosophie, dont le but est

de faire aimer la vertu, seule et vraie beauté impérissable.

Le Banquet est l'ouvrage auquel Platon a mis le plus de soin. « C'est, dit Wieland, un ouvrage de luxe poétique, auquel toutes les muses ont pris part, et dans lequel Platon a versé sur ses lecteurs, comme de la corne d'Amalthée, toutes les richesses de son imagination, de son esprit, de son sel attique, de son éloquence et de son talent pour la composition; ouvrage travaillé, poli et perfectionné à la lueur de la lampe nocturne, et par lequel Platon a voulu nous montrer qu'il dépendait de lui d'être à son choix le premier parmi les orateurs, les poètes ou les sophistes de son temps. » Ajoutons que Racine avait commencé la traduction de ce dialogue pour complaire à mademoiselle de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, qui a achevé l'ouvrage de son illustre ami.

43. *De la République*, ou *de ce qui est juste*, Πολιτεία ἢ περὶ Δικαίου, en dix livres. Dans ce dialogue, il est question d'abord de la justice; les interlocuteurs ayant discuté son utilité, Socrate l'envisage d'un point de vue plus élevé et plus général. Après avoir examiné l'origine de la société ou de l'état, il établit l'idéal d'un gouvernement bien ordonné, fondé sur la justice, et dans lequel tous les citoyens obéissent aux lois de la morale, et concourent, d'un commun accord, au bien général. Il distingue toutes les institutions politiques, d'après le nombre de personnes qui prennent part au gouvernement, en monarchiques, oligarchiques et démocratiques, ou, d'après les mobiles qui guident les gouvernants, en philosophiques, ambitieuses, avides, absolues et despotiques. C'est dans cet ouvrage que se trouve l'anathème de Platon contre les poètes [1], qu'il veut bannir de la république, et le principe absurde de la communauté des biens, dont une conséquence nécessaire est la commu-

[1] S'il se glissait dans notre ville un de ces poètes habiles dans l'art de varier les formes des discours, et de représenter sans choix toutes sortes de personnages, nous répandrions des parfums sur sa tête et nous le congédierions (liv. 3).

nauté des femmes et des enfants; paradoxe soutenu d'ailleurs avec infiniment d'esprit, et embelli de toutes les couleurs de l'éloquence. C'est à cette occasion que Platon avance cette maxime si mal interprétée, que les peuples ne seront heureux que quand les philosophes seront devenus rois, ou les rois, philosophes. Dans le dixième livre, il raconte ce qu'un certain Pamphylicius prétendait avoir vu pendant une extase, où son ame fut ravie hors des limites de ce monde. On y trouve les idées de Platon sur la nature de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, sur la punition des méchants et la récompense des bons.

Barthélemy a donné, dans son 54e chapitre, une belle analyse de la République. Nous lui emprunterons le tableau des *Deux Mondes* :

Il existe deux mondes, l'un visible et l'autre idéal. Le premier, formé sur le modèle de l'autre, est celui que nous habitons. C'est là que tout étant sujet à la génération et à la corruption, tout change et s'écoule sans cesse; c'est là qu'on ne voit que des images et des portions fugitives de l'être. Le second renferme tous les essences et les exemplaires de tous les objets visibles; et ces essences sont de véritables êtres, puisqu'elles sont immuables. Deux rois, dont l'un est le ministre et l'esclave de l'autre, répandent leurs clartés dans ces deux mondes. Du haut des airs, le soleil fait éclore et perpétue les objets qu'il rend visibles à nos yeux. Du lieu le plus élevé du monde intellectuel, le bien suprême produit et conserve les essences qu'il rend intelligibles à nos ames. Le soleil nous éclaire par sa lumière, le bien suprême par sa vérité; et comme nos yeux ont une perception distincte lorsqu'ils se fixent sur des corps où tombe la lumière du jour, de même notre ame acquiert une vraie science, lorsqu'elle considère des êtres où la vérité se réfléchit.

Mais voulez-vous connaître combien les jours qui éclairent ces deux empires diffèrent en éclat et en beauté? Imaginez un antre profond, où des hommes sont, depuis leur enfance, tellement assujettis par des chaînes pesantes, qu'ils ne peuvent ni changer de lieu, ni voir d'autres objets que ceux qu'ils ont en face; derrière eux, à une certaine distance, est placé sur une hauteur un feu dont la lueur se répand dans la caverne; entre ce feu et les captifs, est un mur, le long duquel des personnes vont et viennent, les unes en silence, les autres s'entretenant ensemble, tenant de leurs mains et élevant au dessus du mur des figures d'hommes ou d'animaux, des meubles de toutes espèces, dont les ombres iront se retracer sur le côté de la caverne, exposé aux re-

gards des captifs. Frappés de ces images passagères, ils les prendront pour des êtres réels, et leur attribueront le mouvement, la vie et la parole. Choisissons à présent un de ces captifs, et pour dissiper son illusion, brisons ses fers, obligeons-le de se lever et de tourner la tête : étonné des nouveaux objets qui s'offriront à lui, il doutera de leur réalité; ébloui et blessé de l'éclat du feu, il en détournera ses regards, pour les porter sur les vains fantômes qui l'occupaient auparavant. Faisons-lui subir une épreuve nouvelle; arrachons-le de sa caverne malgré ses cris, ses efforts et les difficultés d'une marche pénible. Parvenu sur la terre, il se trouvera tout-à-coup accablé de la splendeur du jour, et ce ne sera qu'après bien des essais qu'il pourra discerner les ombres, les corps, les astres de la nuit, fixer le soleil, et le regarder comme l'auteur des saisons et le principe fécond de tout ce qui tombe sous nos sens.

Quelle idée aura-t-il alors des éloges qu'on donne dans le souterrain à ceux qui les premiers saisissent et reconnaissent les ombres à leur passage? Que pensera-t-il des prétentions, des haines, des jalousies que ces découvertes excitent parmi ce peuple de malheureux? Un sentiment de pitié l'obligera sans doute de voler à leur secours, pour les détromper de leur fausse sagesse et de leur puéril savoir : mais comme, en passant d'une grande lumière à une si grande obscurité, il ne pourra d'abord rien discerner, ils s'élèveront contre lui, et ne cessant de lui reprocher son aveuglement, ils le citeront comme un exemple effrayant du danger que l'on court à passer dans la région supérieure.

Voilà précisément le tableau de notre funeste condition : le genre humain est enseveli dans une caverne immense, chargé de fers et ne pouvant s'occuper que d'ombres vaines et artificielles. C'est là que les plaisirs n'ont qu'un retour amer; les biens, qu'un éclat trompeur; les vertus, qu'un fondement fragile; les corps mêmes, qu'une existence illusoire. Il faut sortir de ce lieu de ténèbres, il faut briser ses chaînes, s'élever par des efforts redoublés jusqu'au monde intellectuel, s'approcher peu à peu de la suprême intelligence, et en contempler la nature divine dans le silence des sens et des passions. Alors on verra que de son trône découlent, dans l'ordre moral, la justice, la science et la vérité; dans l'ordre physique, la lumière du soleil, les productions de la terre et l'existence de toutes choses. Non, une ame qui, parvenue à cette grande élévation, a une fois éprouvé les émotions, les élancements, les transports qu'excite la vue du bien suprême, ne daignera pas revenir partager nos travaux et nos honneurs; ou si elle descend parmi nous, et qu'avant d'être familiarisée avec nos ténèbres, elle soit forcée de s'expliquer sur la justice devant des hommes qui n'en connaissent que le fantôme, ses principes nouveaux paraîtront si bizarres, si dangereux, qu'on finira par rire de sa folie ou par le punir de sa témérité.

44. *Timée* ou *de la Nature*, Τίμαιος ἢ περὶ Φύσεως. Dans

ce dialogue, Critias rapporte la tradition populaire d'un ancien état athénien, antérieur au déluge de Deucalion, et gouverné d'après les lois égyptiennes. Les Athéniens, dit la tradition, firent à cette époque reculée la guerre aux habitants de l'Atlantide, île située au delà du détroit d'Hercule. Les Atlantidiens dominaient sur la Libye et sur l'Europe occidentale, et ils auraient subjugué les Grecs, si les Athéniens ne les eussent arrêtés dans leurs progrès. Après cette fable, le philosophe Timée de Locres développe son système de Dieu, de l'origine et de la nature du monde, de l'homme et des animaux. Platon s'est servi, pour ce dialogue, de l'ouvrage attribué au philosophe de Locres, et que nous possédons encore. Voici une analyse du Timée :

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence et de l'être, avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il eût déployé sa puissance au dehors, il était; car il n'a point eu de commencement, il était en lui-même; il existait dans les profondeurs de l'éternité.

Également éternelle [1], la matière subsistait dans une fermentation affreuse, contenant le germe de tous les maux, pleine de mouvements impétueux qui cherchaient à réunir ses parties, et de principes destructifs qui les séparaient à l'instant; susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune; l'horreur et la discorde erraient sur ses flots bouillonnants. La confusion effroyable que vous venez de voir dans la nature, n'est qu'une faible image de celle qui régnait dans le chaos.

De toute éternité, Dieu, par sa bonté infinie, avait résolu de former l'univers suivant un modèle toujours présent à ses yeux; modèle immuable, incréé, parfait, idée semblable à celle que conçoit un artiste lorsqu'il convertit la pierre grossière en un superbe édifice, monde intellectuel dont ce monde visible n'est que la copie et l'expression. Tout ce qui dans l'univers tombe sous nos sens, tout ce qui se dérobe à notre activité, était tracé d'une manière sublime dans ce premier plan, et comme l'Être suprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produisit le monde avant qu'il l'eût rendu sensible.

Ainsi existaient de toute éternité, Dieu, auteur de tout bien, la

[1] On voit ici la faiblesse de la philosophie païenne. L'éternité de la matière est une de ces erreurs qu'il a été donné au Christianisme seul de dissiper.

matière, principe de tout mal, et ce modèle suivant lequel Dieu avait résolu d'ordonner la matière.

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivé, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, et aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et nouveau. Ses parties, qu'une haine implacable divisait auparavant, coururent se réunir, s'embrasser et s'enchaîner. Le feu brilla pour la première fois dans les ténèbres; l'air se sépara de la terre et de l'eau. Ces quatre éléments furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvements, Dieu, qui avait préparé une ame, composée en partie de l'essence divine, et en partie de la substance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air grossier au delà duquel il étendit les déserts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre de l'univers, partent comme des rayons de flamme, qui sont plus ou moins éloignés de leur centre, qui s'insinuent dans les corps et animent leurs parties, et qui, parvenus aux limites du monde, se répandent sur sa circonférence, et forment tout autour une couronne de lumière.

A peine l'ame universelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces en ébranlant ce grand tout à plusieurs reprises, et que, tournant rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Si cette ame n'eût été qu'une portion pure de la substance divine, son action, toujours simple et constante, n'aurait imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse : mais, comme la matière fait partie de son essence, elle jeta de la variété dans la marche de l'univers. Ainsi, pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'ame universelle, fait tout rouler d'Orient en Occident, dans l'espace de 24 heures, une impression particulière, produite par la partie matérielle de cette ame, fait avancer d'Occident en Orient, suivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Pour concevoir la cause de ces deux mouvements contraires, il faut observer que la partie divine de l'ame universelle est toujours en opposition avec la partie matérielle; que la première se trouve avec plus d'abondance vers les extrémités du monde, et la seconde dans les couches d'air qui environnent la terre, et qu'enfin, lorsqu'il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'ame, ne pouvant résister entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramassa les restes du mouvement irrégulier qui l'agitait dans le chaos et parvint à le communiquer aux sphères qui entourent notre globe.

Cependant, l'univers était plein de vie. Ce fils unique, ce Dieu engendré, avait reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il était assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'Être suprême jeta des regards de complaisance sur son ouvrage, et l'ayant rapproché du modèle qu'il sui-

vait dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçaient dans la copie.

Mais il en était un qu'elle ne pouvait recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, et dont ce monde visible n'était pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables. Il fit le temps, cette image mobile de l'immobile éternité [1], le temps qui, commençant et achevant sans cesse le cercle des jours et des nuits, des mois et des années, semble ne connaître dans sa course ni commencement ni fin, et mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure la durée du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'aurait point laissé de traces de sa présence, si des signes visibles n'étaient chargés de distinguer ses parties fugitives, et d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvements. Dans cette vue, l'Être suprême alluma le soleil, et le lança avec les autres planètes dans les vastes solitudes des airs. C'est de là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il éclaire la marche des planètes et qu'il fixe les limites de l'année comme la lune détermine celle des mois. L'étoile de Mercure et celle de Vénus, entraînées par la sphère à laquelle il préside, accompagnent toujours ses pas. Mars, Jupiter et Saturne ont aussi des périodes particulières, inconnues au vulgaire.

Cependant l'auteur de toutes choses adressa la parole aux génies à qui il venait de confier l'administration des astres: « Dieux, qui me « devez la naissance, écoutez mes ordres souverains. Vous n'avez pas « de droits à l'immortalité; mais vous y participerez par le pouvoir de « ma volonté, plus forte que les liens qui unissent les parties dont « vous êtes composés. Il reste, pour la perfection de ce grand tout, « à remplir d'habitants les mers, la terre et les airs. S'ils me devaient « immédiatement le jour, soustraits à l'empire de la mort, ils deviendraient égaux aux dieux mêmes. Je me repose donc sur vous du soin « de les produire. Dépositaires de ma puissance, unissez à des corps « périssables les germes d'immortalité que vous allez recevoir de mes « mains. Formez en particulier des êtres qui commandent aux autres « animaux et vous soient soumis; qu'ils naissent par vos ordres, qu'ils « croissent par vos bienfaits, et qu'après leur mort, ils se réunissent « à vous et partagent votre bonheur. »

Il dit, et soudain, versant dans la coupe où i avait pétri l'ame du monde, les restes de cette ame tenue en réserve, il en composa les ames particulières; et joignant à celle des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attacha des destinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtrait des mortels capables de connaître la Divinité et de la servir; que l'homme aurait la prééminence sur la femme; que la justice consisterait à triompher des passions, et l'injus-

[1] Rousseau, dans son ode au prince Eugène, a pris cette expression de Platon.

tice à y succomber; que les justes iraient dans le sein des astres jouir d'une félicité inaltérable; que les autres seraient métamorphosés en femmes; que si leur injustice continuait, ils reparaîtraient sous différentes formes d'animaux, et qu'enfin ils ne seraient rétablis dans la dignité primitive de leur être que lorsqu'ils se seraient rendus dociles à la voix de la raison.

Après ces décrets immuables, l'Être suprême sema les ames dans les planètes, et, ayant ordonné aux dieux inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins et de les gouverner, il rentra dans le repos éternel.

Aussitôt les causes secondes ayant emprunté de la matière des particules des quatre éléments, les attachèrent entre elles par des liens invisibles, et arrondirent autour des ames les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars pour les transporter d'un lieu dans un autre.

L'ame immortelle et raisonnable fut placée dans le cerveau, dans la partie la plus éminente du corps, pour en régler les mouvements. Mais outre ce principe divin, les dieux inférieurs formèrent une ame mortelle, privée de raison, où devaient résider la volupté qui attire les maux, la douleur qui fait disparaître les biens, l'audace et la peur qui ne conseillent que des imprudences, la colère si difficile à calmer, l'espérance si facile à séduire, et toutes les passions fortes, apanages nécessaires de notre nature. Elle occupe dans le corps humain deux régions séparées par une cloison intermédiaire. La partie irascible, revêtue de force et de courage, fut placée dans la poitrine, où, plus voisine de l'ame immortelle, elle est plus à portée d'écouter la voix de la raison; où tout d'ailleurs concourt à modérer ses transports fougueux, l'air que nous respirons, les boissons qui nous désaltèrent, les vaisseaux mêmes qui distribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps. En effet, c'est par leur moyen que la raison, instruite des efforts naissants de la colère, réveille tous les sens par ses menaces et par ses cris, leur défend de seconder les coupables excès du cœur, et le retient, malgré lui-même, dans la dépendance.

Plus loin, et dans la région de l'estomac, fut enchaînée cette autre partie de l'ame mortelle, qui ne s'occupe que des besoins grossiers de la vie : animal avide et féroce, qu'on éloigna du séjour de l'ame immortelle, afin que ses rugissements et ses cris n'en troublassent point les opérations. Cependant elle conserve toujours ses droits sur lui; et, ne pouvant le gouverner par la raison, elle le subjugue par la crainte. Comme elle est placée près du foie, elle peint, dans ce viscère brillant et poli, les objets les plus propres à l'épouvanter. Alors il ne voit dans ce miroir que des rides affreuses et menaçantes, que des spectres effrayants qui le remplissent de chagrin et de dégoût. D'autres fois, à ces tableaux funestes, succèdent des peintures plus douces et plus riantes. La paix règne autour de lui; et c'est alors que, pendant le sommeil, il prévoit les événements éloignés: car les dieux inférieurs, chargés de nous donner toutes les perfections dont nous étions suscep-

tibles, ont voulu que cette portion aveugle et grossière de notre ame fût éclairée par un rayon de vérité. Ce privilége ne pouvait être le partage de l'ame immortelle, puisque l'aveuir ne se dévoile jamais à la raison et ne se manifeste que dans le sommeil, dans la maladie et dans l'enthousiasme.

Les qualités de la matière, les phénomènes de la nature, la sagesse qui brille en particulier dans la disposition et dans l'usage des parties du corps humain, tant d'autres objets me mèneraient trop loin, et je reviens à celui que je m'étais d'abord proposé.

Dieu n'a pu faire et n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travaillait sur une matière brute et désordonnée, qui sans cesse opposait la plus forte résistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui, et de là les tempêtes, les tremblements de terre, et tous les bouleversements qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui, et de là les maladies du corps, et celles de l'ame encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers en général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux, vieut du vice inhérent à la matière.

45. *Critias* ou *l'île Atlantide*, Κριτίας ἢ Ἀτλαντικός. Ce dialogue fait suite au Timée. Critias y développe ce qui, dans le précédent ouvrage, n'avait été qu'ébauché ou légèrement indiqué sur l'existence d'une île anciennement habitée par un peuple policé et conquérant, île que la mer a engloutie. Il donne des détails sur les lois, les mœurs et les institutions de ce peuple. On peut admettre que tout ce récit n'est qu'une fiction, une espèce de roman politique, par lequel Platon a voulu prouver la possibilité d'une république telle que son imagination l'avait enfantée. Il est probable cependant que les anciens avaient quelque tradition obscure de l'existence d'un grand continent à l'ouest du détroit de Gibraltar et on en trouve des traces dans Strabon.

Tels sont les quatorze dialogues qu'aucun critique ne refuse à Platon. Quant aux vingt-un autres, on les lui conteste sur des preuves généralement faibles. Il faut dire toutefois que plusieurs d'entre eux paraissent apocryphes.

46. *Des Lois* ou *de la Législation*, en douze livres, Νόμων ἢ περὶ Νομοθεσίας βιβλία ιβ. Cet ouvrage renferme la partie politique de son système. Platon y trace les bases d'une

législation moins idéale et plus conforme à la faiblesse de la nature humaine, que celle qu'il avait exposée dans sa République; la scène du dialogue est dans l'île de Crète. L'auteur critique la législation de Minos et de Lycurgue, comme n'ayant d'autre but que de former des guerriers. Il fait voir que l'objet du législateur doit être de maintenir la liberté des citoyens par leur union, et d'établir un gouvernement sage par sa base comme par ses résultats. Parcourant ensuite les divers états qui ont existé en Grèce et au dehors, il signale les vices de leurs régimes. Après ces préliminaires, il entre en matière dans le quatrième livre. Il traite d'abord du culte des dieux, base de tout état bien constitué. Le cinquième livre renferme les éléments de l'ordre social, les devoirs envers les parents, les enfants, les citoyens et les étrangers. Il est question ensuite de la forme politique de l'état qui doit être fondé. Platon renonce ici aux chimères de sa jeunesse; à la communauté des biens, des femmes et des enfants. Dans le sixième livre, l'auteur s'occupe des magistrats, des lois sur le mariage, et de l'esclavage. Dans le septième, il traite de l'éducation des enfants; dans le huitième, des fêtes publiques et du commerce; dans le neuvième, des crimes; dans le dixième, de la religion; dans le onzième, des transactions sociales, contrats, testaments, etc.; dans le douzième, de divers objets, comme de la discipline militaire, du serment, du commerce avec l'étranger, du droit de propriété, de la prescription.

47. ***Épinomis*** **ou l'*****Assemblée nocturne,*** **Ἐπινομὶς ἢ νυκτερινὸς Σύλλογος. Ce dialogue, cité aussi sous le nom de *Philosophe*, est le supplément ou le 13e livre des lois. Il y est question de l'établissement d'un corps de magistrats chargés de garder les lois et de conserver la constitution.**

48. *Ménon* ou *de la Vertu,* Μένων ἢ περὶ Ἀρετῆς. Diverses questions élevées dans le Protagoras, le Phèdre, le Gorgias et le Phédon, sont ici développées; toutes se rapportent à la question fondamentale : La vertu peut-elle

être apprise? Platon la termine par ces mots sublimes : *La vertu vient de Dieu.*

Ἐκ μὲν τοίνυν τούτου τοῦ λογισμοῦ, ὦ Μένων, θείᾳ μοίρᾳ ἡμῖν φαίνεται παραγιγνομένη ἡ ἀρετὴ οἷς παραγίγνεται.

La vertu vient de Dieu. Vous ne pouvez l'acquérir qu'en vous connaissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son ame. Pour savoir ce qu'il est et ce qu'il doit faire, il faut qu'il regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'ame où brille un rayon de la sagesse divine : lumière pure, qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée Quand ils y seront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même et de se rendre semblable à la divinité, du moins autant qu'une si faible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mesure de chaque chose; rien de bon ni d'estimable dans le monde que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint et juste. Le seul moyen de lui ressembler et de lui plaire, c'est de se remplir de sagesse, de justice et de sainteté.

49. *Euthydème* ou *le Disputeur*, Εὐθύδημος ἢ Ἐριστικός. Socrate raconte à Criton l'entretien qu'il a eu avec deux sophistes de l'école Eristique, nommés Euthydème et Dionysodore. Il se moque avec infiniment d'esprit des faux syllogismes et des raisonnements captieux des philosophes de cette école.

50. *Charmides* ou *de la Modération*, Χαρμίδης ἢ περὶ Σωφροσύνης. Socrate y réfute, avec trop de subtilité peut-être, les définitions que le jeune Charmides donne de la modération ou de la modestie.

Lysis ou *de l'Amitié*, Λύσις ἢ περὶ Φιλίας. L'auteur y traite, sans la décider, une question qui a beaucoup occupé les philosophes anciens et modernes : Qu'est-ce qui produit l'amitié et l'amour?

51. Le *premier Alcibiade* ou *de la Nature de l'homme*, Ἀλκιβιάδης ὁ μείζων ἢ περὶ Φύσεως ἀνθρώπου. La seconde partie du titre, ajoutée par les commentateurs, n'est pas analogue au sujet. Il n'est question, dans ce dialogue, que d'Alcibiade, jeune présomptueux qui, tout ignorant et sans expérience qu'il est, est sur le point de se présenter pour gouverner la république. Socrate l'engage d'abord à étudier le droit et la politique.

Le *second Alcibiade* ou de *la Prière religieuse*, Ἀλκιβιάδης β ἢ περὶ Προσευχῆς. Socrate fait voir à Alcibiade la vanité et l'inconséquence des prières que les mortels adressent à la Divinité, quoiqu'ils ne soient pas en état de juger si ce qu'ils demandent tournerait à leur bien.

52. *Ménexène* ou *l'Epitaphe*, Μενέξενος ἢ Ἐπιτάφιος, c'est-à-dire, oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie. Cette oraison fu-

nèbre est mise dans la bouche d'Aspasie, que l'on suppose l'avoir improvisée. Le but de Socrate est de faire voir que l'art oratoire n'est pas bien difficile. Un anachronisme grossier [1] peut autoriser à croire que le commencement et la fin de ce dialogue ont été ajoutés.

Lachès ou *de la Bravoure*, Λάχης ἢ περὶ Ἀνδρείας. L'auteur y fait voir qu'il est difficile de dire ce qu'est proprement la bravoure; mais son principal objet est de démontrer la nécessité de ne pas borner aux exercices du corps l'éducation de la jeunesse.

53. *Le grand Hippias* ou *du Beau*, Ἱππίας μείζων ἢ περὶ τοῦ Καλοῦ. Persifflage du sophiste Hippias.

Le petit Hippias ou *du Mensonge*, Ἱππίας ὁ ἐλάττων ἢ περὶ Ψευδοῦς. Le vaniteux Hippias prétendait posséder toutes les sciences et les arts, au point qu'il se vantait de ne rien porter qu'il n'eût fabriqué lui-même, tel qu'habit, anneau, ceinture. Socrate prouve que cet homme universel n'est pas même en état de soutenir avec avantage une thèse évidemment vraie. Les raisonnements captieux par lesquels il embrouille son adversaire, lui arrachent l'aveu d'une proposition manifestement fausse, savoir que le mensonge est préférable à la vérité.

54. *Euthyphron* ou *de la Piété*, Εὐθύφρων ἢ περὶ Ὁσίου. Ce dialogue, écrit après l'accusation de Socrate, et avant sa condamnation, paraît avoir eu un double but : celui d'établir, d'après la dialectique, l'idée de la piété que Socrate comptait parmi les vertus cardinales; et celui de défendre, à sa manière, Socrate qu'on accusait de manquer de religion. Les interlocuteurs sont Socrate et un certain Euthyphron qui, par un devoir religieux mal entendu, s'était porté pour accusateur de son père. Socrate force son adversaire à convenir qu'il ne sait pas même en quoi consiste le devoir religieux; il persiffle en même temps les idées que le vulgaire se fait de la divinité.

55. *Ion* ou *de l'Iliade*, ou plutôt, *de l'Enthousiasme poétique*, Ἴων ἢ περὶ Ἰλιάδος. Les interlocuteurs sont Socrate et Ion d'Ephèse, un de ces rhapsodes qui parcouraient la Grèce pour réciter les poëmes d'Homère, d'Hésiode et des autres grands maîtres. Platon semble s'y être proposé de réprimer l'enthousiasme des admirateurs aveugles des poètes, enthousiasme aussi contraire à la

[1] On y parle en effet du traité d'Antalcidas, conclu 12 ans après la mort de Socrate.

recherche de la vérité, que la dialectique des sophistes.

56. *Apologie de Socrate*, Σωκράτους Ἀπολογία. Platon voulut défendre Socrate devant ses juges; mais ceux-ci refusèrent de l'entendre. Ce morceau, écrit après la mort du sage, est un monument érigé à sa mémoire, et un éloge prononcé devant la Grèce entière. Mis dans la bouche de celui-là même qui en est l'objet, il allie la simplicité et la modestie à la vérité, et à cette dignité qu'inspire à un homme de bien le sentiment de son innocence attaquée par des méchants. Platon, dit Denys d'Halicarnasse, y a réuni tous les genres d'éloquence.

57. *Criton* ou *du Devoir du citoyen*, Κρίτων ἢ περὶ Πρακτοῦ. La scène de ce dialogue entre Criton et Socrate est dans la prison du sage. Criton lui conseille la fuite et offre de corrompre les gardiens. Socrate soutient qu'il n'est pas permis au citoyen de se soustraire à l'autorité qui a pouvoir sur lui, ni de rompre le pacte tacite par lequel il s'est soumis d'avance aux lois. C'est ici pour la première fois qu'il est question de ce prétendu *Contrat social*, fiction de droit dont on a tant abusé depuis J.-J. Rousseau.

58. *Théagès* ou *de la Sagesse*, Θεάγης ἢ περὶ Σοφίας. Démodocus amène à Socrate son fils Théagès, désireux d'apprendre la sagesse par laquelle on est mis en état de gouverner la république. Socrate élude la proposition parce que, dit-il, il n'a pas encore entendu la voix intérieure de son génie, sans l'approbation duquel aucune entreprise ne lui réussit. Le but de ce dialogue est de montrer que la méthode de Socrate diffère de celle des Sophistes, en ce que proprement il ne donne pas l'instruction à ses disciples, mais qu'il les forme à la vertu dans sa société.

59. *Les Rivaux* ou *les Amans*, ou *de la Philosophie*, Ἀντερασταὶ, ἢ Ἐρασταὶ ἢ περὶ Φιλοσοφίας. Dialogue assez faible qui tend à prouver que Socrate estimait par dessus tout la vertu et la justice, et faisait peu de cas des recherches purement spéculatives.

Hipparque ou *de l'Amour du gain*, Ἵππαρχος ἢ Φιλοκερδής. Il est question dans ce dialogue des fausses idées que les Sophistes se font de

l'amour du gain. On y trouve quelques paradoxes historiques. Ce dialogue tronqué n'est pas, selon toutes les probabilités, de Platon.

60. *Minos* ou *de la Loi*, Μίνως ἢ περὶ Νόμου. Socrate discute dans ce dialogue, avec un certain intérêt, sur la nature de la loi, que dans le sens le plus étendu du mot il prend pour toute règle de nos actions. L'authenticité de ce dialogue a été très justement mise en doute.

Clitophon ou l'*Exhortation*, Κλειτοφῶν ἢ Προτρεπτικός. Ce discours, où il est question de la nature de la vertu, n'est pas entier; et c'est avec raison qu'on l'a quelquefois rejeté du catalogue des œuvres de Platon.

61. Outre ces trente-cinq dialogues, on trouve dans quelques éditions de Platon huit autres ouvrages que l'antiquité même, peu scrupuleuse en critique, regardait comme apocryphes. En voici les titres :

1° *Eryxias*, ou *Erasistrate* ou *de la Richesse*, Ἐρυξίας ἢ Ἐρασίστρατος ἢ περὶ Πλούτου; 2° *Alcyon* ou *de la Métamorphose*, Ἀλκύων ἢ περὶ Μεταμορφώσεως; 3° *Sisyphe* ou *de la Délibération*, Σίσυφος ἢ περὶ τοῦ Βουλεύεσθαι; 4° *Axiochus* ou *du mépris de la Mort*, Ἀξίοχος ἢ περὶ Θανάτου; 5° *Démodocus* ou *des Conseils*, Δημόδοκος ἢ περὶ τοῦ Συμβουλεύεσθαι; 6° *Définitions*, Ὅροι; 7° *de la Vertu et si elle peut s'apprendre*, περὶ Ἀρετῆς, εἰ διδακτόν, première ébauche, ou édition imparfaite du Ménon; 8° *de la Justice*, περὶ Δικαίου.

62. Les disciples immédiats de Platon forment ce qu'on appelle l'*ancienne Académie*, qui conserva dans sa pureté le corps de la doctrine platonicienne, quoique, dans des points isolés, elle ne laissât pas de s'en écarter.

Speusippe d'Athènes, neveu de Platon, successeur de son oncle dans la direction de l'Académie, pencha à mettre en harmonie le système de Platon avec celui de Pythagore. Parmi ses ouvrages, qu'Aristote acheta trois talents, on cite les Ὅροι ou *Définitions*; c'est peut-être l'ouvrage attribué à Platon.

Après Speusippe, l'Académie fut dirigée par Xénocrate de Chalcédoine, qui s'écarta, sur un point principal, des opinions de son maître; il admettait une classe de mauvais démons, se plaisant dans des solennités tristes et sanglantes. On cite de Xénocrate un ouvrage intitulé *de la Mort*; c'est peut-être l'Axiochus.

§ 3. *Des lettres.*

1. Lettres attribuées à des hommes célèbres de cette période.—2. Lettres attribuées à Phalaris, à Anacharsis, à Pythagore, à Lysis, à Théano, à Melissa, à Mya et à Thémistocle etc.—3. Lettres socratiques. — 4. Lettres attribuées à Héraclite, Euripide, Hippocrate, Chion, Diogène, Cratès, Mégasthène et Epiménide. —5. Lettres existantes sous le nom de Platon et d'Eschine le Socratique.—6. Lettres authentiques.

1. Il existe un grand nombre de Lettres attribuées à des hommes célèbres de cette période; quelques unes d'entre elles sont peut-être authentiques, mais la plupart sont dues aux sophistes des siècles suivants. C'était le texte des *discours* des écoles grecques, comme les *déclamations* des latins et les *amplifications* de nos colléges.

2. Cent quarante-huit lettres sont attribuées à Phalaris, tyran d'Agrigente (572 av. J.-C.); écrites en dialecte attique, elles sont probablement d'Adrien, sophiste du temps de Marc-Aurèle.

On attribue neuf lettres à Anacharsis, philosophe scythe, qui, du temps de Solon, fit un voyage en Grèce;

Trois à Pythagore; une adressée à Anaximène, l'autre à Hiéron, la troisième à son fils Télaugès;

Une à Lysis, de Tarente; il l'aurait adressée à son ami Hipparque, pour lui reprocher d'avoir divulgué les secrets du Maître (p. 223);

Sept à Théano, épouse de Pythagore; trois roulent sur l'éducation des enfants, sur la jalousie et sur le gouvernement de la maison. Deux savants allemands, Wieland et Meiners, les croient authentiques.

A la suite des lettres de Théano, on en trouve une de Melissa, et une autre de Mya, fille de Pythagore.

On a colporté, sous le nom de Thémistocle, vingt-une lettres écrites pendant son exil. On n'y trouve pas un seul anachronisme, chose rare dans ces contrefaçons.

3. Après Pythagore et ses disciples, après Thémistocle, on a exploité Socrate et son école. Les lettres qu'on nomme *socratiques*, sont au nombre de quarante et une; il y en a sept de Socrate; une d'Antisthène, cinq d'Aristippe, une de Simon le Corroyeur, sept de Xénophon, douze de Platon, une de Dion à Denys.

4. Sous le nom d'Héraclite, il existe sept lettres, auxquelles on en a joint deux, que Darius, roi de Perse, doit avoir écrites à ce philosophe et aux Éphésiens sur lesquels il régnait.

Cinq lettres sont attribuées à Euripide.

Vingt lettres portent le nom d'Hippocrate.

Les lettres de Chion d'Héraclée, au nombre de dix-neuf, sont du plus haut intérêt. Elles sont l'œuvre d'un néo-platonicien du quatrième siècle après J.-C. On y trouve une vive peinture des révoltes du cœur, des égarements de la passion aux prises avec des sentiments honnêtes et des souvenirs de vertu.

Les lettres attribuées à Diogène de Sinope et à Cratès de Thèbes, sont supposées, aussi bien que les réponses de Mégasthène et d'Épi-

MÉNIDE aux lettres que le philosophe de Sinope leur aurait adressées.

5. Enfin, il existe, sous le nom de Platon, une correspondance qui serait du plus grand intérêt, si elle était vraiment du fondateur de l'Académie; elle roule sur des questions historiques, aussi bien que politiques et philosophiques. Ce sont de vrais mémoires justificatifs de la conduite tenue par Platon en Sicile. Cicéron, cependant, cite avec éloge une de ces lettres, qu'il nomme *præclara epistola Platonis* (Tusc. disp., v, 35), et ne paraît pas avoir le moindre doute sur l'authenticité de ce recueil. On regarde généralement la septième lettre seule comme authentique.

Une lettre est attribuée à ESCHINE le Socratique.

6. Cependant toutes les lettres que nous possédons de cette époque ne sont pas apocryphes: nous avons dix lettres d'ISOCRATE authentiques, pour la plus grande partie;

Six lettres de DÉMOSTHÈNES écrites pendant son exil, et peu de temps avant sa mort; elles sont vraiment de cet orateur.

Douze, écrites de Rhodes, sont attribuées à ESCHINE, son adversaire; Photius n'en reconnaît que neuf, et il ajoute qu'on les appelait les *Muses d'Eschine*, comme ses trois harangues étaient nommées les *Grâces* (p. 216).

CHAPITRE IV.

QUATRIÈME ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE OU ÉPOQUE GRÉCO-ALEXANDRINE (336-146 AV. J.-C.).

—

Du caractère général de la littérature grecque pendant cette époque.

1. Ville à laquelle la suprématie littéraire passa dans la quatrième époque.—2. Ce que fit la dynastie des Ptolémées pour les lettres; ville rivale d'Alexandrie.— 3. Dialecte macédonien et dialecte hellénistique.—4. Les sept arts libéraux.

1. Athènes, dans la troisième époque, avait été le principal siége des lettres et des arts; mais après la mort d'Alexandre, lorsque les débris de son empire eurent formé quatre royaumes, des Séleucides en Syrie, de Pergame en Asie-Mineure, des Ptolémées en Egypte, et

des Macédoniens en Grèce (301), la suprématie littéraire passa à une autre ville. Alexandrie hérita d'Athènes; la nouvelle capitale du monde ancien, grâce à son heureuse situation, devint le lien commercial et intellectuel des trois parties du monde, et ce que la littérature perdit en pureté, elle le gagna en étendue.

2. La dynastie des Ptolémées qui pendant deux cents soixante-quinze ans gouverna l'Egypte, adopta, comme un moyen de puissance et de gloire, l'habile et généreuse politique de protéger les lettres. L'un d'eux fonda cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie qui devint, avec le Musée, un centre de réunion pour tous les savants du monde. A cet avantage, il faut ajouter qu'Alexandrie se prêtait plus facilement à la fabrication du papier, c'est-à-dire du papyrus.

Mais dès le cinquième Ptolémée (205), Alexandrie cessa d'être l'unique asile des littérateurs. Beaucoup d'entre eux préféraient, au séjour d'une cour orageuse, les villes paisibles de la Grèce et surtout Pergame, où fut inventé le parchemin [1], et fondée, vers l'an 170, une bibliothèque qui rivalisa bientôt avec celle de l'Egypte. Eumène II et ses successeurs accueillaient et fêtaient les savants, qui bientôt accoururent en foule auprès de ces princes si libéraux; et si l'état de Pergame eût duré plus long-temps, son école eût peut-être effacé celle d'Alexandrie. Mais après que le royaume d'Attale III eût été réduit en province romaine sous le nom d'Asie, cette école ne fit plus que languir, et Marc-Antoine lui porta un coup mortel en enlevant la bibliothèque des Attale pour remplacer celle d'Alexandrie que le feu avait détruite dans la guerre de Jules-César (48 avant J.-C.).

3. Le dialecte attique était devenu la langue générale du monde savant et littéraire; mais à mesure que cette langue s'étendit dans les pays anciennement regardés comme barbares, le mélange des locutions provinciales et le néologisme affecté par quelques auteurs de mauvais

[1] Pergamenea charta.

goût, en corrompirent l'ancienne pureté. On vit paraître alors le *dialecte macédonien* ou d'*Alexandrie*, dialecte populaire qui, sous la domination macédonienne, se répandit dans toutes les contrées où l'on parlait grec; mélange et confusion de tous les dialectes anciennement séparés, où prédominait toutefois le dorisme propre aux Macédoniens. Le dialecte macédonien, transporté en Egypte et en Phénicie, se mêla avec les idiomes indigènes, et l'amalgame barbare qui en résulta fut nommé *dialecte hellénistique*.

4. Transplantée sous un autre climat, la littérature changea de but et de nature: au lieu d'une affaire de goût, elle devint l'objet d'études réglées; au lieu d'hommes de génie, il y eut des savants. La philologie, science auparavant inconnue, remplaça l'esprit, et la critique traça des règles invariables à l'imagination. On vit naître alors les *sept arts libéraux*, dénomination sous laquelle on comprenait la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique; mais à mesure que l'érudition étendit son domaine et qu'on raisonna sur les principes du beau, les lettres déchurent et le goût se perdit.

PREMIÈRE SECTION. — GENRES EN VERS.

§ 1. *De la comédie nouvelle.*

1. Ce que nous offre la Grèce pendant cette période. — 2. Passage de la comédie moyenne à la comédie nouvelle. — 3. Caractère de la comédie nouvelle. — 4. Le plus célèbre poète comique de cette époque : ce qui nous reste des pièces de Ménandre. — 5. Térence, imitateur de Ménandre. — 6. Jugement de Quintilien et de Plutarque sur Ménandre. — 7. De quoi Ménandre peut être regardé comme l'inventeur. — 8. Idée des fragments qui nous restent de Ménandre. — 9. Autres poètes classiques de cette époque. — 10. Philippe et Diphile. — 11. Les Philémon et ce qui nous en reste. — 12. Les Apollodore. — 13. Autres poètes qui ne sont pas compris dans le canon.

1. Dans cette période, la Grèce nous offre encore quelques faibles traces de poésie lyrique; mais on n'y voit pas un seul génie marquant, si ce n'est dans la comédie.

2. Le chœur, réduit, dans la comédie moyenne, au silence et presque à la nullité, finit par disparaître entièrement de la scène. A la décence nouvelle du théâtre, l'art gagna sans que la satire y perdit. On ne désigna

plus, il est vrai, les personnages par leur nom; mais les personnalités étaient déguisées sous des sobriquets connus: on ne copia plus sur les masques l'exacte ressemblance des figures; mais on en exagérait quelques traits distinctifs, de telle manière qu'il fût impossible de les méconnaître. Le mal n'en fut que plus grand, parce que la curiosité des spectateurs était plus vivement excitée. Ces abus disparurent peu à peu, et Boileau l'exprime en ces termes :

> Le théâtre perdit son antique fureur.
> La comédie apprit à rire sans aigreur,
> Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
> Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
> Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
> S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
> L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
> D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
> Et mille fois un fat finement exprimé
> Méconnut le portrait sur lui-même formé.

3. Cette dernière révolution, qui fit la *comédie nouvelle*, eut lieu vers l'an 332 avant J.-C. On ne travailla plus que sur des sujets de pure imagination. Les noms des personnages ne présentaient plus d'allusions injurieuses; mais les poètes comiques ne prirent guère la peine de les varier, et il y eut, dès cette époque, des noms consacrés à la comédie, comme de nos jours, ceux de *Valère*, *Lisimon*, *Florville*, *Dorimont*, etc.

La comédie nouvelle devint le tableau de la vie civile. *comœdia vitæ civilis imago,* dit Cicéron. On y peignit les mœurs; on imagina des situations, des intrigues, des caractères; on mit en scène les ridicules, les vices, sans satires personnelles. Toutefois les poètes de cette période conservèrent de leurs devanciers le privilége de livrer à la risée publique des noms déjà couverts du mépris général.

4. Des trente-deux poètes comiques de cette époque, il ne nous reste pas un ouvrage complet. Le plus célèbre d'entre eux est Ménandre d'Athènes (342-293 av. J.-C.): il avait vingt-trois ans lorsque, sous l'archontat de Dio-

clès, on représenta sa première comédie. Il composa quatre-vingts, d'autres disent cent huit pièces, dont voici quelques titres :

Les Frères, le Pêcheur, la Messénienne ou la Consacrée (ἀνατιθεμένη), l'Andrienne, les Cousins, les Arrhéphores (porteuses des mystères de Minerve) ou la Joueuse de Flute, le Bouclier, l'Heautopenthon (qui porte son propre deuil), l'Heautontimorumenos (qui se punit lui-même), la Bague, les Sœurs jumelles, le Laboureur, le Bourru, la Superstition, le double Imposteur, l'Orpheline héritière, les Flatteurs, le Dépôt, la Périnthienne, le Spectre, le Trésor, l'Ivrognerie, le Misogyne, la Colère, le Collier (πλόκιον), etc.

Toutes ces pièces sont perdues, à l'exception de quelques fragments. Cette perte est d'autant plus déplorable, qu'elles paraissent avoir été remarquables sous tous les rapports, et qu'elles auraient servi à nous faire mieux connaître la manière de vivre des Grecs et le ton de la société de ce temps-là. Disciple de Théophraste, Ménandre ne pouvait avoir de meilleur guide pour étudier les mœurs et le caractère des hommes. Tout annonce que ces comédies renfermaient la peinture exacte du cœur humain. Les fragments qui nous en restent renferment d'excellentes moralités.

5. Il est vrai que ces morceaux détachés sont insuffisants pour apprécier la manière de Ménandre et l'économie de ses pièces. Nous les connaissons mieux par les imitations de Térence, qui, de son propre aveu, le prenait pour modèle et empruntait de lui le sujet de ses ouvrages. Mais cela ne suffit pas encore, parce qu'il ne nous reste que six comédies de Térence, qui avait imité ou traduit presque toutes celles du poète grec. D'un autre côté, le poète latin avait coutume de prendre deux comédies de Ménandre pour les fondre en une seule; ce qui prouve que l'action devait être d'une extrême simplicité [1].

[1] On en trouve l'aveu dans le prologue de l'*Heautontimorumenos* de Térence :

Duplexque ex argumento facta est simplici.

Quoique cette comédie soit imitée de Ménandre, le poète latin dit

6. Quintilien, passant en revue les poètes de la Grèce et de Rome, dont la lecture pouvait être le plus profitable aux jeunes orateurs, recommande, après Euripide, Ménandre, qui a écrit, dit-il, dans un genre bien différent, et n'en mérite pas moins d'être médité; tant il a représenté fidèlement les scènes de la vie; tant ses intentions sont ingénieuses; tant son style est éloquent et toujours proportionné aux choses, aux personnes, et aux passions diverses qui les agitent.

Qui vel unus, meo quidem judicio, diligenter lectus ad cuncta, quæ præcipimus, efficienda sufficiat : ità omnem vitæ imaginem expressit; tanta in eo inveniendi copia et eloquendi facultas; ita est omnibus rebus, personis et affectibus accommodatus (*Inst. or.*, x, 1, 1).

Plutarque n'en porte pas un jugement moins favorable :

Ménandre, dit-il, sait adapter son style et proportionner son ton à tous les rôles, sans négliger le comique, mais sans l'outrer. Il ne perd jamais de vue la nature, et la souplesse et la flexibilité de son expression ne sauraient être surpassées..... Il écrit en homme d'esprit, en homme de bonne société; il est fait pour être lu, représenté, appris par cœur, pour plaire en tous lieux et en tout temps, et l'on n'est pas surpris, en lisant ses pièces, qu'il ait passé pour l'homme de son siècle qui s'exprimait avec le plus d'agrément, soit dans la conversation, soit par écrit.

7. On peut regarder Ménandre comme l'inventeur de ce genre de spectacle qui, lorsque le goût s'épura, remplaça les parades qui faisaient les délices de nos aïeux, c'est-à-dire de la haute comédie ou de la comédie de mœurs. Parmi les caractères qu'il a créés, est celui du valet intrigant qui joue un si grand rôle dans notre théâtre. Ovide exprime en un seul distique les quatre caractères introduits par Ménandre sur la scène :

qu'il n'est pas nécessaire d'en citer l'auteur, puisque tout e monde en est instruit :

Nunc qui scripserit,
Et cujus Græca sit, in partem maximam
Existimarem scire vestrum, id dicerem.

Dum *fallax servus, durus pater, improba lena*
Vivent, dum *meretrix blanda*, Menandros erit.
(Amor., l. I, *eleg.* XV, v. 17).

8. Voici quelques unes des moralités du poète grec :

J'avais toujours cru, ô Phanias, que les gens riches, ceux qui n'ont point de dettes, n'étaient point oppressés pendant la nuit par de douloureux soupirs, qu'ils jouissaient d'un sommeil paisible, tandis que nous autres infortunés, nous sommes poursuivis sans cesse par le souvenir de notre misère. Je reconnais enfin que vous autres, dont on vante si fort le bonheur, n'êtes pas plus heureux que nous.

Ménandre n'a pas beaucoup ménagé les femmes, quoiqu'il ait tracé un tableau enchanteur de la femme fidèle à son devoir, et qu'il ait dit dans son *Misogyne :*

En pensant à tous les chagrins que vous cause une femme, pensez aussi à tous les bienfaits que vous en recevez ; alors vous reconnaîtrez que le lien du mariage n'est pas si pénible.

Il nous reste des *Arrhéphores* un court dialogue sur les inconvénients de l'hyménée.

Oh ! mon ami, si tu as le bonheur d'être célibataire, ne prends point femme, et reste tel que tu es. Je me suis marié, moi qui te parle, crois-en mon expérience.

Mais je n'ai plus de choix à cet égard, la chose est faite.

Je t'en fais mon compliment. Tu t'es hasardé sur une mer bien périlleuse. Ce n'est pas une mer comme celle d'Égée, d'Égypte ou de Libye, où sur trente bâtiments, il y en a tout au plus trois qui périssent ; mais parmi ceux qui se marient, un seul à peine arrive au port sans naufrage.

Répondons avec Ménandre lui-même à cette diatribe ; il dit fort sagement à la suite du passage que nous avons cité plus haut :

Qu'en réfléchissant éternellement à ce que l'hyménée a de dur, sans avoir égard à ce qu'il a de doux, on se condamne à d'inutiles regrets.

9. Outre Ménandre, le canon d'Alexandrie regarde comme classiques *Philippe, Diphile, Philémon* et *Apollodore.*

10. Philippe d'Athènes, a écrit 45 comédies, dont on cite le *Remémoratif* (ἀνανέωσις), l'*Argent perdu*, les *Femmes naviguant ensemble*, les *Frères amis*, l'*Avare*, l'*Ami d'Euripide*.

Diphile de Sinope, qu'Athénée appelle ἥδιστον, le plus doux des poètes, a composé 50 pièces dont on cite : l'*Ignorance*, les *Frères*, l'*Insatiable*, le *Bain*, le *Mariage*, le *Parasite*, le *Soldat*, le *Marchand*, etc.

11. Il y a eu deux Philémon, père et fils. Le premier était de Solis ou Pompéiopolis, en Cilicie. Auteur de quatre-vingt-dix-sept comédies, il remporta plusieurs fois la victoire sur Ménandre; les anciens, toutefois, le placent bien au dessous de ce grand poète. Quintilien assure que Philémon ne dut ses succès qu'au mauvais goût de ses contemporains : *Philemon pravis sui temporis judiciis Menandro sæpè prælatus est.* Aulu-Gelle les attribue à la cabale : *Ambitu gratiâque et factionibus.*

Voici les titres de quelques unes de ses pièces : le *Paysan*, les *Frères*, le *Rememoratif*, le *Trésor*, le *Médecin*, la *Mendiante*, le *Soldat*, le *Spectre*, la *Veuve*, titres indiquant des comédies de caractère ou d'intrigue.

Il ne nous reste de Philémon, comme de Ménandre, que de simples sentences, telles que celle-ci :

L'honnête homme n'est pas celui qui ne fait jamais de tort à personne, mais celui qui ne commet pas d'injustice, lors même qu'il en a le pouvoir.
Il n'a pas de scrupule pour les moindres choses; mais aussi il n'entreprend rien qui soit au dessus de ses forces. L'honnête homme enfin est celui qui ne se borne pas à observer tous ces préceptes, mais qui a l'intention louable d'être vertueux sans chercher à le paraître.

Ἀνὴρ δίκαιός ἐστιν, οὐχ ὁ μὲν ἀδικῶν,
Ἀλλ' ὅστις ἀδικεῖν δυνάμενος, μὴ βούλεται·
Οὐδ' ὃς τὰ μικρὰ λαμβάνειν ἀπέσχετο,
Ἀλλ' ὃς τὰ μεγάλα καρτερεῖ μὴ λαμβάνων,
Ἔχειν δυνάμενος, καὶ κρατεῖν ἀζημίως·
Οὐδ' ὃς γε ταῦτα πάντα διατηρώμενος,
Ἀλλ' ὅστις ἄδολον γνησίαν τ' ἔχων φύσιν,
Εἶναι δίκαιος, οὐ δοκεῖν εἶναι θέλει.

Le fils de Philémon composa cinquante-quatre comédies.

12. Il y eut aussi plusieurs poètes comiques du nom d'Apollodore; l'un était Athénien, et composa quarante-

sept pièces : l'autre était de Caryste ; parmi ses pièces se trouvaient les originaux de l'Hécyre et du Phormion de Térence ; un troisième était de Céla en Sicile. Il reste, de ces deux derniers, des fragments ; mais il n'est guère possible de distinguer auquel des deux ils appartiennent.

Voici les titres de quelques unes de leurs comédies : l'*Écrivain* (γραμματιδιοποιός, le *Rédacteur de requêtes* ou *billets doux*), la *Prêtresse*, la *Femme qui a abandonné son mari*, les *Frères amis*, etc.

13. Outre les cinq poètes du canon, on peut citer :

Anaxippe (293 av. J.-C.), le Joueur de Cithare, le Puits; **Clearchus**, le Joueur de Cithare, les Corinthiens, Pandrosus; **Damoxenus** d'Athènes, les Condisciples, Heautenpenthon; **Epinicus**, les Filles supposées, Mnésiptolémus; **Eriphus**, Eole, Mélibée, le Peltaste; **Eunicus**, Antée (nom d'une courtisane), les Villes; **Posidippe** de Macédoine, la Femme exclue, l'Éphésienne, la Locrienne, les Camarades, le Chœur de femmes.

§ 2. *De la poésie alexandrine et en particulier de la poésie dramatique, élégiaque et lyrique.*

1. Caractère des poètes alexandrins. — 2. La Pléïade tragique. — 3. Timon et les Silles. — 4. Machon et Aristonyme. — 5. État du drame satirique. — 6. Ce qu'on peut rapporter à ce genre. — 7. Alexandre l'Étolien et Philétas. — 8. Lycophron et ce qui nous en reste. — 9. Callimaque et ses ouvrages. — 10. Soladès.

1. Les poètes alexandrins furent des savants, des érudits ; c'est dire assez qu'ils manquèrent d'imagination et souvent même de goût. Ils cultivèrent tous les genres de poésie, jusqu'à l'anagramme, jusqu'aux jeux de mots qu'on admirait alors comme des efforts de génie.

2. La tragédie paraît d'abord avec son canon particulier, la *Pléïade tragique*, composée de sept poètes qui vécurent sous les premiers Ptolémées, savoir : Alexandre l'*Étolien*, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère le Jeune, Æantide ou *Anantiade*, Sosiphane et Lycophron. Les ouvrages de la Pléïade, dont il reste fort peu de fragments, étaient composés pour l'école et non pour la scène, pour la cour et non pour le peuple ; c'étaient des déclamations tragiques et non des tragédies.

3. Outre la Pléïade alexandrine, il faut citer Timon de Phlionte, célèbre sillographe et disciple de Pyrrhon le

Sceptique. Les *Silles* étaient des parodies dans lesquelles on appliquait obliquement à ceux qu'on voulait tourner en dérision, des passages d'auteurs bien connus. Timon, dans ses Silles, attaqua surtout les prétentions et l'arrogance des philosophes; ils contenaient des satires très mordantes.

4. La comédie n'a que deux poètes à nommer : MACHON de Sinope ou de Corinthe, qui fleurit sous Ptolémée III Evergète, et ARISTONYME, qui, sous Ptolémée IV Philopator, fut un des inspecteurs de la bibliothèque d'Alexandrie. On cite de ce dernier deux pièces : le *Soleil qui gèle*, Ἥλιος ῥιγῶν, et *Thésée*.

5. Le drame satirique changea de nature en changeant de climat. Délaissant la mythologie pour choisir leurs sujets dans la vie commune, les poètes satiriques se rapprochèrent de la comédie; mais ils s'en arrogèrent l'ancienne licence, pour immoler leurs ennemis à la risée publique. C'est ainsi que LYCOPHRON écrivit contre le chef de l'école de Mégare une pièce intitulée *Ménédémus*, où ce philosophe paraissait travesti en Silène, et ses disciples costumés en satyres.

6. On peut rapporter à ce genre les *hilaro-tragédies* ou *tragi-comédies* du syracusain RHINTON, dont la licence faisait les délices de ses voluptueux compatriotes.

7. ALEXANDRE l'Étolien, contemporain du second Ptolémée, nous est plus connu comme poète élégiaque que comme poète tragique. Il nous reste de ses élégies quelques fragments où règne de la grâce et de la facilité.

PHILÉTAS de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphe, fut à la fois habile grammairien et savant poète. Il composa des poésies élégiaques, lyriques et légères dont les anciens faisaient grand cas. Quintilien le place après Callimaque, et Properce l'a souvent imité. Nous n'avons que de faibles fragments de ses élégies.

8. LYCOPHRON de Chalcis, qui vécut à la cour de Philadelphe, inventa l'anagramme et composa beaucoup de tragédies; mais il ne nous reste de lui qu'un poème énigmatique, intitulé *Alexandra* ou *Cassandre*. C'est un monologue de mille quatre cent soixante vers iambiques,

dans lequel la princesse troyenne prédit à Priam la destruction d'Ilium et les malheurs de ceux qui ont figuré dans la guerre de Troie. C'est une mine inépuisable d'érudition grammaticale, historique et mythologique. A chaque nom que prononce la prophétesse, elle ajoute tout ce que la mythologie ou la tradition y avait attaché de merveilleux; mais Lycophron a tellement entouré son érudition d'obscurité, qu'on a surnommé son ouvrage, le *poème ténébreux*, τὸ σκοτεινόν. Il n'est sorte d'artifice qu'il n'emploie pour n'être pas entendu; il n'appelle ni chose ni personne par son nom. Cassandre veut-elle parler de la destruction de Troie par Hercule : « Hélas! *s'écrie-t-elle*, ma malheureuse nourrice livrée aux flammes! et d'abord par les vaisseaux portant les tours de ce *lion* qu'un jour le chien de Triton a dévoré; mais vivant, il lui déchira les entrailles, et à demi-brûlé il secoua sa chevelure. »

9. Callimaque de Cyrène, fils de Battus, né 260 ans avant J.-C., enseigna d'abord la grammaire ou les belles-lettres à Alexandrie, où il eut pour disciple Apollonius de Rhodes, Eratosthène et Aristophane de Byzance. Philadelphe le plaça ensuite au Musée; il vécut comblé d'honneurs à la cour de ce prince où l'on admirait son talent. Cependant le petit nombre de morceaux qui nous restent de ses huit cents pièces, nous montrent un poète froid, sans verve, sans enthousiasme, et faisant de vains efforts pour remplacer le génie par l'érudition. Ovide dit de lui :

Battiades semper toto cantabitur orbe;
Quamvis ingenio non valet, arte valet.

Callimaque avait composé : 1° des *élégies*, dont deux surtout étaient célèbres, la *Chevelure de Bérénice*, que Catulle a traduite ou imitée, et *Cydippe*, à laquelle Ovide fait allusion dans ce distique :

Callimachi numeris non est dicendus Achilles;
Cydippe non est oris, Homere, tui.

La vingtième héroïde d'Ovide en est sans doute une imitation.

2° Des *Causes*, Αἴτια, poème en 4 chants, où Callimaque recherchait l'origine de plusieurs fables, antiquités ou coutumes.

3° *Hécalé*, Ἑκάλη, poème héroïque, dont le sujet était l'hospitalité accordée par une bonne vieille à Thésée, lorsqu'il alla combattre le taureau de Marathon.

4° *Ibis*, Ἶβις, poème satirique et farci d'érudition, dirigé par le jaloux Callimaque contre l'ingratitude prétendue de son disciple Apollonius.

5° Des *Hymnes;* il en reste six, dont cinq en dialecte ionien, et le sixième, le *Bain de Pallas,* en dorien. De ces six hymnes, le meilleur est l'hymne à Cérès.

6° Des *Épigrammes*, dont il reste 80.

7° Des *Iambes* et des *Choliambes*.

Outre ces poésies, Callimaque avait écrit en prose un grand nombre d'ouvrages dont la perte laisse une foule de lacunes dans l'histoire des Antiquités ou de la Littérature grecque. C'étaient des *Commentaires* ou *Mémoires*, Ὑπομνήματα; un écrit sur les *Origines des îles et des villes*, Κτίσεις νήσων καὶ πόλεων; un autre sur les *Merveilles du monde*, Θαυμάσια ou Θαυμάτων τῶν εἰς ἅπασαν τὴν γῆν καὶ τόπους ὄντων Συναγωγή; une *Description* ou *Histoire du Musée d'Alexandrie*, Μουσεῖον; un *Tableau universel*, en 120 livres, de ceux qui se sont illustrés dans chaque science, Πίνακες τῶν ἐν πάσῃ παιδείᾳ διαλαμψάντων καὶ ὧν συνέγραψαν, premier exemple d'une histoire littéraire; des *Didascalies*, espèce de notices littéraires sur les pièces de théâtre, et sans doute accompagnées d'observations critiques.

10. Citons enfin, mais pour perpétuer le renom d'infamie avec lequel il est parvenu à la postérité, Sotadès de Maronée, auteur de poésies dont l'impureté surpassait tout ce que le genre licencieux avait jusque-là produit : aussi ces poésies qu'on nommait auparavant *Ioniques*, furent-elles depuis nommées *Sotadiques* ou *Sotatiques* (sotadica carmina).

Les vers de Sotadès avaient cela de particulier, qu'on pouvait les lire de droite à gauche, et de gauche à droite, en y trouvant le même sens et la même mesure, comme cela peut se faire pour les vers suivants :

Roma tibi subito motibus ibit amor.
Si bene te tua laus taxat, sua laute tenebis,
Sole medere pede, ede, perede melos.

Quelques uns croient qu'il faut lire *Sotadicos,* au lieu de *Socraticos*, dans le dixième vers de la deuxième satire de Juvénal.

§ 3. *De la poésie épique d'Alexandrie.*

1. Caractère de la poésie épique d'Alexandrie : Hérodore. — 2. Apollonius : sujet, plan et mérite de ses Argonautiques. — 3. Euphorion, Rhianus et Musée.

1. La poésie épique nous présente le même caractère. Les épopées de cette époque sont des histoires au lieu d'être des tableaux.

Hérodore d'Héraclée composa des *Argonautiques* et une *Héracléide* qui n'existent plus, ainsi qu'un *Traité sur Orphée et Musée*, et un *Mémoire sur la nation des Macrons.*

2. Apollonius de Rhodes est le seul poète épique de cette époque dont il nous reste un ouvrage. Disciple de Callimaque, il s'adonna à la poésie ; mais renonçant au genre érudit et compassé de son maître, il essaya de se lancer dans la route tracée par Homère. Cette tentative choqua, dit-on, Callimaque, et telle serait la cause de l'inimitié des deux poètes. Apollonius, que Callimaque avait attaqué par les huées de sa cabale et par sa satire d'Ibis, se retira à Rhodes où il enseigna la rhétorique et où il obtint le droit de cité ; ce qui lui fit donner le surnom qu'il porte, car il était de Naucratis.

Apollonius, comme grammairien, composa des *Origines* de Naucratis, d'Alexandrie, de Caunus, de Cnide, de Canobus, de Rhodes ; comme poète, il fit les *Argonautiques* en quatre chants.

Le sujet des Argonautiques est l'expédition de Jason et de ses compagnons en Colchide, la conquête de la Toison d'Or, et le retour de ces héros à Pagases, après de longues et dangereuses erreurs.

Il y a peu d'art dans le plan, qui est à la fois trop historique dans l'ordre des événements, et trop chargé d'épisodes sans effet. Si le sujet est simple, il n'est pas un ; Jason n'est pas le seul héros de l'action, et quand il le serait, son caractère repousse, parce qu'il agit trop souvent sans probité, sans honneur. Les caractères d'Hercule et d'Orphée sont mieux tracés ; mais celui de Médée est tout-à-fait fautif ; la passion qui la domine ne connaît

ni pudeur ni piété filiale : toutefois, elle ne paraît pas avoir été inutile à Virgile. On voit que le chantre de Didon n'a pas dédaigné d'emprunter quelques idées d'Apollonius ; mais il faut avouer aussi qu'il leur prête une force d'expression passionnée, dont le poète grec est bien loin : les emprunts sont peu de chose, et la supériorité est immense [1].

Ce qui fait le mérite des Argonautiques, ce sont d'agréables récits, de riantes descriptions, la beauté des vers, la pureté de la diction, et l'usage perpétuel du dialecte ionien qui donne au style une douceur continue.

Les Romains faisaient grand cas des Argonautiques. Valérius Flaccus, qui florissait sous Vespasien, traita le même sujet en huit livres, qui ne sont pas les chants d'un poème ; car il n'y a de poésie d'aucune espèce, et contre l'opinion de Schœll, il nous paraît aussi loin d'Apollonius que celui-ci l'est de Virgile.

3. EUPHORION de Chalcis, contemporain d'Apollonius, poète savant qui fut bibliothécaire d'Antiochus III, composa des poèmes intitulés, *Hésiode*, *Alexandre*, *Anius*, *Apollodore*, et d'autres poèmes dont on ignore l'objet, des *Géorgiques*, des *Isthmiques*, des *Mopsopies* ou *Mélanges*, Μοψοπία ἢ Ἄτακτα, recueil en 5 livres de fables et d'histoires relatives à l'Attique.

RHIANUS de Crète (230 avant J.-C.) a écrit une *Héracléide*, des *Thessaliques*, des *Messéniaques*, des *Achaïques* et des *Eliaques*, dont il ne reste qu'une trentaine de vers.

Enfin MUSÉE d'Éphèse avait composé une *Perséide* en 10 livres et des poèmes en l'honneur des rois Eumène et Attale.

§ 4. *De la poésie didactique.*

1. Division de la poésie didactique : caractère de chaque classe. — 2. Archestrate et Dicéarque. — 3. Aratus. — 4. Idée des Phénomènes d'Aratus. — 5. De ses Signes. — 6. Traductions ou imitations des poèmes d'Aratus. — 7. Nicandre.

1. La poésie didactique se divise naturellement en

[1] Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 237 et suiv.

deux classes. La première, dans l'ordre des temps, c'est la poésie didactique donnant à l'homme les connaissances nécessaires à ses besoins; la deuxième, c'est la poésie didactique satisfaisant la curiosité de l'homme. La première est donc la plus utile et tout à la fois la plus poétique. En effet, les descriptions qui peuvent [illegible]es y tempérer l'aridité des préceptes, sont presque i[illegible]pensables alors que les arts sont si près de la nature, qu'elle vient d'elle-même se peindre dans les vers du poète. De plus, comme le sujet d'un poème n'est pas un art unique, mais un ensemble de notions sur différents arts, les ouvrages des premiers poètes didactiques sont pleins de cette variété qui manque aux autres époques. Dans la deuxième, les poètes sont réduits à une description continuelle et uniforme, et c'est la décadence de la poésie. Tous les arts une fois parvenus à un certain point de perfection, sont forcés de retomber. La poésie surtout, après avoir pris dans la nature les tableaux les plus brillants, ne trouve plus à peindre que quelques nuances légères et fugitives. Il ne lui reste plus, pour suppléer à l'inspiration poétique, que l'art de manier les vers, le mécanisme de la versification. Dans cet état de décadence, à quoi la poésie emploiera-t-elle ce dernier instrument? La nature est épuisée, les arts dégénèrent; mais les sciences en profitent pour faire des progrès rapides et continus; elles attirent à elles tous les esprits, et la poésie elle-même est forcée de s'y réfugier. Les poèmes deviennent alors des traités et des traités monotones : leur seul mérite est celui de la difficulté vaincue, et c'est en effet le caractère de la quatrième époque de la littérature grecque. Les poètes veulent faire preuve d'érudition avant tout; ils ont bien encore de l'esprit, de l'élégance; mais la vie de la poésie, l'inspiration, leur manque.

Le genre didactique devait surtout convenir aux poètes Alexandrins, en qui l'érudition tenait lieu de génie poétique, et cette fois, elle pouvait être bien placée dans des ouvrages destinés à l'instruction.

2. Les premiers en date, mais non pas en mérite, furent Archestrate et Dicéarque.

Archestrate de Gela, contemporain d'Aristote, écrivit une *Gastrologie*, poème dans lequel il consigna ses recherches sur les animaux et particulièrement les poissons propres à la nourriture de l'homme. Il nous en reste 270 vers détachés. Ennius traduisit la Gastrologie sous le titre de *Carmina hedypatica*, c'est-à-dire, poème sur les plaisirs de la table.

Dicéarque de Messana, disciple d'Aristote, composa une *Description de la Grèce*, en vers iambiques, dont il nous reste un fragment de 150 vers.

3. Aratus de Soles l'emporte sur ses deux devanciers de cette période. Il fleurit 270 ans avant J.-C., et vécut à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. On a de lui un poème intitulé : *Les Phénomènes et les Signes*, Φαινόμενα καὶ Διοσημεῖαι.

4. Ce poème se divise, comme on le voit, en deux parties distinctes. La première a pour objet de décrire les phénomènes célestes ; la deuxième enseigne à tirer de l'observation des astres, des prédictions pour l'avenir.

Les anciens faisaient grand cas de ce poème ; Cicéron, qui l'a traduit, vante l'élégance de ses vers. Quintilien en porte un jugement pareil. Ovide le porte jusqu'aux astres :

Cum sole et lunâ semper Aratus erit.

Aratus, dans les Phénomènes, se propose de décrire la sphère, ses cercles et les principales constellations.

Après l'invocation, il décrit l'une après l'autre, et dans leur ordre naturel, toutes les constellations, énumération monotone qui porte toujours sur les mêmes objets : la position de chaque constellation, relativement à celles qui l'entourent, son origine mythologique, les dispositions des étoiles dont elles se composent, le plus ou moins de clarté de chaque étoile, son lever, son coucher ; enfin, les travaux et les saisons auxquels elles président.

Le sujet n'a donc ni ensemble ni variété, et s'il intéresse, ce n'est que par les détails. La forme sensible et pour ainsi dire vivante dont on a revêtu les constellations fournit souvent au poète de belles images et d'heureux détails. C'est ainsi qu'il parle du Dragon (v. 45) :

Au milieu de ces deux constellations (les deux Ourses), roule comme un large fleuve l'énorme et monstrueux Dragon, qui les embrasse de ses replis immenses.

Après avoir dépeint Cassiopée, mère d'Andromède, étendant douloureusement ses bras, comme si elle gémissait encore sur le sort de sa fille, Aratus ajoute (v. 196) :

Près de ces lieux on voit errer aussi le triste fantôme d'Andromède. Elle est placée au dessous de la constellation de sa mère. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de choisir une nuit favorable pour l'apercevoir facilement, tant est grande la clarté qui s'échappe de sa tête, de ses épaules, de ses pieds et de ses vêtements. Maintenant encore, dans la nouvelle place qu'elle occupe, elle a les bras étendus, elle porte des fers même au ciel, et ses mains seront toujours retenues par un lien.

Plus loin (v. 338), dans la description du Lièvre, on peut remarquer un rapport ingénieux entre le mouvement réel de la constellation et la figure qui la représente :

Sous les pieds d'Orion, on aperçoit le Lièvre qui fuit éternellement. Sirius le suit et paraît le poursuivre ; il s'élève derrière lui sur le ciel et semble le forcer d'en disparaître.

Quelquefois, mais trop rarement, Aratus s'abandonne à de petites digressions morales : ainsi (v. 295), après avoir parlé des dangers de la navigation à l'époque où le soleil entre au signe du Capricorne, il s'élève éloquemment contre la folie des hommes qui naviguent en tout temps :

Maintenant, pendant l'année entière, l'onde noircit sous nos vaisseaux. Semblables aux plongeons qui regagnent la terre, trop souvent assis sur notre poupe, nous regardons la vaste mer, les yeux tournés vers le rivage. Mais les flots qui le baignent sont encore éloignés et cependant un peu de bois nous défend de la mort.

L'origine fabuleuse des constellations pouvait être pour

Aratus une source de détails poétiques; mais il en a peu profité. On ne trouve dans son poème que deux courts épisodes : la vierge Astrée, forcée de s'exiler par les crimes des hommes (v. 96), et Pégase faisant naître la fontaine d'Hippocrène.

5. Quant à la seconde partie des Phénomènes, c'est la moins intéressante sous le rapport de la science; ce n'est qu'un recueil de pronostics puérils, d'absurdes superstitions; mais sous le rapport poétique, c'est celle qui présente le plus de charme et d'intérêt. Aratus débute par des considérations générales sur l'utilité des signes qu'on peut tirer des astres, utilité qu'il rapporte à Jupiter, Διοσημεῖαι. Parmi les passages dignes d'attention, on peut citer les signes tirés de la mer (v. 909), des oiseaux (v. 913), des fleurs (v. 923), des étoiles tombantes (v. 926). On peut y joindre la peinture du Loup, qui, à l'approche d'une tempête, se rapproche de l'habitation des hommes (v. 1124).

6. Le poème d'Aratus a trois fois été traduit en vers latins, par Cicéron, par Germanicus et par Rufus Aviénus. Chez les modernes, Grotius a rempli la lacune de la traduction de Cicéron. Enfin Aratus a été souvent imité par Ovide, Manilius, Stace, et surtout par Virgile, qui lui a emprunté des vers et des morceaux tout entiers.

7. Nicandre de Colophon, médecin, grammairien, poëte, chanta en deux livres les *Remèdes contre les morsures des bêtes venimeuses*, Θηριακά, et les remèdes contre les poisons qui se rencontrent dans les aliments et les boissons, Ἀλεξιφάρμακα, ouvrages élégamment versifiés, mais inutiles à la science. Nicandre avait aussi composé des *Géorgiques* qui ont quelquefois servi à Virgile, et des *Métamorphoses*, Ἑτεροιούμενα, qui ont donné à Ovide la première idée de son chef-d'œuvre.

§ 5. — *De la poésie bucolique.*

1. L'inventeur de la poésie bucolique.—2. Ce qui nous reste de Théocrite.—3. Idée du Thyrsis ou le Chant.—4. De la Magicienne.—5. Du Chevrier et des Pâtres.—6. Des Voyageurs et des Chanteurs bucoliques.—7. Des Thalysiennes.—8. Des Chanteurs bucoliques du Pâtre et des Moissonneurs.—9. Du Cyclope, du Bien-Aimé, d'Hylas et de l'Amour de Cynisca.—10. Des Syracusaines.—11. Des Grâces, de l'Éloge de Ptolémée et de l'Épithalame d'Hélène.—12. Les douze autres idylles dont l'authenticité est douteuse.—13. Bion

et Moschus placés parmi les poètes bucoliques. —14. Ce qui nous reste de Bion.—15. De Moschus.

1. Nous ne reviendrons pas ici sur la poésie pastorale, ni sur son origine, ni sur ses qualités[1]; nous ne parlerons que des poètes qui l'ont cultivée.

Disons, toutefois, un mot de celui qui passe pour l'inventeur de ce genre. Ce fut un certain *Daphnis*, berger sicilien, dont l'époque remonte à ces siècles où les dieux fréquentaient la société des mortels. Fils de Mercure et d'une nymphe, il possédait un grand troupeau qu'il faisait paitre au pied du mont Etna. Selon la tradition, c'est un demi-dieu; dans Théocrite et dans Virgile, c'est le plus beau, le plus aimable et le plus spirituel de tous les bergers; en un mot, c'est le type du genre.

2. Théocrite de Syracuse florissait vers l'an 270 av. J.-C., sous Hiéron et Ptolémée-Philadelphe. Ses œuvres sont presque toutes en dialecte dorien et en vers hexamètres. Elles se composent de trente *idylles*[2] et de vingt-une *épigrammes*. On croit que les trente idylles ne sont pas toutes de Théocrite. En voici les titres et les arguments.

3. *Thyrsis*, ou le *Chant*, Θύρσις ἢ ᾠδή. Le berger Thyrsis et un chevrier se rencontrent en conduisant leurs troupeaux. Celui-ci engage le premier à le régaler du poème qu'il a fait en l'honneur de Daphnis, lui promettant de récompenser sa complaisance par le don d'une chèvre, mère de deux petits, et d'un vase de bois artistement sculpté. Rien de plus gracieux que la description de ce vase, en trente vers (v. 27-56). Au soixante-quatrième, Thyrsis commence à chanter. Il décrit la consternation que répandit dans les campagnes de la Sicile la nouvelle de la maladie dont Daphnis était frappé : tous ses amis se rassemblent autour de son lit; Mercure et Priape accourent pour le consoler; Vénus même, venant jouir de son triomphe et de sa vengeance. Daphnis accable la déesse de reproches et déplore son sort dans des

[1] Traité de Littérature, *Genres en vers* ou *Poétique*, p. 166-178.
[2] Pour le sens de ce mot, voyez *ibid.*, p. 167.

expressions qui la touchent. Elle veut le sauver; mais le Destin s'y oppose : il ne reste plus de fil entre les mains des Parques pour prolonger sa vie. Le chevrier, satisfait, remet à Thyrsis la récompense promise.

Virgile a imité ce poème dans sa 5[e] églogue; mais il n'en a donné pour ainsi dire que le canevas. Le sujet est ennobli, toutefois aux dépens de la simplicité.

4. La *Magicienne*, ou l'*Enchanteresse*, Φαρμακεύτρια. Une jeune Syracusaine se voyant négligée par celui qui lui a promis sa foi, essaie de le ramener par des enchantements. Le charme est confectionné pendant la nuit, au clair de lune, et le lecteur assiste à la cérémonie : première partie de l'idylle imitée par Virgile dans sa 8[e] églogue. Le philtre achevé, Simèthe (c'est le nom de la Magicienne) renvoie son esclave et raconte à la Lune toute son histoire. Elle finit par jurer vengeance à celui qui l'a trahie, si le charme ne produit pas l'effet qu'elle s'en promet.

Racine dit quelque part de cette idylle qu'il n'avait jamais rien vu de plus vif ni de plus beau dans toute l'antiquité.

5. Le *Chevrier*, ou *Amaryllis*, Αἰπόλος ἢ Ἀμαρυλλίς. Après avoir confié son troupeau à un ami, le chevrier se rend à l'entrée de la grotte d'Amaryllis, et se plaint de ce qu'elle ne lui permet plus de venir la voir. Prières, menaces, présents, il emploie tout pour la fléchir; Amaryllis reste inexorable et ne paraît pas.

Les *Pâtres*, Νομεῖς. Le pâtre Battus, d'un esprit taquin, nargue Corydon, pâtre d'Égon, sans pouvoir le faire sortir de son sang-froid. Bientôt les deux pâtres se réunissent pour médire d'Égon, qui est allé aux jeux olympiques avec Milon de Crotone. Virgile en a pris quelques traits dans sa 3[e] et dans sa 5[e] églogue.

6. *Les Voyageurs*, ou les *Chanteurs bucoliques*, Ὁδοιπόροι ἢ Βουκολιασταί. Deux pâtres mercenaires, Comatas et Lacon, se rencontrent dans les champs fertiles situés entre Thurium et Sybaris. Après s'être attaqués par des injures, ils se provoquent l'un et l'autre au combat du chant. Un bûcheron du voisinage est appelé comme juge. Cette idylle est pleine d'intolérables grossièretés. Virgile en a imité la marche dans sa troisième églogue.

Les *Chanteurs bucoliques*, Βουκολιασταί. Théocrite raconte à Aratus que deux jeunes bergers, Damœtas et Daphnis, ayant pendant les chaleurs conduit leurs troupeaux près d'une fontaine, s'amusèrent à chanter. Ils supposent que Polyphème est assis sur un rocher d'où il voit la mer, dans laquelle Galatée se joue. Daphnis, comme spectateur, raconte au cyclope toutes les ruses qu'elle emploie pour attirer ses regards. Damœtas répond ensuite au nom de Polyphème : celui-ci fait semblant de ne pas voir la nymphe et d'en aimer une autre, afin de la rendre jalouse et d'humilier son orgueil. Après cela, les deux jeunes bergers s'embrassent et se font des cadeaux réciproques. Cette idylle est pleine d'ironie, de grace et de mouvement.

7. Les *Thalysiennes*, ou le *Voyage du printemps*, Θαλύσια ἢ ἐαρινὴ ὁδοιπορία. On appelait Thalysiennes les fêtes de la récolte : le second titre contredit donc le premier.

Théocrite, qui s'y désigne sous le nom de Simichide, raconte qu'il quitta la ville avec deux amis pour aller célébrer les Thalysiennes chez les fils de Lycopée. Chemin faisant, on rencontre le chevrier Lycidas. Simichide lui propose de chanter, offrant de le régaler à son tour. Le chevrier, après avoir fait un présent au poète, chante ses amours; Simichide y répond en chantant ceux d'Aratus. Lycidas quitte alors les voyageurs, qui se rendent chez leurs amis, et le reste de l'idylle renferme la description poétique du lieu où ils sont reçus [1].

Virgile a imité quelques passages de cette idylle dans sa 9e églogue.

8. Les *Chanteurs bucoliques*, Βουκολιασταί. Deux jeunes bergers, Daphnis et Ménalque, se rencontrent et se provoquent au combat poétique. Un chevrier est établi juge. Daphnis est proclamé vainqueur.

Le *Pâtre*, ou les *Bergers*, Νομεὺς ἢ Βούκολοι. Un pâtre raconte qu'il a fait chanter Daphnis et Ménalque; il rapporte le chant alternatif dans lequel chacun d'eux vante sa richesse; il dit ensuite quels prix il leur a donnés; enfin il répète le chant dont il les a régalés à son tour; c'est un éloge de la poésie bucolique. On doute que cette idylle soit de Théocrite. Le lieu de la scène n'y est pas décrit.

[1] Voyez cette description, Traité de Littérature, *Poétique*, p. 171.

Les *Ouvriers*, ou les *Moissonneurs*, Ἐργατῖναι ἢ Θερισταί. C'est un dialogue entre deux moissonneurs qui travaillent au même champ. Milon, ouvrier enjoué et laborieux, reproche à Battus, son camarade, de travailler avec nonchalance. Celui-ci avoue qu'il est épris d'une joueuse de flûte. Milon se moque de cette passion et lui conseille de se soulager par quelque chanson : Battus célèbre sa bergère ; pour le persifler ou pour l'encourager, Milon chante ensuite une chanson de moissonneurs.

Cette idylle, remplie de proverbes, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de simplicité.

9. Le *Cyclope*, Κύκλωψ. Cette idylle dont nous avons donné le texte et la traduction [1], a été imitée par Ovide, dans ses Métamorphoses (XIII, 789); mais à la place de la naïveté qui règne dans l'original, le poète latin a placé dans la bouche du cyclope de l'esprit et des antithèses; il en a même fait un esprit fort qui se moque de Jupiter.

Le *Bien-Aimé*, Ἀΐτης. Cette idylle est entièrement du genre lyrique. Elle est écrite en dialecte ionien.

Hylas, Ὕλας. C'est une idylle narrative où Théocrite raconte l'aventure d'Hylas et d'Hercule. — L'enlèvement d'Hylas a été traité par Apollonius de Rhodes, par Valerius Flaccus et Properce.

L'Amour de Cynisca, ou *Thyonichus*, Κυνίσκας Ἔρως ἢ Θυώνιχος. Ce poème n'a rien de pastoral. C'est un dialogue entre deux amis, qui paraît imité d'un mime de Sophron.

10. Les *Syracusaines*, ou la *Fête d'Adonis*. La reine Arsinoé ayant ordonné de célébrer avec une grande pompe l'anniversaire de la fête d'Adonis, ou sa résurrection (εὕρεσις), Théocrite en prend occasion pour faire l'éloge de cette princesse et de son époux; il a l'art de placer cet éloge dans la bouche des acteurs.

La scène est à Alexandrie. Gorgo et Praxinoé, deux *bourgeoises* de Syracuse, ont obtenu de leurs maris la permission de se rendre dans cette ville pour assister à la fête; les maris ont même eu la complaisance de les y accompagner. On est d'abord chez Praxinoé que Gorgo

[1] *Ibid.*, p. 292-296.

vient prendre. Leur parure est le premier objet de leur entretien; vient ensuite le tour des maris absents, dont elles disent beaucoup de mal; après quoi les deux amies, suivies chacune d'une esclave, se mettent en route. L'embarras des voitures et la foule des curieux qui se rendent au palais, étonnent les deux *provinciales*, et elles font leurs observations sur tous les objets qu'elles rencontrent. Il y a *queue* à la porte, du château; mais avec de la hardiesse et en pressant bien ceux qui sont placés devant elles, elles parviennent à pénétrer dans l'intérieur, et dans la salle où sont placés les lits d'Adonis et de Vénus. La magnificence des ornements leur fait pousser des cris d'admiration: cependant leur bavardage ennuie un des spectateurs qui se moque de leur *patois* ou dialecte dorique; elles lui répondent en style de *poissardes*. Une cantatrice d'Argos chante ensuite Adonis et Vénus. Passant de là à la fête célébrée en l'honneur de ce demi-dieu, elle trouve une occasion naturelle de louer Arsinoé et Bérénice. Tout-à-coup Gorgo se rappelle que son mari n'a pas déjeûné; craignant ses reproches, les deux femmes s'en retournent à la maison [1].

11. Les *Grâces*, ou *Hiéron*, Χάριτες ἢ Ἱέρων. Ce poème, dans le genre épique, est un éloge d'Hiéron II, roi de Syracuse, écrit à l'époque où ce prince avait fait alliance avec les Romains contre les Carthaginois. Théocrite le termine par prier les Grâces de faire écouter favorablement ses chants. De là le titre du morceau.

Éloge de Ptolémée, Ἐγκώμιον εἰς Πτολεμαῖον; morceau froid et plein d'érudition.

Épithalame d'Hélène, Ἑλένης ἐπιθαλάμιος, morceau lyrique, plein de grâce, dont nous avons donné une idée [2].

Telles sont les dix-huit idylles dont l'authenticité paraît certaine. Celle des douze autres est douteuse.

12. Le *Voleur de miel*, Κηριοκλέπτης, petit poème épigrammatique sur l'Amour, piqué par les abeilles auquel il voulait dérober leur miel: inférieur à la trentième ode d'Anacréon, d'où Théocrite a tiré ce sujet.

[1] Voyez p. 189-190, un extrait de ce poème.

[2] Voyez Traité de Littérature, *Poétique*, p. 309-310.

Le *Bouvier*, Βουκολίσκος. C'est la complainte d'un bouvier dont une jeune citadine a repoussé les vœux.

Les *Pêcheurs*, Ἁλιεῖς. Deux pauvres pêcheurs ont passé la nuit dans une misérable cabane qu'ils ont construite sur la côte; c'est leur seul abri, leur seule richesse. Eveillés avant l'aurore, l'un raconte à l'autre le songe qu'il a fait. Il a rêvé qu'ayant pris un poisson d'or, il a juré de ne plus faire le métier de pêcheur; maintenant il craint de devenir parjure s'il le continue. Son camarade lui fait voir que son serment n'a pas plus de réalité que son rêve, et il l'engage, en conséquence, à jeter l'hameçon pour ne pas mourir de faim.

Les *Dioscures*, Διόσκουροι. C'est un hymne en l'honneur des deux jumeaux, Castor et Pollux. Dans la première partie, le poète décrit le combat de Pollux et d'Amycus [1]; dans la deuxième, celui de Castor et de Lyncée. Cet hymne est écrit en dialecte ionien.

L'*Amant*, ou l'*Amant malheureux*, Ἐραστὴς ἢ Δυσέρως. Ce morceau finit par un suicide. Virgile a imité cette idylle dans sa deuxième églogue.

Le *Jeune Hercule*, Ἡρακλίσκος, et *Hercule terrassant le lion*, Ἡρακλῆς λεοντοφόνος; deux fragments du genre épique. Dans le premier, le poète raconte comment le le jeune Hercule étouffa les serpents que Junon avait envoyés pour le faire périr; Alcmène, effrayée de ce prodige, appelle Tirésias qui prophétise les exploits et la gloire future de l'enfant divin. Dans le deuxième, Hercule, allant nettoyer l'étable d'Augias, raconte son combat avec le lion de Némée. Tous deux sont écrits en dialecte ionien. On y trouve des tableaux charmants, pleins de mouvement et d'action.

Les *Bacchantes*, Λῆναι ἢ Βάκχαι. Ce petit poëme est moins une idylle qu'une espèce d'hymne dans le genre des hymnes homériques. La première partie est en récit (Penthée mis en pièces par les femmes); la deuxième, en réflexions.

[1] *Ibid.*, p. 248.

Conversation entre Daphnis et une jeune fille, Ὀαριστὺς Δάφνιδος καὶ κόρης, pièce licencieuse.

La *Quenouille*, Ἠλακάτα; charmant poème lyrique dans lequel Théocrite décrit la quenouille d'ivoire qu'il doit porter à Milet, pour l'offrir à Théognis, épouse de son ami Nicias.

Les *Amours*, Παιδικά, poème lyrique dans le dialecte éolien.

Sur la mort d'Adonis, Εἰς νεκρὸν Ἄδωνιν. Irritée de la mort d'Adonis, Vénus se fait amener le sanglier coupable : celui-ci obtient sa grâce en flattant la passion de la déesse. C'est un poème dans le genre anacréontique.

13. BION de Smyrne et MOSCHUS de Syracuse, son élève, sont placés parmi les poètes bucoliques, moins pour les sujets de leurs compositions qui sont lyriques ou mythologiques, que pour la manière dont ils les ont traités. Tous deux sont inférieurs à Théocrite, dont ils n'ont ni la simplicité ni le naturel; ils ont plus d'images, mais moins de mouvement. Leur diction a de la mollesse et de l'élégance.

14. Nous avons de Bion quelques petites idylles, le commencement de l'*Epithalame d'Achille et de Déidamie*, et une grande idylle entière, le *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος; c'est le pendant de celui que Théocrite, dans ses Syracusaines, met dans la bouche de la chanteuse argienne. Théocrite a célébré le retour d'Adonis; Bion déplore sa perte : les deux poèmes réunis donnent tout le mythe d'Adonis, sa mort, ἀφανισμός, et sa résurrection, εὕρεσις. Le morceau de Bion est brillant de style et de versification, mais il y règne plus d'art que de sentiment.

15. Nous avons quatre idylles de Moschus et quelques autres petits poèmes.

1° L'*Amour fugitif*, Ἔρως δραπέτης. L'Amour s'étant échappé, Vénus promet une récompense à ceux qui le lui ramèneront, et fait le portrait du malicieux enfant, afin que ceux qui le rencontreront ne puissent le méconnaître.

2° *Chant funèbre en l'honneur de Bion*, Ἐπιτάφιος Βίωνος, poème de la plus grande élégance, mais surchargé d'images [1].

3° *Mégare, épouse d'Hercule*, Μεγάρα, γυνὴ Ἡρακλέους, fragment de cent vingt-cinq vers; c'est un dialogue entre Alcmène et Mégare; la scène est à Tyrinthe, et l'époque en tombe dans une de ces absences forcées que faisait Hercule pour exécuter les ordres d'Eurysthée. Les deux femmes plaignent leur propre sort et celui d'Hercule.

4° Les *Plaisirs du rivage*. Cette idylle n'a point de titre. En voici un passage :

Quand le Zéphyr agite mollement la surface des mers, mes désirs s'enflamment, la terre m'est odieuse, et le calme séducteur m'invite à me confier aux flots. Mais quand j'entends retentir les profonds abîmes de l'Océan et que je vois la mer bouleversée soulever des montagnes humides, alors mes yeux, loin du séjour des tempêtes, se portent vers la terre et les arbres; alors je chéris la terre et les forêts touffues, où les pins rendent un doux murmure, balancés par l'haleine impétueuse des vents. Alors je préfère le sommeil sous l'ombre d'un vaste platane; j'aime alors le bruit de la fontaine voisine qui charme le laboureur sans l'effrayer.

Léonard en a donné une gracieuse imitation.

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphyre
Agiter doucement les airs,
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots;
J'entends retentir dans mon ame
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante.

[1] Voyez Traité de Littérature, *Poétique*, p. 183 et 305.

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante :

Alors je reporte mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons délicieux
Qui sont à l'abri de l'orage;

Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux!

5° L'*Enlèvement d'Europe*, Εὐρώπη, morceau plein de grâce et de tableaux charmants, auquel on ne peut reprocher que la longueur de l'introduction.

Ovide a traité le même sujet au IIe livre des Métamorphoses, et Horace dans son ode à Galatée (l. III, od. 27).

DEUXIÈME SECTION. — GENRES EN PROSE.

§ 1. *De la grammaire et de la critique.*

1. Époque à laquelle commença l'art de la critique; ce qu'il comprend. — 2. Manière dont les canons d'Alexandrie partagent les divers genres de la littérature grecque. — 3. Avantages et inconvénients des canons. — 4. Zenodote et Aristophane. — 5. Aristarque et Cratès. — 6. Zoïle, Artémidore, Sosibius et Paléphate.

1. Dans les époques précédentes, l'art de la critique et l'interprétation des auteurs anciens n'étaient pas encore regardés comme une science particulière; cette science (γραμματικὴ τέχνη) ne commença proprement qu'au IIIe siècle avant J.-C. C'est alors qu'on rédigea ces catalogues, ou *canons*, d'auteurs regardés comme classiques, et qu'on s'occupa de la révision, correction et explication de leurs textes (Διόρθωσις, Σημείωσις). On écrivit des commentaires sur des ouvrages entiers (Ὑπομνήματα, Ἐξηγήσεις); on éclaira les difficultés que présentait le sens de quelques passages obscurs (Ζητήματα, Προβλήματα, Λύσεις); on expliqua des mots ou des phrases tombés en désuétude (Γλῶσσαι, Λέξεις); on réunit des passages analogues de divers écrivains (Σύμμικτα,

Mélanges; Παντοδαπὰ ἀναγνώσματα, Lectures variées); enfin on composa des grammaires ou des traités sur quelques parties de la langue.

2. Les *canons* d'Alexandrie partagent ainsi les divers genres de la littérature grecque :

POËTES *épiques*.

Homère.
Hésiode.
Pisandre.
Panyasis.
Antimaque.

Iambiques.

Archiloque.
Simonide.
Hipponax.

Lyriques.

Alcman.
Alcée.
Sappho.
Stésichore.
Pindare.
Bacchylide.
Ibycus.
Anacréon.
Simonide.

Élégiaques.

Callinus.
Mimnerme.
Philétas.
Callimaque.

Tragiques.

1re CLASSE.

Eschyle.
Sophocle.
Euripide.
Ion.
Achæus.
Agathon.

2e CLASSE ou *Pléiade tragique*.

Alexandre l'Étolien.
Philiscus de Corcyre.
Sosithée.
Homère le Jeune.
Æantide.
Sosiphane ou Sosiclès
Lycophron.

Comiques.
Comédie ancienne.

Epicharme.
Cratinus.
Eupolis.
Aristophane.
Phérécrate.
Platon.

Comédie moyenne.

Antiphane.
Alexis.

Comédie nouvelle.

Ménandre.
Philippide.
Diphile.
Philémon.
Pollodore.

HISTORIENS.

Hérodote.
Thucydide.
Xénophon.
Théopompe.
Ephore.
Philiste.
Anaximène.
Callisthène.

ORATEURS.

Les 10 Attiques.

Antiphon.
Andocide.
Lysias.
Isocrate.
Isée.
Eschine.
Lycurgue.
Démosthènes.
Hypéride.
Dinarque.

PHILOSOPHES.

Platon.
Xénophon.
Eschine.
Aristote.
Théophraste.

Pléiade poétique.

Apollonius de Rhodes.
Aratus.
Philiscus.
Homère le Jeune.
Lycophron.
Nicandre.
Théocrite.

3. Si l'établissement des canons maintint un peu plus long-temps la pureté du langage, il en résulta de graves inconvénients dont leurs rédacteurs ne se doutaient certainement pas. La considération attachée aux ouvrages déclarés *classiques* nuisit à ceux qui n'avaient pas été jugés dignes du premier rang. Ils furent moins recherchés, les copies en devinrent plus rares, et par suite, ils se perdirent plus facilement. Ainsi périrent une foule d'écrits d'imagination ou de science, qui nous auraient fourni des documents précieux sur l'état de la Grèce et de sa littérature.

4. ZÉNODOTE d'Éphèse (280 av. J.-C.) fut le fondateur de la première école de grammaire qui ait existé à Alexandrie.

ARISTOPHANE de Byzance, son disciple, inventa les *accents* et la *ponctuation*, autant pour l'harmonie des

phrases que pour la distinction des homonymes. Ce fut lui qui rédigea le canon des auteurs classiques.

5. ARISTARQUE de Samothrace (170 av. J.-C.), disciple d'Aristophane, surpassa son maître. Précepteur des enfants de Ptolémée VI Philométor, il forma tant d'élèves, que Rome et Alexandrie comptaient quarante professeurs ou grammairiens renommés sortis de son école. Tous vantaient la délicatesse de son goût, la sûreté de son tact, la supériorité de son esprit. Aussi son nom est-il devenu celui de la critique elle-même.

On attribue à Aristarque la division de l'Iliade et de l'Odyssée en vingt-quatre chants. Il fit des commentaires sur Archiloque, Alcée, Anacréon, Eschyle, Sophocle, Ion, Pindare, Aristophane, Aratus et d'autres poètes, et composa en tout, dit-on, huit cents ouvrages, dont il ne reste que quelques observations grammaticales.

Les disciples d'Aristarque formèrent, sous le nom d'*Aristarchiens*, une école célèbre qui dura deux siècles.

Aristarque eut un antagoniste qui, bien qu'inférieur à ce critique en talent et en goût, éleva cependant à Pergame une école rivale de l'école alexandrine : ce fut CRATÈS de Malles, surnommé l'*Homérique*, à cause de ses travaux sur Homère, dont il divisa l'Iliade en neuf livres. Il eut une gloire plus grande, ce fut de faire connaître la littérature grecque à Rome, où l'avait envoyé le roi Attale (167 av. J.-C.). Ses disciples formèrent la secte des *Cratétiens*.

6. A côté de ces admirateurs d'Homère, il faut placer le plus illustre de ses détracteurs, ZOÏLE le Macédonien, surnommé l'*Homéromastix*. Peu goûté des Alexandrins dans ses invectives contre le prince des poètes, il n'eut pas plus de succès en Grèce, et son nom est resté celui de la critique malveillante.

Citons encore ARTÉMIDORE, qui rassembla les bucoliques anciens; SOSIBIUS de Sparte, auteur d'un Traité *sur la comédie*, et PALÉPHATE d'Alexandrie, qui, dans un ouvrage en 5 livres, avait tâché de ramener toutes les fables à l'histoire.

§ 2. — *De l'histoire.*

1. Caractère de l'histoire à cette époque. — 2. Historiens primitifs d'Alexandre ; Anaximène, Callisthène, Onésicrite, Charès, Hiéronyme, Clitarque, Aristobule, Ptolémée, Marsyas, Philippe, Diodore, Eumène, Strattis, Néarque, Bæton et Diognète. — 3. Hégésias, Eratosthène, Duris, Lyncée et Nymphis. — 4. Hécatée, Timée, Aratus, Phylarque, Polémon, Philénus, Baton, Démon, Androtion, Philochore et Ister. — 5. Polybe ; idée première de son histoire. — 6. Ce qui nous en reste. — 7. Caractère de cette histoire. — 8. Défauts du style de Polybe. — 9. École d'Alexandrie ; Bérose, Abydénus et Manéthon.

1. A cette époque, l'histoire offre un caractère particulier. Agrandie par les conquêtes d'Alexandre et les guerres de ses successeurs, elle les prit d'abord pour texte unique, et comme si les exploits de ces guerriers ne brillaient pas assez par eux-mêmes, elle les entoura de merveilleux et se dégrada jusqu'au roman. Cette branche de la littérature fleurit à cette époque plus en Grèce qu'en Égypte.

2. Anaximène de Lampsaque écrivit en 12 livres une *Histoire de la Grèce* ou des *Helléniques* allant jusqu'à la bataille de Mantinée ; puis l'histoire de Philippe et celle d'Alexandre; la première sous le titre de *Philippiques*. Stobée nous en a conservé des fragments pleins d'intérêt.

Callisthène d'Olynthe, neveu d'Aristote, composa des *Helléniques* en dix livres, des *Persiques* et une *Histoire d'Alexandre*. A ces ouvrages il faut joindre un *Périple* et une *Histoire de Troie*, citée par Cicéron (*Ep. ad Fam.*, v. 12).

Onésicrite d'Égine, disciple de Diogène de Sinope, écrivit l'*Histoire de l'expédition d'Alexandre*. Onésicrite avait accompagné ce prince, et il fut le pilote du principal vaisseau de la flotte commandée par Néarque. L'ouvrage de cet historien est décrié par les mensonges et les absurdités qu'il renfermait.

Charès de Mitylène, introducteur à la cour d'Alexandre, fit un recueil de particularités ou anecdotes relatives à la vie privée de ce prince.

Hiéronyme de Cardie, l'un des compagnons d'Alexandre, écrivit sous le titre de *Mémoires historiques*, Ἱστορικὰ ὑπομνήματα, un ouvrage fort important, où il développa les mouvements qui suivirent la mort d'Alexandre, les cabales et les jalousies de ses principaux lieutenants, les guerres sanglantes que leur ambition alluma tant en Asie qu'en Europe, l'entière destruction de la maison royale de Macédoine, et la naissance des nouvelles monarchies fondées sur les débris de l'empire du héros. Vaste tableau, dont l'intérêt serait d'autant plus vif pour nous, que le premier de tous les historiens grecs, Hiéronyme avait entrevu Rome, encore entièrement cachée à la Grèce, et qu'il

était entré dans quelques détails sur l'origine et les antiquités de la ville éternelle.

CLITARQUE d'Éolie, autre compagnon d'Alexandre, écrivit une *Histoire* dont il ne reste que de très légers fragments.

ARISTOBULE de Cassandrie, l'un des généraux d'Alexandre, écrivit à 84 ans, l'histoire de ce prince.

PTOLÉMÉE, fils de Lagus, l'ami et le confident d'Alexandre, le fondateur de la monarchie d'Égypte, composa sur la vie de ce prince, des *Mémoires* perdus, mais dont Arrien a tiré grand parti.

MARSYAS de Pella, frère d'Antigone, qui fut depuis roi, composa en dix livres, l'*Histoire des rois de Macédoine*, depuis leur origine jusqu'à la fondation d'Alexandrie, et un autre écrit sur l'*Éducation d'Alexandre*, avec lequel il avait été lui-même élevé.

PHILIPPE d'Olynthe fit, sur les *funérailles d'Héphestion et d'Alexandre*, un ouvrage renfermant des choses très curieuses sur les mœurs de ce prince.

DIODORE d'Erythrée et EUMÈNE de Cardie rédigèrent les *Éphémérides* d'Alexandre, qui furent abrégées en 5 livres par STRATTIS d'Olynthe.

NÉARQUE, amiral de la flotte d'Alexandre, a laissé le *Journal de sa route*, qu'Arrien nous a conservé.

Enfin BOETON et DIOGNÈTE, arpenteurs employés à mesurer la marche des troupes, avaient laissé l'*Itinéraire de l'armée d'Alexandre*, Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας.

Tels sont les historiens primitifs d'Alexandre. Déjà féconds en mensonges [1], les ouvrages historiques furent encore altérés par les écrivains qui suivirent.

3. HÉGÉSIAS de Magnésie, historien-orateur à la manière de Quinte-Curce, surchargea sa narration de détails singuliers, et son style d'ornements ridicules. C'est de lui qu'est cette réflexion de mauvais goût : *Il n'est pas étonnant que le temple d'Éphèse ait brûlé, parce que Diane assistait aux couches d'Olympias.*

ERATOSTHÈNE fit également une histoire d'Alexandre; mais il s'attacha surtout à corriger les erreurs géographiques de ses devanciers. On cite de lui ses *Galatiques*,

[1] Le fait suivant peut en donner une idée :

Lucien rapporte qu'un historien, Aristobule, ou mieux Onésicrite, ayant lu à ce prince, pendant une navigation sur l'Hydaspe, le récit qu'il avait composé de la bataille de Porus, Alexandre, indigné des mensonges et des flatteries qu'il renfermait, lui arracha le livre des mains et le jeta dans le fleuve.

Γαλατικά (histoire des Gaulois d'Asie), en plus de trente livres, et une *Chronologie* dont Eusèbe s'est servi.

Duris de Samos, contemporain de Philadelphe, composa des *Ethniques* et des *Macédoniques*. De ces deux ouvrages, le premier offrait des détails historiques et géographiques sur les différents peuples de la Grèce; le deuxième des renseignements complets sur Alexandre, sa famille et ses successeurs.

Lyncée, son frère, tyran de Samos, écrivit des *Mémoires historiques*, où il était question d'Alexandre.

Nymphis d'Héraclée composa, en 24 livres, une *Histoire d'Alexandre et de ses successeurs* ou des *Épigones* jusqu'à Ptolémée III Evergète Ier, époque où vivait l'auteur.

4. A cette époque se rattachent une douzaine d'historiens, dont le plus célèbre est Polybe.

Hécatée d'Abdère, qui, élevé avec Alexandre, l'avait accompagné en Asie, écrivit un ouvrage sur les *Antiquités du peuple Juif.*

Timée de Tauromenium, qui florissait 260 ans av. J.-C., publia, sous le titre d'*Helléniques et Siciliques* ou d'*Italiques et Siciliques*, une grande composition en plus de 40 livres, qui traitaient de l'histoire grecque et sicilienne, des guerres de Pyrrhus, d'Agathocle, etc. Cicéron cite Timée comme un modèle de style *asiatique* [1]. On appelait ainsi le genre d'éloquence qui sortit de l'école de Rhodes, et qui se distinguait par l'agrément des sentences et le luxe des ornements (p. 289).

Aratus de Sicyone composa des *Mémoires de son temps* dont Polybe vante l'exactitude et la clarté.

Phylarque, contemporain d'Aratus, écrivit sous le titre d'*Histoire* un grand ouvrage sur les événements qui se sont passés depuis la mort d'Alexandre-le-Grand jusqu'à celle de Cléomène III, roi de Sparte (323-222). On cite encore de Phylarque : l'*Histoire des démêlés d'Antiochus-le-Grand et d'Eumène*, Τὰ κατὰ τὸν Ἀντίοχον καὶ τὸν Περγαμηνὸν Εὐμένη; un *Abrégé de Mythologie*, Ἐπιτομὴ μυθικὴ; *De l'apparition de Jupiter*, περὶ τῆς τοῦ Διὸς ἐπιφανείας; *des Découvertes*, περὶ Εὑρημάτων.

Polémon, surnommé *Périégète*, qui vivait sous Ptolémée V Epiphane (200 av. J.-C.), fit en 11 livres une *Histoire de la Grèce*, Λόγος Ἑλληνικός. On cite encore de lui deux ouvrages, l'un *sur l'Acropolis d'Athènes*, l'autre *sur les tableaux de Sicyone*. On voit que Polémon s'attachait surtout à décrire les monuments des arts.

Philénus d'Agrigente écrivit l'*Histoire de la première guerre punique*.

[1] *Brut.*, c. 95; *de Orat.*, II, 13.

Baton de Syracuse fit une *Histoire de la Perse*, un *Mémoire sur les tyrans d'Éphèse*, une *Description de la Thessalie*, etc.

Enfin, quatre auteurs, **Démon**, **Androtion**, **Philochore** et **Ister** laissèrent des *Atthides*.

5. **Polybe** de Mégalopolis naquit à l'époque où la puissance romaine commençait à déborder sur la Grèce. Formé par Lycortas, son père, l'un des chefs de la ligue achéenne, élevé sous la tente de Philopœmen, le *Dernier des Grecs*, il joua dès sa jeunesse un rôle illustre dans sa patrie, ici comme ambassadeur auprès des généraux romains, là comme commandant de la cavalerie des Achéens. A l'âge de quarante ans, conduit en qualité d'otage à Rome, où il resta dix-sept ans, il devint l'ami, le conseiller et le compagnon d'armes du jeune Scipion Emilien. A la faveur de cette illustre amitié, il obtint pour l'exécution du grand ouvrage historique qu'il avait conçu la communication de ces *libri censuales*, registres précieux qui se conservaient au Capitole, dans le temple de Jupiter, et de quelques autres monuments historiques; puis dans son ardeur de savoir, d'étudier l'histoire sur le théâtre même des événements, il s'élança au delà des Alpes, dans les Gaules, en Ibérie, et même dans la mer Atlantique. Riche de matériaux, de souvenirs, d'expérience des hommes et des affaires, il publia en quarante livres une *Histoire générale*, ἱστορία καθολική. Dans ce grand ouvrage, Polybe avait renfermé la période de cinquante-trois ans, qui s'étend depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la conquête de la Macédoine par les Romains (220-168 av. J.-C.). Les deux premiers livres sont une introduction dans laquelle Polybe conte rapidement ce qui s'est passé depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'à la première expédition des Romains dans la Sicile, et les événements qui eurent lieu depuis ce temps jusqu'à la seconde guerre punique. Une grande idée guidait sa plume. L'univers retentissait alors de la grandeur des Romains; il n'était question que de la fortune de Rome, que du destin qui protégeait ses aigles; Polybe voulut montrer que Rome ne devait pas

sa grandeur à une fatalité aveugle ; il voulut démontrer, selon la belle expression de Montesquieu, la réalité de ce *projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini ;* il montra le but de tant de guerres entreprises, de tant de sang répandu, de tant de peuples détruits, de tant de politique, de sagesse, de prudence, de courage : et quel homme pouvait le faire mieux que lui? Ecoutons-le parler lui-même de cette unité :

Au commencement du troisième livre, il fait remarquer que le sujet de son histoire est, dans son entier, une seule action, un seul et grand spectacle, et qu'il s'agit d'indiquer les causes qui successivement ont fait tomber toutes les parties du monde habitable sous la domination romaine. « Cette action, dit-il, est distincte dans son commencement, déterminée dans sa durée, claire dans son accomplissement final. Il sera donc utile de donner un tableau général des différentes parties dont ce grand tout est composé. »

Par là, toutes les nations connues passent nécessairement sous les yeux de Polybe; mais ces nations, il les ramène toutes vers un centre commun, la grandeur romaine, et c'est là l'unité de son ouvrage; cette unité inconnue à ses devanciers, et qui s'est encore accrue sous la plume de Bossuet, dans le cadre bien plus vaste de l'histoire universelle.

6. Nous n'avons que les cinq premiers livres de Polybe et des fragments assez considérables des suivants jusqu'au dix-septième. Deux chapitres du sixième livre, intitulé : *De la Milice romaine*, ont été souvent publiés à part, comme un ouvrage de stratégie; d'autres chapitres ont été rassemblés par ordre de Constantin Porphyrogénète, sous le titre d'*Ambassades*, en forme de traité, et intitulés : *Les Vertus et les Vices*. Ces titres seuls indiquent l'immensité du plan que parcourut Polybe ; la perte d'une partie de cet ouvrage est d'autant plus irréparable, qu'elle embrasse la partie qui contenait tous les événements dont Polybe fut témoin oculaire, et auxquels il prit souvent une part active.

7. L'ouvrage de Polybe, outre l'ensemble et la variété, présente encore un caractère tout nouveau, celui

d'une histoire *pragmatique* ou raisonnée. Il remonte aux causes des événements, il développe les circonstances qui les ont accompagnés, et les résultats qu'ils ont produits ; il fait moins les réflexions qu'il ne les suggère au lecteur, laissant aux actions et aux caractères des personnages à s'expliquer ou à se faire connaître d'eux-mêmes. Jamais l'histoire ne fut écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugés. En voici un exemple :

Polybe remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus, était une suite de celle qu'ils avaient faite auparavant contre Philippe, roi de Macédoine ; que ce qui avait donné occasion à celle-ci, c'était l'heureux succès de la seconde guerre punique, dont la principale cause, du côté des Carthaginois, avait été la perte de la Sicile et de la Sardaigne ; qu'ainsi, pour se former une juste idée des divers événements de ces guerres, il ne faut pas les considérer séparément, ni par parties, mais embrasser le tout ensemble et en bien étudier les liaisons, les suites et les dépendances.

Il fait observer au même endroit, que ce serait se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Hannibal, comme la véritable cause de la deuxième guerre punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première ; l'injustice et la violence des Romains qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne à Carthage, et pour lui imposer un nouveau tribut ; les heureux succès et les conquêtes des Carthaginois en Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du traité, comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la deuxième guerre punique (L. XXI, 1).

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'histoire, c'est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencements, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencements sont les premières entreprises qui éclatent au dehors et qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel était le siége de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentements particuliers, les injures qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étaient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile et de la Sardaigne, jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, et l'occasion favorable d'un chef aussi habile et aussi aguerri que l'était Hannibal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à cacher les véritables causes.

8. Le style seul de Polybe n'est pas exempt de re-

proches. Les savants l'accusent d'avoir altéré la pureté de sa langue maternelle par un mélange de mots particuliers aux Barbares, parmi lesquels il séjourna si longtemps, par un abus fréquent des termes techniques de l'école philosophique d'Aristote, et par un penchant irrésistible pour les digressions, empruntant souvent aux poëtes des passages et des phrases maniérées. Denys d'Halicarnasse, qui ne l'envisage que sous ce rapport, en a fait une critique partiale, prétendant qu'il n'y avait point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe. Sans Polybe, nous n'aurions que peu de lumières sur la tactique des anciens; et le chevalier Folard en a fait un commentaire qui doit être dans les mains de tous les gens de guerre instruits. « Il devrait, dit le prince de Ligne, être défendu aux *auteurs* d'écrire la vie des hommes de guerre et les opérations militaires. C'est ce qui fait que Polybe, la Retraite des Dix-Mille et César sont les seuls ouvrages dont on peut tirer parti. Qui se reconnaîtrait aux ordres de bataille de M. Rollin? »

Outre son histoire générale, Polybe avait écrit des *Mémoires sur la vie de Philopœmen*, un ouvrage sur *la Tactique*, une *Lettre sur la situation de la Laconie*, une *Histoire de la guerre de Numance*.

9. Avec Polybe finit l'école grecque historique, à laquelle succède l'école alexandrine.

Bérose, Chaldéen, né sous Alexandre-le-Grand et devenu grand-prêtre de Bélus, à Babylone, sous le règne de Philadelphe (270 av. J.-C.), publia une *Histoire de la Babylonie* ou *de la Chaldée*, Βαβυλωνικὰ ἢ Χαλδαϊκά, tirée des archives du temple dont la garde lui était confiée. Josèphe et Eusèbe nous en ont conservé des fragments.

Abydénus, élève de Bérose, écrivit une *Histoire des Assyriens*, dont Eusèbe, S. Cyrille et le Syncelle nous ont conservé quelques restes.

Manéthon de Diospolis, en Égypte, issu d'une famille sacerdotale et contemporain de Bérose, était prêtre et ἱερογραμματεύς, c'est-à-dire interprète des cérémonies religieuses et de la langue sacrée. Il écrivit une *Histoire*

d'Egypte, Αἰγυπτιακά, en trois livres, qui s'étendent depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Darius Codoman, dernier roi de Perse. On cite encore de lui un *Livre sacré*, ἱερὰ βίβλος, où il traitait de la théologie égyptienne; un *Sothis*, Βίβλος τῆς Σώθεως, adressé à Philadelphe, ouvrage astronomique et astrologique; une *Physique*, Φυσικῶν ἐπιτομή.

Cette école historique, dit M. Charpentier, est la source des systèmes néo-platoniciens qui ont prétendu refaire, d'une manière catégorique et certaine, l'histoire impénétrable des dynasties égyptiennes.

§ 3. *De l'éloquence asiatique.*

1. L'éloquence asiatique.—2. Origine et caractère de cette éloquence. — 3. Hégésias et Démétrius de Phalère.

1. Sous les successeurs d'Alexandre, l'éloquence grecque, bannie de la place publique, où du reste elle n'avait plus rien à faire, fut obligée de se réfugier dans les écoles, son berceau primitif; elle y redevint ce qu'elle avait été d'abord avec Gorgias et ses disciples, un art frivole, un jeu de l'esprit. Athènes n'en fut plus même le théâtre, ce fut l'Asie-Mineure et les îles de la mer Egée. Dès lors plus d'*orateurs attiques*, mais des orateurs ou plutôt des *rhéteurs asiatiques*.

2. Ce fut le plus beau triomphe de l'éloquence grecque qui donna naissance à ces écoles de pure rhétorique. On sait, en effet, qu'Eschine, vaincu par Démosthènes dans le fameux procès de la couronne [1], ouvrit à Rhodes une école qui servit de modèle à toutes les autres. Dans ces institutions, les maîtres donnaient des thêmes sur lesquels s'exerçait la jeunesse : c'étaient des sujets historiques, et souvent les fameux procès immortalisés par l'éloquence des grands maîtres, étaient plaidés de nouveau par des bouches novices et devant des aréopages imberbes. Aussi, comme il n'était point là question d'é-

[1] Voyez Traité de Littérature, *Rhétorique et Eloquence*, pages 99 et 280.

mouvoir la multitude ou d'entraîner des juges, mais de briller parmi des condisciples ou de captiver des auditeurs bénévoles; la noble simplicité de l'éloquence attique fut remplacée, tantôt par un luxe ambitieux d'ornements, qui cachait, sous la pompe des paroles, la stérilité des idées; tantôt par une profusion ridicule de sentences qui couvrait, sous la gravité déclamatoire, le vide des conceptions. Telle fut l'éloquence asiatique, que Quintilien stigmatise ainsi :

Et antiqua quidem divisio inter Asianos et Atticos fuit, cùm hi pressi et integri, contrà inflati illi et inanes haberentur, et si his nihil superflueret, illis judicium maximè ac modus deesset. Transitus verò fuit ab Atticâ ad Asiaticam eloquentiam per Rhodios oratores.
(*Inst. or.*, XII, 10.)

3. HÉGÉSIAS de Magnésie, que nous avons déjà rencontré comme historien d'Alexandre (p. 283), est regardé comme le père de l'éloquence asiatique et par conséquent du faux goût.

Après lui, mais bien au dessus, se place DÉMÉTRIUS de Phalère, qui, banni d'Athènes, alla chercher un asile auprès de Ptolémée [1], auquel il conseilla de fonder le Musée et la fameuse Bibliothèque. Cicéron l'appelle l'orateur le plus soigné de cette époque, séduisant les esprits plus qu'il ne les émouvait, et ne laissant dans l'ame, au lieu d'émotion, que le souvenir de son élégance (*de Orat.*, II, 23; *Brut.*, 9). Quintilien confirme ce jugement (*Inst. or.*, X, I, 80). Du reste, nous ne pouvons que nous en référer à la critique ancienne, puisque tous les ouvrages de Démétrius sont perdus.

Parmi ces ouvrages, on comptait un traité *sur les Ioniens*, un autre *sur les lois d'Athènes*, un autre *sur Socrate*, qui renfermait la vie d'Aristide. Il existe, il est vrai, sous son nom, un *Traité de l'Elocution* ou plutôt *de l'Interprétation*, περὶ Ἑρμηνείας; mais les meilleurs critiques s'accordent à le regarder comme une production plus moderne.

[1] V. mon Hist. Anc., 3e édit., p. 334.

§ 4. *De la philosophie.*

1. Écoles que la philosophie compte à cette époque.—2. Division de l'école de Cyrène.—3. Évhémère.—4. Représentants de l'école de Mégare.—5. Aristote; école qu'il fonda.—6. Doctrine d'Aristote.—7. Écrits d'Aristote. — 8. Théophraste et ce qui nous en reste.—9. Aristobule. —10. Épicure et les effets de sa doctrine.— 11. Ses principaux disciples —12. École Stoïcienne et doctrine de Zénon.—13. Cléanthe et ce qui nous en reste. —14. Chrysippe, Zénon de Tarse et Diogène le Babylonien. —15. Le Scepticisme et doctrine de Pyrrhon.—16. Sort du Scepticisme.— 17. La moyenne Académie. — 18. La nouvelle Académie.—19. Ce que firent Sotion et Satyrus pour l'histoire de la philosophie.

1. Après Socrate, la philosophie, sans compter les écoles de Cyrène et de Mégare, déjà fondées, en vit former dans cette période quatre autres : le Péripatétisme, l'Épicurisme, le Stoïcisme et le Scepticisme.

2. L'école de Cyrène, fondée par Aristippe, se divisa en trois sectes, qui avaient pour chefs ANNICERIS, THÉODORE et HÉGÉSIAS. Tous trois, partant du principe que le souverain bien résidait dans la volupté, en tirèrent des conséquences différentes. Anniceris plaçait le bonheur dans la pratique des devoirs sociaux et dans l'usage des affections légitimes, l'amour des parents et de la patrie, l'amitié, la reconnaissance, etc. Théodore admit la prudence et la justice, comme conduisant à la volupté; mais il rejeta le patriotisme et l'amitié; doctrine anti-sociale et funeste qui le fit surnommer l'*Athée*. Hégésias, trouvant que l'homme ne saurait être vraiment heureux au milieu des maux auxquels le corps est exposé, en conclut que la mort est préférable à la vie; d'où vient son surnom de *Pisithanate* ou l'*Avocat de la mort*.

3. EVHÉMÈRE le Messénien se rattache à l'école de Cyrène. Dans un ouvrage célèbre, intitulé *Histoire sacrée*, ἱερὰ ἀναγραφή, il attaquait, dans sa base, l'édifice du paganisme, en montrant que l'Olympe n'était peuplé que d'hommes déifiés : ce qui le fit surnommer aussi l'*Athée*. Ennius en avait donné une traduction qui a péri comme l'original.

4. L'école de Mégare fut représentée, dans cette période, par Eubulide, Stilpon et leurs disciples.

EUBULIDE de Milet, contemporain d'Aristote et son adversaire, inventa la plupart des sept syllogismes fameux,

terreur des écoles. On les appelait : le *Couvert*, le *Chœur*, le *Menteur*, l'*Electre*, le *Caché*, le *Sorite* et le *Cornu ;* ce dernier est dû à Diodore d'Iasus son disciple. En voici quelques exemples :

Le Couvert. — Eubulide faisait couvrir de la tête aux pieds un homme connu; puis, il demandait à l'un de ses auditeurs: Connais-tu cet homme? Sur la réponse négative, il argumentait ainsi : Tu ne connais pas cet homme; or, cet homme est ton ami; donc tu ne connais pas ton ami.

Le Menteur. — Epiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs; or, Epiménide était Crétois; donc il a menti; donc tous les Crétois ne sont pas menteurs; donc Epiménide n'a pas menti; donc les Crétois sont menteurs.

Stilpon de Mégare niait la réalité des idées de genre et d'espèce; prélude de cette vive dispute qui, dans le moyen âge, divisa les *Réalistes* et les *Nominaux*, et qui dura jusqu'au xviiie siècle.

Un disciple de Stilpon, Ménédème, fonda l'école d'Erétrie, dans laquelle il ramena la doctrine mégarique à sa teneur primitive.

5. Ces écoles furent bientôt éclipsées par le Péripatétisme, dont le fondateur est Aristote, le plus célèbre philosophe de toute l'antiquité.

Aristote naquit à Stagyre, ville de Macédoine, 384 ans av. J.-C. Nicomaque, son père, exerçait la médecine, et destina d'abord son fils à la même profession : c'est sans doute à ce commencement d'étude qu'il dut le goût si vif qu'il manifesta dans la suite pour l'histoire naturelle. Ayant perdu son père de bonne heure, il passa quelques années dans le libertinage, et dissipa sa fortune ; mais étant venu jeune encore à Athènes, où Platon enseignait alors à l'Académie, i se mit au nombre de ses disciples, et ne cessa de suivre ses leçons qu'au bout de vingt ans, ayant déjà la réputation du plus grand philosophe de la Grèce après Platon. Cependant, au retour d'une ambassade en Macédoine, dont l'avaient chargé les Athéniens, et dans laquelle il commença à se faire connaître aux Macédoniens, il apprit que Platon en mourant avait désigné Xénocrate et non lui pour lui succéder à l'Acadé-

mie. Blessé, dit-on, de cette préférence, il se retira en Mysie près d'Hermias, roi d'Atarnée, et après sa mort il épousa la sœur de ce prince nommée Pythias, qui était tombée dans le malheur. Il se fixa avec elle à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. C'est là qu'une lettre de Philippe l'invita à venir à la cour de Macédoine surveiller l'éducation du jeune Alexandre, âgé alors de treize ans. Aristote se rendit aux vœux du roi, et demeura huit ans auprès d'Alexandre, jouissant de la plus haute faveur à la cour de Macédoine, et même jouant souvent un rôle dans les affaires publiques; mais il ne profita de son crédit que pour faire rebâtir les murs de Stagyre, sa patrie. Après la mort de Philippe, Aristote suivit Alexandre dans l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Egypte, et ne revint en Europe que vers l'an 331 avant J.-C., avec une ample collection de matériaux qu'il avait choisis et rassemblés pour écrire l'histoire des animaux. Il se fixa alors à Athènes, où il fonda dans un édifice appelé le Lycée (ancien temple d'Apollon Lycæus), l'école des Péripatéticiens, ainsi nommés, soit parce qu'il s'entretenait souvent avec ses disciples en se promenant (περιπατῶν), soit parce qu'il donnait ses leçons dans les salles (περιπάτοις) du Lycée. Il y enseigna pendant huit ans, jusqu'à l'an 323 av. J.-C., époque de la mort d'Alexandre. On a prétendu que sur la fin de sa vie, Alexandre s'était refroidi pour Aristote à cause du zèle que celui-ci avait mis à l'apologie de Callisthène, et qu'Aristote de son côté avait été complice de l'empoisonnement de son ancien disciple par Antipater. Cette dernière accusation est entièrement dénuée de preuves et même de probabilités.

Aristote ne put finir ses jours à Athènes. Accusé d'impiété par Eurymédon, prêtre de Cérès, le souvenir du sort de Socrate l'effraya tellement qu'il s'exila volontairement, afin, dit-il, d'épargner un nouveau crime aux Athéniens. Il se retira à Chalcis en Eubée, où il finit ses jours l'an 321 avant J.-C., âgé de soixante-trois ans. Quelques historiens disent qu'il se précipita dans les flots de l'Euripe, désespéré de ne pouvoir expliquer le flux et

le reflux de la mer, en prononçant ces mots : *Non possum capere te, cape me;* je ne puis te saisir, saisis-moi. Quelques pères de l'Eglise, et après eux beaucoup d'auteurs lui font prononcer au moment de sa mort ces paroles, empreintes d'une mélancolie chrétienne peu conforme au génie des siècles profanes : *Fœdè hunc mundum intravi; anxius vixi; perturbatus egredior : causa causarum, miserere meî.*

6. Aristote fut incontestablement le philosophe le plus savant de l'antiquité : à l'insatiable avidité de connaître il unissait, grâce à Alexandre, toutes les ressources qui facilitent et étendent les connaissances. Aussi son système philosophique embrasse-t-il tout ce que l'homme peut connaître, de même que l'empire d'Alexandre, son élève, embrassait presque le monde entier.

Aristote a donné à la philosophie de nouvelles bases; il en a distribué avec ordre toutes les parties, et a enseigné comment il fallait les traiter; enfin il les a traitées et avancées presque toutes.

1° *Principe ou base de la connaissance.*

Platon avait posé en thèse générale que toute perception dérive d'une idée ou forme prototype originairement empreinte dans l'esprit. Aristote au contraire affirme que toute idée dérive d'une perception extérieure, et proclame l'expérience comme principe générateur de toutes les sciences humaines.

Aristote n'est cependant pas un partisan aussi exclusif qu'on le suppose communément de cette maxime : *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu* (qu'on lui attribue faussement), et il est loin de n'admettre que des vérités sensibles et relatives, ou que des maximes générales tirées par induction des expériences. Souvent il est conduit à reconnaître des vérités nécessaires, absolues, qui servent de bases à un grand nombre de connaissances, qui en sont le principe; mais dans le plan qu'il avait conçu d'avance de tout rapporter à l'expérience, peut-être plus pour s'opposer à Platon que par une conviction profonde, il semble embarrassé de cet ordre de vérités, et ne leur assigne point une place bien déterminée.

Malgré le vague et l'insuffisance de cette théorie sur l'origine de la connaissance, Aristote fit faire un pas immense à la science. Il la tira du domaine des hypothèses et de l'idéal, où l'avait placée l'imagination de Platon, pour la faire entrer dans la route de l'expérience et de la

réalité. Le chemin véritable de la philosophie était ouvert ; ses successeurs n'avaient qu'à marcher.

2° Classification et méthode des sciences.

Classification. Toutes les connaissances humaines se divisent en deux branches : les sciences théorétiques, qui se proposent l'étude de ce qui est, et les sciences pratiques, qui ont un but d'application.

Les sciences théorétiques, à leur tour, comprennent trois grandes subdivisions : 1° les sciences expérimentales, qui sont au nombre de deux, la science de l'extérieur ou histoire naturelle, la science de l'intérieur ou psychologie ; 2° les sciences rationnelles ou la métaphysique, dans laquelle se rangent la science des principes, l'ontologie et la théologie ; 3° les sciences mixtes ou subordonnées, qui se réduisent uniquement à la physique.

Les sciences pratiques aussi se partagent en trois classes distinctes, savoir : 1° la morale ; 2° l'économique ; 3° la politique.

Méthode. On peut regarder Aristote comme le premier qui ait songé à la nécessité des méthodes, et en cela il a rendu un service essentiel à toutes les sciences ; mais sa méthode, qui en dernière analyse vient aboutir aux formules du syllogisme, est accusée d'être en même temps superficielle et servile.

Selon lui tout l'art du philosophe est de bien faire des syllogismes ; toutes les grandes découvertes se fondent sur de bonnes formules syllogistiques. Aussi a-t-il mis toute sa sagacité et sa patience à analyser le syllogisme jusque dans ses derniers éléments, descendant d'abord aux propositions, puis aux termes mêmes des propositions ; aussi a-t-il rédigé de la manière la plus complète toutes les formules de syllogisme, et en a-t-il fait sous le nom de logique une science qui précède toutes les autres. Mais d'abord ces formules sont inutiles, soit dans les sciences expérimentales, où tout consiste à voir beaucoup et bien, soit pour la certitude des connaissances, puisqu'elles ne servent qu'à déduire les conséquences de prémisses vraies par hypothèse, mais non à en constater la vérité ; et ensuite elles impriment à l'esprit une tendance servile, elles font descendre l'intelligence à des opérations presque mécaniques, elles rendent inhabile à l'investigation des faits en eux-mêmes, et y substituent des transformations d'hypothèses nouvelles. Tel a été en effet et tel devait être le résultat de l'emploi exclusif de ces formes de raisonnement : Aristote a long-temps arrêté la marche de l'esprit humain dans le moyen âge, et ce n'est qu'après des siècles que la hardiesse de quelques hommes de génie a fait avancer les sciences long-temps stationnaires.

3° Innovations et améliorations dans les sciences particulières.

Histoire naturelle. Cette science était à peine soupçonnée avant Aristote : il la traita de la manière la plus systématique et la plus complète ; sa grande Histoire des animaux fait encore l'admiration des

modernes, et le place au niveau d'Hippocrate et au dessus de Pline. On y trouve exposés avec précision, distribués avec méthode, un nombre prodigieux de faits, dont l'ordre présente les formes régulières d'une science.

Psychologie. Aristote établit solidement la distinction de l'ame et du corps, et réfute ceux qui n'y voient qu'une agrégation d'atomes subtils, et ceux qui en font l'harmonie des divers organes physiques. Ne pouvant l'assimiler à aucun élément connu, il en fait un élément nouveau sous le nom d'*entéléchie.* — Il distingue nettement deux ordres de facultés qui se groupent les unes autour de l'entendement, les autres de la volonté; mais il se borne à l'analyse des premières. — Descendant aux sensations, il en indique les divers caractères, puis admet un centre commun, un foyer intellectuel, où ces sensations diverses sont perçues, comparées et jugées également; il l'appelle *sens commun* (*sènsorium commune*). — Opposé à quelques anciens philosophes, il sépare la faculté de sentir de celle de penser, puis l'imagination de l'une et de l'autre, enfin la mémoire de toutes les trois. — Il divise l'entendement en passif et en actif, attribue au premier la simple perception des images, à l'autre ces hautes combinaisons qui en tirent peu à peu des idées générales.

Métaphysique. — *Principes* (*V.* 1° *Principe ou base de la connaissance*). — *Ontologie.* L'ontologie d'Aristote n'est qu'une suite de distinctions multipliées presque à l'infini, une nomenclature des notions les plus abstraites de l'entendement, des définitions propres à les exprimer avec précision. — *Théologie.* Les idées les plus saines et les plus précises que la philosophie païenne ait eues de la divinité se retrouvent dans Aristote. Il prouve tour à tour son existence, son unité, son immatérialité, sa perfection, sans mêler à cette belle portion de la philosophie une seule des idées bizarres ou téméraires qui se trouvaient chez presque tous les sages de l'antiquité.

Physique. Dans cette branche des sciences, on reproche, à juste titre, à Aristote, d'avoir suivi une marche fausse, et d'avoir prétendu juger *à priori* et d'après des notions générales, souvent hypothétiques, des questions dont l'expérience devait préparer la solution; d'avoir par là donné naissance à la théorie scholastique de vertus occultes, qui a si long-temps arrêté les progrès de la physique.

Morale, politique, économique. La patience laborieuse, la justesse d'esprit qui caractérisent Aristote se retrouvent dans l'énumération, la classification, la définition des diverses espèces de devoirs qu'il subordonne les uns aux autres, et plus encore dans l'art avec lequel il réunit la morale à la politique, et les fait découler d'un même principe, le bien de tous. On peut le blâmer cependant de n'avoir pas basé la morale sur le principe du devoir, et de n'avoir aperçu la vertu que dans la modération. Deux erreurs funestes se font aussi remarquer dans ses ouvrages de morale. Il refuse toute espèce de droits aux enfants, et n'admet aucunes limites à l'autorité paternelle; il présente l'esclavage comme légitime et conforme au vœu de la nature; on est affligé

de voir ainsi la philosophie sanctionner, par la bouche du plus illustre de ses interprètes, un attentat à la dignité et à l'indépendance de l'homme.

Quel est donc enfin le mérite, le caractère d'Aristote? c'est d'avoir fondé l'école de l'expérience, et battu en ruine celle de la spéculation et de l'hypothèse, d'avoir classé toutes les connaissances, d'avoir fixé par des formules toutes les découvertes, enfin d'avoir observé et décrit une foule de faits physiques, métaphysiques, logiques, psychologiques inaperçus avant lui. On a souvent comparé Aristote à Platon : ces deux philosophes semblent s'être placés aux deux extrémités opposées de la science ; Platon spécule avec imagination, s'exprime avec éloquence : Aristote observe avec froideur, expose avec sécheresse : l'un s'élance dans l'idéal ; l'autre ne sort jamais de la réalité : l'un dédaigne comme basses et fugitives les notions du monde extérieur ; l'autre repousse comme téméraires toutes les hypothèses rationnelles : l'un est poète dans la dialectique ; l'autre est dialecticien quand il parle poésie : enfin les erreurs du premier agrandissent et élèvent l'ame ; les dogmes de l'autre, quoique souvent plus vrais, rétrécissent, abaissent et enchaînent l'esprit, et cette différence se fait encore sentir aujourd'hui dans les écoles qui ont pris la place de l'Académie et du Lycée.

7. Aristote composa un grand nombre d'ouvrages, qui sont presque tous parvenus jusqu'à nous. On les divise ordinairement en *exotériques* (destinés à l'extérieur), et *ésotériques* ou *acroamatiques* (destinés à l'intérieur ou aux auditeurs), comme si les uns renfermaient des principes à l'usage du vulgaire, et les autres des dogmes plus hauts, plus purs à l'usage des disciples les plus habiles. Mais cette distinction semble être sans fondement : Aristote expose la même doctrine dans les *exotériques* et les *acroamatiques ;* seulement il emploie des formes plus brèves et plus sévères dans les seconds, qui semblent par là n'être que le résumé des premiers.

Les ouvrages d'Aristote sont :

1° *Sur l'histoire naturelle :* l'Histoire des animaux ; quatre livres sur les Parties des animaux ; cinq livres sur la Génération des animaux ; le traité des Plantes ; le traité des Couleurs ; le traité des Récits miraculeux et la collection intitulée *Parva Naturalia ;*

2° *Sur la psychologie et la métaphysique :* quatorze livres de Métaphysique ; une Réfutation de Xénophane, Zénon et Gorgias ; le célèbre traité de l'Ame ;

3° *Sur les sciences physiques :* sept traités intitulés : Physique générale; Acoustique; du Monde; du Ciel; des Météores; des Lieux et des Vents; de l'Origine et de la Destruction;

4° *Sur les sciences morales :* l'Éthique à Eudème; l'Éthique à Nicomaque; la grande Éthique; le traité des Vertus et des Vices ; les huit livres de olitique; les deux livres d'Économiques;

5° *Sur la logique :* l'Organon (*instrument*), collection qui comprend les Catégories, les Analytiques, les Topiques, les Sophismes et le Traité de l'Interprétation;

6° *Sur la littérature :* la Rhétorique à Alexandre et la Poétique.

On attribue en outre à ce philosophe six Lettres, deux Histoires, l'une de l'expédition d'Alexandre, l'autre de la philosophie; deux traités de Mathématiques, l'un sur la mécanique, l'autre sur les lignes insécables, et quelques fragments oétiques, entre autres une ode estimée *sur la vertu.*

8. Théophraste d'Erésus, dans l'île de Lesbos, fut le successeur d'Aristote. Fils d'un foulon, il se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie. Platon fut son premier maître. De cette école, il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua singulièrement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui fit changer son nom, qui était Tyrtame, en celui d'*Euphraste*, c'est-à-dire qui parle bien; et ce nom ne répondant pas encore à la haute idée qu'il avait de son génie, il l'appela *Théophraste*, c'est-à-dire homme dont le langage a quelque chose de divin. Aristote, obligé de sortir d'Athènes, abandonna son école à Théophraste (322 avant J.-C.), lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets, et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Théophraste lui succéda dans la direction du Lycée; mais il n'ajouta rien ou presque rien à ses idées; il ne s'occupa qu'à les développer et à les éclaircir, ce que la concision d'Aristote et l'indécision de quelques unes de

ses doctrines rendaient nécessaire. C'était surtout la facilité et la grâce de l'élocution qui caractérisaient le talent de Théophraste. Il possédait tellement l'art de l'exposition, que de tous côtés on accourait pour l'entendre : il compta dans le Lycée jusqu'à deux mille élèves.

A l'exemple d'Aristote son maître, Théophraste s'était livré non seulement à la philosophie, mais encore à toutes les sciences qui en sont voisines, et qui s'y rattachent, les mathématiques, l'histoire naturelle et la médecine. De plus de deux cents traités qu'il avait composés sur ces diverses matières, il ne nous reste qu'une *histoire des Pierres*, ses *traités des Plantes, des Vents, des Signes du beau temps, du Feu, des Poissons qui vivent hors de l'eau, des Vertiges, de la Sueur, de la Lassitude* et ses *Caractères*, ouvrage qu'il fit à quatre-vingt-dix-neuf ans, et que Labruyère a traduit en français, et ensuite imité avec un grand succès.

Ce dernier ouvrage, qui est le mieux connu et le plus lu de tous, contient beaucoup de traits fins et d'observations piquantes, mais aussi beaucoup de détails minutieux et même choquants. Il est à croire que l'ouvrage que nous avons n'est qu'un extrait assez maladroitement fait d'un plus grand ouvrage de Théophraste sur ce sujet.

9. Aristote et Théophraste eurent de nombreux disciples qui perpétuèrent, sans modifications importantes, la doctrine péripatéticienne. Il serait trop long même de les nommer; nous ne dirons qu'un mot d'un certain Aristobule, Juif de naissance, qui fut peut-être ce précepteur de Ptolémée VII Evergète II, dont il est question dans les Livres des Machabées (I, 20). Dans son *Explication du Livre de Moïse*, Ἐξηγήσεις τῆς Μωϋσέως γραφῆς, il rapprocha les doctrines juives des doctrines païennes. Il chercha à identifier en quelque sorte la tradition des Livres Sacrés avec les traditions et la philosophie des Grecs; à expliquer les Écritures par la mythologie, et réciproquement. Il alla dans ce dessein jusqu'à supposer des vers d'Orphée, de Linus, d'Hésiode et d'Homère.

Nous n'avons plus ses écrits; mais nous possédons ceux de Philon qui suivit la même carrière.

10. A côté et presque en opposition au Péripatétisme, grandissait la secte d'Épicure ou l'Épicurisme.

Epicure naquit à Gargette dans l'Attique, l'an 342 av. J.-C.

Adoptant la morale d'Aristippe et la métaphysique de Leucippe, il enseigna que le bonheur consiste dans les plaisirs, et les plaisirs dans la culture de l'esprit, la pratique de la vertu, l'exemption du vice et la mortification des sens. Il donnait lui-même l'exemple et l'application de ses préceptes, en menant la vie la plus sobre. Il niait qu'il existât une providence qui eût créé et qui gouvernât le monde, et pensait que l'univers était l'effet de la rencontre fortuite des atomes. Les dieux qu'il admettait n'étaient que des êtres d'une nature supérieure, qui n'avaient rien de commun avec l'homme. Cette doctrine fut vivement attaquée par toutes les sectes de philosophes et surtout par les Stoïciens. Ils disaient que c'était détruire la providence, et avilir les dieux que de les représenter plongés dans les plaisirs et étrangers au gouvernement de l'univers.

Epicure est de tous les philosophes de l'antiquité celui qui a laissé le plus grand nombre d'ouvrages. Au rapport de Diogène Laërce, il composa trois cents volumes; il ne nous en est pas parvenu un seul.

La doctrine d'Epicure fit des progrès rapides chez les peuples polis de l'antiquité; mais partout où elle pénétra, le mal prit bientôt la place du bien; aux plaisirs purs qu'avait recommandés Epicure, on substitua les plaisirs des sens, en sorte qu'on ne trouva plus nulle part ni mœurs ni vertus. Rome elle-même, qui avait vécu longtemps dans une austère simplicité, céda à la corruption générale. Lorsque Cynéas débita les maximes d'Epicure dans le sénat romain, Fabricius supplia les dieux d'inspirer de semblables principes aux ennemis de la république. Aussi le nom d'Epicurien était-il devenu une injure; les partisans de cette secte étaient même exclus

des mystères d'Eleusis. Lucrèce rendit populaire la philosophie d'Epicure, et contribua par la beauté de ses vers à amollir les conquérants du monde.

11. Parmi les disciples grecs d'Epicure, il faut citer Métrodore et son épouse, la célèbre Leontium. Elle écrivit un ouvrage contre Théophraste, dont Cicéron vante l'élégance et l'atticisme.

L'Épicurisme, comme il arrive toujours dans les grandes crises intellectuelles, eut un contraste et une heureuse compensation dans le Stoïcisme, développement perfectionné de la philosophie grecque.

12. L'école Stoïcienne fut fondée par Zénon de Citium, disciple de Cratès et de Stilpon (362 avant J.-C.). Elle tirait son nom du portique (στοὰ ποικίλη, le *Pœcile*, galerie de tableaux), où ce philosophe donnait ses leçons.

Venu dans un siècle où les progrès du luxe avaient introduit dans la société le relâchement des mœurs et où les sophismes des Sceptiques avaient ébranlé la certitude, Zénon désirait raffermir les autorités chancelantes de la vérité et de la vertu, en les associant intimement l'une à l'autre. Platon, Aristote, Diogène ne lui semblaient pas remplir ce but; il essaya de le remplir lui-même.

Cependant il ne créa point un système complet : n'ayant ni la haute imagination de Platon, ni la vaste science et la force intellectuelle d'Aristote, il emprunta aux écoles antérieures beaucoup de traits divers; et, tout en ajoutant un grand nombre d'idées aux vues de ses prédécesseurs, il leur emprunta les idées qui servirent de bases à son système et les combina quoique souvent divergentes et même contradictoires.

On ne connait guère ordinairement du Stoïcisme que sa morale sévère. Zénon n'attachait cependant pas moins d'importance à la psychologie; c'est même sur elle qu'il basait sa morale.

Voulant écarter toute hypothèse, et rétablir la certitude sur des bases inébranlables, il crut devoir n'admettre que ce qui tombe sous les sens, et proclama le premier formellement et dans toute sa rigueur l'axiome depuis si célèbre (et faussement attribué à Aristote): *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.*

Les perceptions primitives, sources des idées, étaient, selon Aristote, des *images* des corps. Zénon trouva ce mot trop vague, en ce que l'image ne représente que les contours d'un objet, et que la perception comme l'idée doit représenter l'objet entier. Au mot *image*, il substitua donc celui d'*apparition compréhensive* (métaphore tirée de la main qui embrasse, *comprehendit*), et détermina avec rigueur de quelle manière est représenté l'objet corporel. Il distinguait ensuite deux sortes d'idées, les *naturelles* ou *anticipées*, produites à l'instant même de la perception, et les *artificielles*, fruit des combinaisons de l'intelligence. Il suivait ensuite pas à pas la logique d'Aristote, la simplifiant seulement de temps en temps, principalement à l'article du *syllogisme*.

Quoique reconnaissant les phénomènes intellectuels comme résultat de l'organisation physique, Zénon n'admet jamais un matérialisme grossier et exclusif; il assigne à tous les faits corporels, à toutes les sensations, à tous les mouvements, un centre d'unité qu'il appelle *Hégémonique* ou *sens directeur* (*Regium aut principale*, Sen., *de Irâ*, I, c. 4), et le suppose formé d'un feu céleste, étincelle du feu divin répandu dans l'éther et source de la lumière. Ce sens directeur était pour les stoïciens l'ame.

Cette psychologie était la clef de la théologie ou physique générale de Zénon. De même que l'homme, substance unique, présente deux faces, l'une intérieure, active, directrice, qu'on nomme ame; l'autre externe, passive, dirigée, qu'on nomme corps; de même ce vaste ensemble qu'on appelle le monde peut se considérer tour à tour comme actif ou passif, mouvant ou mu. Dans un sens le monde est Dieu, dans l'autre il est matière. Dieu est donc éternel, universel et cause première; la matière est contemporaine de Dieu et éternelle; enfin l'univers est non pas seulement un tout animé, *un grand animal*, mais un tout raisonnable. Toutes ses parties sont liées, toutes réagissent les unes sur les autres. De là un enchaînement perpétuel et nécessaire de causes; de là la nécessité, le *fatum* auquel tout est soumis, excepté l'ame humaine.

Le sage doit donc être impassible, apathique en présence des douleurs, inébranlable au milieu des bouleversements du monde physique, esclave de l'irrésistible *fatum*. Renfermé dans le sanctuaire de l'ame, il s'y étudie, il se voit né pour la justice, le beau, et vit conformément

à sa nature (*sequere naturam*). Il n'est qu'un bien dans le monde, *la vertu;* le reste mérite à peine le nom de plaisir : il n'est qu'un mal, *le vice;* le reste mérite à peine le nom de douleur. Les fautes ne sont point égales quant au résultat ; mais en elles-mêmes toutes sont égales ; toutes sont une violation de la loi une, universelle, la vertu.

Tel est l'ensemble du système de Zénon. Ses imperfections et ses suppositions gratuites s'aperçoivent d'elles-mêmes. Entre autres vices de cette théorie, il faut remarquer surtout qu'elle détruit la vie future et ensuite que l'auteur n'offre nul moyen de concilier son *fatum*, principe fondamental sur lequel il fonde la résignation, avec le libre arbitre, principe encore plus essentiel dans son système. Mais la sublimité des principes de morale qu'elle renferme mérita toute l'admiration des grandes ames du paganisme.

Zénon atteignit son but. Au milieu de la profonde corruption qui se répandit de Rome et du trône des Césars sur l'univers, la doctrine stoïcienne fit éclore ou développa de grandes vertus. Tous les beaux caractères profanes de cette époque déplorable, Sénèque, Cornutus, Thraséa, Epictète, Tacite, Marc-Aurèle, s'enrôlèrent sous ses drapeaux, et, après le nom de chrétien, aucun plus que celui des Stoïciens n'effrayait davantage les vices, et n'excitait davantage les persécutions des empereurs.

13. Cléanthe d'Assus, en Troade, fut le successeur immédiat de Zénon. Il ajouta à la doctrine de son maître cette maxime, si souvent reproduite par Sénèque : Il faut vivre conformément à la nature. Il nous reste de lui, entre autres fragments, un *Hymne à Jupiter,* morceau admirable sous le double rapport des beautés poétiques et des vérités philosophiques, mais dur sous celui de la diction. (V. cet hymne, p. 97-98.)

14. Chrysippe de Soles, successeur de Cléanthe, développa la maxime favorite de ce philosophe, en disant qu'une vie selon la nature

est une vie conforme aussi bien à la nature en général qu'à la nature particulière de l'homme.

ZÉNON de Tarse, successeur de Chrysippe, et DIOGÈNE le Babylonien, formèrent la transition entre ce premier âge du Stoïcisme et la période suivante. D'après lui, le souverain bien ne consiste pas dans tout ce qui est selon la nature, mais dans un choix sage de ce qui y est conforme. Il distinguait le bien de l'utile, qu'il regardait comme une conséquence fortuite du premier.

15. Vers cette époque surgissait un nouveau système, qui, comme celui d'Epicure, fut moins coupable à son origine qu'on ne le fit dans la suite ; c'est le *Scepticisme*, ainsi nommé de σκέψις, examen, ou le *Pyrrhonisme* qui doit son nom à Pyrrhon.

PYRRHON d'Elis, en Sicile, disciple d'Anaxarque, assista comme son maître à la grande expédition d'Alexandre en Asie, et trouva dans ce voyage l'occasion de connaître beaucoup d'opinions diverses, et d'étudier les doctrines des gymnosophistes de l'Inde. Comparant ensuite entre eux les divers systèmes, dans le désir de trouver la certitude, et ne trouvant qu'un dogmatisme fondé sur de vaines hypothèses, il tomba dans le doute, et renouvela les arguments des Sophistes venus à la suite des écoles Eléatiques, mais avec bien plus de développement, de méthode et de constance. De là son système de *scepticisme* universel en spéculation, et d'*ataraxie* ou *indifférence* en pratique.

La doctrine de Pyrrhon n'est point, comme on l'imagine vulgairement, ce scepticisme qui désespère de trouver jamais la vérité. Il soutint seulement quej usqu'à lui personne encore ne l'avait incontestablement découverte, et que jamais, en suivant les mêmes voies, c'est-à-dire celles des sens, on ne la découvrirait.

Du reste, il reconnaissait l'autorité du bon sens, des lois, des usages, et recommandait formellement l'étude de la morale, qu'il proclamait le seul but légitime possible des efforts de l'homme. De là résulte une analogie remarquable entre les tendances philosophiques de Socrate et de Pyrrhon; l'un et l'autre voulurent réprimer l'essor téméraire des spéculations hypothétiques, et sou-

mettre les systèmes à l'examen; l'un et l'autre, en contestant les théories fictives sur lesquelles on élevait la philosophie, reconnurent et recommandèrent la morale.

La doctrine de Pyrrhon consiste principalement en dix considérations fondées sur l'instabilité des choses, et que l'on a nommées pour cela *tropes* (τροπή, changement, variation). Sextus l'Empirique les a développées dans les *Hypotyposes pyrrhoniennes*.

16. Le Scepticisme toutefois n'eut pas une grande vogue. Soutenu par quelques disciples de Pyrrhon, entre autres Timon de Phlionte, il s'éteignit peu de temps après avec Eubulus d'Alexandrie, pour ne reprendre, dans la cinquième période, qu'une vie faible et languissante.

Entre ces quatre écoles principales, les péripatéticiens, les épicuriens, les stoïciens et les pyrrhoniens, il se forma deux sectes pour ainsi dire intermédiaires : la moyenne et la nouvelle Académie.

17. La *moyenne Académie* fut fondée par Arcésilas de Pitane (296 avant J.-C.). Elle différait de l'ancienne par sa tendance vers le scepticisme. Il enseignait l'*acatalepsie* (ἀ priv., καταλαμβάνω, saisir), c'est-à-dire qu'il prétendait qu'on ne peut rien percevoir ou comprendre. Selon Sextus, ce scepticisme n'était qu'apparent; il ne l'employait que comme un moyen d'éprouver ses disciples, et leur enseignait la pure philosophie de Platon.

Quoi qu'il en soit, le caractère de l'ancienne Académie, le dogmatisme, ne se trouve pas dans la moyenne. La première croyait à la vérité; la deuxième ne croyait qu'à la vraisemblance.

18. La *nouvelle Académie* fut fondée par Carnéade de Cyrène (120 avant J.-C.). Zélé partisan d'Arcésilas, il s'éloignait cependant de ses opinions en ce qu'au lieu de soutenir ainsi que lui qu'il n'y avait pas de vérité, il se contentait de dire qu'elle était environnée de tant de nuages et d'incertitudes qu'il était impossible à l'homme de la connaître. Ainsi, rejetant également le dogmatisme positif et le dogmatisme négatif, il soutint que le probable était le dernier terme de la science, que par conséquent on devait se contenter de calculer les degrés de probabilité. Carnéade fut envoyé d'Athènes à Rome en

ambassade avec Diogène le stoïcien et Critolaüs le péripatéticien (155 avant J.-C.), pour réclamer contre une contribution dont le sénat avait frappé Athènes, et s'y fit applaudir par son éloquence et son habileté à discuter toute espèce de sujet et à soutenir en même temps le pour et le contre : il inspira même une vive passion pour ce genre d'études aux jeunes Romains qui y étaient restés jusque-là étrangers. Caton le Censeur seul désapprouva ces jeux d'esprit, et hâta le départ du sophiste de crainte qu'il ne détournât la jeunesse romaine de la guerre et des armes. Cicéron a consacré une grande partie du troisième livre de la République à réfuter ses sophismes contre la justice.

19. Tant de sectes différentes faisaient sentir le besoin d'une histoire de la philosophie. SOTION d'Alexandrie, l'aîné, commença ce travail. Il composa, sous le titre de *Succession des philosophes*, Διαδοχαὶ τῶν φιλοσόφων, une espèce de recueil biographique souvent cité par Diogène Laërce, auquel il paraît avoir servi de modèle.

Peu de temps après, le péripatéticien SATYRUS exécuta un travail semblable, auquel se réfèrent Athénée et Diogène.

CHAPITRE V.

CINQUIÈME ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE OU ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE (146 AV. J.-C.—306 DE J.-C.).

—

Du siége de la Littérature grecque pendant la 5e époque.

1. Les quatre villes qui se disputèrent le siége de la littérature grecque pendant la 5e époque.—2. Les bibliothèques de Rome.—3. Sort de la littérature grecque au milieu de la littérature romaine.

1. Tandis qu'Alexandrie voyait s'élever dans Tarse une rivale plus dangereuse que n'avait été Pergame, Athènes, malgré l'humiliation de la Grèce devenue pro-

vince romaine sous le nom d'Achaïe, malgré la perte de sa bibliothèque dont Sylla la dépouilla pour enrichir Rome, Athènes, dis-je, parut dans cette période reprendre l'empire des lettres, ou le partager du moins avec ces trois villes.

2. Ainsi brillaient alors quatre grands foyers de lumières, Athènes, Alexandrie, Tarse et Rome. Rome, qui déjà possédait une littérature originale, n'en cultiva pas avec moins de curiosité la littérature grecque. Il semble qu'elle en soit jalouse, ou plutôt qu'elle veuille se l'identifier comme elle a fait de l'univers. Des bibliothèques publiques surgirent de toutes parts. Lucullus ouvrit la première; Sylla, dit-on, établit celle du Capitole; Jules-César en préparait une autre qu'il devait placer sous la surveillance de Varron, le plus savant des Romains; Auguste consacra le souvenir de la bataille d'Actium en fondant, dans le temple d'Apollon, la bibliothèque Palatine, composée de livres grecs et latins; Tibère, dans une aile du Capitole, fonda aussi une bibliothèque; Vespasien construisit, dans le temple de la Paix, un monument aux arts, aux sciences et aux lettres; la bibliothèque Ulpienne, due à Trajan, était fameuse; enfin, dans le quatrième siècle, on comptait à Rome vingt-neuf bibliothèques ouvertes au public.

3. A ces trésors littéraires, les empereurs ajoutèrent des écoles publiques et des maîtres rétribués par l'État. Chose remarquable ! la littérature grecque eut des chaires aussi nombreuses, plus nombreuses même que la littérature romaine. Il y avait à Rome dix professeurs pour la grammaire, c'est-à-dire pour la philologie des deux littératures; trois rhéteurs latins et cinq grecs; un philosophe et deux jurisconsultes : ce fut surtout sous les Antonins que Rome devint ainsi le siége de la littérature grecque. Des établissements semblables existaient à Milan, à Marseille, Carthage, Antioche, Béryte.

1re SECTION. — GENRES EN VERS.

§ 1er. — *De la poésie épigrammatique.*

1. Épigrammes.—2. Épigrammes attribuées à Homère. —3. A Simonide.—4. Épigrammatistes de la 4e période.—5. Ce à quoi les poètes de la 5e période s'exercèrent surtout.—6. Citation de Polystrate.—7. Archias.—8. Citation d'Antipater.—9. Méléagre.—10. Citation d'Erycius.—11. De Philippe.—12. Léonide. —13. Mésomède.— 14. Nestor.— 15. Citation de Posidippe. — 16. Les divers recueils d'épigrammes qui ont été faits dans cette période.

1. L'*épigramme* n'avait rien chez les Grecs du sens qu'elle eut dans la suite chez les Latins, et surtout chez les modernes [1]; avec le sens d'*inscription*, elle en conserva généralement le caractère. Hérodote nous a transmis quelques unes de ces *épigrammes* que l'on gravait sur les monuments pour instruire les voyageurs ou la postérité. Ces épigrammes et d'autres n'exprimaient qu'une idée, un sentiment, une réflexion, un regret, un vœu, qui s'épanchait par le moyen de quelques vers, comme de simples sentences ou des madrigaux : aussi le recueil des épigrammes grecques est-il bien désigné par le mot d'*Anthologie*, recueil de fleurs (d'autres traduisent : couronne, ou bouquet de fleurs).

2. On attribue seize épigrammes à Homère; mais elles ne sont pas authentiques (l. vii, 153). Après elles vient, dans l'ordre des temps, un petit poème d'Esope en six vers, les Misères de la Vie humaine. Il est digne de la belle antiquité :

Πῶς τις ἄνευ θανάτου σε φύγοι, βίε; μυρία γάρ σευ
    Λυγρά· καὶ οὔτε φυγεῖν εὐμαρὲς, οὔτε φέρειν.
Ἡδέα μὲν γάρ σου τὰ φύσει καλὰ, γαῖα, θάλασσα,
    Ἄστρα, σεληναίης κύκλα καὶ ἠελίου·
Τἄλλα δὲ πάντα, φόβοι τε καὶ ἄλγεα· κἤν τι πάθῃ τις
    Ἐσθλὸν, ἀμοιβαίην ἐκδέχεται Νέμεσιν.

(L. x, 123.)

3. Une centaine d'épigrammes d'une belle simplicité sont attribuées à Simonide de Céos. Plusieurs d'entre

[1] Voyez Traité de Littérature, *Poétique*, p. 188.

elles expriment une sentence morale ou respirent une douce mélancolie. En voici une d'un autre genre :

Εἰς τοὺς ἐν Θερμοπύλαις θανόντας.

Ὦ ξεῖν', ἀγέλλειν Λακεδαιμονίοις ὅτι τῇδε
κείμεθα, τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι.

Dic, hospes, Spartæ nos te hìc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
(Cic., *Tusc. Quæst.* I, 42.)

Passant, annonce à la patrie
Que ses trois cents guerriers, nobles martyrs des lois,
Dans ces lieux ont perdu la vie
Pour soutenir sa cause et défendre ses droits.

4. Il serait trop long de citer même les noms seuls de tous les épigrammatistes des siècles suivants; nous nous bornerons aux principaux.

Dans la quatrième période, Callimaque, Alexandre l'Étolien et Théocrite ont laissé des épigrammes. A leur suite paraît Simmias de Rhodes, qui publia des Διάφορα ποιήματα, *Recueil de poésies mêlées* en quatre livres. On le croit l'inventeur d'un jeu d'esprit, signe de décadence dans le goût. Il consistait à disposer la longueur respective des différents vers d'un poème de manière qu'ils représentassent quelque figure, telle qu'un œuf, des ailes, une hache, un autel, etc. Un poème de ce genre, appelé, d'après sa forme, *le Chalumeau*, Σύριγξ, et qui se trouve ordinairement dans les éditions de Théocrite, se compose de vingt vers, représentant un instrument formé de la réunion de dix flûtes décroissantes deux à deux.

5. Dans la cinquième période, les poètes s'exercèrent surtout dans l'épigramme, dans l'anagramme, en un mot, dans tous les jeux d'esprit, tous les caprices de la versification qui, dans la décadence d'une littérature, remplacent la véritable poésie.

6. Le premier qui paraît alors, c'est Polystrate. Il déplore dans une épigramme la destruction de Corinthe. Elle a quelque chose de douloureux comme l'événement lui-même :

Τὸν μέγαν Ἀκροκόρινθον Ἀχαϊκὸν, Ἑλλάδος ἄστρον,
καὶ διπλῆν Ἰσθμοῦ σύνδρομον ἠϊόνα
Λεύκιος [1] ἐστυφέλιξε· δοριπτοίητα δὲ νεκρῶν
ὀστέα σωρευθεὶς εἷς ἐπέχει σκόπελος.
Τοὺς δὲ δόμον Πριάμοιο πυρὶ πρήσαντας Ἀχαιοὺς
ἀκλαύστους κτερέων νόσφισαν Αἰνεάδαι.

7. Archias d'Antioche, si connu par le plaidoyer de Cicéron [2], a dans l'Anthologie trente épigrammes sous son nom. Outre ces pièces, il avait chanté la *Guerre des Cimbres*, poème qui mérita le suffrage de leur anti-poétique vainqueur. Plus tard la *Guerre de Mithridate* l'inspira; dans un troisième poème, il donna une interprétation prophétique à un accident arrivé à Roscius, enfant (*De Divinat.*, l. I, c. 36). Ces trois ouvrages ont péri.

8. Antipater de Sidon, philosophe stoïcien, cité par Cicéron comme improvisateur, a composé des épigrammes dont il nous reste une quarantaine. En voici une sur Corinthe qu'on pourra comparer à celle de Polystrate :

Ποῦ τὸ περίβλεπτον κάλλος σέο, Δωρὶ Κόρινθε;
ποῦ στέφαναι πύργων, ποῦ τὰ πάλαι κτέανα;
Ποῦ ναοὶ μακάρων, ποῦ δώματα, ποῦ δε δάμαρτες
Σισύφιαι, λαῶν θ' αἵ ποτε μυριάδες;
Οὐδὲ γὰρ οὐδ' ἴχνος, πολυκάμμορε, σεῖο λέλειπται,
πάντα δὲ συμμάρψας ἐξέφαγε πτόλεμος·
Μοῦναι ἀπόρθητοι Νηρηΐδες, Ὠκεανοῖο
κοῦραι, σῶν ἀχέων μίμνομεν ἀλκυόνες.

9. Méléagus de Gadara composa divers ouvrages satiriques qui sont perdus, et des épigrammes dont il nous reste cent trente. On y remarque une diction pure, des mots composés avec hardiesse, de la sensibilité; mais aussi quelque chose de cette subtilité sophistique qui caractérise son siècle.

10. Érycius de Cyzique vivait au temps de la prise d'Athènes par Sylla, événement sur lequel nous avons

[1] Lucius Mummius, général romain.

[2] Traité de Littérature, *Rhétorique et Eloquence*, p. 8 et s.

une épigramme. Les critiques pensent communément qu'il s'agit ici d'une jeune fille faite prisonnière; je la crois plutôt symbolique :

Ἀτθὶς ἐγώ· κείνη γὰρ ἐμὴ πόλις· ἐκ δέ μ' Ἀθηνῶν
λυγρὸς Ἄρης Ἰταλῶν πρίν ποτ' ἐληΐσατο,
καὶ θέτο Ῥωμαίων πολιήτιδα· νῦν δὲ θανούσης
ὀστέα νησαίη Κύζικος ἠμφίασε.
Χαίροις, ἡ θρέψασα, καὶ ἡ μετέπειτα λαχοῦσα
χθών με, καὶ ἡ κόλποις ὕστατα δεξαμένη.

11. Philippe de Thessalonique florissait sous Tibère. Il nous reste de lui cinquante épigrammes. En voici une contre les grammairiens :

Γραμματικοί, Μώμου στυγίου τέκνα, σῆτες ἁπάντων
τελχῖνες βίβλων, Ζηνοδότου σκύλακες,
Καλλιμάχου στρατιῶται, ὃν ὡς ὅπλον ἐκτανύσαντες,
οὐδ' αὐτοῦ κείνου γλῶσσαν ἀποστρέφετε,
Συνδέσμων λυγρῶν θηρήτορες, οἷς τὸ μὶν ἢ σφὶν
εὔαδε, καὶ ζητεῖν εἰ κύνας εἶχε Κύκλωψ (Polyphème),
Τρίβοισθ' εἰς αἰῶνα κατατρύζοντες ἀλιτροὶ
ἄλλων· ἐς δ' ἡμᾶς ἰὸν ἀποσβέσατε.

12. Léonidas, grammairien de Rome, composa des épigrammes isopsèphes, ἰσόψηφα, c'est-à-dire arrangées de manière que la valeur numérique de toutes les lettres dont se compose un distique soit égale à la valeur des lettres d'un autre.

13. Mésomède de Crète, affranchi d'Adrien, est moins connu pour ses épigrammes que pour son *Hymne à Némésis*, beau morceau de poésie.

14. Nestor de Laranda, poète du troisième siècle, outre des épigrammes, fit, sous le titre intraduisible d'Ἰλιὰς λειπογράμματος, un poème épique en vingt-quatre chants, arrangé de manière que dans chaque chant une lettre de l'alphabet était entièrement proscrite, et tel est le sens du titre : ainsi, dans le premier chant il n'y avait point d'*a*, pas de *b* dans le second, et ainsi de suite.

15. Posidippe le Sicilien, d'une époque incertaine, a laissé plusieurs épigrammes, parmi lesquelles on remarque la suivante *sur le Temps :*

Τίς πόθεν ὁ πλάστης; — Σικυώνιος. — Οὔνομα δὲ, τίς;
 — Λύσιππος. — Σὺ δὲ, τίς; — Καιρὸς ὁ πανδαμάτωρ.
— Τίπτε δ' ἐπ' ἄκρα βέβηκας; — Ἀεὶ τροχάω. — Τί δὲ ταρσοὺς
 ποσσὶν ἔχεις διφυεῖς; — Ἵπταμ' ὑπηνέμιος.
— Χειρὶ δὲ δεξιτερῇ τί φέρεις ξυρόν; — Ἀνδράσι δεῖγμα,
 ὡς ἀκμῆς πάσης ὀξύτερος τελέθω.
— Ἡ δὲ κόμη, τί κατ' ὄψιν; — Ὑπαντιάσαντι λαβέσθαι.
 — νὴ Δία, τ' ἐξόπιθεν, πρὸς τί φαλακρὰ πέλει;
— Τὸν γὰρ ἅπαξ πτηνοῖσι παραθρέξαντά με πόσσιν,
 οὔτις ἔθ' ἱμείρων δράξεται ἐξόπιθεν.
Τοῖον ὁ τεχνίτης με διέπλασεν εἵνεκεν ὑμέων,
 ξεῖνε, καὶ ἐν προθύροις θῆκε διδασκαλίην.

16. Tels sont les principaux épigrammatistes de cette période. Elle vit naître aussi les recueils connus sous le nom d'Anthologies. Le premier fut fait par MÉLÉAGRE de Gadara, qui, pour le former, mit à contribution quarante-six poètes des plus célèbres. Cette collection n'est point parvenue jusqu'à nous. Il en est de même de celle que rédigea PHILIPPE de Thessalonique, au premier siècle de J.-C. Dans le deuxième, DIOGÈNE-LAËRCE recueillit les épigrammes faites en l'honneur des hommes illustres; mais cette anthologie ne s'est pas conservée plus que les deux premières. Une quatrième collection a eu plus de bonheur, quoiqu'elle le méritât moins; car elle roule tout entière sur l'infâme passion des Grecs : elle est intitulée παιδικὴ μοῦσα.

§ 2. — *De la poésie didactique.*

1. Apollodore et ce qui nous en reste. — 2. Scymnus et Denys. — 3. Oppien et ses ouvrages. — 4. Idée de son poème de la chasse. — 5. De son poème de la pêche. — 6. Babrius.

1. Au milieu de cette décadence universelle, plus d'épopée ni de chant lyrique, plus de drame ni d'élégie. Des épigrammes et quelques ouvrages didactiques, voilà tout le partage de la poésie.

APOLLODORE d'Athènes composa, sous le titre de *Chronique*, en quatre livres, une histoire versifiée de tous les événements, siéges, migrations, expéditions militaires ou coloniales, jeux nationaux, traités d'alliance

ou de paix, hauts faits des rois, vie des hommes illustres, depuis la prise de Troie jusqu'à l'an 632 av. J.-C. Cet ouvrage curieux, écrit en iambes senaires et dédié au roi de Pergame Attale II, renfermait des détails précieux sur les antiquités, entre autres sur l'époque précise de la destruction d'Ilium, de l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, du départ de la colonie ionienne, de la première olympiade.

2. De la chronologie la poésie tomba dans la géographie. Apollodore même composa, en vers iambiques, une *Description de la terre*, Γῆς περίοδος. SCYMNUS de Chios et DENYS de Charax, surnommé le Périégète, s'exercèrent sur le même sujet. Nous avons leurs poëmes sous le titre de *Voyage dans la terre habitée*, Περιήγησις οἰκουμένης. Peu remarquables sous le rapport de l'imagination, ils n'ont qu'un faible intérêt sous celui de la géographie.

3. La poésie didactique n'était déjà plus que la poésie descriptive. Toutefois elle eut encore quelque éclat vers la fin de cette période.

OPPIEN de Cilicie, comme Aratus, composa deux poëmes, l'un *sur la Chasse*, Κυνηγετικά; l'autre *sur la Pêche*, Ἁλιευτικά; et, selon Suidas, un troisième *sur la Chasse aux Oiseaux*, Ἰξευτικά; mais ce dernier ne nous est point parvenu. On trouve à la suite des deux premiers une sorte de paraphrase en prose sur l'oisellerie; elle est du sophiste Eutecnius.

4. Le poëme de la Chasse comprenait cinq chants; il ne nous en reste que trois et demi.

Après une double invocation, l'une à Septime-Sévère, l'autre à Calliope, Oppien établit trois espèces de chasses: 1° la chasse aux bêtes sauvages; 2° la chasse aux poissons; 3° la chasse aux oiseaux. C'est évidemment l'exposition des trois sujets qu'il a traités séparément.

Il expose ensuite quelles doivent être les qualités des chasseurs; il donne des instructions sur le choix des armes, des vêtements, des chevaux; il indique les heures et les saisons propres à la chasse; il énumère tous les instruments nécessaires; il fait la description du cheval imitée de Virgile (v. 173-194), description que suit un

éloge de ses qualités morales (v. 206-235); enfin il parle des chiens de chasse, dans un morceau rempli de descriptions assez brillantes. Ce premier chant est terminé par une vingtaine de très beaux vers où il peint le chien suivant la piste, attrapant et rapportant un lièvre.

Le deuxième et le troisième chant sont consacrés à décrire les animaux qu'on poursuit à la chasse. Au commencement du deuxième, on rencontre encore une imitation de Virgile; c'est un combat de taureaux (v. 43-93).

Dans le quatrième chant, Oppien commence à chanter la chasse. Il invoque d'abord Diane, puis il adresse des compliments à Sévère. Il nomme les diverses sortes de chasses selon les diverses sortes d'animaux. Enfin, pour célébrer les chasses faites en commun, il entreprend la description de la chasse aux lions, aux ours. Ici le chant s'interrompt.

Ce poème présente dans sa disposition un vice grave; c'est que l'auteur est obligé de répéter dans les deux derniers chants ce qu'il a dit dans le premier. Ainsi, en parlant des diverses espèces de chasses, il rappelle les instruments dont il a prescrit l'usage; défaut si sensible qu'Oppien s'accuse lui-même de ces redites.

Malgré les ornements qu'il a prodigués dans ce poème, la lecture en est monotone. Les épisodes qu'on y trouve sont tirés de métamorphoses d'hommes en animaux; ils manquent entièrement d'intérêt. Les digressions sont en général trop longues.

Quant à la poésie d'Oppien, elle est brillante, élégante et pure; mais on peut dire qu'elle fatigue par trop d'éclat. Il imite souvent Virgile; il va même jusqu'à lui emprunter sa sensibilité pour les animaux; mais ce qui nous touche dans le poète latin, devient ridicule dans Oppien par l'exagération. Il dit de jeunes chèvres qu'on peut les prendre toutes en prenant la mère; il représente la mère embarrassée dans les filets, et sa famille accourant au risque d'éprouver le même sort; à la vue de ses enfants, à l'idée du danger qu'ils courent, la mère

troublée prend la parole et leur fait un discours pour les engager à fuir au plus tôt; ce qui rend tout-à-fait ridicule ce tableau d'ailleurs si touchant.

5. Le poème de la Pêche offre à l'analyse les mêmes qualités et les mêmes défauts que celui de la Chasse; il a, de même, l'avantage de l'intérêt et de la variété, mais à un degré inférieur. Ce jugement est contraire à celui de tous les critiques qui n'ont vu dans la Pêche que le côté de la science, comme si c'était par là qu'il fallût juger un poème.

Le poème de la Pêche est dédié à Caracalla, fils de Sévère. Oppien commence par annoncer qu'il va chanter la pêche, c'est-à-dire, décrire les mœurs des poissons, leurs formes, les lieux qu'ils aiment, etc.; ce sont plutôt des leçons d'ichthyologie que de simples préceptes sur la pêche. Vient ensuite un tableau des plaisirs de la pêche, qu'il termine par une invocation à Neptune et aux autres divinités des mers; puis il énumère les poissons de l'Océan, il en détermine les espèces différentes par les lieux qu'ils habitent de préférence; les uns se plaisent dans la solitude, les autres vivent en société, etc.

Dans le deuxième chant, il rapporte aux dieux l'invention de la pêche. Après des compliments adressés à l'empereur, il expose les ruses des poissons entre eux pour se prendre. Ce livre est intéressant, mais hors du sujet. Il est terminé par un compliment assez gauche à Sévère : Les peuples des ondes, dit-il, sont en guerre; mais grâce à l'empereur, la paix règne sur la terre parmi les hommes.

Le troisième chant s'ouvre par le compliment d'usage, suivi d'une invocation à Mercure. Oppien expose ensuite quelles doivent être les qualités du pêcheur; il marque les temps favorables à ce genre de chasse; il distingue quatre espèces de pêches: 1° pêche à l'hameçon; 2° pêche aux filets; 3° pêche au harpon; 4° pêche à la nasse; il expose toutes les ruses des poissons et des pêcheurs; enfin il s'engage dans les détails des différentes sortes d'appâts.

Dans le quatrième chant, il parle d'une autre espèce de pêche; celle où, profitant d'un goût particulier à divers poissons, le pêcheur peut facilement les prendre en leur présentant les choses qu'ils aiment, savoir : d'autres poissons, des plantes, etc. Ce chant est assez curieux.

Le cinquième chant traite de la pêche aux gros poissons, tels que la baleine. Après avoir parlé de la manière dont il faut s'y prendre, il proscrit la pêche du dauphin, se fondant sur l'amour que les dauphins portent à l'homme, et à ce sujet il fait mention d'un dauphin qui mourut de douleur, ne pouvant se voir privé d'un enfant qu'il aimait [1].

Les fables ésopiques de Babrius (p. 56) complètent le bagage poétique de cette époque.

IIe SECTION. — GENRES EN PROSE.

§ 1. *De l'histoire.*

1. Histoire sur laquelle Castor, Théophane, Timagène, Posidonius et Juba travaillèrent.—2. Diodore de Sicile et ce qui nous en reste. — 3. Idée de sa Bibliothèque historique.—4. Qualités de Diodore. — 5. Denys d'Halicarnasse et ce qui nous en reste. — 6. But et mérite de ses Antiquités romaines. —7. Nicolas de Damas, Memnon et Dictys.— 8. Flavius Josèphe. — 9. Ses Antiquités judaïques. — 10. Justus et Hérennius Philon. — 11. Plutarque et ses divers ouvrages.—12. Ce par quoi ses traités historiques se font remarquer.—13. Les quarante-quatre personnages mis en parallèle, les cinq Vies isolées et les Vies perdues de Plutarque. —14. Mérite des Vies de Plutarque.—15. Ses onze autres ouvrages historiques. — 16. Réaction qui eut lieu alors contre les Romains. —17. Flavius Arrien et mérite de son Expédition d'Alexandre.— 18. Autres ouvrages d'Arrien. — 19. Autres historiens d'Alexandre dans cette période.—20. Appien et ce qui nous en reste. — 21. Mérite de son Histoire de Rome et en particulier des cinq livres consacrés aux guerres civiles.—22. Dion Cassius et mérite de son Histoire romaine.— 23. Hérodien.—24. Elien et nature de ses ouvrages.—25. Claude Ptolémée, Phlégon et Sextus Julius Africanus.

1. L'histoire, à cette époque, présente encore de beaux noms et de nombreux ouvrages. CASTOR de Rhodes, THÉOPHANE de Mitylène, TIMAGÈNE d'Alexandrie, POSIDONIUS d'Apamée et JUBA, fils de ce roi numide que vainquit Jules-César, tous contemporains d'Auguste, travaillèrent tous sur l'histoire du peuple-roi. Castor était surnommé Φιλορωμαῖος, l'*ami des Romains;* Théophane composa les mémoires de Pompée; Timagène, outre une histoire d'Alexandre et de ses successeurs, intitulée *Des Rois* [2], περὶ Βασιλέων, écrivit un ouvrage sur les Gaules qui venaient d'être conquises par César; Posidonius prit l'histoire romaine où l'avait laissée Polybe, Ἱστορία τῶν μετὰ Πολύβιον;

[1] Voyez Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 419.

[2] C'est une des principales sources où Q. Curce a puisé les matériaux de son roman historique.

enfin Juba fit une *Histoire romaine*, où puisa principalement Plutarque qui en loue l'exactitude. Aucun de ces écrits ne nous est parvenu.

2. DIODORE de Sicile, après avoir voyagé dans les trois parties du monde ancien, publia, sous le titre de *Bibliothèque historique*, une Histoire générale en quarante livres, comprenant tout ce qui s'est passé dans le monde jusqu'à l'an 60 avant J.-C. Il ne nous reste, de cette vaste compilation, que les cinq premiers livres, puis les livres onze à vingt, et quelques fragments des livres six à dix ainsi que des vingt derniers.

3. L'ouvrage de Diodore s'ouvre par une préface qui comprend cinq chapitres du premier livre. L'auteur, après avoir rappelé l'idée salutaire d'une providence divine qui réunit les hommes en société, fait connaître les secours qui l'ont mis en état d'exécuter une entreprise impossible à ses devanciers, et trace ensuite la division de son travail. Cette préface, à laquelle Bossuet a emprunté quelques traits de son Histoire universelle, est un grand et beau tableau de la manière d'écrire l'histoire. Tout y est judicieux et plein de sagesse; mais ce chef-d'œuvre, ce magnifique frontispice est d'une beauté trop supérieure à l'édifice qu'il annonce. Ce n'est guère qu'un morceau de rhétorique, en cela bien différent du début de Bossuet, dont la sublimité est soutenue dans tout le cours de l'ouvrage.

Le reste du premier livre et les cinq suivants forment une espèce d'introduction, qui renferme l'époque fabuleuse, τὰ μυθολογούμενα, jusqu'à la guerre de Troie et aux siècles voisins. Diodore traite son sujet en passant d'un peuple à l'autre. Il prend d'abord les quatre principales nations : les Egyptiens, les Assyriens, les Ethiopiens et les Grecs, auxquels il rattache l'histoire des peuples secondaires : aux Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes, les Indiens, les Scythes, les Amazones, les Hyperboréens, les Arabes; aux Ethiopiens, les riverains du Golfe Arabique, les Libyens, etc.; aux Grecs, les insulaires de la Méditerranée, les Bretons, les Celtes, les Celtibériens, les Ibériens, les Liguriens, les Etrusques.

La partie vraiment historique ne commence qu'au septième livre. Ici, renonçant à la méthode ethnographique, Diodore devient simple annaliste. Il distingue toutefois les grands événements, ἐπαγγελία τῶν γεγενότων, des moins importants qu'il appelle συνεχεῖς πράξεις; les premiers sont rapportés en détail, quoique coupés par années; les autres ne sont qu'indiqués. Les livres onze à vingt renferment le temps écoulé depuis la guerre des Perses, sous Xerxès, jusqu'à l'an 301 avant J.-C. La partie qui nous manque contenait l'histoire des états formés après la bataille d'Ipsus; elle renfermait aussi l'histoire de Rome, et le quarantième livre se terminait à l'expédition de Jules-César en Bretagne.

4. Diodore n'est historien ni comme Hérodote ou Thucydide, ni comme Polybe; il n'est en général que compilateur, admettant quelquefois sans réflexion tous les faits et toutes les autorités; mais ce qu'il a vu, ce qu'il a vérifié, il l'a bien vu et bien jugé.

Son style est facile, clair, simple et sans affectation, mais aussi sans élégance. Il est parfois chargé d'ornements et de métaphores, parce qu'alors il copie les poètes et les mythologues, ces premiers historiens de la Grèce. Lâche et quelquefois diffus, il manque de liaison et d'ordre; sa narration est souvent embarrassée; il ignore l'art de débrouiller les faits, d'y répandre la lumière et de faire toujours sortir un événement d'un autre. Du reste, il loue ou blâme avec impartialité. Ses réflexions sont communes sans être triviales; il s'y montre toujours homme de bon sens et de probité.

5. Denys d'Halicarnasse, célèbre comme rhéteur et comme historien, quitta sa patrie trente ans avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura vingt-deux ans. Il apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays, et, après avoir fait une étude sérieuse de tous les auteurs latins et grecs qui avaient parlé du peuple romain, il composa ses *Antiquités romaines*, ou *Histoire des premiers temps de Rome*, Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία, en vingt livres, dont il ne reste que les onze premiers,

qui vont jusqu'à l'an 312 de Rome, avec quelques fragments des neuf suivants qui se terminaint précisément à l'époque où commence l'ouvrage de Polybe.

6. Dans cet ouvrage, Denys semble avoir eu pour objet d'accoutumer les Grecs à la conquête romaine, et tout ensemble de relever la Grèce à ses propres yeux, en lui montrant, dans ses maîtres nouveaux, ses anciens compatriotes. L'auteur entre dans des détails importants sur la constitution et les affaires intérieures de la république, sur les mœurs et les coutumes qui, sans lui, ne nous seraient qu'imparfaitement connues, parce que les auteurs romains n'en parlent pas, comme d'objets familiers à leurs lecteurs. Libre de préjugés nationaux, si communs aux historiens latins, Denys voit aussi quelquefois les faits et les hommes sous un jour différent. Historien exact et *pragmatique*, comme Polybe, il montre de la critique et du discernement : il rapporte, il est vrai, les fables dont on a entouré le berceau de Rome; mais il les rapporte naïvement, et rien n'indique qu'il y crût. Son style, formé sur celui de Polybe, son modèle, n'est pas toujours d'une pureté classique, et l'on peut lui reprocher aussi des harangues trop fréquentes ou trop prolixes.

7. Nicolas de Damas, ami d'Hérode-le-Grand, qu'il accompagna dans son voyage auprès d'Auguste, se fit connaître en divers genres de littérature. Outre une tragédie perdue, intitulée *Suzanne*, Σωσαννίς, il écrivit la *Biographie d'Auguste* et une *Histoire universelle*, Ἱστορία καθολική, en 144 livres, compilation pour laquelle il emprunta des passages de divers historiens qu'il réunit au moyen de quelques tirades oratoires. Il n'en reste que des fragments.

Memnon d'Héraclée Pontique, contemporain d'Auguste, laissa de sa ville natale une histoire en 24 livres, dont Photius nous a conservé quelques extraits intéressants.

C'est à cette époque que fut fabriqué le prétendu ouvrage de Dictys de Crète, qui suivit Idoménée à la guerre de Troie. On a supposé qu'il avait tenu un journal, ἐφημερίς, des événements de ce siége, et que ce manuscrit, écrit en caractères phéniciens sur des feuilles de palmier, avait été enterré avec lui à Cnosse, où on le découvrit sous Néron. Il nous en reste une traduction latine.

8. Les Juifs avaient déjà pris part à la littérature

grecque. Aucun ne le fit avec plus d'éclat que l'historien Josèphe.

Flavius Josèphe, célèbre par ses ouvrages historiques et par le rôle qu'il joua dans sa patrie, naquit à Jérusalem d'une famille illustre, l'an 37 de J.-C., sous Caligula; sa mère descendait des Machabées. Il reçut une éducation savante, et entra dans la secte des Pharisiens. A vingt-cinq ans il fit un voyage à Rome. De retour en Judée, ses compatriotes insurgés le nommèrent gouverneur de la Galilée. Dans cette place, il se signala par sa vigilance et son courage, et se soutint soixante-sept jours dans la ville de Iotapata contre Vespasien et Titus. Quarante mille hommes périrent dans ce siége, et douze mille furent faits prisonniers. Josèphe se rendit à Vespasien. Celui-ci, qui n'était alors que général, voulait l'envoyer à Néron. Josèphe, admis en sa présence, lui prophétisa la chute prochaine de ce prince, et son élévation à l'empire. Vespasien et son fils le crurent, et même lui vouèrent une estime profonde. Josèphe les suivit au siége de Jérusalem, où il reçut des mains de Titus les livres sacrés des Juifs, et de là à Rome, où, sous les auspices de la nouvelle famille impériale, il obtint le droit de bourgeoisie, et se consacra à l'étude. C'est à cette époque qu'il composa en syriaque l'*Histoire de la guerre de Judée et de la destruction de Jérusalem*, et la traduisit ensuite en grec sous le titre de ἰουδαϊκὴ ἱστορία περὶ ἁλώσεως. Cet ouvrage eut à Rome un grand succès, et plut tellement à Titus qu'il le fit placer dans les bibliothèques publiques. Cette production, en effet, est un chef-d'œuvre dans lequel l'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement, qu'on attend avec effroi comme celui d'un drame. Josèphe composa aussi sa propre Vie, les *Antiquités judaïques*, ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία, en vingt livres; deux livres contre Apion, le plus ardent ennemi des Juifs, sous le titre de l'*Antiquité du peuple juif contre Apion*, Περὶ ἀρχαιότητος ἰουδαίων κατὰ Ἀπίωνος; et un éloge des sept martyrs Machabées, sous ce titre : *Des Machabées* ou l'*Empire de la raison*, Εἰς Μακκαβαίους λόγος

ἡ περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ. Dans presque tous ces ouvrages, Josèphe se montre historien distingué. On admire à juste titre son style, à cause de sa chaleur, de l'énergie de ses expressions et de l'éloquence de ses harangues. S. Jérôme l'a surnommé le Tite-Live de la Grèce. Mais il montre quelque partialité. Quoiqu'il fût l'ennemi du Christianisme, il a fait un si bel éloge de Jésus-Christ, que saint Jérôme le qualifie d'auteur chrétien; toutefois beaucoup de modernes ont nié l'authenticité de ce passage.

9. Les Antiquités judaïques contiennent l'histoire complète du peuple juif depuis la création du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron (66 de J.-C.). Josèphe, dans cet ouvrage, s'est proposé pour but de réhabiliter sa nation aux yeux prévenus des Grecs et des Romains. Mais tout en adoptant pour base de son travail les livres de l'Ancien Testament, les traditions et d'autres monuments historiques qui s'étaient perpétués parmi les Juifs, il ne se fit aucun scrupule de les altérer, de les tronquer, dépouillant surtout l'antiquité juive de sa physionomie patriarcale et religieuse, pour la revêtir d'une couleur philosophique qui pût plaire aux Romains.

10. Un autre Juif, Justus de Tibériade, qui vécut sous Claude et ses successeurs jusqu'au règne de Trajan, écrivit une *Chronique des rois Juifs qui ont été couronnés*, Ἰουδαίων βασιλέων τῶν ἐν τοῖς στέμμασιν. Cet ouvrage est perdu.

Enfin, un siècle après J.-C., Herennius Philon, de Byblos, composa divers ouvrages historiques, entre autres une *Vie d'Adrien*, et traduisit en grec les écrits de Sanchoniaton, ancien historien phénicien, dont l'ouvrage renfermait les traditions des peuples de l'Orient sur l'origine du monde. Il ne nous reste de cette traduction que quelques fragments cités par Eusèbe. Quelques uns le regardent comme l'auteur même de la prétendue histoire attribuée à Sanchoniaton.

11. Plutarque, le plus populaire de tous les prosateurs anciens, naquit à Chéronée, en Béotie, 50 ans après J.-C. Il étudia la philosophie à Athènes sous Ammonius, philosophe d'Alexandrie. Après plusieurs voyages,

il se rendit à Rome, où il enseigna la philosophie à Adrien. Ce prince l'employa dans des affaires d'État, et le nomma consul et gouverneur d'Illyrie. Par la suite, il retourna dans sa patrie où il fut créé archonte et prêtre d'Apollon. Il y cultiva les lettres jusque dans un âge très avancé.

Parmi les ouvrages de Plutarque, les uns ont trait à l'histoire, les autres à la morale ou à la littérature et à la physique. Nous ne parlerons ici que des premiers.

12. Ses traités historiques se font remarquer par des qualités précieuses. L'érudition y domine; mais on sent trop combien l'auteur manque de critique dans la discussion et le choix des faits. L'ouvrage qui a rendu le nom de Plutarque célèbre et pour ainsi dire populaire, est celui qui porte le titre de *Vies parallèles*. Il y donne l'histoire de quarante-quatre personnages distingués par leurs vertus, leurs talents ou leurs actions, les uns Grecs, les autres Romains, et les met en parallèle. Il faut y joindre cinq Vies sans parallèle; quatorze autres se sont perdues.

13. Les quarante-quatre personnages mis en parallèle sont :

1° Thésée et Romulus; 2° Lycurgue et Numa; 3° Solon et Valérius Publicola; 4° Thémistocle et Camille; 5° Périclès et Q. Fabius Maximus; 6° Alcibiade et Coriolan; 7° Timoléon et Paul-Émile; 8° Pélopidas et Marcellus; 9° Aristide et Charon; 10° Philopœmen et Flamininus; 11° Pyrrhus et Marius; 12° Lysandre et Sylla; 13° Cimon et Lucullus; 14° Nicias et Crassus; 15° Eumène et Sertorius; 16° Agésilas et Pompée; 17° Alexandre-le-Grand et Jules-César; 18° Phocion et Caton d'Utique; 19° Agis et Cléomène et les Gracques; 20° Démosthènes et Cicéron; 21° Démétrius Poliorcète et Marc-Antoine; 22° Dion et Marcus Brutus.

Les 5 Vies isolées sont celles d'Artaxerxès Mnémon, d'Aratus, de Galba, d'Othon et d'Homère.

Les Vies perdues sont celles d'Epaminondas, Scipion, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vitellius, Hésiode, Pindare, Cratès le Cynique, Daïphantus, Aristomène et Aratus le Poëte.

14. Les Vies de Plutarque ont été de tout temps regardées comme des modèles de biographie. Le mérite principal de cet auteur consiste dans la peinture des caractères, qui tous chez lui frappent par un air de vérité. On

voit continuellement ses héros en action; et, après les avoir montrés au milieu des affaires publiques, il les suit jusque dans leurs maisons, au milieu de leurs familles, dans leurs transactions sociales; il les examine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans leur déshabillé; il prête l'oreille à leurs conversations les plus familières. Rien de plus instructif que la lecture approfondie de cet ouvrage pour celui qui veut connaître l'histoire de la Grèce et de Rome, parce que l'auteur a puisé dans un grand nombre de sources perdues pour nous. Les faits qu'il contient ne doivent pas cependant être tous adoptés sans examen. Un sentiment de partialité le domine, c'est de trouver partout dans l'histoire des témoignages authentiques pour la vertu. Son ignorance de la langue latine, qu'il avoue lui-même, l'a fait tomber dans des erreurs nombreuses. On lui reproche aussi justement de tomber dans une crédulité puérile, et de pousser l'amour de la liberté jusqu'au plus féroce fanatisme, puisqu'il loue le supplice des fils de Brutus et l'assassinat du frère de Timoléon.

On a souvent célébré, défini, analysé le charme prodigieux de Plutarque, dans ses Vies des hommes illustres. « C'est le Montaigne des Grecs, a dit Thomas; mais il « n'a point comme lui cette manière pittoresque et har« die de peindre ses idées, et cette imagination de style « que peu de poètes même ont eue comme Montaigne. » Cette réflexion est-elle juste? Plutarque, dont la hardiesse disparaît quelquefois dans l'heureuse et naïve diffusion d'Amyot, nous semble avoir au contraire au plus haut degré l'expression pittoresque et l'imagination de style. Quels plus grands tableaux, quelles peintures plus animées que l'Image de Coriolan au foyer d'Atilius, que les Adieux de Brutus et de Porcie, que le Triomphe de Paul Émile, que la Navigation de Cléopâtre sur le Cydnus, que le Spectacle si vivement décrit de cette même Cléopâtre, penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'est réfugiée, et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine vaincu et blessé, qu'elle attend pour mourir! Combien d'autres descriptions d'une admirable

énergie! et à côté de ces brillantes images, quelle naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait, et le peignent dans toute sa profondeur en le montrant avec toutes ses petitesses!

Peut-être ce dernier mérite, universellement reconnu dans Plutarque, a-t-il fait oublier en lui l'éclat du style et le génie pittoresque; mais c'est ce double caractère d'éloquence et de vérité qui l'a rendu si puissant sur toutes les imaginations vives. Cette immortelle vivacité du style de Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêt de ses ouvrages historiques. Il a peint l'homme, et il a dignement retracé les plus grands caractères et les plus belles actions de l'espèce humaine. L'attrait de cette lecture ne passera jamais; elle répond à tous les âges, à toutes les situations de la vie; elle charme le jeune homme et le vieillard; en un mot, elle plaît à l'enthousiasme et au bon sens.

15. Outre ses biographies, Plutarque a laissé onze ouvrages historiques dont voici les titres et le sujet :

1° *Questions romaines*, Ῥωμαϊκὰ ἢ Αἰτίαι ῥωμαϊκαί. Ce sont des recherches sur quelques usages des Romains; par exemple, pourquoi dans la célébration du mariage, on dit à la jeune épouse de toucher l'eau et le feu? Pourquoi les voyageurs qui, crus morts, reviennent chez eux, ne peuvent entrer dans leur maison par la porte, mais sont obligés d'y descendre par le toit, etc., et autres questions archéologiques qui ne sont pas sans intérêt pour l'antiquaire.

2° *Questions grecques*, Ἑλληνικὰ ἢ Αἰτίαι ἑλληνικαί. Ce sont des discussions semblables sur des points d'antiquités grecques; par exemple, pourquoi les femmes Érétriennes, aux Thesmophories, sèchent leurs viandes au soleil, au lieu de les rôtir au feu, etc.

3° *Parallèles tirés de l'histoire grecque et de l'histoire romaine*, περὶ παραλλήλων Ἑλληνικων και Ῥωμαϊκῶν. L'auteur, qu'on croit n'être pas Plutarque, pour faire voir que certains événements de l'histoire grecque qui paraissent fabuleux, méritent toute confiance, leur oppose des événements analogues de l'histoire romaine.

4° *De la Fortune des Romains*, περὶ τῆς Ῥωμαίων τύχης. C'est la contre-partie de l'idée de Polybe (p. 285-6).

5° et 6° *Deux Discours sur la Fortune et la Valeur d'Alexandre*, περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου τύχης ἢ ἀρετῆς. Dans l'un de ces discours, Plutarque veut prouver qu'Alexandre devait ses succès à lui-même, et non à la Fortune, dont il a été appelé avec raison le jouet prématuré (τύχης ἄωρον γενόμενος παίγνιον). Dans l'autre, il assure que ses vertus ne sont point l'ouvrage d'une fortune aveugle et capricieuse, et que les ressources de son génie ne peuvent être regardées comme des faveurs de cette déesse. Au contraire, dans la *Fortune des Romains*, Plutarque s'efforce d'établir que leurs exploits ont été moins l'effet de la valeur et de leur sagesse que de l'influence de la Fortune; et parmi les bienfaits de cette déesse, il compte la mort inopinée d'Alexandre, menaçant l'Italie de ses armes victorieuses. A ces traits on reconnaît la vanité des Grecs, et plus encore l'irritation jalouse d'un peuple vaincu.

7° *Si les Athéniens se sont plus illustrés par la guerre ou par les sciences*, Πότερον Ἀθηναῖοι κατὰ πόλεμον ἢ κατὰ σοφίαν ἐνδοξότεροι. Le commencement et la fin manquent, le reste offre un texte très corrompu.

8° *Sur Isis et Osiris*, περὶ Ἴσιδος καὶ Ὀσίριδος, ouvrage plein de notions curieuses sur la mythologie égyptienne. Plutarque y cherche à expliquer cette vieille et mystérieuse sagesse de Memphis; et pour la justifier au tribunal de la raison, il tâche de donner un sens philosophique aux traditions mythologiques de l'Égypte.

9° *Abrégé de la comparaison de Ménandre et d'Aristophane*, Ἐπιτομὴ τῆς συγκρίσεως Μενάνδρου καὶ Ἀριστοφάνους. Nous en avons donné deux extraits (p. 185 et 258).

10° *Sur la malignité d'Hérodote*, περὶ τῆς Ἡροδότου κακοηθείας. Par un patriotisme mal entendu, le thébain Plutarque attaque la véracité du père de l'histoire, qu'il accuse aigrement d'inexactitudes de faits, de dates et de noms, parce qu'il n'avait pas, selon lui, rendu justice aux peuples du Péloponèse.

11° *Vie des dix orateurs*, Βίος τῶν δέκα ῥητόρων. C'est un ouvrage supposé.

16. Dans cette lutte sourde de l'intelligence grecque contre l'épée romaine, dont Plutarque nous a laissé quelques indices, c'est surtout Alexandre qui servait de point de mire. Alexandre avait été conquérant, comme l'étaient les Romains; il était Grec, et comme tel, il occupait encore, quoique à plusieurs siècles de distance, la susceptibilité nationale des Grecs. Sa vie, tant de fois écrite, trouva dans cette période un historien distingué, Arrien.

17. Flavius Arrien naquit vers l'an 105, à Nicomédie. Il étudia la philosophie sous Épictète, dont il fut le disciple favori, et porta les armes au service des empereurs romains. Athènes, Rome même le reçurent, à l'exemple de quelques autres villes, au nombre de leurs citoyens. Adrien lui donna le gouvernement de la Cappadoce, que son intrépidité et ses talents préservèrent du fer des Alains, qui commençaient à se répandre dans l'empire. Ce service fut récompensé par la dignité consulaire, dont Marc-Aurèle le revêtit. C'est à la même époque sans doute qu'il fut nommé grand-prêtre de Cérès et de Proserpine, titre qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Arrien avait autant de talents littéraires que de connaissances dans l'art de la guerre et l'administration. Histoire, tactique, géographie, philosophie, il possédait également toutes les sciences qui font le guerrier, l'homme d'État et le littérateur. Son ouvrage principal, intitulé *Expédition d'Alexandre*, Ἱστορίαι ἀναβάσεως Ἀλεξάνδρου, en sept livres, se fait distinguer par une impartialité rare, une critique judicieuse et une clarté admirable dans le développement des opérations militaires. La diction d'Arrien est en quelque sorte calquée sur celle de Xénophon : du moins en approche-t-il le plus près possible, en traitant des sujets différents. Moins élégant que son modèle, il n'en a pas les grâces; quoiqu'en général il soit fort clair, on s'aperçoit pourtant de cette gêne et de ce défaut de naturel, presque inévitables dans les imitations. Arrien

est encore recommandable par l'ordre et l'arrangement des mots; mais sa narration n'est ni animée, ni dramatique, comme celle de Xénophon. La précision d'Arrien ne le rend jamais obscur; sa simplicité est plus l'effet de l'art que de la nature, en quoi il diffère encore de Xénophon. S'il emploie des termes nouveaux, ils sont toujours intelligibles et ne nuisent point à la clarté, son mérite principal; il manque d'élévation, et souvent tombe trop bas lorsque la phrase est tout entière de lui, et qu'il cesse un instant d'imiter. Cependant la lenteur de ses ouvrages ne cause ni ennui ni fatigue.

18. On a encore d'Arrien un traité intitulé les *Indiques*, Ἰνδική, que l'on peut regarder comme le complément de son histoire d'Alexandre, un *Périple du Pont Euxin*, adressé à l'empereur Adrien, une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains*, un *Traité de tactique* et le *Manuel d'Epictète*, ouvrage précieux dans lequel Arrien a reproduit avec une scrupuleuse fidélité les pensées, les expressions mêmes de son maître. Il avait encore composé plusieurs ouvrages historiques qui n'existent plus : la *Vie de Tillibore*, fameux brigand; l'*Histoire de Dion*, le Syracusain; la *Guerre des Alains*, Ἀλανικά, dont son Instruction sur l'ordre, etc., n'était qu'un fragment; les *Parthiques*, Παρθικά, ou Histoire de la guerre des Romains contre les Parthes, sous Trajan, en 17 livres; l'*Histoire de ce qui s'est passé après la mort d'Alexandre-le-Grand*, τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον, en 10 livres; les *Bithyniaques*, Βιθυνιακά, ou Histoire de la Bithynie, en 8 livres.

19. Parmi les historiens d'Alexandre, citons encore :

Amyntianus, auteur d'une *Vie d'Alexandre*, dédiée à Antonin, d'une *Vie d'Olympias*, d'un *Parallèle entre Philippe et Auguste*, etc.

Jason d'Argos, qui publia *sur la Grèce* un ouvrage en 4 livres, comprenant les temps anciens, la guerre contre les Mèdes, les exploits d'Alexandre jusqu'à sa mort, et ceux de ses successeurs jusqu'à la prise d'Athènes. Athénée cite aussi le 3e livre de ses *Sacrifices d'Alexandre*.

Céphaléon fit un *Abrégé d'Histoire universelle*, depuis Ninus jusqu'à la mort d'Alexandre, divisé comme l'histoire d'Hérodote, en 9 livres, dont chacun portait aussi le nom d'une muse.

Bardisanès le Babylonien écrivit *sur la philosophie des Indiens*, autre fruit de la conquête d'Alexandrie, qui révéla les sciences de l'Inde à la Grèce et à Rome.

Enfin Publius Herennius Dexippus, qui vivait sous les empereurs

Gallien, Claude II, Tacite, Aurélien et Probus, fit, entre autres ouvrages, une *Chronique des rois de Macédoine*, et une *Histoire des événements arrivés après la mort d'Alexandre-le-Grand*. Photius appelle Dexippus un second Thucydide.

20. Appien d'Alexandrie vécut à Rome sous Trajan, Adrien et les Antonins. Il y exerça d'abord la profession d'avocat, et devint ensuite *procurateur*, c'est-à-dire administrateur des revenus du fisc dans les provinces. Son *Histoire de Rome*, Ῥωμαϊκά ou Ἱστορία ῥωμαϊκή, en vingt-quatre livres, embrassait l'histoire de la république romaine jusqu'à Auguste. Au lieu de suivre l'ordre chronologique ou de diviser son travail par époques principales, il rattache les événements aux pays mêmes qui en furent le théâtre, ou aux personnages qui en furent les principaux acteurs. Ainsi point de synchronismes, mais l'histoire successive de chaque peuple ou de chaque contrée : guerres des Romains en Italie contre les Samnites, contre les Gaulois en Sicile; guerres en Espagne contre Hannibal; guerres en Macédoine, en Grèce, dans l'Asie-Mineure, en Syrie, en Illyrie, en Arabie, etc. Il nous reste en tout dix livres de cet ouvrage. Appien a imité Polybe jusque dans sa partialité pour les Romains, mais son style est inférieur à celui de son maître.

21. Les cinq livres qui traitent des *Guerres civiles* depuis Marius et Sylla jusqu'à la bataille d'Actium et la conquête de l'Egypte, sont un des monuments les plus précieux qui nous soient parvenus de l'antiquité. Appien y descend jusqu'aux moindres particularités; son récit est simple et sans ornements, mais il porte tellement l'empreinte de la vérité, qu'on croit être témoin des événements qu'il raconte. Montesquieu a beaucoup profité de la lecture d'Appien; à l'aide du récit de l'historien, il peint à grands traits la corruption des Romains; mais le simple et véridique Appien la décrit peut-être d'une manière plus énergique; car, après avoir peint tous les crimes qu'enfantent l'ambition et l'avarice, il consacre un chapitre aux vertus qui se montrèrent au milieu du

désordre général ; et dans ce chapitre, il ne trouve à louer que les femmes et les esclaves.

22. Un autre historien de Bithynie parcourut la même carrière qu'Appien, c'est Dion Cassius, qui, né l'an 155 de J.-C., s'éleva à de hautes dignités sous Pertinax, Macrin et les deux Sévère ; il fut nommé successivement sénateur, gouverneur de Pergame et de Smyrne, commandant d'Afrique et de Pannonie ; il fut enfin élevé par Alexandre à la dignité de consul, l'an 229 de J.-C., malgré la haine des prétoriens, qui, irrités de sa sévérité, demandaient sa mort. Sur la fin de sa vie il quitta Rome, et se retira à Nicée, où il termina ses jours. Dès le temps même de sa plus haute faveur, il avait marqué son amour pour la retraite, et souvent il fuyait de la ville à Capoue, pour s'y livrer à l'étude des lettres. Il consacra vingt-deux ans à rassembler les matériaux d'une *Histoire romaine*, qui commençait à l'arrivée d'Enée en Italie, et finissait au règne d'Alexandre Sévère ; cette histoire était divisée en quatre-vingts livres. Les trente-quatre premiers sont perdus, les dix-neuf suivants subsistent encore, six autres sont tronqués, et des vingt-un qui suivent il ne subsiste que quelques fragments. On y supplée par un abrégé que Xiphilin a fait des quarante-cinq derniers livres. Dion avait pris aussi Polybe pour modèle ; son style est simple, noble, clair ; ses pensées judicieuses et solides ; on estime ses harangues, principalement celles qu'il met dans la bouche d'Agrippa et de Mécène lorsque Auguste les consulta sur la question de quitter l'empire ou de le retenir. Mais on lui reproche à juste titre de la partialité, de la bizarrerie, de la crédulité et de l'adulation.

23. Hérodien, né à Alexandrie, vers l'an de J.-C. 225, vint à Rome dès sa jeunesse, et y exerça plusieurs emplois civils. Il nous a laissé une *Histoire* des empereurs romains, τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορίαι, en huit livres, qui comprend cinquante-huit années, de l'avénement de Commode (l'an 180 de J.-C.) à la mort de Maximin (l'an 238). Hérodien, dans ce grave tableau du règne de quinze princes en cinquante-neuf ans, a surtout imité Thucy-

dide. Son style est clair et plein d'élégance, sans affectation; ses vues sont saines et judicieuses; sa manière de narrer est généralement véridique et impartiale. Hérodien a négligé la chronologie.

24. L'histoire se rapetisse tout d'un coup. D'Hérodien à Elien, la distance est grande.

CLAUDIUS ELIEN, natif de Préneste en Italie, et contemporain d'Adrien, ou selon d'autres d'Alexandre Sévère, enseigna d'abord la rhétorique à Rome. Dégoûté ensuite de cette profession, il se livra entièrement à l'étude des belles-lettres et de l'histoire naturelle. Il nous reste de lui une *Histoire des animaux* en dix-sept livres, et des mélanges historiques connus sous le titre d'*Histoires diverses*, Ποικίλη ἱστορία, qui en contiennent quatorze. Le premier de ces ouvrages prouve des connaissances étendues et un esprit observateur, mais trop de crédulité et de penchant au merveilleux. Le second n'est qu'une compilation sans goût et sans jugement, précieuse pourtant en ce qu'il y a intercalé quelques morceaux d'auteurs anciens, qui sans cela seraient perdus pour nous. On peut les regarder comme la première collection d'*Ana*.

Quoique né en Italie et de parents latins, il possédait la langue grecque dans une telle perfection, qu'au jugement de Philostrate, il était comparable au plus pur atticiste, et que d'après Suidas, il n'était connu de son temps que sous le nom de *Sophiste aux lèvres de miel*, Μελίφθογγος ou Μελίγλωσσος.

25. La chronologie gagnait à cette époque autant que l'histoire perdait. CLAUDE PTOLÉMÉE, géographe et astronome, commençait à lui tracer des règles fixes et certaines dans ses *Tables manuelles*, Πρόχειροι κανόνες, dont fait partie son *Canon royal*, Κανὼν βασιλέων. Après lui PHLÉGON publia une *Collection d'olympiques et de chroniques*, qui est perdue, et SEXTUS JULIUS AFRICANUS, une *Chronographie*, Πενταβιβλον χρονολογικόν, qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 222 de J.-C.

§ 2. *Des romans.*

1. Le genre des romans inconnu à l'antiquité. — 2. Diverses sortes de romans. — 3. Les contes milésiens. — 4. Auteurs des premiers voyages imaginaires. — 5. Créateur du roman proprement dit. — 6. Lettres d'Alciphron.

1. Le genre des romans était inconnu à l'antiquité. « Dans les plus beaux siècles d'Athènes, dit M. Villemain, tout l'empire de la fiction était pour ainsi dire envahi par le polythéisme ingénieux des Grecs. Cette croyance devait suffire aux imaginations les plus vives; elle satisfaisait ce besoin de fables et de merveilleux si naturel à l'homme. Chaque fête, en rappelant les aventures des dieux, occupait les ames curieuses par des récits qui ne laissaient point de place à d'autres étonnements. Le théâtre dont les solennités n'étaient point affaiblies par l'habitude, frappait les esprits par ce mélange d'intervention divine et d'histoires héroïques qui faisait son merveilleux et sa terreur. De plus, chez une nation si heureusement née pour les arts, la fiction appelait naturellement les vers, et l'on ne serait point descendu de ces belles fables si bien chantées par les poètes, à des récits en prose qui n'auraient renfermé que des mensonges vulgaires. Remarquons d'ailleurs combien tout était public et occupé dans la vie de ces petites et glorieuses nations de la Grèce; il n'y avait pour personne de distraction privée ni de solitude. L'état se chargeait, pour ainsi dire, d'amuser les citoyens... Sous d'autres rapports, cette forme de société fournissait peu à l'imitation des mœurs privées et à la fiction romanesque. La civilisation, spirituelle et corrompue, était plus simple que la nôtre. L'esclavage domestique formait une première et grande uniformité; le reste de la vie des citoyens se passait sur la place publique, et était trop ouvert à tous les yeux pour que l'on y pût supposer avec vraisemblance quelque aventure extraordinaire, quelque grande singularité de caractère ou de destinée; enfin la condition inférieure des femmes, leur vie retirée, affaiblissaient la puissance de cette pas-

sion qui joue un si grand rôle dans les romans modernes. »

2. On distinguait plusieurs sortes de romans : *Contes milésiens* ou *magiques ; Voyages romanesques* ou *imaginaires; Romans proprement dits* ou *Histoires amoureuses;* enfin, *Lettres d'amour.*

3. Les *Contes milésiens* doivent leur nom à un certain Aristide de Milet, antérieur à Sylla, qui donna une histoire d'Italie en quarante livres, des Annales de Sicile et de Perse ; il composa un recueil de romans ou nouvelles, sous le titre de *Milésiaques*, fictions ingénieuses, mais trop libres, que Lucien et Apulée imitèrent dans l'Ane de Patras et l'Ane d'or. Ces Milésiaques furent traduites en latin du temps de Sylla, par L. Cornélius Sisenna.

Les *Fables milésiennes* étaient fort vantées pour les grâces et la naïveté du style. Le nom en resta dans la langue latine pour exprimer des récits enjoués et libres. Un empereur romain peu connu dans l'histoire, Albinus (IIe s.), avait écrit dans ce genre, déjà cultivé par beaucoup d'écrivains, quelques contes dont le succès dura même après son règne. Il est douteux que toute cette littérature ait jamais produit quelque chose de plus ingénieux et de plus délicat que cette fable de *Psyché* qui fut pourtant écrite dans la barbarie commencée du IVe siècle, et à laquelle Apulée donne aussi le nom de *fable milésienne,* soit qu'il fût l'inventeur ou le traducteur de ce charmant récit.

Il nous est resté un petit recueil composé sous Auguste, par un Grec, Parthénius de Nicée, qui paraît avoir puisé dans les récits de conteurs plus anciens. Mais le style de ce Grec et le choix de ses histoires ne peuvent donner qu'une bien faible idée des originaux perdus. Parthénius est un abréviateur maladroit; il a cependant conservé, parmi plusieurs contes mythologiques d'un intérêt médiocre, quelques historiettes d'une origine vraiment *milésienne.* Ces historiettes sont très courtes, et par le style et l'enjouement du récit, on concevrait peut-être davantage ce que devaient être ces *fables*

milésiennes tant vantées, en lisant un petit conte en prose que Bussy-Rabutin a traduit du latin moderne de Théophile, pour l'offrir à madame de Sévigné qui lui répondit avec une indulgence très méritoire : « Votre « petit conte, mon cousin, est habillé si modestement, « qu'on peut le louer sans rougir. »

4. Les premiers *Voyages imaginaires* furent écrits par un certain JAMBULE et par ANTOINE DIOGÈNE, qui publia en vingt-quatre livres *les choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé*, Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα. Il nous en reste un maigre extrait fait par Photius.

C'est une suite d'aventures extraordinaires et de courses lointaines et merveilleuses, au milieu desquelles se soutient le nœud d'une intrigue entre la jeune tyrienne Dercyllis et l'arcadien Dinias. Cette histoire ressemblait assez, à ce qu'il paraît, au *Recueil des voyages imaginaires* et au roman de Cyrano de Bergerac. Dinias va même aussi dans la lune qu'il rencontre de plain-pied en s'avançant jusqu'à l'extrémité des pays du Nord. Le nom d'Alexandre est mêlé à ces folies, et l'auteur suppose que ce conquérant a découvert le manuscrit de cette histoire dans une cassette près des tombeaux qui renfermaient les restes de Dercyllis et de Dinias. Voilà les fictions que les Grecs dégénérés faisaient succéder à leurs belles fables poétiques.

5. JAMBLIQUE le Syrien, qui naquit vers la fin du règne de Trajan, créa le *Roman proprement dit*, le roman amoureux. Il avait écrit, en seize livres, les *Babyloniens*, ou *les Amours de Rhodane et de Sinonis*. Cet ouvrage, pour la contexture, se rapproche assez de nos romans du XVIe siècle, dans lesquels, après des enlèvements, des combats, des aventures incroyables, on épousait une belle princesse et l'on devenait empereur ou roi. Il n'y a du reste dans tout cela nulle passion vraie, nulle peinture de mœurs, nulle imitation de la nature, mais quelquefois un mouvement singulier d'imagination. Aussi ce n'est pas le roman tel qu'il est entré dans le domaine du génie moderne.

XÉNOPHON d'Ephèse donna les *Ephésiaques* ou *Histoire d'Abrocome et d'Anthia.*

L'auteur écrit avec art; son livre ne présente, suivant le défaut général de tous ces romans, que des mœurs vagues et fictives, que des aventures communes; mais il y a de la grâce dans quelques détails. Le romancier n'a pas craint de commencer par un début qui ressemble à un dénouement. Dès les premières pages, Abrocome et Anthia, l'ornement de la ville d'Ephèse, sont heureux époux; mais il arrive bientôt de cruelles séparations et de longues traverses, qui ne servent qu'à développer davantage la fidélité d'Abrocome et la vertu d'Anthia, jusqu'au moment d'une paisible réunion. Ce petit livre, à tout prendre, est d'une lecture agréable, et, pour le fond des aventures, aussi neuf que beaucoup de romans modernes.

6. Enfin, ALCIPHRON, dans ses quarante-quatre *Lettres de pêcheurs, de paysans, de parasites et de courtisanes*, donne un exemple des *Lettres amoureuses;* c'est une composition médiocre, mais intéressante par les détails qu'elle donne sur les mœurs d'Athènes, et qui présente un modèle du quatrième genre. C'est, avec les ouvrages de Lucien, une des sources les précieuses pour l'étude de la société ancienne, romaine et grecque.

§ 3. *De la sophistique ou du nouvel art oratoire.*

1. Époque à laquelle les sophistes reprirent faveur et ce dont ils s'occupèrent. —2. Différents exercices déclamatoires auxquels ils se livrèrent.—3. Lesbonax. — 4. Dion Chrysostome et mérite de son style.—5. Ses différents ouvrages.—6. Polémon et Hérode Atticus. — 7. Adrien et Ælius Aristide. — 8. Lucien et caractère général de ses ouvrages. — 9. Cause de leur vogue.—10. Idée du Songe de Lucien. —11. De son Nigrinus. —12. De son Encan des philosophes. —13. De son Hermotimus.—14. De son Timon. —15. De son Menteur et de son Banquet.—16. De son Promèthée, de ses Dialogues des dieux et autres ouvrages de ce genre. — 17. De son Icaro-Ménippe et de sa double Accusation. — 18. Ouvrages où Lucien attaqua le Christianisme. — 19. Idée de son Charon.—20. De ses Dialogues des morts et de son Trajet. — 21. De son Songe ou le Coq. — 22. De ses Gens de lettres à la suite des grands.—23. De son Toxaris, de son Vaisseau, de son Cynique, de son Traité sur la manière d'écrire l'histoire. — 24. De son Eloge de Démosthènes, de sa Vie de Démonax, de son Histoire véritable, de son Eloge de la mouche, de sa Déesse syrienne, de son Ignorant, de son Lucius, de son Procès des voyelles, sur une Inadvertance commise en saluant, de son Hérodote, de son Zeuxis, de son Harmonidès, de son Scythe, de son Tyrannicide, de son Fils chassé de la maison paternelle, de son premier et de son second Phalaris, de son Lexiphanès, de son Pseudosophiste, de son Astrologie, de ses Amours, de ses Images, de son Parasite, de son Anacharsis,

de son Deuil, de son Maître de rhétorique, de son Hippias, de ses trois Prologues, de ses Déserteurs, de son faux Raisonneur, de sa Maison, de ses Macrobes, de son Eloge de la patrie et de ses Dipsades, de sa Dispute avec Hésiode, de ses Dialogues de courtisanes, de son Charidème, de son Néron, de son Tragopodagre, de son Ingambe et de ses Épigrammes. — 25. Ouvrages faussement attribués à Lucien. — 26. Maxime de Tyr. — 27. Philostrate. — 28. Athénée.

1. Depuis Socrate, la dénomination de Sophiste devint injurieuse et fut presque généralement abandonnée. Elle reprit faveur sous les empereurs romains, mais elle désigna alors une autre classe de littérateurs. On nommait ainsi ceux qui, outre le talent de parler et d'improviser, s'occupaient de ce que nous appelons *belles-lettres*, à l'exception de la poésie. L'érudition proprement dite continuait à s'appeler grammaire. Ainsi les Sophistes cultivaient de préférence la théorie de l'art de bien dire ou la rhétorique, et cet art même ou l'éloquence. Cependant le talent oratoire avait, dans ce siècle dégénéré, moins d'occasions de se déployer en public. Il se bornait donc à briller dans les écoles. Des sujets imaginaires remplaçaient ces grands débats qui avaient exalté l'imagination et échauffé le cœur des grands orateurs de l'antiquité. Aussi, au lieu de harangues, les Sophistes ne nous ont-ils laissé que des *déclamations*.

2. On inventa même alors de nouvelles dénominations pour des genres nouveaux d'éloquence : c'étaient la *mélète*, la *systase*, le *logos*, le *protreptique* ou *exhortation*, la *lalie*, la *proslalie*, le *schedion* ou *schediasma*, la *dialexis* et l'*épidixis*.

La *Mélète* était une déclamation préparée et écrite, dans laquelle l'auteur jouait le rôle d'un personnage ancien et fabuleux, et traitait comme véritable un sujet imaginaire. La *Systase* était une espèce de dédicace par laquelle l'orateur se recommandait à quelque haute protection. Le *Logos* était un terme générique, exprimant toutes sortes de compositions ou de discours, mais principalement une harangue. Le *Protreptique* était une exhortation dans le genre délibératif ou moral. La *Lalie*, espèce de compliment, prenait le nom de *Proslalie* lorsqu'elle servait d'introduction ou de prologue à des lectures publiques. Le *Schedion* était une espèce d'improvisation; la *Dialexis*, une dissertation; enfin l'*Epidixis*, un morceau d'apparat prononcé sur le théâtre ou devant une assemblée solennelle.

3. Lesbonax, contemporain de Tibère, se fit le premier un nom

dans ce genre faux et bâtard. Il nous reste de lui deux déclamations politiques, dont l'une s'adresse aux Athéniens pour les engager à combattre vaillamment Lacédémone.

4. Dion Chrysostome, ainsi nommé à cause de son éloquence (χρυσὸς, or; στόμα, bouche), florissait sous Vespasien, Domitien, Trajan, et mourut l'an 94 de J.-C. Il voulut en vain persuader à Vespasien de quitter l'empire. Proscrit par Domitien, il erra long-temps de ville en ville, déguisant son nom. Il parcourut ainsi, souvent réduit à labourer la terre pour vivre, la Mœsie, la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Quand Domitien périt, Dion était en habit de mendiant dans un camp des Romains; l'armée était près de se révolter; tout-à-coup Dion se fait connaître, harangue les troupes, et fait élire Nerva. Trajan eut pour lui les plus grands égards.

Dion composa sur divers sujets de philosophie, de morale et de littérature, un grand nombre de discours, déclamations, dissertations ou *diatribes*, comme il les appelle lui-même. Il nous en reste quatre-vingts. Dion a modelé son style sur celui de Platon et de Démosthènes; il est élégant, gracieux, noble, mais il manque quelquefois de naturel et de clarté.

5. Voici les titres de ces discours :

Quatre discours *sur les Vertus d'un prince*, περὶ βασιλείας ou λόγοι βασιλικοί. Dion y régente la royauté, tout en louant Trajan avec délicatesse.

Diogène, ou (des embarras) *de la Tyrannie*, Διογένης ἢ περὶ Τυραννίδος. Ce discours, mis dans la bouche de Diogène, a le même but que le précédent.

Il en est de même des discours suivants :

Agamemnon, ou *du gouvernement royal*, et *Nestor*. Dion y montre comment un roi doit prendre avis des sages, c'est-à-dire, des philosophes, et s'y conformer.

L'*Eubéen*, ou *le Chasseur*, Εὐβοϊκὸς ἢ Κυνηγός. L'auteur peint la vie simple et heureuse d'un pauvre paysan.

Diogène, ou *des Esclaves*, Διογένης ἢ περὶ Οἰκετῶν. Diogène rencontre un homme qui va consulter l'oracle pour découvrir la retraite d'un esclave fugitif. Diogène lui démontre la nécessité d'apprendre avant tout à se connaître lui-même. On y reconnaît la philosophie stoïcienne.

Discours Olympique ou *de la Connaissance de Dieu*, Ὀλυμπικὸς ἢ περὶ τῆς πρώτης τοῦ Θεοῦ ἐννοίας. C'est un des plus beaux morceaux de Dion; il l'a fait juger chrétien par les uns, anti-chrétien par les autres. Selon ces derniers, Dion tentait de refaire le paganisme par la morale, en l'élevant à ces connaissances plus pures et plus certaines que répandait partout le Christianisme. Rien ne justifie ce point de vue.

De la Retraite, ou *de la Vie des Anachorètes*, περὶ Ἀναχωρήσεως. Dion s'élève contre ceux qui, se soustrayant au monde, vivent dans la solitude. On ignore si ce discours est dirigé contre les ermites chrétiens ou contre les Esséniens.

Dans d'autres discours, Dion traite des questions comme en traitaient Cicéron et Sénèque, et il les résout toujours dans le sens stoïcien.

De l'Exil, περὶ Φυγῆς. Discours où l'auteur prouve que l'exil n'est point un mal.

Deux discours *sur la Servitude et la Liberté*, περὶ Δουλείας καὶ Ἐλευθερίας. C'est le sujet du 5e paradoxe de Cicéron : Le sage est libre et le fou esclave.

De la Douleur, ou *des Maladies de l'ame*, περὶ Λύπης. C'est le sujet traité par Cicéron dans sa 3e Tusculane.

Que le sage est heureux, Ὅτι εὐδαίμων ὁ σοφός, et *de la Félicité*, περὶ Εὐδαιμονίας. Les peines que les hommes se donnent pour des choses inutiles ou frivoles, les empêchent d'atteindre au véritable bonheur.

Quelques autres discours ont trait à des localités :

Discours Rhodien, Ῥοδιακός. C'est le chef-d'œuvre de Dion; il s'élève contre un usage des Rhodiens, qui, voulant honorer d'un monument public un de leurs contemporains, se servaient pour cet objet de quelque statue ancienne et se contentaient d'y placer une nouvelle inscription.

Discours Corinthien, Κορινθιακός; sujet semblable au précédent, mais il y règne encore plus de chaleur, parce que Dion y était personnellement intéressé.

Parmi les discours littéraires, il faut citer :

La Comparaison des trois tragédiens, ou l'*Arc de Philoctète*, Περὶ Αἰσχύλου καὶ Σοφοκλέους καὶ Εὐριπίδου, ἢ περὶ τῶν Φιλοκτήτου τόξων.

6. Après Dion, paraissent POLÉMON, rhéteur chaleureux, qu'on surnommait la *Trompette de l'Olympe*, et HÉRODE ATTICUS, habile improvisateur. Ce dernier, accusé de concussion, devant Marc-Aurèle, fut absous ; mais plusieurs de ses agents furent convaincus du crime et punis. Ce qui prouve l'innocence d'Hérode, c'est une lettre de l'empereur qu'on ne sera pas fâché de lire ici :

« Je désire que ta santé soit bonne et que tu sois convaincu que je te veux du bien. Ne te regarde pas comme offensé, si, ayant trouvé en défaut quelques uns de tes gens, je les ais punis, à la vérité aussi peu sévèrement qu'il m'a été possible. Tu ne dois pas m'en vouloir. Si cependant j'ai fait ou si je fais encore quelque chose qui te déplaise, impose-moi une amende que je paierai dans le temple de Minerve à l'époque des mystères ; car, au plus fort de la guerre, j'ai fait vœu d'être initié, et je veux que cette cérémonie s'accomplisse sous ta présidence. »

7. ADRIEN de Tyr, disciple d'Hérode, ne fut qu'un froid déclamateur. Il n'en est pas de même d'ÆLIUS ARISTIDE, Bithynien de naissance, dont les discours sont forts de pensées et d'argumentation, le plus souvent simples et sans ornement superflu. Sa diction est forte, mais elle n'est pas toujours gracieuse. Il nous reste de lui 54 déclamations, dont la plupart célèbrent quelque divinité, Marc-Aurèle et d'autres personnages.

8. Tous ces noms pâlissent devant celui de Lucien.

LUCIEN naquit, selon l'opinion commune, vers le commencement du IIe siècle, à Samosate, dans la Comagène. Son père le mit d'abord entre les mains d'un oncle qui était sculpteur. Le jeune Lucien fut bientôt dégoûté de ce métier ; sur la foi d'un songe, dans lequel il vit la science qui lui promettait de rendre son nom immortel, il étudia les belles-lettres, s'exerça dans l'art d'écrire, et embrassa la profession d'avocat. Mais bientôt, ennuyé des criailleries et des vices du barreau, il l'abandonna pour se livrer à l'étude de la philosophie et surtout à l'étude de l'homme. Il étudia d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie et en Grèce, puis dans les Gaules et en Italie. Mais son plus long séjour fut à Athènes, où il se signala par son érudition et son éloquence. Il fut nommé intendant d'une partie de l'Egypte par Marc-Aurèle, qui sut apprécier son mérite. Il mourut l'an 180 de J.-C., à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Suidas prétend qu'il fut déchiré par des chiens. Mais il est à croire que c'est un malentendu, et qu'originairement on avait voulu dire

tout simplement que les Cyniques (en grec κύνες), ainsi que les autres philosophes, déchiraient Lucien, qui au reste le leur rendait bien.

Il est difficile de dire à quelle école, comme philosophe, se rattache Lucien. On voit assez qu'il penche pour la doctrine d'Épicure; mais au fond son seul maître fut la nature. Il avait étudié le cœur de l'homme, principalement sous toutes les faces qui prêtent au ridicule et à la satire. Profondément pénétré de la vanité des choses humaines et de la rapidité de la vie, il raille toutes les conditions. L'avarice des vieillards, le désappointement des chercheurs d'héritages, la crédulité de la foule superstitieuse, l'emphase des rhéteurs, la forfanterie des philosophes, sont pour lui autant de sources intarissables de plaisanteries et de leçons attrayantes. Mais il dépare ses écrits par un langage souvent obscène et par le ridicule qu'il verse à pleines mains sur toutes les religions; ce qui l'a fait passer pour un athée. Son style a peu des défauts qui caractérisent l'époque où il a vécu. Sa prose rappelle sans cesse les vers charmants d'Aristophane, qu'il avait pris pour modèle, et dont il a la pureté, la finesse et l'élégance. Son dialogue (et la plupart de ses ouvrages ont la forme du dialogue) est une véritable conversation, et a toujours la vivacité dramatique.

9. M. Letronne parle ainsi de la vogue que les ouvrages de Lucien eurent dès le moment de leur publication :

La piquante variété des sujets qu'il avait choisis, sa verve et son originalité, les bons mots, les traits ingénieux qu'il avait donnés avec profusion, la grâce, la facilité de son style, enfin le ton léger et railleur qu'il conservait toujours en parlant des choses les plus graves [1], ce ton qui plaît aux esprits superficiels, procurèrent bientôt à ses ouvrages une vogue presque universelle. Les chrétiens eux-mêmes ne s'en interdirent point la lecture. En faveur des bonnes plaisanteries qu'il avait dirigées contre les dieux et les pratiques du paganisme, ils lui pardonnèrent son indifférence complète à l'égard de toutes les opinions religieuses et la manière peu mesurée dont il avait parlé d'eux dans son *Peregrinus*.

[1] On croirait entendre parler ici de Voltaire.

Les ouvrages ou opuscules qui portent le nom de Lucien sont au nombre de quatre-vingts.

10. Le *Songe*, ou *la vie de Lucien*, Περὶ τοῦ ἐνυπνίου, ἤτοι βίος Λουκιανοῦ. C'est, à ce qu'il paraît, une espèce de prologue, par lequel Lucien, après s'être acquis une réputation dans ses voyages et pendant son séjour à Athènes, débuta à Samosate, sa patrie. Dans ce morceau, l'auteur raconte qu'il avait quinze ans lorsque son père, qui était pauvre, le confia à un statuaire de ses parents, pour qu'il lui apprît son art. Mais le jeune élève, pour son coup d'essai, brise le marbre sur lequel il doit s'exercer. Irrité de sa maladresse, son maître le frappe impitoyablement. Lucien prend la fuite, et renonce à un art où il a si mal débuté. La nuit suivante deux femmes lui apparaissent en songe. L'une a des formes rudes et grossières, des vêtements négligés, c'est la Sculpture. L'autre a un visage doux et riant, c'est l'Éloquence. Tour-à-tour elles s'adressent au jeune Lucien. La première fait valoir les avantages de son art : c'est lui qui a ouvert aux Polyclète et aux Phidias le temple de l'immortalité; son vêtement ne doit point lui déplaire : c'est celui des grands sculpteurs qui se sont fait adorer dans leurs ouvrages. L'Éloquence à son tour, d'un son de voix plein de douceur, vante au jeune homme l'excellence des lettres; s'il veut suivre ses pas, elle ornera son ame; de pauvre et inconnu qu'il est, elle l'élèvera aux honneurs, à l'immortalité. Elle lui cite l'exemple de Démosthènes et d'Eschine; celui de Socrate, qui abandonna le ciseau du sculpteur pour l'étude de la philosophie. Le jeune Lucien est séduit; il embrasse l'Éloquence; et la Sculpture, de dépit et de rage, est transformée en statue. De cette narration, Lucien prend occasion d'exhorter les jeunes gens à cultiver les lettres, et à ne point se laisser décourager par les obstacles.

Ce morceau est intéressant parce qu'il nous fait connaître la marche qu'a suivie l'esprit de l'auteur.

A celui qui l'avait appelé un Prométhée en paroles, **Πρὸς τὸν εἰπόντα· Προμηθεὺς εἶ ἐν λόγοις. On louait les ouvrages de Lucien à cause de**

leur forme originale et neuve. Il récuse cet éloge, si l'on n'y joint celui de l'esprit et de la diction. Il montre en même temps sous quel point de vue la saine critique doit juger le nouveau genre de composition auquel il s'était voué.

Dans les ouvrages suivants, Lucien s'attaque d'abord aux philosophes.

11. *Nigrinus*, ou *des mœurs d'un philosophe*, Νιγρῖνος ἢ περὶ φιλοσόφου ἤθους. C'est le dialogue qu'admirait le plus le célèbre Wieland, qui a commenté les œuvres de Lucien d'une manière si ingénieuse. C'était, dit-il, comme le manifeste de la guerre qu'il se proposait de commencer contre les faux philosophes, si fréquents sous les Antonins. Le principal objet du dialogue est de faire un tableau historique de la corruption de Rome et de flatter les Athéniens par le contraste de leurs mœurs avec celles de la capitale de l'Empire. Le second titre du dialogue qui, certainement, n'est pas de l'auteur même, avait été mal choisi; on l'aurait mieux intitulé : *Tableau des mœurs de Rome*. La forme dramatique que Lucien lui donna, annonce ce qu'on devait espérer d'un homme qui montrait tant d'esprit, tant d'originalité et de bon sens, joints à un talent d'écrire si distingué. On s'aperçoit pourtant que ce dialogue est son premier essai dans une manière nouvelle, et que l'auteur, après avoir fait plusieurs années le métier de sophiste, n'a pu se défaire subitement d'une espèce de loquacité qui lui était devenue habituelle, et d'un certain luxe de rhéteur.

12. L'*Encan des philosophes*, Βίων πρᾶσις, c'est-à-dire, l'Encan des vies, des manières de vivre, ou des sectes philosophiques. Dans ce petit ouvrage plein de sel, Jupiter, se servant de Mercure comme crieur public, vend les représentants des écoles les plus célèbres de l'antiquité. Le ridicule est versé à pleines mains sur chacun des philosophes dont les doctrines sont plutôt parodiées qu'exposées.

Le *Pêcheur*, ou *les Ressuscités*, Ἁλιεὺς ἢ ἀναβιοῦντες. C'est l'apologie de l'Encan. Les philosophes attaqués par Lucien ont obtenu de Pluton la permission de retourner

pour un jour sur la terre, afin de punir l'écrivain sacrilége. Ils s'emparent du coupable et veulent le faire mourir; mais Lucien qui se nomme Parrhésiade, en appelle à la véritable philosophie. Elle établit son tribunal dans l'Acropole d'Athènes, et Lucien gagne sa cause. Le premier titre de ce dialogue vient de ce que, vers la fin, Lucien, placé sur la cime de l'Acropole, pêche à la ligne les mêmes personnages qu'il avait châtiés dans l'Encan; il les présente à ceux dont ils ont emprunté les noms et qui les désavouent formellement. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, d'éloquence et d'érudition.

13. *Hermotimus,* ou *des sectes philosophiques,* Ἑρμότιμος ἢ περὶ αἱρέσεων. C'est un des meilleurs ouvrages de Lucien, tant par le fond que par la forme. On y voit des tableaux aussi vrais qu'ingénieux et piquants des mœurs et des travers philosophiques à cette époque, on peut dire à toutes les époques et surtout à la nôtre.

14. *Timon,* ou le *Misanthrope.* Ce petit drame a été comparé au Plutus d'Aristophane (p. 183); l'un et l'autre ouvrage critiquent ingénieusement le partage inégal des richesses; mais le Timon de Lucien a en outre un plus grand but, celui de démasquer les imposteurs, et surtout les faux philosophes dont le nombre s'était considérablement accru sous les Antonins. C'est l'une des plus spirituelles productions de l'antiquité.

Voici sommairement comment l'auteur met en scène son principal personnage, dont le rôle lui était tracé d'avance par le caractère historique de Timon, Athénien devenu célèbre par la haine que la corruption des mœurs de ses contemporains lui avait inspirée pour tout ce qui porte le nom d'homme.

Le Timon de Lucien, renonçant à une société pour laquelle il s'était réduit à la dernière misère, et dont il n'avait reçu, en retour de sa bienfaisante prodigalité, que les traits de la plus noire ingratitude, s'est retiré dans un désert, loin de la vue de ceux qui ont fait son malheur. De là il adresse à Jupiter un discours rempli d'une

ironie amère. Il l'accuse de voir avec indifférence les crimes des méchants. La caducité sans doute, s'écrie le misanthrope dans son accès d'humeur noire, a rendu sourd et aveugle le maître des immortels, puisqu'on l'outrage impunément. Qu'est-ce donc qu'un dieu qui, armé de la foudre, se laisse dépouiller de sa chevelure d'or au milieu de son temple d'Olympie? Il se plaint qu'il laisse impunis des ingrats qui ont abandonné leur bienfaiteur dans sa détresse après l'avoir adoré dans sa prospérité; il invite le souverain des dieux et des hommes à rallumer sa foudre, et à écraser les coupables. Jupiter entend les blasphèmes de Timon; il est irrité de son audacieuse impiété : mais bientôt, reconnaissant la justice de ses plaintes, il ordonne à Mercure d'aller le consoler avec Plutus. Celui-ci obéit à regret, et ce n'est qu'avec une extrême répugnance qu'il se laisse entraîner par son conducteur jusque dans la solitude de Timon. Les envoyés de Jupiter le trouvent sous la protection de la Pauvreté, entouré par le Travail, la Patience, la Sagesse et le Courage, qui tous s'enfuient à leur arrivée. Le farouche misanthrope repousse et menace les nouveaux-venus; puis, cédant aux instances et aux raisons de Mercure, il consent, non sans peine, à recevoir le dieu des richesses, dans l'espoir que ses cupides ennemis périront de dépit et de rage en le voyant redevenu riche. A la voix de Plutus, un trésor paraît sous le hoyau de Timon; la vue de l'or le remplit de joie; il consacre à Pan sa bêche et son habit de peau, et forme le projet de vivre dorénavant pour lui seul, content de faire le malheur de tous les autres hommes, envieux de sa fortune. Bientôt ses anciens adulateurs, qui l'avaient délaissé dans sa misère, reviennent encenser son trésor; mais Timon, instruit par l'expérience, se moque de leurs flatteries viles et ridicules, et pour prix de leurs lâches mensonges les chasse l'un après l'autre à coups de bâton : fatigué de battre, il s'arme de pierres, et se débarrasse promptement de la foule importune qu'un même instant voit accourir et se dissiper.

15. Le *Menteur*, ou *l'Incrédule*, Φιλοψευδὴς ἢ Ἀπιστῶν, dialogue où Lucien ne se moque pas tant des menteurs en général que des philosophes imbus de toutes les superstitions populaires.

Le *Banquet*, ou *les Lapithes*, Συμπόσιον ἢ Λαπίθαι. C'est le récit d'un repas de noces où les philosophes, qui se trouvaient parmi les convives, s'étaient montrés dans toute leur turpitude.

L'*Eunuque*, Εὐνοῦχος. C'est une plaisanterie dirigée contre deux philosophes qui concouraient pour un traitement vacant.

16. Puis vient le tour des dieux. Le prologue des nouvelles attaques de Lucien se trouve dans :

Prométhée, ou le *Caucase*, petite scène dramatique entre Mercure, Vulcain et Prométhée que les deux premiers enchaînent sur le Caucase. C'est un morceau plein de sel contre la mythologie grecque. Prométhée réfute victorieusement les reproches de Jupiter, et ses raisonnements font impression sur Mercure qui le quitte en lui souhaitant une prompte délivrance.

Cette délivrance est l'objet du premier des vingt-six *Dialogues des dieux*.

C'était une idée hardie et neuve de faire parler les dieux dans l'intérieur de leurs demeures, et pour ainsi dire en négligé, dans des moments de faiblesse ou d'embarras, dans les circonstances où leurs passions et leurs prétentions réciproques s'entrechoquent, enfin dans des situations où, croyant n'être pas entendus des hommes, ils se dépouillent de leur divinité pour devenir hommes à leur tour. Les *Dialogues maritimes* ou *des dieux marins*, Ἐνάλιοι διάλογοι, au nombre de quinze, ont le même caractère. Ainsi que des dieux, Lucien se moque des croyances populaires. Le *Traité des sacrifices*, περὶ Θυσιῶν, est le complément des dialogues.

Les *Saturnales*, Τὰ πρὸς Κρόνον, le *Cronosolon*, Κρονοσόλων, les *Lettres saturnales*, Ἐπιστολαὶ κρονικαί, et l'*Assemblée des dieux*, Θεῶν ἐκκλησία, rentrent dans le genre des Dialogues des dieux.

Lucien va plus loin encore dans son *Jupiter confondu*, Ζεὺς ἐλεγχόμενος, et son *Jupiter tragédien*, Ζεὺς τραγῳδός, deux dialogues dans lesquels il se montre l'en-

nemi de toute religion et l'antagoniste du dogme de la Providence.

17. Dans d'autres ouvrages, il attaque à la fois les dieux et les philosophes.

Icaro-Ménippe, ou le *Voyage aérien*, Ἰκαρομένιππος ἢ ὑπερνέφελος, dialogue où Lucien persiffle à la fois et la religion populaire et les systèmes astronomiques des philosophes. C'est un chef-d'œuvre de *causerie* élégante et de délicat persifflage.

La *Double accusation,* ou les *Tribunaux,* Δὶς κατηγορούμενος ἢ δικαστήρια. C'est une des plus spirituelles productions de Lucien. La bonne plaisanterie et la satire y sont répandues à pleines mains sur les divinités du paganisme et sur les sectes des philosophes.

18. Lucien ne s'en tint pas au paganisme; le christianisme fut aussi l'objet de ses attaques. Mais les traits de Lucien, vagues et incertains, se perdent sur un vain fantôme qui n'est point la religion chrétienne, mais le judaïsme, et encore le judaïsme, tel que le faisait la prévention populaire. C'est ce qu'on voit dans son *Peregrinus*, περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς, dans ses *Déserteurs*, Δραπέται, dans l'*Ami de la patrie* ou l'*Écolier,* Φιλόπατρις ἢ Διδασκόμενος, et dans son *Alexandre* ou le *Faux prophète*, Ἀλέξανδρος ἢ Ψευδόμαντις, adressé à Celsus, ce furieux adversaire des chrétiens.

19. La morale, la critique et d'autres objets occupèrent aussi la plume de Lucien.

Charon, ou les *Contemplateurs,* Χάρων ἢ Ἐπισκοποῦντες. Curieux de voir ce qui se passe sur la terre et de connaître les vivants, Charon a demandé au souverain des enfers la permission de quitter pour un jour seulement sa barque et l'empire des ténèbres. A son arrivée au séjour de la lumière, ne sachant par où commencer son voyage, ni comment en tirer tout le fruit qu'il s'en est promis, il a le bonheur de rencontrer Mercure, qu'il prie de le tirer d'embarras. Le messager de Jupiter était en course: il craint d'être arrêté trop long-temps; mais enfin, cédant aux prières de son vieil ami, il consent à

l'accompagner, et à le guider dans un monde inconnu aux yeux éblouis du nautonnier des ombres. Charon n'avait qu'un jour de liberté : il fallait se borner à voir dans ce court espace de temps les objets les plus intéressants ; le difficile était de trouver un endroit assez élevé d'où l'on pût tout embrasser d'un même coup-d'œil. Pour cela aucune montagne ne se trouvait assez haute. Mercure se rappelle à propos l'expédient des fils d'Aloüs, et parodiant Homère, il entasse les monts les uns sur les autres et fait ensuite grimper son ami Charon sur ce plaisant échafaud. Mais de si loin le vieillard, dont la vue est affaiblie, ne distingue plus assez nettement les objets. Il n'entend plus les discours des hommes, qui eux-mêmes ne lui paraissent que comme des points dans l'espace, et leurs villes comme des trous où ils se cachent. La magie du poète remédie encore à cet inconvénient, et quelques vers de l'Iliade suffisent pour donner par enchantement à ses yeux la clairvoyance de Lyncée. Nos observateurs fixent alors leurs regards sur les plus fameux personnages. Ici leur apparaît Milon le Crotoniate, ce vigoureux athlète, qui au milieu des applaudissements publics, tout fier de sa force prodigieuse, ne songe pas au temps non éloigné où la mort le réduira à ne pouvoir plus même soulever un moucheron. Là se montre Cyrus, entouré de toute sa gloire, poursuivant ses conquêtes et le projet d'asservir l'univers à sa puissance. Un peu plus loin Solon et Crésus s'entretiennent ensemble : le sage donne au monarque d'utiles leçons sur l'instabilité de la fortune et le prix qu'on doit attacher aux richesses. Mais le roi ne s'en souviendra qu'au temps de l'adversité, qu'en montant sur le bûcher fatal auquel l'a condamné son vainqueur, qui lui-même finira par tomber sous les coups d'une femme, de cette Tomyris, reine des Massagètes, qu'ils aperçoivent dans un appareil guerrier. Ailleurs, paraît Cambyse, le jeune fils du grand Cyrus. Plus tard, dans ses lointaines expéditions, il sera frappé de démence, et mourra pour avoir tué le bœuf Apis. D'un autre côté ils découvrent Poly-

crate, tyran de Samos, qui a joui jusqu'alors d'une prospérité étonnante, dont lui-même ne peut parvenir à arrêter le cours; mais il sera un jour trahi par son meilleur ami, et périra attaché sur un gibet. Ce spectacle instructif se termine par d'importantes réflexions sur les misères nombreuses de la vie, sur les incommodités des grandeurs, et sur le néant des choses humaines. Enfin la vue des tombeaux et des lieux solitaires autrefois occupés par des villes florissantes achève la peinture de ce tableau si vrai du sort réservé à tout ce qui existe dans ce monde.

20. Le Charon est une espèce de prologue des *Dialogues des morts*, Νεκρικοὶ διάλογοι, au nombre de trente. Philosophe enjoué jusqu'au milieu des tombeaux et dans la compagnie des morts, Lucien descend aux enfers, non pour y pleurer, mais pour instruire, pour dire la vérité qui ne fait entendre librement sa voix que dans ce séjour. Il peut être regardé parmi les Grecs comme le premier qui ait fait converser les morts pour donner d'utiles leçons aux vivants. Il n'épargne aucune des conditions humaines. Ici, sous le nom d'un philosophe cynique, il dépouille de leur fausse grandeur ces rois lâches et efféminés, qui n'ont été rois que pour écouter leurs flatteurs et satisfaire leurs voluptés; il rabaisse l'orgueil d'un Alexandre, en lui rappelant les faiblesses et les crimes qui ont terni l'éclat de ses conquêtes, et se moque d'un Mausole, fier du monument pompeux élevé à sa mémoire, qui vivra cependant moins long-temps que le souvenir d'une vie pure et sans tache. Là paraissent des hommes avides de richesses; l'un, jeune encore, meurt avant le vieillard dont il convoitait la succession; l'autre périt par le poison même destiné à celui qui vivait trop long-temps au gré de ses désirs; tous sont frustrés dans leurs criminelles espérances : aussi Mercure se plaint-il de ne plus voir arriver aux enfers que des scélérats victimes les uns des autres, et également indignes de pitié, tandis qu'ailleurs Diogène et les autres Cyniques se rient des hommes qui ne pensent qu'à amasser des biens péris-

sables, sans songer aux vertus, dont la possession est éternelle : plus loin, les philosophes, les rhéteurs, les riches sont à leur tour impitoyablement censurés. Le masque sous lequel ils se cachent est arraché, et laisse à découvert toutes ces misères de la vie, dont ils ont cependant tant de peine à se séparer.

Au genre des Dialogues des morts appartient *le Trajet*, ou *le Tyran*, Κατάπλους ἢ Τύραννος, morceau recommandable par les caractères et par le but moral.

21. Outre la satire et la comédie, les ouvrages de Lucien présentent des traités de morale, des morceaux d'éloquence et de critique.

Le Songe, ou *le Coq*, Ὄνειρος ἢ Ἀλεκτρυών. Dans ce dialogue, Lucien montre le peu de fond qu'il y a à faire sur les richesses; il expose tous les inconvénients de la fortune et du pouvoir, et peint l'état malheureux de ceux qui les possèdent, comparé au sort doux et tranquille d'une médiocrité qui sait se contenter de peu.

Le cordonnier Mycille, interrompu par le chant matinal de son coq, au milieu du plus beau songe qu'il ait fait de sa vie, menace de sa colère l'animal importun qui vient de faire évanouir son bonheur. Mais quelle est sa surprise ! le coq répond à ses reproches; c'est Pythagore lui-même, qui, transformé, lui adresse la parole; et bientôt un colloque des plus piquants s'établit entre eux. Mycille raconte comment il a, la veille, assisté à la table somptueuse du riche Eucrate, où tout était brillant, splendide et magnifique; comment, étant rentré chez lui, la tête encore pleine de ce spectacle enchanteur, un songe pendant son sommeil était venu le mettre en possession de toutes ces richesses, qui malheureusement étaient disparues à son réveil. Il fait l'éloge le plus pompeux de l'or, et vante le bonheur qu'il procure. Le coq à son tour raconte les diverses métamorphoses qu'il a subies avant d'être ce qu'il est : instruit par l'expérience qu'il a acquise dans ses différentes conditions, il n'hésite point à avancer que Mycille, dans sa misère, est mille fois plus heureux que ceux dont il envie le sort ;

et il le prouve en opposant la vie du simple citoyen à celle des premiers de l'État, sans cesse exposés aux caprices du peuple pendant la paix, et aux fureurs de l'ennemi pendant la guerre. Lui aussi a été roi, riche et puissant; que de tourments, d'inquiétudes et de chagrins cachés sous ces apparences trompeuses de grandeur et de prospérité! Le cupide Mycille, effrayé par la peinture que son coq vient de tracer, renonce à son amour pour l'argent; mais bientôt le songe flatteur se représente à sa pensée, et réveille une passion qui n'était qu'assoupie. Pour le guérir entièrement de sa folie, le coq veut lui montrer dans l'intérieur de leurs demeures, et pour ainsi dire dans toute leur nudité, ces hommes qu'il croit si heureux, et il le fait pénétrer invisible dans leurs maisons par la vertu d'une des plumes de sa queue, qui ouvre toutes les portes. Ici le parvenu Cimon, naguère collègue de Mycille, a perdu le repos et le sommeil en gagnant des trésors. Là, l'usurier Gniphon, desséché par l'avarice, est absorbé dans le calcul de ses revenus. Plus loin, la maison délicieuse du fortuné Eucrate n'offre que le tableau hideux de la plus affreuse dissolution. A ce spectacle, Mycille revient à la raison, et promet que désormais, content du peu qu'il gagne, il n'aspirera plus à des biens dont la possession doit être si chèrement achetée.

Lucien se moque en passant des absurdes transformations de Pythagore, et persiffle les Stoïciens, à qui il reproche de ne faire consister leur philosophie qu'en spéculations oiseuses, inutiles à eux-mêmes et aux autres, et de ne s'attacher qu'à paraître remplir des devoirs dont, au fond, ils s'embarrassent fort peu.

22. *Des gens de lettres à la solde des grands*, περὶ τῶν ἐπὶ μίσθῳ συνόντων.

Lucien, dans ce traité, examine d'abord quels sont les principaux motifs qui engagent les gens de lettres à se mettre au service des grands, et trouve qu'il ne peut y en avoir de plus puissants pour eux que la crainte de tomber dans la pauvreté, l'espoir de mener une vie vo-

luptueuse au sein des richesses d'autrui, et l'honneur d'être admis à la familiarité de personnages distingués.

Il combat les deux premiers motifs, dont il démontre en peu de mots la futilité et la bassesse. Rien ne peut compenser la perte de la liberté; rien n'est au dessus des charmes d'une noble indépendance. L'honneur d'être admis à la familiarité des grands ne vaut pas les désagréments qui en sont inséparables. En effet, que de soins, de démarches, de fatigues, avant d'avoir accès auprès d'eux! et lorsqu'enfin on est parvenu à son but, quel en est le résultat? On a renoncé à ses amis, à son repos, à ses loisirs; on n'est plus qu'un esclave confondu dans la foule des flatteurs et des bouffons qui rampent devant l'idole; on dévore tous les affronts de la servitude, on en supporte tous les travaux. Enchaîné à la suite du maître qu'on s'est donné, il faut essuyer ses caprices, se traîner sur ses pas, et aller se montrer de porte en porte, comme ces lions, objet de curiosité, que l'on conduit en laisse. Cependant les années s'écoulent, les infirmités arrivent, et le protégé n'est plus pour la maison de son protecteur qu'un poids incommode, dont celui-ci se débarrasse bientôt, en le chassant ignominieusement sur les plus fausses et les plus absurdes calomnies. Il n'est plus temps pour l'infortuné de songer à un nouvel attachement; sa vieillesse serait rebutée partout; toutes les portes seraient fermées à un misérable chargé des plus odieux soupçons; enfin toute illusion cesse, et une affreuse misère succède à ces belles espérances d'une vie délicieuse, si long-temps et si vainement attendue.

Tel est le tableau général de la vie des gens de lettres à la solde des riches et des grands. Lucien le termine par une allégorie ingénieuse, qui offre comme sous un seul coup d'œil les traits les plus saillants de son ouvrage.

Un auteur savant et ingénieux, M. Bœttiger, a emprunté de ce tableau quelques traits de sa *Sabine*, ou *Matinée d'une dame romaine à sa toilette*, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

Apologie du Discours sur les gens de lettres à la solde des grands, Ἀπολογία περὶ τῶν ἐπὶ μισθῷ συνόντων. Lucien étant entré au service de Marc-Aurèle, il paraît que ses contemporains l'accusèrent d'inconséquence pour avoir choisi un genre de vie qu'il avait blâmé dans d'autres. Il écrivit alors son Apologie. Il appuie, pour sa justification, sur la différence entre le service de l'État et la domesticité, et fait voir qu'à proprement parler chaque homme travaille pour un salaire. Cet ouvrage de la vieillesse de Lucien se ressent de la faiblesse de son âge.

23. *Toxaris, ou l'Amitié*, Τόξαρις ἢ φιλία, dialogue entre un Grec et un Scythe, qui rappelle ces vers de La Fontaine :

> Deux bons amis vivaient au Monomotapa :
> Les amis de ce pays-là
> Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Le Vaisseau, ou les Vœux, Πλοῖον ἢ Εὐχαί, dialogue dramatique et plein de sel, où Lucien se moque des vœux téméraires que forment les mortels.

Le Cynique, Κυνικός, morceau qui peint avec force les inconvénients du luxe. Saint Jean Chrysostome en a inséré un passage dans ses Homélies.

Comment on doit écrire l'histoire, Πῶς δεῖ ἱστορίαν συγγράφειν, traité classique sur ce genre de composition.

24. Les autres ouvrages de Lucien sont :

L'*Eloge de Démosthènes*, la *Vie du philosophe Démonax* et celle de *Sostrate*, philosophe de Béotie. Quelques uns lui attribuent la vie d'Apollonius de Tyane.

L'Histoire véritable, Ἀληθὴς ἱστορία, est une satire contre les voyageurs qui racontent des choses incroyables. C'est le premier voyage imaginaire que l'on connaisse.

L'Eloge de la Mouche, Μυίας ἐγκώμιον, est un morceau plein de grâce.

La déesse Syrienne, περὶ τῆς Συρίης θεοῦ, est une parodie du ton, du style et du dialecte d'Hérodote.

L'*Ignorant qui achète beaucoup de livres*, πρὸς Ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον, est un libelle où Lucien se venge d'un ennemi.

Lucius ou l'*Ane*, Λούκιος ἢ Ὄνος, conte milésien, d'où Apulée a pris le sujet de ses Métamorphoses, et Le Sage, son ingénieux épisode de la caverne.

Le Procès des Voyelles, Δίκη φωνηέντων, ou plutôt, le plaidoyer

du Σ contre son voisin le T, devant le tribunal des voyelles. C'est une plaisanterie de jeunesse. Le plaignant reproche à l'intimé tous les empiétements que, sous prétexte d'*atticisme*, il fait continuellement sur ses domaines.

Sur une inadvertance commise en saluant, περὶ τοῦ ἐν τῇ προσαγορεύσει πταίσματος. Quand deux Grecs se rencontraient le matin, ils se saluaient par le mot de χαῖρε, *réjouissez-vous;* le soir, ils disaient: ὑγίαινε, *portez-vous bien*. En entrant un jour chez un certain Asclépius, Lucien s'était trompé en employant une manière de salut pour l'autre. Pour excuser cette faute contre le bon ton, il écrivit cette bluette, qui ne laisse pas d'être amusante, grâce à l'intérêt que l'auteur a su y répandre au moyen de quelques traits historiques.

Hérodote, ou *Aétion*, Ἡρόδοτος ἢ Ἀετίων. C'est une *lalie*, ou une espèce de prologue dans le genre du Songe. Il y est question du tableau d'Aétion représentant les Noces d'Alexandre et de Roxane.

Zeuxis, ou *Antiochus*, Ζεῦξις ἢ Ἀντίοχος, est un morceau du même genre. On y trouve la description du fameux tableau de Zeuxis, *la femme du Centaure allaitant ses petits*, qui, enlevé du temple d'Athènes par Sylla, périt dans le transport. Du temps de Lucien, il en existait encore une copie.

Harmonidès, Ἁρμονίδης. C'est une *systase* où Lucien prie l'homme le plus distingué de la ville où il va se faire entendre de lui accorder son suffrage. Harmonidès, disciple du musicien Timothée, est connu pour le zèle qu'il mit à plaire au public : en jouant de la flûte, il fit un tel effort qu'il expira sur le théâtre.

Le Scythe, ou *le Proxène*, Σκύθης ἢ Πρόξενος, prologue prononcé dans une ville de la Macédoine. Il s'agit de la rencontre d'Anacharsis et de Toxaris à Athènes.

Le Tyrannicide, Τυραννοκτόνος, un de ces jeux d'esprit qu'on trouve si fréquemment dans les rhéteurs de la période suivante : savoir, la prétendue démonstration d'un paradoxe.

Le Fils chassé de la maison paternelle, Ἀποκηρυττόμενος, plaidoyer fort éloquent dans une cause imaginaire.

Le premier Phalaris, Φάλαρις πρῶτος, et *le second Phalaris*, Φάλαρις δεύτερος, deux tours de force de rhétorique pour justifier le tyran d'Agrigente.

De la Danse, περὶ Ὀρχήσεως. Cette dissertation, écrite avec beaucoup de chaleur, peut contribuer à nous donner une idée de la danse théâtrale des anciens, et expliquer la fureur avec laquelle le peuple se portait à ce genre de spectacle.

Lexiphanès, Λεξιφάνης. Sous le nom fictif de cet auteur, Lucien se moque des écrivains de son temps qui, tantôt par des néologismes, tantôt par des archaïsmes, tantôt par une imitation déplacée de Platon, avaient corrompu la langue.

Le Pseudosophiste, ou *le prétendu savant commettant, sans s'en douter, des solécismes*, Ψευδοσοφιστής ἢ Σολοικιστής. Ce dialogue res-

semble au Lexiphanès ; il est important pour la connaissance de la langue grecque, telle qu'on la parlait au deuxième siècle.

De l'Astrologie, περὶ τῆς Ἀστρολογίας. Ce traité, écrit en dialecte ionien, donne un précis de l'histoire de l'astrologie chez les anciens, et rapporte à cette science beaucoup de fables de la mythologie grecque.

Les Amours, Ἔρωτες, morceau peu estimable, et pour le sujet et pour la diction, qui est pleine d'afféterie, et plus digne d'Aristénète que de Lucien.

Les Images et *Sur les Images*, Εἰκόνες et Ὑπὲρ τῶν Εἰκόνων. Dans ces deux dialogues, Lucien fait l'éloge le plus flatteur de la beauté, des grâces et de l'esprit d'une dame de Smyrne, nommée Panthée, qu'il appelle l'amie ou l'épouse de l'empereur. Il ne peut être question ici que de Lucius Verus, qui a passé une partie de son prétendu règne dans les provinces orientales de l'empire. Ainsi ces deux dialogues, qui d'ailleurs ne sont pas sans mérite, doivent être une production de la jeunesse de Lucien.

Du Parasite, ou *Preuve que le parasite exerce un art*, περὶ Παρασίτου ἤτοι ὅτι τεχνὴ ἡ παρασιτική, plaisanterie spirituelle par laquelle Lucien prouve que l'art du parasite est préférable aux autres sciences et aux arts libéraux.

Anacharsis, ou *des Exercices gymnastiques*, Ἀνάχαρσις ἢ περὶ γυμνασίων, dialogue entre Solon et le scythe Anacharsis, sur l'éducation des enfants chez les Athéniens. C'est un morceau intéressant dans lequel l'esprit ironique de l'auteur ne se montre qu'autant qu'il est nécessaire pour animer la conversation.

Du Deuil, περὶ Πένθους. Lucien s'y moque de ceux qui pleurent les morts. Les motifs pour lesquels il représente l'inutilité des regrets, sont plus dignes d'un athée que d'un moraliste.

Le Maître de rhétorique, Ῥητόρων διδάσκαλος. Ce discours est dirigé contre les rhéteurs qui avaient de la vogue du temps de Lucien, et surtout contre un d'entre eux, désigné comme Egyptien. C'est peut-être Julius Pollux de Naucratis.

Hippias, ou *le Bain*, Ἱππίας ἢ Βαλανεῖον. C'est un discours dans le genre de nos articles de journaux, et qui a pour objet de fixer l'attention du public sur une production nouvelle.

Prologue, ou *Bacchus*, Προσλαλιὰ ἢ Διόνυσος; *Prologue*, ou *Hercule*, Προσλαλιὰ ἢ Ἡρακλῆς; *de l'Ambre*, ou *des Cygnes*, περὶ τοῦ Ἠλέκτρου ἢ τῶν Κύκνων. Ce sont trois morceaux prononcés pour servir d'introduction à des lectures publiques. Ces trois discours ont de l'élégance et de l'intérêt.

Qu'il ne faut pas ajouter foi légèrement aux délateurs, περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν διαβολῇ, traité de morale plein de bonnes observations.

Le faux Raisonneur, ou *du mot* ἀποφράς· Ψευδολογιστὴς ἢ περὶ τῆς ἀποφράδος, diatribe virulente contre un homme de lettres qui

avait accusé Lucien d'un solécisme. C'est un morceau indigne d'un homme bien élevé, et semblable à beaucoup d'opuscules de Voltaire.

De la Maison, περὶ τοῦ Οἴκου, proslalie dans le genre de l'Hippias, auquel elle est bien inférieure.

Les Macrobes, Μακρόβιοι, compliment adressé à l'un des deux frères Quintilius, qui étaient gouverneurs de la Grèce, le jour où Lucien célébrait l'anniversaire de sa naissance. Il y a marqué, d'après des auteurs en partie perdus, l'âge auquel sont parvenus beaucoup d'hommes célèbres de l'antiquité.

Eloge de la Patrie, Πατρίδος ἐγκώμιον, et *des Dipsades*, περὶ τῶν Διψάδων, deux prologues. La dipsade est une espèce de serpent dont la morsure cause, dit-on, une soif inextinguible.

Dispute avec Hésiode, Διάλεξις πρὸς Ἡσίοδον, morceau faible dans lequel Lucien chicane le poète, sur ce qu'ayant annoncé dans sa Théologie qu'il prédirait l'avenir, il n'a appris ensuite que des choses que tout le monde sait.

Dialogues de Courtisanes, Ἑταιρικοὶ διάλογοι. Ces dialogues, au nombre de quinze, font connaître les mœurs du temps; mais ils renferment beaucoup de turpitudes.

Charidème, ou *de la Beauté*, Χαρίδημος ἢ περὶ κάλλους, exercice scholastique.

Néron, ou *du Projet de couper l'Isthme*, Νέρων ἢ περὶ τῆς ὀρυχῆς τοῦ Ἰσθμοῦ, morceau insignifiant, et qui ne porte aucune trace de l'esprit de Lucien.

Le Tragopodagre, Τραγοποδάγρα, scène dramatique, tragi-comique, en vers, accompagnée d'un chœur à l'instar de l'ancienne tragédie.

L'Ingambe, Ὠκύπους, mauvaise imitation du morceau précédent.

Enfin il existe de Lucien une cinquantaine d'*Épigrammes*, la plupart de ce genre hyperbolique qui eut beaucoup de vogue dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

25. Parmi les ouvrages faussement attribués à Lucien, et qui se trouvent dans les éditions de ses œuvres, il faut citer :

Alcyon, ou *de la Transformation des corps*, Ἀλκυὼν ἢ περὶ Μεταμορφώσεως. A l'occasion de la fable d'Alcyon, l'auteur, qui en soutient la réalité, dit de belles choses sur la grandeur et la puissance divine. Ces maximes, dignes d'un philosophe de l'Académie, ne s'accordent pas avec le système d'impiété et d'incrédulité qui domine dans les ouvrages de Lucien. Aussi l'Alcyon n'est-il pas de cet écrivain. On l'attribuait anciennement à Platon.

Ménippe, ou *l'Oracle des Morts*, Μένιππος ἢ νεκυομαντεία. Ménippe, après avoir fréquenté les écoles des différents philosophes, sans apprendre le moyen d'atteindre le bonheur. se laisse conduire par un magicien aux enfers, où il consulte Tirésias. Ce prophète lui dit que la vie des ignorants est la meilleure et la plus prudente. On doute avec raison que ce morceau faible et plein de réminiscences soit du spirituel Lucien.

26. Un contemporain de Lucien, Maxime de Tyr, phi-

losophe platonicien, écrivit des discours, des dissertations et des maximes. Les uns et les autres sont peu remarquables quant au fond des idées; mais le style se recommande par beaucoup de clarté et de naturel. Maxime de Tyr se distingue des autres philosophes platoniciens de cette époque en ce qu'il ne prodigue point comme eux les allégories et les métaphores.

27. Flavius Philostrate, de l'île de Lemnos, ou, selon quelques auteurs, d'Athènes, florissait vers la fin du second siècle de J.-C. Il s'établit à Rome, où il se concilia l'amitié de Septime Sévère, et surtout de l'impératrice Julie. Ce fut à la sollicitation de cette princesse, et même, dit-on, sur une collection d'anecdotes donnée par elle, qu'il composa la *Vie d'Apollonius de Tyane*, en huit livres, celui de tous ses ouvrages qui est le plus célèbre. Cet ouvrage, écrit assez généralement avec pureté et élégance, a de plus l'avantage de répandre quelque jour sur la philosophie pythagoricienne, et sur l'histoire de l'empire après Néron. Mais il manque complètement de critique; l'auteur y raconte, sans jamais y marquer le moindre doute, les fables les plus absurdes. Outre cet ouvrage, on a encore de Philostrate les *Héroïques*, ou histoire fabuleuse de vingt-un héros de la guerre de Troie, en forme de dialogue; les *Images*, ou description d'une galerie de tableaux de *Neapolis* (Naples), et la *Vie des Sophistes*. Cet abrégé, en deux livres, dont l'un contient les Sophistes rhéteurs et l'autre les Sophistes philosophes, n'offre que peu d'intérêt. Les deux autres sont utiles pour la connaissance de la mythologie et pour l'histoire de l'art à l'époque où vivait Philostrate.

28. Athénée, natif de Naucratis, en Égypte, florissait dans le troisième siècle. Il est connu par un ouvrage en quinze livres, intitulé *le Banquet des Sophistes*, ou *les Sophistes à table* (δειπνοσοφισταί). Il a choisi le cadre d'une réunion de vingt-un savants qu'un riche habitant de Rome, nommé Laurentius, avait rassemblés chez lui pour discuter sur des matières scientifiques. Il y est

question de tous les préparatifs d'une fête et de tout ce qui peut y appartenir, tel que mets, vins, vases, jeux, parfums, couronnes de fleurs et mille autres choses. Cet ouvrage, écrit en grec, est un trésor d'érudition dans tous les genres, et a mérité à son auteur le surnom de *Varron grec*. Sans lui nous ignorerions un grand nombre de détails intéressants sur l'antiquité; anecdotes piquantes, notices littéraires, dissertations scientifiques, citations curieuses, tout s'y trouve rassemblé dans ce cadre simple et spirituel. On peut cependant reprocher à cette collection, précieuse sous tant de rapports, un style lourd et peu varié, et un manque total de discernement et de goût. Les deux premiers livres de l'ouvrage sont perdus; il ne nous en reste qu'un abrégé fait dans le cinquième ou sixième siècle.

§ 4. *De la rhétorique.*

1. Ce qu'était la rhétorique ou l'éloquence à cette époque.—2. Rang que Denys d'Halicarnasse occupe parmi les rhéteurs : ses ouvrages.—3. Ouvrage de Gorgias.—4. Apollodore et Théodore.—5. Crédit des rhéteurs.—6. Hermogène et Démétrius.— 7. Aphthonius et Ælius Théon ; diverses sortes d'exercices de rhétorique.—8. Alexandre Numénius et Ménandre. — 9. Cassius Longin et mérite de son traité du Sublime. — 10. Lexiques, glossaires, scholies, etc., de cette époque. —11. Grammaire et archéologie.— 12. Principaux lexicographes, auteurs de glossaires, scholiastes, grammairiens et mythographes.

1. La rhétorique n'était pas cultivée avec moins d'ardeur que l'éloquence, ou plutôt l'éloquence n'était guère alors que la rhétorique.

2. Au premier rang des *Rhéteurs*, se place Denys d'Halicarnasse, à qui l'on doit plusieurs traités de rhétorique :

1° *De l'Arrangement des mots*, περὶ Συνθέσεως ὀνομάτων, plus connu sous le titre latin : *De structurâ orationis* ou *De compositione verborum*.

2° Une *Rhétorique*, Τεχνὴ ῥητορικὴ, en 12 chapitres.

3° *Caractères des anciens* ou *Jugement sur les anciens*, Τῶν παλαίων χαρακτῆρες ἢ τῶν Ἀρχαίων κρίσις. Il y règne en général la plus saine critique.

4° *Mémoires sur les orateurs attiques*, περὶ τῶν Ἀττικῶν ῥητόρων ὑπομνηματισμοί.

3° *Du caractère de Thucydide et de ce qui distingue son style*, περὶ τοῦ Θουκυδίδου χαρακτῆρος καὶ τῶν λοιπῶν τοῦ συγγραφέως ἰδιωμάτων.

3. GORGIAS d'Athènes, qui fut quelque temps le maître de Cicéron (*Epist. ad Fam.*, XVI, 21), publia un ouvrage sur les *Figures de Rhétorique*, Σχῆμα διανοίας καὶ λέξεως.

4. Sous Auguste, deux rhéteurs devinrent chefs de sectes : l'un, APOLLODORE de Pergame, et l'autre THÉODORE de Gadare, dont les disciples se nommèrent *Apollodoréens* et *Théodoréens*. Le premier, maître d'Auguste, publia une Rhétorique, Τέχνη; le second, maître de Tibère, pénétra le monstre qu'il caractérisait par ces mots : *C'est de la boue pétrie avec du sang*, πηλὸν αἵματι πεφυραμένον.

5. A cette époque, les rhéteurs partageaient l'empire de la faveur avec les philosophes; ils s'appelaient comme eux *sophistes*, et la rhétorique portait, comme la philosophie, le nom de *sophistique*. C'est contre cet abus que Lucien s'est élevé dans son *Maître de rhétorique*, Ῥητόρων διδάσκαλος (p. 353).

6. Le plus célèbre rhéteur de cette époque, le premier après Aristote, s'il n'est son égal, c'est HERMOGÈNE de Tarse. Génie trop précoce, il ouvrit dès l'âge de quinze ans une école d'éloquence à Rome. Marc-Aurèle, qui l'entendit, fut étonné de ses talents, et lui accorda son amitié. Hermogène perdit la mémoire et tomba en enfance à vingt-cinq ans. Il avait composé à l'âge de dix-huit ans une *Rhétorique* divisée en cinq sections, formant chacune un ouvrage particulier. Cette rhétorique, qui existe encore, devint le manuel de toutes les écoles grecques.

DÉMÉTRIUS d'Alexandrie, qui florissait sous Marc-Aurèle, écrivit un *Art oratoire* qui est perdu.

7. Sous le titre de *Progymnasmata* ou *exercices*, APHTHONIUS d'Antioche, et ÆLIUS THÉON d'Alexandrie, ont laissé des éléments estimables de rhétorique, commentaires ou développements d'Hermogène.

Mais les 12 genres d'exercices exposés par Hermogène y sont portés à 14, savoir : la *Fable*, le *Conte*, la *Chrie*, développement, examen et critique d'une pensée, d'une maxime ou d'une action, la *Sentence*, la *Réfutation*, la *Confirmation*, le *Lieu commun*, la *Louange*, le

Blâme, la *Comparaison*, l'*Ethopée*, la *Description*, la *Thèse* ou délibération, la *Législation*, ou critique d'une loi. Aux XVIe et XVIIe siècles, les Progymnasmata servaient surtout en Allemagne de base à l'instruction dans les universités. L'art de composer des *Chries* était alors regardé comme le comble de l'art d'écrire. Marmontel s'est élevé vigoureusement contre cet abus [1].

On attribue à Théon des *Formulaires de lettres*, ἐπιστολικοὶ τύποι, dont il admet vingt-une classes. Les modernes n'en comptent guère moins, et nous en avons montré l'inutilité [2].

8. ALEXANDRE NUMÉNIUS, contemporain des Antonins, écrivit sur les *Figures du Style* et sur les *Eloges*. Ce dernier sujet fut aussi traité par MÉNANDRE de Laodicée, qui, le seul des rhéteurs anciens, a donné la Théorie de l'hymne en prose et en vers.

9. CASSIUS LONGIN fut le plus savant rhéteur de cette époque ; on l'appelait une *Bibliothèque vivante* et un *Musée ambulant*, Βιβλιοθήκη τις ἔμψυχος καὶ περιπατοῦν Μουσεῖον.

On croit qu'il était originaire de Syrie, mais natif d'Athènes, où il enseigna long-temps l'art oratoire. La fameuse Zénobie de Palmyre l'appela à sa cour pour lui enseigner la langue grecque, et ensuite le fit premier ministre. Il paraît que Longin devint l'ame de ses conseils, et que ce fut par son influence qu'elle se détermina à s'ensevelir sous les ruines de Palmyre plutôt que de se rendre à Aurélien ; du moins assure-t-on que la lettre héroïque qu'elle envoya pour réponse aux menaces de cet empereur, fut dictée par son ministre. Cependant Aurélien s'empara de Palmyre, et déshonora sa victoire par le supplice de Longin, en 273.

Longin s'était livré à la fois à l'étude de la littérature et de la philosophie. Disciple zélé d'Ammonius et ami de Plotin, il avait puisé à l'école du premier et dans l'intimité du second de hautes et vastes idées sur les arts et la morale. Cependant il sut se défendre de l'exagération, et se prononça fortement contre l'irruption du mysti-

[1] Éléments de littérature, au mot *Chrie*.

[2] Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 300.

cisme. Comme littérateur, Longin se distingua par la justesse et la profondeur des aperçus, la délicatesse, l'élégance, la simplicité et la force du style. De tous ses ouvrages, le temps ne nous a conservé que son *Traité du Sublime*, περὶ Ὕψους, qui le place au dessus de tous les critiques de l'antiquité et au niveau de tous les critiques modernes. Cécilius, qui vivait du temps d'Auguste, avait déjà composé un traité du style sublime; mais il s'était contenté de le définir sans donner aucune règle pour arriver à cette sublimité qui ne persuade pas tant qu'elle ravit et enlève l'esprit du lecteur. Longin, au contraire, en fait connaître la nature, les effets, les sources et les lois, et éclaircit sa doctrine par des exemples qu'il développe avec grandeur et souvent avec grâce. On sent que l'homme qui juge ainsi du sublime pouvait lui-même y atteindre. Il est le premier auteur païen qui ait senti ou du moins qui ait avoué les beautés simples de l'Écriture.

10. La philologie ne fut pas cultivée avec moins de goût et de succès que la rhétorique. Les origines et l'étude de la langue furent l'objet de nombreuses et savantes recherches. Sous le titre de *Lexiques*, on recueillit les mots remarquables, soit par leur forme, soit par leur signification; il y eut même pour quelques auteurs des *lexiques* particuliers. Homère eut le sien; Hippocrate, Platon eurent aussi chacun leur *lexique*. Les *Glossaires* continrent les mots vieillis ou dérivés d'idiomes étrangers, ou tenant à quelque dialecte particulier. Les anciens dialectes eux-mêmes furent le texte de curieuses investigations.

A côté des traités du *dialecte des alexandrins*, il y eut des ouvrages *sur les locutions attiques*, des *choix de noms et de verbes attiques*.

Ce fut aussi le temps des *scholies* ou commentaires: Homère en était toujours et en sera long-temps encore le texte favori.

11. La grammaire était aussi étudiée avec soin. On écrivait sur les *parties du discours*, sur le *pronom*, sur

les *conjonctions*, sur les *monosyllabes*, sur les *proverbes* et les *verbes*, les *syllabes*, les *accents*. Sur l'*orthographe*, il y avait des *exégèses de grammaire;* on écrivait sur la *syntaxe*, sur le *métrique*, en un mot sur toutes les parties du discours, et sur toutes les figures de style. On cherchait aussi à rendre compte des étymologies : travail où échouèrent les Grecs et les Romains, qui, pour éclairer l'origine de leur langue, n'avaient que cette langue elle-même, et ne pouvaient ni remonter, ni recourir à un autre texte plus antique.

La mythologie, l'archéologie, furent également cultivées. La mythologie ne se pouvant plus soutenir par un sens réel et apparent, on lui voulut chercher un sens caché et allégorique. Les cérémonies, les fêtes, les sacrifices, toutes les antiquités religieuses et nationales étaient interrogées avec la même ardeur, et plus heureusement découvertes. APOLLODORE nous a laissé en trois livres, sous le titre *Des dieux*, un de ces ouvrages de grammaire, de mythologie et d'archéologie, singulièrement précieux pour la connaissance des antiquités grecques. Les *Métamorphoses*, nombreuses aussi alors, offrirent également à la philologie des détails curieux sur l'idiome, les mœurs, les coutumes des temps anciens.

12. Il faut citer :

1° Parmi les lexicographes. APOLLONIUS le Sophiste, EROTIANUS, TIMÉE le Sophiste, PTOLÉMÉE d'Ascalon, POLLUX de Naucratis, auteur de l'*Onomasticon*.

2° Parmi les auteurs de glossaires, TRYPHON d'Alexandrie, ORION de la même ville, PHRYNICHUS d'Arabie, MŒRIS l'Atticiste, qui tous quatre ont écrit sur les dialectes.

3° Parmi les scholiastes, DIDYME d'Alexandrie, APION d'Oasis, PTOLÉMÉE d'Alexandrie.

4° Parmi les grammairiens proprement dits : DENYS de Thrace, disciple d'Aristarque, TYRANNION, APOLLONIUS Dyscole, HERODIANUS son fils, NICANOR de Cyrène, ARCADIUS d'Antioche, HÉPHESTION d'Alexandrie.

5° Parmi les mythographes, APOLLODORE d'Athènes, CONON, PARTHÉNIUS, PTOLÉMÉE, fils d'Héphestion, ANTONINUS LIBERALIS, etc.

§ 5. *De la philosophie.*

1. Aperçu général de la philosophie à cette époque.— 2. Diverses classes de Néo-pythagoriciens.—3. Ce qui nous reste de Sextius.—4. De Sotion, de Modératus, de Nicomaque, de Secundus, de Démophile et de Démocrate. — 5. Anaxilaüs et Apollonius de Tyane. — 6. Origine du Syncrétisme.—7. Caractère des écrits d'Aristobule et de Philon. — 8. Par qui le Stoïcisme fut attaqué. — 9. Ouvrages dans lesquels l'Épicurisme fut attaqué par Plutarque.—10. La doctrine académique ne suffisait plus à Plutarque. — 11. Ses autres

écrits où il s'occupe de matières philosophiques. —12. Œuvres morales de Plutarque. — 13. Celsus; ses impostures dévoilées. — 14. Athénagoras et Numénius.—15. Achèvement de l'œuvre du Syncrétisme.—16. Le Néo-platonisme. — 17. Le fondateur de l'école Éclectique. — 18. Système d'Ammonius. — 19. De Plotin. — 20. De Porphyre.—21. De Iamblique.—22. Fondement du Néo-platonisme. — 23. Sectateurs du péripatétisme dans cette période.—24. De l'Épicurisme.—25. Du Stoïcisme. —26. Épictète et ce qui nous en reste. —27. Ce qui nous reste des ouvrages philosophiques d'Arrien. —28. Ouvrage laissé par Marc-Aurèle.—29. Clitomaque.—30. Fondateurs de la 4e et de la 5e Académie.—31. Le Scepticisme renouvelé; Sextus Empiricus.—32. Le Cynisme dans cette période.—33. Diogène Laërce et caractère de son Histoire philosophique.

1. Depuis que la philosophie s'enseignait à prix d'argent, les philosophes, tombés dans le mépris public, se mirent à la solde des grands et des riches : l'esprit spéculatif, caractère distinctif de l'ancienne philosophie grecque, avait fait place au Scepticisme, et celui-ci conduisit à l'incrédulité. De cet excès, on tomba bientôt dans un autre. La crédulité remplaça l'Épicurisme ; on vit paraître alors cette foule d'imposteurs, de visionnaires et de charlatans, dont Lucien se moquait avec tant de verve et d'esprit. De nouvelles sectes se formèrent sous des noms anciens et respectables : tels furent les Néo-pythagoriciens et les Néo-platoniciens. A côté d'eux, le Stoïcisme brilla seul d'un véritable éclat; on le vit même sur le trône, et cette époque, entre deux âges de despotisme et de malheur, fut appelée l'*âge d'or du genre humain*. Quant au Cynisme, à l'Épicurisme, ils ne produisirent alors rien d'illustre; le temps du Péripatétisme n'était pas encore venu, et le Pyrrhonisme ne fut remis qu'un instant en lumière dans ces temps où le besoin de croire commençait à se faire sentir.

2. Les *Néo-pythagoriciens* se partagent en deux classes d'enthousiastes qui renouvelèrent le système de Pythagore : les uns, pour l'opposer à la corruption, à l'indifférence religieuse de la société; les autres, pour exploiter à leur profit le mouvement excité par les premiers. A la première classe appartiennent Sextius, Sotion, Modératus, Nicomaque et quelques autres; à la deuxième, Anaxilaüs et Apollonius de Tyane.

3. Sextius, contemporain d'Auguste, écrivit en grec un *Manuel* ou *Enchiridion*, dont on n'a plus qu'une traduction latine dans laquelle l'ouvrage porte le nom d'*An-*

nulus. Plusieurs savants croient à tort que l'auteur de cette collection de maximes pythagoriciennes est le pape Sixte II, mort en 257.

Sénèque nous a conservé cette belle image tirée d'un ouvrage de Sextius :

Une armée qui s'attend à être attaquée de tous côtés par l'ennemi, marche en bataillon carré. Le sage doit faire de même : il faut qu'il garnisse ses flancs de ses vertus, comme de vedettes, afin que la défense soit prête du côté où se présentera le danger, et que tout obéisse sans tumulte aux ordres du chef. Nous voyons que les grands capitaines prennent des mesures pour que toutes les troupes connaissent au même instant ses ordres; il se place de manière que le signal donné sur un point parcoure promptement et l'infanterie et la cavalerie : une pareille disposition est beaucoup plus nécessaire à chacun de nous.

4. Sotion vint s'établir à Rome dans le 1er siècle de J.-C. Sénèque, qui fut son disciple, en fait un grand éloge (*Ep.* 108). Il composa un traité de *la Colère* qui n'est connu que par les citations de Stobée.

Moderatus de Gadès vivait à peu près dans le même temps que Sénèque. On lui attribue l'interprétation symbolique des nombres. Quelques uns le confondent avec Columelle.

Nicomaque de Gérase est auteur de deux ouvrages intitulés *Institutions d'arithmétique* et *Manuel d'harmonie*. Il composa aussi quelques ouvrages de philosophie qui n'existent plus.

Secundus d'Athènes, Démophile et Démocrate composèrent des recueils de *Sentences*. En voici quelques échantillons :

Les vêtements blanchis se salissent par l'usage; mais l'ame, une fois purgée par les bonnes études, conserve à jamais sa pureté.

Ce n'est pas de la parole du sage que Dieu fait cas, mais de ses œuvres.

Il est plus dur d'être l'esclave de ses passions que d'être à la merci d'un maître injuste.

Celui qui souffre une injustice est moins à plaindre que celui qui la commet.

Dans les animaux, la noblesse de la race se manifeste par la force; dans l'homme, par les mœurs.

Il faut user de la plaisanterie comme du sel, sobrement.

5. Anaxilaus de Larisse, contemporain d'Auguste, écrivit sous le titre d'*Amusements*, Παίγνια, des tours d'adresse et de magie.

Apollonius de Tyane vécut sous Néron, Domitien et

sous les empereurs suivants jusqu'à Nerva. Il s'attira par un fastueux étalage de vertus et de prestiges, auquel il savait prêter une apparence surnaturelle, une foule d'admirateurs enthousiastes. Pratiquant toutes les vertus d'éclat qui font impression sur le vulgaire, il voulut se faire regarder comme un dieu, et prit lui-même ce titre. Il visita toutes les nations vantées pour leur sagesse, conversa avec les brachmanes des Indes, les mages de Perse, les gymnosophistes d'Ethiopie, se fit partout des disciples et des prosélytes. A Ninive, à Ephèse, à Smyrne, à Corinthe, à Athènes, il parut comme le précepteur du genre humain. Il voulut même appuyer ses leçons sur de prétendus miracles, prédit l'avenir, guérit les maladies, rendit la vie à une jeune fille que l'on portait en terre. Il vint à Rome sous le règne de Domitien, pour voir, disait-il, *quelle bête c'était qu'un tyran*. Mais la cause véritable de son voyage était le désir de se justifier des accusations qu'on avait portées à Rome contre lui, et qu'avaient fait naître ses liaisons avec Nerva, déjà suspect à l'empereur. A son arrivée, il fut indignement traité par Domitien, et chargé de fers. Au jour du jugement il plaida lui-même sa cause devant l'empereur et les personnes les plus distinguées de la cour. Son triomphe fut facile; l'accusateur n'osa parler. Couvert d'applaudissements, il fut absous par Domitien même. Alors il prit de nouveau la parole pour remercier l'empereur, et pour le prévenir contre les intrigues des délateurs; il dépeignit énergiquement les malheurs de l'empire; puis il ajouta : « Je vous dis la vérité, car je ne crains rien; vous ne me tuerez point; je ne suis pas mortel (*Il.*, 22, v. 10). » En achevant ces mots il disparut de l'assemblée, et se trouva le même jour, à la même heure, à Pouzzoles (Puteoli), dans les bras de Damis, son plus fidèle disciple. Un nouveau prodige vint mettre le comble à sa gloire. Dans un moment où il haranguait le peuple d'Ephèse, il s'écria tout-à-coup : « Frappez, frappez le tyran! Le coup est « porté; il est blessé, il chancelle, il tombe. » Et au même moment Domitien mourait à Rome percé de coups. Apol-

lonius fut recherché par les plus grands princes. Nerva, élevé à l'empire, lui écrivit en ces termes : « Les conseils « des dieux et les vôtres m'ont donné le trône; mais pour « régler le monde j'ai besoin de vos lumières. » Le philosophe, alors près de sa fin, ne put se rendre aux désirs du prince. Il mourut peu de temps après dans un âge très avancé. On ne connaît pas bien le genre de sa mort; ses disciples prétendirent qu'il avait été enlevé au ciel. Philostrate a écrit sa vie (p. 355); mais les anecdotes extraordinaires dont cette histoire est remplie, l'ont fait regarder comme un tissu de fables. Les défenseurs du paganisme mourant osèrent quelque temps opposer au Dieu des chrétiens le nom, les discours, les miracles et la vie d'Apollonius; il serait inconvenant de s'arrêter sur un pareil parallèle.

6. Les différentes sectes, également fatiguées et indécises, tentèrent d'abord de se réunir dans une espèce de trêve et de compromis; il y eut, comme dans tous les partis épuisés, une halte et une transaction. L'Académie et le Lycée se donnèrent la main et se liguèrent contre le Scepticisme. C'est l'époque du rapprochement, ou *Syncrétisme*, des écoles, rapprochement qui, commencé dans le second siècle par la force seule des choses, et par le temps développé, fut complet et aussi intime qu'il pouvait l'être au troisième siècle.

7. Les Néo-platoniciens, antérieurs au *Syncrétisme*, restauraient la religion de Platon pour l'accommoder au christianisme. Ce fut un Juif qui débuta dans cette carrière.

Déjà nous avons vu le Juif alexandrin Aristobule appliquer la philosophie des Grecs à la religion de ses pères. Ce système fut développé par un autre Juif, le célèbre Philon.

Philon naquit à Alexandrie, d'une famille illustre, au commencement du premier siècle. Vers l'an 40 de J.-C., à la suite d'un tumulte qui eut lieu dans cette ville, et qu'on imputait aux Juifs, il fut chargé par ses compatriotes de défendre leurs intérêts auprès de Caligula. On

ignore s'il y réussit; on sait seulement que l'empereur se plaignit que les Juifs refusaient de placer sa statue dans leur temple. On croit que dans ce voyage il fit connaissance avec saint Pierre.

Philon écrivit en grec plusieurs ouvrages, tant historiques que théologiques. Il composa le récit de son ambassade à Rome, ainsi que l'histoire des persécutions que les Juifs avaient souffertes sous le règne de Caligula. Ce dernier ouvrage eut tant de succès dans le sénat romain, où l'auteur en fit lecture, qu'on le fit déposer dans les bibliothèques publiques. On range ses ouvrages théologiques sous trois chefs : 1° ceux qui ont rapport à la création du monde; 2° ceux où il approfondit des points de l'histoire juive; 3° ceux où il traite des lois, des usages.—Il avait aussi composé un Lexique des mots hébraïques qui se trouvent dans les Livres Sacrés.

Philon était un homme savant et plein d'imagination; mais cette imagination l'égara, et lui fit adopter un faux système. Son but constant est d'expliquer l'Ancien Testament par des allégories, ou d'une manière mystique. Marchant sur les pas d'Aristobule, il voulut concilier la mythologie et la littérature des Grecs avec la tradition des Livres Sacrés, la philosophie de Pythagore et de Platon avec les dogmes de l'Écriture. De là une espèce de Syncrétisme et de Néo-platonisme, avant-coureur des deux doctrines qui peu après portèrent ce nom. Selon Philon, il est deux mondes, l'un intelligible, l'autre sensible, et Dieu a formé le monde sensible d'après un monde idéal, un monde d'idées prototypes, invariables, coéternelles à lui-même. Jusqu'ici Philon est platonicien; mais ensuite il personnifie ces idées sous le nom de *Logos*, ou *Verbe*, et considère ce *Verbe* comme une émanation de Dieu, fils de Dieu. Passant ensuite à l'ame, il en distingue aussi deux, l'une rationnelle, et l'autre irrationnelle. La première a aussi son *verbe*. Philon était si heureux dans le choix de ses expressions et écrivait avec tant de charmes, qu'on le surnomma le Platon juif.

8. Le Stoïcisme fut à son tour attaqué et battu en

brèche par l'un des hommes les plus graves, les plus amis de la vertu antique et païenne, par Plutarque, qui composa contre les Stoïciens les ouvrages suivants :

Des contradictions des Stoïciens, περὶ Στωϊκῶν ἐναντιωμάτων; — *Abrégé de l'ouvrage qui démontre que les Stoïciens disent des choses plus paradoxales encore que les poètes*, Σύνοψις τοῦ ὅτι παραδοξότερα οἱ Στωϊκοὶ τῶν ποιητῶν λέγουσιν; — *Notions communes contre les Stoïciens*, περὶ τῶν κοινῶν ἐννοιῶν πρὸς τοὺς Στωϊκούς; — *Comment on peut connaître les progrès qu'on a faits dans la vertu*, πῶς ἄν τις αἴσθοιτο ἑαυτοῦ προκόπτοντος ἐπ' ἀρετῇ.

9. L'Épicurisme fut aussi l'objet de ses attaques :

Qu'on ne peut pas vivre agréablement en suivant la doctrine d'Épicure, Ὅτι οὐδὲ ζῆν ἡδέως κατ' Ἐπικοῦρον; — *Contre Colotas*, philosophe épicurien; — *S'il est vrai que celui-là a bien vécu, qui a été bien caché*, εἰ καλῶς εἴρηται τὸ· Λάθε βιώσας, c'était une maxime d'Épicure; — *De la Fortune*, περὶ Τύχης; — *Des délais de la Justice divine*, περὶ τῶν ὑπὸ τοῦ θείου βραδέως τιμωρουμένων, où Plutarque plaide contre Épicure la cause de la Providence, et dans lequel il a semé des traits d'histoire agréables. Tel est le conte d'un certain Thespesius qui, conduit en esprit dans les enfers, y fut témoin de divers genres de supplices que la Justice divine y exerce sur les coupables : conte qui a servi au Dante pour la description de son Enfer.

10. Toutefois, l'Académie ne suffisait point à Plutarque. Il avait besoin de croire; et dans plusieurs de ses ouvrages il va s'enquérant des causes qui ont éteint la foi. Tels sont ceux-ci :

Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers, περὶ τοῦ μὴ χρᾶν ἔμμετρα νῦν τὴν Πυθίαν; — *Du silence des Oracles*, περὶ τῶν ἐκλελοιπότων Χρηστηρίων; — *De la signification du mot EI, gravé sur la porte du temple de Delphes*, περὶ τοῦ ΕΙ τοῦ ἐν Δελφοῖς.

Tous ces ouvrages portent l'empreinte d'une dévotion païenne, qui doit faire regarder Plutarque comme le dernier croyant de l'antiquité.

11. D'autres écrits s'occupent encore de matières philosophiques. Tels sont :

Des Opinions des philosophes, περὶ τῶν Ἀρεσκόντων τοῖς φιλοσόφοις, en 5 livres; — *Questions Platoniques*, Πλατωνικὰ ζητήματα; — *De l'Origine de l'ame*, d'après le Timée de Platon, περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ Ψυχογονίας.

12. Les œuvres morales de Plutarque contiennent en outre un grand nombre de traités sur la politique, sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences, la vie publique et privée des anciens. En voici les titres :

Que les philosophes doivent surtout converser avec les grands, Ὅτι μάλιστα τοῖς ἡγεμόσι δεῖ τὸν φιλόσοφον διαλέγεσθαι.

Qu'il est nécessaire qu'un prince soit instruit, Πρὸς ἡγεμόνα ἀπαίδευτον.

Si les vieillards doivent prendre part à l'administration publique, Εἰ πρεσβυτέρῳ πολιτευτέον.

Préceptes d'administration publique, πολιτικὰ παραγγέλματα.

De la Monarchie, de la Démocratie et de l'Oligarchie, περὶ Μοναρχίας καὶ Δημοκρατίας καὶ Ὀλιγαρχίας.

Maximes des rois et des capitaines célèbres, Ἀποφθέγματα βασιλέων καὶ στρατηγῶν, en 3 sections.

Apophthegmes et usages des Lacédémoniens, Ἀποφθέγματα καὶ ἐπιτηδεύματα Λακωνικά, en 4 parties.

Actions courageuses des femmes, Γυναικῶν ἀρεταί.

Questions physiques, Αἰτίαι φυσικαί, au nombre de 31.

De la face qui paraît sur la lune, περὶ τοῦ ἐμφαινομένου προσώπου τῷ κύκλῳ τῆς σελήνης.

De la cause du froid, περὶ τοῦ πρώτου ψυχροῦ.

Si les animaux terrestres ont plus de facultés intellectuelles que les animaux aquatiques, πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα τὰ χερσαῖα ἢ τὰ ἐνύδρια.

Que les bêtes ont l'usage de la raison, περὶ τοῦ τὰ ἄλογα λόγῳ χρῆσθαι.

Banquet des Sept Sages, Ἑπτὰ σοφῶν συμπόσιον.

Propos de Table ou Problèmes symposiaques, Συμποσιακὰ προβλήματα, en 9 livres.

De la curiosité, περὶ Πολυπραγμοσύνης.

Sur la manie de parler, περὶ Ἀδολεσχίας.

Comment on doit écouter, περὶ τοῦ ἀκούειν.

De l'éducation des enfants, περὶ παίδων ἀγωγῆς.

Comment un jeune homme doit lire les poètes, Πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν.

Comment on peut distinguer le flatteur du véritable ami, πῶς ἄν τις διακρίνειε τὸν κόλακα τοῦ φίλου.

Quel avantage on peut tirer de ses ennemis, Πῶς ἄν τις ὑπ' ἐχθρῶν ὠφελεῖτο.

Du grand nombre d'amis, περὶ πολυφιλίας.

De la vertu et du vice, περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας.

De la vertu, περὶ ἀρετῆς.

Si le vice suffit pour rendre malheureux, εἰ αὐτάρκης ἡ κακία πρὸς κακοδαιμονίαν.

Quelles maladies sont les plus dangereuses, celles de l'ame ou celles du corps, πότερον τὰ τῆς ψυχῆς ἢ τὰ τοῦ σώματος πάθη χείρονα.

Des moyens de réprimer la colère, περὶ ἀοργησίας.

De la tranquillité d'ame, περὶ εὐθυμίας.

De l'amour fraternel, περὶ φιλαδελφίας.

De l'amour des parents pour leurs enfants, περὶ τῆς εἰς τὰ ἔκγονα φιλοστοργίας.

De l'amour des richesses, περὶ φιλοπλουτίας.

Qu'il ne faut pas emprunter à usure, περὶ τοῦ μὴ δεῖν δανείζεσθαι.

De la fausse honte, περὶ δυσωπίας.

De l'envie et de la haine, περὶ φθόνου καὶ μίσους.

Comment on peut se louer soi-même sans exciter l'envie, περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως.

Préceptes philosophiques de santé, Ὑγιεινὰ παραγγέλματα.

De l'usage des viandes, considéré moralement, περὶ σαρκοφαγίας.

Quelques extraits de Plutarque le feront mieux connaître. Commençons par des maximes :

Les enfants ont plus besoin de guides pour lire que pour marcher.

La perfection de la vertu se forme de trois choses: du naturel, de l'instruction et des habitudes.

C'est dans l'enfance que l'on jette les fondements d'une bonne vieillesse.

Se taire à propos vaut souvent mieux que de bien parler.

Il n'y a d'homme libre que celui qui obéit à la raison.

Celui qui obéit à la raison obéit à Dieu.

L'homme ne saurait recevoir, et Dieu ne saurait donner rien de plus grand que la vérité.

L'autorité est la couronne de la vieillesse.

Un ennemi est un précepteur qui ne nous coûte rien.

Le silence est la parure et la sauve-garde de la jeunesse.

Pour savoir parler, il faut savoir écouter.

Sachez écouter, et vous tirerez parti de ceux même qui parlent mal.

Ceux qui sont avares de la louange, prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il

frappe : il en est de même de celui qui me reproche les accidents de la nature ou de la fortune.

Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase : il ne faut pas le remplir jusqu'aux bords.

L'équitation est ce qu'un jeune prince apprend le mieux, parce que son cheval ne le flatte pas.

Celui qui affecte de dire toujours comme vous dites, et de faire toujours comme vous, n'est pas votre ami ; c'est votre ombre.

Le caméléon prend toutes les couleurs, excepté le blanc : le flatteur imite tout, excepté ce qui est bien.

Le flatteur ressemble à ces mauvais peintres qui ne savent pas rendre la beauté des traits, mais saisissent parfaitement les difformités.

Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs ou le feu, se jettent dans un précipice : il en est de même de ceux qui, pour éviter la superstition, se jettent dans le triste et odieux système de l'athéisme, passant ainsi d'un extrême à l'autre, et laissant la religion qui est au milieu.

L'endurcissement dans le crime pourrit le cœur comme la rouille pourrit le fer.

Malgré cette aptitude marquée à donner à sa pensée un tour précis et nerveux, l'affectation du style sentencieux lui est entièrement étrangère. Ces passages détachés ici sont répandus chez lui dans divers traités, et jamais accumulés nulle part. Sa diction même est habituellement liée et périodique, et sa composition progressive; mais il connaît l'usage et la variété des mouvements et atteint même le style sublime, soit par la grandeur des idées et des rapports, soit par l'énergie des tournures et des expressions; témoin ces deux passages sur le flatteur :

Il dit à la colère, venge-toi ; à la passion, jouis ; à la peur, fuyons ; au soupçon, crois tout.

Patrocle, en se couvrant des armes d'Achille, n'osa pas prendre sa lance, qu'Achille seul pouvait manier. Ainsi la flatterie emprunte tout ce qui est de l'amitié, hors la sincérité courageuse : celle-ci est une armure trop pesante, l'amitié seule peut la porter.

La doctrine de Plutarque sur la Divinité et la Providence est absolument la même que celle qu'on a vue dans Platon, et que l'on retrouvera dans Cicéron. Voici comme il prouve, par cette méthode comparative qui lui est si familière, que nous devons nous abstenir de juger

les desseins de la Providence, et qu'il faut s'en rapporter à elle de la disposition des choses de ce monde :

Celui qui ne sait pas la médecine ne saurait assigner les raisons qu'a pu avoir le médecin pour employer tel remède plutôt que tel autre, et aujourd'hui plutôt que demain. De même, il ne convient pas à l'homme, dont la justice est si imparfaite et la législation si défectueuse, de rien prononcer sur la conduite de Dieu à notre égard, par cela seul que lui seul sait parfaitement en quel temps il faut appliquer la punition comme on applique un remède. Il se sert des méchants pour en punir d'autres; il s'en sert comme de ministres publics et d'exécuteurs de sa justice, et ensuite les écrase et les anéantit... Quand les peuples ont besoin de frein et de châtiment, il leur envoie des princes cruels ou des tyrans impitoyables, et il ne détruit ces instruments d'affliction et de désolation, que quand le mal qu'il fallait guérir est extirpé. C'est ainsi que le règne de Phalaris fut proprement une médecine pour les Siciliens, comme le règne de Marius en fut une pour les Romains.

Il cite avec applaudissement un passage de Pindare qui fait voir que les grands poètes ont pensé là-dessus comme les grands philosophes :

Dieu, l'auteur et le maître de tout, est aussi le maître de la justice; à lui seul appartient de statuer quand, comment et jusqu'où chacun doit être puni du mal qu'il a fait.

Un de ses écrits les plus spirituels et les plus piquants, c'est celui *sur la manie de parler*. Jamais ce vice de l'esprit n'a été mieux combattu. Il a saisi toutes les habitudes des babillards, et il les peint avec une vivacité admirable de couleurs. Parmi ces gens il comprend, comme de raison, les nouvellistes. Plutarque, pour caractériser cette passion (car c'en est une), rapporte des aventures très avérées, qui en marquent si bien la force impérieuse et qui sont par elles-mêmes si amusantes, qu'on ne me saura pas mauvais gré de les reproduire ici. Voici d'abord la plus gaie; je la raconterai dans les termes de l'auteur :

Les barbiers sont l'espèce la plus bavarde de toutes : comme les plus grands bavards affluent chez eux, et y tiennent leurs séances, il faut que les barbiers le deviennent par imitation et par habitude. Le roi Archélaüs ayant eu besoin d'un barbier, celui-ci, en lui arrangeant la serviette au cou, lui demanda comment il voulait être rasé : *Sans rien dire*, répondit le prince. Ce fut aussi un barbier qui répandit le pre-

mier dans Athènes la nouvelle de la grande défaite de Nicias en Sicile. Il la tenait d'un esclave débarqué au Pirée avec quelques autres fugitifs. Mon homme quitte aussitôt sa boutique et court à toutes jambes à la ville pour ne pas laisser à un autre l'honneur de lui enlever sa nouvelle. Grande rumeur : on s'assemble dans la place, et le peuple veut savoir quel est l'auteur d'un bruit de cette nature. On traîne dans l'assemblée notre barbier, qui ne peut pas même dire de qui venait son rapport, car il ne s'était pas donné le temps de s'informer du nom de l'esclave. Le peuple irrité, s'écrie : *C'est une invention de ce misérable; quel autre que lui a entendu rien de semblable? Qu'on le mette à la question.* On l'attache aussitôt sur une roue; mais en ce même moment le fait se confirmait de tous côtés par ceux qui arrivaient du Pirée, et chacun, occupé des siens, court en savoir des nouvelles. La place est bientôt déserte, et le malheureux barbier y reste seul sur la roue; il y reste jusqu'au soir : enfin pourtant le bourreau vient le délier. Mais devinez quelle fut sa première parole pendant qu'on le déliait? *Et Nicias, sait-on comment il a péri?* C'est ainsi qu'il était corrigé : tant le babil du nouvelliste est une maladie incurable.

L'autre aventure est plus sérieuse : le dénouement en est très moral et peut se joindre à tant d'exemples du même genre, qui prouvent que la Providence se sert des moyens les plus inattendus pour conduire les criminels à se trahir eux-mêmes et à devenir les instruments de leur perte :

A Lacédémone, on trouva un jour que le temple de Pallas venait d'être pillé, et que les voleurs y avaient laissé une bouteille récemment vidée. On s'assemble sur le lieu, et l'on s'épuise en conjectures sur cette bouteille. *Si vous le voulez,* dit un de ceux qui étaient présents, *je vous dirai bien; moi, ce que j'en pense. Je crois que les sacriléges n'ont osé s'exposer à un si grand péril qu'après avoir, à tout événement, avalé de la ciguë, et qu'ils ont apporté du vin pour en boire tout de suite, dans le cas où ils auraient fait leur coup sans être vus, attendu que le vin est un antidote contre la ciguë, et en détruit l'effet; au lieu que, s'ils avaient été pris, la ciguë aurait agi assez à temps pour les dérober aux tortures et au supplice.* Cette explication parut trop ingénieuse et trop circonstanciée pour n'être qu'une conjecture, et l'on conclut que celui qui venait de parler n'avait rien deviné, mais savait tout. Chacun l'interroge : *Qui es-tu? d'où tiens-tu ce que tu viens de dire, et de qui es-tu connu ici?* On le presse, et il finit par avouer qu'il est un des auteurs du vol sacrilége. Ainsi la tentation de parler et de montrer de l'esprit le conduisit au supplice.

Après avoir donné des exemples de la démangeaison de parler, il en donne aussi de l'exactitude à se taire. Le

plus singulier est celui d'un esclave qui sut la porter jusqu'à confondre son maître et tourner contre lui ses ordres d'une manière très piquante :

Le rhéteur Pison, ne pouvant souffrir d'être interrompu dans ses pensées, avait défendu à ses esclaves de lui parler jamais sans être interrogés. Quelque temps après, il fait apprêter un festin splendide pour traiter un de ses amis, Clodius, qui venait d'être nommé à une magistrature, et il l'envoie prier à souper. A l'heure marquée, les autres convives arrivent tous, et Clodius seul se fait attendre. Pison envoie coup sur coup au devant de lui pour voir s'il venait, et le faire hâter. Cependant l'heure se passe, la nuit vient et l'on se met à table. *N'es-tu pas allé inviter Clodius de ma part?* dit Pison à son esclave. — *Oui. — Pourquoi donc ne vient-il pas? — C'est qu'il a dit qu'il ne pouvait pas venir. — Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit? — C'est que vous ne me l'avez pas demandé.* Le maître resta la bouche close; mais aussi cet esclave était romain; un esclave grec n'en ferait jamais autant.

13. Celsus, qui vécut vers la fin du règne d'Adrien, après s'être fait initier dans les mystères du Christianisme, l'abandonna de dépit, parce que, sur des soupçons fondés, on refusa de l'admettre aux grades supérieurs. C'est alors qu'il écrivit contre les chrétiens son fameux *Discours véritable*, ou *un mot de vérité*, Ἀληθὴς λόγος, œuvre d'imposture, dans laquelle il ne s'abstient d'aucun mensonge, soit pour présenter sous un faux jour la morale chrétienne, soit pour parodier et falsifier les textes de la Bible, soit pour calomnier le caractère de Jésus-Christ et de ses disciples. Cet ouvrage est perdu; mais Origène, qui l'a réfuté victorieusement en huit livres, nous en a conservé le plan, les arguments principaux et la captieuse dialectique. C'est dans cet arsenal que les ennemis modernes du Christianisme ont trouvé les principaux traits que leurs mains débiles ont lancés sur un édifice contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

14. Athénagoras, d'Athènes, enseigna à Alexandrie le Platonisme, et ensuite se convertit au Christianisme. On a de lui deux ouvrages intitulés, l'un *De la Résurrection*, l'autre *Apologie des Chrétiens;* ce dernier était adressé à Marc-Aurèle et à Commode. Le style d'Athéna-

goras est pur, mais trop figuré et souvent trop hyperbolique.

NUMÉNIUS d'Apamée, philosophe platonicien, qui vivait sous Antonin, chercha à réunir le Pythagorisme et le Platonisme, et fut un des premiers qui tombèrent dans le Mysticisme. Il enseignait que « la réalité ne réside pas dans le monde sensible; que Dieu ne communique avec le monde que par un intermédiaire, le Démiurge, qui lui-même est secondé par des intelligences inférieures. » Plotin fut accusé de n'avoir fait que copier Numénius. Origène professe pour ce philosophe la plus grande admiration.

15. Le rapprochement qui s'était fait entre les différentes écoles philosophiques, se fit entre la philosophie grecque et orientale d'une part, et le Christianisme de l'autre; c'est l'époque du *Syncrétisme*. L'Égypte, la première, avait tenté d'accorder sa religion non seulement avec la mythologie, mais encore avec la philosophie des Grecs. En effet, grâce à son symbolisme, le système des prêtres égyptiens se prêtait aux dogmes fondamentaux de toute religion. Toutefois, cette fusion ne s'était pas directement faite; elle avait eu les Juifs pour médiateurs. Nous en avons déjà vu deux, Aristobule et Philon, s'essayer à concilier la Bible et Platon, la Genèse et Pythagore. Répandus en Égypte, où les sectes des Esséniens et des Thérapeutes comptaient de nombreux adhérents, les Juifs étaient pleins des idées orientales, et comme tels, les agents naturels de cette transaction philosophico-religieuse. Enfin le Syncrétisme fut favorisé par la vogue qu'avait prise en Égypte, en Syrie, en Asie-Mineure, la vie ascétique et les exercices pieux de la solitude. Les déserts se peuplaient d'anachorètes aux ames ardentes, aux imaginations exaltées, et pour qui l'état d'extase était comme l'essence de toute philosophie.

16. Depuis long-temps la philosophie grecque avait blâmé plus ou moins la religion nationale, qui, absurde aux yeux de la raison, n'offrait aucun appui à la morale. On avait essayé de l'allégorie pour mettre la mythologie

d'accord avec le bon sens; mais l'effet de ce palliatif devait cesser aussitôt qu'il serait annoncé au monde une religion divine par son origine, simple et vraie dans sa doctrine, pure et sublime dans sa morale. Les philosophes d'Alexandrie sentirent le danger qui menaçait le paganisme, et c'est alors qu'ils résolurent de remplacer leurs vaines spéculations par une doctrine positive qui, sans renverser le culte des dieux, possédât quelques uns des avantages du Christianisme : c'est le *Néo-platonisme.*

17. POTAMON d'Alexandrie fut le premier qui, de ces différentes opinions, grecques, égyptiennes, orientales, philosophiques, religieuses, allégoriques, forma une espèce de système, et fut le fondateur de l'*école Eclectique* (ἐκλέγω, choisir). Cette école ne fit d'abord de progrès marqués qu'en Egypte.

18. Ce système fut développé avec plus de succès dans le troisième siècle, par AMMONIUS d'Alexandrie, surnommé *Saccas*, parce que dans sa jeunesse il avait été porte-sac. Né de parents chrétiens, disciple d'Athénagoras et de saint Clément d'Alexandrie, Ammonius abandonna, dit-on, le Christianisme. Non content de fondre ensemble Aristote et Platon, la Grèce et l'Égypte, il alla chercher de nouvelles inspirations chez les mages et les brachmes, et de ces éléments divers il composa un système où dominait le mysticisme. Mais au lieu d'avouer la formation de ce système, il prétendit l'avoir reçu tout fait comme une tradition primitive, qui renfermait et la sagesse de l'Orient et l'origine de toutes les philosophies grecques.

Cette doctrine, transmise oralement et sous la foi du secret, fut enfin révélée par Plotin, le plus célèbre disciple d'Ammonius.

19. PLOTIN naquit l'an 205 de J.-C., à Lycopolis, dans la Thébaïde. Le goût des études philosophiques ne se développa chez lui qu'à l'âge de vingt-huit ans. Il fréquenta onze ans de suite l'école d'Ammonius Saccas, avec lequel il sympathisait complètement par la manière de penser et de sentir, et dont les doctrines l'encouragèrent

à prendre pour guide dans ses spéculations métaphysiques l'imagination plutôt que la raison. Il tenta, mais vainement, d'aller à la suite de l'armée de Gordien puiser à sa source la sagesse orientale, chez les Perses et les Indiens. De retour de cette expédition désastreuse, il se rendit à Rome. Ses mœurs sévères, ses discours empreints d'une exaltation fanatique, lui attirèrent des disciples nombreux et une admiration extraordinaire. Sur le point d'expirer, il prononça ces paroles : « Je fais un « dernier effort pour réunir ce qu'il y a de divin en moi « à ce qu'il y a de divin dans l'univers. »

En effet, le but unique de la philosophie de Plotin était de rapprocher l'homme de la Divinité, et de lui en faciliter la contemplation : son principe fondamental était que l'ame doit s'isoler totalement des régions terrestres pour retourner dans le ciel, sa patrie, et s'élever jusqu'à la communication avec les êtres purement intellectuels. Comme Platon, il admettait l'ame du monde, c'est-à-dire une substance spirituelle répandue dans toutes les parties de l'univers et communiquant à chacune la vie et le mouvement; mais il prétendait, et en cela il différait de Platon, que les facultés inférieures de l'ame, l'imagination, la mémoire, les passions, ne venaient point de l'ame du monde, mais des corps. Poussant ensuite à leurs dernières conséquences les idées mystiques admises par ses prédécesseurs, ou imaginées par lui-même, il prétendait prouver que les corps n'ont point d'existence réelle, et qu'ils ne sont autre chose qu'un produit éphémère et variable de l'ame. Conformant sa conduite et ses manières à des principes si bizarres, il se rendait quelquefois ridicule par ses singularités : il avait honte d'être logé dans un corps; il ne voulait ni se laisser peindre, ni savoir le jour, le mois ou le lieu de sa naissance; souvent malade, il refusait de prendre le moindre remède, et croyait au dessous de la sagesse d'un philosophe d'appeler un médecin.

Les opinions de Plotin n'ont point été rédigées par lui-même; mais Porphyre, son disciple et son admirateur,

a recueilli et mis en ordre des fragments nombreux par lesquels son maître répondait, soit aux questions, soit aux objections qu'on lui proposait. Ces morceaux, qui sont au nombre de cinquante-quatre, forment six sections nommées *Ennéades* (de ἐννέα, neuf), parce que chacune contient neuf traités ou chapitres.

Dans chacun de ces traités on remarque une immense érudition, un génie élevé, une imagination vive et hardie, souvent sans doute égarée par le mysticisme, mais toujours brillante d'idées sublimes et ingénieuses. Il est à regretter que les matières en soient si abstraites et en rendent la lecture ennuyeuse et pénible. C'est sans doute là ce qui fait que la philosophie de Plotin est très peu connue. On craint d'ailleurs que son disciple ne l'ait pas toujours bien compris, ou n'ait mêlé ses propres opinions à celles de son maître.

20. PORPHYRE, né à Tyr, l'an 233 de J.-C., étudia d'abord l'éloquence à Athènes, sous Longin, et alla ensuite à Rome, où il eut Plotin pour maître. Histoire, mathématiques, philosophie, musique, en un mot toutes les sciences lui étaient familières. Il surpassait tous les philosophes de son temps par sa manière d'écrire, tout à la fois claire, naturelle, élégante et noble. Comme il voulait tout connaître, il s'appliqua à la magie, qu'il regardait comme quelque chose de divin. Le caractère de sa philosophie, comme de celle de Plotin, son maître, est d'isoler de la manière la plus complète l'ame de tout ce qui appartient aux sens, de s'élever par l'extase à la communication avec des êtres d'un ordre supérieur. Quoique disciple enthousiaste de Plotin, il s'en éloigne quelquefois pour se rapprocher de Platon et d'Aristote. Il écrivit même un traité pour prouver contre Plotin « que l'objet conçu est hors de l'entendement. » Porphyre mourut à soixante-onze ans, l'an 404 de J.-C.

Ce philosophe avait fait un grand nombre d'ouvrages, dont le plus célèbre est celui qu'il écrivit contre les chrétiens : nous ne l'avons plus. Les ouvrages qui nous restent sont purement philosophiques. Il rédigea la

doctrine de Plotin, et écrivit la vie de ce philosophe. Il nous reste aussi de lui un traité sur l'*Abstinence des viandes;* une *Lettre à Anébon sur les Mystères des Égyptiens;* un traité de l'*Antre des Nymphes,* etc. Il avait aussi composé des Commentaires sur les écrits d'Aristote, dont il reste quelques parties; entre autres, une *Introduction aux Catégories,* que l'on place d'ordinaire au commencement de la logique d'Aristote. Il eut pour disciple Jamblique.

21. JAMBLIQUE, de Chalcis en Cœlé-Syrie, fleurit sous Dioclétien et Constantin. Il fut un des adeptes les plus ardents du Néo-platonisme. Ammonius, Plotin, Porphyre avaient basé leur science théologique sur la philosophie, et réclamaient pour la raison le droit d'examiner avant de croire. Jamblique exigea le sacrifice entier de la raison, et fit ainsi disparaître la dernière barrière qui séparait le nouveau Platonisme du Mysticisme pur. Par là il admit, il sanctifia les opérations magiques, les prodiges et les apparitions tombées avec et même avant le paganisme. Jamblique lui-même était aussi célèbre comme thaumaturge que comme philosophe. Il nous reste de ses ouvrages une *Exhortation à la vie philosophique,* une *Vie de Pythagore* en neuf livres, dont cinq sont perdus, et une *Lettre sur les Mystères égyptiens.* On a, sans doute à tort, hasardé des doutes sur l'authenticité de ce dernier ouvrage, dont les idées et surtout la tendance sont les mêmes que celles de Jamblique.

Tel est l'historique du Néo-platonisme : en voici le sens et le résumé philosophique.

22. Ce système était bâti sur la doctrine de l'*émanation,* une des opinions favorites des successeurs de Platon : opinion d'après laquelle tous les êtres émanent de Dieu, ou en sont sortis, et y doivent retourner après avoir passé par divers degrés de purification (*Georg.,* l. IV, v. 221-7, et *Æn.,* l. VI, v. 724-9). Dans ce système, le but le plus sublime de la philosophie est l'*intuition* de la Divinité, à laquelle le sage peut parvenir dans cette vie. L'existence d'une classe de démons, ou esprits d'un

ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et l'homme, fut une conséquence nécessaire de la doctrine de l'émanation. Il fallait, pour entrer en communication avec eux, une grande pureté de mœurs et une sainteté qui purifiât l'homme de ce qu'il a de terrestre.

Les Néo-platoniciens admettent un Être infini et parfait, l'essence même dont est émanée l'*intelligence* (νοῦς), qui est la seconde essence divine. Cette émanation s'est faite sans la volonté de Dieu, et par conséquent sans y opérer un changement. De cette essence, qu'ils appellent aussi *Fils,* est émanée l'ame. Telle est la fameuse trinité des Néo-platoniciens.

Les ames déchues habitent des corps qui leur servent de prisons. Elles tendent à se dégager de ce lien pour retourner dans le sein de l'Être infini. Tel est l'objet de la philosophie. Mais l'ame ne parvient pas à son but dans ce monde. Si, pendant cette vie, elle n'a pas travaillé à se dépouiller des vices, elle sera, après la mort du corps, réunie à des corps plus vils, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épurée (*Æn.,* l. VI, v. 735-747).

23. DIODORE de Tyr, précepteur de Cicéron, plaçait le souverain bien dans une vie honnête et commode, τὸ ἀμοχθήτως καὶ καλῶς, *vacare omni molestiâ cum honestate*, comme le dit son élève (Acad. prior., l. II, c. 42).

AMMONIUS d'Alexandrie, maître de Plutarque, imagina une espèce de syncrétisme entre le Péripatétisme, le Platonisme et le Stoïcisme.

ALEXANDRE d'Aphrodisie, au contraire, rejeta toute alliance et devint le chef d'une secte particulière d'interprètes d'Aristote, désignés par l'épithète d'*Alexandrins*.

24. L'Epicurisme, comme secte philosophique, s'éteignit avec SYRON, maître de Virgile et de Varius. Avant ce philosophe, on n'a guère à citer que ZÉNON de Sidon, PHÆDRUS de Larisse, PATRON et PHILODÈME de Gadara; Cicéron parle de tous quatre dans ses ouvrages.

25. Le Stoïcisme fut porté à Rome par PANÆTIUS de Rhodes (140 av. J.-C.). Il compta Lélius et Scipion parmi ses disciples; il se lia d'une étroite amitié avec ce dernier, l'accompagna dans ses expéditions et partagea tous ses plaisirs. Il se servit du crédit qu'il avait à Rome pour conserver aux Rhodiens, ses compatriotes, leurs

droits et leurs priviléges. Il retourna ensuite à Athènes, où il mourut, on ne sait pas précisément à quelle époque. Panætius avait composé un *Traité des Devoirs de l'homme* qui passait pour un chef-d'œuvre; malheureusement il ne nous en reste rien. Cicéron, qui en fait un grand éloge, l'a fondu dans son célèbre traité *De Officiis;* mais on doit lui reprocher d'en avoir omis les devoirs religieux, partie inhérente du Stoïcisme. Cicéron s'est trahi lui-même, lorsqu'à la fin du premier livre, résumant les devoirs de différents genres et oubliant sans doute que, dans sa rédaction, il en avait retranché les plus importants, il leur assigne toutefois le premier rang :

Sunt gradus officiorum, ex quibus quid cuique præstet intelligi possit : ut prima diis immortalibus, secunda patriæ, tertia parentibus, deinceps gradatim reliqua debeantur. *Quibus ex rebus breviter disputatis* intelligi potest, etc.

Athénodore de Tarse fut contemporain et commensal de Caton d'Utique. Sénèque en cite ce mot (*Epist.* x) :

Tu reconnaîtras que tu es dégagé de toutes les viles passions, lorsque tu seras parvenu à ne demander aux dieux que ce que tu pourras leur demander publiquement.

Posidonius, célèbre comme historien, le fut aussi comme philosophe. Il écrivit, comme Cicéron son contemporain, sur la *Nature des Dieux,* sur la *Divination,* sur les *Offices,* etc.

Annæus Cornutus, maître de Perse et de Lucain, composa des tragédies et plusieurs ouvrages philosophiques, dont un seul nous reste. Il a pour titre : *Théorie de la nature des dieux*, Θεωρία περὶ τῆς τῶν Θεῶν φύσεως, ou *Traité des Allégories,* περὶ Ἀλληγοριῶν. En effet, Cornutus y explique la mythologie grecque par l'allégorie et la physique.

Mais les plus célèbres stoïciens de cette époque sont Epictète, Arrien et Marc-Aurèle.

26. Épictète, natif d'Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave d'Epaphrodite, que l'on croit être l'affranchi de Néron. Exilé par Domitien lorsqu'il chassa tous les philosophes, il revint à Rome après la mort de ce prince, et obtint l'estime d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il

professait l'immortalité de l'ame, comme tous les stoïciens; mais il combattait fortement le suicide, une de leurs opinions favorites. Il mourut dans un âge avancé. Il avait vécu dans la plus grande pauvreté, ayant pour meubles une table, quelques siéges et une lampe de fer. Après sa mort, il fut en si grande vénération, que la lampe dont il s'était servi dans ses veilles fut vendue 3000 drachmes. Arrien, son disciple, publia quatre livres des discours et des pensées qu'il avait recueillies de la bouche de son maître : c'est ce que nous avons sous le titre d'*Enchiridion*, ou *Manuel*. C'est le tableau fidèle de la philosophie stoïcienne. Le style d'Epictète est dépourvu d'ornements, mais concis, énergique et semé d'utiles maximes. L'empereur Antonin faisait le plus grand cas des ouvrages de ce philosophe; il les lisait attentivement pour y chercher, comme il le disait, des règles de justice et de vertu. Personne ne porta plus loin la patience au milieu des plus grands maux. Un jour, Epaphrodite lui ayant porté un coup violent à la jambe, Epictète l'avertit froidement de ne pas la rompre; mais ce maître cruel ayant redoublé de telle sorte qu'il lui cassa l'os, le philosophe lui dit : « Ne vous l'avais-je pas dit, que vous me la casseriez. »

Quoique stoïcien, Epictète n'eut, il faut l'avouer, ni la jactance, ni l'aspérité des gens de sa secte. La vertu qu'il prisait le plus était la modestie :

Si tu sais te contenter de peu, dit-il, ne va pas t'en vanter; si tu ne bois que de l'eau, ne l'affecte point en public ; si tu t'exerces à quelque travail pénible, que ce soit en particulier.

Il plaignait les grands de leur orgueil :

L'intérêt seul nous dicte le respect que nous feignons pour eux ; ils sont comme des ânes qu'on étrille pour en tirer service.

C'est commencer à être sage, ajoutait-il, que de n'accuser que soi de ses malheurs; mais c'est l'être au plus haut degré que de n'en accuser ni soi ni les autres.

Epictète n'approuvait pas le suicide, comme la plupart des stoïciens. Il estimait par dessus tout la constance et la fermeté :

Ce ne sont pas les choses, dit-il, qui nous font du mal, mais bien l'opinion que nous nous en formons.

Par suite de ses principes, il fit toute sa vie la guerre à l'opinion. Toute sa doctrine se réduit à ce point : Parmi les choses, les unes dépendent de nous, ce sont nos actions; les autres en sont indépendantes. Portons tous nos soins à rectifier les premières; mais il est insensé de rechercher ou de fuir les autres, puisqu'elles ne dépendent pas de nous. Ἀνέχου καὶ Ἀπέχου, *sustine et abstine*, supportez la peine et fuyez les plaisirs : c'est là son grand précepte et la base de toute sa morale.

27. Arrien mit par écrit les entretiens de son maître sous le titre de *Dissertations philosophiques d'Epictète*, Διατριβαὶ Ἐπικτήτου, en huit livres, dont il ne reste que les quatre premiers. Il y traite, entre autres, les questions suivantes :

De quelle manière on peut sauver sa personne; — de quelle manière le théorème que Dieu est le père des hommes, est la base de toute philosophie; — des progrès moraux; — de la providence; — que Dieu voit tout, etc.

28. L'empereur Marc-Aurèle a laissé un ouvrage philosophique en douze livres, et écrit en grec, intitulé : *A moi-même*, τὰ εἰς ἑαυτόν. Cet ouvrage, composé au milieu du tumulte des affaires et des camps, n'est qu'un recueil sans ordre des pensées morales et des réflexions philosophiques que les événements faisaient naître en lui. C'est un monument admirable de la sagesse de l'esprit et de la pureté du cœur. On est étonné d'y trouver des maximes toutes chrétiennes; on en a dit : « C'est le plus beau code de morale qui soit sorti de la main de l'homme, puisque l'Evangile est d'un Dieu. »

Mais au milieu des plus sublimes pensées, Marc-Aurèle trahit toutes les incertitudes et les ignorances de la philosophie. Ici, il croit à l'existence et à l'unité de Dieu; là, il parle de plusieurs divinités; quelquefois même il est athée. Ses variations semblent lui appartenir; ses convictions lui venaient peut-être de la religion chrétienne, dont l'influence et les traces se révèlent plusieurs fois

dans son livre. Dans sa jeunesse, il avait, dit-on, chargé Diognète, un de ses maîtres, de prendre des informations sur l'esprit et la tendance de cette religion; et la lettre de Justin-le-Martyr, qui répondit à Diognète, n'aurait pas été sans quelque pouvoir consolateur sur le prince que la philosophie ne sauvait pas de doutes cruels, et qui aurait songé à échapper au fardeau du gouvernement par une mort volontaire.

29. Clitomaque, philosophe carthaginois, disciple de Carnéade, lui succéda dans la direction de la troisième Académie à Athènes, de l'an 140 à l'an 128 av. J.-C. Il avait composé plus de quatre cents vol., entre autres une *Consolation* dédiée à ses concitoyens après la prise et la ruine de Carthage.

30. Après lui, l'Académie se rapprocha du Portique, rapprochement qui, commencé par Philon de Larisse, fut consommé par Antiochus d'Ascalon. Aussi ces deux philosophes furent-ils regardés par la suite comme les fondateurs de la *quatrième* et de la *cinquième* Académie. La première rejeta le scepticisme, et la deuxième le probabilisme : c'était renoncer à l'Académie.

31. Mais le Scepticisme ne tarda pas à être renouvelé par Ænésidème de Gnosse, et soutenu par une suite de philosophes assez obscurs, jusqu'à Sextus-Empiricus, qui poussa le Pyrrhonisme jusqu'à son dernier terme.

Deux de ses ouvrages sont parvenus jusqu'à nous : les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, ou exposition de la doctrine sceptique de Pyrrhon, en trois livres, et un *Traité contre les Mathématiciens*, en onze livres. Ces deux ouvrages, écrits en grec, sont extrêmement précieux, parce que ce sont les seuls où l'on trouve une exposition complète du Scepticisme. Dans le second surtout, l'auteur applique les objections des Sceptiques à toutes les sciences connues de son temps, non seulement aux mathématiques, comme l'indiquerait le texte, dans lesquelles il comprend la grammaire, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la musique et l'astrologie, mais à la logique, la morale et la physique. Partout il déploie l'érudition la plus profonde, l'esprit le plus subtil : mais

tout cela ne paraît et ne pouvait être qu'un jeu ; car les moyens qu'il emploie pour parvenir à son but se détruisent d'eux-mêmes.

32. Le Cynisme eut encore moins d'éclat et de durée que le Scepticisme. On n'a guère à citer dans cette secte que Démonax de Chypre, disciple d'Epictète. C'est de lui qu'est cette belle maxime :

Ne révèle pas le secret de ton ennemi qu'il t'avait confié étant encore ton ami ; car tu trahirais l'amitié et non ton ennemi.

33. La philosophie, qui avait eu quelques historiens particuliers, eut à peu près à cette époque son histoire générale dans Diogène de Laërte, en Cilicie, nommé ordinairement Diogène Laërce. Son *Histoire philosophique de la Vie et des Apophtegmes des Philosophes célèbres* est en dix livres. L'auteur partage les philosophes grecs en deux grandes écoles, l'école ionique et l'école italique ; la première venant d'Anaximandre, la deuxième de Pythagore. L'ouvrage de Diogène est un des plus précieux de l'antiquité, par la foule de faits et de détails qu'il nous fournit, et par les nombreux passages d'écrivains perdus qu'il nous a conservés. Diogène est toujours impartial ; mais il est crédule, souvent inexact, sans critique et sans jugement.

CHAPITRE VI.

SIXIÈME ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE OU ÉPOQUE BYZANTINE (306-1453 DE J.-C.).

—

Caractère de la littérature grecque pendant la 6e époque.

L'empire venait de quitter Rome pour Constantinople, le paganisme pour le christianisme. La littérature se déplaça avec l'empire ; sous l'influence chrétienne,

les lettres prirent de nouvelles formes; de nouveaux genres furent créés, et l'on vit disparaître tout ce qui tenait, soit à la mythologie, soit à la philosophie des anciens. .

Constantinople ne fut pas le seul siége de la littérature grecque : Athènes, Edesse, Béryte, Alexandrie partagèrent cet honneur plus ou moins long-temps avec la capitale de l'empire.

Les lettres eurent à subir toutes les vicissitudes de cet empire : nous ne les retracerons pas ici, elles se dessineront d'elles-mêmes dans les tableaux suivants.

PREMIÈRE SECTION. — GENRES EN VERS.

§ 1. *Des épigrammes et des anthologies.*

1. Caractère de la poésie à cette époque et sujets sur lesquels elle s'exerça.—2. Citation de Lucien et de Julien.—3. Ouvrages poétiques de S. Grégoire de Nazianze.— 4. Citation de Paul le Silentiaire. .—5. Du consul Macédonius.— 6. Agathias. — 7. Sections ou divisions de l'anthologie de Céphalas.

1. Lorsque Constantinople eut remplacé Rome en qualité de capitale, l'empire imita le faste et le cérémonial de l'Asie. Le culte du souverain devint, comme en Orient, une espèce d'idolâtrie, et la cour une sorte de sanctuaire où les sujets, les poètes surtout, apportèrent le tribut de leurs hommages et de leur flatterie. Les empereurs, leurs épouses, leurs ministres et leurs favoris, ne purent rien entreprendre, rien imaginer, rien dire qui ne fût à l'instant exalté jusqu'aux cieux par la tourbe famélique des versificateurs. La poésie ne fut plus qu'un métier, une entreprise, une industrie, accaparant le monopole de l'éloge, vivant sur les anniversaires, sur les fêtes, sur les mariages. Les poètes formaient une corporation avec ses statuts et ses priviléges, ses agents et ses préposés, à la suite desquels ils se présentaient chez les grands dans les occasions solennelles pour réciter leurs pitoyables vers.

Cette poésie de circonstance, c'était celle des épigrammatistes ou des anthologies. Mais au milieu de cette décadence et de cette profanation, quelques hommes

conservèrent, avec plus de talent, plus de cette dignité qui convient aux lettres.

2. En suivant l'ordre chronologique, nous trouvons d'abord Lucien et l'empereur Julien.

Lucien a laissé plusieurs épigrammes agréables. En voici deux :

Sur un homme pervers.

Φαῦλος ἀνὴρ πίθος ἐστὶ τετρημένος, εἰς ὃν ἁπάσας
ἀντλῶν τὰς χάριτας, εἰς κενὸν ἐξέχεας.

Sur un jeune enfant.

Παῖδά με πενταέτηρον, ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντα
νηλειὴς Ἀΐδης ἥρπασε Καλλίμαχον.
Ἀλλά με μὴ κλαίοις· καὶ γὰρ βιότοιο μετέσχον
παύρου, καὶ παύρων τῶν βιότοιο κακῶν.

On doit regretter sa mort,
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie.
Le siècle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

MAINARD.

Il nous reste de Julien trois épigrammes, dont l'une est une sortie spirituelle contre la bière (εἰς οἶνον ἀπὸ κριθῆς), qui veut usurper la place du vin :

Τίς; πόθεν εἶς Διόνυσε; μὰ γὰρ τὸν ἀληθέα Βάκχον,
οὔ σ' ἐπιγιγνώσκω· τὸν Διὸς οἶδα μόνον.
Κεῖνος νέκταρ ὄδωδε, σὺ δὲ τράγου· ἦ ῥά σε Κελτοὶ
τῇ πενίῃ βοτρύων τεῦξαν ἀπ' ἀσταχύων.
Τῷ σε χρὴ καλέειν Δημήτριον, οὐ Διόνυσον,
πυρογενῆ μᾶλλον καὶ βρόμον, οὐ Βρόμιον.

Hinc cerealis eras meliori jure vocandus,
Non satus ex Semelâ matre, sed ex similâ.

HUGO GROTIUS.

3. S. GRÉGOIRE de Nazianze, surnommé le Théologien, une des lumières de l'Eglise, et l'un de ses plus grands orateurs, fut aussi un poète élégant, gracieux et pur.

Il quitta, en 381, le siége de Constantinople, pour rentrer dans la vie privée; il se livra presque tout entier

à la poésie. Il a donné en vers iambiques l'histoire de sa vie jusqu'au moment où il quitta Constantinople.

Les productions poétiques de S. Grégoire se composent, pour la poésie sacrée[1], d'à peu près cent soixante-dix poèmes en vers iambiques, élégiaques, héroïques; et pour la poésie profane, de deux cent cinquante-quatre petits poèmes ou plutôt épigrammes morales, adressées à son père, à Nonna sa mère, à ses amis.

4. Après S. Grégoire, et à un long intervalle, on distingue, sous Justinien, l'épigrammatiste Paul le Silentiaire. Ses épigrammes ne manquent ni d'esprit ni d'élégance; mais elles n'ont pas la concision essentielle à ce poème. En voici une assez bonne :

Εἰς κῆπον παράλιον.

Ἐνθάδ' ἐριδμαίνουσι τίνος πλέον ἔπλεθ' ὁ χῶρος
Νύμφαι Νηϊάδες, Νηρεΐδες, Δρυάδες.
Ταῖς δὲ θεμιστεύει μεσάτη Χάρις, οὐδὲ δικάζειν
οἶδεν, ἐπεὶ ξυνὴν τέρψιν ὁ χῶρος ἔχει.

5. Le consul Macédonius, qui fleurit également sous Justinien, fut un poète non moins élégant qu'ingénieux. En voici une épigramme :

Μνήμη καὶ Λήθη, μέγα χαίρετον· ἡ μὲν ἐπ' ἔργοις
Μνήμη τοῖς ἀγαθοῖς, ἡδ' ἐπὶ λευγαλέοις.

Mémoire, oubli, voilà les présents les plus beaux,
L'une est pour les plaisirs et l'autre pour les maux.

6. Agathias de Myrine, l'historien, publia, dans sa jeunesse, un recueil de poésies en 9 livres, sous le titre de *Daphniaques*. Ses épigrammes manquent de trait. Il est auteur d'une Anthologie perdue, mais dont Constantin Céphalas s'est servi pour la sienne. C'est celle que nous possédons.

7. L'Anthologie de Céphalas se divise en quatre sections :

1° Épigrammes *chrétiennes*, τὰ τῶν Χριστιανῶν ἐπιγράμματα, au nombre de 123. Ce sont des inscriptions pour églises, statues ou autres images des saints, pour offrandes faites par des fidèles.

2° Un poème en 416 hexamètres de l'égyptien Christodore; il a pour

[1] Voyez Histoire de la *Littérature sacrée*.

titre : *Description des statues du gymnase public de Zeuxippe*, à Constantinople. Ce musée fut brûlé sous Justinien, dans une sédition populaire, en 532.

3° Une suite de 19 épigrammes, servant d'inscriptions à des bas-reliefs placés dans un temple qu'Attale et Eumène avaient élevé à Cyzique en l'honneur de leur mère Apollonis. Ces bas-reliefs représentaient des exemples de piété filiale.

4° Les préfaces des 3 catalogues antérieurs, de Méléagre, en 26 distiques, de Philippe, en 7, et d'Agathias en 138 hexamètres et 5 distiques.

5° Les épigramme *érotiques*, au nombre de 309.

6° Les épigrammes *anathématiques* ou dédicatoires, au nombre de 358.

7° Les épigrammes sépulcrales ou *épitaphes*, ἐπιτύμβια, au nombre de 748.

8° Un choix des épigrammes de S. Grégoire, au nombre de 254.

9° Les épigrammes *épidictiques* ou démonstratives, au nombre de 827.

10° Les épigrammes *morales* ou exhortations, προτρεπτικά, au nombre de 126.

11° Les épigrammes sur les *plaisirs* de la table, συμποτικά, et les *satiriques*, σκωπτικά, ensemble au nombre de 442.

12° Un choix d'épigrammes de divers mètres, διαφόρων μέτρων, au nombre de 31.

13° Les problèmes arithmétiques, les énigmes et les oracles, au nombre de 136.

14° Les mélanges, σύμμικτά τινα.

On y trouve en outre 388 épigrammes de l'Anthologie de Planude, moine du XIV° siècle, et un appendice de 394 épigrammes.

§ 2. *De l'épopée, de la poésie lyrique et de la poésie didactique.*

1. Genres de poésies qu'on vit reparaître à cette époque.—2. Nonnus. — 3. Proclus. — 4. Ouvrages de Musée le grammairien. — 5. Quintus Calaber. — 6. L'Homérocentra. — 7. Coluthus.—8. Tryphiodore.—9. Sort de la poésie grecque du VII au XV° siècle.

1. La poésie byzantine ne se borna pas à ces petits genres, et l'on vit reparaître l'épopée, la poésie didactique, la poésie lyrique.

2. NONNUS, de Panopolis en Egypte, païen converti au Christianisme, florissait vers l'an 410 après J.-C. Il fut envoyé en ambassade chez les Ethiopiens, les Sarrasins et chez d'autres peuples de l'Orient. Il publia le journal de ses voyages qui n'est pas parvenu jusqu'à nous ; mais on a de lui : 1° un poème mythologique en quarante-huit

livres, intitulé *les Dionysiaques* ou *Bassariques*, c'est-à-dire exploits de Bacchus, ouvrage fait sur un mauvais plan et mal exécuté, mais précieux pour l'étude de la mythologie; 2° des hymnes en l'honneur de Bacchus; 3° une paraphrase en vers de l'Evangile de S. Jean.

3. PROCLUS, que nous retrouverons parmi les Néo-platoniciens, composa, outre plusieurs épigrammes, six hymnes : un adressé au soleil, un autre aux Muses, deux à Vénus, un à Hécate et à Janus; le sixième, enfin, à Minerve. Les hymnes de Proclus, où brillent un style éclatant et de nobles pensées, sont presque entièremen composés de prières; ils se rapprochent plus de l'antique poésie sacrée que de la poésie épique ou lyrique.

4. MUSÉE le Grammairien, sous le titre de Τὰ καθ' Ἡρὼ καὶ Λέανδρον, chanta les amours si connus de ces deux jeunes gens. Ce poème, en trois cent quarante hexamètres, renferme beaucoup de vers heureux et de descriptions élégantes.

5. QUINTUS DE SMYRNE OU QUINTUS CALABER [1], poète du VIe siècle, composa un poème en quatorze chants, qui fait suite à l'Iliade, et qui est intitulé *Paralipomènes d'Homère*, Παραλιπόμενα Ὁμήρῳ. Ce poème conduit depuis la mort d'Hector, où s'arrête l'Iliade, jusqu'à la prise de Troie. Il est remarquable par son élégance et par sa pureté; on y trouve même des discours éloquents. Mais, en général, c'est une histoire en vers plus qu'une épopée, comme les poèmes alexandrins de la quatrième époque.

La bibliothèque de Saint-Marc, et celle du roi de Bavière, à Munich, possèdent un autre ouvrage de Quintus, intitulé *Des douze travaux d'Hercule.*

6. Le poème de Quintus rappelle une autre imitation, mais plus servile, d'Homère; ce sont les *Homérocentra,* ou Centons d'Homère. On appelle ainsi une *Vie de J.-C.,* en deux mille trois cent quarante-trois hexamètres, ar-

[1] On surnomma l'auteur *Calaber,* parce que son poème avait été retrouvé dans un monastère de la *Calabre.* Ce fut le cardinal Bessarion qui fit cette découverte au XVe siècle.

tistement composée de vers et d'hémistiches homériques. On l'attribue à Athénaïs, qui devint femme de Théodose le Jeune, sous le nom d'Eudoxie. Elle avait composé d'autres ouvrages, dont les principaux étaient une traduction en vers hexamètres des huit premiers livres de l'Ancien-Testament, et un poème sur le martyre de S. Cyprien.

7. Coluthus, poète médiocre, natif de Lycopolis, contemporain d'Anastase Ier, composa, à l'imitation d'Homère, un poème en trois cent quatre-vingt-cinq vers *sur l'enlèvement d'Hélène*. Le jugement de Pâris est le meilleur morceau de ce poème, qui est en général peu supérieur aux productions de ce siècle. Coluthus est froid et lourd, souvent même plein d'affectation, comme les poètes ses contemporains. Son ouvrage fut inconnu jusqu'au quinzième siècle, que le savant cardinal Bessarion le découvrit avec celui de Quintus.

Coluthus était aussi auteur d'un poème perdu, en six chants, intitulé les *Calydoniaques*.

8. Tryphiodore fut le compatriote et le contemporain de Coluthus. D'un grand nombre d'ouvrages qu'il composa, il ne reste qu'un poème d'environ sept cents vers, intitulé *la Prise de Troie*, et dans lequel, à l'exemple de Nestor de Larande, il observait de ne point mettre d'*A* dans le premier vers, point de *B* dans le second, et ainsi de suite, retranchant à chaque vers une lettre de l'alphabet : misérable puérilité qui devait être toute la poésie des siècles suivants.

9. Du VIIe au XVe siècle, la poésie grecque n'est plus que de la versification.

George Pisidès, c'est-à-dire de la Pisidie, référendaire à Constantinople vers 640, écrivit un poème en 15 chants, *sur l'expédition d'Héraclius contre les Persans*, et un autre *sur la Guerre des Awares.*

On peut placer ici un poète d'ailleurs inconnu, Christophore, auteur d'un poème sur les reliques, en 132 vers, adressé au moine André.

Le VIIIe siècle est entièrement stérile. Le IXe nous présente un petit poème en 12 vers iambiques, *sur le triste état de la Grèce.* Il est de Léon VI, fils de Basile le Macédonien et disciple de Photius. Il nous

reste encore de lui des *Hymnes* et 27 vers du genre de ceux qu'on appelle καρκῖνοι, *écrevisses*, c'est-à-dire vers rétrogrades, qui, lus à rebours, présentent un sens.

Au x[e] siècle, un diacre de l'église de Constantinople, nommé Théodose, décrivit dans un poème en 5 chants, intitulé la *Prise de Crète*, la conquête de cette île sur les Arabes, par Nicéphore Phocas, en 691, sous le règne de Romain II.

Michel Constantin Psellus le Jeune écrivit en vers politiques un ouvrage *sur les noms*, œuvre de grammairien plus que de poëte.

Théodore Prodrome composa, à l'imitation de la Batrachomyomachie, en vers iambiques, une *Galéomyomachie* ou combat du chat et des souris. La chute d'une poutre écrase le chat et laisse la victoire aux souris.

Prodrome a laissé un autre poème : l'*Amitié bannie de la terre*, Ἀπόδημος φιλία, dialogue en vers iambiques. Le Monde, mari de l'Amitié, prenant conseil de la Folie, son esclave, l'a répudiée pour sa concubine l'Inimitié. L'Amitié raconte son infortune à celui auprès duquel elle s'est réfugiée, et qui finit par obtenir sa main. Peut-être doit-on aussi attribuer à Prodrome un petit *poème dramatique*, Δραμάτιον, attribué à Plocheirus Michael, d'une époque inconnue : ce poème ressemble à l'*Amitié bannie*. La Fortune aveugle est entrée dans la maison d'un pauvre; un prétendu sage regrette qu'elle n'ait pas choisi sa retraite, et les Muses qui l'ont comblé de leurs dons ne le peuvent consoler de cette préférence.

Outre ces poëmes, Prodrome a composé des poésies morales et religieuses, et des ouvrages encore inédits : un poëme astronomique; des placets en vers adressés à des princes et princesses de la cour de Byzance; une invective en 102 vers iambiques contre une vieille coquette; une invective en autant de vers contre un ignorant qui se donnait l'air d'un philosophe en laissant croître sa barbe, etc.

Jean Tzetzès de Constantinople, savant grammairien grec, mais mauvais poëte, mourut vers la fin du xii[e] siècle, laissant : 1° des allégories sur Homère, ὑπόθεσις τοῦ Ὁμήρου, dédiées à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène; 2° un recueil d'histoires mêlées, écrit en vers politiques et divisé en treize chiliades, c'est-à-dire livres de mille vers; 3° un poëme intitulé *Iliaques*, et faisant

un ensemble de mille six cent soixante-cinq vers sous les titres de τὰ πρὸ Ὁμήρου, τὰ Ὁμήρου, τὰ μεθ' Ὅμηρον. *Antehomerica*, *Homerica* et *Posthomerica*; 4° des épigrammes et autres petites poésies, entre autres un poëme iambique *sur l'Education des enfants*; 5° des ouvrages de grammaire et de critique, et des scholies sur Hésiode; 6° enfin des commentaires sur Lycophron, vulgairement attribués à son frère. Ce dernier ouvrage est ce qu'il a fait de mieux; il y a fait entrer une foule de notions curieuses et utiles pour entendre l'histoire ancienne et la fable. La plupart de ces ouvrages nous sont parvenus.

La poésie continua de dégénérer; elle passa de l'histoire à l'archéologie, à la géographie, à l'histoire naturelle. MATTHIEU, surnommé Blastarès, écrivit à peu près en 1305, en vers politiques, deux *Catalogues des charges et des emplois de l'église de Constantinople*.

JEAN DE GAZA, d'une époque incertaine du reste, a laissé en 726 vers iambiques, la *Description d'un tableau de l'univers*, qui se voyait à Gaza ou à Antioche, Ἔκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος.

MANUEL PHILÉ d'Ephèse, qui vivait au commencement du XIVe siècle, a laissé un poëme de 1600 à 1800 vers politiques, *Sur les propriétés des animaux*, περὶ Ζώων ἰδιότητος. Les perdrix, les abeilles, les dragons, sont les animaux sur lesquels il s'étend le plus.

On a de Philé : 1° un autre poëme, en 64 vers, intitulé *Du Moine lépreux, qui, après de longues souffrances, fut enterré à Pégès*. Le poëte y célèbre la patience d'un pauvre moine qui avait vainement cherché à recouvrer la santé, en se baignant dans les eaux d'une fontaine miraculeuse qui se trouvait dans une église consacrée à Notre-Dame. Cette église, située au faubourg de Constantinople, dit Blacherne, et le couvent qui y appartenait, portaient le nom de Pégé ou la Fontaine.

2° Un panégyrique en 100 vers, en l'honneur d'Andronic II Paléologue; 3° un poëme *des fleurs* ou *les plantes*, dans lequel l'auteur décrit l'épi de blé, le raisin, la rose et la grenade; 4° une *éthopée dramatique*, de 936 vers politiques, espèce de dialogue entre la Raison (νοῦς) et Philé, en l'honneur de Jean Cantacuzène que toutes les Vertus viennent complimenter tour à tour, et qui lui-même finit par remercier l'auteur; 5° une *description de l'éléphant* en 381 vers, des *vers à soie* en 43, des *épitaphes* et plusieurs *épigrammes*; tous ces poëmes sont inédits.

Le moine MAXIME PLANUDE, auteur d'un recueil de fables ésopiques et d'une Anthologie d'épigrammes, écrivit en 47 vers héroïques l'*éloge de Claude Ptolémée*, et d'autres pièces encore inédites.

JEAN PEDIASIMUS ou GALENUS, c'est-à-dire l'habitant de la plaine

ou le débonnaire, surnommé le *Prince des philosophes* sous Andronic III Paléologue (1328-1341 de J.-C.), composa en 54 vers iambiques un poëme intitulé *De la bonne et de la mauvaise femme* ou *le souhait*. Cet opuscule se compose de 2 parties : la première offre le trait de la méchante femme, qu'il appelle le naufrage de l'homme, une peste domestique incurable, la ruine quotidienne du mari, sa vieillesse prématurée, un mal qu'on aime, un tourment continuel, une nuit sans lune, les orages de l'hiver, et elle finit par cette exclamation : *Oh ! qui pourra échapper à la méchante femme !* La seconde partie est la parodie de la première : La bonne femme embellit la carrière du mari ; elle est la santé domestique que rien ne saurait altérer, un gain quotidien par ses travaux, la douce vieillesse de l'heureux époux, une lumière agréable, les beaux jours du printemps, et elle finit par cette exclamation : *Oh ! qui trouvera la bonne femme !*

Au commencement du XVe siècle, MAZARI, qui termine la liste des poëtes grecs, écrivit une satire contre diverses personnes de la cour, sous le titre de *Dialogue des morts : Séjour de Mazari aux enfers*, Διάλογος νεκρικός· Ἐπιδημία Μάζαρ ἐν Ἅδου. Cette satire est inédite.

DEUXIÈME SECTION. — GENRES EN PROSE.

§ 1er. *Des sophistes.*

1. Thémistius — 2. Idée de ses ouvrages. — 3. Libanius. — 4. Ouvrages de Julien l'Apostat. — 5. Autres sophistes et rhéteurs de cette époque.

1. THÉMISTIUS, célèbre philosophe et rhéteur du IVe siècle, était natif de la Paphlagonie. Ses talents oratoires lui valurent le surnom d'*Euphradès*, c'est-à-dire *beau parleur*, et lui attirèrent l'estime de tous les empereurs qui se succédèrent sur le trône romain depuis Constance jusqu'à Théodose-le-Grand. Constance l'éleva à la dignité de sénateur; Julien le fit préfet de Constantinople en 362, et entretint un commerce épistolaire avec lui. Jovien et Valens l'employèrent aussi dans les affaires publiques, principalement comme ambassadeur. Enfin Théodose le nomma de nouveau préfet de Constantinople en 384, et, quoiqu'il ne fût pas chrétien, il lui confia l'éducation de son fils Arcadius. Thémistius enseignait à la fois l'éloquence et la philosophie. Sa philosophie était un mélange des doctrines de Pythagore, de Platon et d'Aristote; mais c'était celle d'Aristote qui dominait. Une foule prodigieuse de disciples assistait à ses leçons. Les plus

célèbres furent Libanius et S. Augustin. Thémistius unissait aux talents et aux connaissances la vertu la plus pure, une modestie admirable et un désintéressement sans bornes. Quoique peu riche, jamais il n'acceptait d'honoraires de ses disciples. Souvent au contraire il les encourageait lui-même par ses libéralités. Il nous reste de cet auteur quelques fragments de ses *Commentaires sur Aristote*, et trente-trois *Discours;* le style en est clair, élégant, énergique et pur. S. Grégoire de Nazianze, lié d'amitié avec Thémistius, l'appelle quelque part *le Roi de l'éloquence*, βασιλεὺς λόγων.

2. Les ouvrages de Thémistius sont beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai dans tous les idées éparses sur les philosophes et les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté :

« Ce n'est que par intervalles et rarement, dit-il, que Dieu lance le tonnerre; mais c'est tous les jours, et sur le monde entier, qu'il verse sa lumière. On ne peut donc lui ressembler sans être bienfaisant. Croit-on, dit-il à Valentinien et à Valens, croit-on que ce soit en montant à cheval avec grâce, et en maniant les armes avec adresse, qu'un prince puisse imiter cet Être sublime? Ce n'est pas même par le courage, par la patience, par la force; ce n'est pas même par le mépris des voluptés; aucunes de ces vertus de l'homme ne conviennent à Dieu : ces vertus tiennent à des faiblesses; ce qui nous élève, avilirait ce grand Être. Mais ce qu'il y a de céleste et de divin, c'est d'avoir entre ses mains le bonheur des hommes, et de faire ce bonheur. Princes, s'il nous arrive de vous donner le nom de dieu, c'est pour vous faire souvenir de ce que vous devez être.

« Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce tyran qui, voulant persuader qu'il était dieu, se faisait élever des statues et des temples, et l'insensé ne pensait pas même à faire du bien aux hommes. Si le prince veut un culte, au lieu de se faire consacrer une statue d'or ou de bronze sur un autel, qu'il fasse lui-même de son ame et le temple et l'autel, et pour ainsi dire le simulacre saint de la Divinité : nous l'adorerons alors. Pour ressembler à Dieu, il ne suffit pas d'usurper ses honneurs, il faut l'imiter.

« Le prince qui aime les hommes, dit-il ailleurs, aura toutes les vertus; il domptera surtout la colère, mal sans bornes dans un pouvoir qui n'en a pas.

Les tyrans, les pestes et les tremblements de terre sont faits pour détruire les hommes : les princes, pour les conserver.

J'ai perdu un jour, disait Titus, car je n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. — Que dites-vous, prince ? s'écrie l'orateur ; non, le jour où vous avez dit une parole qui doit être la leçon éternelle des rois, ne peut être un jour perdu. Jamais vous n'avez été plus grand ni plus utile à la terre.

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi :

Car le juge rigide condamne souvent celui que la loi absoudrait, si elle pouvait prononcer : le juge alors est esclave. Il décide d'après les mots et la lettre, exerçant, pour ainsi dire, une injustice juste. Il n'en est pas de même du prince : il est la loi qui parle et qui respire, et non pas cette loi muette et sourde représentée par des caractères immobiles. Aussi, dit-il à Théodose, nous étions accoutumés à voir l'or retourner du trésor public à ceux à qui on l'avait injustement enlevé ; mais nous venons de voir plus : nous avons vu des hommes menés par la loi aux portes de la mort, ramenés à la vie par le prince ; car, de tous nos empereurs, tu es celui qui respecte le plus la loi ; mais tu sais que, par respect pour la loi même, il faut quelquefois s'en écarter.

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère :

Sous ton empire, nous connaissons le tonneau du bien, d'où s'épanchent la félicité, la richesse et la vie. Il est près du trône, et ta main y puise sans cesse. Mais nous ne voyons point celui des gémissements, des larmes et du sang : il n'y en a point d'où se verse la terreur ; ou si ce tonneau fatal existe, il est fermé de toutes parts. L'espérance est sortie et roule sur l'empire, les maux sont enchaînés.

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendait de la famille des Constantins ; mais ce droit n'était rien sans la victoire : il fut vaincu. Valens, qui d'abord avait été lâche, fut ensuite cruel ; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice ; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avait pas, tâche au moins de lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence :

Avant Socrate, on disait : Faisons du bien à qui nous aime, et du

mal à qui nous hait. Socrate a changé ce précepte, et a dit : Faisons du bien à nos amis, ne faisons point de mal à nos ennemis.

Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes de changer les ames par leurs bienfaits :

Il ne tient qu'à eux, dit-il, de déraciner la haine et d'apprivoiser la fureur.

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances; il respire cette philosophie pleine d'humanité qui devrait être celle de tous les rois :

On ne peut être humain, dit l'orateur, sans être libéral; mais la libéralité du prince ne consiste pas à donner aux uns en accablant les autres. Celui qui est si magnifique n'est pas loin d'être injuste; il prive des milliers de pauvres du nécessaire, pour enrichir des riches, c'est-à-dire pour verser quelques gouttes inutiles dans des fleuves. Le prince donne d'autant plus, qu'il exige moins.

Et s'adressant à son empereur :

Avant toi, dit-il, les charges publiques augmentaient tous les ans; chaque année ajoutait au poids de l'année qui avait précédé. C'est toi, prince, qui as arrêté cette maladie de l'Etat. Sais-tu pourquoi tu as mis cet ordre dans les finances de l'empire ? c'est que tu avais gouverné ta maison avant de gouverner le monde. Tu n'as pas besoin d'apprendre d'un autre ce qu'il en coûte de sueurs et de peines au laboureur; tu connais la hardiesse de l'exacteur, l'adresse du commis, l'avarice du soldat. Instruit de ces détails, tu es monté sur le trône; c'est pourquoi, comme si ce vaste empire n'était qu'une famille, tu vois d'un coup d'œil quels sont tes revenus, quelles sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui reste; les opérations qui sont faciles, celles qui ne le sont pas. Seul de tous les princes, tu n'as pas mis ceux qui manient les deniers de l'Etat au dessus de ceux qui le défendent. Celui qui préside aux finances ne marche pas avec plus de pompe que celui qui commande les armées. Chargés de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait découvrir et rendre inutiles les profondeurs de cet art funeste et caché..... Non, désormais je ne craindrai pas les ennemis domestiques plus que les Barbares même. Je ne verrai plus la moisson enlevée de dessus les sillons, avant même qu'elle entre chez le laboureur. D'impitoyables créanciers ne veilleront plus sur les travaux du vendangeur, et l'habitant des champs ne passera plus un hiver triste

et désolé auprès de ses greniers déserts. C'est alors que je jouirai de la proie enlevée sur les Barbares, quand le ravisseur domestique ne viendra plus faire sa proie de mon bien. Prince, continue l'orateur, ma voix, dans ce moment, représente la voix du monde entier. Tu nous a remis une partie des tributs, et pour dédommagement nous te rendons un tribut de reconnaissance et de tendresse : c'est le plus digne du prince. Au lieu des moissons et des fruits de la terre qu'on nous arrachait, reçois des fruits qui ne se flétriront pas ; ce sont ceux de la gloire, c'est elle qui sans cesse renouvelle l'empire d'Auguste, qui empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours ressuscite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs victoires, que leurs noms seraient aussi célèbres, si terribles aux Barbares, ils n'eussent été bienfaisants envers leurs sujets, etc. ?

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'Etat aux ennemis même de l'Etat :

Celui, dit-il à Valens, qui dans la guerre poursuit avec acharnement et veut détruire, ne se montre que le roi d'une nation ; celui qui, après avoir vaincu, pardonne, se montre le père et le souverain de tous les hommes : Cyrus n'aimait que les Perses, Auguste les Romains, Alexandre les Grecs ; aucun n'aimait les hommes, aucun n'était vraiment roi. Pour l'être, il faut, comme Dieu, n'exclure ni aucun peuple, ni aucun homme de sa province.

Valens, irrité, refusait la paix aux Barbares ; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur ; l'éloquence donna la paix au monde :

Je fis voir au prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, et non en égorgeant les hommes, que l'on ressemble aux dieux. Quand on a remporté la victoire sur des lions, des léopards et des tigres, on compte tous ceux dont on a fait couler le sang dans les forêts : quand on a vaincu des hommes, il faut compter tous ceux qu'on a sauvés. Encore n'extermine-t-on pas entièrement les bêtes féroces ; on en laisse subsister la race dans les déserts ; et une nation d'hommes (qu'on les appelle Barbares, ils n'en sont pas moins des hommes), une nation tout entière, soumise et tremblante à ses pieds, il eût donc fallu l'exterminer et la détruire ? Non. J'admire et j'appelle grand celui qui la conserve. Le destructeur de Carthage fut nommé l'Africain ; un autre s'appela Macédonien, parce qu'il avait fait de la Macédoine un vrai désert : mais toi, prince, je veux que tu tires ton nom de la nation que tu as sauvée ; ainsi nous nommons les dieux, des pays qu'ils protègent.

Outre l'humanité et la clémence, qui sont les premiers

devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance :

L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vaincre et veillant sur lui-même, s'interdit tous les plaisirs qui pourraient l'énerver ; et le prince, qui est pour ainsi dire l'athlète de l'univers, ira-t-il se livrer à de lâches voluptés ?

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire :

Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hommes ne sont heureux, ce sera la faute de ceux qui n'useront pas de ton ame pour tout ce qui est honnête et grand.

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement :

Il y a eu, lui dit-il, des princes qui prenaient grand soin de leur chevelure, mais qui ne comptaient pour rien des villes entières tombées en ruines. Ils s'occupaient de leur parure, et ils négligeaient l'univers ; peut-être même avaient-ils grand soin de choisir leurs chevaux, mais point du tout les hommes qu'ils destinaient aux places ; et tandis qu'aux jeux du cirque ils n'auraient pu souffrir de voir des cochers conduire un char, ils abandonnaient à des hommes sans choix les rênes de l'empire et la conduite des nations. On brise une statue, on efface un tableau qui ne ressemble point à son modèle ; le prince sera-t-il donc moins attentif à ceux dont le devoir est de le représenter auprès des peuples ?

L'influence de la vertu du prince, dit-il à Théodose, ne se borne point à la terre. Marc-Aurèle, voyant son armée prête à périr par la soif, leva ses mains au ciel : « O Dieu ! dit-il, je lève vers toi, qui donnes la vie, cette main qui ne l'a jamais ôtée à personne. » Dieu l'entendit, et sauva son armée.

Valens était cruel, et, comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour, ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venaient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau quand ils seraient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre : Thémistius osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare ; et, ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa, et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce

chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit par lequel il défendait qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémistius; mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parlait aux princes, sous prétexte de les louer. Il avait donc raison de dire à Constance :

Pour la première fois, ô empereur! tu vas entendre un orateur libre et vrai, même en te louant; un orateur qui ne dira pas un mot dont son front ait à rougir.

Et plus bas :

Je vous atteste tous, ô vous qui marchez dans la même carrière que moi; si vous apercevez que je vous trompe, si le moindre mensonge se mêle à mes paroles, élevez tous votre voix contre un lâche orateur; repoussez-moi du sanctuaire de la sagesse, et ne permettez plus à celui qui l'outrage d'oser en donner des leçons. Mais si, toutes les fois que je louerai, je dis la vérité, ne regardez pas comme une vile flatterie ce qui est un juste éloge. L'éloge est un tribut qu'on paie à la vertu.

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout-à-coup :

Tu vois, prince, lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour te flatter : conviendrait-il à un philosophe en cheveux blancs, qui a familièrement vécu avec tant d'empereurs, aujourd'hui que le plus humain de tous est sur le trône, de mendier sa faveur par des bassesses? Quand la liberté est la moins dangereuse, irais-je choisir ce temps-là pour me déshonorer par des mensonges?

On sent bien qu'il devait parler des connaissances et des lettres avec dignité; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle :

Tu imites ces grands hommes, dit-il à un empereur; la philosophie et les lettres marchent partout avec toi; elles te suivent dans les

camps : par toi elles sont respectées, non seulement du Grec et du Romain, mais du Barbare même : le Scythe épouvanté, qui est venu implorer ta clémence, a vu la philosophie près de toi, balançant le sort des peuples, et décidant des trêves et de la paix que tu accordes aux nations. Voyez les statues de bronze élevées dans ces murs à la sagesse, les privilèges qui lui sont accordés dans les villes, les honneurs prodigués à ceux qui en sont dignes. La sagesse est la seule qui répande encore plus d'éclat sur ceux qui l'honorent, que sur ceux qui sont honorés ; car admirer la vertu dans les autres, c'est déjà une preuve de vertu.

O mes amis! dit-il ailleurs, pardonnez-moi, si le désir que l'empereur témoigne de m'entendre m'inspire peut-être un noble orgueil ; il ne se lasse pas d'entendre le langage de la vérité, et il permettra plutôt au guerrier de cesser de combattre, qu'au philosophe de se taire.

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de faiblesses, courbé sous le poids des ans, mais ranimant ses forces languissantes, pour former ce prince destiné à commander un jour au monde :

Viens, mon fils, dit-il, viens sur les genoux d'un faible vieillard, recevoir les leçons que la sagesse destine aux princes : ce sont celles que reçurent Antonin, Numa, Marc-Aurèle et Titus. A ma voix se joindront, pour te former, celle de Platon et celle du précepteur d'Alexandre ; à l'école des sages, deviens le bienfaiteur du monde.

3. Libanius d'Antioche fut élevé à Athènes, et professa la rhétorique à Constantinople. Il eut pour disciples S. Basile, qui conserva toujours pour lui l'amitié la plus vive, et S. Jean Chrysostome, qu'il aurait choisi pour son successeur dans sa chaire si le Christianisme ne le lui eût enlevé. L'empereur Julien, qui avait pour lui la plus grande estime, tenta vainement de l'attirer à sa cour. Il refusa constamment toutes les dignités qu'il lui offrit. Ce prince ayant fait mettre en prison les sénateurs d'Antioche, Libanius plaida leur cause avec une fermeté qui étonna les courtisans. Libanius possédait surtout le talent de s'attacher ses élèves : loin d'imiter les autres sophistes, qui s'avilissaient par leur avarice et leur avidité,

il disait : J'aime que ceux qui ne peuvent donner soient avides de recevoir. Julien soumettait à sa critique ses actions et ses écrits; et le philosophe, plus attaché à la personne qu'à la fortune du prince, le traita en juge sévère, jamais en courtisan. Il survécut à Julien, et passa les dernières années de sa vie à Antioche, où il professa la rhétorique avec le plus grand succès. Libanius avait écrit un grand nombre de panégyriques, de déclamations et de lettres. La plus grande partie de ses ouvrages s'est perdue. On a seulement ses lettres au nombre de plus de deux mille, des déclamations, des progymnasmata, des contes et vingt-quatre harangues, d'après lesquelles on peut à juste titre lui donner la première place parmi les orateurs de Constantinople. Cependant la manie de prodiguer les citations d'Homère, un vain luxe d'érudition, une exagération outrée, de la sécheresse et par suite de l'obscurité, diminuent le mérite de ses ouvrages et déparent un style plein de force et d'éclat; ces défauts sont moins saillants dans ses lettres dont plusieurs se lisent avec plaisir. On pense qu'il travailla au Misopogon de Julien et à l'ouvrage que ce prince écrivit contre la religion chrétienne.

4. On connait l'histoire de Julien l'Apostat. On sait qu'il voulait ranimer le cadavre du paganisme. Il y travailla par ses persécutions comme par ses écrits. Dans son ouvrage *contre les chrétiens et contre leur croyance*, ouvrage que nous ne connaissons que par des fragments conservés dans saint Cyrille et Socrate, il employait surtout l'arme du ridicule, les citations inexactes ou tronquées, les interprétations fausses ou malignes. En même temps, dans sa *Lettre à un pontife païen*, il donnait des instructions relatives aux devoirs à exercer envers les ministres du paganisme; il adressait au préfet Salluste un *Discours en l'honneur du Soleil roi*, Εἰς τὸν βασιλέα Ἥλιον; il célébrait dans un autre la *Mère des Dieux*, Εἰς τὴν Μητέρα τῶν Θεῶν.

Ce besoin d'attaquer poursuivait sans cesse l'Apostat. Les habitants d'Antioche avaient parlé peu respec-

tueusement de son affectation philosophique, de son costume en désordre, de ses manières peu polies et surtout de sa longue barbe. Julien les prit à partie dans le *Misopogon* ou *l'ennemi de la barbe*, satire remplie de plaisanteries forcées et souvent plates.

Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il composa sur les Césars, sous le titre de *les Césars* ou *le Banquet*. C'est une satire des empereurs romains depuis Jules-César jusqu'à Constantin. Cet ouvrage est écrit en forme de dialogue. L'auteur critique avec sévérité le caractère de Marc-Aurèle, qu'il avait pris pour modèle, et verse le ridicule à pleines mains sur Constantin, son proche parent.

On a de Julien quelques autres traités : un *éloge de l'empereur Constance; des gestes de l'empereur* ou *du gouvernement;* un *éloge de l'impératrice Eusébie,* épouse de ce prince; un discours *envers les chiens* ou *les cyniques ignorants;* un *mémoire adressé au philosophe Thémiste.*

Il existe aussi environ quatre-vingt-dix lettres de Julien; ces lettres sont intéressantes; elles éclairent d'une vive lumière le caractère de ce prince et quelques événements de son temps. La plupart sont adressées à Libanius et à Jamblique le Néo-platonicien.

5. Quelques noms moins fameux, des noms de sophistes et de rhéteurs, doivent encore se placer à cette époque.

PROÆRESIUS, de Césarée en Cappadoce, et HIMERIUS, tous deux maîtres de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, professèrent avec éclat la rhétorique à Athènes.

Un certain MAXIME a laissé un ouvrage de rhétorique sur les *objections indissolubles.* Maxime montre, par des exemples tirés de Démosthènes et d'Eschine, le moyen d'éluder adroitement des objections auxquelles souvent on ne peut répondre, ou du moins que très difficilement.

SEVERUS d'Alexandrie, qui a fleuri vers 470, a laissé des *Contes* et des *Ethopées :* les uns roulant sur la violette, la jacinthe, Arion, Icare, etc.; les autres sur Achille aux Enfers, Ménélas abandonné par Hélène, etc.

NICOLAS le Sophiste, disciple de Proclus et Néo-platonicien, écrivit des déclamations et des progymnasmata.

TROILUS de Side, maître de Socrate le Scolastique, au cinquième

siècle, a laissé sur la rhétorique d'Hermogène des *Prolégomènes* encore inédits.

PROCOPE de Gaza, professeur de rhétorique, vers 520, composa, sous le titre de Μονῳδία, une *Complainte* sur la destruction de Sainte-Sophie par un tremblement de terre; un *Eloge de l'empereur Anastase*, morceau curieux pour l'histoire, etc.

CHORICIUS, disciple de Procope, a laissé une vingtaine de *Harangues* ou déclamations, et autant de *Dissertations*, dont la plupart sont encore inédites.

SOPATER, son contemporain, composa un ouvrage de rhétorique intitulé : *Divisions de questions controverses*, un *Commentaire sur la première partie de la Rhétorique d'Hermogène*, et des *Mélanges* en douze livres, très curieux, d'après Photius. Ils sont perdus.

THÉOPHYLACTE SIMOCATTA de Locres, historien, peut être mis au nombre des sophistes pour son recueil de vingt-cinq *lettres morales, rustiques* et *amoureuses*. Ce sont de petits traités de morale et des jeux d'esprit. La Morale, la Campagne, l'Amour, prennent alternativement la parole et font régulièrement, chacun à son tour, valoir leurs avantages. La quatre-vingt-cinquième lettre, qui termine le recueil, finit par cette réflexion :

Si tu veux te rendre maître de la douleur, promène-toi au milieu des tombeaux; tu y trouveras le remède de la souffrance; et tu apprendras en même temps que la vanité des hommes se perpétue au delà de la mort.

C'est le germe des Nuits d'Young[1].

JEAN, surnommé le Géomètre, a écrit en prose un *Eloge de la Pomme*, morceau qui n'est pas sans élégance.

THÉODORE PRODROME est probablement l'auteur de deux ouvrages de rhétorique qui nous sont parvenus sous le nom de Cyrus. L'un a pour titre : *De la différence des controverses*; et l'autre, *Problèmes rhétoriques sur la controverse*.

Parmi ses ouvrages inédits de sophistique, on cite : *Amarante*, ou *les Amours d'un Vieillard*, dialogue; — *Discours sur ceux auxquels la pauvreté arrache des plaintes contre la Providence*; — *Vente à l'encan des Vies poétiques et politiques*, imitation de la Vente des Philosophes de Lucien (p. 341); — enfin, dix-sept *Lettres*.

NICÉPHORE BASILACA, qui professait la rhétorique à Constantinople, dans la deuxième moitié du onzième siècle, a laissé des *Fables*, des *Contes* (Διηγήματα) et des *Ethopées*; par exemple, David poursuivi par son fils Absalon; David dans la caverne avec Saül, etc.

[1] V. Histoire *de la Littérature étrangère*.

Un autre NICÉPHORE, surnommé *Chumnus*, garde de l'écritoire impériale sous Andronic II Paléologue, a composé un grand nombre d'ouvrages encore inédits.

GEORGE de Chypre, qui joua un grand rôle dans la seconde séparation avec les Latins, et fut nommé patriarche de Constantinople par Andronic, et de sa seule autorité, était un écrivain d'une élégance et d'une pureté bien rares en ce siècle. Ces deux qualités se remarquent dans son *Eloge de la Mer, avec des observations sur la nature de l'eau en général;* nous avons aussi de George une petite *Collection de Proverbes* par ordre alphabétique, avec de courtes explications, et d'autres ouvrages encore inédits, savoir : deux cents *Lettres*, des *Fables* et une *Description de Constantinople*.

THÉODORE l'Hyrtacénien, chargé de la direction des belles-lettres et de la rhétorique dans les écoles publiques de Constantinople, et qui florissait en 1320, a laissé quatre-vingt-treize *Lettres* adressées à divers personnages, et beaucoup d'autres ouvrages inédits, tels que les *Oraisons funèbres* de Michel Paléologue, mort en 1320; de l'impératrice Irène, etc.

DÉMÉTRIUS CYDONE, sophiste de Constantinople au quatorzième siècle, a laissé, outre des ouvrages de théologie : 1° une *Complainte* sur les habitants de Thessalonique qui avaient péri, en 1343, dans une sédition ; 2° un *Discours adressé aux Grecs* sur les dangers dont les Turks menaçaient l'Empire; ce discours fut écrit en 1369, alors que Jean Paléologue, fils d'Andronic, était en Italie pour réclamer les secours de la chrétienté ; 3° *Du Mépris de la mort*, discours philosophique, où l'auteur prouve l'immortalité de l'ame. Démétrius mourut en 1384.

MATTHIEU CAMARIOTA, de Thessalonique, professait la philosophie et l'art oratoire à Constantinople, dans les derniers temps des Paléologues ; il a survécu à la prise de Constantinople par les Turks. Camariota ferme la liste des sophistes grecs ; il a composé une *Complainte* sur la destruction de l'empire d'Orient ; deux *Discours sur le Destin*, et peut-être un *Abrégé de Rhétorique*.

§ 2. *De la grammaire et de la philologie.*

1. École de l'Octogone. — 2. Principaux grammairiens de cette époque. — 3. Différence entre les scholies et les commentaires. — 4. Principaux scholiastes et commentateurs de cette époque. — 5. Principaux lexicographes. — 6. Stobée. — 7. Photius.

1. Constantinople devint, dans cette période, le siége de l'érudition grammaticale. Constantin y fonda, dans un bâtiment octogone, appelé *Tetradisium*, une école où s'enseignaient toutes les branches des connaissances humaines. Il y demeurait quinze professeurs, tous religieux, qui portaient le titre d'*Œcuméniques*, c'est-à-dire Universels. Ils avaient à leur tête un chef, avec le titre de *grand-maître*. Pour prévenir les controverses et les

hérésies grammaticales, l'école de l'Octogone adopta comme livre canonique de grammaire, la théorie de Denys de Thrace. Tant que dura cet établissement, on compta peu de grammairiens ; ils parurent en plus grand nombre après que l'iconoclaste Léon III eut fait livrer aux flammes, en 730, l'Octogone avec sa bibliothèque, son grand-maître et ses quinze professeurs.

2. GEORGE, nommé par ses ennemis *Chœroboscus* ou le Pâtre, par ses amis, *Technicus* ou le rhéteur par excellence, porte dans un manuscrit le titre de *Maître OEcuménique*, et dans un autre celui de *Diacre.* Il vécut dans le quatrième ou le cinquième siècle. Il a écrit : *Des mots enclitiques ; Contre ceux qui dans tous les verbes recherchent les règles et l'analogie ; Des féminins en* O ; *Des schématiques des verbes* εἰμὶ *et* εἶμι ; enfin une *Prosodie* et un *Traité sur les Esprits.*

THÉODOSE d'Alexandrie, auquel on ne saurait, toutefois, assigner une date certaine, a écrit sous le titre : *De la Grammaire*, un commentaire sur Denys de Thrace : il a aussi laissé des *Canons isagogiques*, contenant les règles des noms et des verbes ; une *Prosodie ;* enfin, des *Scholies sur les Règles des Verbes, recueillies de la bouche de George Chœroboscus.*

MICHEL LE SYNCELLE, grammairien du neuvième siècle, a laissé une *Méthode pour la Construction des parties du Discours ;* ouvrage inédit.

Un certain THEOGNOSTUS a composé un ouvrage *sur l'orthographe*, remarquable en ce qu'il semble prouver qu'au neuvième siècle, au moins, les diphthongues *ai* et *oi* se prononçaient *é* et *œ.*

Au treizième siècle on trouve deux MANUEL, oncle et neveu, l'un appelé Manuel de Crète, l'autre Manuel Moschopulus, à qui sont attribués indistinctement : la *Grammaire* ou les *Questions ;* la *Collection d'atticismes ;* un traité sur l'*Exercice grammatical ;* un autre *de la Construction des Noms et des Verbes ;* une *Prosodie* et un opuscule *sur les parties du discours ;* enfin un *Abrégé de Grammaire.*

THÉODORE PRODROME et MAXIME PLANUDE ont laissé chacun une grammaire inédite. Planude a, de plus, un traité *des Verbes transitifs et intransitifs.*

NICÉPHORE GRÉGORAS, historien, a composé divers ouvrages de grammaire, qui n'ont pas encore été publiés en entier ; entre autres, un traité *des Mots douteux.*

Enfin, une foule d'écrivains du quatorzième siècle, JEAN GLYCYS, MANUEL CABECA, JEAN CHARAX, THEODORITUS, ORBICIUS, ELIE de Crète, surnommé le Petit, TRICHA, ISAAC ARGYRUS, ont laissé sur la *Grammaire*, sur les *Mots enclitiques*, sur les *Esprits*, sur l'*Etymologie*, sur la *Métrique*, etc., des ouvrages encore inédits pour la plupart.

3. A côté des grammairiens qui fixaient les règles du discours, les érudits étudiaient les auteurs anciens qui les avaient mises en pratique. Ces interprétations s'appelaient *scholies*, quand elles se trouvaient à la suite des auteurs mêmes; et *commentaires*, quand elles formaient des ouvrages particuliers.

4. Un péripatéticien, du milieu du cinquième siècle, SYRIANUS, a laissé un *Commentaire sur la Rhétorique d'Hermogène.*

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique en 1160, a laissé, sous le titre de *Choix* ou *extraits*, un *Commentaire* fort remarquable sur Homère, ou plutôt un recueil de tous les scholiastes ou commentaires anciens, entre autres Apion, Héliodore, Démosthènes de Thrace, Porphyre.

JEAN TZETZÈS, grammairien et poète du XII[e] siècle, a composé sur l'Iliade d'Homère, sur Hésiode et Lycophron, des *scholies* et des *commentaires*. Nous avons encore de Tzetzès, mais inédits, ses commentaires sur les *Halieutiques d'Oppien* et le *Canon de Ptolémée*, un *Traité de la comédie et des poètes comiques*, etc.

Il faut ajouter à la liste des commentateurs ISAAC COMNÈNE-PORPHYROGÉNÈTE, JEAN PEDIASIMUS, GEORGE MONOS, DÉMÉTRIUS TRICLINUS, qui, au treizième et au quatorzième siècle, ont écrit sur Homère encore, sur Hésiode, sur Sophocle et autres auteurs classiques, des commentaires qui, pour la plupart, sont encore inédits.

5. VALERIUS HARPOCRATION d'Alexandrie composa plusieurs ouvrages, entre autres, un *Lexique des Dix Orateurs*, remarquable par l'élégance, l'érudition et l'exactitude.

ORION, de Thèbes en Égypte, a fait un *Dictionnaire étymologique.*

AMMONIUS d'Egypte a laissé un traité sur les synonymes (περὶ ὁμοιῶν), et des commentaires estimés sur les Catégories et le livre de l'Interprétation d'Aristote, qui sont parvenus jusqu'à nous. On y trouve de précieux matériaux pour la grammaire philosophique.

HÉSYCHIUS d'Alexandrie, que l'on place vers le IV[e] siècle, a écrit un *Lexique* ou glossaire, précieux pour l'étude de la mythologie, mais surtout pour la lecture des Septante et du Nouveau-Testament. On ignore si celui

qui nous reste aujourd'hui sous son nom est son ouvrage même ou un abrégé de son ouvrage.

PHILÉMON est l'auteur d'un *Lexique technologique*, et d'un recueil de *Locutions attiques*.

SUIDAS se distingue de tous les autres lexicographes. Il ne se contente pas d'expliquer les mots de la langue grecque, son glossaire est en même temps historique; il renferme, avec des extraits, des notices sur les auteurs les plus célèbres. Les remarques de Suidas s'étendent aussi sur la Bible.

Il existe sous le titre d'*Etymologicum magnum* un glossaire grec anonyme. On trouve dans le Grand Etymologique, outre des observations grammaticales, une foule d'extraits et de notices.

THOMAS MAGISTER, nommé auss THEODULUS, composa vers l'an 1310 un *Choix des mots attiques*, tiré des ouvrages de Phrynicus, Ammonius, Hérodien et Mœris.

6. JEAN STOBÉE, ainsi nommé parce qu'il était originaire de Stobes en Macédoine, vivait vers le VIe siècle de J.-C. On a de lui, sous le titre d'*Anthologie* ou *Choix d'extraits, sentences et préceptes* en quatre livres, des extraits d'environ cinq cents écrivains anciens tant en prose qu'en vers. Ces quatre livres nous restent; ils forment comme deux ouvrages différents, dont l'un porte pour titre *Eclogues physiques, dialectiques et moraux*, et l'autre *Discours*.

Les *Eclogues* contiennent une espèce d'histoire des systèmes philosophiques, et entre autres des morceaux d'ouvrages de Plutarque.

Les *Discours* ne traitent que de la morale. Chaque chapitre des éclogues et chaque discours a un titre particulier, sous lequel l'auteur a rangé ses extraits, en allant des poëtes aux historiens, aux orateurs, aux philosophes, aux médecins. La source où a été puisé chaque extrait est indiquée en marge.

7. PHOTIUS, patriarche de Constantinople au IXe siècle, réunit, à l'exemple de Stobée, sous le titre de *Myriobi-*

blon ou *Bibliothèque*, des extraits de deux cent soixante-dix ouvrages; vaste compilation sans ordre et sans suite, où se succèdent, ou plutôt se confondent auteurs païens et chrétiens, anciens et modernes; philosophes et théologiens, historiens et rhéteurs; poètes érotiques et écrivains moralistes; où les membres d'un même auteur sont séparés et jetés çà et là au hasard; mais collection précieuse cependant, car elle nous a conservé les noms et des extraits de soixante-dix à quatre-vingts ouvrages qui sont perdus; plus précieuse, toutefois, pour la littérature sacrée que pour la littérature profane; car elle contient surtout des extraits relatifs à la théologie, aux décrets des synodes, aux disputes religieuses.

§ 3. *De la philosophie.*

1. Sort du Néo-platonisme dans cette période. — 2. La chaîne d'or du Platonisme. — 3. Changement et schisme dans le Néo-platonisme.—4. Chalcidius et Salluste.—5. Némésius.—6. S. Grégoire de Nysse.—7. Synésius.—8. Hiéroclès, Ænéas et Zacharie.—9. Eunapius et Hésychius.—10. Époque à laquelle fut renouée la chaîne d'or.—11. Syrianus et ce qui nous en reste.—12. Proclus et sa doctrine.—13. Les derniers anneaux de la chaîne d'or et fin de l'école d'Athènes.—14. Le Péripatétisme reprend faveur.—15. Ammonius fils d'Hermias, Jean Philoponus, Simplicius et Olympiodore. — 16. Le dernier interprète du Péripatétisme.—17. Ce qui caractérise l'ère byzantine du Péripatétisme.—18. Ce qui reste de Basile le Macédonien.—19. Michel Constantin Psellus, Jean Italus, George Pachymère, Michel d'Éphèse, Nicéphore Blemmyda, Théodore Metochita, Nicéphore Grégoras et Magentinus. — 20. Pays où se trouve ensuite le Péripatétisme.

1. La philosophie de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, avait, vers la fin de la période précédente, remplacé tous les autres systèmes; mais le triomphe du Christianisme effaça cette destinée trop brillante pour une religion humaine. Si Constantin laissa Jamblique, tant qu'il vécut, dans la possession de son école, il fit, après sa mort, surveiller une doctrine ennemie des chrétiens. Alexandrie cessa d'être le foyer du Néo-platonisme; il se répandit, comme une association secrète, dans diverses provinces de l'empire, et surtout dans l'Asie-Mineure, y forma des prosélytes et se tint prêt à reparaître sur la scène au premier moment favorable.

2. Ce fut alors, de 324 à 353, que fleurit cette élite de *grands hommes*, qui forment, selon l'expression d'Eunapius, la *chaîne d'or du platonisme* : Ædesius, Eusta-

thius et son épouse Sosipatra, et leur fils Antonin, Priscus, Maxime d'Ephèse et Chrysanthus de Lydie. Ce fut par ces hommes d'une imagination troublée, que Julien fut initié dans les mystères et les impostures du Néo-platonisme. Aussi releva-t-il la tête lorsqu'il parvint au trône, mais sa joie fanatique fut de courte durée.

3. La philosophie platonicienne, après trente ans d'exil, reparut sur la scène du monde; mais le souvenir de sa disgrâce et peut-être le vague désir de mourir aux lieux de son berceau primitif, lui firent quitter Alexandrie pour Athènes.

Du reste, il se fit alors dans le Néo-platonisme un schisme éclatant. Il y eut deux camps opposés : les platoniciens proprement dits et les néo-platoniciens; les philosophes et les enthousiastes; les éclectiques et les syncrétistes. Les premiers se rattachent plus ou moins directement à l'école d'Alexandrie, les seconds à l'école d'Athènes.

4. Parmi les Alexandrins, quelques hommes judicieux se préservèrent des égarements du Néo-platonisme.

A leur tête paraît d'abord Chalcidius, auteur d'un *Commentaire sur le Timée de Platon*, et qu'à quelques passages on croit avoir été chrétien.

Salluste, quoique païen, dissuada Julien de persécuter les chrétiens. Il publia un petit ouvrage en vingt-un chapitres, intitulé *des dieux et du monde*, dans lequel il traite de la nature de la divinité, de la providence, de l'immortalité de l'ame, etc.

5. Némésius, évêque d'Emèse, florissait vers l'an 400. Il a laissé en grec un ouvrage *de la Nature de l'homme*, en quarante-quatre livres. C'est une des meilleures productions de l'antiquité chrétienne. Némésius y combat avec force la fatalité des stoïciens et les erreurs des manichéens; mais il soutient l'opinion de la préexistence des ames. Le style surtout est plus pur que celui de la plupart de ses contemporains (*Littérature sacrée*).

6. S. Grégoire de Nysse, contemporain de Némésius, frère de S. Basile et ami de S. Grégoire de Nazianze, a

laissé plusieurs ouvrages philosophiques, entre autres son livre *contre la doctrine du Destin*, κατὰ Εἱμαρμένης; dialogue entre l'auteur et un philosophe païen : c'est une des meilleures productions de cet écrivain.

Grégoire aimait cette forme simple et vive du dialogue; c'est ainsi que dans un autre dialogue entre lui et sa sœur, intitulé *Macrinia*, ou *de l'ame et de la résurrection*, saint Grégoire déplorant la mort de saint Basile, leur frère, consolait sa sœur, se consolait, en discourant sur l'immortalité de l'ame, avec cette foi vive et pleine du Christianisme naissant.

Un troisième ouvrage de l'évêque de Nysse, qui se rattache à la littérature profane, son *Traité de l'ame*, est d'un grand intérêt pour l'histoire de la philosophie, en ce qu'il cite des écrits qui ne nous sont point parvenus.

7. Synésius de Cyrène est un des écrivains les plus remarquables du v[e] siècle. Synésius étudia à Alexandrie, sous Hypatia, à laquelle est adressée sa cent cinquante-troisième lettre, et sous d'autres professeurs, l'éloquence, la poésie, les mathématiques et la philosophie de Platon. Né païen, Synésius se convertit au Christianisme par les conseils de Théophile, évêque d'Alexandrie, et fut, en 410, consacré évêque de Ptolémaïs en Cyrénaïque. Il nous reste de Synésius des hymnes dont nous parlerons dans la littérature sacrée.

8. Hiéroclès ouvrit une école à Alexandrie, et composa un *commentaire sur les vers dorés de Pythagore*, des poésies morales et un *livre sur la providence*, le *destin* et le *libre arbitre*, dont Photius nous a conservé quelques fragments. Il vivait vers l'an 485 de J.-C.

Ænéas de Gaza, disciple d'Hiéroclès, abjura le paganisme; mais quoique chrétien, il professa le platonisme. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste* ou *de l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps*. Ænéas y mêle la doctrine platonique du Logos et de l'Ame du monde avec le dogme de la Trinité. Il y a dans cet ouvrage plus de superstition que de philosophie véritable et de théologie. Il nous reste d'Ænéas 25 lettres.

Zacharie le Scholastique, d'abord avocat, puis évêque de Mitylène, nous a laissé, sous le titre d'*Ammonius*, un ouvrage dans le genre du *Théophraste* d'Ænéas. C'est un traité en forme de dialogue, sur l'éternité du monde. Zacharie y soutient l'éternité du monde, contre les

Platoniciens qui faisaient de l'opinion contraire leur thèse favorite, et en même temps une attaque contre le Christianisme.

Vers la fin du VIe siècle, un platonicien, OLYMPIODORE d'Alexandrie, composa des commentaires sur quatre dialogues de Platon : le premier Alcibiade, le Phédon, le Gorgias et le Philèbe (p. 234).

9. EUNAPIUS de Sardes continua Diogène de Laërte. Il écrivit une *Vie des philosophes et sophistes*. Eunapius divise toute l'histoire de la philosophie en quatre périodes, φοραί : la première jusqu'à Platon ; Porphyre en avait déjà écrit l'histoire : la seconde jusqu'à Tibère ; Sotion d'Alexandrie et Diogène-Laërce en avaient tracé le tableau ; la troisième jusqu'au temps de Septime-Sévère ; enfin la quatrième, la période néo-platonicienne. L'ouvrage d'Eunapius est mal écrit ; ses jugements sont faussés par la superstition, en même temps que par sa haine contre le Christianisme ; car Eunapius étant païen, élève du sophiste Chrysanthus, il avait aussi étudié à Athènes sous le rhéteur Proæresius, et voyagé en Egypte, pour y aller découvrir à sa source, comme c'en était alors la mode, la sagesse antique.

HÉSYCHIUS de Milet a écrit, vers 525, un *Tableau des hommes qui se sont fait un nom dans les sciences*. Nous avons aussi de lui, sous le titre *Des philosophes célèbres par leur savoir*, un petit ouvrage par ordre alphabétique, qui n'est guère qu'un abrégé, soit de Diogène-Laërce, soit de l'Onomasticon perdu d'Hésychius, soit encore de l'un et de l'autre.

10. La philosophie néo-platonicienne, revenue de la frayeur dont l'avait frappée la fermeté de Constantin, avait fondé, dans la seconde moitié du IVe siècle, une école publique d'impiété à Athènes. Son premier soin fut de continuer la *Chaîne d'or* qui n'était rompue qu'en apparence. Un disciple de Chrysanthus, PLUTARQUE, fils de Nestorius, fut chargé de cette œuvre.

Plutarque enseigna la doctrine de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, et la science occulte de la théurgie, avec un tel succès, que ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Grand*. Il initia aux secrets de la philosophie

mystique son fils Hiérius, Archiades son gendre, et surtout Asclépigenia sa fille, à laquelle il communiqua tout ce que cette doctrine avait de plus caché. Elle fut comme la prêtresse des nouvelles *Orgies* inventées par son père.

11. Plutarque eut pour successeur SYRIANUS d'Alexandrie ou de Gaza, qui dirigea l'école d'Athènes jusque vers l'an 450 avec d'immenses succès, et où il compta, parmi un grand nombre d'habiles disciples, le célèbre Proclus qui lui succéda. Syrianus avait composé : 1° quatre livres sur la république des Latins; 2° sept livres su la république d'Athènes; 3° des commentaires sur Homère; 4° des commentaires sur la théologie d'Orphée; 5° un ouvrage dans lequel il se proposait de démontrer l'accord d'Orphée, de Pythagore et de Platon, les trois anneaux que les Platoniciens regardaient comme les auteurs de la philosophie unique, primitive et perpétuelle; 6° enfin un commentaire sur les livres métaphysiques d'Aristote, destiné à servir d'introduction à la nouvelle philosophie platonicienne. Ce dernier écrit est le seul qui nous reste de Syrianus, et fait vivement regretter la perte des autres.

12. PROCLUS naquit à Constantinople, l'an de J.-C. 435; mais il fut élevé à Xanthe en Syrie, patrie de ses parents. Cette ville était consacrée à Apollon, et le jeune Proclus y suça avec le lait des croyances mystiques qui influèrent sur le reste de sa vie. Apollon lui apparut dans une maladie pour le guérir; Minerve lui commanda d'aller à Athènes pour y étudier la philosophie. Il se rendit cependant d'abord à Alexandrie, où il se livra en même temps à cette science et à l'art oratoire. De là il alla à Athènes, où Syrianus, Plutarque et sa fille, la célèbre Asclépigenia, l'initièrent à la doctrine du Néo-platonisme ; il se fit aussi admettre aux mystères d'Eleusis. Son érudition prodigieuse, son éloquence, la sainteté de sa vie, lui attirèrent une foule de disciples, et il succéda à son maître Syrianus dans la chaire de philosophie à Athènes. Au reste, les méditations métaphysiques n'absorbaient pas si complétement Proclus qu'il ne s'intéressât aux af-

faires du monde; il prit au contraire une part très active aux conférences politiques dont Athènes fut le théâtre à cette époque. L'empereur Anastase le combla de présents et de marques d'estime. On a dit que, quand Vitalien assiégea Constantinople, Proclus brûla sa flotte avec de grands miroirs d'airain; mais ce fait paraît dénué de fondement. On ignore en quelle année il mourut.

Proclus avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont nous possédons encore plusieurs. Ce sont des commentaires sur le *Timée*, le *Parménide* et le *premier Alcibiade* de Platon, des *Institutions théologiques*, des traités *sur la providence*, *le destin*, *la liberté*, *la nature du mal*, etc.

Dans tous ces ouvrages on remarque la puissance d'une imagination exaltée. Proclus paraît bien moins un philosophe qu'un hiérophante. Le philosophe, dit-il, est le prêtre de toutes les nations; aussi composa-t-il des hymnes en l'honneur de toutes les divinités de la Grèce, de Rome, de l'Egypte et de l'Arabie. Le Christianisme seul excita ses dédains, et eut en lui un violent adversaire. Tout en reconnaissant Platon pour son maître, il le modifie et le métamorphose complètement.

13. Marinus de Flavia Néapolis en Palestine, disciple et ensuite successeur de Proclus en 485, écrivit la vie de son maître sous le titre de *Proclus ou la Félicité*. Son but était de prouver que, par la réunion de toutes les vertus, Proclus avait atteint le suprême bonheur.

Après la mort de Marinus, la *chaîne d'or* faillit à se rompre, d'abord parce que la vogue du mysticisme commençait à se passer; ensuite, parce que Hégias, choisi pour successeur de Marinus, devint infidèle au système néo-platonique. C'est alors que la chaire d'Athènes fut confiée à Isidore de Gaza.

Isidore, plein d'admiration pour Proclus et pour la théurgie qu'il regardait comme une science divine, avait plus de zèle que de talent et de savoir; aussi n'accepta-t-il que malgré lui le fardeau sous lequel il ne tarda pas à succomber, et auquel il finit par se dérober. Après

quelques années d'enseignement, il remit sa chaire à Zénodote, et se retira en Egypte, où son mysticisme exalté devait trouverplus de ressources et de sympathie.

L'école d'Athènes qui, sous Isidore, avait beaucoup perdu de son éclat et de sa réputation, finit dans Damascius de Damas, qui, après avoir commencé ses études à Alexandrie, sous Ammonius, les avait terminées à Athènes, sous Marinus, Isidore et Zénodote. Damascius n'adopta pas toutes les erreurs de ses devanciers. Passionné pour les s ciences, et surtou our les mathématiques, il chercha à leur rendre l'importance que leur avait ôtée le fanatisme de l'école d'Athènes. Damascius fut, à Athènes, le dernier professeur du Néo-platonisme.

L'empereur Justinien détruisit enfin l'école néo-platonique d'Athènes, qu'il regardait avec raison comme un foyer de doctrines anti-chrétiennes, et par conséquent anti-sociales.

Damascius se réfugia à Alexandrie; mais la plupart des autres philosophes syncrétistes qui restaient encore, cherchèrent un asile chez le célèbre Khosrou-Nouschirwan, roi de Perse, qui avait la réputation d'aimer les lettres, et qui alors était en guerre avec Justinien. Ils n'y trouvèrent pas l'accueil dont ils s'étaient flattés; trop heureux de pouvoir, après la paix, rentrer dans leur patrie. La philosophie platonicienne ne put se relever de ce coup, et pendant sept siècles, à peine le nom de Platon fut-il prononcé. Le Platonisme ne renaquit, au xve siècle, que dans les jardins des Médicis, qui devinrent une nouvelle Académie.

14. La cour de Byzance avorisa la philosophie d'Aristote. Les discussions qu. s'élevèrent dans l'Eglise avec les Ariens, les Nestoriens et cette foule d'hérétiques qui pullulèrent dans l'Orient au ve siècle, réclamaient une doctrine polémique, qui pût ournir des armes contre les ennemis de l'orthodoxie. La ialectique d'Aristote y parut plus propre que tout autre système, et d'ailleurs le Péripatétisme ne renfermait aucune doctrine contraire à la religion chrétienne.

Quelques défenseurs du Péripatétisme sortirent du sein même du Néo-platonisme.

15. **Ammonius**, fils d'Hermias, ainsi que son frère **Héliodore**, tous deux disciples de Proclus, enseignèrent à Alexandrie, vers 500, la philosophie d'Aristote, ou plutôt une philosophie éclectique, où Aristote prévalait sur Platon.

Ammonius a laissé des commentaires très estimés sur l'Introduction de Porphyre; sur les Catégories d'Aristote, avec la vie de ce philosophe; sur son traité de l'interprétation, et des scholies sur les sept premiers livres de sa métaphysique.

Jean Philoponus, disciple d'Ammonius, nseigna la littérature et la philosophie à Alexandrie : il fut éclectique, plus péripatéticien toutefois que platonicien. Philoponus composa une *Réfutation de l'opinion de Proclus sur l'éternité du monde.* C'était, on le sait, la thèse favorite des néo-platoniciens contre les chrétiens. Philoponus a écrit des commentaires sur les premiers et les deuxièmes analytiques, sur les premiers livres de physique, sur le premier livre des météores, sur les trois livres de l'ame, sur les deux de la génération et e la mort, sur les cinq de la génération des animaux, et sur la métaphysique d'Aristote.

Simplicius de la Cilicie, disciple de Damascius, est le plus savant et le plus clair de tous les commentateurs d'Aristote. On a aussi de lui un *Commentaire sur le Manuel d'Epictète*, où l'on trouve une morale pure et élevée.

Olympiodore d'Alexandrie, le jeune [1], péripatéticien, fleurit dans a seconde moitié du VIe siècle; il a laissé un commentaire sur la météorologie d'Aristote, divisé en cinquante-une leçons.

16. La philosophie péripatéticienne, vague et obscure, du VIe au VIIIe siècle, eut à cette époque un habile et dernier interprète dans **Saint Jean** de Damas. En portant dans la théologie la philosophie péripatéticienne qu'il avait sans doute étudiée parmi les Arabes, saint Jean de Damas, ou Damascenus, unit l'antiquité au moyen âge, la philosophie alexandrine à la philosophie colastique. Ses *Chapitres philosophiques* ou *didactiques*, extraits des ouvrages d'Aristote et de l'introduction de Porphyre, furent la source et le modèle des compilations du moyen âge.

[1] Il y a eu quatre autres Olympiodore : 1° Olympiodore de Thèbes, l'historien; 2° Olympiodore l'aîné, le péripatéticien, maître de Proclus; 3° Olympiodore l'aîné, d'Alexandrie, le platonicien, au Ve siècle; 4° Olympiodore le jeune, d'Alexandrie, de la fin du VIe siècle.

17. Le Péripatétisme eut, comme le Platonisme, son ère byzantine; mais il prit un caractère religieux ou du moins plus moral que philosophique.

18. Basile le Macédonien, qui régna de 867 à 886, a laissé sur l'art de gouverner un traité intitulé : *Chapitres d'exhortations*, écrits pour son fils Léon. Cet ouvrage se compose de soixante-six chapitres dont les initiales forment cette phrase : Βασίλειος ἐν Χριστῷ Βασιλεὺς Ῥωμαίων, Λέοντι τῷ πεποθημένῳ υἱῷ καὶ συμβασιλεῖ. Heureux le prince qui peut avec vérité dire à son fils, comme Basile :

Ayez toujours devant les yeux l'exemple de votre père, et tâchez d'y conformer toutes les actions de votre vie; car celle de votre père n'a pas été la vie d'un fainéant dans la paix, ni d'un lâche dans les combats. « En tout ce que j'ai fait, je me suis proposé un but; savoir, que mes actions puissent vous servir de modèle. Je regarde la paresse comme un vice; le travail fait la gloire d'un prince. »

« Tous les avantages physiques, dit-il ailleurs, n'ornent pas un prince à l'égal de la vertu. La beauté et les grâces sont détruites par l'infortune et par l'âge; les richesses engendrent l'oisiveté et les voluptés ; la force du corps peut donner de la supériorité, mais elle trouble l'ame; la vertu élève ceux qui la pratiquent au dessus des richesses et de la noblesse; elle aide à exécuter les entreprises qui paraissent les plus difficiles. »

Dans un autre chapitre, ce monarque dit à son fils :

« Dieu vous destine au trône; regardez donc l'empire sur lequel vous régnerez comme un dépôt sacré qui est confié à votre garde, et veillez à son salut. Loin de vous tout ce qui serait indigne d'un dépositaire fidèle. Puisque vous avez été jugé digne de commander aux autres, tâchez aussi de leur être supérieur en vertu : la vertu est préférable à la naissance. S'il arrivait que, placé au dessus des autres par votre dignité, vous fussiez surpassé en vertu, vous ne seriez prince que dans des choses subordonnées, mais vous ne seriez pas roi en ce qui est le principal; bien au contraire, vous ne seriez placé que dans un rang secondaire. Vous cesseriez d'être un maître légitime, du moment où vos sujets vaudraient mieux que vous : montrez-vous donc véritablement le souverain, c'est-à-dire le plus vertueux de tous. »

Le quatorzième chapitre ne présente pas des idées moins belles :

« Si vous voulez éprouver la bonté et la clémence de Dieu, soyez bon et clément envers vos sujets; car, quoique vous ayez été choisi

pour être le maître des autres, vous n'êtes pourtant vous-même qu'un serviteur. Nous sommes tous soumis à un maître dont la volonté gouverne l'univers ; nous avons tous une origine commune, un peu de boue; et néanmoins nous voyons quelquefois qu'une nuée de poussière s'élève au dessus du reste. Vous, mon fils, qui n'êtes qu'une poignée de poussière que le vent a portée un peu plus haut, n'oubliez pas que vous avez été formé de boue; et sachez que, quoique vous ayez été élevé au dessus de la terre, vous y retomberez : si vous ne l'oubliez pas, jamais il ne vous arrivera de mépriser cette poudre qui se trouve sous vos pieds. Rappelez-vous sans cesse vos fautes : le souvenir de vos propres imperfections prévaudra sur celui du mal que d'autres vous ont fait. »

19. Michel Constantin Psellus, le jeune, qui professa avec éclat la philosophie à Byzance, et qui reçut de l'empereur Michel VII, dont il fut le maître, le titre de *Prince des philosophes*, a laissé, entre autres ouvrages, une *Paraphrase du Traité d'Aristote sur l'interprétation*, un *Tableau synoptique de l'organisme* du philosophe de Stagyre, un traité *Sur les facultés de l'ame*, où il expose très bien la doctrine de Platon et surtout celle d'Aristote; enfin la *Doctrine variée*. De tous les ouvrages philosophiques de Psellus, le plus important, c'est un traité en 93 demandes et réponses, où, après quelques questions théologiques, l'auteur en propose qui tiennent à la philosophie. Dans ces discussions, il rapporte surtout, et avec beaucoup de discernement, les opinions des anciens philosophes, en inclinant toutefois à la doctrine d'Aristote.

Jean Italus, qui vivait sous Michel Ducas, a laissé plusieurs traités, encore inédits, de rhétorique et de philosophie; comme Psellus, il se rattache à Aristote.

George Pachymère, que nous rencontrerons parmi les historiens, a laissé une paraphrase de toute la philosophie d'Aristote, dont trois parties seulement ont été publiées.

Sous le nom de Michel d'Éphèse, nous avons des commentaires sur plusieurs ouvrages d'Aristote.

Nicéphore Blemmyda, moine de Constantinople, du milieu du XIIIe siècle, a laissé un abrégé en 2 livres; le premier sur la c ique, le second sur la physique.

Théodore Metochita, d'abord moice et archidiacre du p alais impérial, et depuis 1314, grand-logothète de la cour byzantine, écrivit une *paraphrase* de la Physique d'Aristote, de son livre Ame, de ses *Parva naturalia* et de sa Météorologie, ainsi qu'un ouvrage en 120 chapitres, intitulé *Mélanges de philosophie et d'histoire*, où l'on trouve des extraits de plus de 70 écrivains grecs.

Nicéphore Grégoras, l'un des historiens byzantins, a laissé une foule d'ouvrages inédits, en partie théologiques, en partie philosophiques, rhétoriques, grammaticaux, etc.

Enfin Magentinus, métropolitain de Mitylène, vers 1340, a écrit

des commentaires sur l'Interprétation et les premiers Analytiques d'Aristote.

20. Tels sont parmi les Grecs les écrivains qui s'occupaient du Péripatétisme. Nous le retrouverons dans tout le moyen âge, chez les Arabes, en France, en Italie, dans tout l'Occident.

4. *De l'histoire.*

1. Eusèbe.—2. Praxagoras, Eunapius, Olympiodore, Priscus et Malchus.—3. Ouvrages et mérite de Zosime et de Procope.—4. Historiens byzantins.—5. Leur partage en plusieurs classes.

1. Eusèbe, dont il sera plus amplement question dans la Littérature sacrée, a laissé une *chronique* ou *histoire universelle*, Παντοδαπὴ ἱστορία, en deux livres. Le premier, sous le titre de *Chronographie*, raconte l'origine et l'histoire de tous les peuples, de tous les empires, depuis la création jusqu'à l'an 325 de J.-C. La deuxième, intitulée *Canon chronical*, forme des tables synchroniques, rapportant de dix en dix ans les noms des souverains et les principaux événements, depuis la vocation d'Abraham. Il ne reste de la chronique qu'une traduction latine faite par S. Jérôme.

2. Praxagoras d'Athènes vivait vers l'an 345 de J.-C., après Constantin. A l'âge de dix-neuf ans, il publia l'histoire des rois d'Athènes, et, trois ans après, la *vie de Constantin*, dans laquelle il parle avantageusement de ce prince. Il a aussi publié une histoire d'Alexandre-le-Grand, en dialecte ionien.

Eunapius de Sardes, médecin, sophiste et historien, écrivit dans le v[e] siècle une *Continuation de la Chronique d'Hérennius Dexippus*, en 14 livres, depuis Claude II (268 de J.-C.) jusqu'à l'an 407. Il ne nous en reste que des fragments. Nous avons encore de lui les *Vies des philosophes de son temps*, assez remarquables par la précision et l'élégance du style. Mais le but de l'auteur semble être de relever l'idolâtrie, et on peut lui reprocher une excessive partialité en faveur des philosophes du paganisme, contre les solitaires chrétiens.

Olympiodore de Thèbes, en Egypte, vécut sous le règne de Théodose, qui l'envoya en ambassade auprès des Huns. Il composa en grec une histoire divisée en 22 livres, qui commence à l'an de J.-C. 407, et qui porte le titre de *Sylves* (Ὕλη) ou *Matériaux*; nous n'en avons

que des extraits dans Photius ; et, quoique le style soit généralement au dessous de la majesté de l'histoire, ces extraits font vivement regretter l'ouvrage entier. Olympiodore avait aussi écrit le journal de son ambassade chez les Barbares du Nord.

PRISCUS de Panium en Thrace, sophiste de Constantinople, fut envoyé par Théodose le Jeune comme ambassadeur auprès du roi des Huns. Il écrivit une *Histoire byzantine* et *de la guerre d'Attila* (440 de J.-C.).

MALCHUS de Philadelphie, sophiste chrétien de Constantinople, continua l'histoire de Priscus en 7 livres, de 474 à 491 de J.-C.

3. ZOSIME et PROCOPE ont surpassé de beaucoup tous leurs devanciers. Pour ZOSIME, on ignore la date précise et le lieu de sa naissance, ainsi que presque tous les détails de sa vie. Seulement on sait qu'il fut avocat et comte du fisc à Constantinople même, vers le règne de Théodose II. On a de lui, sous le titre d'*Histoire moderne*, une histoire de l'empire romain en six livres, qui embrasse depuis Auguste jusqu'à l'an de J.-C. 410. Le premier livre qui était pour ainsi dire l'abrégé de presque tout l'ouvrage, et qui contenait l'histoire de tous les empereurs depuis Auguste jusqu'à Probus, n'existe plus. Les autres nous ont été conservés dans toute leur intégrité, à l'exception du second et du sixième dont les commencements manquent. Zosime avait puisé ses matériaux dans une série d'anciens historiens aujourd'hui perdus pour nous, entre autres Dexippus et Eunapius; il est facile de voir que beaucoup de critique, de jugement et d'exactitude ont présidé à sa rédaction. Cependant les chrétiens contemporains et même quelques modernes l'ont justement accusé de partialité à cause des jugements sévères qu'il porte sur les empereurs chrétiens, et des éloges qu'il prodigue à Julien.

Entre Zosime et Procope, on ne trouve que quelques historiens obscurs, tels que PIERRE de Thessalonique, CANDIDE l'Isaurien et NONNOSE.

PROCOPE de Césarée, en Palestine, professa d'abor l'éloquence dans cette ville, et ensuite se fixa à Constantinople, où ses talents lui acquirent l'estime de Bélisaire. Procope devint son secrétaire, et comme tel le

suivit dans l'Afrique, l'Asie et l'Italie. Justinien lui donna le titre d'illustre et la charge de préfet de Constantinople, qu'il lui enleva dans la suite. Procope mourut vers la fin du règne de Justinien, laissant trois ouvrages, que le temps a respectés.

Celui de tous qui fut composé le premier est peu connu, et mérite peu de l'être : ce n'est qu'une description en six livres des édifices construits par Justinien. Le second, qui est intitulé *Histoire contemporaine*, et qui se compose de huit livres, intéresse davantage. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arcadius, jusqu'à la trente-troisième année du règne de Justinien ; les deux suivants, la guerre des Vandales, et les quatre derniers, les guerres d'Italie contre les Ostrogoths. Cet ouvrage est plein de faits curieux et qui paraissent vrais. Procope parle d'événements dont il a été le témoin, et sur lesquels il a pu recueillir des informations de la bouche des acteurs eux-mêmes. Il écrit en homme d'état, élevé au dessus des préjugés de son siècle, et il est impartial toutes les fois qu'il ne parle ni de Bélisaire, ni de Justinien, ni de l'impératrice Théodora. Le style, quoique quelquefois affecté et prolixe, ne manque pas d'élégance. Un troisième écrit, l'*Histoire secrète* ou *Anecdotes*, est plus fameux encore que le précédent. Il paraît avoir été composé dans les derniers temps de la vie de Procope, à l'époque de sa disgrâce. Il y peint sous les couleurs les plus horribles, l'hypocrisie, l'ingratitude et l'avarice de Justinien, et les débauches de Théodora. Malheureusement le peu de faits certains que nous avons sur ces personnages ne nous permettent pas d'apprécier sa véracité ; du moins est-il certain que Procope montra une ame vile et lâche en dénonçant ainsi au mépris et à l'exécration de la postérité ses anciens protecteurs, ceux dont il avait le mieux parlé dans ses écrits précédents. Marmontel a voulu prouver que cet ouvrage n'appartenait pas à Procope, mais il n'a pu y réussir.

4. On appelle *Historiens byzantins* les auteurs qui ont

écrit l'histoire de l'empire de Constantinople à partir du cinquième siècle. Ils n'ont presque d'autre mérite que celui d'être l'unique source de l'histoire du moyen-âge, soit pour Constantinople, soit pour les pays limitrophes. Presque toutes ces compilations sont faites sans choix et sans goût; leurs auteurs manquent le plus souvent de critique et de discernement; ils ajoutent foi aux fables les plus absurdes, et presque toujours la partialité ou la flatterie dénature leurs écrits.

On divise ordinairement les historiens byzantins en quatre classes.

Quatre d'entre eux, ZONARAS, NICÉTAS ACOMITANUS, NICÉPHORE GRÉGORAS et LAONICUS CHALCONDYLE composent la première, ou ce qu'on appelle le corps des historiens byzantins proprement dits. En effet, leur réunion forme une histoire complète de ce qui s'est passé depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople; de manière que l'un reprend le fil des événements au point où son devancier l'a laissé.

Dans la seconde classe on place ceux d'entre eux que l'on connaît sous le nom de chroniqueurs, parce qu'ils donnent des histoires générales depuis la création jusqu'à l'époque où ils ont vécu. Ce sont SYNCELLE, THÉOPHANE d'Isaurie, JEAN SCYLITZA, LÉON le Grammairien, GEORGE le Moine, GEORGE HAMARLOTUS, JEAN le Sicilien, S. NICÉPHORE, JEAN d'Antioche, JULIUS POLLUX, GEORGE CÉDRENUS, SIMÉON le Métaphraste, MICHEL GLYCYS, CONSTANTIN MANASSÈS et JOEL.

La troisième classe se compose de ceux qui n'ont donné l'histoire que d'une époque peu étendue ou d'un empereur. Ce sont CANDIDE, NONNOSE, AGATHIAS, JEAN d'Epiphanie, MÉNANDRE de Constantinople, THÉOPHANE, THÉOPHYLACTE, l'empereur CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, JEAN CAMÉNIAQUE, LÉON le Diacre, NICÉPHORE BRIENNE, la princesse ANNE COMNÈNE, GEORGE PACHYMÈRE, JEAN CANTACUZÈNE, JEAN DUCAS, DÉMÉTRIUS CYDONIUS, JEAN ANAGNOSTE, JEAN CANANUS, GEORGE PHRANZA et THÉODORE GAZA.

A la quatrième classe appartiennent ceux qui se sont occupés d'antiquités et de statistique: ce sont PAUL le Silentiaire, JEAN LAURENTIUS, HIÉROCLÈS, HÉSYCHIUS, l'empereur CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, MATHIEU et GEORGE CODINUS.

Enfin on trouve dans le corps des historiens byzantins divers ouvrages peu importants auxquels on ne peut assigner une place dans les classes précédentes.

§ 5. *Des romans.*

1. Romans d'Héliodore d'Émèse. — 2. D'Achilles Tatius et d'Athénagoras. — 3. De Longus. — 4. De Chariton. — 5. D'Eumathius. — 6. Ce qui reste d'Aristénète. — 7. Les trois derniers romans : roman de Théodore Prodrome. — 8. De Constantin Manassès. — 9. De Nicéphore Eugénianus. — 10. Réflexions sur le sort de la littérature grecque.

1. HÉLIODORE d'Emèse, qui devint évêque de Tricca, s'éleva par ses *Ethiopiques* au dessus de tous ses devanciers. Les Ethiopiques, composées en 390, contiennent, en dix livres, l'*histoire de Théagène et de Chariclée*, fille d'un roi des Ethiopiens. C'est le modèle de tous les autres romans grecs postérieurs et des premiers romans français du XVIIe siècle; plan sagement conçu, non moins que fortement intrigué, épisodes amenés à propos, caractères et mœurs des personnages bien soutenus, tel est en général le mérite des Ethiopiques.

« Rien, dit le savant évêque Huet[1], rien n'est plus chaste que les amours de Théagène et de Chariclée. Outre la religion chrétienne dont l'auteur faisait profession, sa propre vertu lui donnait un air d'honnêteté qui brille dans tout son ouvrage. Les événements y sont fréquents, nouveaux, vraisemblables et bien débrouillés. Le dénouement en est admirable; il est naturel, il sort du sujet et rien n'est plus touchant ni plus pathétique. »

Toutefois cet ouvrage est infecté du mauvais goût des sophistes du temps; il se manifeste par des antithèses recherchées, des amplifications de rhétorique, et des descriptions surchargées d'ornements et de fleurs. Racine faisait ses délices de *Théagène et Chariclée*. Il lisait ce roman en cachette. Son précepteur lui en enleva successivement deux exemplaires. Racine s'en procura un troisième, l'apprit par cœur, et remit le volume à son maître, en disant qu'il pouvait le brûler comme les autres.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cette première passion tant traversée alla jusqu'à lui inspirer une tragé-

[1] Traité sur l'origine des romans.

die dont le roman d'Héliodore avait fourni le plan, les caractères et probablement les principales situations. Racine choisit bientôt de meilleurs modèles et des sujets plus dignes du théâtre; mais l'erreur du jeune poète s'explique par le fond d'intérêt qui règne dans *Théagène et Chariclée.* La fable d'Héliodore est toutefois bien éloignée de la savante intrigue de nos bons romans. Des pirates, des combats, des enlèvements, des captivités, des reconnaissances, voilà tous les ressorts de l'ouvrage. Mais ce que l'on doit regretter le plus dans le roman d'Héliodore, c'est qu'il ne fait point connaître un état de la société, et qu'à l'exception de cette lueur d'humanité chrétienne que l'on y voit percer, il n'offre que des mœurs fictives, et ne représente ni un siècle ni un peuple. On ne pourrait indiquer, d'après l'ouvrage, à quelle époque les personnages sont lacés. Sous ce rapport, ce roman ressemble beaucoup à nos prolixes romans du XVIIe siècle, où l'on faisait consister l'imagination à ne rien peindre suivant la nature. Ainsi, Héliodore promène long-temps ses personnages dans l'Egypte ; mais cette Egypte n'est ni l'ancienne Égypte, ni l'Égypte des Perses, ni celle des Ptolémées, ni celle des Romains. Il met sous nos yeux les fêtes et les assemblées publiques d'Athènes; mais il n'emploie que des traits vagues qui ne montrent ni Athènes libre, ni Athènes conquise. Le roi d'Ethiopie, qui figure dans son ouvrage, ressemble tout-à-fait à ces rois de Perse ou d'Arménie, dont mademoiselle Scudéri faisait grand usage, et qui n'étaient d'aucun temps ni d'aucun pays. On ne saurait lire Héliodore que dans l'original ou dans la traduction d'Amyot, dont le style un peu diffus est toujours naturel, ingénieux et élégant à sa manière.

2. ACHILLES TATIUS d'Alexandrie, qui, né païen, se convertit au christianisme et devint évêque, a laissé les *Amours de Leucippe et de Clitophon,* en huit livres. Les uns le mettent à côté des Ethiopiques et même au dessus; M. Villemain le juge ainsi :

« Je ne sais à quoi, dit-il, pensait le bon empereur

Léon le Philosophe de faire un petit madrigal en vers grecs, à la louange de ce livre, pour en recommander la lecture aux amis des bonnes mœurs. Il est bien vrai que l'héroïne Leucippe, captive et sans secours, conserve une irréprochable pureté et une parfaite constance; mais les peintures les plus libres et les traces les plus choquantes de l'infamie des mœurs antiques se rencontrent dans ce roman..... D'un autre côté, les aventures que Tatius raconte offrent une variété assez piquante; la succession des événements est rapide; le merveilleux naturel; le style, un eu affecté, n'est pas sans éclat. Phot us, du reste justement rigoureux pour cet ouvrage, en loue beaucoup l'élégance et l'harmonie; il observe que les périodes de l'auteur sont précises, claires, agréables à l'oreille, et qu'enfin il fait surtout un fréquent et habile usage d'une figure appelée l'*Epitrope*. Ce dernier mérite n'intéressera guère la foule des lecteurs. »

Immédiatement après cet ouvrage, Huet a placé parmi les romans grecs et longuement analysé un récit des *Aventures de Théagène et de Chariclée*, qui porte pour titre : *Du vrai et du parfait amour*, et que le docte évêque croit pouvoir attribuer à l'ancien ATHÉNAGORAS, philosophe d'Athènes, et l'un des premiers défenseurs du Christianisme. Il est certa n ue ce roman n'est pas sans mérite, et qu'il respire surtout une sorte d'élévation et de spiritualisme. S'il venait de l'antiquité, ce serait un monument curieux; mais le manuscrit original ne s'est jamais trouvé, et l'on ne doute plus aujourd'hui que l'ouvrage entier ne soit une fiction u prétendu traducteur. C'est même le premier modèle de toutes ces suppositions de romans traduits du grec; genre de travestissement facile et souvent insipide, que Montesquieu n'a pas dédaigné d'emprunter dans le *Temple de Gnide*.

3. LONGUS est regardé comme 'auteur du roman connu sous le nom de *Daphnis et Chloé*. Les idées en sont naïves et gracieuses, mais souvent trop libres, et le

style d'une rare élégance. On peut lui reprocher de mal employer le merveilleux. La pastorale de *Daphnis et Chloé* a été mise en français par le naïf Amyot, traducteur de Plutarque. La preuve que le plus grand mérite de cette composition aux yeux des lecteurs français consiste dans le coloris antique dont Amyot a su l'embellir, c'est que traduite dans le style moderne, elle ne serait peut-être pas supportable.

M. Villemain dit en parlant de ce roman :

« On ne peut nier que *Daphnis et Chloé* n'aient servi de modèle à *Paul et Virginie*. A travers les changements de costumes, de croyance et de climat, l'imitation est sensible dans le langage des deux jeunes amants : les mêmes naïvetés passionnées sortent de la bouche de Daphnis et de celle de Paul ; mais la supériorité de l'auteur français, ou plutôt des sentiments qui l'ont inspiré, se montre partout, et fait de son ouvrage une des plus charmantes productions des temps modernes. Cette supériorité ne tient pas seulement à une diction plus simple, à un goût plus ami du naturel et du vrai ; elle tient surtout à la pureté morale et à l'esprit de pudeur chrétienne qui règne dans Paul et Virginie ; le tableau de Longus n'est que voluptueux ; celui de l'auteur français est chaste et passionné[1]. »

4. Chariton d'Aphrodisie composa les *Amours de Chéréas et de Callirhoé,* en huit livres, roman faible d'invention, mais d'une marche facile et naturelle.

5. Au VI[e] siècle, le roman dégénéra comme tout le reste. Un Egyptien, nommé Eumathius, donna, sous le titre d'*Isménias et Ismène*, un roman dont Huet termine ainsi l'analyse : « Enfin, toute la pièce est le travail d'un écolier ou de quelque chétif sophiste qui méritait d'être écolier toute sa vie. » On peut remarquer seulement que dans ce roman, le personnage principal raconte lui-même son histoire : forme dont les modernes ont fait

[1] Essai littéraire sur les romans grecs.

beaucoup d'usage, mais qui ne se retrouve guère parmi les anciens que dans la *Métamorphose de Lucius* et dans le trop fameux *Satyricon* de Pétrone[1].

6. Aux romanciers peut se joindre ARISTÉNÈTE de Nicée, de qui nous avons un recueil de *lettres érotiques*. Ce sont des contes, des espèces d'exercices sur des sujets imaginaires. Ces lettres sont distribuées en deux livres, dont le premier comprend vingt-huit morceaux, et le deuxième, incomplet, vingt-deux. Le style d'Aristénète, farci de phrases empruntées aux poètes, est presque toujours déclamatoire, sans naturel et sans goût.

7. Les trois derniers romanciers ont écrit en vers. Ils sont du XII[e] siècle.

THÉODORE PRODROME fit en neuf livres de vers iambiques le médiocre roman intitulé es *Amours de Rhodante et de Dosiclès.* Huet, en le comparant à celui d'Eumathius, en parle ainsi :

« Theodorus Prodromus ne lui est guère préférable; il a pourtant plus d'art, quoiqu'il en ait fort peu; il ne se tire d'affaire que par des machines, et il n'entend rien à faire garder à ses acteurs la bienséance et l'uniformité de leurs caractères. Il a voulu enchérir par dessus Homère, dans l'ordonnance de son sujet; il ne s'est pas contenté d'entrer dans la narration par le milieu de l'aventure, et de faire raconter simplement tout ce qui a précédé par quelqu'un des personnages; il n'en fait raconter directement à Dosiclès que la dernière partie, et, dans son récit, il lui en fait rapporter le commencement d'une manière oblique, en répétant ce qu'il avait déjà dit à un autre; mais il a outré l'artifice par trop raffiner, et il a embrouillé son dessein, en voulant enchâsser un récit dans un récit. »

8. CONSTANTIN MANASSÈS, chroniqueur du XII[e] siècle, a écrit en vers politiques *les Amours d'Aristandre et de Callirhoé,* ouvrage très faible dont il ne nous reste que quelques fragments.

[1] Voyez Histoire de *la Littérature latine.*

9. Enfin, le dernier et le plus mauvais de tous les romans grecs imprimés, est le roman de NICÉTAS EUGÉNIANUS, intitulé *les Amours de Drosille et de Chariclée*, ou, comme l'indique un manuscrit de Paris, *Poème du seigneur Nicolas Eugénianus*, ou *Imitation du feu philosophe Prodrome*. Ce roman, divisé en neuf livres et écrit en vers politiques, semble l'ouvrage d'un jeune homme qui, dans son enthousiasme, se passionne pour une grande réputation. Nicétas suit en tous points le plan de Prodrome. Son ouvrage du reste est moins un roman qu'un recueil ièces détachées, qu'un cadre où l'auteur a réuni divers morceaux de poésie érotique ou descriptive. C'est une insipide redite de ces amours de convention, de ces infortunes triviales, de ces vaines descriptions que l'on a vues partout et qui reviennent comme des importuns cent fois rencontrés et toujours inévitables. Ce sont des brigands, des tempêtes, des pirates. Il serait impossible de tirer de là une peinture fidèle, un sentiment vrai, une seule expression naturelle et vive. C'est une littérature morte, image d'une société détruite par le malheur et la servitude. Il y a des phrases, des formes de style, des apparences, et s'il est permis de le dire, des ombres de pensées; mais il n'y a plus d'ame, plus de vie : ce roman n'offre aucune des curiosités de mœurs, aucun des traits ingénieux qui, dans les ouvrages précédents, balancent et rachètent bien des défauts, et doivent encore exciter l'intérêt. Enfin il mérite un anathème sans réserve.

10. On éprouve un sentiment de douleur en voyant cette admirable littérature grecque, si variée, si brillante, disparaître et se perdre ainsi dans les sables. Long-temps féconde sur son propre sol, eureusement transplantée en Sicile, en Egypte, en Asie, il semblait qu'elle fût douée d'une vie immortelle. Seule, dans les annales du monde civilisé, on l'avait vu jouir du privilége de se renouveler plusieurs fois avec la même splendeur, et de se conserver florissante pendant plus de mille années. Combien de siècles d'intervalle, combien de révolutions de

temps et de mœurs entre Homère et saint Jean Chrysostome [1] ! Et tout cet espace avait été marqué, de distance en distance, par de grands génies, poètes, philosophes, orateurs, qui avaient enrichi l'héritage de l'esprit humain. Enfin la chaîne s'est rompue sans pouvoir se renouer : le sol inépuisable a cessé de produire, et le XIe siècle, l'époque la plus barbare et la plus malheureuse de notre Occident, nous montre aussi dans l'Orient le génie grec réduit presque aux misérables productions d'Eustathe et de Nicétas. Car les chroniqueurs de Byzance, dans ce siècle et les âges suivants, ne valent guère mieux que ses romanciers. La fiction et l'histoire attestent également la décrépitude où était tombé l'esprit humain.

[1] Voyez Histoire de *la Littérature sacrée.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES OBJETS TRAITÉS ET DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

(Tout ce qui n'est pas nom d'auteur est imprimé en caractères italiques.)

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

X.

Z.

FIN.

